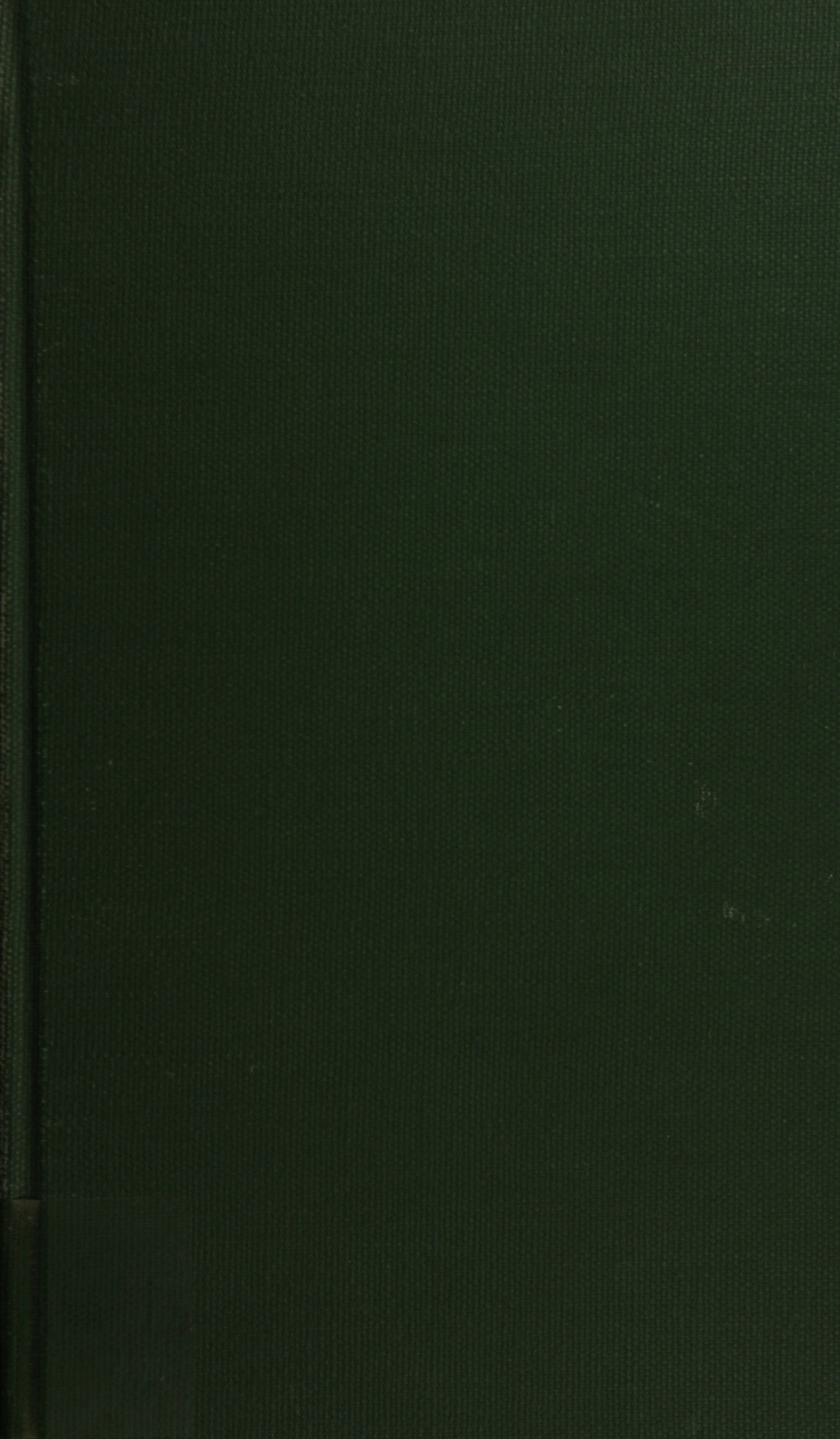


HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE L'ABYSSINIE

(XVIe SIÈCLE)

PAR

CHIHAB ED-DIN AḤMED BEN 'ABD EL-QÂDER

SURNOMMÉ ARAB-FAQIH

TRADUCTION FRANÇAISE ET NOTES

PAR

RENÉ BASSET

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER
MEMBRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, FLORENCE ET LEIPZIG, ETC.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1897

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

HISTOIRE
DE LA
CONQUÊTE DE L'ABYSSINIE
(XVIe SIÈCLE)

ANGERS, IMPRIMERIE ORIENTALE DE A. BURDIN, 4, RUE GARNIER.

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE L'ABYSSINIE

(XVIe SIÈCLE)

[F° 1]. Louange à Dieu, le généreux, le maître de la grâce, de [F° 1]
la magnanimité et de la bienfaisance, dont la générosité prévient les demandes, *qui nous prodigue les bienfaits*[1], les faveurs et les libéralités, qui commence par créer, qui continue par secourir, qui exécute entièrement ce qui est juste. Louange à Dieu pour ses dons abondants et multipliés, pour sa grâce ininterrompue, que ne peut mesurer un nombre ni une balance. J'atteste qu'il n'y a de dieu que Dieu, seul, sans associé; j'atteste que notre seigneur Moḥammed est son serviteur et son apôtre, qu'il nous a envoyé comme un messager sûr et intelligible, un prophète, le prophète des illettrés, Moḥammed l'élu et le prophète choisi, que Dieu le bénisse et le sauve tant que se succéderont le jour et la nuit — salut sur sa famille et ses compagnons qui ont défendu avec leurs épées et leurs lances la vraie religion, qui lui ont consacré leurs richesses et leurs vies, qui ont quitté pour elle leurs familles et leur patrie.

1. Cf. *Qorân*, sour. xxxi, v. 19.

Sache que le Prophète de Dieu est le meilleur des apôtres, que sa nation est la meilleure des nations ; c'est ce que le Maître suprême a décidé dans un des versets évidents du *Livre*, lorsqu'il dit : *Vous êtes la meilleure nation qui ait été créée parmi les hommes* [1]. Il a dit aussi : *Et nous avons fait de vous une nation excellente* [2]. Tout cela uniquement parce qu'elle suivait le meilleur des prophètes, le premier pour le mérite et le dernier envoyé, Moḥammed, que Dieu le bénisse et le sauve. Aussi est-elle devenue la plus illustre des nations. Son attachement à la vérité est considéré comme ce qu'il y a de mieux dans son adoration, de même que ses luttes contre les infidèles de toute race et de tout pays, à l'est et à l'ouest, au nord et au sud, hostiles à cette religion. Les fidèles l'ont proclamée à la pointe de leurs sabres, à l'orient et à l'occident, dans les plaines et les montagnes. *Ils se sont répandus sur la surface de la terre* [3], et avec leurs sabres, ils ont soumis les infidèles ; ils ont affermi les soutiens de la religion et l'ont fait resplendir comme si elle était blanchie à la chaux. Par la grâce de Dieu très-haut, la postérité n'a pas cessé de continuer l'œuvre de ses ancêtres ; quiconque s'est attaqué à elle n'en a retiré que du dommage. Jusqu'à présent ce sont les croyants qui font boire les infidèles et les faux frères à la coupe du trépas et les couvrent de la poussière du malheur. Cela durera jusqu'à ce que le jour de la résurrection dissipe l'orgueil de leurs ennemis, s'il plaît à Dieu, car le Très-Haut a dit : *Alors ton Seigneur a déclaré que* (d'ici) *jusqu'au jour de la résurrection, il enverra quelqu'un qui leur fera subir un rude châtiment* [4].

[F° 2] [Fol. 2] Le Prophète a dit : « Tant qu'une troupe de ma nation restera fidèle à la justice, elle n'éprouvera aucun dommage de la part de ceux qui lui feront défection, ni de la part de ceux qui lui seront opposés jusqu'à ce qu'arrivera l'ordre de Dieu ; et ils

1. *Qorân*, sour. III, v. 106.
2. *Qorân*, sour. II, v. 137.
3. Cf. *Qorân*, sour. LXXIV, v. 14.
4. *Qorân*, sour. VII, v. 166.

sont ainsi. » — C'est une tradition authentique, rapportée par Abou Daoud[1] et d'autres. Combien d'ignorants et d'insensés disent : « Voilà la fin des temps, nous sommes dans le dixième siècle », méconnaissant le mérite des familles[2], et négligeant la société des bons, quand ils les rencontrent de leur temps, pour celle des méchants. Tout cela arrive par suite de leurs opinions erronées, de leur peu d'intelligence, de leur excessive grossièreté, de leur ignorance, dans la persuasion où ils sont que l'heure est proche et que les signes qui l'annoncent ont apparu, entre autres le triomphe du mal et l'éclipse du bien. Si même cela était réel, il ne s'ensuivrait pas nécessairement qu'il dût exister dans tous les pays et dominer tous les serviteurs de Dieu. On ne doit pas se laisser tromper par les dires de certains ignorants qui rapportent des traditions apocryphes : Je ne prends pas mon habitude sur terre... Or les savants ont déclaré que ce n'était pas un hadith, mais l'œuvre d'un faussaire. Es-Soyouṭi[3], que Dieu lui fasse miséricorde, a dit : « Ce que signifient les traditions du Pro-

1. Il s'agit d'Abou Daoud Solaimân ibn Ach'ath es-Sidjistâni. Né en 202 hég. (817-818), il visita plusieurs contrées pour recueillir des traditions et parcourut successivement l'Irâq, le Khorassân, la Syrie, l'Égypte et le Djezirah : il se fixa à Baṣrah où il vécut jusqu'à sa mort, arrivée le 15 de chaoual 275 hég. (20 février 889). Il est l'auteur du *Kitâb es-sonan* dont il existe plusieurs sections (l'ouvrage en compte 32) à la Bibliothèque Nationale de Paris (n°s 707 et 708) ; cf. Ibn Khallikân, *Ouafayât el-A'yân*, t. I, p. 268-269; *Biographical Dictionary*, tr. de Slane, t. I, p. 589-591.

2. Peut-être, au lieu de معاشر faut-il lire معشار et traduire « méconnaissant les mérites du xe (siècle) ».

3. Le célèbre polygraphe 'Abd er-Raḥmân ben El-Kemâl ben Abou Bekr ben Moḥammed ben Sâbiq eddîn ben Naṣr eddîn Moḥammed ben Ech-Cheïkh Homâm eddîn el-Khodhairi el-Osyouṭi, communément appelé Es-Soyouṭi, naquit au commencement de redjeb 949 hég. (octobre 1445) et mourut en 911 hég. (1505-1506). Son autobiographie et la liste de ses ouvrages, plus nombreux encore que ceux de son compatriote Didyme Chalcentère, se trouvent dans son histoire d'Égypte intitulée *Ḥosn el-Mohadhârah*, p. 153-159 ; elles ont été reproduites par Meursinge en tête de son édition du *Liber de interpretibus Korani*, p. 4-45. Cf. aussi I. Goldziher, *Zur Charakteristik Gelal eddîn us-Sujuti's und seine literarischen Thätigkeit.*

phète, c'est que la durée de la nation musulmane dépassera mille ans, et qu'ensuite elle n'excédera pas cinq cents ans : ce qui arrivera après est connu de Dieu; il sait tout et connaît tout. »

Nous reconnaissons que l'œil de Dieu veille sur la nation de Moḥammed, que sa religion ne cessera pas d'être proclamée et restaurée. Si quelqu'un me dit : Observateur minutieux, toi qui interroges scrupuleusement au sujet des grandes choses et des vicissitudes des temps, distrais-moi par l'histoire des guerriers qui ont sacrifié leur vie pour la foi, et qui ont fait campagne nuit et jour; conte-moi ce qui est arrivé de ton temps et ce que tu as vu de tes propres yeux; je lui répondrai : Pour les récits qui traitent du Prophète et de ses compagnons, c'est la récréation de l'époque; quant à l'histoire des khalifes orthodoxes, doués d'intelligence et de sagacité, elle a été écrite dans les biographies et les chroniques des savants qui font briller leurs mérites et leurs exploits. Tous les livres sont remplis de l'histoire de leurs successeurs; il n'y a là aucun doute, aucune difficulté. Mais je te ferai un récit authentique, qui excite la passion dans les âmes et dans lequel le Prophète a pris soin de nous instruire, car, d'après une tradition authentique, il se leva de sa place et dit : Rien n'est arrivé et rien n'arrivera jusqu'au jour de la résurrection sans que je vous en informe. Depuis ce jour, c'est à celui qui s'instruit par ces exemples, qu'on a recours dans les événements que Dieu nous envoie. Le Prophète a désigné ceux qui, pour cette nation, sont les restaurateurs de la religion; il en est qui lui viennent en aide en répandant la science dans les diverses contrées; d'autres en frappant de leurs sabres les ennemis et les traîtres; d'autres en administrant bien et en faisant preuve d'expérience. Prête-moi ton attention, que je te dicte longuement; amène-moi tous les tiens pour qu'ils rendent témoignage sur toi et jette les yeux sur mon livre intitulé : *Conquête de l'Abyssinie* par l'imâm magnifique, très glorieux, très vaillant, très généreux, très fortuné, dont on n'a jamais en-

tendu nommer le pareil et qui n'a pas eu d'imitateurs, — que Dieu réitère ses bienfaits sur nous et sur les musulmans par sa bénédiction et ses mérites — le roi secourable, l'astre brillant, l'étoile de la religion, le plus noble des héros qui combattent pour la foi, l'un des imâms bien dirigés, veillant à l'exécution des ordres de Dieu, qui a consacré sa vie à le satisfaire, notre seigneur et notre maître, l'imâm élevé, sa seigneurie vénérable, l'émir des croyants, le sulṭân, l'imâm Aḥmed ben Ibrahim el-Ghâzi, le champion de la foi, le marabout — que Dieu très-haut lui accorde la miséricorde qu'il témoigne aux justes, le fasse habiter près de lui dans la demeure de l'éternité, par la grâce de Moḥammed, l'élu et le choisi, de sa famille et de ses compagnons justes et vertueux — que Dieu très-haut exauce toutes ses prières et tous ses désirs dans l'autre vie et dans celle-ci; il est le maître et le tout-puissant dans celle-là. Amen.

C'est lui qui a désigné mon maître, le pôle universel, la lumière brillante, qui occupe une situation élevée, qui agit de façon à satisfaire Dieu et possède les révélations secrètes ou publiques, qui a la connaissance de Dieu, Chems eddîn ʿAlî ben ʿOmar ech-Châd'elî el-Qarchî el-Yemenî[1] — que Dieu nous secoure grâce à lui et sa science. — Il l'a mentionné pour ses miracles, comme l'imâm El-Masʿoudi pour ses exploits. Ils ont rapporté qu'il pos-

1. Le cheïkh Chems eddîn Abou 'l-Ḥasan ʿAli ben ʿOmar ech-Châd'elî el-Yemenî, dont le tombeau existe encore à Moka, passe pour avoir découvert le premier les qualités du café, dont il aurait introduit l'usage dans le Yémen en 1430. Ce mérite est revendiqué, à tort paraît-il, en faveur d'Abou ʿAbd Allah Moḥammed edz-Dzabhâni ibn Saʿïd (cf. Burton, *First Footsteps*, p. 76 et 78, notes). De nos jours, dans le Ḥadhramaout, il est d'usage de mentionner le nom d'Ech-Châd'elî avant de porter à ses lèvres une tasse de café (cf. Niebuhr, *Description de l'Arabie*, t. II, p. 54; Van den Berg, *Le Ḥadhramout et les colonies arabes dans l'archipel Indien*, p. 69). Il ne doit pas être confondu avec Tadj eddîn Abou 'l-Ḥasan ʿAlî ben ʿAtallah ech-Châd'elî, fondateur de la secte des Châd'elyah, l'auteur des litanies de la mer et dont le tombeau se trouvait près de ʿAïd'âb (cf. Le Châtelier, *Les sectes musulmanes du Hedjâz*, p. 77-99).

sédait l'Abyssinie tout entière, plaines et montagnes, qu'il abaissait ses grands, dissipait ses trésors et brûlait ses églises. Mon maître, le cheïkh ami de Dieu et fils de l'ami de Dieu, Moḥammed [F° 3] ben [f° 3] Aḥmed ben Moḥammed ben ʿAbd el-Ouâḥed ben Yousof ben Yaʿqoub el-Qarchî, de Tunis, El-Maghrebî ed-Dahmânî disait : Mon fils, c'est une des poignées des sabres de Dieu — et il avait raison. L'imâm Aḥmed en était une : c'était une des épées tirées par le Très-Haut pour défendre sa religion, triompher des infidèles, mettre en pièces les livres menteurs, brûler les temples des idoles et disperser les sectateurs de Satan le maudit. Son élévation et la fermeté de son esprit s'annoncèrent par des batailles célèbres, des conquêtes illustres et la réunion de troupes victorieuses.

Je tiens de personnes en qui j'ai confiance, parmi les témoins oculaires, comme l'émir Ḥosaïn ben Abou Bekr el-Gâtourî [1], et

1. Ḥosaïn el-Gâtourî, un des plus fidèles compagnons de l'imâm, fut pris par les chrétiens dans une expédition contre le Daouâro, mais il parvint à s'évader. Il prit part au combat d'Eddîr où fut vaincu Degalḥân (1527), commanda une razzia dans l'expédition contre l'Ifât et servit dans le corps d'armée d'Aḥmed lors de la campagne de Chëmbrâ-Kouré. Il prit part à une pointe poussée par l'imâm avec dix cavaliers et trente hommes de pied, pendant que l'armée musulmane était à Tarfar après la campagne du Daouâro dont il fut nommé gouverneur ; il était des trente cavaliers qui accompagnaient Aḥmed à l'escarmouche de Bouro. Lors de la querelle de son maître avec le sultan ʿOmar dîn, il lui conseilla de repousser par la force l'affront qu'on voulait lui faire subir. Lors de l'expédition du Daouâro, il fut grièvement blessé à la bataille d'Anṭokyah. Après sa guérison, il fut chargé d'aller piller et brûler l'église de Daradboui dans le Choa, mais il fut devancé par le Garâd ʿAbd en-Nâṣer. Il se distingua dans la bataille où périt Ouasan Sagad. Après la conquête de Bèt-Amḥara (1531-1532), il reçut le commandement d'un corps de troupes destinées à opérer dans le Daouâro, mais la jalousie du vizir 'Addolé et des autres chefs placés sous ses ordres ne lui permit pas de remporter un succès complet; il soumit cependant une partie du pays et détacha le Hadya de l'obéissance au roi d'Éthiopie. Quand Grañ marcha contre l'Abyssinie septentrionale (1532-1533), Ḥosaïn prit part à la conquête de l'Angot, défendu par Takla Hâïmânot, fils de Degalḥân, qui fut pris (cf. *Fotouḥ*, passim).

Ahmed-dîn [1] Khâled ben Moḥammed ben Khaîr eddîn [2] les renseignements suivants :

Parmi les combattants pour la foi qui régnèrent sur le pays de Sa'ad eddîn [3] fut le sulṭân Moḥammed ben Azer. Le sulṭân Sa'ad eddîn eut entre autres enfants Abou Bekr et Badlâï [4] ; celui-ci eut

1. La particule *dîn* est employée dans la formation d'un certain nombre de noms propres : 'Omar-dîn, Aḥmed-dîn, Garâd-dîn.

2. Aḥmed-dîn, l'Aḥmadîn des Éthiopiens, frère de l'émir Modjahid, prit parti pour l'imâm dans sa querelle avec le sulṭân 'Omar-dîn, à propos de l'emploi du butin fait dans le Daouâro ; il fit partie de la première expédition du Bâli, où il tua le patrice Salmoun ; il accompagna Our'aï Aboun chargé de piller les églises de Ouâlah ; il combattit à Zâlah lors de la conquête du Bâli par le vizir 'Addolé. Il fut vaincu et tué par Lëbna-Dëngël le 27 de maskaram, la 32e année du règne de ce prince (1540) (cf. *Fotouḥ*, passim : la *Chronique éthiopienne* publiée dans mes *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 16, 108).

3. Le nom de *Barr Sa'ad eddîn*, terre de Sa'ad eddîn, était donné à tout le pays musulman au sud de l'Abyssinie jusqu'à l'océan Indien, en souvenir de Sa'ad eddîn, roi d'Adal, un des ennemis les plus redoutables des chrétiens, qui périt avec tous les siens, sous Daouit I, en 805 hég. (1402-1403) dans la ville de Zeïla' où il s'était réfugié et où il était assiégé par les Éthiopiens (cf. mes *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, note 93, p. 239). De nos jours encore le nom de Sa'ad eddîn est porté par une île à 5 milles anglais de Zeïla', et qui est sans doute l'emplacement de la Zeila' primitive. Cette île est couverte de ruines que M. Paulitschke croit plus anciennes que celles des murailles de la ville qui peuvent remonter à quatre ou cinq siècles. La tradition y place le tombeau de Sa'ad eddîn (Burton, *First Footsteps*, p. 72-73; Paulitschke, *Harar*, p. 42, 62, 68).

4. D'après la *Chronique* de Harar (Paulitschke, *Harar*, p. 405), Chihâb eddîn Badlâi, l'Aroué Badlâï des chroniques éthiopiennes, le Badelaj Aure du P. d'Almeïda, ben Sa'ad eddîn, remplaça son frère Djemâl eddîn ben Sa'ad eddîn le 14 djoumada 836 de l'hégire (6 janvier 1433) ; il régna treize ans moins vingt-quatre jours et fut tué en ramadhân 849 hég. (décembre 1445), le 29 de taḥsâs, d'après les chroniques éthiopiennes. Il avait commencé par venger son frère Djemâl eddîn assassiné par ses proches, puis reprenant la guerre contre l'Éthiopie, il avait reconquis le pays de Bâli et brûlé six églises. Il fut vaincu par Zarëa-Ya'qob ; son cadavre fut coupé en morceaux que l'on envoya dans les diverses parties du royaume. Son frère Khaîr eddîn, le Karadin des Éthiopiens, fut tué dans la déroute près de l''Aouach (cf. Maqrizî, *Historia regum islamiticorum*, p. 35-36; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 242-243 ; Dillmann, *Ueber die Regierung des Königs Zar'a-Jacob*, p. 20-21 ; Perruchon, *Les*

deux fils, dont l'un était Moḥammed ben Badlâï[1], aïeul du sulṭân ʿOthmân ben Solaïmân[2]. Abou Bekr eut également deux fils : l'un, ʿAlî, aïeul du sulṭân Barakât, — c'est de ʿAlî que descendent les enfants de ʿOmar-dîn ben Moḥammed ben Azhhar eddîn ben ʿAlî

Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baeda-Mâryâm, p. 57-66; Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 81-82).

1. D'après la Chronique de Harar, Moḥammed ben Badlâï, le Mëḥmâd oualda aroué Badlâï des Éthiopiens, aurait succédé en ramadhân à son père, mais en ce qui concerne la date du jour, il y a une erreur, soit dans le texte (inédit), soit dans la traduction de M. Paulitschke. Il y est dit que Badlâï périt le 26 de ramadhân (*am* sechsundzwanzigsten *Tage* des Monats Ramadan) et que son fils Moḥammed lui succéda, 26 jours avant la fin de ramadhân (*am Samstag da noch* sechsundzwanzig *Tage vom Ramadam* übrig *waren*), ce qui aurait donné 52 jours au mois de ramadhân. Ce prince envoya des présents à Baëda-Mâryâm, fils et successeur de Zarëa-Yaʿqob. Il régna 26 ans et mourut dans la nuit du mercredi 3 de redjeb l'an 870 de l'hégire (18 ou 19 février 1466) (Paulitschke, *Harar*. p. 505 : Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baëda-Mâryâm*, p. 131). D'après Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, p. 86-95), il aurait fait la guerre à Baëda-Mâryâm qui l'aurait vaincu et aurait tué son fils Aḥmed avec d'autres chefs importants. Pour la date de la mort de ce prince, la Chronique de Harar (ou la traduction de M. Paulitschke) renferme encore une erreur : Moḥammed serait mort en 870 et son fils Ibrahim lui aurait succédé en 875 (*achthundert und fünf und siebzig*, sic), et après un règne d'un an et six mois serait mort le 2 de dzou'l-ḥidjdjah 870 (*achthundert und siebzig*) et son successeur monta sur le trône le 2 de dzou'l-ḥidjdjah 876! Pour concilier ces divergences que M. Paulitschke n'a pas fait remarquer, on peut admettre que Moḥammed ben Badlâï régna jusqu'en 875 (25 ou 26 décembre 1470, trente et un ans au lieu de vingt-cinq) et que son fils Ibrahim ne resta qu'un an et six mois sur le trône : du 3 de redjeb 875 (26 décembre 1470) au 2 de dzou'l-ḥidjdjah 876 (11 mai 1472). Du reste, il faut croire que Badlâi eut plus de deux fils, car la Chronique de Harar (Paulitschke, *Harar*, p. 506) mentionne un ʿAlî ben Fakhr eddîn *ben Aḥmed ben Badlâï*. C'est peut-être cet Aḥmed que Bruce donne pour *fils* (au lieu de *frère*) de Moḥammed ben Badlâï.

2. Ce sulṭân ʿOthmân serait-il le chef d'Adal (*Makuanëna Adal*) Ladaʿë-Esmân qui est donné par la Chronique de Baëda-Mâryâm, comme successeur de Moḥammed (Perruchon, *Chronique de Zar'a-Ya'eqob et de Baeda-Mâryâm*, p. 150) et qui fit la guerre à Baëda-Mâryâm? La Chronique de Harar donne pour successeurs à Moḥammed son fils Ibrahim qui régna un an et six mois, mort le lundi 2 de dzou 'l-ḥidjdjah 870, puis le frère de ce dernier, Chems eddîn ben Moḥammed (Paulitschke, *Harar*, p. 505).

ben Abou Bekr ben Sa'ad eddîn[1]; — le second se nommait Azer ben Abou Bekr; c'est de lui que descend le sulṭân Moḥammed ben Abou Bekr ben Moḥammed ben Azer ben Abou Bekr ben Sa'ad eddîn. — Le second fils de Badlâï ben Sa'ad eddîn se nommait Chems eddîn ; il mourut sans postérité.

Le sulṭân Moḥammed ben Azer ben Abou Bekr gouverna le pays pendant trente ans[2] au IXe siècle (de l'hégire). Ensuite il partit pour faire la guerre sainte en Abyssinie : une rencontre eut lieu entre les musulmans et les infidèles : ceux-ci remportèrent la victoire, tuèrent beaucoup de vrais croyants. Moḥammed revint dans son pays [3] et fut assassiné par son gendre Moḥammed ben Abou Bekr ben Maḥfouzh qui régna un an sur le pays[4]. Lui-même

1. C'est ce 'Omar-dîn qu'Aḥmed Grañ et une centaine de cavaliers réfugiés dans le Houbat mirent à leur tête dans leur révolte contre le sulṭân Abou Bekr : il fut tué à Houbat-Zabarta en essayant une sortie.

2. La Chronique de Harar (Paulitschke, *Harar*, p. 505-506) donne pour successeur à Chems eddîn tué en djoumada I 892 hég. (avril-mai 1487) Ibrahim ben Qât Naṣr eddîn qui régna dix mois et fut tué en rabi' I 893 (février-mars 1488) et non en rabi' I 843, comme on lit dans la traduction de M. Paulitschke (*achthundert drei und vierzig* !). C'est par erreur que, dans les deux manuscrits du *Fotouḥ*, le successeur d'Ibrahim ben Qât qu'ils ne mentionnent pas, est appelé Moḥammed ben *Azer* ben Abou Bekr ben Sa'ad eddîn; il s'agit, comme on le voit, par la Chronique de Harar, de son cousin, Moḥammed ben *Azhar* eddîn ben Abou Bekr ben Sa'ad eddîn. Il y a eu confusion entre les deux mots آزر et أظهر. Ce prince régna, suivant les divers auteurs, 30, 31 ou 32 ans (?).

3. D'après les annales éthiopiennes, cette campagne eut lieu lorsque le roi Lëbna-Dëngël eut atteint sa vingtième année. Maḥfouzh qui commandait l'armée musulmane fut vaincu et tué : Moḥammed n'échappa, dit-on, que par la complicité des musulmans du Daouâro (Bruce, *Voyage*, t. II, p. 146-151 ; Burton, *First Footsteps*, p. 308-309 ; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 250 ; Conti-Rossini, *Storia di Lebna Dengel*, p. 6-7, 16-18).

4. La Chronique de Harar (Paulitschke, *Harar*, p. 506) est forcément incomplète : elle donne à Moḥammed ben Azhar eddîn, monté sur le trône en 893 hég. (1488), vingt-deux ou vingt-trois ans de règne, ce qui le fait vivre jusqu'en 915; ces dates, d'ailleurs, ne peuvent être exactes, car nous savons que Moḥammed assista au combat où périt Maḥfouzh et que ce combat eut lieu le jour même où la flotte portugaise brûlait Zeïla', en 1517. Il faut donc s'en tenir, pour la durée de son règne, à une des trois dates (30, 31 ou 32 ans)

fut tué par Ibrahim ben Aḥmed, chef du pays de Houbat[1], de la tribu de Balaou[2] qui régna trois mois après lui. Ibrahim ben Aḥmed fut tué par Ouasanî, esclave du Garâd[3] Maḥfouzh qui

données plus haut, ce qui aboutit à 924 hég. (1518). Les trois ans qui séparent cette date de celle de l'avènement de son fils Abou Bekr sont remplis par les règnes de 'Ali ben Fakhr eddîn et de Fakhr eddîn considérés comme seuls légitimes par la Chronique de Harar. L'auteur de cette chronique, rédigée sous le sulṭân Abou Bekr, était partisan de la famille de ce dernier et tient pour usurpateurs ceux qui détinrent le pouvoir pendant l'interrègne, sauf deux personnages appartenant à la famille royale et qui restèrent sans doute indépendants dans leurs possessions. Au contraire, l'auteur du *Fotouḥ* est nettement hostile à la dynastie régnante (on verra plus loin ce qu'il dit d'Abou Bekr et de ses successeurs) : ses sympathies sont pour Maḥfouzh et Grañ, représentant un parti populaire et religieux qui se dressait contre la royauté : on remarquera que jamais ils ne portent le titre féodal d'*émir*, mais toujours le titre religieux d'*imâm*. En conséquence, l'auteur du *Fotouḥ* n'a pas hésité à enregistrer les souverains qu'on pouvait considérer comme des usurpateurs.

1. Houbat, le Hobat des Éthiopiens, était peuplé de musulmans. Le roi de ce pays faisait partie de la confédération des princes ligués contre 'Amda-Ṣyon I (Perruchon, *Histoire des guerres de 'Amda-Syon*, p. 48, 148). Comme on va le voir, c'est là que se réfugia Aḥmed Grañ au commencement du règne d'Abou Bekr. Le qâdhi du Houbat, appelé aussi Abou Bekr, trama inutilement avec le sulṭân 'Omar-dîn la perte de l'imâm à l'occasion de la dispute qui s'éleva sur l'emploi du butin fait dans le Daouâro. Le Houbat était gouverné par un *garâd* qui prit part à l'expédition du Bâli (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. D'après le *Fotouḥ*, l'ancêtre de cette tribu, Balaou l'ancien, était venu du Tigré dans l'Adal au temps de l'émir Sa'ad eddîn qui fut depuis tué à Zeyla' (xiv[e] siècle). Celui-ci lui avait donné sa fille en mariage ; il était surnommé 'Abd Allah. Tous ses descendants mâles portaient le surnom d'*Our'ai*, et les filles, celui de *Ba'itiah*. Ce 'Abd Allah appartenait sans doute à la grande tribu des Bilin ou Balaou, établie au nord-est de l'Abyssinie. Au xvii[e] siècle, la Chronique éthiopienne mentionne encore une tribu des Balaou, qui paraît avoir été musulmane, car elle était commandée par un *émir*, à qui le Blatèn-Gétâ enleva sa femme, ses fils et ses chameaux. Cet événement eut lieu la quinzième année du règne d'Iyasou I (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 48, 156-157).

3. Le *garâd* désignait en pays musulman un chef de territoire : c'était le titre que portaient les vassaux des chrétiens, ainsi les chefs du Hadya (cf. Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baĕda-Mâryâm*, p. 16, 18). Ce mot apparaît pour la première fois sous Zarĕa-Ya'qob. De nos jours, il est encore employé chez les Ṣomâlis sous la forme *Gerad* (Guerad).

régna trois mois. Ensuite il fut fait prisonnier par Manṣour (ben Maḥfouzh) ben Moḥammed qui l'envoya enchaîné à Zeïla'[1] où il

1. L'étymologie du nom de Zeïla' que les Hararis nomment Aftali est inconnue; les habitants l'expliqueraient par un mot somali, *zeïla'*, qui signifierait « bête de somme » et racontent là-dessus une légende citée par M. Ferrand (*Notes de grammaire çomalie*, p. 8). L'étymologie proposée par M. Paulitschke (*Harar*, p. 417) qui fait venir Zeïla' de l'arabe زيل, de زال (*sic*), est aussi peu fondée. L'identification de Zeïla' avec la Sileê de l'inscription grecque d'Aksoum, la Salhèn de l'inscription éthiopienne, reproduite par M. Deramcy (*Les inscriptions d'Adoulis et d'Axoum*, p. 28) après Vivien de Saint-Martin et Salt, déjà réfutée par Dillmann, ne repose que sur une vague assonance et sur la confusion de l'*s* dur avec le *z*. Cf. Müller, *Æthiopische Denkmäler*, p. 20, qui repousse l'identification proposée par Dillmann (*Ueber die Anfänge*, p. 207) et Glaser (*Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens*, p. 500-502). Cette ville est mentionnée pour la première fois sous ce nom par El-Ya'qoubi (*Kitab el-Boldân*, p. 105), puis par Ibn Ḥaouqal qui signale ce port comme un lieu d'exportation des peaux de panthères et d'autres animaux (*Kitâb el-Masâlik*, p. 41), par El-Istakhri (*Viae regnorum*, p. 306) dans les mêmes termes, par Mas'oudi (*Prairies d'or*, t. III, p. 34). L'auteur des *Merveilles de l'Inde*, qui écrivait à peu près à la même époque, se contente de rapporter, à propos de Zeïla', la description d'un homme-poisson (*Les Merveilles de l'Inde*, § XXI, p. 33-34). El-Moqaddesi (*Descriptio imperii moslemici*, p. 102) mentionne l'ambre récolté aux environs de cette ville; de même, l'auteur du *Silsilat el-taouârikh* (Langlès et Reinaud, *Relations des voyages*, t. I, p. 142; t. II, p. 142). El-Hamadâni et El-Bekri (*Mo'djem*, t. I, p. 442) sont encore plus brefs. Abou'l-féda, citant Ibn Sa'id, parle de la chaleur, de la mauvaise qualité de l'eau qu'on y boit et du manque de fruits et de jardins (*Géographie*, p. 161). El-Edrisi la cite simplement sous le nom de Zâlegh, port très fréquenté par les navires de Qolzoum qui faisaient le commerce avec l'Abyssinie et d'où l'on exportait de l'argent et des esclaves (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 24-25); Hartmann, *Edrisii Africa*, p. 90-92). Du temps de Yaqout (*Mo'djem el-boldân*, t. II, p. 966-967) le principal article de son commerce consistait en peaux de chèvres. Au commencement du XVIe siècle, Ibn Baṭouṭah fait une description peu flatteuse de Zeïla' : « C'est, dit-il, la ville la plus sale qui existe, la plus triste et la plus puante. Le motif de cette infection, c'est la trop grande quantité de poisson que l'on y apporte, ainsi que le sang des chameaux que l'on égorge dans les rues. A notre arrivée à Zeyla' nous préférâmes passer la nuit en mer, quoiqu'elle fût très agitée, plutôt que dans la ville à cause de la malpropreté de celle-ci » (*Voyages*, t. II, p. 180). Ibn Baṭouṭah raconte qu'elle était la capitale des Berberah, peuplade de noirs musulmans, suivant la secte chafe'ite et dont le

fut mis à mort par un des esclaves de Yâfiʿ. L'émir Manṣour ben Maḥfouzh ben Moḥammed fils du Garâd Adach régna sur le pays. Pendant cinq mois, il fit la guerre au Garâd Aboun : ensuite

pays, un désert, s'étendait de Zeïlaʿ à Maqdachaou (Magadoxo). Il est évident que, par Berberah, Ibn Baṭouṭah désigne les Ṣomâlis. Le nom de Zeïlaʿ s'étendait à tout le pays voisin, comme on le voit par un passage de Maqrizî : d'après cet auteur, il était divisé en sept royaumes : Aoufât, Daouâro, Arababni, Hadya, Charḥah, Bâli et Dara, tous vassaux du roi d'Éthiopie (*Historia regum islam.*, p. 9-10). Dans l'itinéraire de la mer Rouge de João de Castro, Zeïlaʿ est encore donné comme le nom du pays et Aḥmed Grâñ est désigné sous le nom de *Zeilanus*, « illis temporibus Zeylae regnabat » (A. Nuñes de Carvalho, *Roteiro de D. Joam de Castro*, p. 293 et suiv.). C'est à Zeïlaʿ que débarqua Pierre de Covilhão en 1487, avant de pénétrer en Abyssinie (Danvers, *The Portuguese in India*, t. I, p. 30), et, au commencement du XVIe siècle, Ludovico de Varthema qui la visita mentionne le commerce d'ivoire et d'esclaves qui y florissait, et prétend qu'on y trouvait en abondance du blé, de la viande et de l'huile, mais qu'elle manquait d'olives, de sésame, de miel et de cire : le roi de cette ville avait une armée nombreuse, tant de gens de pied que de cavaliers (Schefer, *Les Voyages de Ludovico di Varthema*, p. 96-98; Ludovico Barthema, *Itinerario* ap. Ramusio, *Primo volume et terza editione delle Navigationi*, f° 155). Des renseignements analogues sont donnés par Odoardo Barbosa : il ajoute que cette ville était bâtie de pierres et de chaux avec de bonnes rues et des maisons couvertes en terrasses (Ramusio, *Primo volume*, f° 290). En 1513, lors de sa croisière dans la mer Rouge, Affonso d'Albuquerque envoya deux vaisseaux commandés par Ruy Galvão et João Gomes pour essayer d'établir des relations avec les Maures de Zeïlaʿ, mais sans succès : ils revinrent après avoir brûlé une vingtaine de bateaux qu'ils avaient surpris (*Cartas de Affonso de Albuquerque*, p. 232, Lettre du 4 décembre 1513; Danvers, *The Portuguese in India*, t. I, p. 276). D'Albuquerque conseillait d'occuper cette ville comme un des principaux points par où l'on pouvait faire le commerce avec l'Abyssinie (*Cartas de Affonso de Albuquerque*, p. 280, Lettre du 20 octobre 1514). En 1517, la ville appartenait, dit Corsali, au roi d'Adel, qui se nommait « Salatru » (?) de la même famille que David (Lëbna-Dëngël), nëgouch d'Abyssinie. Ayant réussi à s'enfuir de l'amba où il était enfermé, il avait embrassé l'islamisme, épousé la fille du roi de Zeïlaʿ à qui il avait succédé et faisait une guerre acharnée contre les chrétiens. Mais vaincu dans une bataille où succomba un de ses plus illustres officiers nommé Maffoudi (Maḥfouzh), il s'était enfui et ne pouvait protéger sa capitale contre les Portugais. Aussi Lopo Soares voulant punir Zeïlaʿ d'avoir fourni des secours aux ennemis des chrétiens, la saccagea : des habitants qui étaient restés, les plus âgés furent massacrés, les autres, vendus comme esclaves (A. Corsali, *Lettera della Navigatione del*

celui-ci marcha contre lui et régna pendant sept ans[1]. Il affermit la loi divine, gouverna avec justice et interdit les choses proscrites (par la loi). Il extermina les coupeurs de routes, défendit le vin, le jeu et la danse au son des tambourins. Le pays était prospère : le prince aimait les nobles, les jurisconsultes, les faqirs et les cheïkhs. Il gouvernait en maître son royaume et faisait du bien à ses sujets. Notre seigneur, l'imâm des musulmans, Aḥmed ben Ibrahim el-Ghâzî était alors cavalier au service du Garâd Aboun. C'était un homme intelligent, prudent et de bon conseil, tant dans sa jeunesse que dans son âge mûr, grâce à l'inspiration du Dieu très-haut, en vue des desseins qu'il avait sur lui. Le Garâd Aboun l'aimait beaucoup à cause de sa bravoure et de son mérite[2].

mar Rosso, ap. Ramusio, *Primo volume*, f° 166; cf. aussi João de Barros, *Da Asia*, decada III, l. I, ch. IV; Correa, *Lendas da India*, t. II. 2e partie, p. 200-201 ; Maffei, *Historiarum indicarum libri VII*, p. 272-273). Cette expédition eut lieu sans livrer bataille, au dire de Corsali ; mais, suivant Osorius, Zeïla, ne fut emportée qu'après un combat acharné où se distinguèrent Gaspar Silvio et Antonio Ferreira (*De rebus Emmanuelis*, f°s 344-345). Onze ans après, Zeïla' fut encore brûlée au cours de la croisière, d'ailleurs sans résultat, faite en 1528 par Antonio de Miranda à l'entrée de la mer Rouge (Lafitau, *Histoire des découvertes et conquestes des Portugais*, t. III, p. 190-191). Vers 1530 elle avait pour gouverneur Ouardjaï Aboun qui accompagna l'imâm dans la conquête de l'Abyssinie. Elle fut occupée provisoirement du 8 au 24 avril 1542 par l'amiral portugais Vasconcellos qui croisait en attendant des nouvelles de Christophe de Gama (Danvers, *The Portuguese in India*, t. I, p. 452). Elle tomba sous la domination turke, puis sous l'autorité des imâms de Sana'a, ensuite des chérifs de Moka qui y nommaient un gouverneur ayant le titre d'émir et percevaient un tribut de 3 à 4000 talaris. Lorsque les Égyptiens s'en emparèrent en 1876, ils laissèrent l'autorité à l'émir qu'ils y trouvèrent, un Dankali du nom de Moḥammed Abou Bekr qui eut le titre de pacha. Depuis 1884, cette ville appartient à l'Angleterre. Cf. sur Zeïla' Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 1-15; Burton, *First Footsteps*, p. 21-71 : Johnston, *Travels in Southern Abyssinia*, t. I, p 33-34; Prætorius, *Harar*, p. 33-72. Bricchetti-Robecchi, *Nell' Harrar*, p. 19-24.

1. Cette date est sans doute exagérée, à moins que l'auteur ne compte dans les sept ans le temps pendant lequel le Garâd Aboun domina sur une partie du pays, sous les règnes précédents.

2. On ne sait rien du père de Grâñ, sinon que le Garâd Ibrahim participa

Sur ces entrefaites arriva contre lui le sulṭân Abou Bekr ben Moḥammed ben Azer (Azhhar), descendant de Sa'ad eddîn[1] avec une troupe de Ṣomâlis[2] qu'il avait recrutée parmi les scélérats et

aux incursions contre l'Abyssinie, comme le dit plus loin le *Fotouḥ*. Il est à remarquer, du reste, que, contrairement à ce qui s'est passé pour Nour, le souvenir d'Aḥmed Grañ a disparu des traditions populaires chez les musulmans et ne s'est conservé que chez les chrétiens. C'est ainsi qu'une légende tigriña le donne pour fils d'un prêtre chrétien, tué par ses compagnons, pour avoir eu des relations avec une musulmane (cf. Conti Rossini, *Note etiopiche*, p. 11-13).

1. La Chronique de Harar (ap. Paulitschke, *Harar*, p. 506) dit que l'armée fit revenir Abou Bekr de Dakkar à Harar où il établit sa résidence. Ce renseignement, joint à d'autres qu'on trouvera dans la suite du *Fotouḥ*, montre que cette ville existait avant le règne de Nour à qui Mgr. Taurin-Cahagne attribue sa fondation (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 303).

2. Les Ṣomâlis (Çomalis, Ṣomâlis), dont la langue appartient au groupe proto-sémitique, occupent la partie orientale du nord de l'Afrique qui se termine au cap Gardafui. On a vu qu'ils sont désignés par Ibn Baṭouṭah sous le nom de Berberah. Quant à celui de Ṣomâl, il apparaît pour la première fois en éthiopien dans un hymne en ghëëz-amariña en l'honneur du roi Isḥaq (1414-1429) : *Soumale* (cf. Guidi, *Le canzoni gëëz-amariña*, hymne II, v. 70), et en arabe au XVIe siècle. Son origine est inconnue. Les Ṣomâlis sont une race des plus perfides et des plus foncièrement dégradées au moral, et le nombre des explorateurs, victimes de la mauvaise foi de ces populations, qu'accroît encore le fanatisme musulman le plus grossier, est plus élevé proportionnellement dans le Ṣomâl que dans toute autre partie de l'Afrique. Une tradition prétend que leur ancêtre, Daroud ben Isma'ïl, dont on montre la tombe près de Youbbaï-Toug, aurait été un esclave galla chassé pour vol par le prophète Moḥammed qui aurait dit de lui : Nous l'avons chassé (ان طردناه), d'où le nom de Taroud ou Daroud (Burton, *First Footsteps*, p. 104). On les divise actuellement, d'après leur situation géographique, en Ṣomâlis du Harar, Ṣomâlis de la côte du nord, Ṣomâlis de l'Ogadèn et Ṣomâlis de la côte orientale. On trouvera plus loin des notes sur chacune des principales tribus ṣomâlies. Cf. sur le Ṣomâl en général : Burton, *First Footsteps*, passim ; Paulitschke, *Harar*, passim ; id., *Beitraege zur Ethnographie und Anthropologie der Somal, Galla und Harari* ; id. *Ethnographie Nord-Ost Afrika*, t. XI, *Die materielle Cultur der Danâkil, Galla und Somal*, t. II. *Die geistige Cultur der Danâkil, Galla und Somal* ; Revoil, *La vallée du Darror* ; Haggenmacher, *Reise in Somalilande* ; D'Abbadie, *Géographie de l'Ethiopie*, p. 339-356 ; G. Ferrand, *Le Çomal* ; Von der Decken, *Reisen in Ost-Afrika*, t. II ; Guillain, *Documents pour l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*,

les coupeurs de routes. Ils attaquèrent le Garâd Aboun et lui livrèrent une bataille terrible : le Garâd Aboun ben Adech fut tué dans son pays, en combattant pour son royaume et sa famille. Il mourut martyr. Que Dieu ait pitié de lui.

Le sulṭân Abou Bekr régna sur le pays après le Garâd Aboun ; il ruina ses États ; les coupeurs de routes se montrèrent, les cabarets firent leur apparition ; les gens de sa cour s'attachaient aux voyageurs pour les dépouiller ; le vice s'étalait et personne, à cette époque, ne recevait satisfaction d'une injustice ; les nobles, les jurisconsultes et les cheïkhs réprouvaient la conduite du prince.

Lorsque l'imâm Aḥmed eut reconnu que le sulṭân et ses troupes s'écartaient des préceptes du Livre et de la Tradition en protégeant les choses illicites et en refusant de s'abstenir de ce qui est prohibé, il s'enfuit ainsi que ceux qui avaient servi sous le Garâd Aboun, et se rassemblèrent dans une contrée appelée Houbat. Le nombre de leurs chevaux [fº 4] était de cent au plus ; [Fº 4]
ils choisirent pour chef le Garâd 'Omar-dîn. Sur ces entrefaites, ils apprirent qu'un des patrices[1] du Ḥati[2], roi d'Abyssinie,

t. II, p. 417-514; Swayne, *Seventen Trips through Somaliland*; Hoyos, *Zu den Aulihan*; Wolverton, *Five month's sport in Somaliland.* Pour la langue et la littérature, outre les ouvrages de Paulitschke et de Guillain cités ci-dessus, on peut consulter Hunter, *A grammar of the somali language*; Rigby, *An outline of the somali language*; Chiarini, dans les *Memorie della Società geografica italiana*, t. I, p. 299 et suiv.; Schleicher, *Die Somali-Sprache;* King, *Notes on the folk-lore and some social customs of the Western Somali tribes* (*Folklore journal*, t. V, p. 322, t. VI, p. 119); Brichetti-Robecchi, *Testi somali*; id., *Lingue parlate, Somali, Galla e Harari*; Kurt Berghold, *Somali Studien.*

1. J'ai conservé, dans la traduction, le mot *patrice* pour rendre le *batrîq* de l'écrivain arabe et éviter un équivalent de plusieurs mots. Ce mot est pris tantôt dans le sens de noble, de chef féodal, de gouverneur de ville ou de province.

2. C'est le Hatsé, ou empereur d'Éthiopie, le titre officiel du nëgouch à cette époque. Il était déjà employé au xvᵉ siècle, comme on le voit par un passage de Maqrizî qui l'explique par *sulṭân*. Cf. aussi ce qu'en dit Affonso d'Albuquerque « Os Abexins não chamam ao Preste João senão *Elati*, que ha nome Emperador » (*Commentarios*, t. IV, p. 41). Le titre de *Hatséghé* (Le

nommé Fânîl [1] du Daouâro [2], ayant avec lui plusieurs patrices,

Grand, *Relation historique d'Abissinie*, p. 293), est altéré en « *Aceque* » par le P. dos Santos (*Histoire de l'Éthiopie orientale*, p. 176).

1. Fânîl (Phanuel) descendait du nëgouch Saïfa-Arʿad; sa mère Madeleine, de la famille des princes de Daouâro, souffrit le martyre sous Grañ, et l'Église éthiopienne célèbre encore sa commémoration le 12 de sané. Quant à Fânîl, il fut encore battu à Bouro et prit la fuite devant l'imâm accompagné de trente cavaliers seulement. Il était gouverneur du Ouâg et fut vaincu plus tard sur les bords de l'Aouâch en essayant d'empêcher un corps de troupes envoyé par le vizir ʿAddolé, sous le commandement d'Ourʿaï Aboun, de pénétrer dans le Daouâro. Peu après (1532), reculant devant une nouvelle expénition commandée par Ḥosaïn el-Gâtouri, il pénétra dans le pays de Gâtour d'où il sortit pour faire éprouver un échec aux musulmans commandés par Ourʿaï Aboun, mais il quitta le Gâtour à la nouvelle de l'arrivée de l'imâm. (cf. *Fotouḥ*, passim). Peut-être est-ce le même que le Fânîl qui, sous le règne de Galaoudéouos prit et brûla Harar vers 1550 ou 1551 et reçut le gouvernement du Daouâro (Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, ch. XXXI, p. 37, 144; d'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 307).

2. Il est évident, d'après les détails fournis à plusieurs reprises par la Chronique, qu'il ne saurait être question du Daouâro situé sur le cours inférieur de l'Aouâch, et peuplé aujourd'hui par les Danâkils. En général, dans les annales éthiopiennes, ce nom désigne une grande province du sud aujourd'hui occupée par les Gallas Arousi. Mais on ne saurait penser, comme le fait le P. Léon des Avanchers, à limiter le Daouâro au territoire actuel des Koullo (*ap.* D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 259; cf. Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 94). Il se base sur ce que les Sidama du Kaffa donnent le nom de Dawro aux pays des Koullo, Gabo, Konta, Kuicha, Galda, etc., actuels, qui habitent sur la rive occidentale de l'Omo, qui se jette dans le lac Rudolf (Basso Narok, peut-être le Baḥr Gamo des Somalis). Mais le *Fotouḥ*, qui donne les détails les plus circonstanciés sur les expéditions des musulmans contre le Daouâro et mentionne les rivières traversées par les envahisseurs venus du Harar, n'aurait certainement pas passé sous silence un fleuve comme l'Omo, alors qu'il cite l'Aouach et le Ouébi. Si l'on en croit le P. des Avanchers, l'Omo serait le Ouébi de notre texte, car, dit-il, les Ṣomâlis le nomment Dawa ou Wäbi du Daouâro. Mais cette identification est encore inadmissible, car le *Fotouḥ* dit formellement que le Ouébi se jette dans la mer salée près de Magadoxo, tandis que l'Omo s'écoule dans le lac Rudolf. C'est le Ouébi (en ṣomâli, ce mot signifie *fleuve*) qui séparait le Daouâro du Bâli. Les autres assertions du P. des Avanchers ne sont pas plus soutenables ; par exemple que les langues du Tigré et du Koullo offrent une grande identité d'accent et de paroles (*ap.* d'Abbadie, *Géog.*, p. 261). M. d'Abbadie a lui-même reconnu l'inexactitude de cette affirmation et on

avait envahi le pays des musulmans jusqu'à un point de la contrée d'El-Houbat, non loin de là; qu'ils avaient pillé, em-

peut s'en convaincre en examinant le vocabulaire koullo recueilli par Borelli (*Éthiopie méridionale,* Annexe D, p. 449-462) ou celui qu'a publié Soleillet (*Voyages en Éthiopie*, p. 208). Dans la carte linguistique de Borelli (*op. laud.*, p. 408) le koullo et ses dérivés sont classés parmi les langues sidama. Je dois cependant faire observer que, d'après le même voyageur, le premier roi de Ouallamo était originaire du Tigré et se nommait Kotté (*op. laud.*, p. 343), mais, par le nombre des générations citées, il ne remonte qu'à deux siècles : conformément à ce que dit le P. des Avanchers, la partie montagneuse du Koullo est appelée Daouro, mais ce nom peut avoir été donné par une émigration qui passa l'Omo, en fuyant les Gallas. Une légende populaire montre que, suivant la tradition, Grâñ ne passa pas l'Omo, ni son affluent le Gôdjeb. « Lorsque Mohammed (*lisez* Aḥmed) Grâñ envahit les États chrétiens d'Éthiopie, il serait venu jusqu'au Gaudjeb : c'était le moment des hautes eaux; le courant du fleuve était impétueux; il dit : *Ne kaffi* (j'ai peur) et retourna sur ses pas et ses soldats donnèrent à tout le pays au delà du Gaudjeb le nom de Kaffa » (cf. Soleillet, *Voyages en Éthiopie,* p. 192). Il est probable que le Daouâro s'étendait jusque sur les bords du fleuve de Harar et jusqu'à Biâ-Ouoraba (cf. D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie,* p. 313) : on a découvert en effet à cet endroit des ruines considérables et des monnaies dont l'une porte le nom du sulṭân Selim I (1512-1520). Toutefois ce nom de Biâ-Ouoraba est galla (*l'endroit où l'on puise de l'eau*) et par conséquent postérieur à Grâñ (cf. Paulitschke, *Harar,* p. 334, 235 ; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie,* p. 312-313). Le Daouâro fut une des plus importantes provinces de l'empire éthiopien, lorsque, à la suite des révolutions dont les traditions relatives aux Zagués nous ont conservé le souvenir obscur, le centre politique se déplaça et du Tigré passa dans l'Amḥara. Une généalogie spirituelle de Takla Haïmânot, conservée à Dabra-Libânos, mentionne parmi ses disciples immédiats un Tasfa Ḥëdhân du Daouâro, sans doute le Daouâro du Ouébi (cf. R. Basset, *Les Apocryphes éthiopiens,* VIII. *Les règles attribuées à S. Pakhome,* p. 19). A côté de la noblesse chrétienne, dont Fânîl est le représentant le plus connu, il existait une population musulmane considérable qui souvent avait la prépondérance et dont la fidélité variait suivant l'énergie et la puissance du nëgouch. C'est ainsi qu'au temps de 'Amda-Ṣyon I (1312-1342), le gouverneur (*makuanën*) de cette province, Khaidâri (Haïder), en apparence dévoué au roi d'Éthiopie, s'était engagé envers Ṣabr eddîn, le roi d'Adal (Dillmann, *Die Kriegsthaten des Königs Amda-Ṣion,* p. 12; Perruchon, *Histoire des guerres d'Amda-Ṣyôn,* p. 24, 130 ; D'Almeida, *Victorias de Amda-Sion,* p. 17, 29) ; aussi, ce dernier vaincu, Khaidâri fut jeté dans les fers (Perruchon, *id.*, p. 30, 134; Dillmann, *id.*, p. 13). Cette leçon ne suffit pas, car nous voyons figurer le roi du Daouâro, peut-être le prisonnier qui avait été relâché, dans la ligue formée

mené en captivité les femmes et les enfants des musulmans et pris leurs montures. A cette nouvelle, l'imâm Aḥmed ben Ibrahîm et ses soldats se mirent en route, envoyèrent des

contre ʿAmda-Ṣyon I, sous la direction de l'imâm Ṣâliḥ (Perruchon, *id.*, p. 48-148; Dillmann, *id.*, p. 19). En punition, ce pays fut ravagé; les hommes furent tués, les femmes et les enfants emmenés en captivité, les bestiaux pillés, les récoltes brûlées (Perruchon, *id.*, p. 111-112, 192; Dillmann, *id.*, p. 31). Le souvenir s'en est conservé dans les chants ghëëz-amariña en l'honneur de ʿAmda-Ṣyon (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, VIII, vers 13). Sous Zarëa-Yaʿqob (1434-1468), le gouverneur de cette province portait le titre d'*Aourâri-Bâdjër* (Dillmann, *Ueber die Regierung des Königs Zarʿa-Jacob* p. 13; Perruchon, *Les Chroniques de Zarʾa-Yaʿeqob et de Baëda-Mâryâm*, p. 15). Sous le même prince, le Daouâro fut menacé par la révolte, bientôt étouffée, de Maḥiko, garâd du Hâdyâ (Perruchon, *id.*, p. 16, 17, 19) : c'est dans ce pays que Zarëa-Yaʿqob vainquit et tua Chihâb eddîn Badlâï, le 29 de taḥsas (Dillmann, *id.*, p. 21, 29; Perruchon, *id,*, p. 88). A son avènement, Baëda-Mâryâm (1468-1478), qui rétablit les anciennes coutumes, nomma un Erâs dans le Daouâro (Perruchon, *id.*, p. 112). Les musulmans y étaient toujours nombreux et influents, car ce fut l'un d'eux, nommé Gadab Ḥamid, qui fut envoyé par Baëda-Mâryâm, avec le titre de Liqa-Mâṭani Tëʿëyëntë, en ambassade à Moḥammed, fils et successeur de Chihâb eddin Badlâï, roi d'Adal (Perruchon, *id.*, p. 132-133); lui-même s'établit dans ce pays quand la guerre recommença avec l'Adal (Perruchon, *id.*, p. 915). Maqrizî (*Historia reg. isl.*, p. 11) mentionne le Daouâro comme vassal du nëgouch; les musulmans qui l'habitaient étaient hanéfites et fabriquaient des pointes de fer qu'ils appelaient dans leur langue *ḥanokah* (حنكة) et qui servaient de monnaie. On verra plus loin comment le Daouâro fut envahi à plusieurs reprises par Grâñ et ses lieutenants qui y combattirent entre autres un *Daouâro-Nagâch* (cf. la formation de *Bâḥar-Nagâch*) du nom de Maḥa-tënti. Il en donna le gouvernement d'abord à l'émir Ḥosaïn el-Gâtouri, puis au vizir ʿAbbâs (Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, ch. XXIII, p. 28, 138) qui fut vaincu et tué par le roi d'Éthiopie. Celui-ci y envoya des Portugais, grâce auxquels fut réprimée la révolte d'un gouverneur musulman établi par le nëgouch (Bermudez, *Breve Relaçam*, p. 95-97; Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, ch. XXVIII, p. 33-34). Fânîl qui brûla Harar, en reçut ensuite le gouvernement (Conzelman, *id.*, ch. XXXI, p. 37, 144). Le Daouâro, après le Bâli, tomba, sous Galâoudéouos, au pouvoir des Gallas qui en chassèrent les garnisons portugaises (Bermudez, *id.*, p. 97-99); la conquête de la partie de cette province appelée Adal-Mabraq commença sous le troisième *Louba* (chef galla) nommé Kilole; elle fut continuée par le quatrième, Bifole (*Geschichte der Galla*, éd. Schleicher, p. 17-18).

partis de cavalerie contre les infidèles, s'excitant l'un l'autre à la guerre sainte dans la voie de Dieu. Ils se rencontrèrent à 'Aqam, fleuve considérable et abondant en eau; les musulmans se mirent en ordre de bataille; de même les infidèles rangèrent leurs troupes et leur cavalerie. Les nôtres chargèrent l'ennemi et arrivèrent en un seul escadron. Il se livra un combat acharné, la lutte fut vive, la poussière était épaisse; les héros s'entremêlaient avec les héros ; on n'entendait alors que le choc des sabres contre les boucliers. L'imâm Aḥmed chargea au milieu des infidèles; il dispersa leurs troupes et divisa leur masse; il plongea au milieu d'eux et renversa leurs cavaliers. Les musulmans chargèrent avec lui contre l'aile gauche des chrétiens; ceux-ci tournèrent le dos, gratifiés de coups de lance et d'épée. La droite des infidèles s'avança : là se trouvait le général orgueilleux et injuste, le satan rebelle, Fânîl — que Dieu le maudisse. Il était protégé par une cotte de mailles et portait sur la tête un casque d'acier qui ne laissait apercevoir que le coin de ses yeux. Ses compagnons étaient armés de même : les musulmans les attaquèrent avec des cœurs dignes de l'islâm et un zèle louable (*ou* digne de Moḥammed); le combat le plus vif eut lieu à cet endroit, mais les nôtres montrèrent de la constance et gratifièrent les ennemis de coups d'épée. Les chrétiens tournèrent le dos; une foule de patrices furent tués là, ainsi que des milliers de soldats. Les nôtres prirent soixante chevaux et une quantité innombrable d'objets et de mulets; ils enlevèrent des mains des chrétiens les femmes et les enfants des musulmans ainsi que toutes leurs montures, et les rendirent à leurs familles. Les nôtres s'en retournèrent joyeux et contents dans un endroit nommé Zîfah[1], près de la ville du sulṭân Abou Bekr, sans avoir perdu un seul homme.

1. Zîfah est peut-être le même que Zîbâ, ville musulmane où campa 'Amda-Ṣyon I dans sa marche sur Talag, capitale du roi d'Adal. Dix chefs de Zîbâ avaient pris part à la ligue contre ce prince (cf. Dillmann, *Die Kriegsthaten des*

Le sulṭân et les Ṣomâlis qui étaient avec lui entendirent parler des exploits des combattants pour la foi et du butin qu'ils avaient fait ; pénétré de crainte et d'effroi, ce prince, accompagné des Ṣomâlis, s'enfuit du pays dans un endroit appelé Kidâd, en territoire ṣomâli. L'imâm Aḥmed et les siens, ayant appris le départ du sulṭân et de ses compagnons, se mirent à leur poursuite à Kidâd et les rencontrèrent à Qarn, fleuve considérable, au milieu de la journée ; ils se rangèrent en bataille et livrèrent combat ; le sulṭân et les Ṣomâlis prirent la fuite ; une partie d'entre eux périt, et Aḥmed enleva trente chevaux ; ses compagnons ravagèrent la contrée et firent un butin considérable. Ils revinrent ensuite dans leur pays à Harar[1], dans la terre de Sa'ad eddîn. Mais ils n'étaient pas encore reposés qu'Abou Bekr réunit contre eux une troupe considérable de Ṣomâlis et d'autres ; leurs soldats et leurs chevaux étaient trop nombreux pour pouvoir être comptés ; il marcha contre le pays, c'est-à-dire Harar. A cette nouvelle, Aḥmed évacua la contrée et se retira dans le territoire appelé Houbat Zeberta[2] ; il y avait là une haute montagne

Königs Amda-Sion, p. 25; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Ṣyôn*, p. 51-96, 149, 180).

1. Sur la ville de Harar, réunie à l'empire d'Éthiopie, depuis que la victoire de Tchalanko remportée par les troupes de Ménélik déposséda en 1886 l'émir 'Abd Allah, protégé par les Anglais, cf. Burton, *First Footsteps*, p. 107-163; Haggenmacher, *Reise in Somali-Lande*, p. 43-44; Paulitschke, *Harar*, p. 189-274; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 300-301, 303; Bricchetti-Robecchi, *Nell' Harrar*, p 107-163 (en tenant compte de la partialité et des jugements injustes de l'auteur contre les Éthiopiens chez qui il n'avait pas réussi); Vigneras, *Une mission française en Abyssinie*, p. 61-62. Sur la langue parlée à Harar, cf. Burton, *First Footsteps*, p. 511-582; Müller, *Ueber die Harari-Sprache*; Prætorius, *Ueber die Sprache von Harar* (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXIII, p. 453-472); Paulitschke, *Harar*, p. 514-531; Brichetti-Robecchi, *Lingue parlate, Somali, Galla e Harari*.

2. Le Houbat-Zeberta pourrait être le pays de Zabër, occupé par des musulmans au temps de 'Amda-Ṣyon I (cf. Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 8; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Ṣyôn*, p. 16, 122). Dans un autre passage des annales de ce prince, où l'on voit que les gens de ce pays avaient pris parti pour 'Amda-Ṣyon contre Ṣabr eddîn, il est appelé Zabrëa (Dillmann, *id.*,

où ils s'établirent. Le sulṭân en fut informé ; il les poursuivit jusqu'à cette montagne, les y assiégea et les y tint étroitement bloqués pendant plus de dix jours. Au bout de ce temps, l'imâm et les siens, fatigués du siège, descendirent pendant la nuit et livrèrent un combat acharné où ils furent mis en déroute ; le chef qu'ils avaient placé à leur tête, ʿOmar dîn, fut tué ; Aḥmed et les siens rentrèrent dans leurs demeures. Plus tard, on fit la paix entre lui et Abou Bekr et les Ṣomâlis. Il entra au service du sulṭân ainsi que ses compagnons, et ils y restèrent quelques jours. Puis le prince viola le traité de paix et machina une trahison contre eux ; il leur enleva leurs épées, leurs chevaux, leurs armures, si bien que l'imâm ne conserva que trois chevaux. Un de ses partisans, un émir considérable [fº 5], appelé ʿOthmân ben Ya-Sin, fut [Fº 5] tué par le sulṭân qui, après la conclusion de la paix, ravagea le pays, opprima le peuple, poursuivit de sa haine les cheïkhs, les jurisconsultes et les savants. La vie de l'imâm fut menacée, il s'enfuit de nuit avec trois cavaliers et se rendit dans sa demeure, dans un pays appelé Zaʿkah[1], à la distance d'une journée de la ville du sulṭân. Il rencontra un serviteur de ce dernier, nommé Ḥamdouch ben Maḥfouzh[2], avec quatre chevaux appartenant

p. 11 ; Perruchon, *id.*, p. 22, 128). Le nom de Zeberta pourrait aussi être rapproché de celui de Djabarta ou Jabarta, qui, d'après les légendes ṣomâlies, serait venu de Jabarta ben Ismaʿîl dès l'an 75 de l'hégire. Jeté par la tempête sur cette côte inhospitalière, il vécut quelque temps dans la grotte de God Baroro, et, grâce au pouvoir qu'il avait de découvrir les trésors, il épousa Doubarra, seconde fille de Dogolla, sœur du roi de Dour. Il eut un fils nommé Harti, père de Dolbohante, Déchichi, Medjourtine et Ouarsanguéli, ancêtres des quatre tribus ṣomâlies de ce nom (cf. Révoil, *La vallée du Darror*, p. 315-316).

1. Zaʿkah est peut-être le Zĕgâ dont il est question dans la Chronique de ʿAmda-Ṣyon : on y voit que les habitants étaient musulmans et avaient pris part à la guerre de Ḥaqq eddîn, roi d'Adel, contre ce prince (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 8 ; Perruchon, *Histoire des guerres d'ʿAmda-Ṣyôn*, p. 14, 22). Ils semblent s'être ensuite ralliés à ʿAmda-Ṣyon dans sa campagne contre Ṣabr eddîn, successeur de Ḥaqq eddîn (Dillmann, *id.*, p. 11 ; Perruchon, *id.*, p. 22, 128).

2. Le nom manque dans N. Ce Ḥamdouch, ou Aḥmadouch fils de Maḥfouzh

à Abou Bekr, il les lui enleva. Puis il quitta son pays de Za'kah pour un endroit appelé Ribaṭ el-Baqar où il y a beaucoup d'arbres; on y trouve une grande montagne fortifiée[1]. L'imâm s'y arrêta un jour, puis il partit pour Chîḥ qui est un grand fleuve d'eau courante[2]; il avait sept chevaux avec lui et fut rejoint par un émir appelé Garâd Abou Bekr ben Isma'îl[3]. L'imâm ne cessa d'aller de ville en ville jusqu'à ce qu'il arriva au pays de Houbat. Là l'émir Ḥosaïn el-Gâtouri se joignit à lui comme auxiliaire.

L'émir Abou Bekr envoyait continuellement et partout des espions pour chercher des nouvelles de l'imâm qu'il voulait tuer. Ayant appris qu'il était dans le pays de Houbat, il partit avec ses soldats et ses cavaliers; ils arrivèrent à la bourgade de l'imâm, brûlèrent ses maisons et pillèrent les richesses des musulmans. A la nouvelle de ce qu'avait fait le prince dans sa résidence, Aḥmed quitta de nuit avec ses compagnons le pays de Houbat; ils ne cessèrent d'aller de territoire en territoire, attaquant le sulṭân et attaqués par lui jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à

paraît être le personnage qui devint ensuite, par sa sœur Dël Ouanbarâ, le beau-frère de l'imâm. Il prit parti pour lui dans sa querelle avec le sulṭân 'Omar dîn, fit partie de l'expédition du Bâli, pendant laquelle il fut chargé à l'arrière-garde de protéger la retraite des musulmans, assista à la bataille de Chëmbra-Kouré, puis à celle d'Aïfars où il tua le patrice Nagada-Iyâsous, gouverneur de Djînah. Il se distingua à l'assaut de Ouasël dans le Bèt-Amḥara, mais prit la fuite lors de la défaite des musulmans devant l'amba royal de Gëché (938 hég., 1531-1532) : l'intervention des principaux officiers de l'armée le sauva de la mort à laquelle il avait été condamné par l'imâm. Plus tard, il servit sous les ordres de 'Addolé lors de la conquête du Bâli et, à la bataille de Zalah, il tua Limou, gouverneur de Charkhah. Il se fit remarquer à la bataille livrée par 'Abbâs à Tasfa-Lë'oul, dans le Saraoué et, avec Modjâhid, réussit en 1539 à s'emparer de l'amba royal de Gëché, devant lequel il avait échoué quelques années auparavant (cf. *Fotouḥ*, passim ; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p 18, 109, et p. 257, note 169).

1. Cette montagne pourrait être le Djebel Ḥâqim situé au sud-est de Harar et où se trouve le tombeau du cheïkh El-Ḥâqim (cf. Paulitschke, *Harar*, ch. IX, p. 292-294).

2. Au lieu de Chîḥ, B. donne Sîm. Ce passage manque dans Nerazzini.

3. Le Garâd Abou Bekr ben Isma'îl assista à la campagne de Samarmâ et de Chëmbra-Kouré, sur laquelle il donna des détails à l'auteur du *Fotouḥ*.

un endroit appelé Djâd'er. Fatigués de la marche, ils s'y endormirent. Abou Bekr et son armée fondirent sur eux au milieu de la journée, tandis qu'ils dormaient; ils s'éveillèrent et s'enfuirent[1]; aucun des leurs ne fut pris.

Environ deux cents fantassins[2] et sept cavaliers s'étaient rassemblés autour de l'imâm dans le pays de Ouâchin : le sulṭân en fut informé; il alla les surprendre et leur tua deux hommes : un cavalier appelé Moḥammed ben Ibrahim et un fantassin d'entre les pages de l'imâm. L'armée de ce dernier se dispersa et se réunit dans le pays de Houbat. Là elle fut atteinte par un des émirs du sulṭân, Chanbara, avec une troupe composée d'une infanterie innombrable et de quatorze cavaliers; l'imâm et lui rangèrent chacun leurs soldats en bataille : la rencontre eut lieu, un combat acharné se livra, l'armée de Chanbara fut mise en déroute, lui-même fut tué, et de ses chevaux, Aḥmed en prit douze, deux s'enfuirent[3].

Abou Bekr, ayant appris la bataille et la mort de son général, sortit avec son armée de son pays pour gagner celui des Ṣomâlis, laissant dans les villes cinq émirs ayant droit à l'étendard, avec soixante chevaux et de l'infanterie en nombre considérable. A la nouvelle du départ du prince, l'imâm, sachant ce qu'il était resté d'émirs dans le pays, organisa son armée, se mit en route et arriva près du territoire du sulṭan, nommé Za'kah. Quand il l'apprit, Kouchem Abou Bekr[4], un des émirs du prince dont il avait épousé la sœur, organisa des troupes et partit pour le pays de

1. Ce passage est abrégé dans la traduction de Nerazzini (p. 5).
2. *Cento* dans N. qui ne mentionne pas les cavaliers.
3. Tous ces détails manquent dans N. qui ne dit même pas que la défaite de ce lieutenant d'Abou Bekr fut cause de la retraite du sulṭân.
4. Kouchem Abou Bekr prit part à l'expédition d'Anṣokyah; dans celle de Chëmbra-Kouré, il servait dans le corps d'armée commandée par l'imâm. Il fut grièvement blessé au combat de Bâdeqé. Il était célèbre pour sa piété et fut tué lors d'une razzia dans le Daouâro (vers 1530) pour s'être aventuré sans précautions. La légende raconte qu'il avait été averti de sa fin par un songe (cf. *Fotouḥ*, passim).

l'imâm. Celui-ci rangea ses gens en bataille et disposa ses cavaliers au nombre de vingt; l'armée de l'émir en comptait cent : les deux armées se rapprochèrent et se trouvèrent face à face. Kouchem et les siens furent mis en déroute sans combat : ils s'enfuirent vers leur pays de Harar [1] sans être poursuivis par aucun des compagnons de l'imâm. Celui-ci se rendit à un endroit appelé El-Gerîr. Il y tient une réunion des siens; ils délibérèrent sur la situation et dirent : Attaquons-les dans le pays; Dieu donnera la victoire à qui il voudra. Ils se rangèrent en ordre et marchèrent contre la ville du sulṭân où ils arrivèrent au moment de la prière de l'ʿaṣr en ramadhân; ils étaient neuf cent trente et quelques hommes. Les partisans du sulṭân se saisirent d'une forte position [2]; l'imâm les vit là et renonça à les combattre : chaque parti passa la nuit où il était. Le lendemain, Aḥmed se mit en route pour sa ville; les partisans d'Abou Bekr, ayant appris cette retraite, se rangèrent en bataille et partirent à sa poursuite; ils l'atteignirent à l'endroit appelé Chamandjoud. Il se retourna contre eux avec sa cavalerie et ses fantassins; un combat acharné se livra, les partisans du sulṭân furent mis en déroute et l'imâm leur enleva tous leurs chevaux au nombre de cent et au delà; une grande partie des ennemis furent tués. Aḥmed revint avec les siens à Harar, gouverna le pays, fit régner la justice et mit fin à l'oppression. Le crieur public fit cette proclamation : Que chacun demeure dans sa maison et vive suivant
[Fo 6] sa coutume; ne craignez rien [fo 6], ne vous affligez pas, qu'il n'y ait de haine contre personne [3].

1. Tous ces détails sont supprimés dans la traduction de N. qui ne nomme même pas Kouchem Abou Bekr (p. 5).

2. C'est par erreur que Nerazzini parle du sulṭân (p. 5) : « trovò che il *sultano occupava* una buona posizione ». Abou Bekr n'était pas revenu du pays des Ṣomâls et le texte dit formellement « les partisans ». Plus loin la même erreur est commise à propos du combat de Chamandjoud dont le nom est supprimé.

3. La traduction de N. résume tout ce passage en une ligne.

L'imâm se rendit dans les diverses parties du pays pour rétablir la paix parmi les sujets et les malheureux ; il y laissa un gouverneur relevant de lui ; la contrée se repeupla et prospéra.

En apprenant les exploits d'Aḥmed, comment il s'était emparé de ses états et comment il avait pris ses chevaux, le sulṭân fit ses préparatifs pour marcher contre lui. Il réunit une armée considérable dans le pays des Ṣomâlis et ailleurs ; autour de lui se rassemblèrent une cavalerie innombrable et une nombreuse infanterie. Il arriva dans le voisinage de l'imâm ; celui-ci, informé de sa venue, organisa son armée et marcha contre le sulṭân qui se trouvait alors dans l'endroit appelé Dakkar[1]. Abou Bekr et son armée s'établirent sur une montagne fortifiée, du nom de Ḥoun, par crainte de l'imâm, de sa bravoure et de sa supériorité. La paix fut rétablie entre eux par des nobles, des émirs, des jurisconsultes et des savants, à condition que le sulṭân régnerait comme précédemment, que l'imâm serait émir sous ses ordres, que chacun vivrait à sa guise et que le pays serait également partagé entre eux. Aḥmed, content que le sang n'eût pas coulé, ne fit aucune opposition aux jurisconsultes et aux cheïkhs. Le sulṭân partit pour un endroit appelé Harar et l'imâm pour le pays de Sîm.

C'était la coutume du pays de Sa'ad eddîn que tout émir avait le droit d'avancer ou de reculer, de partir en expédition ou pour la guerre sainte : il rassemblait de nombreux soldats pour

1. Dakkar (ou Dakar) est situé sur le territoire des Barsoub, tribu ṣomâlie (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*), p. 307) : un ruisseau, qui coule au sud de Harar, entre cette ville et Argoubba, porte le nom de Dakar-Gobânâ (Paulitschke, *Harar*, p. 297 ; Robecchi-Bricchetti, *Nell' Harar*, p. 215). Nous savons par Maqrizî, *Hist. reg. islam.*, p. 36) que Dakkar était la résidence de Badlâï. Elle fut détruite par Eskĕndĕr, fils de Baĕda-Maryâm (1478-1495), dans sa campagne contre Ladà'ĕ-'Esmân, roi d'Adal (Perruchon, *Histoire d'Eskender*, p. 28, 43). Elle dut être rebâtie, car la Chronique de Harar rapporte qu'en 926 de l'hég. (1519-1520), Dakkar aurait été abandonnée comme capitale par le sulṭân Abou Bekr sous la pression de l'armée (Paulitschke, *Harar*, p. 506).

son dessein ; le sulṭân n'avait pour lui que l'impôt levé dans le pays.

Après ces événements, l'imâm partit de Sîm pour se rendre chez Abou Bekr; il était proche de la ville et allait entrer chez lui quand un prodige se manifesta en sa faveur par la grâce de Dieu qui voulut distinguer Aḥmed. Un essaim d'abeilles s'avança, pareil à un nuage noir, et abrita sa tête qui fut cachée au disque du soleil depuis l'endroit appelé Chamandjoud jusqu'à la demeure du sulṭân. Il entra chez Abou Bekr; ils échangèrent des compliments et des salutations, tandis que les abeilles attendaient à la porte. Quand l'imâm sortit, elles se rangèrent au dessus de sa tête et l'accompagnèrent jusqu'à sa demeure sans faire du mal à personne, puis elles revinrent à leur arbre : ce fut un miracle en faveur d'Aḥmed et un heureux message de la part de Dieu[1]. Il en était digne, et depuis il fut surnommé l'*Imâm*.

1. On peut se demander si cette légende n'est pas d'origine éthiopienne, car on la retrouve en Abyssinie avec Lalibalâ pour héros. A sa naissance, dans la ville de Roḥa, il est entouré d'abeilles qui se groupent autour de lui (cf. *Vie de Lalibalâ*, publiée et traduite par J. Perruchon, p. 36-37 du texte, 77-79 de la traduction). Le long commentaire dont le biographe accompagne cette anecdote montre que cette tradition était profondément enracinée en Éthiopie cf. Alvares, *Verdadeira Informação*, p, 62; Ludolf, *Historia æthiopica*, l. II, ch. §§ v, 8 et 9; D'Abbadie, *Catalogue de manuscrits éthiopiens*, n° 139). D'un autre côté, nous rencontrons cette tradition dans divers pays. Ainsi, d'après Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, l. XIX, ch. II, t. IV, p. 8), la grandeur future d'Agathocle aurait été annoncée à sa mère par un essaim d'abeilles qui vint construire une ruche sur les flancs d'une statue en pierre de son fils, qu'elle avait placée dans un bois sacré. Denys le tyran, au dire de Philistos, cité par Cicéron (*De Divinatione*, l. I, § 33), fut l'objet d'un miracle semblable : ayant perdu son cheval, il le vit revenir avec un essaim d'abeilles fixé dans sa crinière. Une victoire remportée à Arbalon par Drusus, frère de Tibère, sur les Germains, fut annoncée par un essaim d'abeilles qui vint se poser dans son camp (Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, l. XI, ch. XVIII, § 1). Ce présage est aussi raconté à propos de 'Abd el-Moumen, le fondateur de la dynastie des Almohades. Son père travaillait l'argile, et un jour qu'il était occupé pendant que l'enfant dormait, il entendit un grand bourdonnement et vit descendre du ciel un nuage d'abeilles; elles se posèrent sur 'Abd el-Moumen sans l'éveiller et s'envolèrent sans lui faire aucun mal (Ibn

Je tiens du cheïkh Moḥammed ben Aḥmed ed-Daḥmânî El-Ma-

Khallikân, *Ouefaiât el-A'iân*, t. I, p. 390; Ed-Demiri, *Haïat el-Haïouân*, t. I, p. 376). D'après un roman arabe de basse époque, le khalife 'Alî ben Abou Ṭâleb fut surnommé l'*Imâm des abeilles* à cause du pouvoir qu'il avait sur ces insectes (*Kitâb fotouḥ el-Yemen*, p. 148). Il est possible que cette tradition qui existait dans l'antiquité grecque ait passé en Éthiopie; toutefois, on peut admettre aussi que les abeilles, symbolisant le gouvernement monarchique à cause de leur reine, furent considérées dans divers pays et d'une façon indépendante, comme annonçant la royauté à celui qu'elles entouraient. Quelquefois cependant ce signe était défavorable. Ainsi, à la bataille du Tessin, un essaim d'abeilles qui s'abattit sur un arbre annonça aux Romains leur défaite par Annibal (Tite Live, *Histoire romaine*, l. XVI, ch. XLVI). Le même présage eut lieu avant la bataille de Cannes, au dire de Silius Italicus (*Puniques*, l. VIII, v. 635-636) les aigles des légions furent enveloppées par des abeilles. La douceur de leur miel fut aussi regardée comme l'emblème de la douceur du langage, de la poésie, etc. Philostrate (*Images*, II, 12, p. 71, éd. Jacobs) et Elien (*Histoires variées*, l. XII, p. 45) racontent que Pindare fut nourri par elles pendant son enfance. Suivant une autre tradition rapportée par Chamœléon et Ister, cités par Eustathe (p. 27), Pindare, chantant sur l'Hélicon, s'endormit au milieu du jour et des abeilles vinrent faire du miel sur ses lèvres (Pausanias, *Description de la Grèce*, l. IX, § 23). Il en fut de même de Platon; son père Ariston, offrant un sacrifice aux Muses sur le mont Hymette, sa femme Périktyonè plaça l'enfant sous une touffe de myrte et l'y laissa quelque temps; un essaim d'abeilles vint déposer du miel sur les lèvres de Platon (Cicéron, *De Divinatione*, l. I, § 36; Valère Maxime, l. I, ch. VI, *De prodigiis*, 2e partie, § 2; Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, l. XI, ch. XVIII, § 1; Élien, *Histoires variées*, l. X, § 21; Olympiodore, *Vie de Platon* à la suite de Diogène Laerce, éd. Cobet, p. 1; le biographe anonyme de Platon, *id.*, p. 6). Un commentateur anonyme cité par D. Nisard (*Études sur les poètes latins de la décadence*, t. II, p. 73), rapporte le même trait de Lucain et d'Hésiode enfants. Il en fut de même de saint Ambroise, au dire de Paulin, son biographe. Comme il dormait tout enfant dans son berceau, dans la cour du prétoire, des abeilles survinrent et, trouvant sa bouche ouverte, se mirent à y entrer et à en sortir, et lui couvrirent le visage. Son père empêcha la servante de chasser l'essaim qui disparut sans faire aucun mal, et il appliqua à son fils la parole des *Proverbes* : « Favus mellis, composita verba, dulcedo animæ, sanitas ossium (XVI, 24) » cf. Paulin, *Vie de S. Ambroise*, ap. Migne, *Patrologia latina*, t. XIV, col. 30, § 3; *Vita S. Ambrosii ex ejus potissimum scriptis*, § 6, *ibid.*, col. 77. C'est ainsi que, suivant une tradition indienne, l'auteur fabuleux du Ramayana, Valmiki, aurait dû son nom qui signifie *fourmi blanche* à ce fait qu'une troupe de ces insectes se serait abattue sur son berceau, présage de son futur talent poétique (Soupé, *Études*

ghrebî le récit suivant : Une nuit que je reposais, je vis deux saints : je me trouvais entre le sommeil et la veille ; l'un était le cheïkh Aḥmed fils du cheïkh Moḥammed fils du cheïkh 'Abd el-Ouâḥed el-Qarchî et-Tounsî — que Dieu nous favorise à cause de lui ; l'autre, monseigneur le grand cheïkh connaissant Dieu, l'illustre, le saint, à la position éclatante, aux actions méritoires,

sur la littérature sanscrite, p. 156). En vertu de la même croyance, les Phrygiens prétendaient que Midas s'étant endormi, des fourmis s'introduisirent dans sa bouche et y glissèrent avec empressement des grains de froment, ce qui annonçait sa richesse future (Cicéron, *De divinatione*, l. I, § 36; Valère Maxime, l. I, ch. vi, *De prodigiis*, 2e partie, § 2; Élien, *Histoires variées*, l. XII, § 45). Quant aux autres présages de la grandeur par le feu ou par une étoile, ils sont très nombreux : on connaît le miracle dont fut l'objet Servius Tullius, soit dans son enfance (Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, l. IV, ch. ii; Tite Live, *Histoire romaine*, l. I, § 39; Ovide, *Fastes*, l. VI, v. 635-636; Cicéron, *De divinatione*, l. I, ch. liii; Valère Maxime, l. I, ch. vi, 2e partie, § 1; Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, l. XXXVI, 70; Plutarque, *De la fortune des Romains*, § 10; Apulée, *Du dieu de Socrate*, *Œuvres*, éd. Bétoland, t. II, p. 117-118; S. Aurélius Victor, *De viris illustribus*, § 7; Jornandès *De temporum successione*, *Œuvres*, éd. Savagner, p. 44), soit plus tard, après la mort de sa femme (Plutarque, *op. laud.*, § 10). Un prodige semblable, au milieu de la prise de Troie, annonça, suivant Virgile (*Énéide*, l. II, v. 680-682), le règne futur du jeune Iule et, suivant Velléius Paterculus (*Histoire romaine*, l. II, § 59), au moment où Octave vint à Rome pour revendiquer la succession de César, le disque du soleil forma sur sa tête une sorte d'arc-en-ciel qui présageait sa grandeur. Au dire de Silius Italicus (*Puniques*, l. XVI, v. 115-131), une aigrette de flammes qui brilla sur la tête de Masinissa, à l'époque où il était chassé de son royaume et poursuivi par les Carthaginois, annonça à sa mère qu'il deviendrait un jour plus puissant que ses ancêtres. Un miracle analogue est raconté par une légende de Transilvanie, de Michel qui devint voiévode et dont l'élévation fut annoncée par un aigle (Müller, *Siebenbürgische Sagen*, § 502, p. 319). El-Ofrâni rapporte que les deux fils d'Abou 'Abd Allah el-Qâïm, tiges de la dynastie des Chérifs Saadia du Maroc, étant à l'école, un coq entra, sauta successivement sur la tête de chacun d'eux et se mit à chanter. Le maître expliqua le fait en disant qu'une haute situation attendait ces deux enfants (*Nozhat el-Hâdi*, éd. et trad. Houdas, texte, p. 10; trad., p. 20). Suivant Sénèque (*Questions naturelles*, l. I, § 1) quand Gylippe vient à Syracuse, on vit une étoile se reposer sur le fer de sa lance. Cf. d'autres exemples dans mon commentaire de la *Bordah*, p. 75-76.

aux miracles réels, aux extases inouïes, le pôle spirituel, l'unique, le chef, monseigneur le chérif Abou Bekr, fils du grand et illustre cheïkh ʿAbd Allah el-ʿAïderous [1], que Dieu nous assiste par eux; ils me disaient : Ne le nomme pas sulṭân, ni émir; nomme-le imâm des musulmans. — L'imâm de la fin des temps, leur demandai-je? — Oui, répondirent-ils.

Voici encore un autre de ses prodiges. Je tiens de gens en qui j'ai confiance, tels que ʿAlî ben Ṣalâḥ el-Djebelî, Aḥmed ben Ṭâher el-Marʿouî, qu'ils entendirent raconter à un homme nommé Saʿad el-ʿArdjî : Une nuit que je dormais, je vis le Prophète ayant à sa droite Abou Bekr eṣ-Ṣiddiq, à sa gauche, ʿOmar ben El-Khaṭṭâb et devant lui ʿAlî ben Abou Ṭâleb, que Dieu soit satisfait d'eux. — Devant ʿAlî — que Dieu honore sa face — était l'imâm Aḥmed ben Ibrahim. — Prophète de Dieu, demandai-je, qui est devant ʿAlî ben Abou Ṭâleb? — Il me répondit : C'est celui par qui Dieu très-haut mettra en ordre l'Abyssinie [2]. Lorsque cette vision eut lieu, l'émir était encore

1. Ce saint n'est pas nommé dans la traduction de N. qui du reste a brouillé le récit de cette vision (p. 6). Seïd Abou Bekr ben ʿAbd Allah al-ʿAïderous, d'après l'auteur du *Târikh thighr ʿAden* (cité par Schefer, *Les voyages de Ludovico di Varthema*, p. 81, note 2), célèbre par son ascétisme et sa dévotion sous le règne du sulṭân ʿAmir, mourut vers 914 hég. (1509). Varthéma parle de lui comme jouissant d'une grande réputation de son vivant; lui-même alla le visiter et feignit d'être guéri miraculeusement par lui (*Itinerario*, ap. Ramusio, t. I, p. 134). On lui attribue un traité sur l'investiture du froc, intitulé الجزء اللطيف في كيفية لبس الخرقة الصوفية. Un des membres de sa famille est enterré à Ech-Chiḥr dans le Ḥadhramaout (Van den Berg, *Le Hadhramaut et les colonies arabes dans l'archipel Indien*, p. 85) : encore aujourd'hui, ses descendants, qualifiés de *Saïd*, se divisent en cinq familles (*qabila*), ayant chacune un chef héréditaire appelé *mousib* (Van den Berg, *op. laud.*, p. 33; cf. sur la famille d'El-ʿAïderous, Wüstenfeld, *Die Çufiten in Süd-Arabien*, p. 29-48). Le tombeau d'Abou Bekr à ʿAden, gardé par un de ses descendants, est l'objet de la vénération universelle (Maltzan, *Reise nach Süd-Arabien*, p. 157).

2. La traduction de Nerazzini ne nomme pas les garants de cette tradition, et, des trois compagnons de Moḥammed, ne mentionne que « Ali Ibna Abituali » (*sic*, p. 6).

simple soldat, et celui qui avait eu ce songe ne le connaissait pas auparavant sinon pour l'avoir vu devant 'Alî ben Abou Ṭâleb, que Dieu honore sa face. — Sa'ad el-'Ardjî arriva à Harar au temps du Garâd Aboun et raconta son histoire aux gens. Ceux-ci lui dirent (en lui montrant le Garâd Aboun) : Voilà celui que tu as vu en songe? — Non, répondit-il. Les émirs se succédèrent les uns aux autres, jusqu'à ce que Sa'ad parvint au temps de l'imâm Aḥmed, alors chargé de l'administration du pays. En le voyant, il le reconnut, à l'aspect qu'il avait dans son rêve, quand il était devant notre seigneur 'Alî ben Abou Ṭâleb. — Le Prophète de [F° 7] Dieu a dit [f° 7] : Celui qui me voit en songe me voit réellement, car le démon ne peut prendre ma ressemblance[1]. Il arriva comme il avait vu : sa vision se réalisa; Aḥmed régna sur l'Abyssinie et y établit l'ordre, comme il sera raconté plus loin, s'il plaît à Dieu.

L'imâm demeura dans le pays, auprès du sulṭân, occupé à gouverner; il ordonna le bien, interdit le mal, supprima les coupeurs de route; de son temps, les sujets vécurent en paix; il atteignit la perfection dans son administration, témoigna de l'affection aux nobles, aux docteurs, aux dévots, aux jurisconsultes et aux cheïkhs. Puis il enrôla des soldats, rassembla des armes, des épées et des chevaux et prépara une expédition contre l'Abyssinie. Il s'équipa, lui et ses soldats, et ils marchèrent contre le pays des infidèles. Arrivés à l'extrémité de leur territoire, dans la province appelée Daouâro, ils firent un butin considérable en chevaux, en esclaves, en moutons et en bêtes de somme. Ensuite ils voulurent revenir dans leur pays, mais les infidèles du Daouâro se rassemblèrent en masse contre eux; l'imâm avait cent et quelques chevaux, l'armée des chrétiens était innombrable. Ceux-ci resserrèrent les nôtres dans un

1. Ce ḥadith du Prophète est cité par El-Bokhârî (*Ṣaḥîḥ*, t. IV, p. 135), d'après l'autorité de Mo'alla ben Asad qui le tenait de 'Abd el-'Azîz ben Mokhtâr d'après Thâbit el-Bennânî d'après Anas. Tout ce passage manque dans N.

chemin étroit, en tuèrent un grand nombre que Dieu avait désignés pour le martyre et prirent sept émirs[1] : l'émir Ḥosaïn el-Gâtourî, l'émir Zaḥarbouï[2] Moḥammed[3], l'émir 'Abd Allah,

1. La traduction de Nerazzini qui abrège ce récit ne nomme des sept émirs prisonniers que « *certo Emir Ussein* » (p. 7).

2. Ce nom de Zaḥarbouï est le même que celui d'un personnage appelé Zarbay par Burton. D'après ce dernier, Ibrahîm Abou Zarbay, ou Abou Zerbin, Zarbayn, aurait parcouru le Harar en 1430, converti beaucoup de monde à l'islâm, et fut enterré à Zeïla' où son tombeau, dans la rue d'Achourbara, est encore aujourd'hui l'objet du pèlerinage des Danâkils. Il avait été du nombre des quarante-quatre saints du Ḥadhramaout (Hazrami) qui, après une réunion solennelle à Aoulya Koumbo, se dispersèrent pour prêcher l'islâm. On lui attribue l'introduction du *qât* dans le Yémen et de nombreux miracles, entre autres d'avoir été transporté dans les airs jusqu'au mont Ḥâqim dans le Harar, à une place où se trouve encore une chapelle. Un endroit chez les Gallas Nolé lui est consacré (Burton, *Firt Footsteps*, p. 75-76). L'inscription, datant de 1550, lue encore par Burton sur la muraille de sa mosquée, a disparu aujourd'hui (Paulitschke, *Harar*, p. 65; Robecchi-Bricchetti, *Nell' Harar*, p. 131).

3. Ce Zaḥarbouï Moḥammed, garâd de Nogob et cousin paternel de l'imâm, fut interné par ordre de Lëbna-Dëngël dans le Dâmot, mais il parvint à s'enfuir et rentra dans le Harar quatre mois avant le départ de l'expédition qui se termina par la bataille de Chëmbra-Kouré à laquelle il prit part dans le corps d'armée commandée par l'imâm. Dans cette bataille il tua Djaouher, un des eunuques du nëgouch. Après l'escarmouche de Bouro et la défaite de Râs Bënyat, il fut chargé de conduire une razzia contre les frontières éthiopiennes et revint avec du butin au moment de la retraite des musulmans. Lors de la querelle du sulṭân 'Omar-dîn avec l'imâm, il prit le parti de ce dernier, reçut le commandement d'un corps de troupes dans l'expédition du Bâli, ravagea la province de Malou et combattit vaillamment à l'arrière-garde pour protéger la retraite des musulmans. A la conquête du Daouâro, il reçut, avec un drapeau vert, le commandement d'une troupe et se distingua à la bataille d'Anṭakyah (redjeb 937 hég., février-mars 1531); il s'empara, avec le garâd Aḥmouchou, de la moitié du trésor de Ouasan-Sagad, déposé à Djâtou dans le Daouâro. A l'attaque de Bèt-Amḥara, il servait dans le corps d'armée du vizir Nour, et fut envoyé ensuite, sous les ordres d'Our'aï Aboun, piller les églises du pays de Ouâlah, puis celle de Dabra-Azhir bâtie par le roi Saïfa-Ar'ad, près du lac Ḥaïq, ce qui eut lieu le 10 de taḥsâs : elle était défendue par Badël Naṣr et les troupes de l'Angot. En 939 (1532-1533), il fut chargé par l'imâm de donner l'assaut à la seconde enceinte de l'ambâ où avait précédemment échoué Our'ai 'Othmân : cette fois encore, l'attaque resta sans résultat, à cause de l'artillerie

l'émir 'Omar[1], Our'aï Aḥmed[2] et Djebraîl du Ṣomâl, plus un autre émir. C'était — que Dieu leur fasse miséricorde — des braves d'entre les musulmans et des héros renommés pour leur valeur. Pour ce qui advint de l'émir Ḥosaïn, les ennemis l'emmenèrent près d'une de leurs villes, lui enlevèrent ses vêtements et voulurent le dépouiller de sa tunique pour le tuer : ils étaient sept pour le mettre à mort et il était garrotté ; mais par la grâce de l'islâm et la bénédiction de Moḥammed, ses liens furent tranchés ; il sauta sur l'un des ennemis, lui enleva un coutelas et s'écria : La guerre sainte dans la voie de Dieu ! — En entendant ce cri, les ennemis s'enfuirent. L'émir Ḥosaïn rejoignit de nuit ses compagnons ; il était blessé, mais il se rétablit. Les autres émirs prisonniers furent envoyés au roi d'Abyssinie qui en fit tuer deux. L'imâm revint dans le pays des musulmans avec un butin considérable et s'établit à Za'kah. Puis il alla trouver le sulṭân avec qui il était en paix.

Ensuite Abou Bekr changea de manières : il fut injuste envers le peuple, montra une conduite blâmable et de l'inimitié contre l'imâm qu'il voulut tuer. Les docteurs et les cheïkhs s'interposèrent et voulurent rétablir la paix entre eux, mais Abou Bekr s'y refusa et fit la guerre à Aḥmed. Il sortit des voies de la justice et machina des ruses contre lui. Mais il fut pris à sa propre perfidie, comme a dit Dieu très-haut dans un passage

des chrétiens, servie par des déserteurs musulmans. Peu après Zaḥarbouï fut tué d'un coup de flèche en essayant de surprendre le passage de Miḥqoua, sur la frontière du Tigré, défendu par Degalḥân (cf. *Fotouḥ*, passim ; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 104).

1. Peut-être l'Emar de la Chronique éthiopienne qui vainquit Lëbna-Dëngël le 25 de gënbot dans la 31e année de son règne, s'empara de Salaouâ, fut blessé à la poursuite du roi, dans la 32e année de son règne, détruisit les églises du Siré et fut assassiné le 17 de yakâtit à Laïṭigo (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 16, 17, 107, 108).

2. Cet Our'aï Aḥmed fit partie de ceux qui, sous la conduite de Zaḥarbouï Moḥammed, pillèrent l'église de Dabra-Azhir et vainquirent les troupes de l'Angot, commandées par Badël Naṣr.

clair de son Livre auguste : *La ruse inique n'enveloppe que son auteur*[1]. L'imâm le tua et en débarrassa le pays ; les musulmans furent délivrés de sa tyrannie. Il resta dans la contrée, abolit les choses blâmables, détruisit les coupeurs de routes et ordonna au crieur public de faire cette proclamation : Quiconque attaquera un musulman causera sa propre perte et ses biens seront confisqués. Le peuple fut tranquille sous son administration.

Après que l'imâm eut établi à la place d'Abou Bekr le frère de ce dernier, ʿOmar-dîn[2], le pays vécut en paix sous son autorité et son gouvernement : les dissensions cessèrent, le mensonge fut aboli, l'hypocrisie détruite, la justice domina, la ruse de Satan s'affaiblit et disparut, *la volonté de Dieu se manifesta en dépit d'eux*[3].

Du temps de Saʿad eddîn et de ceux qui après lui gouvernèrent Harar, même à l'époque du Garâd Aboun, les infidèles avaient fait des incursions dans les pays musulmans et les avaient fréquemment ravagés ; même, il y avait dans ces contrées des gens qui leur payaient l'impôt. Cela dura jusqu'à ce que l'imâm fut à la tête des affaires : il l'interdit aux chrétiens et conquit leur pays[4]. Il fréquentait les pauvres et se montrait bienveillant pour eux ; il était compatissant pour les petits et rude pour les grands ; il montrait de la bienveillance aux veuves et aux orphelins ; il rendait justice à l'opprimé contre son oppresseur, en sorte qu'il rétablit le droit et n'encourut aucun blâme devant Dieu. Continuellement, il s'acquittait de ses devoirs religieux, conformément à la parole du Très-Haut : *Ceux qui, mis par*

1. *Qorân*, sour. xxxv, 41.

2. Tout ce passage est abrégé dans la traduction de Nerazzini, qui ne dit pas que ʿOmar-dîn était frère d'Abou Bekr. On remarquera que l'auteur du *Fotouḥ* ne donne pas de détails sur les circonstances de la mort d'Abou Bekr, ce qui donne à penser qu'il fut assassiné en trahison par l'imâm.

3. *Qorân*, sour. ix, 48.

4. Tout le passage qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, manque dans Nerazzini.

nous en possession du pays s'acquittent de la prière, font l'aumône, commandent le bien et interdisent le mal, etc. [1].

Quelque temps après, un des principaux sulṭâns du nom d'Our'aï Aboun [2] vint trouver l'imâm. Pendant les troubles du pays, il s'était réfugié chez les Ṣomâlis. Il fit la paix avec Aḥmed et celui-ci lui donna un territoire pour son entretien.

Une tribu appelée Girri [3] s'adressa aussi à l'imâm ; elle était

1. *Qorân*, sour. XXII, 42.

2. Our'aï Aboun descendait de Badlâï par son père 'Othmân b. Solaïmân b. Moḥammed ben Badlâï. Il assista à la bataille de Chëmbra-Kouré, se déclara pour le sulṭân 'Omar-dîn dans sa querelle avec Aḥmed Grâñ à propos du partage du butin fait dans le Daouâro; il reçut ensuite le commandement d'un des deux corps d'armée qui envahirent le Bâli. Lors de la conquête du Daouâro (1531) il commandait également une troupe et reçut de l'imâm un drapeau blanc. Il fut mis en fuite dans le combat livré près de l'église d'Anṭakyah, se trouva parmi les cavaliers qui attaquèrent le roi d'Éthiopie, retranché à Dakhondour après la bataille d'Aïfars, et fit prisonnier Takhlaï, Choum du Saraoué. Après la conquête de Bèt-Amḥara, il reçut le commandement d'une troupe de 200 cavaliers et 1500 fantassins, chargée de piller et de détruire les églises du pays de Ouâlah, entre le Nil bleu et l'Amḥara. Pendant l'expédition de l'imâm contre le pays de Ḥaïq, il resta dans le Faṭagar avec le vizir 'Addolé et fut mis par lui à la tête de 70 cavaliers envoyés pour ravager le Daouâro. Il y réussit après avoir battu sur les bords de l''Aouâch, le patrice Fânîl et une troupe d'El-Mâya; puis il resta quelque temps à guerroyer dans l'Ifât; il évacua cette province pour accompagner Ḥosaïn dans l'expédition du Daouâro; au cours de cette campagne, il fut vaincu par Fânîl et mourut de la peste dans le Sarâoué, quelque temps après la mort du vizir 'Addolé (cf. *Fotouḥ*, passim).

3. Les Girri (Guerri, Gerri), appelés aussi Arrèle, sont une tribu ṣomâlie venue de la côte de Makhar (Haggenmacher, *Reise*, p. 10), et un port de cette côte garde encore leur nom (Haggenmacher, *op. laud.*, p. 16 ; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 333) qui, en ṣomâli, signifie *autruche* et non *girafe*, comme le dit à tort Burton (*First Footsteps*, p. 277). D'après la tradition, ils descendent de Geri, fils de Darod, un des deux ancêtres des Ṣomâlis ; il eut deux fils : 'Ali et Samatar (Burton, *First Footsteps*, p. 277 ; D'Abbadie, *Géographie*, p. 339-341 ; Swayne, *Seventeen Trips through Somaliland*, p. 20). Les *Annales éthiopiennes* les citent comme ayant pris part à la ligue des musulmans contre 'Amda-Ṣyon I. (Perruchon, *Histoire des guerres d'Amda-Syon*, p. 49, 148). Lors de l'invasion de l'Abyssinie, leur chef Mattân amena à l'imâm 80 cavaliers et 1000 fantassins. Depuis la conquête du Harar, ils vivent

en contestation avec une autre tribu [f° 8], celle des Merraîḥân[1] [F° 8]

sous la domination éthiopienne, malgré les manœuvres des agents anglais qui parcourent le pays sous prétexte de chasse (cf. Swayne, *Seventeen Trips*, p. 136). Ils habitent les monts Garadilei, Fiambiro ou Founiantara (Burton, *First Footsteps*, p. 277, note). Des représentants des Girris existent encore à peu de distance (15 kilomètres) au sud de Harar; les Ṣomâlis leur donnent le nom d'Arrèle (D'Abbadie, *Géographie de l'Abyssinie*, p. 303). Comme ils demeurent au milieu des Gallas-Babile, cette circonstance a induit en erreur M. Bardey d'après qui les Guerrys (Gerri) se composeraient de Babile, Guerrys-Guerrys et Djarso (Bardey, ap. d'Abbadie, *op. laud.*, p. 347-354). La division donnée par M. Paulitschke (*Ethnographie Nord-Ost Afrika*, t. I, p. 50-51) paraît plus détaillée et plus exacte : elle ne comprend pas les Djarso ni les Babile ou Babilli qui sont des Gallas, et énumère les fractions suivantes : 1° Ba-Haouya, au nord, limitrophes des Douân : c'est la fraction qui fournit les chefs; 2° Ad, au sud, du côté des Bersoub; 3° Bâ-Hargaflé, à l'ouest, du côté des Bertirri; 4° Bâ-Diâ, au sud; 5° Abou Younis, divisés en 10 familles; 6° Rêr-Ibrahim, divisés en 10 familles; 7° Djebrîl; 8° Bâ-Kassiya; 9° Rêr-Maḥmoud; 10° Mousa-Dâr; 11° Rêr-Aouro; 12° Rêr-Walembo; 13° Rêr-Khâled qui habitent au centre; 14° Isbeihân ou Ousbaihân composés des familles suivantes : Rêr-Yousof, Rêr-Sa'îd, Rêr-Abokr (Abou-Bekr), Yousof-Lyo; 15° Girri-Girri composés des Yabârah et des Bâ-Abeyân. Cette division s'accorde avec les renseignements de Burton qui n'énumère que dix fractions, passant sous silence les Ad, Bahargaflé, Bâ-Diâ, Isbeihân et Girri-Girri (*First Footsteps*, p. 277, note).

1. Les Merraiḥân (Marehan, Méréann) habitent entre les Medjourtines à l'est, les Dolobahanté au nord, et l'Ogadèn à l'ouest et au sud (G. Ferrand, *Le Çomal*). D'après Burton (*Firts Footsteps*, p. 280), ils sont apparentés aux Girri. Une tradition suspecte fait de Merraïḥân l'ancêtre éponyme de la tribu, un frère de Darod et de Harti, tiges d'autres tribus ṣomâlies (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 16). Suivant une autre, Merraïḥân aurait été fils, et non frère de Darod, et frère de Harti, Ogadèn, Bartale, Geri, Esbeyḥan et Abaskoul. D'après Guillain (*Documents*, t. I, p. 473) suivi par Von der Decken (*Reisen in Ost-Afrika*, t. II, p. 319-320, et Swayne, *Seventeen Trips*, p. 2), Adi, un Arabe qui propagea l'islâm sur la côte orientale d'Afrique, eut un fils : Derr, père de Salhorsen et de Doubrour, et d'une fille qui épousa un cheïkh arabe, 'Abd er-Raḥmân ben Djabarti ben Isma'îl, appelé Darod par les Ṣomâlis. De ce mariage naquirent quatre fils dont trois : Merraïḥân, Yousof et Tanahé devinrent les ancêtres d'autant de tribus. Les Merraïḥân se seraient même appelés autrefois Sadda Darod pour marquer cette parenté (Paulitschke, *Ethnographie*, t. I, p. 48). M. Bricchetti-Robecchi prétend qu'ils se divisent au point de vue ethnologique en Oisamme et Ourmidig; au point de vue géographique, en un groupe occidental comprenant les Rêr Ougaz Scharmarka

dont l'émir se nommait Ḥirabou[1]. Aḥmed envoya un message à celui-ci pour rétablir la paix entre eux.

Tandis que l'imâm était ainsi occupé avec les Ṣomâlis, il apprit qu'un des principaux patrices, un des tyrans[2], nommé Dégalḥân[3],

et les Ba-Lagiri, et un groupe oriental : les Bolidinei et les Ba-Aouadle (Paulitschke, *Ethnographie*, t. II, p. 275). Quelle que soit la valeur de ce classement, il faut observer qu'elle est partiellement infirmée par ce fait que les Merraiḥân sont nommément mentionnés par l'auteur du *Fotouḥ*, tandis que l'auteur italien fait remonter à 250 ans à peine le groupement de ces fractions sous le nom de Merraïḥân. Le classement de M. d'Abbadie (ou du moins de ses informateurs) est probablement plus exact : les Merraïḥân se divisent en deux groupes, Tenâda et Yousof, issus d'ancêtres du même nom; ces groupes se subdivisent en quatre fractions : 'Es ou Hês, Rêr-Esmân, Ourmiddi et Chekka (*Géographie de l'Éthiopie*, p. 334). Lors de l'invasion de l'Abyssinie qui suivit la bataille de Chëmbra-Kouré et les expéditions du Daouâro, les Merraïḥân fournirent un contingent de quatre-vingts cavaliers et cinq cents fantassins, commandés par Aḥmed, fils de leur chef Ḥirabou. Sous la conduite du vizir 'Addolé, ils se distinguèrent au combat de Bâdeqé en défendant contre les chrétiens vainqueurs le passage de la rivière; ils eurent surtout à lutter à coups de flèches contre les El-Mâya (cf. *Fotouḥ*, passim). Ce sont aujourd'hui encore les plus pauvres et les plus sauvages des Ṣomâlis. On trouvera dans Schleicher (*Die Ṣomâli-Sprache*, p. 42-45), reproduit par Paulitschke (*Ethnographie*, t. II, p. 175-177), le texte et la traduction des chants de voyage et de danse de cette tribu.

1. Ḥirabou, fils de Goïtâ Têdrous, fils d'Adam, refusa d'abord de se joindre à l'expédition contre l'Abyssinie; il finit par se résigner à fournir un contingent commandé par son fils. Mais sa haine contre Harar ne cessa pas. Après l'expédition du Daouâro, il tua à Nogob, dont le gouverneur était le Garâd Naṣr, un page du sulṭân 'Omar-dîn, ce qui attira contre lui une expédition devant laquelle il se soumit (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. N. : *Una grande tribù dipendente da un capo chiamato Deggelgian* (p. 8).

3. Le texte éthiopien porte Degalḥân qui paraît plus exact que Dedjaldjân donné par l'arabe. La confusion graphique du *dj* et du *h* (le ح étant substitué au •) étant possible dans cette dernière langue, mais non en éthiopien. Ce personnage était beau-frère de Lëbna-Dëngël et gouverneur du Bâli. Lors de la conquête du Daouâro (1531), il eut un accès de lâcheté et se servit du crédit de sa femme Amata-Ouaten, sœur du roi d'Éthiopie, pour se faire rappeler en Abyssinie, loin du théâtre de la guerre. Quand le roi, après la défaite d'Aïfars, se retrancha dans Bèt-Amḥara, Dégalḥân fut chargé de la défense de la porte de Miât et repoussa facilement les musul-

beau-frère du roi d'Abyssinie, ayant sous ses ordres un grand nombre de patrices, était arrivé dans les provinces frontières des musulmans, les avait ravagées, avait pillé leurs richesses et emmené les femmes prisonnières. Parmi elles se trouvait la mère d'un des émirs de l'imâm [1], Abou Bekr Qaṭîn [2]. L'ennemi

mans, grâce à la force de la position qu'il occupait. Plus tard (939 hég., 1532-1533), quand Aḥmed marcha sur le Tigré, le roi lui confia le soin de défendre la route de Miḥqoua (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. C'est par méprise que la traduction de N. confond la mère avec le fils qu'il ne nomme pas, du reste, « avendo digià preso *prigioniero un emiro* » (p. 8).

2. Le mot Qaṭîn (= Qatën) signifie « maigre » en amariña, comme le dit plus loin l'auteur du *Fotouḥ*. Lors de l'expédition qui se termina par la bataille de Chëmbra-Kouré, Abou Bekr servait dans le corps commandé par l'imâm. Au combat de Bâdeqé, il perça de sa lance le patrice Aron et fut grièvement blessé à la main. Il se rétablit promptement, car, à la bataille de Chëmbra-Kouré, il servait parmi les cavaliers de l'imâm. Après le retour des musulmans à Harar, il se rangea du parti du sulṭân 'Omar-dîn qui prétendait garder pour lui le butin fait dans les expéditions précédentes, tandis que Grâñ voulait l'employer à se procurer les moyens d'envahir l'Abyssinie. Il se réconcilia cependant avec ce dernier, car nous le voyons prendre part l'expédition du Bâli ; c'est même à lui que l'imâm donna le commandement des trente cavaliers d'élite chargés de s'emparer de Takla Hâïmânot le renégat qui était à Qaqmah, ce à quoi il réussit par surprise. Quand les musulmans se retirèrent de cette province, il fut de ceux à qui Aḥmed confia l'avant-garde et tua un patrice. Lors de la bataille d'Anṭakyah (1531), il était du corps d'armée qui attaqua l'embuscade du patrice Abèl, puis il se distingua contre les troupes du Bâli et dans le combat où Eslam-Sagad fut mis en déroute une seconde fois. A la bataille d'Aïfars, il tua Zembil, choum du Nouri, assiégea le roi d'Éthiopie à Dakhondour, et y tua le patrice 'Amda-Mikâèl, fils de Roubèl, le vaincu de Chëmbra-Kouré. Il fut chargé ensuite d'incendier le couvent de Dabra-Libânos, puis de garder le camp de l'imâm pendant que celui-ci marchait contre Ouasan-Sagad. Plus tard il accompagna le vizir 'Addolé dans le Fâṭagâr et reçut, avec Modjâhid, le commandement des troupes que le vizir envoya au secours de l'imâm lors de la conquête de Bèt-Amḥara. Il prit part à l'assaut de Ouaṣel, à l'expédition d'Our'aï-Aboun qui alla piller les églises de Ouâlah, à la campagne contre le Daouâro, conduite par Ḥosaïn el-Gâtourî (1532), fut chargé par celui-ci de ravager le territoire de Djân-Zadjora et de détruire l'église que Ouasan-Sagad y avait construite. Il servit dans l'armée du Tigré et fut blessé à la cuisse dans la bataille livrée ensuite par 'Abbâs à Tasfa-Lë'oul, dans le Sarâoué. Plus tard il reçut le gouvernement de Ouaflâ et du Kanfât, depuis le Bégamdër jusqu'au pays de Ouâg.

comptait six cents cavaliers et plus : son infanterie était nombreuse comme les bandes de sauterelles. Aḥmed se prépara à les combattre ; il rassembla des soldats, des approvisionnements et des armes. Les musulmans avaient deux cents cavaliers[1] ; ils lancèrent en avant des partis de cavalerie et partirent au moment de la prière du coucher du soleil. Ils marchèrent nuit et jour jusqu'à ce qu'ils arrivèrent le second jour, au moment du coucher du soleil, à un grand fleuve appelé 'Aqam[2]. L'imâm envoya une troupe de musulmans pour épier l'ennemi, mais personne ne lui apporta de renseignements. Alors il fit partir un de ses émirs, appelé Ḥosaïn el-Gâtourî, avec sept cavaliers. Il arriva près de l'armée des infidèles qui était très nombreuse et revint en donner des nouvelles à Aḥmed. Celui-ci se rendit avec ses soldats dans le voisinage de l'ennemi dont il ne fut séparé que par une montagne escarpée et effrayante : lui-même escalada cette montagne avec quatre cavaliers[3], parmi lesquels le vizir 'Addolé[4], l'émir Baradah, et l'émir

1. N. : *Non più di* 100 *soldati di cavalleria* (p. 8).

2. N. : « Un *luogo* chiamato *Accam Dar*, *o Accam Bar* nelle vicinanze di un fiume » (p. 8). Peut-être la rivière Igam, qui, réunie à l'Aftamat, forme le Girid ; celui-ci se jette dans la Djoumma près de Koum-Dengaï dans le Choa-Méda (Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 116).

3. Les noms qui suivent manquent dans N. qui ne dit pas non plus qu'Aḥmed s'y rendit en personne.

4. 'Addolé avait été esclave, puis affranchi d'Ibrahîm, père d'Aḥmed, et éleva celui-ci et ses frères. Il devint ensuite Haidjân (Hégano) du Sîm, puis vers 1528 fut chargé d'une razzia dans le Daouâro, reçut en 1529 le commandement d'un corps de troupes et vainquit le patrice Ouanâg-Jân qui fut tué par le Farachaḥam-Saṭouṭ. Il commanda également lors de l'expédition de l'Ifât, se distingua dans les combats de Bâdeqé, de Chëmbra-Kouré et tua le patrice Zemendjân, neveu de Ouasan-Sagad. Après l'expédition du Daouâro, il ramena à l'imâm le renégat Râdjiḥ qui était passé au service de l'Ethiopie. Lors de la grande invasion de cette province, en 1531, il obtint le commandement d'une armée avec un drapeau particulier ; ses troupes étaient des gens de Sîm, des Ṣomâlis Merraihân, des Bartiri ou Habr-Magadi et des Gaouâtir. Il assista à la bataille d'Anṭakyah où fut vaincu Eslâm-Sagad et alla, avec un corps de troupes ravager le pays de Djanbat. A la bataille d'Aïfars où fut vaincu et tué l'Azmâtch Takla-Iyasous, il commandait

'Alî [1]; ils dominèrent les infidèles qui étaient dans leurs campe-

l'avant-garde de l'armée musulmane. Il eut la conduite de l'expédition qui se saisit des trésors du roi à Bâdeqé, s'empara de Jân-Nahad, patrice d'Adel-Anbadj, conquit le Faṭagâr et s'établit à Lâlibala puis à Zegâlah, dans cette province qu'il occupa pendant l'expédition de l'imâm contre Bèt-Amḥara et Ḥaïq, puis ils se rejoignirent à Dabra-Bërhân sept mois après, en djoumada second 938 (janvier-février 1532). La même année, il fit campagne dans le Daouâro sous les ordres de Ḥosaïn el-Gâtouri, mais ses dissentiments avec celui-ci empêchèrent la réussite de l'expédition. Quand la trahison des deux patrices Sîmou et Ṣabbarou livra le Bâli aux musulmans, il fut nommé gouverneur de cette province et envoyé avec une armée pour la soumettre. La victoire de Zallâ, où périt le gouverneur chrétien 'Addalou avec une grande partie des siens, lui donna le pays. Quand Grâñ marcha contre le Tigré, il emmena 'Addolé, laissant 'Omar, frère de ce dernier, pour gouverner le Bâli, et le chargea de conquérir le Dâmot. Le vizir reçut la soumission de l'Inâryâ et du Gâfât, puis rejoignit l'imâm à Dabra-Bërhân. Lors de la marche sur Lalibelâ et le Tigré, il fut préposé à la garde du camp et des approvisionnements à Qêdah. Le passage de Mihqoua forcé, 'Addolé ravagea Abargâlé et demeura à Aksoum, pendant que l'imâm poursuivait inutilement Lëbna-Dëngël chez les Mazagâ et dans le Dambyâ : il avait fait envahir le Sarâoué par 'Abbâs et fut envoyé par Aḥmed pour en achever la conquête. Il y installa un chef indigène, Téouodros, mais celui-ci fut tué par un de ses parents, le patrice Tasfa-Lë'oul et lorsque 'Addolé revint pour le venger, il périt lui-même et sa tête fut portée au roi d'Ethiopie. Cette perte fut plus funeste pour l'imâm que celle d'une bataille, car 'Addolé était son lieutenant le plus dévoué, et pour ainsi dire son bras droit (cf. *Fotouḥ el-Ḥabachah*, passim; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 105). Je ne sais sur quelle autorité s'appuie Bruce (*Voyage*, t. II, p. 177), pour faire d'Adlé (*sic*) le chef d'un parti turk.

1. L'émir 'Alî, surnommé Ankarsaḥ, sans doute de son lieu d'origine, avait le titre de Farachaḥam. Lors de l'expédition qui se termina par la bataille de Chëmbra-Kouré, il fut chargé avec Nour de ramener au combat les musulmans fugitifs; il prit parti pour l'imâm dans sa querelle avec le sulṭân 'Omar-dîn, prit part à l'expédition du Bâli et à la bataille d'Aïfars. Il accompagna Aḥmed dans une course pendant que l'armée musulmane était à Tarfar et après une expédition dans le Douâro, il se distingua dans la poursuite des troupes de Ouasan-Sagad privées de leur chef; il fut ensuite envoyé pour soumettre Tegoulet dans le Choa, Ouaqdah et Madjer. Il tomba plus tard en disgrâce pour avoir dépassé les instructions de l'imâm. Lors de l'attaque de Bèt-Amḥara, il servit sous les ordres du vizir Nour qu'il accompagna lorsque celui-ci alla piller l'église d'Atronsa-Mâryâm; il découvrit même les trésors cachés par les moines; il prit part à la poursuite du roi d'Abyssinie, dirigée

ments, à l'endroit appelé Eddîr[1] et dont les feux étaient allumés. L'imâm revint avec ses compagnons vers ses soldats; ils passèrent la nuit préparés au combat. Le lendemain, les infidèles partirent pour regagner leur pays, suivis par Aḥmed et ses soldats, prêts pour la bataille et qui avaient équipé et monté leurs chevaux, avec leurs armes et leurs provisions au complet, selon les vers du poète :

Que c'est beau, la voix du héraut criant avant l'aurore : Allons ! à la guerre sainte !

A de nobles guerriers qui prodiguent leurs vies pour satisfaire le Généreux.

Quand ils sont à cheval, on les prendrait pour des lions ; quand ils sont descendus, ce sont des montagnes[2].

par le Garâd Aḥmouchou. Au siège de l'amba de Gëché, il prit la fuite et l'intervention des principaux chefs musulmans l'empêcha seule d'être mis à mort par l'imâm. Il servit ensuite sous les ordres du vizir 'Addolé lors de la conquête du Bâli, dont il tua, à Zallâ, le gouverneur 'Addalou en combat singulier. Il fut envoyé avec 'Addolé pour soumettre le Saṛâoué et, après la mort du vizir, il rapporta son cadavre décapité à 'Abbâs. Il reçut ensuite le gouvernement d'une partie de Dardjah entre le Gojâm et le Bégamdër, puis celui de l'Angot (cf. *Fotouḥ*, passim). Il ne doit pas être confondu avec un Faracham 'Alî qui, ayant fui en Abyssinie après la mort du sulṭân Moḥammed, avait embrassé le christianisme malgré lui et rejoignit les musulmans lors de l'expédition d'Our'aï-Aboun'dans le Daouâro.

1. La Chronique de Sartsa-Dëngël dit que la bataille eut lieu dans le pays de Kabot. Peut-être est-ce le même que Koubat, territoire musulman qui fut ravagé par les troupes de 'Amda-Ṣyon I, lors de sa guerre avec Ḥaqq eddîn, et qui est voisin de l'Ifât, du Choa et du Faṭagâr (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 8; Perruchon, *Histoire des guerres de Amda Sion*, p. 13, 121). Quant à Eddîr, au commencement des guerres de Grâñ, c'était la frontière musulmane du côté de l'Ifât.

2. Cette expédition eut lieu la 19e année du règne de Lëbna-Dëngël. La Chronique éthiopienne confirme sommairement le succès, puis l'échec de Dégalḥân (*Études sur l'histoire d'Éthiopie* p. 13, 103); de même celle du ms. 141 de la Bibliothèque Nationale où le général éthiopien est appelé Delḥân (Perruchon, *Notes sur l'histoire d'Éthiopie. Revue sémitique*, t. I, p. 275, 280). Mais l'extrait de la Chronique de Sartsa-Dëngël, publié et traduit par M. Rossini-Conti, donne plus de détails. L'armée chrétienne était partie de l'Ifât, et sa marche était si bruyante qu'elle fit avorter une femme. L'Adal

Tandis qu'ils marchaient ainsi à la suite des infidèles, quelques-uns de ceux-ci se tournant en arrière virent les musulmans qui les suivaient. Ils avertirent leurs compagnons : ceux-ci tous firent volte-face et aperçurent les nôtres derrière eux. Alors ils rebroussèrent chemin, se mirent en rangs et disposèrent leurs troupes — que Dieu très-haut les abaisse. — De même l'imâm rangea son armée en bataille, la droite, la gauche, le centre et les deux ailes, et s'avança résolument. Les musulmans se présentèrent, fermes comme des constructions assujetties avec du plomb et les cavaliers se précipitèrent en avant. Le premier qui chargea fut un cavalier musulman appelé Farachaḥam Solṭân[1]

fut mis à feu et à sang, et, parmi les prisonniers, se trouva la mère de l'émir Qaṭën Abou Bekr, nommée Faḥ. Celle-ci annonça à ses ravisseurs que sa capture serait le signal de leur défaite, car son fils ne leur laisserait aucun repos avant de l'avoir délivrée. En effet, Grâñ rassembla une armée et tomba comme la foudre sur les chrétiens qui n'eurent que le temps de s'enfuir. Cette déroute eut lieu dans le pays de Kabot. Ceux qui échappèrent se sauvèrent qui par la route du Daouâro, qui par celle de l'Ifât, qui par celle de Gedem. Tout le butin fut repris, et les musulmans composèrent, pour célébrer cette victoire, un chant de triomphe qui nous a été conservé par l'annaliste éthiopien (Conti-Rossini, *Storia di Lebna Dengel*, p. 9-10, 19-21). La sœur de Lëbna-Dëngël, épouse de Dégalḥân, se nommait Amata-Ouaṭen. On verra plus loin que le patrice se servit de son crédit près du roi pour se faire rappeler du théâtre du combat. Son fils Takla-Hâïmânot, est mentionné dans la Chronique de Minâs comme un des chefs de ce prince (Esteves Pereira, *Historia de Minas*, p. 27, 47). Le sens de ce nom propre est inconnu (cf. Guidi, *Di due frammenti*, p. 4).

1. Lors de l'expédition de Chëmbra-Kouré, Farachaḥam Solṭân ben 'Alî servait dans le corps de troupes commandé par l'imâm; il se distingua au combat de Bâdeqé. Lors de la retraite qui précéda le combat de Chëmbra-Kouré, il s'empara du chef El-Mâya au service de l'Abyssinie; quand la bataille fut livrée, il servait dans les cavaliers de l'imâm. Il prit part à l'expédition de Bèt-Amḥara. Lorsque la peste et la famine désolèrent l'armée musulmane établie dans le Sarâoué, le frère de Farachaḥam Solṭân abjura l'islamisme avec un certain nombre de ses compagnons et passa parmi les chrétiens. Quant à Farachaḥam Solṭân, resté fidèle à l'imâm, il reçut le gouvernement d'une partie du Dardjiah entre le Bégamdër et le Gojâm (cf. *Fotouḥ*, passim). Dans sa traduction, N. a supprimé tous les noms propres de ce passage (p. 8-9).

ben 'Alî, de la tribu de Yamli[1]. C'était un héros courageux; après avoir crié : Dieu est le plus grand, il s'élança contre les infidèles, fendit leur masse, dissipa leur troupe et en tua une grande quantité. Il fit prisonnier un des patrices nommé Ṣabbarou, fils du patrice Takhla; il le prit, le renversa de sa selle et le remit aux mains de l'imâm qui l'envoya en Arabie. Puis l'émir 'Alî chargea contre les infidèles; il en tua beaucoup, fit prisonnier un patrice et le remit à l'imâm. Les musulmans se présentèrent au combat comme des lions féroces; ils chargèrent contre les infidèles, à bride abattue et la lance haute; les deux armées se mêlèrent; les vils ennemis tinrent bon contre l'attaque des généreux musulmans; la meule de la guerre se mit à tourner; les cavaliers s'entre-mêlèrent aux cavaliers, les fantassins aux fantassins; nous ne vîmes plus que des têtes coupées, des existences ravies, des mains qui volaient. Les nôtres firent entendre avec de grands cris la profession de foi, la glorification de Dieu et le salut sur l'Avertisseur par excellence. Toutes les tribus leur répondirent : la terre trembla sous eux. Le mot de ralliement des musulmans était : O Lui; ô Lui : la terreur s'abattit dans les cœurs des vils infidèles. L'imâm montrait la fermeté de son âme; aucun cavalier ne s'approchait de lui qu'il ne le renversât; il ne portait pas à quelqu'un un coup de lance qu'il ne le tuât. Les infidèles se dispersèrent devant les musulmans comme un troupeau de moutons devant le lion. Il en périt beaucoup de milliers : Dieu seul pourrait les compter. Les nôtres se rendirent maîtres des chevaux, des richesses et du butin enlevé et firent quatre cent quatre-vingt-quatre prisonniers : ils prirent une quantité innombrable de bestiaux et de mulets; ils recouvrèrent le butin fait précédemment par les infidèles sur les musulmans et le rendirent à leurs propriétaires : aucun des

1. Le texte porte يَمِّلِ avec les voyelles, ce qui empêche d'y voir le nom de la tribu ṣomâlie de Yamoullou-Dabanat, fraction des Adal (cf. D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 275).

nôtres ne périt : il n'y eut que quelques blessés légèrement qui guérirent. L'imâm manda les prisonniers; ils comparurent devant lui [f° 9]; il envoya les uns à Zébîd[1] à l'émir Solaïmân [F° 9]

1. La ville de Zébîd en Arabie avait été conquise par Solaïmân Raïs, envoyé par le dernier sulṭân mamlouk du Qaire, Qansou 'l-Ghourî ; sur ces entrefaites, les Turks s'étant emparés de l'Égypte, Solaïmân fit sa soumission à Sélim I, et Zébîd passa sous la domination ottomane (cf. João de Barros, *Asia*, Déc. IV, l. I. ch. VII; Maffei, *Hist. ind.*, l. VII, p. 268). Elle semble cependant avoir recouvré une sorte d'indépendance, car João de Barros (*Asia*, Déc. IV l. X, ch. III) et Diego de Couto (*Asia*, Déc. V, l. III, ch. v et l. IV, ch. v) disent que lors de son expédition dans l'Inde (945 hég., 1538 J.-C.) Solaïmân-pacha fit mettre à mort le roi de Zébîd, Nakhoda Ḥamed, successeur de Mir Iskender, qui avait secoué l'autorité des pachas du Qaire et qui avait vainement tenté de l'adoucir par des présents (cf. aussi Maffei, *Hist. indic.* l. XI, p. 467; *Voyage du comite vénitien à Diu*, ap. Ramusio, t. I, f° 279). L'émir Solaïmân dont il est question est sans doute le prédécesseur de Mir Iskender, à qui succéda Nâkhodâ Ḥamed. C'est encore à Zébîd que Grâñ envoya Minâs, fils de Lëbna-Dëngël, quand il l'eut fait prisonnier (Conzelman, *Chronique de Galawdéwos*, p. 35, 142). De nos jours, Zébîd a perdu de son importance : « La célèbre ville de Zébîd, autrefois capitale du Tehâma, aujourd'hui simple chef-lieu d'arrondissement et résidence d'un kaimakam turc, est située dans une plaine fertile, au débouché du Wadi Zebidi par 14° 12′ de lat. nord et 43° 17′ de long. E. du méridien de Greenwich. D'après Manzoni, la population serait d'une quinzaine de mille habitants; mais le chiffre de 6.000 à 7.000 habitants, donné par Passama, me paraît encore au-dessus de la réalité. La ville occupe un grand quadrilatère entouré d'un mur d'enceinte en briques, non flanqué de tours. Il y a quatre portes bastionnées qui s'ouvrent à peu près aux quatre points cardinaux. La citadelle s'élève sur le front N.-E. entre Bab Scham et Bab Schabareq. De même que His, Zébîd se compose d'un mélange de maisons en briques et de huttes de branchages. Les mosquées à dôme (*qubbet*) sont très nombreuses. Les plus importantes sont : la grande mosquée (*El-Gam'd*), siège de l'ancienne université sunnite, remarquable par son belvédère et ses fenêtres ogivales très ébrasées, fermées sur des cloîtres en forme de grillage; el-Iskenderieh, mosquée à minaret blanc, située dans la citadelle; le qubbet el-Sahâr et le qubbet el-Ghassâni. Hors de la ville, à 400 mètres environ du mur d'enceinte, on voit un grand qubbet consistant en une construction rectangulaire, flanquée de massifs contreforts et d'une tour demi-engagée. Depuis l'ensablement du port de Ghalefi'a, situé à 42 kilomètres au N.-O., Zébîd a beaucoup perdu de son importance, le grand commerce du café ayant été à peu près accaparé par Hodeïdah. Cependant Zébîd est encore le centre d'un mouvement commercial assez important. Le suq ou marché est le mieux fourni

qui gouvernait cette ville et en fit ses esclaves; il en tua d'autres et d'autres moururent[1]. — Combien excellents ces musulmans et leur imâm! — Ils livrèrent pour Dieu, le combat qui lui était dû; ils montrèrent de la patience et de la fermeté dans leur rencontre avec l'ennemi; ils consacrèrent leurs efforts à satisfaire Dieu. Ils ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir renversé l'infidélité de son siège et de l'avoir plongée dans sa fosse : l'islâm fut élevé et apparut : l'infidélité fut abaissée et vaincue sans rémission. Dans un passage clair de son Livre, Dieu très-haut a dit en parlant des musulmans qui combattent pour la foi : *Ne croyez pas que ceux qui sont tués dans les voies de Dieu soient morts; ils sont vivants auprès de leur Maître, nourris par lui et joyeux*[2], etc. Sachez, que Dieu vous fasse miséricorde, que le martyr va trouver un maître généreux, qu'il habite une demeure dont les habitants ne meurent pas et dont la jeunesse ne vieillit pas : voilà ce qu'il dit, et c'est le plus sincère des orateurs : *Aucun accident ne les atteindra; ils ne pourront en être expulsés*[3].

L'imâm revint avec son armée, emportant un butin considérable : Dieu lui servit de guide et de conducteur vers son pays de Harar et il rentra victorieux, vainqueur, glorieux et honoré.

A cette époque, l'imâm était âgé de vingt-un ans.

Revenons à ce qui précède. Voici ce qui a trait à la guerre des Ṣomâlis. Quand ils apprirent que l'imâm était parti du côté de l'Abyssinie, un individu nommé Ḥirâbou, chef de la tribu ṣomâlie des Merraïḥan, vint à mi-chemin du pays de Harar. La nouvelle du départ d'Aḥmed étant confirmée, Ḥirâbou s'en retourna dans son pays.

de tout le Tehâma en grains et fruits de toute espèce : corossols, limons, grenades, gousses de tamarins, caroubes, mangues, bananes, dattes et noix de cocos. La campagne, aux environs immédiats de la ville, paraît absolument nue » (Deflers, *Voyage au Yémen*, p. 102).

1. Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, a été supprimé dans la traduction de Nerazzini.

2. *Qorân*, sour. III, v. 163-164.

3. *Qorân*, sour. XV, v. 48.

Parmi les tribus ṣomâlies, il s'en trouvait une appelée Habr[1] Magadi[2] à qui l'imâm avait réclamé l'impôt; ils le lui avaient refusé, coupaient les routes et dévastaient le pays. Aḥmed s'avança jusqu'à un endroit appelé Ra'boud entre la contrée des musulmans et celle des infidèles, comme s'il voulait marcher contre l'Abyssinie, puis il fit volte-face vers le pays des Ṣomâlis pillards; ceux-ci prirent la fuite. Il les poursuivit jusqu'à une journée de distance de la mer, pilla amplement leur territoire qu'il ravagea, puis il s'en retourna. Les Ṣomâlis qui étaient entrés au service d'Aḥmed et de l'ancien sulṭân Our'aï Aboun, étaient avec l'imâm, comme nous l'avons mentionné précédemment. La tribu des Habr Magadi qui avait été mise en déroute ravagea leur territoire. La tribu des Girri alla se plaindre à Aḥmed en disant : Notre pays n'a été dévasté que parce que nous sommes entrés à ton service et que nous avons fait la paix avec toi.

1. Le mot *Habr* ou *Abr*, qui signifie *mère* en ṣomâli, précède le nom d'un certain nombre de tribus, ce qui est expliqué par la légende suivante : Un sulṭân de Constantinople s'était fait amener du Choa des femmes esclaves dont il avait entendu vanter la beauté. Mais pendant la nuit qu'elles passèrent à Berbérah avant de s'embarquer, un djinn les visita et les féconda toutes. La chose ne fut reconnue qu'à Constantinople : le sulṭân renvoya les captives sur la côte d'Afrique où elles donnèrent naissance à l'ancêtre des tribus ṣomâlies dont le nom commence par *Habr* (cf. Ferrand, *Le Çomal*, p. 11). La même légende est aussi appliquée à l'origine de la population de Souakin : le sulṭân de Constantinople est remplacé par le roi Salomon (Russel, *Une mission en Abyssinie*, p. 245-247). Cette dernière forme de la légende est la plus ancienne, car Mas'oudi (*Prairies d'or*, t. III, p. 250-251) la cite avec Salomon pour héros, mais la scène se passe en Palestine. Les femmes fécondées par le démon Djasad, pendant l'exil de Salomon, sont chassées (كرد) avec leurs enfants qui deviennent les ancêtres des Kurdes. Suivant Swayne (*Seventeen trips*, p. 21), *haḃr* ou *abr* désigne une tribu; *aida*, une branche; *rêr*, un rameau, et *djélib*, une famille. Cf. aussi Paulitschke, *Ethnographie*, t. II, p. 271-272.

2. Le nom de Habr Magadi manque dans l'énumération des tribus ṣomâlies donnée par les écrivains contemporains, Nerazzini traduit, sans indiquer de raison, tantôt par Medjourtîn (Migiurtini), tantôt par Aber Magadli. Il est très vraisemblable que les Magadi sont les mêmes que les Magadleh de Bardey, tribu qui a presque complètement disparu et dont les débris se sont

L'imâm prit la chose à cœur ; il rassembla une armée et marcha contre le pays des Ṣomâlis jusqu'à ce qu'il arriva chez les Habr Magadi qui coupaient les routes, pillaient les biens des musulmans une fois après l'autre. Il les vainquit, s'empara une seconde fois de leur richesses, ravagea leurs villes qu'il réduisit en cendres, puis revint dans son pays. — Les Ṣomâlis furent affectés du pillage de leurs biens et de la ruine de leur contrée. Ils allèrent trouver l'imâm, ayant à leur tête Ḥirâbou, qui était suivi de tous Ṣomâlis ; ils conclurent une paix entière et sincère avec Aḥmed.

Celui-ci fit ensuite des préparatifs en vue d'une expédition en Abyssinie ; il réunit des troupes et les Ṣomâlis commandés par Ḥirâbou ; ils partirent sous ses ordres. L'imâm rassembla de nombreuses troupes, envoya des partis de cavalerie et se mit en route pour le pays des infidèles. Ils arrivèrent à l'endroit appelé Ouâdouh-Mechek[1], qui fait partie du Faṭagâr[2], sans avoir à livrer

fondus parmi les Dolbohantes (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 348). Au contraire, Paulitschke (*Ethnographie*, t. I, p. 47) comprend sous le nom de Habr Magadle, les Habr Aoual, Habr Gerhadji et Toldchalej réunis. Lors de l'invasion de l'Abyssinie, les Habr Magadi fournirent 500 cavaliers et 500 fantassins commandés par le Garâd Daouid.

1. Il est impossible d'adopter pour le nom de cet endroit l'explication de Nerazzini (p. 10, note 1) qui le décompose en *ouadi* (en arabe, vallée) et *Miski* pour *Milki*, nom d'un endroit entre Ankobar et Gondar. Le texte ne porte pas وادى مسك mais وادوه مشك : de plus le mot واد est arabe et non éthiopien. Nous verrons plus loin que, d'après l'auteur du *Fotouḥ*, le mot *mechek* ou *mesek* signifie « porte étroite » en langue d'Abyssinie. Ouâdouh-Mechek signifierait donc « la porte de Ouâdouh : cf. la formation de Maṣr-Mechek « la porte de Maṣr ». Toutefois les dictionnaires amariñas ne donnent que le sens de « mesure » pour *mechk*.

2. Le Faṭagâr, qui paraît avoir occupé à l'origine les deux rives de l'Aouâch, s'étend maintenant sur sa rive droite, au sud-est du Choa. Il en est déjà question au temps de 'Amda-Ṣyon I et dans un chant en l'honneur de ce prince (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, VIII, v. 14) et de Zarëa-Ya'qob (Guidi, *op. laud.*, X, v. 31). Ce dernier prince lui donna pour gouverneur un Azâdj du nom de 'Amda-Mikâêl (Dillmann, *Ueber die Regierung des Königs Zar'a Yacob*, p. 12-13 ; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 15). Ce roi, du reste, était né dans cette province, à l'endroit appelé Ṭelq, et en souvenir, y fit construire une église sous l'invocation de saint Michel (Dillmann,

de combat; il y avait entre eux et le roi d'Abyssinie la distance d'une journée et demie de marche. Les musulmans tinrent conseil; l'imâm et une partie des émirs disaient : Marchons et précipitons-nous sur le roi : car il n'y aura pour nous qu'une de ses deux bonnes solutions : ou bien la victoire avec une récompense et du butin, ou bien le martyre dans la voie de Dieu et le paradis par la grâce de Dieu. — Mais la plus grande partie de l'armée répondit : Retournons dans notre pays. Les musulmans firent un butin considérable et s'en revinrent. L'imâm en fut accablé et pleura beaucoup : l'excès des larmes que lui firent verser ce retour et l'opposition de ses soldats rendit ses yeux rouges. Ils arrivèrent à Harar qui fait partie du pays de Sa'ad eddîn.

Peu après, l'imâm arbora un drapeau et le confia à l'émir Manṣour ben Maḥfouzh el-Gâtourî : il réunit autour de lui cent cavaliers, envoya avec lui plus de deux mille hommes d'infanterie et lui ordonna de marcher contre l'Abyssinie jusqu'à un endroit appelé Qaï-gé[1]. L'émir se mit en route et y arriva sans rencontrer de parti ennemi. Il y fit un butin considérable consistant en esclaves, en bêtes de somme, etc., et revint dans son pays.

L'imâm arbora un autre drapeau et le remit au vizir 'Addolé à

op. laud., p. 23; Perruchon, *op. laud.*, p. 67). Sous Baëda-Mâryâm, son successeur avait le titre d'Asguâ (Perruchon, *op. laud.*, p. 112). Lëbna-Dëngël établit, au lieu d'un seul, sept patrices dans le Faṭagâr et les expéditions contre les musulmans se multiplièrent. Au moment de l'invasion de Grâñ, l'autorité suprême appartenait à un patrice appelé Eslam-Sagad qui fut tué à Aïfars : il fut remplacé par un renégat du nom de Our'aï 'Othmân qui trahit ensuite Lëbna-Dëngël pour revenir à l'islamisme et livra cette province, souvent ravagée par les musulmans, à Grâñ. Après la défaite et la mort de l'imâm, le Faṭagâr, ainsi que le Bâli et le Daouâro demeurèrent en possession de 'Abbâs jusqu'à ce qu'il fut vaincu et tué par Gâlaoudéouos en 1545 (Conzelman, *Chronique de Galâwdêwos*, p. 28, v. 138). C'est dans cette province que fut livré le combat où périt Galadoudéouos en 1549 (Conzelman, *op. laud.*, p. 96, 175).

1. Cette particule *gé* qui est très répandue, paraît comme le croit M. Rossini-Conti, être dérivée d'une forme archaïque *gi* ayant un sens aussi

qui il donna cinq cents cavaliers et mille fantassins équipés pour la guerre et le combat. Il lui ordonna de marcher contre le Daouâro jusqu'à un endroit appelé Ouanbârya[1]. Il se mit en [F°10] route et y arriva sans livrer de combat; il fit un butin [f. 10] considérable, puis il s'en retourna dans le pays des musulmans. Tandis qu'il était en route, les gens du Daouâro se tournèrent contre lui avec leur infanterie, leurs patrices et leur cavalerie; ils se rencontrèrent à Zamît qui est un fleuve d'eau courante et abondante. Les cavaliers se mêlèrent aux cavaliers, les héros aux héros. Le chef des chrétiens se nommait Arbaʿ-Chamal, c'était un homme gigantesque ; quant à leur cavalerie et leur infanterie, elles étaient innombrables. Le combat fut livré; on se porta des coups de lance et d'épée, tellement que les armes étaient brisées, et les bras fatigués de frapper les cous et les crânes des infidèles. A ce moment, un cavalier musulman, appelé l'émir Modjâhid, fils de ʻAlî ben ʻAbd Allah Souḥa [2], chargea —

étendu que بلد ou بلاد en arabe : ville, territoire. Cf. Harargé, Geragé, etc. (Conti-Rossini, *Catalogo dal nomi di luogo dell' Etiopia*, p. 55, note 1).

1. Le texte disant formellement que Ouanbârya est situé dans le Daouâro, il est surprenant que Nerazzini (p. 10, note 3) en fasse un fleuve du Choa, c'est-à-dire dans une direction absolument opposée par rapport à Harar. Cette ville existe encore, au dire de D'Abbadie (*Géographie de l'Éthiopie*, p. 64).

2. Le Garâd ʻAlî Souḥa, fils de ʻAbd Allah, eut quatre fils qui se distinguèrent dans les guerres contre les chrétiens : le vizir Modjâhid, père de Nour, successeur de Grâñ, ʻAbd er-Razzâq, Aḥmad-Dîn et Aboun Daouah. Le surnom de Souḥa est aussi attribué à Modjâhid par la Chronique d'Abou Bekr Moḥammed ben Ḥosaïn (Paulitschke, *Harar*, p. 507) et par celle de Galaoudéouos (Conzelman, *Chronique de Galâwdêwos*, p. 43) : d'après cette dernière, il semble que ce soit un nom de tribu (*du peuple de* Souḥaouyan). Lors de l'expédition de Chëmbra-Kouré, il servait dans le corps d'armée du vizir ʻAddolé et, le jour de la bataille, parmi les cavaliers de l'imâm. Il fit partie de l'expédition du Bâli et reçut un commandement à l'avant-garde de l'armée lors de la retraite des musulmans. Il se distingua dans la conquête du Daouâro, terminée par la bataille d'Anṭakyah (1531) où il eut, pour sa part, à repousser l'embuscade commandée par le patrice Abèt, puis fut mis en déroute par les gens du Bâli : l'artillerie des musulmans put seule rétablir le combat. Il prit part, sous la conduite de l'émir Abou Bekr Qaṭîn, à

c'était un cavalier illustre, un lion terrible — contre le patrice Arba'-Chamal et lui porta un coup qui l'abattit à terre; Dieu précipita son âme en enfer. *Quel terrible séjour*[1]. Un autre cavalier musulman, appelé Nour, chargea contre un des patrices, le frappa au cou et le renversa à terre. Puis la lutte devint acharnée et le combat violent; les musulmans livrèrent une bataille meurtrière en proclamant la profession de foi, la glorification de Dieu et la prière sur l'Avertisseur par excellence. Les infidèles tournèrent le dos; les nôtres les éprouvèrent par la lance et l'épée et ils en tuèrent une quantité innombrable : aucun des musulmans ne périt, et le vizir 'Addolé revint dans son pays victorieux et chargé de butin.

L'imâm prépara alors une autre expédition contre le territoire des infidèles; il équipa une armée de braves et de héros. Il arbora un drapeau rouge qu'il confia à l'émir Ḥosaïn el-Gâtourî et lui donna cent cavaliers pris parmi les gens de guerre. Il arbora aussi un drapeau blanc qu'il remit au vizir Nour[2]. A cette

l'incendie de Dabra-Libânos, pilla Zagâlah dans le Faṭagâr, commanda avec Abou Bekr le corps de troupes envoyé par 'Addolé au secours de l'imâm, lors de l'attaque de Bèt-Amḥarâ, assista à l'attaque de Ouaṣl, à l'expédition d'Our'aï Aboun, chargé de piller les églises de Ouâlah, puis à celle de Zaḥarbouï Moḥammed contre l'église de Ḥaïq. Il fut ensuite chargé de soumettre le pays de Ouâg, battit et tua le patrice Eslam-Dahar, gouverneur de cette province, mais s'étant avancé imprudemment dans le territoire de Souf-Djamo et de Baḥr-Djamo, il faillit périr avec ses troupes et fut sauvé par le Garâd 'Abd en-Naṣr, gouverneur du Ganz. Il fut chargé ensuite par le vizir 'Abbâs d'imposer un tribut au Bégamdër. C'est lui qui, avec Amdouch, réussit à s'emparer de l'amba royal de Gëché où la famille royale fut massacrée, et des richesses incalculables pillées, mais il échoua en voulant chasser du Samèn, Galaoudéouos qui s'y était rendu peu après son avènement (cf. *Fotouḥ*, passim; *Étude sur l'Histoire d'Éthiopie*, p. 17-18, 109-110; Bruce, *Voyage*, t. II, p. 182-183, 189).

1. *Qorân*, sour. XIV, v. 34.

2. Le vizir Nour ben Ibrahîm était d'abord Kouchëm Garâd; en 1529, il opéra dans l'Ifât; lors de l'expédition de Chëmbra-Kouré, il se distingua au combat de Bâdeqé et dans la bataille qui termina la campagne, il servait parmi les cavaliers de l'imâm : celui-ci lui donna ensuite le commandement

époque, le drapeau de l'imâm était jaune : autour de lui étaient réunis deux cents cavaliers et plus, pris parmi les plus braves guerriers, sachant combattre d'estoc et de taille; c'étaient les héros du combat. Il y avait sept mille fantassins dont le commandement fut confié à cinq personnes[1] ; c'était Naqdyah : il était alors musulman ; plus tard, il se fit chrétien — que Dieu nous garde de cela — et il fut tué dans l'infidélité ; le second était 'Abd el-Kérim ben 'Othmân surnommé Daouâro ; le troisième se nommait 'Omar ben 'Abd Allah ; le quatrième, 'Othmân ben 'Abd Allah, des gens du Sîm ; le cinquième, Moḥammed ; tous avaient embrassé l'islamisme. L'imâm réunit ses soldats et leur recommanda de ne pas tourner le dos ; puis il se mit en route avec une armée nombreuse, composée de cavaliers et de héros dont il n'était pas un qui n'affrontât cent infidèles et plus. On lança des partis de cavalerie jusqu'à ce qu'on fut arrivé à un pays appelé Zemîrdîn, dont une partie appartenait aux musulmans et l'autre aux chrétiens. On prépara alors les cavaliers et les fantassins et on tint conseil sur ce qu'il y avait à faire. L'avis unanime fut de marcher contre le Daouâro.

Je tiens d'Abou Bekr ben Isma'il qui y assistait les détails suivants. On marcha jusqu'à un endroit appelé Kaḥalberi[2] dans le Daouâro et l'on y rencontra des fantassins ennemis qui s'y étaient rassemblés et qui occupaient un chemin étroit où furent

d'un des corps d'armée qui envahirent le Daouâro ; il fut un des trente cavaliers qui prirent part avec Aḥmed à l'escarmouche de Dar-'Ali. Lors de la conquête du Daouâro (1531), il reçut de Grâñ avec un drapeau, le commande- d'une troupe composée des gens du Hargaya et du Choa. Quand âl'immment attaqua Lëbna-Dëngël à Bèt-Amḥara, il donna la moitié de ses soldats à Nour qui, après la défaite du roi d'Éthiopie (16 rabi' I, 938, 28 octobre 1531), fut envoyé pour piller et détruire l'église d'Astronsa-Mâryâm (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. Cette phrase a été l'objet d'une confusion de Nerazzini qui ne nomme pas les cinq personnages qui suivent.

2. Ce renseignement est supprimé par N. qui ne nomme pas non plus la source de l'auteur.

resserrés les musulmans qu'ils y combattirent. Ceux-ci, avec l'aide de Dieu très-haut, remportèrent la victoire et les infidèles prirent la fuite après avoir perdu une partie des leurs. Il y avait là une église appelée Zahraq, élevée par les anciens rois; les nôtres la brûlèrent et s'en retournèrent pour regagner leur pays. Les infidèles étaient rassemblés à un endroit appelé Koub[1], entre le pays des musulmans et le leur. Les nôtres tinrent conseil sur ce qu'on ferait; les uns disaient : Revenons dans notre contrée; d'autres : Retournons vers celle des infidèles. Pendant la nuit, quelques musulmans s'enfuirent à l'insu de l'imâm pour regagner leur patrie; il partit à cheval à leur poursuite et en rejoignit quelques-uns qu'il ramena de force.

Quand on fut arrivé à Koub, les soldats dirent à l'imâm : Nous n'irons pas en Abyssinie si ta femme Dël-Ouanbarâ[2] ne

1. Le nom de Koub désignait à la fois une rivière et un canton habité antérieurement par des musulmans, car il fut ravagé par 'Amda-Şyon I, dans sa guerre contre Ḥaqq eddîn (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 8; Perruchon, *Histoire des guerres de 'Amda-Şyon*, p. 13, 121).

2. Bâti 'Dël-Ouanbarâ (en éthiopien : *La victoire est son siège*) était fille du célèbre Maḥfouzh. Lors de la grande expédition de l'imâm en 1531 elle accoucha à Zîfah d'un fils, Moḥammed, dont on verra plus loin les aventures. En 939 (1532-1533) elle donna à Aḥmed, qu'elle était venue rejoindre en Abyssinie, un autre fils qui fut nommé Aḥmed en-Nedjâchi. On remarquera ce surnom qui semble indiquer les vues futures de l'imâm. Mais cet enfant, né à Mihqoua, mourut peu après dans le Sarâoué. Après que Grâñ eut été vaincu et tué à Ouaïna-Degâ, elle s'enfuit vers l'Atbarâ et de là regagna Harar. Bermudez, qui la nomme Dinia Ambara, se contredit à son sujet : dans un passage, il prétend qu'elle se réfugia dans la province de Dagua (*Breve relação*, p. 65); plus loin (p. 77), il prétend que le roi d'Éthiopie, l'ayant faite prisonnière, la maria à Arius Diaz (Ayres Diz), chef des Portugais. Cette erreur a été fort justement relevée par Bruce (*Voyages*, t. II, p. 216-217), quoi qu'en dise l'éditeur moderne de Bermudez (p. 77, note 25). Un autre de ses fils, 'Alî Garâd, fut fait prisonnier quelque temps après, au cours d'une invasion du Daouâro. Elle épousa Nour, fils de Modjâhid, qui paraît avoir succédé à Grâñ dans son titre d'imâm et, après avoir obtenu d'échanger contre son fils Moḥammed, Minâs, frère de Galâoudéouos, dont elle avait sauvé la vie par son intercession, elle fit de la vengeance de son premier mari, la condition d'un second mariage. Nour entra en campagne et Galâoudéouos fut

s'en retourne pas en pays musulman : elle ne viendra pas avec nous dans la contrée des infidèles, car des émirs qui t'ont précédé, aucun n'a emmené sa femme avec lui. Dĕl-Ouanbarâ répondit : « Je ne m'en retournerai pas »; et son mari la mena jusqu'à l'Ifât[1]. Il rassembla ses troupes et partit de nuit pour

vaincu et tué en 1559 (cf. *Fotouḥ*, passim; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 20, 21, 112, 113-114; et note 188, p. 262; Conzelman, *Chronique de Galâwdêwos*, p. xxii, 34, 141-142; Pereira, *Historia de Minas*, p. 19, 21, 22, 39, 41).

1. L'Ifât est situé sur la rive gauche de l''Aouâch et limité par deux affluents de ce fleuve, le Robi et le Kabani, entre le Choa et le Harar. Abou 'l-féda (*Géographie*, p. 160-161) le mentionne sous le nom d'Ouifât : c'était, d'après lui, le nom de la capitale du pays. Il était aussi connu sous le nom de Djabarta, et c'est là que se serait établie une colonie de Qoraïchites, issue, suivant quelques-uns, de 'Oqaïl, fils d'Abou Ṭâleb (Maqrîzî, *Historia reg. islam.*, p. 15). Un certain 'Omar, surnommé Oualachma', gouverna ce pays et d'autres qu'il avait reçus en fiefs du *ḥaṭi* (nĕgouch d'Abyssinie). Ce royaume fut ravagé par 'Amda-Ṣyon I dans sa guerre contre Ḥaqq eddîn (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 7 : D'Almeida, *Victorias de Ameda Sion*, p. 16, 28 ; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda Ṣyôn*, p. 13, 121). Il donna asile à un faux prophète qui avait excité Amano, roi du Hâdyâ, contre 'Amda-Ṣyon (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 9; Perruchon, *Histoire des guerres*, p. 87, 124) : une colonne envoyée par ce prince y subit un léger échec par suite d'une surprise nocturne, mais elle reprit l'avantage (Dillmann, *op. laud.*, p. 14; Perruchon, *op. laud.*, 32, 135). Le souvenir de ces victoires se conserva dans un chant en l'honneur de 'Amda-Ṣyon (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, VIII, v. 15). Ces détails combattent l'assertion de Maqrîzî, qui prétend que les souverains de l'Ifât, issus de 'Omar Oualachma', vécurent en paix avec leurs suzerains éthiopiens jusqu'au temps de 'Alî ben Ṣabr eddîn qui se révolta contre Saïfa-Ar'ad, fils de 'Amda-Ṣyon I (1342-1370). C'était de cette famille que descendaient les rois d'Adal (Maqrîzî, *op. laud.*, p. 15 et suiv.). Au milieu du xve siècle, les musulmans formaient la majorité de la population de l'Ifât; ils étaient en grande partie chaféites et parlaient la langue abyssine; quelques-uns étaient ḥanéfites. On y exportait de l'or du Dâmot (Maqrîzî, *op. laud.*, p. 10-11). A l'avènement de Zarĕa-Ya'qob (1434), l'Ifât était devenue une province éthiopienne dont il donna le gouvernement à une de ses filles, *Amata-Giorgis* (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 12; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 13-14). Plus tard, il la remplaça par un fonctionnaire qui avait le titre de Râq Masârâ (Dillmann, *op. laud.*, p. 13; Perruchon, *op. laud.*, p. 16). Ce fut sans doute Baëda-Mâryâm qui y restaura le christianisme. Ce prince y installa comme gouverneur un Oualasamâ (Perruchon, *op. laud.*, p. 112). Si l'on considère que la dynastie de l'Ifât, d'après

l'Abyssinie, jusqu'à ce qu'il arriva à l''Aouâch[1] ; c'est un grand fleuve qui tourne autour de nombreux pays : en automne, on ne peut le traverser que sur des planches auxquelles on attache par

Maqrîzî, descendait de 'Omar Oualachmâ, peut-être une faute pour Oualasamâ, il est permis de croire que Baëda-Mâryâm confia l'administration à un membre de la famille royale : le nom de Oualasamâ étant devenu un titre comme à Rome celui de César (cf. Ludolf, *Historia æthiopica*, t. II, ch. XVII, § 8). C'est ce qui arriva, même quand le gouverneur était chrétien. Ainsi Sousnyos (1605-1632) donna cette charge à un de ses gardes nommé Yolyos (Pereira, *Chronica de Susenyos*, p. 45) : la capitale de cette province se nommait Gafagaf : les gens de l'Ifât ne voulant pas accepter Yolyos, il fallut la force pour le leur imposer : il avait le titre de Oualasmâ (Pereira, *op. laud.*, p. 168). Nous trouvons plus tard, sous le même prince, un Ouâlasmâ du nom de Djourrou, gouverneur de l'Ifât (Pereira, *op. laud.*, p. 279). Ce titre se retrouve encore au milieu de ce siècle porté par un certain Moḥammed Ouallasmâ qui prétendait descendre d'Aḥmed Grâñ et qui gouvernait l'Ifât sous la suzeraineté du roi de Choa (Johnston, *Travels in Southern Abyssinia*, t. II, p. 42 et suiv. ; Harris, *The Highlands in Ethiopia*, t. I, p. 314 ; t. III, p. 354). Après la conquête musulmane de Grâñ, le gouvernement de l'Ifât fut donné à Chemsou, chef des auxiliaires venus de la côte qui pilla et brûla entre autres une église construite par Eskëndër (1478-1495). D'après Rochet d'Héricourt, l'Ifât ou Efât, réuni à l'Argoubba, se composait au milieu de ce siècle des vingt-un districts suivants : Mintchiâr, Bulga (Boulga), Barabrat, Gudarra (Goudarra), Kauraré, Gatchianni (Qatêno), Aiegubbar (Aiegoubbar), Tiamsou, Mangueste (Mangëst), Kavoette, Güédime (Gëdëm), Ganza, Santône, Cobbo, Bilou, Ouaelo, Mafoute, Ganzé, Guichet, Marrabiété, Manrat (*Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge*, p. 264-265). Toutefois Krapf ne mentionne que six de ces provinces : Boulga, Fatagâr, Mentchar, Argobba et Geddem (*Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 62).

1. Ce fleuve prend sa source dans les montagnes de Ouarqai et les deux rives de son cours supérieur sont occupées par les Gallas Metcha. Ses sources se composent de plusieurs masses d'eau de différentes grandeurs, situées à la surface du sol ; les plus grandes de ces flaques d'eau peuvent avoir de huit à dix minutes de circuit ; quelques-unes communiquent entre elles : leurs dérivations réunies en en seul ruisseau donnent naissance à l''Aouâch (Rochet d'Héricourt, *Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge*, p. 250-251). Après avoir coulé de l'ouest à l'est, il suit la direction du sud au nord et sert quelque temps de limite aux populations Afar et Galla ; puis il entre dans le territoire des premières en coulant de nouveau de l'ouest à l'est et se perd dans le lac d'Abhabbad, dans le pays des Afar Moudaïta.

dessous des peaux de bœuf : on les appelle dans le pays *lakha*[1]. Le fleuve s'étend depuis le Dâmot[2], jusqu'à ce qu'il se déverse

1. Cette description s'accorde avec celle des voyageurs modernes. « Nous construisions de petits radeaux avec des branches de bois sec liées en carré, sous lesquelles nous placions des outres enflées qui les maintenaient beaucoup au-dessus de l'eau et nous permettaient de les couvrir de nos bagages » (Rochet d'Héricourt, *Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge*, p. 108 ; cf. aussi Harris, *The Highlands of Ethiopia*, t. I, p. 298-299 ; d'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 319 ; Soleillet, *Explorations éthiopiennes*, p. 79-80).

2. On appelle de nos jours Dâmot la province située sur la rive droite de l'Abâoui ou Nil bleu qui la sépare au sud des tribus gallas : elle est limitée au nord par l'Agaoumēdēr, à l'est par le Gojâm, à l'ouest par les tribus à demi-sauvages des Changallas. Le passage du *Fotouḥ* semble indiquer qu'au XVIe siècle le Dâmot s'étendait aussi sur la rive gauche de l'Abâoui jusqu'aux sources et au cours supérieur de l''Aouach. Ce fait est confirmé par l'exagération d'un historien portugais qui le prolonge jusqu'à la ligne équinoxiale. (Le P. João dos Santos, *Histoire de l'Éthiopie orientale*, tr. Charpy, p. 177-178.) Il est à remarquer, dans ce sens, qu'on donne quelquefois le nom de Dâmot à tout le plateau Sidama (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 64), mais le rapprochement de ce nom avec le galla *damoca*, froid, n'a aucune valeur, les Gallas à l'époque de Grāñ n'ayant pas encore occupé les rives du cours supérieur de l''Aouâch. D'après le P. des Avanchers, les Sidamas comprendraient, entre autres, deux émigrations de gens venus du Dâmot, il y a environ trois cents ans (D'Abbadie, *op. laud.*, p. 267). En reculant la date approximative qui est donnée ici, on s'expliquerait l'extension du nom de Dâmot. Celui-ci apparait dans la légende de Takla-Hâïmânot, comme gouverné au XIIIe siècle, par un choum du nom de Motalâmé qui persécuta les chrétiens, entre autres les parents du saint et qui finit par être converti par lui (cf. Dillmann, *Chrestomathia æthiopica*, p. 36, 38 ; Conti-Rossini, *Il gadla Takla Haymanot*, p. 13, 38). D'après un passage d'un discours de 'Amda-Ṣyon I, il semble que ce prince ait eu à combattre dans le Dâmot (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 16 ; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Ṣyôn*, p. 39, 141). Peut-être une partie des habitants avait-elle pris part à la révolte de l'Angot qui eut lieu quelque temps auparavant. Cependant un corps de troupes éthiopiennes, probablement levées dans cette province, portait le nom de Dâmot et avait pour chef Markasâoui : ce sont sans doute les mêmes qui étaient appelées Batsar-Chotâl (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 19). Le gouverneur de cette province avait, sous le règne de Zarēa-Ya'qob, le titre de 'Erâq-Masaré (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 13 ; Perruchon, *op. laud.*, p. 15) : un certain Madḥēn-Zâmada en fut investi. Sous Baēda-Mâryâm, c'était un Saḥafalâm (Perruchon, *op. laud.*, p. 111, 112). Conquis par le vizir 'Addolé, le

dans le lac salé près de Zeïla' [f. 11]. Les musulmans délibérèrent au sujet du butin, car, en entrant dans le Daouâro, il avait été convenu que toutes les prises qu'on ferait seraient partagées également entre les soldats : il se trouva que les uns en avaient fait et les autres non, à cause de dissentiments précédents entre eux. En arrivant à l''Aouâch, on rappela le butin. Les musulmans dirent : Nous n'en ferons pas et nous ne prendrons rien : ce que nous avons pris, c'est tout pour Dieu; mais si quelqu'un en fait, ce sera pour lui. L'imâm demanda conseil au Garâd Dîn[1] des [F°11]

Dâmot fut donné à gouverner à Sidi Moḥammed; le patrice chrétien qui s'y trouvait, Dahar Goïta, s'enfuit sans combattre dans le Gafat, mais les gens de ce pays le chassèrent et détruisirent son armée. Dans sa relation, Alvares fait un grand éloge du Dâmot (Damute) dont les esclaves sont très estimés chez les Maures et qui exporte en abondance de l'or qui lui viendrait, d'après la tradition, des pays des Amazones (Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. xxxiii, p. 116; cf. aussi Bermudez, *Breve Relação*, ch. li, p. 104-111 ; Lobo ap. Legrand, *Relation d'Abissinie*, p. 113-115; *Histoire de ce qui s'est passé au royaume d'Éthiopie*, p. 104-115; Bruce, *Voyage*, t. III, p. 293). C'est dans le Dâmot qu'est situé Achfa, où Théodoros II avait son camp et sa résidence lorsqu'il reçut la visite de H. Rassam, chargé de négocier la libération des prisonniers anglais (cf. Rassam, *Narrative of the British Mission to Theodore*, t. I, p. 241-273).

1. Le Garâd Dîn ben Adem, qui portait aussi le titre de Farachaḥam, commandait à Zîfah entre l'Abyssinie et le Harar. Il avait une réputation bien établie de justice, de générosité et de piété, et on voit que l'imâm le consultait dans les questions délicates. Il se distingua au combat de Bâdeqé; à la bataille de Chëmbra-Kouré, il tua le choum du Siré. Après la bataille d'Anṭakyah (1531), il fut chargé de poursuivre les Éthiopiens fugitifs; il se fit remarquer dans le combat contre les débris de l'armée de Ouasan-Sagad, accompagna Naṣr et établit l'autorité de l'imâm sur la tribu de Sagara dont il était originaire. Il prit parti pour Aḥmed dans sa querelle avec le sulṭân 'Omar-dîn; chargé de conquérir le pays des El-Mâyâ, il y réussit après un échec causé par l'imprudence de Bichârah, et en fut nommé gouverneur. Après la mort de l'imâm, il se rallia aux chrétiens et passa au service de Galâoudéouos, tout en restant musulman, puis revint près de l'émir Nour ben Modjâhid à Harar et y mourut (cf. *Fotouḥ*, passim). Cette conduite de Galâoudéouos vis-à-vis de ceux qui se rallièrent à lui est confirmée par la chronique de ce prince (Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, ch. xx, p. 26-27, 137) et Castanhoso (*Historia das cousas*, ch. xxv, p. 80-81). Peut-être est-ce l'exécu-

tribus de Sagara[1]. Celui-ci lui répondit : Agis ainsi. Alors l'imâm informa l'armée qu'une fois le cinquième du butin prélevé, celui-ci appartiendrait à celui qui l'aurait fait. Il rassembla ensuite ses troupes et les divisa en trois corps. A la tête du premier, il mit le vizir 'Addolé qui reçut l'ordre de passer par la droite de l'Ifât : c'était un homme de bon conseil, sage et avisé. Le deuxième corps fut commandé par le vizir Nour ben Ibrahim; l'imâm lui ordonna de prendre par la gauche de l'Ifât; le troisième corps, où était Aḥmed avec les cavaliers glorieux et les nobles héros, s'avança par le centre, entre les deux autres.

Quant au vizir 'Addolé, il marcha à droite, sans savoir qu'il y avait là des infidèles. Tandis qu'il était en route, il rencontra des tentes dressées où étaient des troupes et des patrices chrétiens. Leur chef était Ouanâg-Jân : dans leur langue, ce mot signifie « le lion du roi »[2]. Ouanâg est aussi le surnom sous lequel est connu le gouverneur de l'Ifât (?) : c'était un brave. Les musulmans ne furent pas longs à se jeter sur l'ennemi; ils livrèrent un combat acharné dès l'aurore. Parmi eux était un cavalier appelé Farachaḥam Saṭout[3] du Daouâro; il avait été chrétien, puis avait passé du pays des infidèles dans celui des musulmans où il

tion du renégat par les Portugais, racontée dans ce dernier chapitre, qui détermina Dîn à revenir dans l'Adal.

1. Les Sagara paraissent avoir été une tribu ṣomâlie dont le nom s'est conservé dans celui de Sagharrah, village ṣomâli sur la route de Harar (Burton, *First Footsteps*, p. 274). Cette mention manque dans N. (p. 12).

2. Ou plus exactement « Le lion est roi ». Nerazzini le nomme : *Naggi-Gian* (p. 12). Il ne doit pas être confondu avec le renégat, père de Sîmou, dont il sera question plus loin.

3. Nerazzini : *un certo Farsciakam* (p. 13). Le renégat Farachaḥam Saṭout est au contraire bien connu. Il était originaire du Sîm et se déclara pour l'imâm contre le sulṭân 'Omar-dîn qui voulait s'approprier le butin fait dans le Daouâro; prit part à l'expédition du Bâli, à celle de Charkhah, à l'assaut de Ouaṣel dans le Bèt-Amḥarâ, à la poursuite dirigée par le Garâd Aḥmouchou contre le roi d'Abyssinie. Il assista, sous les ordres du vizir 'Addolé, à la conquête du Bâli et se distingua à la bataille livrée par le vizir 'Abbâs à Tasfa-Lê'oul dans le Sarâoué (cf. *Fotouḥ*, passim).

avait embrassé l'islamisme par une conversion sincère et de bon aloi. C'était un des cavaliers les plus illustres et les plus renommés par sa bravoure; son corps était mince; il défendait l'honneur de l'islâm. A ce moment, il chargea le maudit patrice Ouanâg-Jân, le frappa d'un coup qui l'étendit à terre et Dieu précipita son âme en enfer : *Quelle affreuse demeure*[1] ! Alors les infidèles prirent la fuite et tournèrent le dos; on en tua une quantité innombrable; les musulmans s'emparèrent de leurs tentes et de toutes leurs richesses; quant aux chevaux, aux armes et aux bestiaux, on ne pouvait les compter; ils prirent aussi les femmes et les biens, entre autres la fille de la tante maternelle du roi Ouanâg-Sagad, fils de Nâ'od, fils d'Admâs, fils de Zarĕa-Ya'qob[2].

1. *Qorân*, sour. XIV, v. 34.

2. Il semblerait, d'après ce passage, que Baĕda-Mâryâm, fils de Zarĕa-Ya'qob et père de Nâ'od, avait comme nom royal Admâs (cf. Admâs-Sagad, nom royal de Minâs). Mais la chronique de ce prince rapporte que le sort désigna le nom de Dâouit pour être celui du roi à partir de son avènement au trône. Ce fut la reine Qañ Ba'altéḥât, ou Eléni (Hélène) qui reçut le surnom d'Admâs-Mogasâ (Le diamant est sa beauté). Cf. Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baĕda-Mâryâm*, p. 124-125. Toutefois ces indications sont loin d'être absolument certaines, car M. Perruchon fait justement remarquer que dans toutes les chronologies, Baĕda-Mâryâm porte Cyriacus et non Dâouit comme nom royal. Ce dernier, d'ailleurs, est presque toujours un nom composé formé d'un titre et non pas emprunté à l'histoire juive ou chrétienne : Cf. Ḥĕzb-Nâñ (Takla-Mâryâm); Mehĕrka-Nâñ (Saroué-Iyasous); Badĕl-Nâñ ('Amda-Iyasous); Ouanâg-Sagad (Lĕbna-Dĕngĕl); Aṣnâf-Sagad (Galâoudéouos); Sĕlṭân-Sagad (Sousnyos); 'Alam-Sagad (Fâsiladas); Admâs-Sagad (Minâs); Malak-Sagad (Sartsa-Dĕngĕl); Aĕlâf-Sagad (Yoḥannĕs I); Adyâm-Sagad (Iyâsou I); Lĕ'oul-Sagad (Takla-Hâîmânot I); Asrâr-Sagad (Téouoflos); Tsaḥaï-Sagad (Yosṭos): Adabâr-Sagad (Dâouit). Seul Zarĕa-Ya'qob fait exception : son nom de roi fut Quostantinos (Constantin). Il n'est pas impossible que Baĕda-Mâryâm ait porté, comme Minâs, le nom royal d'Admâs-Sagad, d'autant plus que la généalogie donnée ici est d'accord avec celle des chroniques éthiopiennes. Cf. sur ces formations une note de M. Guidi, *Di due frammenti relativi alla storia dell' Abissinia*, p. 10-11. Zarĕa-Ya'qob (Semence de Jacob), fils de Dâouit I, succéda à son frère 'Amda-Iyasous en 1434. Malgré quelques qualités, il paraît avoir été fanatique et tyrannique. Après avoir au début de son règne distribué le gouvernement des provinces d'Éthiopie à divers membres de sa famille, même à

L'imâm la donna au vizir 'Addolé qui l'emmena dans le pays des

ses sœurs et à ses filles, il le leur retira et même les persécuta. Cédant à des dénonciations dont la fausseté fut reconnue plus tard, il remplit le pays d'exécutions sous prétexte d'extirper le culte du démon, ou peut-être les pratiques magiques dont il nous est resté des traces dans les manuscrits contemporains (cf. mes *Apocryphes éthiopiens*, fasc. VII); il composa même dans ce but un traité intitulé *Mashafa-Bĕrhân* (le Livre des Lumières) dont M. Dillmann a donné une traduction abrégée. La littérature religieuse fleurit sous son règne, soit par des ouvrages originaux comme l'*Egziabḥèr-Nagsa* (Le Seigneur règne) et l'*Organon-Dĕngĕl* (Panégyrique de la Vierge) d'Abbâ Giyorgis; soit par des traductions, comme celle du *Taamra-Mâryâm* (Les miracles de Marie) et celle des *Annales* d'Ibn el-'Amîd, plus connu sous le nom d'El-Makîn. C'est à cette époque que commence la polémique entre Occidentaux et Orientaux sur l'orthodoxie de la religion en Abyssinie. Il eut à soutenir une guerre acharnée contre Chehâb eddîn Badlâï (Aroué Badlâï), roi d'Adal, qu'il vainquit et tua, puis contre Mâhiko, le Garâd du Hâdyâ, qui affectait de se rendre indépendant. La cruauté de Zarëa-Ya'qob s'accrut dans ses dernières années. Sur le plus léger soupçon, il fit mourir sous le bâton sa femme, la reine Ṣyon-Mogasâ, et jeter en prison son fils Baëda-Mâryâm, coupable d'avoir pleuré sa mère. Il mourut à Dabra-Berhân le 26 août (3 d'épagomène) 1468 et fut enterré dans l'île de Dagâ (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 12, 102 et notes 104-107, p. 242-246; Dillmann, *Ueber die Regierung des Zarea-Yacob*; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Yâ'eqob et de Ba'eda Mâryam*, p. IX-XXVIII et p. 1-103; D'Almeida, *Historia de Ethiopia alta*, ap. Perruchon, *op. laud.*, appendice, p. 199-205; Bruce, *Voyage*, t. II, p. 172-82).

Baëda-Mâryâm (Celui qui est dans la main de Marie), le même qu'Admâs, fils et successeur de Zarëa-Ya'qob, naquit en 1448, succéda à son père en 1468 et se hâta de ramener par une amnistie générale la paix dans toute l'Éthiopie où il fit bâtir des églises. Après une lutte difficile contre les Dob'a, population païenne du sud-est du Tigré, il finit par les soumettre après en avoir exterminé une grande partie. Lada'ë-'Othmân, roi d'Adal et successeur de Moḥammed fils de Badlâï, rompit le traité de paix conclu par son prédécesseur. Les musulmans, d'abord vaincus, reprirent l'offensive et firent subir une défaite aux deux armées chrétiennes qui les avait envahis. Baëda-Mâryâm mourut peu après le 12 de ḥèdâr, en 1478, après avoir régné dix ans (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie* p. 12, 102-103; et notes 108-112 *a*, p. 246-247; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Ba'eda-Mâryâm*, p. XXXIII-XXXV, 105-182; id., *Histoire d'Eskender, d''Amda-Ṣeyon II et de Na'od*, p. 7-10, 29-33; 46-48; Bruce, *Voyage*, t. II, p. 82-96).

Na'od, fils de Baëda-Mâryâm, succéda en 1495 à son neveu 'Amda-Ṣyon II, fils et successeur d'Eskëndër et supplanta son frère Enqua-Esraël. Il prit pour nom de roi Anbasâ Batsar (Lion pour l'ennemi), et il réprima les vel-

musulmans : le roi d'Abyssinie la lui racheta pour cinquante onces d'or rouge [1].

Pour le corps d'armée où se trouvait l'imâm, il se dirigea vers Anṭoukyah, une des capitales. Les musulmans avaient pour les guider sur cette route un homme appelé Sîmou et surnommé Saqrah : alors il était musulman; plus tard, il apostasia et se fit chrétien. Il se saisit de deux infidèles qu'il présenta à l'imâm. Celui-ci les questionna sur les ennemis; ils répondirent: Nous ne connaissons que la patrice Ouanâg-Jân qui s'est dirigé vers la route du vizir 'Addolé [2]. Il y avait à Anṭoukyah une église chrétienne où entrèrent les principaux émirs musulmans; c'étaient l'émir Ḥosaïnben Abou Bekr el-Gâtourî, gouverneur du Daouâro après la conquête : l'émir 'Alî, gouverneur de l'Angot [3]

léités d'indépendance de Takâ-Krëstos, proclama une amnistie pour tout ce qui s'était passé sous 'Amda-Ṣyon II et défendit d'y faire allusion Sous son règne, les musulmans subirent de graves échecs dans le Bâli. Il mourut le 30 juillet (8 de naḥasé) 1508 et fut enterré à l'ambâ royal de Gëché, laissant le trône à son fils Ouanâg-Sagad, plus connu sous le nom de Lëbna-Dëngël (Encens de la Vierge) et, chez les Portugais, de David (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 13, 103, et note 118, p. 249; Perruchon, *Histoire d'Eskender, d''Amda-Ṣeyôn II et de Na'od*, p. 14-16, 33-37, 49-52; Bruce, *Voyage*, p. 128-132).

La tante maternelle de Ouanâg-Sagad devait être sœur d'Eléni et fille de Moḥammed, gouverneur musulman du Daouâro. C'est par erreur que Nerazzini (p. 13) dit qu'elle était « la sœur de Naggi-Gian ».

1. Environ 1755 grammes. Nerazzini se contentant de traduire *ouqyah* par « gramme », dit qu'elle fut rachetée pour « 50 grammes d'or ». La rançon n'aurait pas été forte ! Cf. sur la valeur de l'once qui pesait sept mithqals et demi d'or une note de M. Conzelman, *Chronique de Galâwdêwos*, p. 142, note 3, et les auteurs cités.

2. Tout ce passage est encore mutilé et altéré dans Nerazzini, dont je crois devoir citer la phrase : *Le guide dei Mussulmani erano due Cristiani, che avevano dato informazioni sopra la strada al vizir Addili* (p. 13).

3. L'Angot est une province du Tigré, près des sources du Takazzé, entre le Lastâ, le Ouadela, l'Aijjo et le pays des Danâkil ou Afar. L'Angot fut visité par Alvares qui décrit l'église de Kuorkuora, celle de Dancoua, etc. Il remarque que, dans ce pays, on se servait pour les transactions de sel (*amolé*) et de fer (*Verdadeira Informação*, p. 54-56, 62-71), cf. sur l'Angot, Krapf, ap. (Cooke), *Routes in Abyssinia*, p. 154-155; Henty, *The march to Magdala*,

après la conquête; le Garâd Aḥmouchou [1], Kouchem Abou Bekr, le cheïkh, l'ascète, le vénérable Ḥâmed [2], fils de l'ascète vertueux, le cheikh Ouâchrah [3]. L'islâm y pénétra aussi, ayant

p. 319-366; Rohlfs, *Im Auftrage*, p. 134-143. La tradition prétend que ce pays fut évangélisé par Abimos, disciple d'Arëyana Sagahou, à qui Takla-Hâïmânot avait confié le monastère de Dabra-Dada et le soin de ramener à la foi chrétienne les habitants de l'Amḥara (cf. mes *Règles attribuées à S. Pakhôme*, p. 18). Sous Zarëa-Ya'qob, le gouvernement de l'Angot fut confié à une fille du roi nommée Bâḥër-Mangëchâ (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 12; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 13); elle fut remplacée plus tard par un gouverneur qui avait le titre de Râq Mâsâré (Dillmann, *op. laud.*, p. 13; Perruchon, *op. laud.*, p. 15); sous Baëda-Mâryâm, celui de Baḥr-Nagâchi (Perruchon, *op. laud.*, p. 111). Le même prince y fonda un sanctuaire appelé Dabtarâ-Mâryâm (Perruchon, *op. laud.*, p. 177). A l'époque de l'invasion de Grâñ, l'Angot était gouverné par l'Azmâtch Takla-Iyâsous qui l'avait réuni au Tigré et à Dakhono. C'est lui qui fut vaincu et tué à Aïfars (1531).

1. Le Garâd Aḥmouchou, fils d'Aḥmed, servait dans le corps d'armée de Grâñ lors de la campagne de Chëmbra-Kouré; il se distingua au combat de Bâdeqé, à celui de Chëmbra-Kouré; fut des trente cavaliers qui accompagnaient l'imâm à l'escarmouche de Bouro où il fit prisonniers les patrices Këflé et Kouli. Cependant, après le retour des musulmans à Harar, quand Grâñ voulut que le butin fût employé à préparer la conquête de l'Abyssinie, Aḥmouchou se rangea du parti du sulṭân 'Omar-dîn qui prétendait mettre la main sur ces richesses et expulser Grâñ en Arabie, s'il s'y opposait. Il se réconcilia cependant avec l'imâm, car nous le verrons prendre part à l'expédition du Bâli et mériter des reproches; néanmoins il reçut, lors de la retraite des musulmans, le commandement d'un des deux corps d'armée; il conduisit aussi des troupes avec un drapeau spécial dans l'invasion du Daouâro qui se termina par la bataille d'Aïfars (1531); il s'empara avec Zaḥarbouï Moḥammed d'une partie du trésor de Ouasan-Sagad déposé à Djatou, dans le Daouâro, et plus tard, il se distingua dans la lutte contre les troupes de ce patrice. Grâñ faisait grand cas de ses avis. Lors de l'attaque de Bèt-Amḥarâ, il servit dans le corps d'armée du vizir Nour; il fut ensuite chargé de poursuivre le roi d'Éthiopie fugitif et ne le manqua que de peu de temps. Malgré l'avis de Nour et dépassant les instructions qu'il avait reçues de Grâñ, il alla assiéger l'amba royal de Gëché, mais il échoua et fut pris en fuyant, pendant la déroute des musulmans (rebi' II 938, novembre-décembre 1531). Le roi d'Abyssinie le fit tuer (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. Ḥâmed, fils de Ouâchrah, fit partie du corps de troupes commandé par le vizir 'Addolé à la bataille de Chëmbra-Kouré.

3. Tous ces noms, sauf celui de l'émir 'Alî, manquent dans Nerazzini.

avec lui sa femme Dël-Ouanbarâ, fille de l'émir Maḥfouzh [1]; ils n'y trouvèrent aucune richesse; ils la brûlèrent et la détruisirent. Sur ces entrefaites, il arriva un messager de la part du vizir ʿAddolé pour annoncer la victoire, le succès, le butin et la mort du patrice Ouanâg-Jân. Les musulmans en ressentirent une grande joie et firent retentir les tambours et les timbales[2].

1. L'émir, ou plus exactement l'imâm Maḥfouzh, appelé aussi Moḥammed (Mahamed) par João de Barros, paraît avoir joué le même rôle que Grâñ dans son attitude vis-à-vis le roi d'Adal et dans les guerres d'Abyssinie. Il était gouverneur de Zeïlaʿ et se procurait des armes auprès des marchands catalans qui lui dénonçaient les Portugais, leurs rivaux de commerce. Connaissant l'habitude des Éthiopiens de jeûner strictement pendant quarante jours, il choisissait cette époque pour faire ses incursions et tomber sur des ennemis affaiblis par le jeûne. Pendant ving-cinq ans, il porta ses ravages dans le Faṭagâr et dans le Choa où il poussa jusqu'à la rivière Doukham. Après avoir entraîné le roi d'Adal, Moḥammed, à la guerre contre l'Éthiopie, il fut surpris par Lëbna-Dëngël dans le Faṭagâr et fut tué en combat singulier par un ancien religieux appelé Gabra Andreyas; les musulmans furent mis en déroute, le roi d'Adal prit la fuite avec quatre compagnons et n'échappa que grâce à la trahison des gens du Daouâro qui le cachèrent. Cet événement arriva en juillet 1517, le même jour, dit-on, que la destruction de Zeïlaʿ par la flotte de Suares. Maḥfouzh laissait deux enfants : Dël-Ouanbarâ qui épousa Grâñ, puis Nour, et le Garâd Aḥmadouch (cf. João de Barros, *Asia*, Dec. III, l. I, ch. v; Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. CXIII, p. 146-148; Ludolf, *Commentar.*, l. II, ch. xv, nº LV, p. 256-257; Bruce, *Voyage*, t. II, p. 122-123; 130-132, 145-151; Harris, *The Highlands of Ethiopia*, t. II, p. 53-54; Burton, *First Footsteps*, p. 307-309; Paulitschke, *Harar*, p. 221-222; Conti-Rossini, *Storia di Lebna-Dengel*, p. 6-7, 16-18).

2. Les timbales qui portent ici le nom amhariña de *naggarit* (pl. ar. *naqâqir*) ont été empruntées aux Éthiopiens et, de nos jours, l'usage s'en est répandu chez les Gallâs et les Ṣomâlis (cf. Paulitschke, *Ethnographie*, p. 148). Le chef des timbaliers se nomme Nagarit-Metch Alaka; ils interviennent pour un tiers dans les fonctions de bouchers qu'exercent les bûcherons; ils coopèrent à l'abattage, au dépeçage de ce tiers, et ils se réservent sur cette portion tous les droits que ces derniers prélèvent sur la viande. Si la peau d'une timbale vient à être crevée, ils fonctionnent de droit sur la première bête à abattre et ils en prennent la peau pour réparer la timbale. Chaque timbalier a deux instruments qu'il sangle sur une mule, et il chevauche sur la croupe en exécutant les batteries. Si la mule vient à mourir, il doit porter lui-même ses timbales un jour durant. Un des timbaliers porte

Le troisième corps d'armée, commandé par le vizir Nour, passa à gauche d'Anṭoukyah, fit du butin et revint près de l'imâm; de même le vizir 'Addolé. Les musulmans se réunirent dans Anṭoukyah. L'imâm dressa une tente blanche dans cette ville qui fait partie de l'Ifât en Abyssinie. Au milieu de l'après-midi, les nôtres virent près d'eux les éclaireurs des infidèles. L'imâm monta à cheval pour les poursuivre avec une troupe de cavaliers; le camp resta à sa place. Les ennemis prirent la fuite; il ne périt qu'un seul d'entre eux qui fut tué par Kouchem Abou Bekr : celui-ci était à cheval; il descendit de sa monture et tua le chrétien. L'imâm et ses compagnons revinrent au camp.

Le lendemain, les musulmans partirent en expédition dans
[F°12] l'Ifât [f° 12], laissant le camp à sa place; ils firent un butin considérable d'esclaves et de meubles; les uns revinrent au camp; d'autres passèrent la nuit sur le lieu même de leur expédition; c'étaient des Ṣomâlis, etc., et des soldats connus sous le nom de *ghazou* (irréguliers); il y avait aussi des soldats de l'imâm[1]; celui-ci les rencontra le troisième jour; ils avaient pris beaucoup de fils et de filles de chefs chrétiens. Le quatrième jour, Aḥmed rassembla son armée et se dirigea vers la ville de Gĕndĕbĕlo[2]. Ils avaient pour guide l'émir Aḥmouchou qui marchait à l'avant-garde des troupes avec un étendard rouge. Ils cheminèrent toute la journée par un chemin étroit, montant et descendant sans

un vaste parasol en étoffe rouge, fixé à une longue hampe... Le chef des timbaliers désigne un de ces hommes pour faire l'office de bourreau du Dedjazmâtch : il doit recevoir lui-même le condamné des mains du chef des gardes, le remettre à l'exécuteur et surveiller l'exécution. A l'exécuteur revient de droit l'habillement du supplicié. Tout bœuf, âne ou cheval provenant d'une razzia, et ayant la queue coupée, revient de droit au chef des timbaliers (Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 379-361).

1. Tout ce passage depuis le commencement du paragraphe manque dans la traduction de Nerazzini.

2. Gĕndĕbĕlo est aussi mentionné par la Chronique de Baĕda-Mâryâm comme une des villes de l'Ifât (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baĕda-Mâryâm*, p. 182).

cesse; bêtes et gens étaient fatigués; la femme de l'imâm était portée sur les épaules des soldats à cause de l'étroitesse de la route. Au coucher du soleil, le campement fut établi dans un endroit appelé Daq où il y avait du *qât*[1] en quantité; il fut dressé avec beaucoup de peine par l'émir Aḥmouchou à l'avant-garde de l'armée. Celui qui établissait le campement à l'arrière-garde se nommait Garâd ʿAbd en-Nâṣer[2]. Aḥmouchou lui dit, tan-

1. Le *qât* (قات, *Catha edulis* de Forskal; *Celastrus edulis* de Vahl, *Catha Forskalii* de Richard, *Trigonotheca serrata* de Hochst), appartient à la famille des Célastrinées. Les feuilles et les jeunes pousses de cette plante ont des propriétés stimulantes analogues à celles de la coca du Pérou; mâchées à petites doses, elles provoquent une insomnie agréable; à hautes doses, une sorte d'ivresse légère; leur saveur est légèrement amère et astringente. L'usage du qât est très répandu dans l'Arabie méridionale et on en fait une grande consommation aux veillées mortuaires, dans les fêtes à l'occasion de la naissance, de la circoncision et du mariage; c'est également la première chose qu'on offre à un hôte. Les bourgeons sont l'objet d'un commerce intérieur, bien plus important que celui du café; toutefois, comme ils doivent être mâchés frais, ils ne sont pas exportés (cf. Niebuhr, *Description de l'Arabie*, t. I, p. 204; Botta, *Relation d'un voyage dans le Yémen*, p. 45-46, 98-99; F. Fresnel, *L'Arabie vue en* 1837-38, p. 13-14; Barbier de Meynard, *Notice sur l'Arabie méridionale*, p. 108-109). Le *qât* existe aussi sous le nom de *tchat* dans l'Éthiopie méridionale où son usage remonte assez haut. D'après une tradition, il aurait été introduit d'Abyssinie dans le Yémen vers 1430 par le cheïkh Ibrahim Abou Zarbay, la même année que le cheïkh Ech-Châdzeli aurait importé le café en Arabie. Ce synchronisme, pour ne pas parler des faits eux-mêmes, est au moins douteux. Les annales éthiopiennes le mentionnent au temps de Ṣabr eddîn, l'ennemi de ʿAmda-Ṣyon I (Dillmann, *Die Kriegsthaten des Königs ʿAmda-Sion* p. 7, note; Perruchon, *Histoire des guerres d'ʿAmda-Ṣyôn* p. 12, 120); Maqrîzî en signale l'usage chez les habitants de l'Aoufât (Ifât) et particulièrement chez les lettrés, et lui donne le nom de *djât*. Au Harar où il est très répandu, on en distingue quatre qualités : arous, gambât, taglaéi et wâléi. Le marché au qât est situé près de la porte d'Er-Raḥmah. Son usage s'étend avec l'islâm, c'est ainsi qu'il s'est répandu jusque chez les Gallâs et dans le Djimma (Burton, *First Footsteps*, p. 76, 77-79, notes; Rochet d'Héricourt, *Second Voyage sur les deux rives de la mer Rouge*, p. 290-291; Paulitschke, *Harar*, p. 247; id., *Ethnographie Nord-Ost Afrika's*, t. I, p. 166; Robecchi-Bricchetti, *Nell' Harrar*, p. 129-130).

2. Le Garâd ʿAbd en-Nâṣer servit dans le corps d'armée de Grâñ lors de l'expédition de Chëmbra-Kouré et fut nommé gouverneur du Ganz après la conquête. Il était secrétaire de l'imâm, se distingua au combat de Bâdeqé; à

dis qu'il plantait les tentes : Quand tu seras fatigué, que Dieu t'assiste. ʿAbd en-Nâṣer, comme tu est fort pour dresser une tente[1] !

Une partie de la nuit était déjà passée, quand l'imâm arriva au camp, au milieu de l'arrière-garde, à la queue de l'armée. Les soldats étaient si fatigués des difficultés de la route qu'ils s'endormirent sans rien manger. Le lendemain, ils parti-

la bataille de Chëmbra-Kouré, il faisait partie des cavaliers de l'imâm, blessa d'un coup de lance le patrice Yona'èl déjà frappé par le Garâd Chimʿoun; il était des trente cavaliers qui accompagnèrent Aḥmed dans l'escarmouche de Bouro; il prit parti pour lui dans sa querelle avec le sulṭân ʿOmar-dîn à propos de l'emploi du butin fait dans une razzia contre le Daouâro. Lors de la conquête de cette province (1531) il se distingua à l'arrière-garde de l'armée musulmane; il avait avec Zaḥarbouï ʿOthmân le commandement des armes à feu. A la bataille d'Aïfars, il fut laissé en arrière pour garder le butin et les bagages à ʿAndourah dans le Daouâro. Il fut ensuite de ceux qui attaquèrent le roi d'Abyssinie retranché à Dakhondour, où il tua un neveu du patrice Roubèl, le vaincu de Chëmbra-Kouré. Quand Lëbna-Dëngël s'enfuit du Dâmot dans le Ouâg, ʿAbd en-Nâṣer reçut le commandement de 200 cavaliers envoyés en avant pour surveiller sa marche; puis il alla brûler l'église d'Andigablân dans le Choa, pilla et incendia celle de Daradbi; il se distingua à l'assaut de Ouaṣel dans l'expédition de Bèt-Amḥarâ, pilla et brûla l'église de Ganata-Giyorgis et celle de Ḥaïq en 939 hég. (1531-1532) (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 104). Il reçut ensuite la mission de soumettre le pays de Ganz et d'en convertir les habitants ; il fut aidé dans cette tâche par un corps d'El-Mâyâ, conduits par leur chef Tasfo, après leur soumission à l'islâm. Il imposa ensuite la capitation aux habitants du Kambat et à une province du Hâdyâ. Il épousa la sœur du chef de cette province et fut envoyé avec son beau-frère au secours du vizir ʿAddolé lors de la conquête du Bâli (1532). A son retour, il chassa de la province de Ganz le patrice Yeker qui s'en était emparé avec une armée, délivra ensuite le vizir Modjâhid qui s'était imprudemment avancé dans le pays de Souf-Gâmo et de Baḥr-Gâmo et s'y trouvait bloqué. Après avoir rejoint l'imâm, il fut envoyé par lui avec ʿAddolé pour conquérir le Dâmot, puis en expédition contre l'Angot en ramadhân 939 (avril 1533). Il se distingua dans la guerre du Tigré, prit part à la poursuite du roi d'Abyssinie à travers le pays des Mazâgâ et le Dambyâ et faillit le surprendre dans cette dernière province. Au retour de cette expédition, il mourut avec sa femme Bilqisah dans le Sarâoué, quelque temps après la mort du vizir ʿAddolé, en 1534 (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. Tout ce passage depuis l'arrivée à Daq manque dans la traduction de Nerazzini (p. 13).

rent pour un endroit appelé Bâzmeli dans l'Ifât, appartenant aux infidèles; c'est un endroit très fort. Ils y passèrent la nuit, et le lendemain, ils entrèrent à Gëndëbëlo, en Abyssinie. Elle appartenait au roi de ce pays et était peuplée de musulmans qui payaient la capitation à ce prince. Les habitants, cheïkhs, jurisconsultes, marchands et gens de la campagne vinrent au devant d'Aḥmed et de ses soldats, leur rendirent de grands honneurs et leur fournirent une aide de vingt onces d'or [1]. A cette époque Aḥmed était pauvre; et les soldats et les émirs prirent une part de cette somme et lui dirent: Nous la donnons à ta femme Dël-Ouanbarâ. Aḥmed refusa et répondit: Ceci est pour la guerre sainte. Les émirs firent une démarche auprès de lui, mais il repoussa leur intervention: c'étaient l'émir Ḥosaïn el-Gâtourî, le vizir 'Addolé, le Garâd Dîn et l'émîr 'Alî (qui fut plus tard) gouverneur de l'Angot. Il refusa de prendre cet or pour sa femme et leur dit : « Cela ne lui est pas permis ; c'est pour aider l'islâm; je ne lui en donnerai rien et je le dépenserai pour la guerre sainte ». — Que Dieu lui pardonne ! — Il envoya porter cet or chez le chérif Moḥammed Ech-Châṭirî [2] et acheta cent sabres avec lesquels les musulmans rendirent témoignage à la bataille de Chëmbrâ-Kouré; ce fut une aide pour les nôtres.

L'imâm trouva à Gëndëbëlo des marchands infidèles avec des richesses appartenant au roi d'Abyssinie; il les tua au milieu de la ville, s'empara de leurs biens, de leurs mules et de leurs bêtes de somme avec leurs charges. Il resta deux jours avec son armée à Gëndëbëlo, puis ils partirent dans l'après-midi, emportant les richesses du roi d'Abyssinie, pour regagner le pays des musulmans. Ils passèrent la nuit près de l''Aouâch. Le lendemain, ils

1. C'est-à-dire environ 662 grammes d'or. Nerazzini (p. 14) traduit « 20 grammes d'or ».

2. Moḥammed, fils de 'Omar Ech-Châṭirî, est mentionné dans la *Chronique* d'Abou Bekr El-Ba'laoui, à propos des dilapidations de l'émir 'Othmân, renégat éthiopien qui succéda à Nour dans le royaume d'Adal (Paulitschke, *Harar*, p. 507).

se mirent en route : un guide les conduisit par un endroit non frayé, jusqu'à ce qu'ils entrèrent dans un pays difficile et couvert d'arbres. L'imâm interrogea le guide qui lui dit : « C'était le chemin fréquenté ; mais aujourd'hui il s'est effacé parce qu'on n'y passe guère. » Ils marchèrent un peu, et bientôt ils se trouvèrent au milieu des arbres enchevêtrés, sans reconnaître de route ; la forêt les empêchait d'avancer. Ils tinrent conseil et dirent au guide : Comment retrouver le chemin? Il leur répondit : Si je vous avais conduits par le chemin d'en haut, la route eût été longue, on n'y trouve pas d'eau et vous n'y seriez arrivés que l'autre jour. Les musulmans étaient toujours au milieu des arbres. Le guide reprit : Il en eût été de même si je vous avais conduits par le chemin d'en bas ; les gens auraient souffert dans la marche à cause de la rareté de l'eau. Les nôtres furent surpris ; les cris et les clameurs redoublèrent. Alors l'imâm leur dit : Mettez-vous à l'œuvre avec vos sabres dans la forêt. Il y avait de grands arbres. Les soldats obéirent à son conseil et coupèrent les arbres avec leurs sabres depuis le moment de la prière du milieu de la matinée jusqu'à l'approche du coucher du soleil. Alors ils arrivèrent à un large chemin.

Lorsque l'imâm conseilla aux soldats de couper ces arbres, ils étaient fatigués et dirent : Nous combattions les infidèles, et à présent, nous allons combattre des arbres! Quand ils les eurent abattus, ils arrivèrent à la grande route. Ils en furent étonnés et remercièrent Dieu et l'imâm de son conseil. L'armée passa l''Aouâch qui était rempli d'eau et marcha deux jours après
[F° 13] l'avoir quitté [f° 13]. Le troisième, elle parvint à Koub, qui est un grand fleuve, au moment de la prière du matin. Elle venait à peine de faire halte, que derrière elle apparut un nuage de poussière qui remplissait l'atmosphère, tellement qu'on ne voyait plus ni montagne ni arbre. Les musulmans se crurent poursuivis par une troupe de chrétiens ; l'imâm réunit ses soldats ; ils montèrent à cheval et revêtirent leurs armures : Aḥmed monta aussi à cheval. Le vizir 'Addolé vint le

trouver et lui dit : « Ne monte pas, toi ; c'est nous qui monterons, nous te remplacerons et nous irons chercher des renseignements ». « Pourquoi ne monterai-je pas? demanda l'imâm ; je suis un ascète qui imite les autres, et le droit est évident. » Il envoya alors quelques cavaliers à la découverte. Ils revinrent et dirent : « Il n'y a pas d'infidèles : cette poussière vient de la marche des éléphants et des antilopes. » Les musulmans cheminèrent ensuite jusqu'à Eddir[1] qui est sur les frontières du pays de l'islâm ; l'imâm y établit sa tente blanche et perçut[2] le cinquième du butin à un fil et une aiguille près. En esclaves, ce cinquième comprenait 500 têtes ; en bétail, 1000 têtes ; et il y avait abondance de mulets. Aḥmed entra victorieux, triomphant et joyeux dans sa ville de Harar, où il répartit le cinquième du butin entre les huit catégories que Dieu très-haut a mentionnées dans son Livre auguste[3].

Après un court séjour dans la ville, il organisa une seceond expédition. Il fit partir des messagers vers toutes les tribus des Ṣomâlis et autres, leur envoya du butin fait en Abyssinie, leur écrivit une lettre où il les exhortait à la guerre sainte[4], leur ordonnant de s'empresser d'obéir au Roi qui connaît tout. Il cita ensuite les paroles du Très-Haut : *Chargés ou légers, mettez-vous en route et prodiguez vos biens et vos vies dans la voie de*

1. Nom altéré par Nerazzini qui lit (p. 14) *Dharr* ou *Daker*. Il a également mal compris la phrase qui suit ; et traduit : *che in tempi più antichi era un paese musulmane*.

2. Ce passage a encore été mal compris par N. qui croit que l'imâm imposa une contribution à la ville d'Eddir : *impose un forte tributo*. Il s'agit simplement du partage du butin, qui n'avait pu avoir lieu tant qu'on était en marche en pays ennemi.

3. D'après le *Qorân* (sour. VIII, v. 49), le cinquième du butin doit être réparti entre Dieu, le Prophète, les parents, les orphelins, les pauvres et les voyageurs. Cette division aurait été révélée à l'occasion du partage du butin fait à Bedr.

4. Tout ce qui suit jusqu'à la fin du paragraphe, est ainsi rendu dans la traduction inexacte et incomplète de Nerazzini (p. 15) : *Scrivendoloro* (ai Somali) *che con sollecitudine venissero da lui. I Somali che l'Iman* (sic) *richiedava, erano della tribù di Iabarre e di Gheri, e quelli della tribù di Mattan e della tribù di Merrean.*

Dieu »[1]. Il ajoutait : « Celui qui aidera la religion de Dieu, aura Dieu pour auxiliaire : celui qui s'en désintéressera, Dieu se désintéressera de lui. » Il envoya trois personnes porter des lettres et attendit la réponse. C'était 'Alî Goïta, fils de 'Adrouḥ[2]. Son père était un vaillant héros qui périt martyr dans le Bâli[3], au temps

1. *Qorân*, sour. IX, v. 41.

2. Lors de la conquête du Daouâro (1531), il se distingua en ramenant au combat une troupe de musulmans mise en fuite près de l'église d'Anṭakyah par les chrétiens du Bâli. Il assista à la bataille d'Aïfars, à l'assaut de Ouaṣel dans le Bèt-Amḥarâ, fit partie du contingent envoyé au secours d'Our'aï Aboun qui guerroyait dans l'Ifât, de l'armée d'Aḥmed qui poursuivit le roi à travers le Tigré, le pays des Mazagâ et le Dambyâ où il prit le frère de Modjâhid, Aboun, qui avait abjuré l'islamisme et servait parmi les chrétiens (cf. *Fotouḥ*, passim).

3. Le Bâli était situé entre les deux Ouébi, le Ouébi Chebeli et le Ouébi Daou, au sud du Daouâro : c'est aujourd'hui le nord de la province d'Ennia occupé par les Gallâs Arousi (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 304 ; Paulitschke, *Harar*, p. 222). On le trouve mentionné dans les chants en l'honneur de 'Amda-Ṣyon (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, VIII, v. 12), qui l'aurait soumis jusque Khédra (Guidi, *op. laud.*, IX, v. 6). Sous Zarëa-Ya'qob et Baëda-Mâryâm, le Bâli était soumis au nëgouch et fournissait un contingent à son armée. Il en est question dans un chant en l'honneur du premier (Guidi, *op. laud.*, X, v. 35), et Maqrîzî nous dit que le royaume de Bâli, un des plus fertiles de la région et dont les habitants commerçaient par échange, ignorant la monnaie, était peuplé de musulmans ḥanéfites et vassal du roi d'Éthiopie (*Historia reg. islam.*, p. 13). Sous Baëda-Mâryâm, le Garâd de cette province, nommé Jân-Zèg, fut tué par les musulmans dans une expédition contre le pays de Gâm (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob et de Ba'eda-Mâryâm*, p. 140-141). Le même roi eut à réprimer un complot des garnisons du Bâli qui avaient songé à passer dans l'Adal (Perruchon, *op. laud.*, p. 157). Plus tard, le Bëḥt Ouadad Gabra-Iyasous (Serviteur de Jésus), Garâd du Bâli, fit une incursion dans l'Adal et vainquit les musulmans dans une grande bataille (Perruchon, *op. laud.*, p. 165-167). Cette province fut attaquée par Grâñ après le Daouâro : les musulmans étaient divisés en deux corps d'armée commandés l'un par l'imâm, l'autre par Our'aï Aboun. Le gouverneur chrétien était Dégalḥân; il avait remplacé un renégat de la famille du roi d'Abyssinie, Ouanâg-Jân, dont on verra plus loin la perfidie et la trahison. Dégalḥân, se trouvant en ce moment près de Lëbna-Dëngël, était suppléé par les patrices Chankour et Takla-Hâïmânot; ce dernier était un musulman renégat. Quand ils eurent été vaincus, le patrice 'Addâlou reçut le gouvernement du Bâli; il fut battu par un parti de cavalerie commandé par Our'aï Nour et envoyé par

du sulṭân Moḥammed[1]. L'imâm l'envoya vers la tribu des Yibber(i)[2]. Il fit partir un autre messager vers celle des Girri, qui avait pour chef Mattân ben 'Othmân ben Khâled le Ṣomâli, son beau-frère : c'était un des plus vaillants cavaliers; il périt martyr à l'ambâ, comme il sera dit plus loin[3]. Le troisième messager

le vizir 'Addolé pour ravager le Daouâro. Le même vizir fut chargé par l'imâm de la conquête du Bâli, défendu par le patrice 'Addâlou qui repoussa les propositions du traître Sîmou, fils de Ouanâg-Jân (cf. *Fotouḥ*. passim). Après la défaite et la mort de Grâñ, le vizir 'Abbâs conserva quelque temps un gouvernement composé du Bâli, du Daouâro et du Faṭagâr, jusqu'à ce qu'il fut vaincu et tué par Galâoudéouos (Conzelman, *Chroniques de Galâwdéwos*, p. 28, 138). Mais un nouvel ennemi fit son apparition : comme le Bâli était la province la plus méridionale de l'empire éthiopien, il fut envahi le premier par les Gallâs, commandés par Mèlbâḥ, dont il était séparé au temps de Lĕbna-Dĕngĕl par un des Ouébi que les Gâllas appellent Galana (Bermudez, *Breve relação*, p. 99 ; Schleicher, *Geschichte der Galla*, p. 6-7, 17).

1. Sans doute dans la défaite éprouvée sous le règne de Nâod par le sulṭân Moḥâmmed ben Azhhar ed-dîn ben 'Alî, et dans laquelle fut pris le renégat Ouanâg-Sagad.

2. D'après D'Abbadie (*Géographie de l'Éthiopie*, p. 340), les Yibber (Yibr) sont appelés par les Arabes Douchân et classés par les tribus ṣomâlies d'origine incertaine, dont l'alliance est repoussée par les autres. Ces détails sont complétés par Schleicher (*Die Somâli-Sprache*, p. x) qui les représente comme une tribu d'ilotes, parlant le ṣomâli et une langue particulière. Swayne, qui les nomme Yebîr (*Seventeen Trips*, p. 3, 4), dit qu'ils ne sont pas constitués en tribu, mais vivent en familles séparées et travaillent le cuir, métier aussi peu estimé que celui de forgeron. A la bataille de Chĕmbra-Kouré, les Yibber avaient fourni 500 hommes armés d'arcs, qui furent placés à la gauche de l'armée.

3. Mattân avait épousé Ferdaousah, sœur de l'imâm. Il commandait, lors de l'expédition de Chĕmbra-Kouré, un corps de troupes, se distingua lors du combat de Bâdeqé en défendant un des passages du fleuve que les chrétiens essayaient de forcer et reçut le commandement des Ṣomâlis lors de la retraite des musulmans qui se termina par la victoire de Chĕmbra-Kouré. Dans ce dernier combat, il fut du petit nombre de ceux qui résistèrent pendant que presque tous les Ṣomâlis prenaient honteusement la fuite. Il amena un corps de troupes à l'armée qui envahit le Daouâro (1531) et reçut un drapeau de l'imâm. Il assista à la journée d'Anṭakyah; brûla avec le Farachaḥam 'Alî l'église de Bâdeqé; il fut de ceux qui attaquèrent le roi d'Abyssinie retranché à Dakhondour, puis à Ouaṣel dans le Bèt-Amḥarâ où Lĕbna-Dĕngĕl faillit être pris. Mattân accompagna Aḥmouchou au siège de l'amba royal de

fut adressé à la tribu des Merraïḥân, commandée par Ḥirâbou, fils de Goïta Tédrous fils d'Adam[1]; l'imâm envoya de tous les côtés prêcher la guerre sainte pour Dieu et dans la voie de Dieu très-haut.

Le roi d'Abyssinie, Ouanâg-Sagad, fils de Nâod, avait envoyé dans le pays des musulmans, des marchands avec de l'or, du *ouars*[2], de l'ivoire, du musc, des esclaves et beaucoup de richesses qui lui appartenaient. Ils avaient vendu leurs marchandises en terre musulmane, passé la mer pour se rendre dans le

Gëché et fut tué dans la déroute des musulmans en rebi' II 938 (novembre-décembre 1531) (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. On remarquera ces noms, surtout Tédrous = Théodoros, qui montrent que les ancêtres de Ḥirâbou étaient chrétiens.

2. Le *ouars* (Memecylon tinctorium) est le nom d'une légumineuse dont le suc teint en jaune. Cette propriété était déjà connue et estimée chez les Arabes anté-islamiques (cf. Tebrizi, *Commentaire du Ḥamasa*, éd. Freytag, p. 283); ainsi dans un vers de Doraïd ibn Ṣimmah :

« On croirait voir sur ses hauteurs, quand le soleil les éclaire, des vêtements (teints) de ouars. »

(Zamakhchari, *Asâs el-belâghah*, t. II, p. 328 ; Cheïkho, *Poètes arabes chrétiens*, p. 767) Il est question du *ouars* dans des vers attribués par une tradition des 'Aouâliq du Yémen à Abou Zeïd, le chef légendaire de l'émigration des Benou Hilâl. Il aurait dit avant de quitter le pays :

« Nous avons mis une oque de ouars sur notre montagne Yahorr.
« Nous y sommes venus une année après, et nous l'avons trouvée à sa place.
« Ni le vent du nord, ni le vent du sud, ni la chaleur ne l'ont dérangée;
« Ses alouettes sont rassassiécs et ses aigles affamés. »

(Comte de Landberg, *Arabica*, fasc. IV, p. 58-59). El-Qazouînî (*'Adjâïb el-Makhlouqât*, p. 301) rapporte, d'après Galien, qu'on l'employait contre la morsure des chiens enragés (cf. aussi Mas'oudi, *Prairies d'or*, t. III, p. 89; Jacobs, *Studien in arabischen Geographen*, fasc. IV, p. 166 et les auteurs modernes qui y sont cités). Les environs de Harar sont plantés de *ouars* et on en exporte dans le sud de l'Arabie (D'Abbadie, *Géographie de l'Arabie*, p. 236). Ibn el-Beïtâr qui parle déjà de ce commerce qui s'étendait jusqu'à la Mekke d'après Abou 'l-'Abbâs en-Nebâti, ajoute que, suivant Isḥaq ibn Amîn, il existait deux espèces de *ouars* : celui d'Éthiopie et celui de l'Inde; le premier était considéré comme de qualité inférieure : c'est donc par erreur qu'Abou Ḥanîfah prétendait qu'il ne poussait que dans le Yémen (Ibn el-Beïtâr, *Kitâb el-Djâmi'*, t. IV, p. 189; *Traité des simples*, trad. Leclerc, t. III, p. 409-411).

Chiḥr[1] et à 'Aden; puis s'en revenaient dans leur patrie, près du roi. L'émir en fut informé : il s'empara de leurs richesses qui devinrent la proie des musulmans, et les répartit entre les tribus en vue de la guerre sainte dans la voie de Dieu. Cet argent fortifia les croyants contre les infidèles.

1. Le Chiḥr, dont le nom se retrouve sans doute dans celui du κόλπος Σαχαλίτης du *Périple de la mer Érythrée* (éd. Müller, *Geographici græci minores*, I, p. 279, 329), de Ptolémée (I, 27), de Marcien d'Héraclée (éd. Miller, p. 23) et d'Étienne de Byzance, *Ethnikôn* (éd. Westermann, p. 248), est une région de l'Arabie méridionale, située, dit El-Asma'i, entre le 'Omân et Aden (cf. aussi, Sprenger, *Die alte Geographie Arabiens*, § 118, p. 90-91; Müller, *Geographici minores*, t. I, p. 279-280, notes; Fresnel, *Lettre sur la géographie de l'Arabie*, p. 30). C'est de là qu'on tire un ambre renommé, appelé Ech-Chiḥrî. C'était là également qu'on trouvait les *nesnâs*, êtres fabuleux, demi-singes et demi-hommes. Les habitants, issus de Qodha'ah ben Mâlik parlaient encore, au temps de Mas'oudi, une langue particulière, le *mahri* que l'on regarde comme un reste de l'himyarite (Mas'oudi, *Prairies d'or*, t. I, p. 331-333; El-Bekri, *Mo'djem*, t. II, p. 802; Yaqout, *Mo'djem*, t. III, p. 263; Maqrîzî, *De valle Hadhramaut libellus*, éd. Noskowÿj, p. 28-29). Le Chiḥr était également célèbre par sa production de l'encens, comme on le voit par un vers cité par Ibn Khordâdbeh :

« Rends-toi au Chiḥr et laisse 'Omân. Si tu n'y trouves pas de dattes, assurément tu y trouveras de l'encens » (*Le livre des routes et des provinces*, p. 148 du texte).

Le Chiḥr portait déjà ce nom dans l'Arabie antéislamique; il en est question dans Lebîd :

« Des sommets du Chiḥr et de Dzât el-'Onzhabah » (*Fragments*, XI, v. 6), passage imité par El-'Adjdjâdj quand il veut parler des extrémités de la terre :

« Je suis parti du plus lointain du pays des voyageurs, des sommets du Chiḥr et des deux flancs de Maoukel. »

L'ambre s'y recueillait d'une singulière façon, si l'on en croit l'auteur du *Silsilat et-taouârikh* : « Les habitants vont la nuit sur les côtes lorsque la lune jette ses lueurs; ils ont des chameaux qui connaissent l'ambre et qui sont dressés à la recherche de cette substance. Ils montent sur leurs chameaux et quand le chameau aperçoit un morceau d'ambre, il s'accroupit; aussitôt le cavalier descend et ramasse le morceau » (Langlès et Reinaud, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans*, t. I, p. 144; t. II, p. 138). Sur la ville qui porte encore aujourd'hui le nom de Chiḥr (Scheḥr), déjà mentionné par Abou'lféda (*Géographie*, p. 84) et célèbre au temps de Marco Polo (*Viaggi*, l. III, ch. XL, *ap.* Ramusio, t. II, f° 59), cf. la description donnée par Hirsch, *Reisen in Süd-Arabien*, p. 9-28, 30-34. — Dans la traduction de Nerazzini, le Chiḥr est remplacé par *Makalla* (p. 15).

Deux messagers revinrent annoncer à l'imâm l'arrivée des tribus ṣomâlies et lui dirent : Personne n'a entendu lire ta lettre, sans obéir avec empressement à Dieu très-haut; on a répondu à ton appel; on a fait des préparatifs nombreux d'équipement et de cottes de mailles à plusieurs rangs; les tribus se suivent les unes les autres, les troupes succèdent aux troupes, les peuples aux peuples[1].

La première tribu qui arriva fut celle des Habr Magadi, avec son chef Aḥmed Gouraï ben Ḥosaïn eṣ-Ṣomâli[2]. Ils campèrent dans un endroit appelé Qacha, dans la partie supérieure de la vallée de Harar[3] ; ils montrèrent leurs armes et leur équipement et montèrent à cheval; il y avait là des cavaliers, et quels cavaliers! des fantassins, et quels fantassins! Leur arrivée causa une joie extrême à l'imâm; ils s'acheminèrent avec lui; il leur fit bon accueil, leur donna des vêtements et des vivres, leur témoigna des égards et revêtit leur chef Aḥmed Gouraï d'un habit magnifique. Après eux monta la tribu des Girri qui avaient à leur tête Mattân b. 'Othmân b. Khâled eṣ-Ṣomâli ; ils firent voir leurs armes et leur équipement, montèrent à cheval, portant leurs arcs en bandoulière et se présentèrent à Aḥmed : celui-ci les envoya en avant jusqu'à

1. Tout ce paragraphe manque dans la traduction de Nerazzini.

2. Lors de la campagne de Chĕmbra-Kouré, Aḥmed Gouraï servait dans le corps d'armée du vizir 'Addolé. Il résista courageusement dans le combat de Chĕmbra-Kouré, pendant que les Ṣomâlis de l'aile gauche prenaient la fuite.

3. Cette phrase et celle qui suit manquent dans Nerazzini qui a confondu le passage où il est question des Habr Magadi et celui où il est parlé des Gerri. La rivière de Harar (ou Erer) prend sa source dans la vallée de Sibillou, au nord de cette ville, à l'est de laquelle elle passe après avoir reçu de nombreux affluents; elle va se joindre dans l'Ogadèn au Ouébi Chebeli qui se perd sur la côte de Zanzibar, dans le lac Balti. Je dois cependant faire remarquer qu'aujourd'hui encore, un autre affluent du Ouébi Chebeli porte le nom de Ouébi Erèr, traduction ṣomâlie du nom arabe de Ouâdi Harar (cf. Paulitschke, *Harar*, p. 241-242).

un endroit appelé Sîm[1]. Leur chef avait amené sa femme Ferdaousah, sœur de l'imâm; il se mit en route avec ses soldats. Vint ensuite la tribu de Zerba; son chef était le sulṭân Moḥammed, fils d'une tante paternelle de l'imâm; il avait avec lui mille soixante vaillants fantassins et quarante cavaliers. Aḥmed les reçut avec beaucoup d'honneurs il résidait à Harar; il ressentit de la joie et remercia Dieu très-haut. L'armée campa autour de la ville; chaque tribu était séparée de l'autre. La tribu des Merraïḥân resta dans l'inaction; elle avait pour chef Ḥirâbou qui aimait la discorde et les querelles : il était très rusé, perfide et traître à l'excès. L'imâm prit des gens de son armée et alla chez les Merraïḥân[2]; il se rencontra avec Ḥirâbou et sa tribu et lui dit : « Pourquoi tardes-tu à venir à la guerre sainte? » Le chef se plaignit de sa détresse et s'excusa en alléguant sa pauvreté. Aḥmed accepta cette excuse et dit : « Tu n'as rien à espérer (entraînant en longueur).» Alors Ḥirâbou mit son neveu à la tête [f° 14] des Merraïḥân et les joignit aux forces de l'imâm; [F°14] ils étaient au nombre de quatre-vingt-dix cavaliers[3] et de sept cents fantassins et plus. Ḥirâbou resta en arrière et Aḥmed partit avec la tribu des Merraïḥân pour sa ville de Harar.

Il se prépara ensuite à porter la guerre sainte en Abyssinie ; il équipa les troupes, les soldats et toutes les tribus, et vendit, pour leur procurer des armes, les bijoux de ses femmes et les meubles de sa maison, sans rien mettre en réserve pour lui, ne désirant que la récompense promise par Dieu très-haut, le généreux, lui demandant de lui faire habiter le paradis de délices, de lui donner une des houris aux yeux noirs et de lui prodiguer les marques de son entière satisfaction[4].

Puis il annonça le départ pour l'Abyssinie, et il se mit en

1. Tout ce qui suit jusqu'à l'arrivée des Merraïḥân manque dans Nerazzini.
2. D'après Nerazzini (p. 15) Grâñ envoya seulement un messager.
3. N. : soixante cavaliers.
4. Tout ce paragraphe manque dans Nerazzini.

route avec l'armée et les tribus qui se suivaient à la file [1]. Les étendards furent déployés, et l'imâm partit avec sa femme Dël-Ouanbarâ, fille de l'émir Maḥfouzh, qui était enceinte à cette époque. Ils arrivèrent à une ville nommée Zîfah, où ils trouvèrent de la nourriture et du bien en abondance ; là ils se rencontrèrent avec le Garâd Dîn fils d'Adam : c'était un homme juste qui aimait les pauvres et les malheureux ; il mentionnait fréquemment le nom du Prophète. Il les reçut bien et leur donna l'hospitalité, de même le Garâd Cham'oun [2], le Garâd Kâmil [3], beau-frère de l'imâm, dont il avait épousé la sœur, Mounisaḥ fille d'Othmân [4], et l'émir Modjâhid; ils témoignèrent des hon-

1. D'après une chronique éthiopienne, les musulmans n'étaient pas plus de 300 cavaliers et un petit nombre de fantassins, tandis que l'armée de Lëbna-Dëngël comptait environ 3,000 cavaliers et une foule innombrable de porteurs de boucliers (Conti-Rossini, *Storia di Lebna Dengel*, p. 11-12).

2. Le Garâd Cham'oun, que la Chronique éthiopienne appelle Sëm'on (Siméon) servit, dans cette expédition, dans le corps du vizir 'Addolé. A la bataille de Chëmbra-Kouré, il blessa grièvement, en lui abattant les deux mains, le patrice Yonâel, parent du roi d'Éthiopie du côté de sa mère. Il prit part à l'expédition contre Ouasan-Sagad dont il blessa le frère, Garima, se distingua dans le corps d'armée envoyé par 'Addolé contre le Daouâro, puis il battit à Dabra-Bërhân le patrice Giyorgis. L'imâm le chargea ensuite avec Absamâ-Nour, de conquérir le pays de Chadjara; il prit part à la conquête du pays des El-Mâyâ par Farachaḥam-Dîn : dans la bataille où périt Bechârah, il ne reçut pas moins de cinquante flèches dans sa cuirasse. Il fit partie de l'armée qui soumit l'Angot en ramadhân 939 (mars-avril 1533), échoua à l'assaut de la seconde enceinte de l'amba royal, et reçut avec le gouvernement de Gëdëmgé l'ordre de conquérir ce territoire. En 1535, le 19 de ḥëdâr, il vainquit Lëbna-Dëngël dans une grande bataille en Amḥarâ. Mais après la mort de Grâñ, il fut abandonné des siens qui se soumirent à Galâoudéouos, la seconde année du règne de ce prince, en 1542. Cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14-15, 105 et note 148, p. 254; *Fotouḥ*, passim; Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, p. 15, 129; Bruce, *Voyage*, p. 176-177).

3. Le Garâd Kâmil, fils de Ḥaoumal, prit part à l'expédition du Bâli et donna d'utiles conseils à son beau-frère Aḥmed pour combattre les gens de ce pays. Il servait dans les troupes du vizir 'Addolé quand il mourut dans le Faṭagâr (cf. *Fotouḥ*, passim).

4. Comme l'imâm Aḥmed est toujours donné comme fils d'Ibrahîm, il faut supposer que cette Mounisah était sa sœur utérine, née d'un second

neurs considérables à Aḥmed ainsi qu'à Absamâ-Nour [1] ; ils honorèrent grandement l'imâm. L'armée s'arrêta six jours à Zîfah ; là, Dēl-Ouanbarâ accoucha d'un garçon qu'on appela Moḥammed [2] ; c'est pourquoi elle resta en arrière de l'expédition chez la sœur de l'imâm, Mounisah. Les musulmans partirent ensuite pour l'Abyssinie et arrivèrent à Eddir, fleuve

mariage de sa mère, à moins que l'on ne supplée Ibrahîm entre 'Othmân et Mounisah. Mais la première hypothèse me paraît plus vraisemblable. La traduction de Nerazzini (p. 15) se contente de mentionner *la sorella dell' Iman* (sic) et ne donne aucun des détails qu'on vient de lire : des trois chefs, elle ne nomme que le Garâd Dîn.

1. Absamâ-Nour, l'Abâ Esmân Nour de la Chronique éthiopienne, avait le titre de chérif : il prit part à l'expédition du Bâli et fut un de ceux à qui l'imâm confia le commandement de l'avant-garde lors de la retraite des musulmans. Il se distingua en 1531 dans l'expédition du Daouâro qui se termina par la bataille d'Aïfars ; dans ce combat, il tua Ibrahim, le choum de Ṭalamt. Il repoussa à Berârah une attaque du renégat 'Othmân ben Dar 'Alî, fut de ceux que Grāñ envoya sous la conduite de l'émir Abou Beker Qâtēn incendier Dabra-Libânos. Il se fit remarquer à l'attaque de Ouaṣel dans le Bèt-Amḥarâ, quand l'imâm faillit surprendre le roi d'Abyssinie, fit partie avec Our'aï Aboun de l'expédition qui alla piller les églises de Oualah et des environs du lac Ḥaïq. Il reçut ensuite, avec le Garâd Cham'oun, la mission de conquérir le pays de Chadjarah, fit sous les ordres de l'émir Ḥosaïn el-Gâtourî une campagne dans le Daouâro. Il accompagna le vizir 'Addolé dans la conquête du Bâli où il tua à la bataille de Zala le patrice Isḥaq. Il prit part à l'expédition du Tigré, du Mazaga et du Dambyâ : le roi d'Éthiopie ne lui échappa que par miracle près des sources du Nil Bleu, où il tua Abbâ Bēē-sat, le 'Aqabé Sa'at Nagada-Iyâsous et son fils Bēēsé-Egziabḥèr. Il joua ensuite un rôle actif dans la conquête du Samèn. Si l'on en croit la Chronique éthiopienne, il aurait été tué par les Portugais, débarqués à Massaoua avec D. Christophe de Gama, mais il y a sans doute une confusion. Les relations portugaises ne mentionnent qu'un Nour (Noro), gouverneur d'Arkiko, et c'est le chérif Nour, et non Absamâ-Nour, à qui Ahmed avait donné le gouvernement de cette ville (cf. *Fotouḥ*, passim ; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 19, 105, 111 et note 176, p. 259 ; Bermudez, *Breve relaçāo*, ch. VIII, p. 12-16 ; La Croze, *Histoire du christianisme en Éthiopie*, p. 89-268 ; Bruce, *Voyage*, t. II, p. 193-194 ; Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, p. XIX).

2. Moḥammed paraît avoir suivi toutes les campagnes de son père en Éthiopie. Quand Grāñ fut tué, il fut livré par le père du Baḥar-Nâgâch à Galâoudéouos qui le traita avec égard et, même plus tard, le nomma gouver-

abondant en eau : là ils se réunirent aux héros partisans de l'unité de Dieu, grands et petits.

Le roi d'Abyssinie, Ouanâg-Sagad, qui était dans le pays de Bâdeqé, reçut la nouvelle de l'arrivée des musulmans: « Ceux-ci marchent contre toi, lui dirent ses éclaireurs, en ruinant ton pays et en brûlant tes églises : c'est une armée remplie d'ardeur et de zèle. » Le roi rassembla ses patrices, ses chambellans et ses familiers, et partit pour Bèt-Amḥarâ, le centre de son royaume, du royaume de ses pères et de ses ancêtres [1], de leurs demeures et de leurs habitations stables (?). Il laissa à Bâdeqé un de ses patrices, nommé 'Othmân ben Dâr 'Alî [2] ; il avait été musulman,

neur d'une province, probablement après lui avoir fait embrasser le christianisme. Sur les instances de sa mère, il fut échangé contre Minâs, frère de Galâoudéouos (cf. Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, p. 26, 34, 137, 142 : Pereira, *Historia de Minas*, p. 21-22, 41-42; Castanhoso, *Historia das cousas*, p. 30-31; Bruce, *Voyage*, p. 216-217).

1. Le district de Bèt-Amḥarâ, qui donna son nom à la moitié de l'Abyssinie, est situé à l'est du Gojâm, dans le bassin de l'Abâoui (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 83). Ce territoire, entouré de montagnes, n'était accessible que par des défilés fermés par cinq portes; il s'étendait depuis le Nil Bleu jusqu'à l'Angot, et, comme on le voit par les paroles du *Fotouḥ*, il était regardé comme le berceau de la famille royale, ce qui s'explique par la substitution au XIIIe siècle de la dynastie de l'Amḥarâ aux usurpateurs qui avaient remplacé celle du Tigré, ce qui déplaça le centre du royaume. On y voyait une église magnifique commencée par Nâod qui y fut enterré et terminée par Lëbna-Dëngël qui y consacra vingt-cinq ans : elle se nommait Makâna-Sëlasé (Le siège de la Trinité). Une chronique éthiopienne dit que, lors de l'invasion de Grâñ, Lëbna-Dëngël était dans le pays d'Amḥarâ, occupé à visiter les sanctuaires où étaient enterrés ses ancêtres : Makâna-Sëlasé, Aṭronsa-Mâryâm (Trône de Marie), Dabra-Naguaguad (Le couvent du tonnerre) et Gëtésëmëné (Gethsemani) (cf. Conti-Rossini, *Storia di Lebna Dengel*, p. 11, 22).

2. Le renégat Our'aî 'Othmân ben Dâr 'Alî commanda ensuite une troupe d'Éthiopiens qui se tenait à Doukham, lors de l'expédition de Chëmbra-Kouré. Il avait reçu de Lëbna-Dëngël le gouvernement de l'Ifât et du Faṭagâr. Il éprouva à Berârah un échec de la part d'Absamâ-Nour, puis fut chargé de garder la porte de Djoradji (Gouragué?) qui donnait accès à une montagne escarpée du Dâmot, où était retranché le roi d'Éthiopie, à Dakhondour. Après la retraite du roi, il demeura avec Ouasna-Sagad, fut chargé de l'arrière-garde de son corps d'armée et fut vaincu dans la poursuite. Resté dans

ainsi que son père, mais fait prisonnier au temps du sulṭân Moḥammed, il avait abjuré l'islâm et embrassé le christianisme. Le roi l'avait nommé patrice. Après cela, il se repentit et revint à l'islâm après qu'il lui était né beaucoup d'enfants dans le pays des infidèles. Il fit la guerre sainte et mourut martyr à l'ambâ, comme cela sera mentionné [1].

Arrivé à Bèt-Amḥarâ, le roi rassembla des troupes et réunit une armée; les sectateurs du christianisme se groupèrent autour de lui, à savoir les tribus du Tigré [2], des Agaous [3], du Gojâm [4],

l'Ifât après la mort de ce chef, il abjura le christianisme et livra ses troupes à Aḥmed qui lui envoya son chapelet en signe de pardon. Il prit part à l'attaque de Ouaṣel dans le Bèt-Amḥarâ, à la poursuite du roi d'Éthiopie par le Garâd Aḥmouchou et à l'attaque de l'amba royal de Gëché où il fut tué lors de la défaite des musulmans (cf. *Fotouḥ*, passim). Peut-être est-ce lui dont parle Alvares (*Verdadeira informação*, p. 147) quand il fait mention d'un fils d'un Bëḥt-Ouadad du roi d'Adal, un des quatre qui s'enfuirent avec lui après la défaite de Maḥfouzh (1517) et qui plus tard se fit chrétien et vécut à la cour du nëgouch où il était encore au temps du voyageur portugais, avant les guerres de Grâñ?

1. Les détails donnés dans la note précédente montrent combien est inexacte la traduction de Nerazzini (p. 17) : « *questo capo all' arrivo dei Mussulmani subito rientrò nella religione che prima aveva* ». Du reste il ne le nomme pas et supprime les indications du *Fotouḥ*.

2. Le Tigré est une des deux grandes divisions de l'Abyssinie, correspondant à une différence sinon de population, du moins de langue, et on pourrait dire d'esprit, avec l'Amḥarâ dont il est séparé par le Takazzé. C'est le Tigré qui fut le siège le plus ancien de la civilisation éthiopienne, du IVe au VIIIe siècle de notre ère; plus tard, il semble avoir subi une sorte de déchéance et, avec la dynastie de Yagbëa-Ṣyon, le siège de l'empire des nëgouch fut porté au sud, dans l'Amḥarâ et jusque dans le Choa actuel. Ce déplacement fut dû à deux causes : d'un côté, la décadence du commerce dans la mer Rouge, depuis que l'islâm en occupait toutes les côtes; de l'autre, la conquête de provinces lointaines, dans la direction de l'Omo et du Djoubba, déplacèrent l'équilibre de l'empire dont le centre se trouva être le Choa, comme il l'est encore aujourd'hui, depuis que Menilek a reconquis les anciennes provinces de l'Inarya, du Kaffa et du Djimma perdues depuis des siècles et séparées du reste de l'empire par les invasions des Gallâs. Le Tigré a été souvent parcouru par les voyageurs modernes qui ont pris longtemps la route de Massaoua: je ne citerai que les plus importantes descriptions qui en ont été faites : Bruce, *Voyage*, t. III, p. 104-180, 129-174, 286; Rüppel,

Reise in Abyssinien, t. I, p. 328-377; t. II, p. 251-303; Pearce, *The life and adventures*, t. I, p. 177-198; Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 435-521; t. II, p. 7-63, 85-165; Lefèvre, *Voyage en Abyssinie, Relation historique*, t. I, p. 52-111, 129-133, 223-249, 257-368; Krapf, *Reisen in Ostafrika*, t. II, p. 331-341; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 462-521; Heuglin, *Reise nach Abessinien*, p. 129-153; Wilkins, *Reconnoitring in Abyssinia*, p. 199-304; Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 13-40; Harrisson Smith, *Through Abyssinia*, p. 98-245; Mansfield Parkyns, *Life in Abyssinia*, t. I, p. 129-260; Shepherd, *The campaign in Abyssinia*, p. 154-198; Matteucci, *In Abissinia*, p. 56-138, 142-143; Dufton, *Narrative of a journey through Abyssinia*, p. 199-210; Hozier, *The Bristih expedition to Abyssinia*, p. 101-168; Markham, *An history of the Abyssinian expedition*, p. 199-202; Cosson, *The cradle of the Blue Nile*, t. I, p. 250-270; G. Simon, *L'Éthiopie*, p. 101-179; Rohlfs, *Im Auftrage*, p. 50-142; id. *Land und Volk in Afrika*, p. 175-196; id., *Meine Mission nach Abessiniens*, p. 153-190; 295-312; Girard, *Souvenir d'un voyage en Abyssinie*, p. 63-281 ; Vigoni, *Abissinia*, p. 95-113; 131-162; Raffray, *Abyssinie*, p. 31-119; G. Portal, *My mission to Abyssinia*, p. 74-202; en ne tenant pas compte, bien entendu, des forfanteries par lesquelles l'auteur essaie de dissimuler l'échec de sa mission; Bent, *The sacred city of the Ethiopians*, p. 97-102; 115-198. Sur la langue du Tigré (*tigriña*) dérivée du gëëz, cf. Praetorius, *Grammatik der Tigriña-Sprache*; id., *Tigriña-Sprüchwörter* (*Zeitschrift der deutschen morgenländische Gesellschaft*, t. XXXVII, p. 443-450; t. XXXVIII, p. 481-485; t. XXXIX, p. 322-326; t. XLII, p. 62-67); les *Évangiles* traduits par le Debtera Mattheos; Schreiber, *Manuel de langue tigraï*; L. de Vito, *Grammatica elementare della lingua tigrigna*; id., *Esercizi di lettura tigrigna*; id., *Vocabulario della lingua tigrigna*; Conti-Rossini, *Note etiopiche*, § II *Leggende tigray*.

3. Par le pays des Agaous, l'auteur désigne sans doute l'Agaoumĕdĕr, situé au sud-ouest du lac Tsana, au nord du Dâmot, à l'est du Metcha dont il est séparé par l'Abâoui, à l'ouest de l'Atchafar et arrosé par de nombreux affluents de l'Abâoui supérieur. La population qui l'habite parle une langue apparentée à celle des Agaous du Lastâ, des Falachas du Kwara et fait partie du groupe des langues proto-sémitiques. — Cf. la description de ce pays dans Bruce, *Voyage*, t. III, p. 293-294, 616-690, 726-732, 735-739, 833-854; Legrand, *Relation historique d'Abissinie*, p. 204-205; Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 422-424; H. Rassam, *British Mission in Abyssinia*, t. I, p. 236-243; et sur la langue de ce pays : Beke, *On the languages and dialects of Abyssinia*; Halévy, *Essai sur la langue agaou*; Reinisch, *Die Quara-Sprache*.

4. Le Godjâm ou Gojâm est situé à l'est du Dâmot, dans la grande courbe formée par le Nil Bleu après sa sortie du lac Tsana; il l'enveloppe à l'est et au sud et le sépare du Goudrou (cf. Brucce, *Voyage*, t. III, p. 292; Matteucci, *In Abissinia*, p. 236-262, 269-279; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthio-*

du Bégamëdër [1], de l'Angot, de Qëdâ [2], de Gâñ [3], et des bords

pie). C'est sur la limite de ce pays et de l'Agaoumëdër que se trouvent les sources du Nil Bleu. A cette occasion. Ludolf a consacré une véritable dissertation pour démontrer que, contrairement à l'opinion du P. Tellez, le plateau du Gojâm ne correspond pas au Méroé des anciens (*Commentarius*, p. 88-93. Cf. aussi l'extrait qu'il donne, emprunté au P. Paëz, *ibid.*, p. 122-125, et sur les différentes représentations du Gojâm; Beke, *The Sources of the Nile*, p. 15-16 et la planche). C'était du Gojâm qu'était originaire la reine Eléni (Hélène), mère de Lëbna-Dëngël; ce pays fournissait beaucoup d'or (cf. Alvarez, *Verdadeira informação*, ch. CXXXV, p. 167; Bermudez, *Breve relação*, ch. LII, p. 111; Legrand. *Relation historique d'Abissinie*, p. 203-204; Bruce, *Voyage*, t. III, p. 292; Flowden, *Travels in Abyssinia*, p. 198-201). On trouvera sur le Gojâm dans l'ouvrage du capucin Massaja quelques détails malheureusement noyés dans le verbiage plus que naïf du superstitieux Italien (*Mes trente-cinq années de mission dans la Haute-Éthiopie*, t. I, ch. XIV, p. 212-214). Cette province, montagneuse et éloignée, fut souvent indépendante et, de nos jours encore, elle obéit à un roi vassal de Menilek. Dans un discours à ses soldats, 'Amda-Ṣyon I rappelle les guerres qu'ils eurent à y soutenir (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 16; Perruchon, *Histoire des guerres de 'Amda-Ṣeyôn*, p. 39,141; cf. aussi Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, VIII, vers 25); sous ce prince, elle était gouvernée par un nagâchi (Dillmann. *op. laud.*, p. 6; Perruchon, *op. laud.*, p. 11, 19); un corps de troupes, commandé par deux liqs, Ouâdlaï et Ḥarba-Igarâ, portait le titre de Guajâm de droite et Guajâm de gauche (Dillmann, *op. laud.*, p. 21; Perruchon, *op. laud.*, p. 58, 123). D'après un passage d'un chant gëëz-amhariña, il semble qu'Isḥaq ait eu aussi affaire au Gojâm (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, II, v. 4). Sous Zarëa-Ya'qob, le gouvernement de cette province était confié à un Râq-Mâsaré (Dillmann, *Ueber die Regierung des Königs Zar'a-Jacob*, p. 13; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baeda-Mâryâm*, p. 15), plus tard à 'Asnâf-Samërâ, probablement une des filles du roi (Dillmann, *op. laud.*, p. 31; Perruchon, *op. laud.*, p. 95). Un chant en l'honneur du même prince mentionne le Gojâm (Guidi, *Le canzoni*, X, v. 41). Sous Baëda-Mâryâm, le gouverneur, Anbasâ-Dâouit, avait repris le titre de nagâchi; il reçut les Tanât qui s'étaient révoltés contre le nëgouch et les déporta dans le Gambotâ (Perruchon, *op. laud.*, p. 158-159); il était à peu près indépendant et payait seulement tribut au roi qui, en mourant, lui recommanda son fils Eskëndër encore enfant. Mais Anbasâ-Dâouit mourut peu après (Perruchon, *op. laud.*, p. 160-161). Au moment de l'invasion musulmane, le gouverneur de Gojâm était le patrice Grégoire; il fut pris à la bataille d'Aïfars par un page du Farachaḥam 'Alî, parvint à s'évader après trois mois de captivité et s'enfuit dans le Gojâm, où il fut assassiné.

1. Le Bégamëdër est situé à l'est du lac de Tsana, sur la rive droite de

l'Abâoui ou Nil Blanc et s'étend jusqu'au Bachilo, un des principaux affluents de ce fleuve. C'est dans cette province qu'est située la célèbre résidence de Dabra-Tabor. Le nom de Bégamëdër signifie non le *pays des moutons*, comme l'interprète Lobo (ap. Legrand, *Relation historique d'Abissinie*, p. 109), mais le « pays des Bega » probablement apparentés aux Bega (Bogos ou Bilins) mentionnés dans les inscriptions éthiopiennes et grecques d'Adulis et d'Aksoum (cf. Vivien de Saint-Martin, *Éclaircissements géographiques et historiques de l'inscription d'Adulis*, p. 30-31; Dillmann, *Ueber die Anfange des axumitischen Reiches*, p. 207; Glaser, *Die Abissinier in Arabien und Afrika*, p. 22-45; Müller, *Epigraphische Denkmäler aus Abissinien*, p. 7, 11, 55; Bent, *The sacred city of the Ethiopian*, p. 240, 241, 254, 259-264. — Sous 'Amda-Ṣyon I, le Bégamëdër était administré par un makuanën (Dillmann. *Die Kriegsthaten*, p, 6 : Perruchon, *Histoire des guerres de 'Amda-Ṣeyon*, p. 11, 119). Une propagande juive, faite par les Agaous du Sëmèn, du Ouagarâ, de Ṣalamt et du Ṣëgâdé, eut un grand succès et 'Amda-Ṣyon dut envoyer une armée composée de gens du Dâmot, de Ṣaqalt, de Gondar et du Ḥâdyâ, sous la conduite de Ṣaga-Krëstos (Visage du Christ) pour avoir raison des renégats (Dillmann, *op. laud.*, p. 11; Perruchon, *op. laud.*, p. 23, 128-129). Zarëa-Ya'qob donna le gouvernement de cette province à une de ses filles, Abâlâ-Mâryâm (var. Ṣabâla-Mâryâm) avec le titre de Râq-Masaré (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 12, 13, 31; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 14, 15, 95). Le gouverneur du Bégamëdër, au moment de la conquête musulmane, était l'Azmâtch Yëshaq : il fut tué à la bataille d'Aïfars par le Ṣomâli 'Alî ben Medjdjir, de la tribu de Mattân. Alvarez dit que c'est le plus grand royaume des terres du Prêtre Jean, mais il l'étend jusqu'au Tigré (*Verdadeira informação*, ch. CXXXVI, p. 167-168). Au temps de Ludolf, il était partagé en treize régions : Andabèt, Atkanâ, Dabr, Esté, Goumâ, Qourâ, Maqèt, Machalamyâ, Nafas-Maoutha, Sëmâda, Ṣamâ; Ouaïna-Dëgâ (où fut tué Grâñ), Ououdo (*Historia æthiopica*, l. I, ch. III, § 12-13). Le P. Godinho en comptait dix-sept et ajoutait que le pays était peuplé en partie de païens, en partie de chrétiens (*De Abassinorum rebus*, l. I, ch. VI, p. 14); sur les missions des Jésuites dans cette province, cf. *Histoire de ce qui s'est passé au royaume d'Éthiopie, Relation de l'année MDCXXIV*, par le P. Paës, p. 116-124. *De la Résidence de Bagamedri*. Au commencement de ce siècle le Bégamëdër était devenu l'apanage du Ras-Bitouadad. Cf. sur le Bégamëdër, Bruce, *Voyage*, t. III, 288-290; Plowden, *Travels in Abyssinia*, p. 186-189, 376-400; Th. von Heuglin, *Reise nach Abessinien*, p. 298-300; Arnaud d'Abbadie, *Douze ans dans la Haute-Éthiopie*, p. 149-150; F. v. Klöden, *Beitraege zur neuer Geographie von Abissinien*, p. 35; H. Rassam, *British Mission in Abyssinia*, t. II, p. 130-150; Dufton, *Narrative of a journey through Abyssinia*, p. 176-292; Raffray, *Abyssinie*, p. 231-250; Winstanley, *A visit to Abyssinia*, t. II, p. 167-208; Rohlfs, *Meine Mission nach Abissinien*, p. 193-202; Massaja, *Mes trente-cinq années de mission*, t. I, p. 245-261; Vigoni, *Abissinia*, p. 179-192.

2. Sous 'Amda-Ṣyon, Qëdâ était gouverné par un Saḥafalâm (Dillmann,

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE L'ABYSSINIE

(XVI[e] SIÈCLE)

PAR

CHIHAB ED-DIN AHMED BEN 'ABD EL-QADER

SURNOMMÉ ARAB-FAQIH

TRADUCTION FRANÇAISE ET NOTES

PAR

RENÉ BASSET

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

MEMBRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, FLORENCE ET LEIPZIG, ETC.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1899

FASCICULE II-III.

de la mer. Toute l'Abyssinie fut agitée. Les plus illustres patrices du Tigré étaient au nombre de vingt-quatre: chacun d'eux avait sous ses ordres une armée innombrable. De même pour les gens du Bégamëdër, de l'Angot, de Qëdâ et de Gâñ[1]: on eût dit des vols épars de sauterelles, que Dieu seul pouvait compter. Tous les chrétiens se réunirent; les troupes des infidèles étaient rassemblées à Bèt-Amḥarâ avec des équipements considérables, des cottes de mailles à plusieurs rangs et des armes innombrables.

Je tiens le récit suivant de 'Abbâs, un musulman de ceux qui se trouvaient avec le roi à Bèt-Amḥarâ; il avait apostasié, puis il revint à l'islâm par une conversion sincère. Le prince lui demanda : « Qu'en dis-tu, 'Abbâs, quand l'imâm verra notre armée, soutiendra-t-il notre attaque, ou non? » — « Je lui répondis : Pour lui, il ne manquera pas de prendre un des deux bons partis; mais pour ce qui est de son armée, je ne sais ce qu'elle fera. » – « Tu m'as dit vrai, reprit le roi; si tu m'avais

Die Kriegsthaten, p. 6; Perruchon, *Histoire des guerres de 'Amda-Ṣeyôn*, p. 11, 119); sous Zarëa-Ya'qob, par un Eraq-Masâré (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 13; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baeda-Mâryâm*, p. 15); le même prince y établit des Thiaouas (Perruchon, *op. laud.*, p. 47). Baëda-Mâryâm y nomma un Bâḥr-Nagâchi (Perruchon, *op. laud.*, p. 111) et plus tard un Saḥafalâm (Perruchon. *op. laud.*, p. 145). Au moment de la conquête musulmane, le gouverneur de la province de Qëdâ était le patrice Kouflé, fils de Takla-Iyasous; il fut pris par Ḥasan, page d'Aḥmed Grâñ, à la bataille d'Aïfârs où périt son père. Il paraît avoir été remplacé par un Godjâm-Nagâch, nommé Takla-Ḥaouâryât (Plante des Apôtres) qui fut tué, après s'être vaillamment défendu, dans la déroute où périt Ouasan-Sagad. Au commencement du combat, son fils tua un Tigréen musulman nommé 'Abd Allah (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. Djân ou Gân paraît être la province de Gâñ, dont Zarëa-Ya'qob donna le gouvernement à Aṣnâf-Ṣagadou, un de ses neveux (Dillman, *Ueber die Regierung*, p. 12; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baeda-Mâryâm* p. 14); le gouverneur avait le titre de Râq-Masârâ (Dillmann, *op. laud.*, p. 13; Perruchon, *op. laud.*, p. 16); Zarëa-Ya'qob y établit des Thiaouâs (Perruchon, *op. laud.*, p. 47). Sous Baeda-Mâryâm, le gouverneur avait le titre de nëgouch (Perruchon, *op. laud.*, p. 112).

dit que son armée résisterait à mon attaque, je t'aurais traité de menteur, et je n'aurais plus eu confiance en toi, mais tu as bien fait de me dire : Je n'en sais rien[1]. » Quant au patrice Our'aï 'Othmân le renégat, que le roi avait laissé à Bâdeqé, il réunit les troupes infidèles, telles que celles du Daouâro, du Bâli, de Ouanâg-Djadâb, de Ouanâg-Anbâ[2], d'El-Mâyâ[3],

1. Ce passage est assez obscur : le musulman avait répliqué par une parole à double entente. Le texte de Nerazzini doit être singulièrement différent de celui-ci, si l'on en juge par la traduction : *Se l'Iman* (sic) *vedrà tanti soldati tornerà indietro o ci attacherà? — Abbas rispose : che quell'uomo* (*ossia l'Iman*) *aveva dato la sua anima al cielo e ancorchè vedesse un numero di soldati dieci volte maggiore, li attacherebbe ugualmente. Il rè gli rispose : Bravo, tu mi hai detto la verità* » (p. 17). Mais la traduction est-elle fidèle? Il est permis d'en douter.

2. Ce nom ainsi que les trois suivants manquent dans Nerazzini.

3. Le nom de Mâyâ ou El-Mâyâ désignait une population d'habiles archers qui furent tantôt au service de l'Éthiopie, tantôt à celui de Grâñ. Il en est fait mention à plusieurs reprises dans les annales éthiopiennes, et il semble par fois que ce nom désigne un corps de troupes. C'est ainsi que pour le Dâmot et le Gojâm, par exemple, certains régiments portaient le nom du pays où ils avaient été levés. Il existe encore aujourd'hui une rivière de Maya, affluent du Gobelé, et dans laquelle se jette la rivière Amaresa qui passe près de Harar (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 301). Ce furent les El-Mâyâ d'Arho qui, à l'instigation de Za-Sëlous, tuèrent en 1495 d'un coup de flèche le roi Eskëndër, oncle de Lëbna-Dëngël (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 12, 103 et note 114, p. 248; Perruchon, *Histoire d'Eskender*, p. 30, 44 note 3, et 45, note 1). On connaît encore aujourd'hui un endroit du nom d'Arho, entre Assab et l'Abyssinie, à ce qu'il semble sur le territoire des Danâkil (Afar ou Ṭalṭal; Guidi, *Documenti amariña*, p. 287). Faut-il y voir l'Arho habité par les El-Mâyâ au temps d'Eskëndër : ils auraient été des Danâkil et auraient changé de résidence, car, au temps de Sartsa-Dëngël (1563-1595), nous les trouvons dans le pays de Ouâg, et à la fin du XVIIe siècle, leur nom était porté par une localité, sur la rive droite de l'Abâoui, près du Gibé, sur la route de l'Inâryâ, non loin de l'endroit où Iyâsou (1680-1706) vainquit les Mathiâ de Dilâmo (*Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 55, 165). C'est là qu'ils eurent à soutenir une guerre contre Birmadja, chef des Borân-Gâllâ, fils de Kilalé, le conquérant du Daouâro (Schleicher, *Geschichte der Galla*, p. 23). Lors de la retraite des musulmans, avant la bataille de Chëmbra-Kouré, un corps de trois mille El-Mâyâ qui rejoignaient le roi d'Abyssinie, fut surpris par eux et les prisonniers massacrés jusqu'au dernier, tant étaient grandes la haine et la

d'Arʿan[1], de Ganz[2], du Faṭagâr, du Dâmot. Les principaux patrices étaient au nombre de sept, chacun ayant sous ses ordres une armée considérable. Au temps de l'aïeul du roi d'Abyssinie[3], il n'y avait dans le Faṭagâr qu'un patrice unique qui commandait en chef: ce prince en établit sept qui rivalisaient les uns avec les autres pour guerroyer contre les musulmans [fº 15]. Les soldats et les bandes d'infidèles étaient si considé- [Fº15] rables que personne n'était resté dans le royaume ; tous s'étaient rassemblés pour faire la guerre aux musulmans, afin de les empêcher d'approcher de leur pays, de leurs églises, et surtout de l'église royale[4] qui était à Bâdeqé où se trouvait la demeure du roi. Or l'imâm avait l'intention de la brûler. « Il n'arrivera pas à cette église, disaient les infidèles, que nous n'ayons péri jusqu'au

peur qu'ils inspiraient aux hordes d'Aḥmed Grâñ et à leur chef. Un corps d'El-Mâyâ servait dans l'armée du patrice Eslam-Sagad qui fut tué à Aïfars (1531). Leur pays fut conquis par Farachaḥam Dîn, qui en fut nommé gouverneur, et leur chef Zardji (var. Tasfou) embrassa l'islamisme en présence de l'imâm à qui il amena un corps d'archers (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. Arʿan était situé entre le Faṭagâr et le pays d'El-Mâyâ.

2. La carte portugaise de 1662 publiée par M. Perruchon à la suite des *Chroniques de Zar'a-Yaʿeqob et de Baeda-Mâryâm*, place ce pays à l'ouest des sources de l'ʿAouach, au sud du Choa, au nord-est du Gouragué, au nord du Ḥâdyâ. C'est à peu près l'emplacement que lui assigne Alvarez, qui ajoute que ce pays était peuplé, moitié de chrétiens, moitié de païens, et se trouvait près du Gamou (*Verdadeira Informação*, ch. xxxii, p. 165). Cette province paraît avoir été fertile en bœufs (Perruchon, *op. laud.*, p. 148). Aujourd'hui elle est occupée par les Gallâ Metcha (cf. D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 301). Elle est mentionnée pour la première fois dans un chant en l'honneur de ʿAmda-Ṣyon I (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, VIII, vers 8) et dans un autre en l'honneur de Zarëa-Yaʿqob (Guidi, *op. laud.*, X, vers 37). Sous ce prince, le gouverneur avait le titre de *hégano* (en adoptant la correction de Dillmann, *Zur Regierung*, p. 13, au lieu de *Geber* donné par M. Perruchon, *op. laud.*, p. 15). Sous Baëda-Mâryâm, c'était un Garâd (Perruchon, *op. laud.*, p. 112). Lors de l'expédition de Grâñ, il fut soumis et ses habitants convertis de force à l'islâm par le Garâd ʿAbd en-Nâṣer qui en devint gouverneur.

3. Baëda-Mâryâm (1468-1478).

4. L'église de Bâdeqé avait été bâtie par la reine Eléni (Hélène), mère de Lëbna-Dëngel; elle fut pillée, puis brûlée après la bataille d'Aïfars par Mattân le Ṣomâli et le Farachaḥam ʿAli Ankarsaḥ.

dernier[1]. » Le patrice rassembla à Bâdeqé ses troupes et ses soldats, attendant l'imâm ; de même le roi d'Abyssinie l'attendait à Bèt-Amḥarâ avec son armée. Quant aux musulmans qui étaient réunis à Eddîr, il partirent de cet endroit et, à deux jours de là, arrivèrent à Baqoulzar[2] qui est un fleuve abondant en eau. Là, l'imâm réunit ses troupes et les rangea en bataille.

Il arbora un drapeau blanc et le confia au vizir 'Addolé à qui il donna des gens du Sîm, de la tribu des Ṣomâlis[3], de celle des Habr-Magadé et de celle d'Aḥmed Gouraï. Ils avaient avec eux deux cents cavaliers et deux mille fantassins pareils à des lions féroces. Les chefs de ces cavaliers étaient des Malasâi[4] : c'étaient l'émir Modjâhid Souḥa, Absamâ-Nour, le Garâd Cham'oun, le Garâd Borhân[5], Balaou 'Abd, 'Allouch ben El-Haïdjen[6], Ayoub,

1. Les annales éthiopiennes accentuent encore plus la présomption des chrétiens : en voyant le petit nombre des musulmans, les soldats de Lëbna-Dëngël disaient : « A quoi bon combattre avec la lance et l'épée ce petit nombre de gens que voilà devant nous comme des moucherons: nous pourrons les renverser de leurs chevaux sans épées, et ils ne seront pas en état de nous combattre » (Rossini-Conti, *Storia di Lebna Dengel*, p. 12, 22).

2. Baqoulzar est déjà cité dans l'histoire de 'Amda-Ṣyon I comme le théâtre d'une bataille livrée aux Musulmans de Darâdër. C'était aussi le nom d'un district déjà occupé à cette époque par les Musulmans (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 8; Perruchon, *Histoire des guerres de 'Amda-Ṣeyôn*, p. 13, 14, 121, 422).

3. Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, manque dans la traduction de Nerrazzini (p. 18).

4. Le nom de Malasâi est celui que la Chronique éthiopienne emploie parfois pour désigner les musulmans (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 15, 106). On le trouve aussi chez les écrivains portugais du xvi[e] siècle : ainsi Fernandes qui l'explique par « Amalécites », Fernão Guerreiro, Tellez, (ap. Pereira, *Historia de Minas*, note 17, p. 59). Peut-être faut-il les rattacher à la racine]amhariña|*mälläsä*|: dans ce cas, il aurait le sens de « converti ». Le verbe *melesé* existe aussi en tigriña avec le sens de « retourner » etc. Le mot généralement employé en gëëz pour désigner les musulmans est *tanbalât*, qui signifiait d'abord « intercesseur », puis « khalife » (cf. Dillmann, *Lexicon linguæ æthiopicæ*, col. 562).

5. Le Garâd Borhân (ed-dîn) se distingua à la bataille de Chëmbra-Kouré.

6. C'était un des plus célèbres cavaliers du Sîm ; il mourut à Modjou dans le Faṭagar, tandis qu'il servait dans l'armée du vizir 'Addolé.

Khâled el-Ouarrâdî[1] : celui-ci leur servit de guide pour la route : c'était un des plus vaillants parmi les cavaliers; il avait réuni des cavaliers renommés pour leur bravoure. Il y avait aussi El-Our'aï Nour Qalṭa, fils de 'Omar, beau-frère du Garâd Maḥfouzh[2]; le Farachaḥam 'Othmân Yemâdj[3], Amadjed Aḥmed ben El-Ḥosaïn, Sâr Abou Bekr, Mouminât Abou Bekr, Dël-Sagad, le cavalier du Sîm[4], Choum Ouardâï, Haïdjen 'Othmân Ouardâï[5] : tous ces gens avaient embrassé l'islâm par une conversion sincère et s'acquittèrent des devoirs de la guerre sainte pour Dieu; le seigneur parfait, combattant pour la foi, le dévot, Ouachra Cheïkh Ḥâmed, fils de l'ascète parfait; il était du nombre des savants pieux, craignant Dieu, qui suivaient ces cavaliers renommés.

L'imâm arbora aussi un drapeau rouge qu'il remit à son beau-

1. Il est quelquefois surnommé El-Ouardâi. Il servit de guide aux musulmans, se distingua à l'escarmouche de Kassam en tuant un patrice, convertit à l'islâm les gens de Jân-Zallaq après la mort de leur chef Ouasan-Sagad, puis ceux de Qaouat, surnommé le petit Gojâm à cause de sa fertilité; il reçut le commandement de cette province. Il mourut après la défaite des musulmans devant l'amba royal de Gëché (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. Nour Qalṭâ reçut plus tard du vizir 'Addolé le commandement d'une troupe de soixante-dix cavaliers avec lesquels il vainquit les patrices Fânîl, gouverneur du Ouâg, sur les bords de l''Aouach, et 'Addalou, gouverneur du Bâli (cf. *Fotouḥ*).

3. Il prit part à la poursuite du roi d'Éthiopie, dirigée par le Garâd Aḥmouchou et se distingua à la bataille livrée par le vizir 'Abbâs à Tasfa-Le'oul dans le Sarâoué. Il fut ensuite chargé, avec le Garâd 'Othmân ben Djaouher du gouvernement du Samèn (cf. *Fotouḥ*, passim).

4. A la bataille de Chëmbra-Kouré, il tua Mendîl, un des deux eunuques préposés à la garde du trésor du nëgouch. Il prit part à l'expédition du Bâli, se distingua lors de la prise du patrice Takla-Hâïmânot, combattit à l'arrière-garde pendant la retraite des musulmans; après la bataille d'Anṭakyah, il pénétra dans la province de Charkhah, fut de ceux que Grâñ envoya, sous la conduite de l'émir Abou Bekr Qaṭën détruire le couvent de Dabra-Libânos; plus tard, le vizir 'Addolé le chargea de ravager le pays de Gabargé, voisin du Faṭagâr; il devint gouverneur du pays de Da'în (cf. *Fotouḥ*, passim).

5. Ce nom de *haïdjen* paraît être la transcription de *hégano*, titre porté entre autres par le gouverneur du Ganz.

frère Mattân ben 'Othmân ben Khâled, le chef des Ṣomâlis, le plus brave, le plus vaillant d'entre eux. Il lui donna cent dix cavaliers et trois mille fantassins, auxquels il ajouta la tribu de Ḥarti[1], celle de Girân et celle de Mazrâ, tous Ṣomâlis.

1. De nos jours, les Harti, qu'on appelle encore Herta, Arti ou Erté, sont considérés comme une fraction (fakhîda) de la famille des Ḥaouyah et sont établis sur la côte de l'océan Indien (côte des Benâdir) au nord-est d'Athala (Paulitschke, *Ethnographie*, p. 15). Les traditions varient sur leur origine : l'une d'elles les fait descendre d'un frère utérin d'Ogadèn : Merraïḥân et Darod, ancêtres des tribus de ce nom, auraient été les autres frères de Harti (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 16); suivant une autre, Harti aurait été fils de Darod, frère d'Ogadèn, de Bartale, de Geri, d'Esbeyḥân, de Merraïḥân et d'Abaskoul. Il aurait été la tige des cinq grandes tribus : Ouarsangéli, Medjourtîn, Dolbohante, Mor'ousa et Ogesalame (D'Abbadie, *op. laud.*, p. 339-347). Il faut encore citer l'opinion d'après laquelle Harti aurait été fils de Kablâlos et seulement petit-fils de Darod; les fils de Harti auraient été les ancêtres de Medjourtîn, des Dolbohante, des Ouarsangéli et des Dechichi (Paulitschke, *Ethnographie*, t. I, p. 49). C'est aussi ce que rapporte une autre tradition recueillie par Revoil (*La vallée du Darror*, p. 36, note). En résumé, il semblerait qu'au xvi[e] siècle, l'origine commune des Medjourtîn, Dolbohante, etc., était encore assez récente pour que ces tribus fussent réunies sous la dénomination générale de Harti, aujourd'hui portée seulement par une fraction des Haouyah, et qu'elles fussent sous l'autorité d'un seul chef. On voit avec quelle défiance on doit accepter la tradition qui ferait vivre Harti, assimilé à Djabarti b. 'Isma''îl en l'an 75 de notre ère (Revoil, *La vallée du Darror*, p. 315). Du reste, Guillain, en donnant la liste des fils de Medjourtîn qui régnèrent sur cette dernière tribu, ne compte que vingt-cinq générations : Medjourtîn, Aouah, Nolaïs, Oualed Djebem, Talakher, Oumednebi, Djebraïl, Ibrahim, Moḥammed, Sliman, Maḥmoud, 'Othmân, Yousef, Maḥmoud, 'Omar, 'Alî, Yousef, Maḥmoud, Moḥammed, 'Alî, Yousef, Maḥmoud, 'Othmân, Yousef et Maḥmoud qui régnait au milieu de ce siècle (*Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*, t. I, p. 440-441). A la bataille de Chëmbra-Kouré, les Harti étaient au nombre de trois cents fantassins armés de sabres et placés à l'aile gauche de l'armée musulmane. De l'aveu de Chihâb ed-dîn, c'étaient les plus fanatiques et les plus féroces musulmans, écumant comme des chameaux furieux à la vue des chrétiens. Toutefois, à cette bataille, leur courage comme celui des autres Ṣomalis ne fut pas à la hauteur de leur fanatisme : chargés par l'aide droite des chrétiens, ils prirent la fuite et faillirent compromettre le sort de la journée qui fut rétabli par le centre commandé par Aḥmed et composé des Malasâi : trois mille Ṣomâlis périrent en fuyant.

Ensuite il arbora un troisième drapeau mêlé de jaune et de rouge [1] et le confia au vizir Nour ben Ibrahim ; il réunit autour de lui les tribus du Choa [2] et du Hargâï [3]; leur chef était alors Moḥammed ben Ibrahim, frère de l'imâm [4] ; il y avait aussi les soldats de Djerîr, dont le chef était frère utérin du sulṭân 'Omar-dîn. Le nombre des cavaliers était de cent, celui des fantassins de deux mille ; ils furent réunis sous l'autorité du vizir Nour ben Ibrahim. Parmi les principaux cavaliers, il y avait le cheïkh Daoud, le cheïkh Zemâlah, le Garâd 'Alî Fangalah, Goïta Ibrahim,

1. N. : *una bandiera verde* (p. 18).

2. Le Choa désigne ici non le royaume du même nom qui paraît avoir été toujours habité par les chrétiens, mais un canton situé, comme il est dit plus loin, auprès des sources de l''Aouâch (fol. 49). C'est lui dont il est question dans l'histoire de 'Amda-Ṣyon I qui ravagea cette province peuplée de musulmans (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 8; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Ṣeyon*, p. 13, 121).

3. Le Hargâï est déjà mentionné dans le message de 'Amda-Ṣyon à Ṣabr ed-dîn comme un pays musulman ravagé par lui lors de sa guerre avec Ḥaqq ed-dîn (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 8; Perruchon, *Histoire des guerres*, p. 13, 121). Le chef (*makuanĕn*) de Hargâï fit plus tard partie de la ligue de tous les princes musulmans sous la direction de Djemâl ed-dîn (Dillmann, *op. laud.*, p. 19; Perruchon, *op. laud.*, p. 51, 150). Maqrîzî (*Historia reg. islam.*, p. 31) la cite comme le théâtre d'une défaite de l'émir Djemâl ed-dîn au temps du nĕgouch Yĕsḥaq. Sous Baëda-Mâryâm, le choum de cette province, qui faisait partie du royaume d'Adal, fut fait prisonnier par ce prince (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baeda-Mâryâm*, p. 166). Un canton de ce nom existait encore en 1840 avec un chef du nom de 'Abdi qui résidait à Qotta (?) : le Hargâï était séparé du Zindjiro par le Gibé (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 11, 257).

4. Ce Moḥammed, frère de l'imâm, est sans doute le Sidi Maḥamad des annales éthiopiennes. Il fut nommé gouverneur du Dâmot après la conquête de cette province par le vizir 'Addolé. Il fut tué avec Esmân et Talîlâ dans une bataille livrée dans le Ouagarâ par les Éthiopiens et les Portugais, sous le règne de Galâoudéouos, le 9 novembre 1542, d'après les annales éthiopiennes, le 6 février 1543 suivant les historiens portugais (cf. *Études sur l'histoire de l'Éthiopie*, p. 19, 111 ; Conzelman, *Chronique de Galâwdéwos*, p. 21 et 133, note 3; Castanhoso, *Historia das cousas*, ch. XXIII, p. 73 : ce dernier ne mentionne parmi les chefs que 'Othmân, *Mira Yzmão*).

seigneur de Gëdâï[1]; le Farachaḥam Ouasangé[2]; Goïta ʿOthmân : c'étaient de braves cavaliers ainsi que ceux qui les suivaient[3].

Le drapeau de l'imâm Aḥmed qui se tenait au centre était blanc avec une bordure rouge[4]. *Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux; nous avons remporté pour toi une victoire éclatante pour* (montrer) *que Dieu te pardonne tes fautes passées et récentes, qu'il accomplit ses bienfaits envers toi, qu'il te guide vers le chemin droit, qu'il t'aide de son puissant secours, victoire venant de Dieu et secours proche*[5]; — *Dieu a écrit : Je triompherai ainsi que mes envoyés; Dieu est fort et puissant*[6]. *C'était un devoir pour nous de secourir les croyants*[7]. — *Certes nous viendrons en aide à nos envoyés et à ceux qui auront cru en cette vie au jour où les témoins se dresseront*[8]. *Nous avons autrefois promis à nos serviteurs, à nos envoyés qu'ils seraient aidés et que nos armées triompheraient pour eux*[9]. *Seigneur, accorde-nous la constance,*

1. Le Gëdâï était, comme le Hargâï, un canton peuplé de musulmans, ravagé par ʿAmda-Ṣyon I dans sa guerre contre Ḥaqq ed-dîn (Perruchon, *Histoire des guerres*, p. 13, 121). La capitale de ce pays qui portait le même nom, paraît avoir été, pendant quelque temps, la résidence du roi d'Abyssinie, car on voit par Maqrîzî (*Historia reg. islam.*, p. 27) que le nëgouch Yësḥaq y fut vaincu en 1422 par El-Manṣour ben Saʿad ed-dîn, roi d'Adal et une seconde fois par Djemâl ed-dîn, successeur d'El-Manṣour (*Historia reg. islam.*, p. 29). Le Garâd de cette province fut au nombre des prisonniers faits par Gabra Iyasous, officier de Baëda-Mâryâm dans une campagne contre l'Adal (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Yaʿeqob et de Baeda-Mâryâm*, p. 166).

2. Ce Farachaḥam Ouasangé, probablement un renégat, n'est pas à confondre avec un chrétien du même nom, le Qâñ-Gétâ Ouasangé qui périt près du Nil Bleu (*Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 105).

3. Tous ces détails sur les compagnons de Nour manquent dans Nerazzin (p. 18).

4. N. dit simplement : « *la bandiera* rossa » et supprime le détail des devises (p. 18).

5. *Qorân*, sour. XLVIII, v. 1-3.

6. *Qorân*, sour. LXI, v. 13.

7. *Qorân*, sour. LVIII, v. 21.

8. *Qorân*, sour. XXX, v. 46.

9. *Qorân*, sour. XL, v. 54.

fortifie nos pas et aide-nous contre les infidèles[1], *Seigneur, accorde-nous la constance et fais-nous mourir en musulmans*[2]. *Ne te rappelles-tu pas l'assemblée des Israélites après* (la mort de) *Moïse, quand ils dirent à un de leurs prophètes : Envoie-nous un roi, nous combattrons dans la voie de Dieu. Il leur dit : Refuserez-vous de combattre quand la bataille sera décrétée? Ils reprirent : Et pourquoi ne combattrions nous pas dans la voie de Dieu, nous qui avons été chassés de nos demeures et* (séparés) *de nos enfants! Lorsque le combat leur fut ordonné, ils tournèrent le dos sauf un petit nombre, mais Dieu connaît les méchants*[3]. *Dieu a entendu les paroles de ceux qui disaient : Dieu est pauvre et nous sommes riches. Nous écrirons ce qu'ils ont dit, et comment ils ont tué injustement les prophètes, et nous leur dirons : Goûtez le châtiment du feu*[4].

Au milieu du drapeau étaient écrites quatre lignes consécutives; premièrement : *N'as-tu pas vu ceux à qui on a dit : Reposez-vous, vaquez à la prière et faites l'aumône. Lorsqu'on leur ordonna de combattre, voici qu'une partie d'entre eux, craignant les hommes autant et plus que Dieu, dirent : Seigneur, pourquoi nous ordonnes-tu de combattre ; si seulement tu nous donnais du répit jusqu'à un temps prochain. Dis : Les richesses de ce monde sont peu de chose*[5]. La seconde ligne portait : Je vous ai fortifiés par le Vivant, le Durable [f° 16] qui ne meurt jamais ; j'ai écarté de [F°16]
vous les maux en répétant des milliers de fois : Il n'y a de force et de pouvoir qu'en Dieu l'élevé, le puissant. — La troisième ligne portait : *L'autre vie est le vrai bien pour celui qui craint Dieu*[6]. *Raconte-leur l'histoire réelle des deux fils d'Adam, lorsqu'ils offrirent un sacrifice : l'offrande de l'un fut acceptée ; celle de*

1. *Qorân*, sour. XXXVII, v. 171-173.
2. *Qorân*, sour. II, v. 251.
3. *Qorân*, sour. VII, v. 123.
4. *Qorân*, sour. II, v. 247.
5. *Qorân*, sour. III, v. 177.
6. *Qorân*, sour. IV, v. 79.

l'autre, repoussée. Celui-ci dit (à son frère) : *Je te tuerai. Il répondit : Dieu n'agrée* (les offrandes) *que de ceux qui le craignent*[1]. La quatrième ligne : ces deux vers que 'Alî ben Abou Ṭâleb avait, à ce qu'on rapporte, inscrits sur son étendard :

« La guerre, si t'en occupes, n'y mets pas d'indolence.

« Sois constant contre ses terreurs : la mort n'arrive que par la destinée ».

Ils avaient été écrits ce jour-là par le jurisconsulte, le saint, le vertueux mufti des musulmans, Sidi Abou Bekr, fils de Naṣr ed-dîn, fils de Moḥammed, surnommé Archounah[2].

Il fut de ceux qui assistèrent à la bataille de Chëmbra-Kouré avec l'imâm Aḥmed ; il assista avec lui aux autres combats. C'était un homme vertueux, récitant fréquemment le Qorân, soit en marche, soit au repos, soit debout, soit à cheval ; il le lisait continuellement ; il prêchait les musulmans et leur servait d'imâm pour la prière. Quand il récitait le Qorân en priant, il ne prononçait que les versets de la guerre et du combat, et ceux qui ont été révélés en l'honneur des combattants dans la voie de Dieu ; il les excitait à la lutte et leur en inspirait le désir[3]. L'imâm des musulmans, Aḥmed ben Ibrahim, se tenait au centre, ayant autour de lui deux cents cavaliers, de ses compagnons et de ses pages, pareils à des lions furieux et à des chevaux garnis d'armures. Parmi les principaux cavaliers célèbres pour leur bravoure, il y avait l'émir Ḥosaïn el-Gâtourî, gouverneur du Daouâro après la conquête ; l'émir Zaḥarbouï Moḥammed, cousin paternel de l'imâm — que Dieu lui fasse miséricorde. Il avait été pris par les infidèles dans l'expédition du Daouâro, ainsi que

1. *Qorân*, sour. v, v. 30.

2. Abou Bekr Archounah prit hautement le parti de l'imâm et alla le mettre sur ses gardes quand le sulṭân 'Omar-dîn, de concert avec la plupart des compagnons d'Aḥmed, voulut s'approprier le butin fait par lui dans le Daouâro et le chasser en Arabie. Archounah avait pour fonctions de prêcher la guerre sainte (cf. *Fotouḥ*, passim).

3. Tous ces détails sur Archounah manquent dans Nerazzini (p. 18).

nous l'avons mentionné; ils l'avaient conduit au roi d'Abyssinie. L'imâm avait envoyé dire : Ce prisonnier que vous avez est mon cousin ; nous vous enverrons sa rançon en argent. Quand le roi apprit qu'il était cousin d'Aḥmed, il l'expédia dans une contrée lointaine du pays d'Abyssinie, appelée le Dâmot. Il arriva que, comme Dieu avait ordonné que son serviteur musulman serait tiré des mains des chrétiens, il le délivra par sa puissance, si bien qu'il s'échappa de la prison et des fers; il marcha continuellement la nuit et se cachait le jour, seul, dans les déserts et les solitudes, jusqu'à ce qu'il arriva en pays musulman, quatre mois avant la bataille de Chëmbra-Kouré. Il y assista, ainsi qu'aux autres expéditions, et combattit pour Dieu comme il est juste de combattre [1]; il avait de la bravoure, de la générosité, de la force, du courage, comme on le trouvera mentionné plus loin. Il y avait aussi Kouchem Abou Bekr; c'était un homme juste, pieux, dévot, zélé pour la foi, attaché à la religion. Il mourut martyr dans le Daouâro, comme il sera rapporté plus loin — le Garâd Aḥmouchou, fils d'Aḥmed, un héros solide; un cavalier destructeur — le Garâd 'Abd en-Nâṣer, gouverneur du Ganz après la conquête : c'était un des vertueux combattants pour la foi, un des braves célèbres qui sacrifiaient leur sang dans la voie de Dieu très-haut. Il était de la maison de l'imâm, un des serviteurs qui lui furent dévoués en toutes choses. — Ṣabr ed-dîn [2], un vaillant cavalier : quand il voyait les infidèles, il ne pouvait se maîtriser si on ne le saisissait ; il devenait pareil à un chameau en rut ; le sang lui coulait des narines dans son ardeur pour Dieu, sa passion pour la guerre sainte dans la voie de Dieu.

1. Cf. *Qorân*, sour. xxii, v. 77.

2. Ṣabr ed-dîn était surnommé le chevalier de l'islâm et se distingua à l'assaut de Ouaṣel, dans le Bèt-Amḥarâ. Il fut envoyé sous la conduite de 'Abbâs au secours d'Our'aï Aboun qui guerroyait dans l'Ifât; il prit part ensuite à l'expédition du Garâd 'Abd en-Nâṣer dans le Hâdyâ, à celle du vizir 'Addolé contre le Bâli et après la conquête, reçut, avec le titre de Garâd, le gouvernement du Ouagara (cf. *Fotouḥ*, passim).

— le Farachaḥam Sulṭân ben ʿAlî des tribus de Yamli, et son compagnon Nour ben Naṣr ben ʿAlî, le Garâd Ṣiddîq ben ʿAlî [1] qui gouverna Charkhah [2], après la conquête; le Farachaḥam Dîn, demeura près du Ḥaṭi (le nĕgouch), après la mort de l'imâm, que Dieu lui fasse miséricorde, tout en restant musulman et en gardant sa religion ; il partit avec l'émir Nour, fils du vizir El-Modjâhid, vers le pays des musulmans, dans la ville de Harar où il mourut; après la conquête, il gouverna Leqâyah, le Farachaḥam ʿAlî, gouverneur de l'Angot après la conquête; El-Ourʿaï Moḥammed ben ʿAbd El-Ouâḥed ; l'émir Abou Bekr, surnommé Qaṭîn, qui équivaut à En-Naḥif (*le maigre*); c'était un des braves renommés, un des cavaliers célèbres et passés en proverbe; Goïta Tîdrous ben Adam [3]; Djacha ʿOmar [4], qui, après la conquête, gouverna le pays de Oualaqah [5] du côté de l'Abâoui [6] ; celui-ci

1. Le Garâd Ṣiddîq ben ʿAlî se distingua à la bataille de Chĕmbra-Kouré. Devenu gouverneur de Charkhah, il fut envoyé au secours du vizir ʿAddolé lors de la conquête du Bâli (cf. *Fotouḥ*, passim). Un autre Ṣiddîq ben ʿAlî fut tué au combat de Bâdeqé.

2. Charkhah ou Charḥah était une province voisine de celle de Djânbah, limitrophe du Daouâro. Lors de la conquête musulmane, elle était gouvernée par le patrice Limou qui fut tué par Aḥmadouch à la bataille de Zalla dans le Bâli.

3. Tîdrous ben Adam se déclara pour l'imâm lors de sa querelle avec le sulṭân ʿOmar-dîn sur l'emploi du butin fait dans le Daouâro.

4. Djâchâ (var. Djâsâ) ʿOmar assista à la bataille de Chĕmbra-Kouré et prit parti pour le sultan ʿOmar-din contre l'imâm, à propos du butin fait dans le Daouâro.

5. C'est sans doute un district qui avait pris son nom de la rivière Oualaqâ, affluent de gauche de l'Abâoui, non loin du Gafat (cf. Pereira, *Chronica de Susenyos*, p. 28). Il est situé entre les deux rivières de Gechen et de Samba; ce pays, fertile mais malsain, est voisin du Choa (cf. Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 291).

6. L'Abâoui ou Abbâi, connu sous le nom de Nil Bleu (*Baḥr el-Azraq*), prend sa source près de Gĕché, dans l'Agaoumĕdĕr, puis traverse le lac Tsana et sortant près d'Enfraz, décrit une courbe qui embrasse les provinces du Gojâm et du Dâmot; il entre ensuite en Nubie par le Fazoql, traverse le Sennaar et vient se jeter dans le Nil Blanc (*Baḥr el-Abiadh*) à Kharṭoum. On sait que ses sources, visitées en avril 1618 par le P. Paës (P. Hieronymi, *Neue*

est un grand fleuve qui décrit un circuit et se jette dans le Nil d'Égypte ; Takhla ben Aqoua [1] ; Aḥmed Dîn ben Khâled ben Hargâya Moḥammed ; le Garâd 'Othmân ben Djaouher [2], gou-

Beschreibung, p. 14-21 ; Lobo, *Relation d'Abissinie*, p. 105, 107-109) furent ensuite retrouvées par Bruce qui chercha à déposséder le jésuite portugais de sa découverte et passa longtemps pour les avoir vues le premier. Les arguments qu'il développa (*Voyage*, t. II, p. 707-718) ont été suffisamment réfutés par Beke (*The sources of the Nile*, p. 106-119). Le P. d'Almeida en donne la description suivante : « Au milieu des montagnes dont je parle, ou plutôt de ces collines de Sacala, il y a un espace de terrain uni un peu inégal, et au centre de cette plaine qui mesure un tiers de lieue, il y a un petit lac qui a le diamètre à peu près d'un jet de pierre. Ce lac est tout plein d'herbes et d'arbustes dont les racines sont si enchevêtrées que pendant l'été on peut marcher dessus, et atteindre deux sources qui jaillissent du sol et qui sont éloignées l'une de l'autre à peu près d'un jet de pierre. On y voit l'eau claire et limpide. Les gens qui demeurent là disent qu'on ne peut pas atteindre le fond de ces sources, et quelques-uns en firent l'essai en introduisant des lances jusqu'à une longueur de vingt palmes sans toucher le fond. L'eau s'écoule de ce lac sous la terre, mais, par les herbes, on peut savoir le cours que prend son fil et il va d'abord vers l'orient jusqu'à la portée d'un fusil ; ensuite, il tourne vers le nord. L'eau devient visible sur terre à peu près à une demi-lieue de la source et elle forme une rivière pas trop grande » (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 359; une traduction de ce passage, inconnue à M. d'Abbadie, avait déjà été publiée dans la *Description de l'Empire du Preste-Jean*, p. 10-11, dans le *Recueil de divers voyages faits en Afrique et en Amérique*). A cette description, le P. Paës ajoute que les habitants de cet endroit prétendaient que la montagne voisine était remplie d'eau, d'autant que la plaine environnante était toute tremblante. C'est endroit n'est guère accessible que du côté nord (Ludolf, *Commentarius*, p. 122-123, d'après le P. Kircher qui a inséré dans son *Oedipus* des fragments de la relation du P. Paës). On sait que les Agaous offrent annuellement au Nil le sacrifice d'une vache. Cf. aussi la description donnée par Bruce (*Voyages*, t. II, p. 729-732), Ferret et Galinier, (*Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 258-260), et Arnaud d'Abbadie (*Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 229-532). Ce fleuve, l'Astapos des anciens, est mentionné pour la première fois sous le nom d'Abâoui dans la Chronique de Baëda-Mâryâm (cf. Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob de Baeda-Mâryâm*, p. 158).

1. Takhla ben Aqouâ (Agouâ) est probablement le même qui est appelé plus loin Takhlaï ben Adjouân (Agouân); il tua le patrice Ouâdjèmou à Chëmbra-Kouré et fut de ceux qui après la bataille d'Anṭakyah se lancèrent dans la province de Charkhah (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. Le Garâd 'Othmân ben Djaouher assista à la bataille de Chëmbra-Kouré,

verneur de Djân-Zalaq, après la conquête ; El-Our'aï Aboun ben 'Othmân ben Solaïmân, fils du sulṭân Moḥammed ben Badlâï, de la descendance de Sa'ad ed-dîn ; c'était un des héros les plus vaillants ; Bechârah ben Djochou [1] qui périt martyr à la bataille contre les El-Mâyâ, comme il sera dit plus loin. De ceux qui les suivaient, il n'y en avait pas qui n'eussent attaqué cent chrétiens et plus [2].

L'auteur reprend : Les musulmans partirent de Baqoul-zar et arrivèrent à Kouba qui est un grand fleuve ; ils étaient à deux étapes de l''Aouach, dans un désert absolu, sans eau ; il y en
[F°17] avait qui voulaient gagner le pays [f° 17] d'Abyssinie depuis cet endroit, ne pouvant marcher que de nuit à cause de la chaleur du soleil et du manque d'eau. Alors les musulmans délibérèrent entre eux. Les uns disaient : Nous marcherons de nuit ; les autres : Nous marcherons de jour. Ils s'en remirent à leur Créateur, à Celui

prit part avec trente cavaliers conduits par l'imâm à l'escarmouche de Bouro, faillit prendre le roi d'Abyssinie lors de la déroute qui suivit le combat de Ouaṣel dans le Bèt-Amḥarâ le 16 de rebi' I 938 (28 octobre 1531); fut chargé avec Khâled el-Ouarrâdi de convertir à l'islâm les gens de Qaouât après la mort de Ouasan-Sagad ; fit partie de l'expédition du Farachaḥam Dîn contre les El-Mâyâ, de celle de Ḥosaïn el-Gâtourî contre le Daouâro (1532), de celle de 'Addolé contre le Bâli puis contre le Sarâoué; il se distingua dans la bataille livrée par 'Abbâs à Tasfa-Lë'oul. Après avoir reçu le gouvernement de Djân-Zalaq, il partagea avec le Farachaḥam 'Othmân celui du Samèn. Dans la suite, il vainquit et tua Victor, le fils aîné de Lëbna-Dëngël, avec un grand nombre de personnages considérables (1539), mais il fut surpris et vaincu à Bourkalo-Makadâ par Galâoudéouos, fils et successeur de Lëbna-Dëngël et ne put le vaincre dans le Samèn (cf. *Fotouḥ*, passim ; *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 18, 109, 110).

1. Il assista à la bataille de Chëmbra-Kouré, brûla l'église de Bèt-Samâyat bâtie par la mère de Lëbna-Dëngël et celle de Dabra Naguadguad et fut tué d'une flèche empoisonnée, pendant l'expédition de Farachaḥam Dîn contre les El-Mâyâ. Son père Djochou (Guocho ?) qui servait dans l'armée chrétienne déserta au commencement du combat de Ouaṣel et se fit musulman ; il indiqua à Aḥmed le moyen de fabriquer des radeaux pour aborder à l'île de Ḥaïq et fut nommé gouverneur du Daouâro (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. Tous ces renseignements sur les cavaliers de l'imâm sont supprimés par Nerazzini.

qui les nourrit, cheminèrent de jour et dirent : Seigneur, tu nous a créés, ne nous abandonne pas. Ils se mirent en route sans savoir où ils trouveraient de l'eau. Tandis qu'ils marchaient dans cette situation, souffrant du manque d'eau, il arriva, grâce au mérite et au crédit des combattants pour la foi auprès de Dieu, qu'ils rencontrèrent de l'eau coulant à la surface du sol, sans qu'il fût tombé de pluie : et auparavant, cet endroit ne passait pas pour contenir de l'eau ; ils s'arrêtèrent là, firent boire leurs chevaux et leurs bêtes de somme, en puisèrent pour eux et y passèrent la nuit. Le lendemain, ils entrèrent dans l'ʿAouach. Ils étaient guidés sur cette route par Khâled el-Ouarrâdi, Djimmâ ʿAlî, Azerî ben Dalmassi et son frère : c'étaient les guides des musulmans [1].

Quand les musulmans passèrent la nuit près de l'ʿAouach, l'un d'eux qui se nommait Ibn Dalmassi vola un des chevaux des musulmans appartenant à Aboun Dâouâh [2], frère de l'émir Modjâhid, et se rendit avec lui près des chrétiens. Le propriétaire du cheval en informa l'imâm ; les combattants pour la foi se réunirent et récitèrent contre lui la *Fâtiḥah*. Quand arriva le moment de la prière de dhoḥa, le cheval se présenta de lui-même, et jusqu'à présent, on ne sait ce qu'est devenu celui qui l'avait volé. Les uns disent qu'il se noya dans l'ʿAouâch, les autres qu'il fut tué. Cela arriva grâce au mérite des combattants pour la foi. Les musulmans se dirent : Ceci est une marque de secours s'il plaît à Dieu.

Ils quittèrent l'ʿAouâch, et arrivèrent dans le pays de Mardjâi où ils se réunirent. Les tribus ṣomâlies se plaignirent du manque de provisions. Alors l'imâm Aḥmed envoya le vizir ʿAddolé avec ses troupes en éclaireurs, à un endroit nommé Djelbî, qui fait partie de l'Abyssinie, pour rassembler des vivres. Lui-même

1. Ces noms ainsi que le paragraphe qui suit manquent dans Nerrazini.
2. Aboun Dâouah, appelé aussi Aboun Douah, assista à la bataille de Chëmbra-Kouré.

partit par la route de Kassam[1] et arriva à Amâdjah. Le vizir 'Addolé rassembla des approvisionnements de bœufs, etc. et revint trouver l'imâm; ils se réunirent à Amadjah où ils restèrent trois jours: c'est une ville d'Abyssinie habitée par les musulmans; elle appartient au roi. Les habitants allèrent trouver l'imâm Aḥmed et lui dirent: Le roi d'Abyssinie a avec lui une force immense et une cavalerie innombrable; le nombre des cottes de mailles, des casques, des fantassins, des boucliers n'est connu que de Dieu. Tes pères, tes ancêtres, l'émir 'Alî, l'émir Maḥfouzh ton beau-père, le Garâd Ibrahim, les anciens sulṭâns du pays de Sa'ad ed-dîn, personne n'a osé attaquer le roi d'Abyssinie dans son propre pays et sa résidence ; ils faisaient des incursions sur les limites de la contrée, ramassaient du butin et s'en retournaient. Quand un des infidèles les poursuivait, ils combattaient pour garder ce qu'ils tenaient par devers eux, et toi, tu veux attaquer le roi d'Abyssinie dans son pays! prends garde de causer la perte des musulmans. L'imâm leur répondit : La guerre sainte dans la voie de Dieu n'est pas à charge aux fidèles. — Notre seule intention, dirent-ils c'est la guerre sainte et quiconque de nous périra, ira en paradis, quiconque survivra, vivra heureux : nous savons que le chien des chrétiens, Ouanâg-Sagad, est en force et en nombre; nous ne lutterons qu'en force et en nombre et nous ne les combattrons que pour cette religion dont Dieu nous a honoré. — Alors les gens d'Amâdjah se mirent à pleurer; ils placèrent les copies (du Qorân) sur leurs têtes, reçurent les musulmans en hôtes, leur témoignèrent des égards, et demandèrent pour eux la victoire et le triomphe sur les ennemis du Dieu très-haut.

1. Kassam est encore aujourd'hui le nom d'un affluent de gauche de l''Aouâch, qui passe à trois kilomètres environ de la montagne où est situé Ankober ; les environs sont habités par les Gâllâs Karayou ; ce pays est desséché et brûlé par le soleil (cf. Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 224-225; Vignéras, *Une mission française en Abyssinie*, p. 110).

Le narrateur continue. Le quatrième jour, au moment de la prière du dhohr, les Musulmans se mirent en route et s'arrêtèrent dans le canton de Djân-Zalaq. Il y avait près d'eux une montagne appelée Kassam [1], sur laquelle ils virent les infidèles. L'imâm Aḥmed sortit et choisit dans son armée trente cavaliers qui s'approchèrent de la montagne. Les infidèles virent les Musulmans en petit nombre. Quatre patrices descendirent contre eux, et parmi eux le patrice Naṣr [2], gouverneur du Merdjâï, avec cinquante cavaliers et beaucoup de fantassins. Les Musulmans les reçurent avec un cœur ferme, des épées tranchantes et des lances perçantes. Le premier qui chargea fut Moḥammed ben Adrouḥ [3]; il s'élança contre un cavalier infidèle qu'il perça de sa lance et laissa pour mort ; Dieu précipita son âme en enfer; *quel triste séjour* [4] *!* Ensuite Khâled el-Ouarrâdî chargea contre un patrice; il lui porta un coup de lance qui le renversa mort de son cheval, que Dieu ne lui fasse pas miséricorde ! Alors les infidèles prirent la fuite, escaladèrent la montagne et descendirent de l'autre côté. Une partie d'entre eux fut broyée. Les nôtres prirent douze chevaux, beaucoup de mules et de bêtes de somme en disant : C'est le commencement de la victoire. L'imâm et ses compagnons revinrent au camp où l'on avait allumé des feux [fo 18]; les uns [Fo18] mentionnaient Dieu très-haut; d'autres bénissaient le Prophète, d'autres récitaient le Qorân. L'imâm Aḥmed avait fait prisonniers plusieurs chrétiens; il les interrogea sur le roi d'Abyssinie et sur ses forces. Ils lui dirent : Quant au patrice Our'aï 'Oth-

1. N. (p. 19) : *Dove trovavasi una tribù detta Kassam la quale si rifugiò su di una montagna.* A.-P. : *Kaçm.*

2. Le patrice Naṣr, seigneur du Merdjâï, fut pris par le Farachaḥam 'Alî à la bataille d'Aïfars; il embrassa l'islamisme et devint un auxiliaire zélé de l'imâm qui lui donna le gouvernement de Chedjarah où étaient ses enfants et ses richesses; il convertit les habitants de cette province à l'islamisme (cf. *Fotouḥ*, passim).

3. C. 'Adradj. Le nom manque dans N. qui abrège le récit.

4. *Qorân*, sour. XIV, 34.

mân ben Dâr 'Alî, il est à la tête d'une troupe nombreuse dans un endroit appelé Doukham[1], fleuve considérable non loin de vous. Le Garâd Maḥfouzh, que Dieu lui fasse miséricorde, était arrivé jusque-là. Quant au roi Ouanâg-Sagad, il est à Bèt-Amḥarah avec ses troupes et son armée. Les forces du Tigré sont déjà arrivées à Dabra-Bërhân[2]; leur patrice est Takla-Iyasous (plante de Jésus) — le sens d'*Azmâdj* dans leur langue est comme celui

1. N. : *Dokom* (p. 19). A.-P. : *Duwkam.*

2. Dabra-Bërhân (*Couvent de lumière*) est un monastère célèbre du Choa. Il fut construit par Zarëa-Ya'qob qui y demeurait souvent et s'y fit bâtir une résidence (*djaguâl*) dont ses annales donnent une description détaillée (cf. Perruchon, *Les Chroniques de Zarëa-Ya'qob*, p. 23-40; Dillmann, *Ueber die Regierung des Königs Zar'a-Jacob*, p. 15-16). Ce nom de *couvent de lumière* lui fut donné à cause d'une lueur qui y apparut dans le ciel le 10 de magâbit, jour de la fête de l'Exaltation de la Croix. Le roi Zarëa-Ya'qob consacra cette apparition en construisant une église qui fut terminée en soixante (var. huit) jours, grâce aux soins du gouverneur du Choa qui activa les corvées : les habitants du pays, depuis Gedem jusqu'au Faṭagâr, sans distinction, apportèrent de la paille (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 24-25, 30; Perruchon, *Les Chroniques de Zarëa-Ya'qob*, p. 70-73). Suivant une autre tradition, un prêtre aveugle qui soutenait que la puissance de la Vierge égalait celle de son Fils, ayant été assassiné par ses adversaires, une lumière céleste apparut pendant treize jours dans les tentes de l'empereur et de ses principaux officiers, pour marquer la pureté de la foi du prêtre aveugle. De là le nom donné au monastère bâti à cette place (Krapf et Isenberg, *Journals*, p. 272-273). Pendant douze ans ce prince ne quitta pas cette résidence et c'est là qu'il mourut (Perruchon, *op. laud.*, p. 78). Sous Iyasou I, ce monastère conserva une grande importance; il y célébra souvent des fêtes et c'est là qu'il fit placer les cloches que le gouverneur hollandais des Indes orientales lui avait envoyées : plus tard, elles furent transportées à l'église Saint-Cyriaque à Gondar (cf. Ludolf, *Appendix ad historiam aethiopicam*, p. 81; Rüppel, *Reise in Abyssinien*, t. II, p. 120; R. Basset, *Études sur l'histoire de l'Éthiopie*, p. 42, 149). Sous Téouoflos, ce monastère jouit de quelque éclat. En l'an 10 de son règne (1739-1740), Iyâsou II rebâtit Dabra-Bërhân (Wright, *Catalogue of the ethiopic manuscrits*, p. 5). Toutefois, au milieu de ce siècle, Dabra-Bërhân avait perdu tout son aspect d'une résidence royale. « Des remparts écroulés de pierres sans ciment, dont les brèches et les dégradations de toute sorte sont séparées par des palissades inégales, entourant un vaste assemblage de constructions faites de pièces et de morceaux, de formes et de dimensions variées, groupées ensemble dans des cours isolées, sans aucune vue sur l'extérieur. Six ruelles vers le côté sud, conduisant à des enceintes de boue,

de patrice chez les Grecs[1] — il a avec lui beaucoup de patrices,

garnies de troupes, et remplies de troupeaux et de gens demandant justice. Un pâturage, couvert d'un gazon d'un vert éclatant, s'étend en avant de la salle d'audience. De vieux genévriers étendent d'une manière fantastique leurs branches moussues sur la pelouse et, à l'extrémité la plus reculée de l'enceinte, s'élèvent les restes, tombant en poussière, du palais de Zarëa-Ya'qob » (Harris, *The Highlands of Ethiopia*, t. II, p. 50). Peu avant 1868, ce qui restait de Dabra-Bërhân fut brûlé par les Gallas qui ne laissèrent subsister que quelques pans de mur (*Lettre* de l'évêque Taurin Cahagne *ap.* D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 276). Cette ville fut rebâtie depuis, car elle servit quelque temps de résidence à Menilek (cf. Bianchi, *Alla terra dei Galla*, p. 157 et suiv.).

1. C'est-à-dire que Takla-Iyasous (dans le texte : *Takhla Sous*) avait le titre d'*Azmâdj* ou plus exactement d'*Azmâtch*, forme plus usitée de ce nom, correspondant à l'ethiopien *Azmât* et signifiant proprement « guerrier, chef d'expédition ». Il apparaît pour la première fois sous Zarëa-Ya'qob, comme titre porté par le gouverneur du Daouârô (Perruchon, *Les Chroniques de Zarëa-Ya'qob*, p. 46). D'ordinaire on l'emploie en composition avec un autre mot qui lui donne un sens particulier. Le *Dadj-Azmâtch* (gardien de la porte, en tigré *Dag-'Azmâtch*, le *Dadjatch* des voyageurs modernes) était le principal fonctionnaire de la cour d'Éthiopie, chargé d'introduire les étrangers près du roi. Il avait droit à autant de timbales qu'il gouvernait de provinces. Le *Sërata Mangëst* (f° 48) mentionne au-dessus du bâchâ le Dadj-Azmâtch du Damot, du Gojjâm, de l'Amhara, du Bégamdër et du Samèn, et après, le Dadj-Azmâtch du Tigré. A partir du commencement de ce siècle, les gouverneurs de province aspirant à l'indépendance prirent le titre de Dadj-Azmâtch. Au-dessous venaient le *Qân-Azmâtch* (guerrier de droite), le *Kasmasti* des voyageurs européens) et le Grâ-Azmâtch (guerrier de gauche), qui sont aussi mentionnés par le *Sërata Mangëst* (f° 46) ; le *Merid-Azmâth*, chef du corps de réserve (cf Isenberg, *Dictionary of amharic language*, p. 131 ; Massaja, *Lectiones grammaticales*, p. 255-256; R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 255, note 152; Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, ch. VIII; Antoine d'Abbadie, *Dictionnaire de la langue amariñña*, col. 705). Une note marginale dit que « dans la langue des combattants pour la foi, le mot *Azmât* signifie *Malasdi Abadjaz* (Abagâz) ».

Le ms. A.-P. répète ici par erreur la phrase relative au Garâd Mahfouzh.

L'Azâj Takla-Iyasous, gouverneur du Tigré, de l'Angot et de Dakhono remplaça Eslam-Sagad battu à Antakyah, dans son commandement de l'armée du Daouâro. Le 5 de miyâzyâ, à la bataille d'Aïfars, il fut tué par Adech ben Mahi qui lui trancha la tête d'un coup d'épée (*Etudes sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 13, 240 ; Conti-Rossini, *Storia di Lebna-Dengel*, p. 13, 23 ; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 275-282).

desquels Fëqra-Iyasous[1] (*Amour de Jésus*) et Ouachou-'Othmân : celui-ci avait été musulman, mais il avait apostasié — malédiction de Dieu sur lui[2] !

Les Musulmans partirent du pays de Djân-Zalaq et campèrent, au moment de l''aṣr, à l'entrée d'un district, appelé Mesk, où ils passèrent la nuit[3]. Le lendemain matin, ils se mirent en route et, vers le milieu de la matinée, ils virent près d'eux une troupe d'infidèles. Ils envoyèrent quelques cavaliers en reconnaissance pour rapporter des nouvelles; ceux-ci prirent plusieurs chrétiens et les présentèrent, à l'imâm Aḥmed qui les interrogea. Ils lui dirent que l'armée était loin, en haut. Les Musulmans se mirent en route et s'arrêtèrent, à l'heure de la prière de l''aṣr, près d'un fleuve nommé Madjou[4] dans le pays de Faṭagâr; ce jour-là, il y

1. Un patrice du Tigré, du nom de Fëqra-Iyasous, fut tué au combat de Chëmbra-Kouré (1529). Il ne doit pas être confondu avec un autre Fëqra-Iyâsous qui avait épousé la fille d'Eskëndër et périt à la bataille d'Aïfars (1531).

2. Cette dernière phrase manque dans A.-P. — Ouachou-'Othmân avait d'abord été un des chefs installés dans le Bâli par le sulṭân Moḥammed après la conquête de cette province. Plus tard, peut-être lorsque le Bâli eut été reconquis par Ouasan-Sagad, Ouachou-'Othmân passa en Éthiopie, embrassa le christianisme et reçut un établissement dans le Tigré. Il combattit vaillamment à Bâdeqé, blessa grièvement Kouchëm Abou Bekr et contribua à l'échec des Musulmans (cf. *Fotouḥ*, passim).

3. Nerazzini (p. 19) : *e giunsero nella sera alle porte di Farrè, dove riposarono*, et il ajoute en note : « Mercato sull' altipiano etiopico al confine col territorio Dankalo »; ce passage est évidemment altéré, car le texte porte فريق et non فري et ne le donne pas comme un nom propre. Le Farré de N. est le Farri mentionné par Krapf et Isenberg (*Journals*, p. 56); le Farri de Rochet d'Héricourt (*Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge*, p. 319, et *Second voyage sur les deux rives de la mer Rouge*, p. 110), le Farri de Harris (*The Highlands of Ethiopia*, t. I, p. 325); le Furrer de Johnston (*Travels in Southern Ethiopia*, t. I, p. 484), où mourut le voyageur anglais Airston; le Farré de Soleillet (*Voyages en Éthiopie*, p. 81) et de Borelli (*Éthiopie méridionale*, p. 86-87). On verra plus loin que *Mesk* signifie « porte étroite ».

4. Nerazzini (p. 19) s'est encore trompé : *al paese di Moggiù*; A.-P. *Maju*.

avait un vent violent et froid; ils passèrent la nuit à cet endroit. Le lendemain, ils partirent et s'arrêtèrent à un endroit appelé Masin, bourgade de 'Omar Aboun[1]; ils la brûlèrent, ainsi que l'église du roi; ils ne passaient pas près d'un village infidèle sans en faire disparaître les traces. Le troisième jour, ils marchèrent jusque près de Bâdeqé[2] où sont les demeures du roi et ses trésors. Ils questionnèrent sur les gens de guerre, mais personne ne put les renseigner. Les habitants leur dirent : Il n'y a pas de soldats à Bâdeqé. Alors les Musulmans s'avancèrent vers cet endroit sans ordre ni précautions; ils descendirent de leurs chevaux, montèrent des mulets et conduisirent les chevaux en laisse[3]. Quand ils songèrent[4] à entrer dans la ville, l'armée des chrétiens, que Dieu les abaisse, s'avança nombreuse comme un vol de sauterelles pour les en empêcher. Étalant leur pompe, élevant leurs étendards, ils s'avancèrent comme une flamme, garnis de cottes de mailles comme celle de David[5], de casques 'adites, te-

1. Ce détail manque dans Nerazzini.

2. Le ms. A.-P. écrit ce mot tantôt avec un ج, tantôt avec un ق, ce qui indique qu'il devait se prononcer avec un *g*. Peut-être faut-il y voir la ville de Boulga, qui était, en 1839, une ville importante sur les frontières méridionales du Choa, capitale de la province de Faṭagâr (Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 73).

3. C'est encore aujourd'hui la coutume en Éthiopie de ne monter les chevaux que pour le combat ; cf. la réponse du dedjazmâtch Guocho à Arnaud d'Abbadie (*Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 239).

4. La leçon همّوا donnée par C et A.-P. est meilleure que celle du Ms. عموا.

5. Allusion à une tradition rapportée dans le *Qorân*, sour. XXI, v. 80 et XXXIV, 10, d'après laquelle David, à qui Dieu avait accordé le don de rendre le fer souple et ductile, fabriquait des cuirasses et des cottes de mailles sans pareilles. Cf. Ibn es-Sikkit, *La critique du langage*, p. 507 et note 2 ; Weil, *Biblische Legenden der Muselmänner*, p. 205-206 ; Reinaud, *Description des momumens musulmans*, t. I, p. 160 ; R. Basset, *Loqmân berbère*, p. XLI-XLII, et les auteurs cités dans les notes de cette dernière page. Cette légende existait d'ailleurs en Arabie avant Moḥammed, comme on le voit par deux vers de Lebid (*Diwân*, XV, éd. El-Khalidi, p. 82) :

nant à la main des sabres tranchants et des lances pointues[1].

Le roi d'Abyssinie, Ouanâg-Sagad, leur avait ordonné de ne pas combattre les Musulmans avant qu'ils fussent entrés dans la ville et qu'ils eussent mis le feu aux maisons et aux églises, *voulant éteindre la lumière de Dieu avec leurs bouches; mais Dieu ne veut que rendre sa lumière parfaite, quand bien même cela serait pénible aux infidèles*[2]. Parmi les patrices qui se trouvèrent à Bâdeqé, il y avait le patrice Sërṭé Bëḥt-Ouadad[3], pareil au

« La fortune a ravi à David sa plus belle œuvre, et cependant, il était fort, et favorisé (par Dieu).

« Par son art, il faisait avec le fer ses cottes de mailles pour obtenir une longue vie intacte. »

Cf. aussi un vers d'Abou Miḥdjan (*Diwân*, III, 5);

« Avec des cottes de mailles doubles, tissées par David, non mélangées ».

Dans El-Mothallem b. Riâḥ (*Hamasa*, p. 189) :

« Des épées de Bosra, affinées par les forgerons et une cotte de mailles longue, épaisse, de celles de David ».

Dans un vers de Tarafah (*Diwân*, V, 39; Ahlward, *Six Diwans*, p. 62) :

« Quels hommes, quand ils revêtent les cuirasses de David, contre une attaque imminente ! »

Dans Zohaïr (*Diwân*, XVII, 24; Ahlward, *Six Diwans*, p. 98; Landberg, *Primeurs arabes*, t. II, p. 142) :

« Et d'autres dont les armures consistent en cottes de mailles de David, ou dans ce qu'ils ont reçu en héritage d'Irem ».

Dans Ka'ab ben Zohaïr (*Banat So'ad*, v. 55, éd. Guidi, p. 200) :

« Fiers héros qui dans la mêlée ont revêtu pour vêtements des cottes de mailles de David ».

Dans un vers persan de Khaqâni, cité par Garcin de Tassy (*Rhétorique et prosodie des langues de l'Orient musulman*, p. 308) :

« Ce n'est pas une chose merveilleuse que de tisser du fil, mais admire le miracle de David qui faisait des tissus avec du fer ».

Cf. aussi Schwarzlose, *Die Waffen der alten Araber*, p. 331-332 ; Freytag, *Einleitung in das Studium der arabischen Sprache*, p. 256.

1. Toute cette description manque dans Nerazzini.

2. *Qorân*, sour. IX, v. 32.

3. Le Bëḥt Ouadad Sërṭé était fils de 'Amdou, et beau-frère du roi Lëbna-Dëngël ; après la conquête par les Musulmans de Bèt-Amḥara et la fuite du roi dans le Bégamdër, il fut chargé avec Yon'il et l'Azmâtch Isḥaq de défendre l'amba de Geché contre Aḥmouchou et réussit à lui faire lever le siège (cf. *Fotouḥ*, passim). Le texte porte *Bet-Ouadad*. La vraie forme de ce mot est Bëḥt-

patrice Dégalḥân, gendre du roi; le patrice Maḥa-tenté (*Amḥâ-Tënt*)[1] Daouâro-Nagâch; le patrice Our'aï 'Othmân le renégat, fils de Solaïmân ben Moḥammed ben Badlaï ben Sa'ad-ed-dîn ; le patrice du Faṭagâr; le patrice Takla-Iyasous, gouverneur du Tigré. Ils furent en désaccord et dirent : Nous ne combattrons pas les Musulmans jusqu'à ce qu'ils entrent dans la ville, et qu'ils brûlent les maisons et les églises, comme nous l'a ordonné notre roi et nous ne désobéirons pas à ses ordres. Les patrices du Tigré répliquèrent, et parmi eux le patrice Roubèl[2], le patrice Asèr[3],

Ouadad. Les deux fonctions de Qâñ-Bëḥt-Ouadad (Bëḥt-Ouadad de droite) et de Grâ-Bëḥt-Ouadad (Bëḥt-Ouadad de gauche) paraissent avoir été créées sous 'Amda-Ṣyon I, du moins on les trouve mentionnées dans le *Sërata Mangëst* (f° 27). Cependant, on ne voit figurer ces charges dans les chroniques qu'au temps de Zarëa-Ya'qob; elles furent même remplies quelque temps par ses deux filles : Madḥën-Zamadâ et Bërhân-Zamadâ (cf. Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 11; Perruchon, *Les Chroniques de Zarëa-Ya'qob*, p. 9-10 et note 2, p. 9). Les titulaires de ces deux charges, au dire du P. Paez, étaient arrivés à être les personnages les plus puissants de l'Éthiopie; leur autorité était devenue redoutable aux rois et aux ministres dont ils n'hésitaient pas à se défaire (Ludolf, *Historia aethiopica*, t. III, ch. XII ; *Commentarius ad historiam aethiopicam*, p. 253-254). Cette charge ne fut pas abolie, mais ses prérogatives transférées au Râs, avec lequel se confondit le Bëḥt-Ouadad (Isenberg, *Dictionary of the amharic language*, p. 90) et la comparaison de Salt (*Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 77) s'applique plutôt au Ras qu'au *bedwudet* (sic). Cf. aussi D'Abbadie, *Dictionnaire de la langue amariñña*, col. 324 et 362. La forme donnée par le texte arabe montre que l'altération de Bëḥt-Ouadad en Bet-Ouadad existait déjà au XVIe siècle.

1. Le patrice Amḥâ-Ṭënt fut tué à la bataille de Chëmbra-Kouré par le chef des archers ṣomalis, nommé Adour, qui lui lança une flèche et l'atteignit à l'œil.

2. Le patrice du Tigré, Roubèl (Ruben), qui avait le titre de Saḥafalam, était gouverneur de l'âmbâ de Gëchéna où étaient renfermés les princes de la famille royale. Il fut tué à la bataille de Chëmbra-Kouré par Ar'adi, page de l'imâm Aḥmed. Son fils 'Amda-Mikâil fut tué à Dakhondour par Abou Bekr Qaṭën (cf. mes *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 13, 104 et note 225, p. 252; *Fotouḥ*, passim).

3. Le patrice Asèr fut tué à la bataille de Chëmbra-Kouré (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 13, 104).

le patrice Aron, le patrice Fĕqra-Iyasous [1], le patrice Ouachou-ʿOthmân et tous ceux du Tigré : Nous combattrons les Musulmans avant qu'ils entrent dans la ville et qu'ils mettent le feu aux maisons; ils n'y pénétreront pas avant que nous n'ayons péri jusqu'au dernier. Quand nous serons tués, ils feront ce qu'ils voudront. Les infidèles s'excitèrent les uns les autres pour combattre les Musulmans. Quant aux autres, ils refusèrent de livrer bataille et demeurèrent à leurs places. Alors le patrice orgueilleux, violent, le satan infidèle, Roubèl, se leva et monta à cheval; les autres firent de même : les patrices du Tigré, le patrice Asèr, le patrice Fĕqra-Iyasous, le patrice Ouachou-ʿOthmân, le patrice Aron et leurs partisans, car chacun d'eux avait sous ses ordres une troupe considérable. Ils marchèrent vers la porte de la ville de Bâdeqé. Entre celle-ci et les Musulmans, il y avait un grand fleuve appelé Samarmâ [2]. Les infidèles marchèrent jusque-là et s'arrêtèrent. Ils rangèrent leurs soldats en bataille, harnachèrent leurs chevaux et les montèrent, après s'être munis d'armes offensives et défensives, puis ils laissèrent le fleuve comme une séparation entre eux et les Musulmans.

Pour ce qui est de ceux-ci, quand ils s'approchèrent de la ville, et virent les infidèles et leurs troupes, ils étaient prêts au combat, l'imâm Aḥmed leur dit : Montez sur vos chevaux, mais ne vous pressez pas de livrer bataille : examinez un endroit propre à la guerre et à l'évolution de la cavalerie et hâtez-vous. Le vizir ʿAddolé partit en tête de l'armée, suivi de toutes les troupes. L'imâm Aḥmed resta en arrière avec cinquante cavaliers, d'entre les héros vaillants, gens énergiques et forts, passés en proverbe; il avait aussi deux cents fantassins qui portaient de rudes coups, renommés pour leur bravoure, ayant des sabres tranchants et des boucliers in-

1. Il est appelé *Cafrisus* dans Nerazzini (p. 20) qui abrège considérablement ce passage.

2. Tous les manuscrits portent Samouma. J'ai cependant préféré la leçon éthiopienne, car si on peut admettre qu'en arabe سمرما devienne سموما, il ne peut en être de même en éthiopien.

diens. Ils étaient continuellement avec l'imâm Aḥmed, sans le précéder, ni rester en arrière dans tous les combats. Les musulmans étaient équipés pour la bataille. Alors ils montèrent à cheval et l'imâm les encouragea à combattre pour la foi et à tenir ferme contre les ennemis de Dieu très-haut. Entre autres choses, il leur dit : *O vous qui croyez, soyez patients, rivalisez de constance ; soyez fermes et craignez Dieu ; certes vous serez heureux*[1]. Quant au vizir 'Addolé et à l'armée des Musulmans [f° 19] qui s'était avan- [F°19]
cée avec lui, ils arrivèrent au fleuve qui les séparait et le traversèrent. Le premier qui passa l'eau se nommaît Ṣabrah[2], des tribus du Ganz : c'était un des plus modestes combattants pour la foi. Il se précipita sur les infidèles, et les Musulmans firent comme lui, chargeant comme un seul homme ; la troupe se mêla à la troupe ; les vils Abyssins supportèrent un instant le choc des généreux croyants ; puis leur aile droite fut mise en fuite ; les gens de leur aile gauche tinrent bon, entre autres le patrice Roubèl, le patrice Asèr, le patrice Fëqra-Iyasous, le patrice Ouachou-'Othmân ; ils résistèrent, ayant avec eux leurs étendards, pareils à des montagnes immobiles, armés solidement de casques et de cottes de mailles ; l'émir Abou Bekr, surnommé Qaṭën, chargea contre le patrice Aron et lui enfonça sa lance dans la bouche ; la pointe sortit en brillant par dessous l'oreille, mais le patrice resta ferme en selle. Un patrice des infidèles chargea l'émir Abou Bekr et lui porta à la main droite un coup qui la brisa, mais les Musulmans la lui attachèrent ; elle fut raffermie et il n'y eut rien : cela arriva par le mérite de la guerre sainte. Un cavalier musulman du nom de Kouchëm Abou Bekr chargea contre un des patrices et lui porta un coup de sabre sur l'épaule sans y laisser de trace à cause de la masse de fer de l'armure qui le couvrait ; il

1. *Qorân*, sourate III, v. 200. Tout ce passage a été tronqué et mutilé par Nerazzini (p. 20) : « *L'Iman* (sic) *era rimasto indietro con* 50 *giovani coraggiosi e forti per sua guardia, e gridava ai soldati di aspettare*, e voleva che prima fossero letti alcuni versi del Corano : *ma il vizir Addili ebbe molta furia.* »
2. A.-P. : *Çabruwh*..

redoubla le coup sans plus de succès ; il le frappa une troisième fois sans réussir. Alors un patrice infidèle, appelé Ouachou-'Othmân, un renégat — que Dieu le maudisse — le frappa à la poitrine, la pointe traversa la cuirasse et sortit par le dos. Le chrétien le frappa une seconde fois, mais Abou Bekr était occupé du premier patrice qu'il frappait, et demeura en selle. Un cavalier musulman nommé Marfou, des affranchis de Garâd Manṣoûr, fut tué ; de même un autre appelé Naṣr ben Adam, des pages de Manṣoûr, et un troisième, Eṣ-Ṣiddiq, des compagnons de 'Abd en-Nâṣer[1]. Un autre Musulman fut tué : il était à la tête de l'infanterie et s'appelait Del-Sabbar ; il y avait un patrice des infidèles qui était à cheval ; lui-même était à pied : il avait saisi le chrétien et voulait le renverser de sa selle quand un cavalier ennemi chargea contre lui par derrière, à son insu, et lui porta dans le dos un coup de lance ; la pointe sortit par la poitrine et il mourut martyr. — Dieu hâta son âme vers le paradis — quel heureux séjour ! Quand ceux-là eurent été tués, l'émir Abou Bekr et Kouchëm tenaient bon malgré leurs blessures ; voyant leurs compagnons morts, ils tournèrent le dos. Les Musulmans qui les virent prendre la fuite, s'enfuirent aussi tous du côté de l'imâm et traversèrent le fleuve ; beaucoup d'entre eux se noyèrent : les infidèles leur prirent un grand nombre de chevaux[2]. Quand Aḥmed les vit en déroute, il alla au devant d'eux en les frappant et en leur disant : Où fuyez-vous ? Fuyez-vous loin du paradis ? Qu'est-ce autre chose que le destin écrit ? Puis il descendit de son cheval et s'assit à terre. Les cavaliers mirent aussi pied à terre. Les Musulmans l'entourèrent, ils redoublèrent leurs clameurs et se mêlèrent les uns aux autres autour de lui.

L'imâm n'était descendu de cheval que dans un endroit étroit, peu favorable aux évolutions de la cavalerie. Alors l'émir Ḥosaïn

1. A.-P. : *Abd Wullah an-Nasir.*

2. Tout ce passage, depuis le commencement du paragraphe, est résumé en six lignes par Nerazzini.

lui dit : Imâm des Musulmans, fais dresser maintenant ta tente, et nous combattrons comme les Arabes — voulant dire par là comme les Compagnons du Prophète, que Dieu leur fasse miséricorde[1]. Alors il s'arrêta et fit dresser sa tente. Quand les Musulmans qui fuyaient virent la tente dressée, Dieu fortifia ceux qu'il fortifia. Les infidèles arrivèrent au fleuve et voulurent les empêcher d'approcher de l'eau, chargeant sur eux et repoussés par eux. Ce fleuve avait trois passages. Alors l'imâm divisa sa troupe en trois corps : l'un, où il était, occupa le passage du milieu, au centre ; un autre, à la tête duquel il mit Mattân le Ṣomâli, chef de sa tribu, avec ordre de garder le passage supérieur à droite ; le troisième dont il donna le commandement au vizir ʿAddolé en lui prescrivant de défendre le passage inférieur, à gauche. Chacun d'eux partit avec sa troupe. Pour les gens de Mattân, ils combattirent au passage de droite, avec acharnement : tantôt ils chargeaient les infidèles ; tantôt ceux-ci les chargeaient et les repoussaient. Ce fut leur occupation depuis le milieu de la matinée jusqu'à l'ʿaṣr. Alors Mattân envoya un cavalier nommé Abou Bekr qui traversa le fleuve et arriva auprès d'Aḥmed pour lui demander des secours, car ils avaient peine à soutenir la lutte. Il leur envoya environ cinquante cavaliers des plus braves et des plus forts et les plus illustres des cavaliers, parmi lesquels l'émir Aḥmouchou, le vizir Nour ben Ibrahîm, ʿAbd en-Nâṣer, secrétaire[2] de l'imâm, le Farachaḥam Solṭân, Ourʿaï Nour[3], le Farachaḥam Dîn ben Adam et

1. Allusion aux combats de Bedr et d'Ohod qui furent livrés sous les yeux de Moḥammed.

2. Le texte porte دويدار qui a été lu ذوبدار par A.-P. et transcrit *dhubdar*, avec cette note : « Ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires » (p. 65, note 1).

3. Ourʿaï Nour ben Dâr ʿAlî était des trente cavaliers qui accompagnaient l'imâm à l'escarmouche de Bouro; il se déclara pour lui dans sa querelle avec le sulṭân ʿOmar-dîn à propos de l'emploi du butin fait dans le Daouâro. Après la bataille d'Anṭakyah, il fit une incursion dans le Charkhah (cf. *Fotouḥ*, passim).

leur suite. Ils allèrent retrouver Mattân, livrèrent là un combat meurtrier et firent preuve d'un beau courage jusqu'à ce que les ténèbres les séparèrent. La lutte fut des plus meurtrières. Quant à l'imâm Aḥmed et à ses compagnons, ils engagèrent dans le passage du milieu le plus fort combat qu'il y eût et livrèrent une bataille acharnée. Quel brave soldat que l'Arabe appelé Ḥamzah el-Djoufi ! Il engagea un combat meurtrier devant l'imâm des Musulmans. C'était un fantassin qui montra de la constance et fit preuve d'un beau courage en face de la guerre. Il ne frappait pas un infidèle sans le renverser mort, jusqu'à ce qu'il en eût tué un grand nombre au milieu du fleuve dont l'eau fut rougie par le sang. Les chrétiens tinrent bon contre lui[1], mais alors les Musulmans résistèrent quand ils le virent renversant les ennemis : Ḥamzah n'aurait pas tourné le dos devant mille cavaliers chrétiens. Alors l'imâm Aḥmed et les Musulmans prièrent pour lui, afin qu'il demeurât ferme. Il ne cessa, et les nôtres avec lui, de combattre le reste du jour jusqu'à ce que les ténèbres les séparèrent. Quant à l'émir qui était à gauche, c'était le vizir 'Addolé avec les archers ṣomâlis de la tribu de Merraïḥân[2], armés d'arcs ;
[F° 20] ils tiraient et tantôt étaient repoussés par les infidèles [f° 20], tantôt les repoussaient. Avec les chrétiens étaient les El-Mâyâ, armés de flèches empoisonnées et avec eux des archers.

L'imâm avait dit aux Musulmans : Quand ils vous lanceront des flèches, prenez-les et ne les laissez pas ; car si vous les laissez à terre, ils les ramasseront et vous les lanceront une autre fois. Rassemblez-les et apportez-les moi. Alors, quand les El-Mâyâ tiraient des flèches, les Musulmans les prenaient. Le soir, après la fin du combat, chaque émir revint avec ses soldats, portant chacun une brassée de flèches qu'il avait rassemblées. Ils les dé-

1. Ce passage a été l'objet d'un contre-sens de A.-P. qui traduit : *Sa bravoure inspira de la fermeté aux autres* (p. 65). Tous ces détails sont supprimés dans Nerazzini (p. 20-21).

2. A.-P. porte à tort « Marjai ». Cette province située au nord de l'Aouach et près du Faṭagâr n'était pas peuplée de Ṣomâlis.

posèrent devant l'imâm qui ordonna de les remettre à un de ses trésoriers, le principal, dont le nom était Dâkhel[1]. Il les réunit chez lui. La nuit arrivée, il égorgea une vache, mais le bois manquait. Dâkhel dit aux autres trésoriers ses compagnons : Voilà des flèches ; demain, si nous sommes pris, les infidèles s'en empareront : que ne les brûlons-nous pour faire rôtir la viande ? — Très bien, dirent-ils. Ils firent du feu avec ces flèches et y rôtirent leur vache tout entière. C'est une des choses les plus étranges que nous ayons vues à la bataille de Chëmbra-Kouré, en l'an 935 moins six mois[2]. Quant à la tribu des Merraïḥân, ils échangèrent des volées de flèches avec les infidèles pendant toute la journée ; quelquefois les Musulmans chargeaient contre les chrétiens ; d'autres fois les chrétiens contre les Musulmans, jusqu'à ce que les ténèbres les séparèrent. Chacun passa la nuit à sa place.

Quand, dans la journée, le combat était le plus pénible pour les Musulmans, quelques-uns d'entre eux, pour qui l'avilissement était décrété, abjurèrent l'islamisme, se firent chrétiens et allèrent trouver les infidèles. Mais l'imâm tint bon avec ses compagnons et ils passèrent la nuit. Plusieurs des Musulmans voulaient fuir ; mais Aḥmed les en détourna en les excitant au combat ; les chevaux restèrent bridés pendant plusieurs jours, sans qu'on leur enlevât leurs brides ni leurs selles ; l'imâm disait à ceux qui voulaient fuir : Ne fuyez pas la nuit ; les infidèles vous tueraient pendant que vous tournez le dos ; soyez patients ; peut-être Dieu vous enverra son secours ; *rivalisez de constance ; soyez fermes à l'envi et craignez Dieu : peut-être réussirez-vous*[3].

1. Goïta Dâkhel était des trente cavaliers qui accompagnèrent l'imâm à l'escarmouche de Bouro ; il mourut à Modjou, dans le Faṭagâr, pendant qu'il servait dans les troupes du vizir 'Addolé (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. C'est-à-dire au milieu de septembre 1528. Sous le nom de Chëmbra-Kouré l'auteur a compris les diverses escarmouches qui précédèrent cette journée fatale aux Éthiopiens. Nerazzini s'est encore trompé sur ce passage quand il dit : *Questa fù chiamata la battaglia di Demircore e successe l'anno 935 dell' egira* (p. 21).

3. *Qorân*, sour. III, v. 200.

Quand le matin parut, la foule des soldats prit la fuite ; il ne resta avec Aḥmed que quarante cavaliers ; des héros connus pour leur bravoure et environ vingt fantassins. L'imâm et ses compagnons poursuivirent les fuyards qui les repoussaient. Alors, à l'aurore, Aḥmed envoya deux cavaliers musulmans, nommés l'un 'Alî, gouverneur de l'Angot[1] (après la conquête), et l'autre, le vizir Nour ben Ibrahîm ; il leur ordonna de devancer les premiers rangs de l'armée et leur dit : Tuez tout Musulman qui fuira. Les deux cavaliers partirent comme des lions terribles, traversèrent le fleuve Doukham, arrivèrent en avant, fermèrent le passage, tuèrent quatre hommes et dirent : Où fuyez-vous ? puis ils firent ce serment : Par Dieu, quiconque d'entre vous s'avance, nous sommes en droit de le tuer. Sinon, retournez, tenez ferme, combattez les infidèles. Celui d'entre vous qui périra, ira dans le Paradis ; celui qui survivra, vivra heureux. Ils excitèrent à la guerre sainte les Musulmans qui s'arrêtèrent jusqu'à ce que l'imâm les eut rejoints ; un grand nombre de fidèles avait été tué, et beaucoup d'autres, blessés. Le jurisconsulte Ṣidi Abou Bekr Archounah excitait les fuyards à la guerre sainte et répétait les paroles du Très-Haut : *Que de fois une petite troupe a vaincu une troupe nombreuse par la permission de Dieu ! et Dieu est avec les patients*[2]. Ce jour-là, les infidèles l'atteignirent d'une flèche quand il était dans le fleuve, mais il échappa.

1. L'émir 'Alî avait aussi le titre de Farachaham et le surnom d'Ankarsaḥ ou Ankarchaḥ. Il avait épousé la sœur d'Our'aï 'Othmân qui embrassa le christianisme, combattit du côté des Ethiopiens qu'il trahit ensuite pour revenir à l'Islam. A la bataille de Chëmbra-Kouré, il était dans le corps de troupes que commandait l'imâm qu'il accompagna ensuite à l'escarmouche de Tarfar et à celle de Bouro. Il prit part à la conquête du Bâli ; à la bataille d'Aïfars, il s'empara de Naṣr, gouverneur de Merdjaï, et du patrice Choutalaï, tandis qu'un de ses pages faisait prisonnier Giyorgis, gouverneur du Gojjâm ; il pilla et brûla l'église de Bâdeqé et se distingua à la bataille où fut tué Ouasan-Sagad. Il fut chargé de conduire les cent cavaliers qui prirent et incendièrent Dabra-Bërhân qu'il fut chargé de garder et où son inaction faillit compromettre les plans de l'imâm (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. *Qorân*, sour. II, v. 250.

L'imâm Aḥmed excita les Musulmans à la guerre sainte dans la voie de Dieu, en leur disant : Où est le pays des fidèles, loin de celui des infidèles ? Par Dieu, vous ne serez délivrés que par vos épées et les coups d'estoc et de pointe ! Fuirez-vous devant les chrétiens ? Ce n'est que le destin écrit ! — Alors les Musulmans tinrent ferme. La tribu des Ṣomâlis dit : C'est la tribu de Ḥarlah [1] qui seule nous a découverts. Ceux-ci dirent la même chose : Nous n'avons été découverts que par la tribu des Ṣomâlis. Alors Aḥmed divisa l'armée en trois parties : la première, composée de tous les Ṣomâlis à qui il donna pour chef Mattân ; la seconde, formée des Ḥarlah commandés par le sulṭân Moḥammed, fils d'une tante maternelle de l'imâm [2] ; la troisième, celle des Malasâi, gens habitués aux expéditions et à la guerre sainte, en qui il avait confiance dans le combat, vaillants héros parmi lesquels

1. Une fraction des Abgâl, la seconde des trois familles des Ṣomâlis se nomme Ḥarlah et habite au sud-ouest de Dodâb (Paulitschke, *Ethnographie Nord-Ost Afrikas*, I, p. 56). Il semblerait cependant par ce passage et par un autre relatif à la bataille de Chëmbra-Kouré, où les Ṣomâlis sont mis en opposition avec les Ḥarlah, que ceux-ci appartenaient à un peuple différent et on serait tenté d'y voir les 'Afar ou Danâkil qui ne sont mentionnés nulle part dans le récit de la conquête. Mais il m'a été impossible de rien découvrir qui justifie cette hypothèse dans les auteurs qui nous ont parlé des Danâkil et énuméré leurs diverses fractions, ainsi Rochet d'Héricourt (*Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge*, p. 111-115); Salt (*Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 226-229): Paulitschke (*Ethnographie Nord-Ost Afrikas*, t. I, p. 36-41); Colliza (*Lingua afar*, p. VII-VIII); Heuglin (*Reise in Nord-Ost Afrika*, p. 299); Reinisch (*Die Afar-Sprache*, fasc. III, p. 78-81) et D'Abbadie (*Géographie de l'Éthiopie*, p. 8, 10, 326-328). Lors des guerres de 'Amda-Syon I contre les Musulmans, le roi des Ḥarlâ prit part à la ligue formée par Ṣaliḥ et les Ḥarlâ voulurent attaquer le roi d'Éthiopie, mais ils tombèrent dans une embuscade entre Baqoulzar et Daouâro et furent battus (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 18, 31; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Ṣyon*, p. 48, 110, 148, 191; Almeida, *Victorias de Amda-Sion*, p. 25, 39-40).

2. Sulṭân Moḥammed, fils du sulṭân 'Ali et d'une tante maternelle de l'imâm, commandait également les contingents des Ḥarlah à la bataille de Chëmbra-Kouré.

était l'imâm. Ils demeurèrent fermes tandis que les Musulmans se dirigeaient vers leurs pays[1].

Quant aux chrétiens, lorsqu'au matin les Musulmans prirent la fuite et que Dieu voulut leur venir en aide, élever sa parole et abaisser celle des infidèles, ceux-ci alors se divisèrent dans leurs conseils ; les uns disaient : Poursuivons les Musulmans, car il n'y a plus de résistance possible pour eux. D'autres répliquaient : C'est une ruse de leur part ; ils veulent nous faire sortir de cet endroit resserré pour trouver un terrain plus vaste et revenir sur nous. D'autres disaient : Occupons nos positions jusqu'à ce que le roi arrive, car il est près de nous ; ne les poursuivons pas. Le roi arrivera aujourd'hui au milieu de la matinée ; si nous les poursuivons, nous avons à craindre d'être mis en déroute, alors le roi nous blâmera et nous dira : J'étais près de vous : pourquoi ne pas attendre que je vous rejoigne. Ils approuvèrent ce langage et restèrent dans leurs positions[2].

Lorsque les Musulmans fuyaient, une troupe de chrétiens les avait devancés et occupait une montagne sur leur route. Les nôtres arrivèrent là et virent les infidèles ; alors ils entourèrent la montagne et tuèrent tous les ennemis, en sorte qu'il n'en échappa pas un seul. Puis ils partirent de cette montagne et arrivèrent à un endroit appelé 'Adjâmodjaï, fleuve du pays de Lâl[3],

1. La traduction de A.-P. renferme ici un contre-sens : *Ces arrangements pris, les Musulmans reprirent quelque fermeté et se mirent en marche pour se diriger vers leur pays* (p. 69).

2. L'auteur musulman est ici d'accord avec les chroniques éthiopiennes pour mentionner la défaite des Musulmans devant Samarmâ et leur retraite jusqu'à Chëmbra-Kouré où se livra la bataille décisive de la campagne. On voit qu'il s'en fallut de peu qu'Aḥmed Grâñ n'eût le sort de Maḥfouzh. Cf. mes *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 13, 104 ; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 275-280.

3. Lâl est une abréviation de Lalibalâ, qui n'est pas à confondre avec l'endroit où se trouvent des églises monolithes et dont il sera question plus loin. C'est le nom d'une plaine où ont lieu des rencontres entre Ṣomâlis et Danâkil, et aussi celui d'une rivière, probablement l''Adjâmodjaï du chroniqueur musulman, situé entre Araoua et Erer, au milieu d'une solitude sans arbres où

dans le Faṭâgar, près de Zëqâlah[1]. Les Musulmans campèrent là, près du fleuve, donnèrent de la provende à leurs chevaux et à leurs mulets et prirent leur nourriture : il y avait deux jours qu'ils n'avaient mangé. Ils restèrent là deux jours. Le premier, ils rencontrèrent une troupe considérable d'infidèles, des El-Mâyâ, armés d'arcs et de flèches empoisonnées. Quand ils atteignaient quelqu'un, les cheveux s'envolaient de dessus sa tête à cause de la chaleur du poison [f° 21]; ils étaient plus de 3.000 et se ren- [F°21]
daient près du roi d'Abyssinie pour le secourir. Mais, comme Dieu voulait affermir la religion, ils arrivèrent au camp des Musulmans, croyant que c'était celui des chrétiens. Quand ils eurent reconnu leur erreur, ils prirent la fuite vers le chemin de

se distinguent de loin les tamarins qui poussent au bord de l'eau (E. de Poncins, *Voyage au Choa*, p. 443, 470).

1. A environ 50 kilomètres d'Addis-Abbâba, il existe une haute montagne de ce nom, infestée de lions et peuplée d'ermites; au sommet est un cratère rempli d'eau d'où émergent des îles (Vignéras, *Une mission française en Abyssinie*, p. 475) : c'est la montagne qui est appelée Zokouala; « à son pied s'étend une couche de laves qui s'élève dans la plaine à une dizaine de mètres au-dessus du terrain environnant; elle est solidifiée en vagues et la broussaille la couvre » (E. de Poncins, *Voyage au Choa*, p. 450-457). Sur le flanc de la montagne s'élève un monastère et au sommet une église en l'honneur de saint Abbo, le patron de la montagne dont la fête dure huit jours et qui est également vénéré des Gallas et des Amharas. « C'est un lieu de pèlerinage pour les uns comme pour les autres. Les Amharas se réunissent en la partie septentrionale, vers l'église. A l'entrée du sanctuaire à l'extrémité d'un rocher, dont l'accès est difficile, s'ouvre une étroite excavation. L'entrée en est pénible. Les visiteurs qui ne réussissent pas à y pénétrer sont réputés mauvais chrétiens. Les Oromos (Gallas) s'assemblent vers le sud-est, dans la forêt. Ils enduisent de beurre quelques pierres sacrées, et tournent autour d'elles un certain nombre de fois. Non loin du bois sacré des Oromos, s'en trouve un autre d'un aspect mystérieux, fréquenté par les Amhara qui doivent, suivant la tradition, y passer trois jours et trois nuits » (Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 208-210, avec une vue du lac de Zaqouala). Une légende recueillie par Soleillet, qui y mêle diverses inexactitudes de son fait, prétend que saint Abbo ramena de Jérusalem Lalibala qui s'y était réfugié, chassé par son frère Ḥarbâï (Soleillet, *Voyages en Éthiopie*, p. 281-283 ; Perruchon, *Vie de Lalibala*, p. xxxv-xxxvi, note 1).

Masin, du côté où était leur roi. Alors les Musulmans les poursuivirent, les tuèrent et les prirent jusqu'au dernier. Dieu les humilia tellement qu'un cavalier des nôtres en prenait vingt, un autre dix-huit, un autre dix. On les amenait devant l'imâm qui les faisait tuer, si bien que la terre fut couverte de leurs cadavres. Quant à leur chef, un des El-Mâyâ, pris par Farachaḥam Solṭân, il fut conduit devant Aḥmed à qui il dit : Je me rachèterai pour deux cents onces d'or rouge. L'imâm répondit : Nous n'avons pas besoin de ton or; tuez ce chien, fils de chien. On le mit à mort. Les Musulmans se réjouirent beaucoup de cette victoire[1]. Quant à ce qui advint des infidèles, leur roi vint les retrouver à l'heure de la prière du dhohr, à Bâdeqé, au milieu des patrices, de son armée et d'une foule innombrable de soldats. Il leur dit : Pourquoi n'avez-vous pas laissé les Musulmans entrer dans ville et la brûler? La troupe du Tigré répondit : L'église de notre sœur ne devait pas être brûlée.

L'église qui est à Bâdeqé avait été bâtie par la mère du roi, qui en avait fait une belle construction. Cette femme était originaire du Tigré[2], c'est pourquoi l'on dit : L'église de notre sœur ne devait pas être brûlée ; nous combattrons pour elle et nous mourrons pour la défendre; aussi avons-nous empêché les Musulmans d'entrer dans la ville. Le roi les remercia de ce qu'ils avaient fait, les en récompensa et donna des vêtements d'honneur aux principaux d'entre eux. Puis il partit de Bâdeqé avec ses troupes et

1. Cet épisode est altéré dans Nerazzini (p. 22-23) qui ne nomme pas les El-Mâyâ et dit simplement ; *alcuni che usavano di tirare le freccie*. Leur chef offre *cento grammi di oro*, pour se racheter.

2. Elle se nommait Na'ad Mogasâ et paraît n'avoir pris qu'une part nominale aux affaires dont la direction, pendant la minorité de Lëbna-Dëngël, resta aux mains d'Hélène (Eléni). C'est elle qui bâtit l'église de Béta-Samayât où elle fut enterrée et qui fut détruite par Sidi Moḥammed et Bechârah. A l'approche des Musulmans on transporta son cercueil à l'ambâ. Cf. Conti-Rossini, *Storia di Lebna Dengel*, p. 6, 15; Conde de Ficalho, *Viagens de Pero da Covilham*, p. 187 ; Ludolf, *Historia aethiopica*, l. II, ch. VI, § 10 (qui ne la nomme que Mogeça).

ses soldats et se mit à la poursuite des Musulmans avec une armée qui couvrait la terre en long et en large. Ils arrivèrent sur le flanc des Musulmans et passèrent la nuit. Le lendemain, les infidèles envoyèrent leurs éclaireurs pour avoir des nouvelles des nôtres; ils virent les Musulmans, ceux-ci les virent et, le troisième jour, partirent pour regagner leur pays. Au moment du dhohr, ils arrivèrent au fleuve de Modjou; ils descendirent de leurs chevaux, les firent boire, s'acquittèrent de la prière du dhohr et passèrent la nuit au dessus de Chëmbra-Kouré[1]. C'était la nuit du mercredi, au commencement de l'apparition de la nouvelle lune de redjeb de l'an 935[2]. Les Musulmans passèrent la nuit à mentionner Dieu, à le louer, à le célébrer et à le sanctifier. L'imâm Aḥmed se leva au milieu de ses compagnons, prononça la louange et la glorification de Dieu, pria pour le Prophète et dit : Vous êtes des hommes de courage et d'énergie; il leur fit prendre leurs munitions de guerre et leurs armes; puis il ajouta : Confiez-vous à Dieu et cherchez un appui en lui. Les Musulmans prirent les armes et les cavaliers s'avancèrent, s'exhortant les uns les autres. Alors l'imâm leur dit : Quel est votre avis? — Ses compagnons répondirent : Pour nous la bataille est l'objet de nos désirs et de nos vœux; nous ne cesserons de tenir avec constance contre l'ennemi, malgré les coups d'épée, de lance et de javelots *jusqu'à ce que Dieu décide entre nous, et c'est le meilleur des juges*[3]. L'imâm se réjouit de leurs paroles et leur dit : Que Dieu vous assiste et vous guide! prenez vos armes pour la guerre et le combat. Ils

1. J'ai conservé le nom éthiopien du lieu de la bataille : le Ms. porte *Ṣombera-Kouri*; C. *Dhamir-Kouri*; A.-P. *Sanbari-Kuri* ; N. *Demicore*. Bruce, *Shimbra-Core*.

2. Correspondant au commencement de mars 1529. A.-P. donne le 4 du mois du redjeb 935. La chronique publiée dans mes *Études sur l'histoire d'Éthiopie* (p. 13 et 104) et celle donnée par M. Perruchon portent le 11 de magâbit (*Notes pour l'histoire d'Éthiopie, Revue sémitique*, p. 275, 280) ; celle de M. Conti-Rossini (*Storia di Lebna-Dengel*, p. 12, 22), le 13 de magâbit, ce qui retarderait d'un mois.

3. *Qorân*, sour. VII, 85; sour. X, 109.

passèrent la nuit, joyeux de la guerre sainte. Le lendemain, quand l'aurore apparut et brilla, le moueddin appela : Venez à l'œuvre! Les Musulmans se levèrent et firent la prière du matin. Au milieu d'eux se dressa pour prêcher le jurisconsulte Sidi Abou Bekr surnommé Archounah. Il harangua les fidèles, les assura du paradis, ce que Dieu a promis aux combattants pour la foi, les mit en garde contre l'enfer, ce que Dieu a promis aux fuyards. Il ajouta entre autres choses : *O vous qui croyez, soyez patients, rivalisez de constance et de fermeté et craignez Dieu : peut-être serez-vous heureux*[1]. Ensuite les Musulmans marchèrent vers Amadjah, en descendant vers leur pays, au milieu de Chëmbra-Kouré, du côté de l'est, vers Canope[2]. Le roi d'Abyssinie les avait devancés du côté de la qiblah[3]. Il était à la tête d'une armée aussi nombreuse qu'un vol de sauterelles et il disait à ses patrices : Saisissez-le; ne le laissez pas échapper. L'ennemi de Dieu croyait atteindre ses espérances, mais Dieu l'empêcha d'y arriver. Il se mit en route avec ses soldats et ses étendards comme de l'eau qui se répand par torrents. Alors les braves s'aperçurent; les infidèles s'arrêtèrent et rangèrent leurs troupes en bataille; il y avait sept rangs dont on ne voyait pas l'extrémité. Les Musulmans disposèrent aussi leurs soldats.

Je tiens d'un chrétien, nommé Azmâtch Ḥaibi[4], qui assista à la bataille de Chëmbra-Kouré avec le roi. Il m'a raconté après sa conversion à l'islâm : Le nombre des cavaliers qui était avec le roi était de 16.000, tous montés sur des chevaux du rivage

1. *Qorân*, sour. III, v. 200. Tout ce passage, depuis la date de la bataille, est résumé de la façon la plus inexacte par Nerazzini, p. 23.

2. A.-P. traduit (p. 72 : *du côté de l'est dans la direction du sud*, et ajoute en note : « *le sud est indiqué dans le texte par Soleil : la constellation du Canopus* (sic). *Les mots direction, côté*, mahyah (sic) *et* jaht (sic) *sont souvent synonymes.* » Nerazzini (p. 24) a purement et simplement supprimé ces détails.

3. Étant donnée la situation de l'Éthiopie par rapport à l'Arabie, la qiblah désigne ici le nord-est.

4. Azmâtch Ḥaïbi était gouverneur du Gâtour : il fut destitué de son gou-

arabe. Quant aux fantassins, munis de boucliers et d'arcs, c'est-à-dire les archers avec les flèches empoisonnées, et ceux armés de javelots brillants, il y en avait plus de 200.000. Quant aux cavaliers abyssins, on ne pouvait les compter à cause de leur nombre. Ils étaient mêlés les uns aux autres comme des constructions jointes par du plomb. Alors l'imâm Aḥmed s'avança pour ranger ses soldats, à droite, à gauche, au centre, aux ailes et dit : O Dieu, rends patient chacun de nous et viens en aide à ta religion[1].

J'ai composé sur lui les vers suivants :

C'est lui qui règle les affaires.

C'est lui qui aligne pour les guerres; c'est une flèche[2].

C'est lui qui à la guerre extermine [3] une troupe rebelle par mauvaise foi envers celui qui connaît les choses cachées[4].

vernement par Lëbna-Dëngël qui le rappela près de lui et l'envoya servir sous les ordres de Takla-Iyasous avant d'avoir appris la mort de celui-ci à Aïfârs. Ḥaïbi déserta, vint rejoindre l'imâm, se convertit à l'islâm. Il suivit Aḥmed à Bâdeqé, lui conseilla, mais inutilement, de poursuivre le roi d'Abyssinie réfugié dans le Ouadj; l'excita à faire la conquête du Gëdëm, servit de guide aux Musulmans lors de la bataille de Ouaṣël et dans l'expédition contre le Oualah (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. Une note marginale du Ms., abrégée dans C, porte : Attention au nombre des cavaliers qui assistèrent à la bataille de Chëmbra-Kouré; ils étaient 16.000. Le nombre des fantassins dépassait 200.000; les cavaliers abyssins étaient innombrables. — La Chronique éthiopienne est d'accord avec l'auteur arabe pour signaler la disproportion existant entre les chrétiens et l'armée musulmane, sans doute diminuée par les désertions. « Le roi... ramena... 30.000 cavaliers et plus : quant aux porteurs de boucliers, on ne peut en connaître le nombre, car ils étaient très nombreux... Des soldats de ce Musulman, les cavaliers, dit-on, n'étaient pas plus de 300 et les fantassins en petit nombre » (Conti-Rossini, *Storia di Lebna-Dengel*, p. 11, 12, 22); Nerazzini a encore commis une erreur en traduisant (p. 24) : *Un cristiano mi ha raccontato che, essendo egli sotto il capo suo Azmac Gebe*, questi solo *aveva 16 mila soldati a cavallo e 20 mila a piedi.*

2. Au lieu de شهم que porte le Ms., il vaut mieux lire سهم comme dans C et A.-P.

3. A.-P. et C portent المدبر, au lieu de المدمر.

4. A.-P. ajoute un vers qui manque dans le mss. et dans C : « Il est à l'abri, par la volonté du Seigneur de la grandeur, de tout ce que les hommes redoutent et exempt des fautes ».

C'est lui qui perce de sa lance un fort rival[1]; avec son sabre d'acier, il tranche et il frappe.

Il a laissé les infidèles étendus dans la poussière : ceux d'entre eux qui ont survécu versent des larmes.

Il a envoyé contre eux des partis dans la mêlée pour les frapper énergiquement d'abaissement et de tristesse.

O toi qui m'interroges sur Aḥmed, c'est un homme qui aime le juste et hait le menteur.

C'est lui qui affermit la loi de la religion de son prophète, qui est soumis envers son maître et qui le craint[2].

[F° 22] [f° 22] Il ne cesse d'observer les prescriptions obligatoires et de s'appliquer aux actes de dévotion où il montre du zèle.

Seigneur, par ta grâce, protège-le continuellement, et fais-le durer, ô Miséricordieux, tant que durera le souffle du vent[3].

L'imâm Aḥmed, que Dieu lui fasse miséricorde, manda le sultân Moḥammed, fils du sulṭân 'Alî, fils de sa tante maternelle, le cheïkh Ons. fils du cheïkh Chihâb ben 'Abd el-Ouahhâb, fils du cheïkh Boubah. Il réunit sous leurs ordres toutes les tribus des Ḥarlah, telles que les Zemoubarah[4], les Barzarah avec leur chef; les Yaqolah, les Djâsâr[5], les 'Arab Takha, les Alqa : tous étaient des Ḥarlah; l'émir leur ordonna de se tenir à la droite des Musulmans[6]. Puis il rassembla les tribus ṣomâlies : les Girri, les Merraïḥân, les Yibberi[7] avec leur chef Aḥmed Geri, les Harti,

1. A.-P. s'est trompé en lisant قَرْن pour قِرْن : grammaticalement, d'ailleurs, sa traduction ne peut s'accepter : *il porte des coups terribles comme une corne forte* (p. 74).

2. A.-P. : *austère comme un moine.*

3. Nerazzini (p. 24) n'a pas traduit ces vers et les a remplacés par une phrase qui est un contresens : *e poi mandò fra le file i cantatori perchè incitassero al combattimento.*

4. A.-P. : *Zamriah-Bazrah*, confondant les noms de deux tribus.

5. A.-P. : *la tribu Yaqlah-Haxar.*

6. N. a supprimé l'énumération des tribus Ḥarlah.

7. A.-P. : *des tribus Jari Marjay et Biri.*

gens de Maïṭ, les Djerân, les Mazarr, les Berṣoub[1]; tous Ṣomâlis. L'imâm leur ordonna de se tenir à gauche de l'armée : chaque tribu était commandée par son chef. Au centre était l'imâm Aḥmed ben Ibrahîm, que Dieu lui fasse miséricorde ! et autour de lui, des cavaliers pareils à des lions terribles. Les principaux de ces cavaliers étaient l'émir Ḥosaïn ben Abou Bekr el-Gâtouri, l'émir Zaḥarbouï Moḥammed que Dieu lui fasse miséricorde, le Farachaḥam 'Alî, le vizir Nour ben Ibrahîm, l'émir Modjâhid, le Farachaḥam Solṭân, 'Abd en-Nâṣer, le cheïkh Daouah[2], l'émir Abou Bekr Qaṭën, le Farachaḥam Dîn[3]. Il dit aux Musulmans : A présent, je vous répète les paroles du Prophète à ses compagnons : *Levez-vous et allez vers le paradis dont la largeur égale celle des cieux et de la terre et qui est promis à ceux qui craignent Dieu et qui croient en lui et en ses prophètes. C'est une faveur que Dieu accorde à qui il lui plaît; Dieu est le maître de la faveur suprême*[4]. Il y avait parmi eux le Garâd Aḥmadouch, fils de Maḥfouzh, beau-frère de l'imâm qui avait épousé sa sœur Del-Ouanbarah, fille de Maḥfouzh; Our'aï Aḥmed-dîn ben Khâled; le Garâd Cham'oun, Bechârah, Ṣabr ed-dîn, Djâchâ 'Omar, le Garâd Aḥmouchou, Our'aï Aboun, le Garâd 'Othmân ben Djaouher, Aḥmed Djoïta[5], Borhân, le Garâd Ṣiddiq, Dël-Sagad et d'au-

1. A.-P. : *la tribu Haran et Mazr'a et Marxub* (p. 75). Les Bersoub, Barsoub, Boursouḳ, Burzúk, tribu ṣomâlie dont on fait dériver le nom du mot *bour*, montagne, habitent le bassin du Toug-Fafân, à Bethri, Sánthala, El-Moke et Gobbi. Elle comprend les fractions suivantes : 1° Worra-Houmi au nord; 2° Worra-'Ali, à Goddou et Moulogo; 3° les Bethi, à l'ouest; 4° les Seyân et 5° les Berdjah au centre (Paulitschke, *Ethnographie*, t. I, p. 51). Bardey (*ap.* D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 351) ne compte que deux fractions de cette tribu qui aurait émigré d'Arabie : les Sayân Boursouk et les Berdjeh Boursouk; suivant lui, les War'-Ali (Worra-'Ali) seraient des Gallas. Burton (*First Footsteps*, p. 278) ne fait que les mentionner sous le nom de Bursouk.

2. Le cheïkh Daouah fit partie de l'expédition commandée par Our'aï Aboun contre le Oualah.

3. Cette énumération est supprimée dans Nerazzini (p. 24).

4. *Qorân*, sour. LVII, v. 2.

5. Il accompagnait l'imâm lors de l'escarmouche de Bouro, prit parti pour

tres semblables[1], cavaliers renommés pour leur bravoure. L'imâm Aḥmed réunit des braves parmi les gens constants, de ceux qui avaient assisté avec lui aux batailles et aux expéditions, à la guerre et aux combats; ils étaient cinq cents héros qui ne le quittaient jamais; il les rangea en avant de la cavalerie; parmi les principaux se trouvaient Ḥamzah el-Djoufi, qui mourut martyr ce jour-là; le chef des fantassins Fendj Ṣabbar[2]; Djoudjouh, Ar'adou, Nebi Aḥmed, Ḥosaïn du Daouâro, Takyah[3], Djedid Djordjou[4] et ceux qui les suivaient[5]. Ce jour-là, la cavalerie de l'imâm était de 560 hommes et l'infanterie de 12.000.

A la gauche était la tribu ṣomâlie de Harti, des gens de Maïṭ;

lui dans sa querelle avec le sulṭân 'Omar-dîn. se distingua à la journée d'Anṭakyah (1531), à l'assaut de Ouaṣël dans le Bèt-Amḥara; à l'expédition d'Our'ai Aboun chargé de piller les églises du Oualah; il soumit le pays de Charkhah, en l'absence du Garâd Ṣiddiq qui avait été nommé gouverneur et assista, sous les ordres du vizir 'Addolé, à la conquête du Bâli (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. Cette énumération est supprimée dans Nerazzini.

2. Dans A.-P. le chef des fantassins est nommé Chamsouh (*Xamsuh*), personnage différent de Fendj-Sabbar : peut-être y a-t-il une lacune dans le manuscrit. Quant à Fendj-Sabbar, il fut adjoint à Naṣr pour exterminer les chrétiens de Chodjarah; il se distingua à la bataille d'Aïfars; il était de ceux qui, sous la conduite du Garâd Aḥmouchouh, poursuivirent inutilement après la bataille d'Ouaṣël le roi d'Abyssinie : au retour, il se fit remarquer par sa vaillance lors de l'échec des Musulmans devant l'ambâ (1530) et recula le dernier, quand tous ses compagnons avaient pris la fuite, abandonnant les cadavres des principaux d'entre eux, Our'aï Othman et 'Alî el-Ouarrâdi (cf. *Fotouḥ*, passim).

3. Takyah, qui est appelé *Takyak* par A.-P. (p. 76), avait eu autrefois la main droite et le pied gauche coupés par ordre de l'imâm, sans doute pour vol. Il n'en combattit pas moins dans la guerre sainte. Lors de l'expédition contre le pays des Djaouâtir, il fit prisonnier le patrice Abèl qui gouvernait cette province; il prit part à l'escarmouche de Bouro, à celle d'Aouaouald, à la bataille d'Anṭakyah et à la campagne du Bâli et du Daouâro (cf. *Fotouḥ*, passim).

4. A.-P. : *Jadid Karjuh*. Il est appelé plus loin Ḥadid Khordjou; il fut tué à Chëmbra-Kouré.

5. Toute cette énumération manque dans Nerazzini.

c'étaient des hommes énergiques parmi les fantassins renommés; au nombre de trois cents, ils étaient armés de sabres tranchants : de même la tribu des Yiberri qui comptait environ quatre cents hommes armés d'arcs. L'imâm les ajouta aux cinq cents qui formaient le centre et leur dit : Tenez ferme à vos places et que personne de vous ne s'éloigne. La tribu des Girri était composée de gens à cheval; c'étaient des cavaliers renommés. L'émir les mit en ligne et tous les Musulmans prièrent deux reka'ah par deux reka'ah, à cause des fatigues qu'ils avaient éprouvées. Quant au jurisconsulte 'Abd Allah, il descendit alors de sa mule, prit son bouclier et son épée et s'humilia devant Dieu très-haut : c'était un mystique dévot, modeste, pieux et savant. Quant à Ḥamzah el-Djoufi, quand il vit les infidèles, il ne fut plus maître de lui, tellement que deux hommes durent le retenir; il s'agitait comme un chameau furieux dans sa passion de combattre et de faire la guerre sainte et son désir d'obtenir du Seigneur ce qu'il voulait. Toute la tribu de Harti était comme lui. Les Musulmans les retenaient et leur disaient : Attendez que les infidèles soient près de nous.

Pour les chrétiens, lorsqu'ils eurent rangé leurs troupes en bataille et qu'ils s'avancèrent vers les Musulmans, ils formaient sept rangs. Ce jour-là, le roi d'Abyssinie, Ouanâg-Sagad était à l'arrière-garde; il avait pour gardes du corps quatre cents hommes à gauche et autant à droite[1]. Ce jour-là, il les répartit contre toute son armée; il prit ses trésors et ses réserves d'armes : cottes de mailles de David, casques de Sâbour[2], épées égyptiennes, lances de Khaṭṭ[3] et les distribua à ses patrices et à

1. Note marginale du manuscrit : Le nombre des gardes du roi d'Abyssinie était de 800 cavaliers.

2. Peut-être au lieu de السابورية, comme le portent le Ms. et C, faut-il dire, comme dans A.-P., qui l'a pris à tort pour un nom propre (*des casques de Sabir*) السابرية, des casques d'un fin travail. Cf. Schwarzlose, *Die Waffen der alten Araber*, p. 342.

3. Cette expression est employée ici comme une figure pour désigner des

ses soldats. Quant à la cavalerie, elle était innombrable. Alors ils s'approchèrent, la mêlée commença : chaque rang des infidèles en représentait cinq des Musulmans; ceux-ci étaient comme un signe blanc sur une peau de taureau noir. Alors l'imâm Aḥmed dit aux Musulmans : Mentionnez Dieu très-haut; ne les regardez pas; regardez la terre; demandez contre eux le secours de Dieu; soyez constants : Dieu est avec vous. — Quand les infidèles s'approchèrent des Musulmans, ils avaient au-dessus d'eux un nuage qui les abritait, tandis que les nôtres étaient exposés à l'ardeur du soleil. Alors l'imâm Aḥmed s'humilia devant Dieu et l'implora en disant : O Dieu vivant, durable, Créateur des cieux et de la terre, glorieux et généreux; ces gens-là sont tes ennemis, ceux de ton envoyé et de tes prophètes : ils mangent ce que tu leur donnes et ils adorent un autre que toi; tu les mets à l'abri et nous, les Musulmans, nous sommes exposés à l'ardeur du soleil!

L'imâm n'avait pas fini sa prière que le nuage passait de dessus les têtes des infidèles sur celles des Musulmans en les abritant. Le roi d'Abyssinie et son peuple les regardèrent ainsi que leur ordre de bataille; le nuage les abritait; les rangs étaient serrés, les lances tendues en avant. L'effroi et la crainte pénétrèrent chez les ennemis. Alors le clerc Abou Bekr, surnommé Archounah et fit une allocution près du drapeau de l'imâm; il exhorta les Musulmans au combat et prononça un tel discours
[F° 23] que les cœurs frémirent et que les yeux se mouillèrent [f° 23], et il dit : Troupe des Musulmans, le paradis brille et l'enfer est fermé; les anges vous voient d'en haut; les houris aux yeux noirs

lances excellentes. Sur les lances de Khaṭṭ, cf. Freytag, *Einleitung in das Studium der arabischen Sprache*, p. 254; Schwarzlose, *Die Waffen der alten Araber*, p. 217-218; Jacob, *Das Leben der vorislâmischen Beduinen*, p. 134. Au lieu de *miṣryah* مصرية « égyptiens », A.-P. a lu *modhar* مضر. Peut-être au lieu de مصرية faut-il lire بصرية. cf. Ibn es-Sikkit, *Critique du langage*, p. 165 et note 2. Tous ces détails sont supprimés dans Nerazzini.

sont parées; réjouissez-vous de la vie éternelle. Puis il récita : *Dieu a acheté aux croyants leurs vies et leurs biens pour leur donner le paradis ; ils combattront dans la voie de Dieu ; ils tueront et seront tués, en vertu d'une promesse de Dieu qui est certaine dans la Torah, l'Évangile et le Qorân. Qui est plus fidèle à sa promesse que Dieu? Réjouissez-vous du marché que vous avez conclu avec lui; c'est un bonheur immense*[1]*!* Alors les Musulmans dirent à l'imâm : Nous allons les charger. Mais il les en empêcha. Tenez ferme à vos places, dit-il; ne leur offrez pas le combat qu'ils ne vous l'aient offert; tendez vos lances, couvrez-vous de vos boucliers et ne faites pas un pas sans mentionner Dieu. Alors les fidèles sortirent de leurs places pour combattre l'ennemi, pendant qu'Aḥmed répétait : Gens de l'islâm, la constance est une action et la paresse une faiblesse. Sachez que ce sont les gens patients qui l'emportent; la paresse et la lâcheté sont deux causes d'avilissement. Quiconque est patient, Dieu l'aidera contre son ennemi, car Dieu est avec lui. Celui qui tiendra avec nous contre les pointes des épées triomphera demain et ne trouvera plus désormais de fatigues; quand il s'avance avec Dieu, celui-ci lui donne un rang glorieux et le récompense de son effort; Dieu aime les patients. Quand les rangs se joignirent, les Musulmans virent une armée nombreuse, des glaives étincelants. Alors l'ennemi de Dieu, Ouanâg-Sagad, le chien d'Abyssinie, cria à ses soldats : Chargez ! Ils chargèrent comme un seul homme l'aile droite des Musulmans; ceux-ci supportèrent ce choc; de même l'aile droite des polythéistes chargea l'aile gauche des Musulmans, composée des tribus ṣomâlies. Les contingents du Tigré et les vils patrices se précipitèrent sur le centre où était l'imâm. Celui-ci et ses compagnons les reçurent avec des cœurs islamiques et une énergie musulmane. Les armées s'entremêlèrent, les épées furent tirées, les lances allongées, les drapeaux et les étendards déployés; les bannières flottaient au vent; les

1. *Qorân*, sour. IX, 112.

mors s'entrechoquaient, les chevaux hennissaient; la poussière était soulevée en abondance; la sueur coulait sur la poitrine des guerriers à cause du poids des armes, mais on n'entendait d'eux que des rugissements, et des chevaux, que des hennissements, à cause du choc des sabres sur les boucliers et les casques dans les deux armées. Le crieur public fit entendre cette proclamation : Nation de Moḥammed, un peu de patience ! vous obtiendrez beaucoup; les houris aux yeux noirs sont à l'ombre des épées et sous les pointes des lances. Aḥmed ben Ibrahim et ceux qui étaient avec lui tinrent ferme. Puis il s'élança au plus fort de la mêlée, exterminant les infidèles[1], obtenant l'assistance de Dieu; le drapeau de la victoire flottait sur sa tête. Quant à l'aile gauche des Musulmans, composée de Ṣomâlis, lorsque le combat devint terrible, elle prit la fuite, poursuivie par les infidèles qui en tuèrent amplement et firent des prisonniers. Il y eut 3.000 tués. Leurs chefs résistèrent, tels que Mattân ben 'Othmân eṣ-Ṣomâli, beau-frère de l'imâm Aḥmed, qui livra un beau combat; avec lui Aḥmed Gourâï, 'Alî Garâd, frère de Mâttan. Le Farachaḥam Tal, frère de Bechârah; 'Alî Maddjirah de la tribu de Mâttan[2], Ḥosaïn Mousa ben 'Abd Allah Mâkhidah[3]; Yousof Letaḥyaḥ de la tribu d'Aḥmed Gourâï[4]. Quels excellents guerriers ce jour-là! Quand leurs compagnons furent mis en déroute, ils revinrent près de l'imâm Aḥmed et combattirent vaillamment devant lui. Quant à l'aile droite des Musulmans, composée de ceux de Ḥarlah, le premier, le second et le troisième rang des ennemis chargèrent contre eux; la guerre tourna comme une meule de moulin et les têtes des guerriers étaient abattues. La masse des Abyssins re-

1. A.-P. traduit : *Puis il se plaça sous sa tente de guerre* (?) *suivant de l'œil les infidèles* (p. 210). Le texte ne justifie nullement cette interprétation.

2. A.-P. : *de même Farxahm et Ali Madakarah de la tribu de Matan.* 'Ali Maddjirah (var. Maddjir) assista à la bataille d'Aïfars où il tua l'Azmâdj Isḥaq, gouverneur du Bégamdër.

3. Il avait le titre de Farachaḥam et se distingua lors de l'expédition du Bâli.

4. Toute cette énumération manque dans Nerazzini.

doubla d'efforts contre la droite des Musulmans : ceux-ci résistèrent avec une constance admirable; une autre troupe fut lancée contre eux et les infidèles les ramenèrent jusqu'au centre, près du drapeau de l'imâm. Là, se livra un combat acharné. Quelles excellentes troupes que celles de la mer, parmi les Musulmans ! elles combattirent devant la cavalerie (livrant à leurs sabres les jarrets de leurs chevaux qui commencèrent à tourbillonner)[1]. La guerre se déploya tellement que la poussière s'accrut; le Musulman ne reconnaissait plus son compagnon; ni l'infidèle, le sien; le frère ne voyait plus le frère. La lutte dura entre les deux partis jusqu'à ce que les Abyssins furent rejetés sur ceux qui les suivaient. Des milliers d'entre eux furent tués; la terre fut couverte de cadavres ; les blessures se multiplièrent dans les deux armées, mais plus nombreuses chez les Abyssins. Le combat dura depuis le milieu de la matinée jusqu'au moment de la prière de l'ʿaṣr. Alors les Musulmans proclamèrent la grandeur et l'unité de Dieu, et saluèrent Moḥammed, l'avertisseur par excellence. Dieu leur donna la victoire et jeta la terreur dans les cœurs des infidèles qui tournèrent le dos, poursuivis par les Musulmans. Ceux-ci en tuèrent et firent des prisonniers jusqu'à ce que les ténèbres fussent épaisses. On en tua des milliers dont Dieu seul connaît le nombre. Il y eut beaucoup de patrices tués, parmi lesquels le patrice Roubèl de ceux du Tigré ; il périt de la main d'Arʿadi, page de l'imâm; le patrice Egba-Mikâïl, frère cadet de Roubèl, brave et terrible; il fut tué par l'imâm qui lui porta à la poitrine un coup de lance; la pointe sortit en brillant par derrière; deux serviteurs eunuques, chargés du trésor royal; l'un se nommait Djaouher, l'autre Mendil; tous deux étaient debout à ce combat, le drapeau du roi au dessus de leur tête; les infidèles les comparaient au roi. Djaouher fut tué par l'émir Moḥammed, fils de l'émir Moḥammed ben Zaḥarbouï-ʿOthmân; quant à Mendil, il fut tué par Dël-Sagad, cavalier du Sim. Le patrice, choum du

1. Cette phrase est donnée par C et par A.-P.

Siré[1], périt de la main du Garâd Dîn, gouverneur d'El-Mâyâ après la conquête; un grand patrice, parent du roi du côté de sa mère et appelé Yon'aèl, eut la main coupée par le Garâd Cham'oun; 'Abd en-Nâṣer lui porta un coup de lance dans le dos : il prit la fuite et se sauva. Il y avait, parmi les Musulmans, un homme appelé 'Othmân, cheïkh des tribus des Djedâyah, il était monté sur une mule et chargea ce jour-là contre un patrice appelé Jân Balaou Râs[2] qu'il frappa dans le dos. Le chrétien avait une armure défensive; l'épée la traversa et la partagea en deux parties : l'une d'elles tomba à côté, l'autre resta sur le cheval, puis finit par tomber. Le choum du Ṭalamt[3] fut tué par un Musulman, ainsi

1. Le Siré, ou Chiré, province du Tigré, est situé à l'ouest d'Aksoum entre cette ville et le Takazzé et comprend les districts de Saleklaga, de Koïta, d'Aḍdi-Oufito, de Tembéla, de Debra-Abbaï, d'Asgadé et d'Addi-Abo. Il est borné au sud par le Takazzé, à l'est par la province de Zahna, au nord par celle de Zager et le Marèb, à l'ouest par le désert. Il renfermait l'amba de Tâbr, une des principales forteresses de l'Éthiopie (cf. Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 170-174; Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. II, p. 310-341; Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 506-518; Mansf. Parkyns, *Life in Abyssinia*, t. I, p. 251 et suiv.; Cosson, *The cradle of the Blue Nile*, t. I, p. 265-270; Raffray, *Abyssinie*, p. 356-357; Mayo, *Sport in Abyssinia*, p. 114-152). Sous Zarëa-Ya'qob, le choum du Siré fut placé sous la dépendance du Baḥar-Nagâch (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 47; Perruchon, *Les Chroniques de Zarëa-Ya'eqob*, p. 47). Il y était encore au temps d'Alvares, et c'est probablement ce choum du Siré tué à Chëmbra-Kouré qui était marié à une sœur du Nëgouch, suivant l'auteur portugais (Alvares, *Verdadeira Informação*, p. 24). Il fut remplacé par Sama'il qui périt lui-même à la bataille d'Aïfars. Après la conquête musulmane, le gouvernement de cette province fut donné à un patrice nommé Didjnah qui avait fait soumission en s'engageant à payer la capitation.

2. Ce passage a été l'objet d'un contresens dans A.-P. : *Il y avait parmi les Musulmans un homme appelé xayk Othman, appartenant à une tribu nommée Janwa baluras* (p. 82).

3. Le Ṭalamt ou Ṣalamt est un canton du Samèn, limitrophe du Takazzé; sa principale ville est Addergey (Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 180-198). Au temps de 'Amda-Ṣyon I, il était peuplé de Falachah juifs (Dillmann, *Die Kriegsthaten des Kœnigs 'Amda-Ṣion*, p. 11; Perruchon, *Histoire des guerres de Amda-Syon*, p. 23, 129). Sous Zarëa-Ya'qob, le choum du Ṣalamt, Ambâ-Naḥâd, se révolta avec les gouverneurs voisins, embrassa le judaïsme et

que le patrice Gabra-Madhĕn (serviteur du Sauveur), d'entre les esclaves du roi, périt de la main d'un individu édenté, nommé Aoumaïdah[1]; le patrice Zemandjân, neveu du patrice Ouasan-Sagad, succomba sous les coups du vizir 'Addolé. Le patrice Maḥaṭenté périt d'une flèche lancée à l'œil par un Ṣomâli appelé Adam, chef des archers, et Dieu précipita [f° 24] son âme en enfer — *et quel triste séjour*[2]. Le patrice Ouadjâmouh fut tué par Takhlaï ben 'Adjouân; le patrice Za-Ouangĕl, Bâhr-Nagâch[3], [F°24]

battit les troupes chrétiennes envoyées contre lui (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 31-32; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 96-97). La lutte dura entre lui et les Jân Amorâ, jusque sous Baëda-Mâryâm (Perruchon, *id.*, p. 143); enfin Marqos parvint à ramener Ambâ-Nâḥâd à ce prince avec qui il se réconcilia. Il revint au christianisme et les églises détruites furent rebâties. Le choum tué à Chĕmbra-Kouré fut remplacé par Ibrahim qui périt à Aïfars, de la main d'Absamâ Nour. Les gens du Ṣalamt furent défaits lorsque l'imâm poussa jusqu'au pays de Makâter : à cette époque la province paraît avoir eu un gouverneur soumis à Saul b. Tasfa Iyasous et qui continua la guerre dans le Ṣalamt, mais il périt en tombant d'un arbre (cf. *Fotouḥ*, passim). Son successeur (?) Iyorâm fit sa soumission aux Musulmans, et aidé par eux, chassa Lĕbna-Dĕngĕl de Thiĕlĕmfra où il avait cherché un asile, le 14 de ḥamlé de la 30e année de son règne (*Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 16, 107). Yorâm fut battu plus tard par Galaouadéouos auquel se rallièrent les Agaous du Ṣalamt (*Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 18, 109, 110).

1. Les Chroniques éthiopiennes font mention de la mort de Gabra-Madhĕn (*Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 13, 104; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 275, 280).

2. *Qorân*, sour. xiv, v. 84.

3. Bâḥr-Nagâch désignait primitivement le gouverneur du littoral. Zarĕa-Ya'qob augmenta son importance et plaça sous son autorité la plus grande partie du Tigré, comprenant, outre le littoral, les provinces du Siré, du Saraoué, du Ḥamasèn et du Bour (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 17; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 47, 48; cf. aussi Lopez de Castanheda, *Historia do descobrimento*, l. VI, ch. xxiv, p. 41-48). Après la conquête de l'Abyssinie, Aḥmed donna l'investiture de cette charge à un patricien nommé 'Afra. Souvent il se montra un vassal rebelle et s'appuya sur les Turks après leur établissement dans la mer Rouge pour résister à son suzerain. Au temps de Ludolf, il résidait à Dobaroua et son gouvernement, depuis la perte du littoral, ne comprenait plus que les provinces suivantes : Baqlâ, 'Egata, Ḥamasèn, Mâryân, Maratâ, Saraoué et Zangarèn (*Historia æthiopica*, l. I, ch. iii,

seigneur de Dokhono[1], par ʿAbd er-Razzâq ben Souḥah. Le patrice choum de l'Agâmé[2] succomba, ainsi que le choum de Chodja-

§ 27, 29, 30; *Commentarius ad historiam*, p. 93, § XXXI). L'importance de ce titre diminua progressivement (cf. Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 294-195), et de nos jours, il est tombé en désuétude (Massaja, *Lectiones grammaticales*, p. 257). Peut-être celui qui fut tué à Chëmbra-Kouré était-il celui qu'Alvares nomme Adibi, le dernier des quatre qui exercèrent ces fonctions pendant le séjour de l'ambassadeur portugais en Abyssinie (Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. XXIV, p. 24-25; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy to Abyssinia*, p. 52-54; Conde de Ficalho, *Viagens do Pedro da Covilham*, p. 159).

1. Dokhono (l'éléphant) qui porte aussi depuis trois siècles environ le nom d'Arkiko, est bâtie sur le continent, en face de Massaoua : cette ville contient environ 400 maisons, bâties quelques-unes en argile et le reste en roseaux. Elle est au sud-ouest d'une baie assez vaste où de grands vaisseaux peuvent aisément mouiller près de terre, mais elle n'est pas sûre contre les vents du nord-est (cf. Bruce, *Voyages en Abyssinie*, t. III, p. 72; Valentia, *Voyages and Travels*, t. II, p. 441-445; Rüppel, *Reise in Abyssinien*, t. II, p. 213-218; 237-242; Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 378-382; Blanc, *Ma captivité en Abyssinie*, p. 67; Matteucci, *In Abissinia*, t. III, p. 72; Stan. Russel, *Une mission en Abyssinie*, p. 17 [Arkiko y est défiguré en *Arkiriko*]). Quoique la chronique arabe donne à Za-Ouangël le titre de seigneur de Dokhono, nous voyons cependant qu'en 1523, cette ville était peuplée de Musulmans gouvernés par un personnage que les écrivains portugais appelent Xumagalli (Choum..... ?); quatre hommes de la flotte de D. Luiz de Menezes, descendus imprudemment à terre, furent massacrés par une quarantaine de Turks, fugitifs de Massaoua (cf. João de Barros, *Asia*, décade III, l. VII, ch. IX, p. 210; F. d'Andrada, *Chronica d'El Rei Dom João III*, part. L, ch. XXXIV, p. 36-37; Correa, *Lendas de India*, t. II, part. II, *Lenda de Menezes*, ch. XI, p. 740-741; R. Basset, *Les inscriptions de l'île de Dahlak*, p. 35). Les désastres éprouvés par Lëbna-Dëngël rendirent la ville indépendante de l'Éthiopie : Aḥmed Grâñ en donna le gouvernement au Chérif Nour, puis au sulṭân de Dahlak, Aḥmed ben Isma'il (cf. *Les inscriptions de l'île de Dahlak*, p. 37).

2. Le texte porte *choum ʿAdjâmyah* que A.-P. transcrit par *xum Ajamix*, comme si c'était un nom propre. D'après les exemples qui suivent, je crois qu'il s'agit d'un gouverneur de province, et que ʿAdjâmyah représente l'Agâmé actuel, province du Tigré entre l'Akala Gouzaï, le Ḥaramat et le pays des Danâkil, à proximité des mines de sel exploitées par les Afars, ce qui lui donne un grande importance. La ville principale est Addi-Garâd; c'est dans cette province que se trouve le célèbre couvent de Dabra-Dâmo (cf. Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 289-290; Ferret et Galinier, *Voyage en Abys-

rah[1]; le patrice du Tambèn[2]; le choum d'Abârgalé[3], le patrice

sinie, t. II, p. 44-59; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 512-515; Rüppel, *Reise in Abyssinien*, t. I, p. 338-356; Rohlfs, *Im Auftrage*, p. 55-64; Stumme, *Meine Erlebnisse bei der englischen Expedition in Abyssinia*, p. 44-47; Shepherd, *The campaign in Abyssinia*, p. 71-105; Hozier, *The British expedition to Abyssinia*, p. 107-115; Von Seckendorff, *Meine Erlebnisse mit dem englischen Expeditioncorps*, p. 117-124; Harrisson Smith, *Through Abyssinia*, p. 235-238; Wilking, *Reconnoitring in Abyssinia*, p. 277 287; G. Portal, *My mission to Abyssinia*, p. 201, 203-209. Cette province est déjà mentionnée sous le même nom (Ἀγάμη) dans l'inscription d'Adulis (Vivien de Saint-Martin, *Éclaircissements historiques et géographiques sur l'inscription d'Adulis*, p. 27; id., *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité*, p. 232; Dillmann, *Ueber die Anfänge des axumistischen Reiches*, p. 195; D. H. Müller, *Die epigraphischen Denkmäler aus Abessinien*, p. 7; Glaser, *Die Abessinier in Arabien und Afrika*, p. 144). Le successeur de ce choum tué à Chĕmbra-Kouré se nommait Raqat et fut battu par l'imâm non loin du tombeau d' « Aṣḥamat en-Nadjâchi », le nĕgouch contemporain du Prophète.

1. Le pays de Chodjarah était situé dans le Choa actuel, près de Dabra-Bĕrhân. Il fut soumis aux Musulmans par le renégat Naṣr qui en fut nommé gouverneur. A.-P. traduit par *xum Saharah*.

2. Le texte porte النبتين qui doit être rectifié, suivant la lecture du C en التنبين : il s'agit du Tambèn, province du Tigré située entre le Ouéri et le Gheba, affluents de droite du Takazzé : la principale ville est Abbi-Addi. Cf. Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 293; Rüppel, *Reise in Abyssinien*, t. I, p. 263-275; Dufton, *Narration of a Journey through Abyssinia*, p. 199-200; Rohlfs, *Meine Mission nach Abessinien*, p. 167-169; Harrisson Smith, *Through Abyssinia*, p. 145-161; Portal, *My mission to Abyssinia*, p. 123-131. — Le Tambèn fut ravagé par Grâñ qui vainquit le choum de cette province, successeur de celui qui avait péri à Chĕmbra-Kouré, et en donna le gouvernement à un rénégat, Yonatân, fils d'Hénok : celui-ci fut vaincu et tué par Galaoudéouos au commencement de son règne (cf. mes *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 18, 40; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, p. 198, 264). A.-P. ne mentionne pas le choum du Tambèn.

3. Il est remplacé dans A.-P. par *xum Saharah*, lisez : le choum du Saharta. Abargalé, mentionné dans la relation de l'ambassade de Ḥasan (texte, p. 32, trad. Peiser, p. 32), est une ville escarpée, entouré de hautes montagnes, capitale d'une province du Tigré, portant le même nom, peuplée d'Agaous et située sur la rive droite du Takazzé qui la sépare du Samèn à l'ouest; entre le Tambèn au nord, le Ouâg au sud et le Ouadjerat à l'est, cf. Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 292-293; Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 184-189; Rüppel, *Reise in Abyssinien*, t. I, p. 374-377.

'Amdou tué par un fantassin nommé Addâmou[1]. Le nombre des patrices du Tigré qui furent tués s'éleva à 86, tous des choums d'archers (?) parmi les grands[2]. On tua 10.000 et plus des gens de marque du Tigré; 125, des autres patrices; tel d'entre eux avait 1000 cavaliers sous ses ordres; tel autre en avait 500; un autre 200; un autre 600. Dans la mêlée, les Musulmans coupèrent les jarrets à 600 chevaux des infidèles. Quant à ceux des Musulmans qui furent tués parmi les hommes d'avant-garde, il y eut Ḥamzah el-Djoufi qui périt martyr, Ḥadid (var. Djedid) Khordjouh; le moueddin de Garâd Aboun, Kebir Ibrahim; le jurisconsulte Moḥammed, prédicateur du Sîm: Dallou Bâli, Moḥammed Daouârou. Le nombre des Musulmans qui furent tués parmi les Ṣomâl, les Ḥarlah, les Malasâi et les Arabes fut de 5.000. Dieu les marqua du sceau du martyre, les fit entrer dans le jardin de délices, leur fit présent des parfums et des houris aux yeux noirs et les inonda de sa grâce excellente. *Il y a pour eux des délices constantes; ils y seront éternellement. Dieu a des récompenses immenses*[3]. Les Musulmans s'emparèrent de chevaux, d'épées, de

Cette province fut ravagée par Aḥmed Grâñ et 'Addolé, mais les chrétiens firent éprouver un échec aux Musulmans et tuèrent Aboun Daouah dans une embuscade entre deux montagnes.

1. Les chroniques chrétiennes mentionnent la mort de 'Amdou, cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 13, 104; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 275, 281. Nerazzini a supprimé complètement l'énumération des chefs chrétiens qui furent tués.

2. A.-P. : *Et parmi les plus considérables d'entre eux les gens de Thimat*, et en note: *On lit ici un mot écrit ainsi dsmin qui est sans doute un mot abyssin* (?) *avec le pluriel arabe axwam* [qui] *est le nom d'une dignité* (p. 82-83, et p. 82, note 2). *Le mot Thimat n'est pas expliqué non plus* (p. 83, note 1). Au f° 68, on voit que les archers du Tigré étaient appelés Simt.

3. *Qorân*, sour. IX, v. 21-22. Le manuscrit de D'Abbadie ajoute ce qui suit, qui paraît être une addition postérieure. N'ayant pas le texte sous les yeux, je reproduis la traduction de A.-P. : « O Dieu, nous tendons vers toi les mains de la prière afin que tu daignes nous mettre au nombre de ceux qui jouissent de ces biens et ne nous laisses pas sans une part au jour du jugement. Accorde-nous par l'effet de ta grâce un témoignage de ta satisfaction et le pardon de nos péchés qui pèsent sur nos dos et nous accablent; accorde-

cottes de mailles et d'armes en quantité innombrable. Ils avaient fait prisonnier un patrice important nommée Takhla-Madḥen (Takla-Madḥën), beau-frère du roi; ils l'emmenèrent dans leur pays et il se racheta pour 500 onces d'or rouge. Ensuite l'imâm revint dans sa ville de Harar. joyeux, content, triomphant, victorieux, couronné, satisfait, au milieu du mois de radjab de cette année[1].

Quand les infidèles furent mis en fuite et quand Dieu eut donné la victoire aux Musulmans, l'imâm Aḥmed dit à ses compagnons : A présent, Dieu nous a aidés contre eux et les a abaissés : marchons sur Bâdeqé, là où sont les demeures du roi; détruisons-les; nous nous établirons en Abyssinie, nous conquerrons le pays, nous affaiblirons les ennemis. Ils[2] lui répondirent : Imâm des Musulmans, tu vois ce qui nous est arrivé : beaucoup de nos soldats ont été tués; nous sommes couverts de blessures; nos provisions sont rares; ramène-nous maintenant dans notre pays : nous nous organiserons et nous organiserons nos troupes, puis nous ferons une seconde expédition. Si tu nous ordonnes de rester, nous resterons pour combattre avec toi. Alors l'imâm Aḥmed partit avec eux pour son pays, comme nous l'avons mentionné. Il y resta en cha'bân, en ramadhân et jusqu'à la moitié de chaouâl[3]. Puis il partit avec ses troupes et son armée faire une expédition en Abyssinie, vers le Daouâro. Il y entra par la voie du Ouébi. Le Ouébi est un très grand fleuve, abondant en eau, où vivent des crocodiles et des hippopotames en grand

nous par l'effet de ta faveur infinie un bon accueil lorsque nous serons chargés de ce fardeau (de nos péchés). Il ne sied pas à ta générosité que nous soyons déçus dans nos espérances; sois-nous favorable, car tu es le clément des cléments. »

1. C'est-à-dire vers la fin de mars 1529.

2. Le Ms. offre ici une lacune qui est comblée par A.-P. « Quelques Musulmans répondirent à cela : A la bonne heure, allons-y et soumettons tout le pays; mais d'autres disaient à l'Imâm. »

3. Avril, mai et la plus grande partie de juin 1529.

nombre; il coule entre le Daouâro et le Bâli et se jette dans le lac salé[1] du côté de Maqdachou[2]. Il arriva dans le pays du

1. Le mot Ouébi signifie fleuve en ṣomâli; de là une confusion qui s'est établie entre plusieurs grands cours d'eau. Le texte dit que le Ouébi coule entre le Bâli et le Daouâro; sur la carte de Paulitschke (*Ethnographie Nord-Ost Afrika's*, t. I, carton I) c'est la Djoubba qui sépare ces deux provinces. Cette identification de la Djoubba et du Ouébi de notre texte peut se soutenir en s'appuyant sur le sens général de Ouébi en ṣomâli et sur le nom de Ouébi Ganana que porte la Djoubba, qui reçoit entre autres affluents le Ouébi Daoua et le Ouébi Mana (cf. les cartes des relations de Wolverton et de Donaldson Smith, et ce dernier ouvrage, p. 88, texte 1, ainsi que Swayn, *Seventeens Trips through Somaliland*, p. 307). La mention que le Ouébi se jette dans le lac salé n'est pas non plus décisive, car le mot arabe s'emploie aussi bien de la mer. Mais l'addition où il est parlé de Maqdachou me fait admettre qu'il s'agit non de la Djoubba, mais du Ouébi Chébéli (rivière du Léopard) qui se jette dans le lac salé de Balti près de Maqdachou (Magadoxo des Portugais) : c'est ainsi qu'Ibn Sa'îd l'appelle le Nil de Maqdachaou. De plus, en quittant Harrar, c'est le Ouébi Chébéli que rencontre Aḥmed bien avant la Djoubba; il sert aujourd'hui de limite aux Gallas Arousi et Ennia, aux Ṣomâlis Rèr Chirkhach, Aoulihân et Rèr Amadèn : on l'appelle aussi Ouébi Sidama : c'est probablement le fleuve Galana (différent du Ouébi Ganana) à l'est duquel habitaient les Gallas et dont ils traversèrent le cours moyen ou inférieur quand ils envahirent l'Abyssinie (cf. A. Schleicher, *Geschichte der Galla*, p. 6-7). Sur le Ouébi Chébéli, cf. Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. II, p. 443; James, *The unknown Horn of Africa*, p. 11; D. Ghika, *Cinq mois au pays des Somalis*, p. 114-118; Swayn, *Seventeen Trips through the Somaliland*, p. 222-229; Hoyos, *Zu der Aulihân*, p. 58-61; Wolverton, *Five month's sport in Somaliland*, p. 78-88 (avec une vue du fleuve).

2. D'après la chronique de Kiloa, Maqdachou aurait été fondée par plusieurs Arabes de la secte des Zeidites, partis d'El-Ḥaith, du côté du Bahraïn, sous la conduite de sept frères qui auraient ensuite bâti Brava (João de Barros, *Da Asia*, Décade I, l. VIII, ch. IV, p. 211-212). Une tradition donne à ce nom une étymologie populaire مقعد الشاة et cite à l'appui la légende suivante : « Peu après l'arrivée des Musulmans dans ce pays, un de leurs cheikhs les plus vénérés, nommé Aouiçoul-Gorri, qui passait pour être inspiré de Dieu, eut une vision : une brebis lui apparut éclairée d'une lumière surnaturelle. L'endroit où le miracle s'était accompli fut, dès lors, considéré comme saint; à la mort du cheikh on y plaça son tombeau, qui devint un but de pèlerinage. Plus tard, on y construisit une mosquée dont le nom, Magaad ech-Chata, rappela la merveilleuse apparition par laquelle ce lieu avait été consacré, et fut ensuite, par extension, appliqué à la ville tout entière. »

Daouâro en marchant de nuit. Il divisa son armée en deux corps; il mit à la tête de l'un le vizir Nour ben Ibrahîm et prit le commandement du second. Il attaqua les gens du Daouâro au moment de la prière du matin; il ne rencontra pas de troupes, mais il fit des prisonniers et du butin.

Parmi les cavaliers musulmans, cinq personnes, desquelles le

(Guillain, *Documents*, p. 519). Suivant Krapf (*Reisen in Nord-Ost Afrika*, t. II, p. 436-437), la fondation de Maqdachou aurait eu lieu entre 900 et 950 de J.-C. Rigby (*Report on the Zanzibar Dominions*, p. 47, reproduit par Strong, *The history of Kilwa*, p. 399) précise davantage et donne 924 de J.-C. pour date. Cette ville est déjà mentionnée par Abou'l-féda (*Géographie*, p. 160) et par Yaqout (*Mo'djem*, t. I, p. 102; t. IV, p. 602), ce dernier, tout en la donnant comme la plus grande ville du pays des Zindj, ajoute que ses habitants sont des Arabes et non des nègres et qu'ils forment plusieurs tribus gouververnées chacune par un cheikh. D'après Ibn Baṭoutah qui la visita un siècle après, on y fabriquait des étoffes, et l'institution des proxènes (*aban* des Ṣomâlis) y était en vigueur (*Voyages*, t. II, p. 180). Une date certaine, moḥarrem 636 (août-septembre 1238), nous est fournie par une des mosquées de la ville. Elle fut attaquée par Vasco de Gama, au retour de son premier voyage dans l'Inde (Vasco de Gama, *Roteiro da Viagem*, p. 102; A. Morelet, *Journal du voyage de Vasco de Gama*, p. 80; João de Barros, *Da Asia*, décade I, l. IV, ch. XI, p. 368; Maffei, *Historiarum indicarum libri XVI*, p. 63). En 1507, cette ville faillit être prise par Da Cunha, mais d'autres préoccupations détournèrent l'amiral portugais de cette entreprise (Correa, *Lendas da India*, t. I, part. II, p. 678; Danvers, *Portugueses in India*, t. I, p. 151). Sa prospérité était très grande; elle était gouvernée par un chef indépendant (Odoardo Barbosa, *Libro*, ap. Ramusio, *Primo volume*, f° 290, 6; Pietro Alvarez, *Navigationi*, *ibid.*, f° 124, *d*). Après quelques siècles de prospérité sous la dynastie du sulṭân Mozhaffer, elle tomba sous Fakhr ed-dîn au pouvoir des Ṣomâlis Abgâl qui envahirent après lui le territoire des Odjourân et s'emparèrent de la ville sous la conduite de 'Omar Djelouli qui eut, jusqu'au milieu du XIXe siècle, dix successeurs de sa famille (cf. Guillain, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*, t. I, p. 175 et suiv.; t. II, p. 519 et suiv. Cf. Devic, *Le pays des Zendjs*, p. 60-64; Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 170. Le colonel Yule (*Travels of Marco Polo*, t. II, p. 347), et M. Grandidier ont émis l'opinion que Maqdachou était la ville appelée Madeigascar par Marco Polo, et que ce fut Oronce Finée qui proposa d'appliquer ce nom à l'île jusque-là connue sous le nom de Saint-Laurent. Leurs arguments ont été sérieusement combattus par M. Ferrand (*Les musulmans à Madagascar*, fasc. II, ch. IX).

Kouchëm Abou Bekr, avaient quitté l'armée, entrèrent dans une vallée des infidèles et trouvèrent un parti ennemi qui s'était réuni là et se préparait à la guerre et au combat. Les Chrétiens ne tardèrent pas à charger les Musulmans et leur livrèrent une violente attaque ; ils étaient nombreux; les nôtres s'enfuirent, mais le Kouchëm Abou Bekr tint bon et livra un beau combat en criant : La guerre sainte dans la voie de Dieu! Il avait coutume de répéter : O Dieu, donne-moi le martyre. Le Seigneur exauça sa demande et lui accorda ce qu'il désirait; il périt martyr. Il avait assisté à la bataille de Chëmbra-Kouré et aux expéditions. A l'époque de ce combat, il s'était vu en songe, monté sur un mulet avec le jurisconsulte[1] avec lui et en avant de lui. Alors, dit-il, vint l'Ange de la Mort, sur qui soit le salut, qui me saisit au-dessus de la tête et fit sortir mon âme. Je lui dis : Ne me prends pas mon âme, mais s'il faut absolument que tu la prennes, que ce soit dans la guerre sainte. — Oui, répondit l'ange. — Puis il combattit à Chëmbra-Kouré, s'en tira sain et sauf et revint dans son pays. Dieu lui donna ce qu'il désirait : les Musulmans l'enterrèrent et passèrent la nuit à cet endroit. Le lendemain l'imâm Aḥmed envoya des cavaliers dans le Daouâro. Ils fondirent sur ce pays et arrivèrent dans le territoire de Djaouâtir où ils firent des prisonniers et du butin, ne passant pas devant une bourgade sans la vouer à l'oubli, et les femmes qui s'y trouvaient, pleuraient[2].

Quand les Musulmans arrivèrent dans le pays des Djaouâtir[3];

1. Le jurisconsulte Moḥammed, prédicateur du Sîm, tué à Chëmbra-Kouré.

2. Ce récit est abrégé dans Nerazzini (p. 27) : il n'est pas question du rêve d'Abou Bekr.

3. Le pays des Djaouâtir paraît être le même que le Djâtour ou Gâtour, province frontière du Daouâro, du côté du Harar. Au temps de 'Amda-Ṣyon I, il était peuplé de Musulmans, et son chef prit part à la ligue formée par Ṣâliḥ, contre le roi d'Ethiopie (cf. Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 19, où il est appelé *Gâtûr* ; Perruchon, *Histoire des guerres d'Amda-Ṣyon*, p. 49, 148).

de là, ils allèrent dans le Daouâro, à un endroit appelé Adal-Mabraq [1]. Ils firent des prisonniers et du butin. Le patrice, seigneur d'Adal-Mabraq, se nommait Abèl : il défendit son pays contre les Musulmans et s'établit dans un chemin étroit où il livra bataille aux fidèles. Ceux-ci le mirent en fuite lui et son armée et le firent prisonnier. Celui qui le prit se nommait Takyah; c'était un des braves. Il amena devant l'imâm le patrice qui se racheta. Ce Takyah avait eu la main droite et le pied gauche coupés par ordre d'Aḥmed, suivant la loi de Dieu. Tout mutilé qu'il était de la main et du pied, il avait fait prisonnier le patrice, et assistait aux expéditions et aux batailles, combattant au premier rang, comme on le dira plus loin. Les Musulmans ravagèrent le pays d'Adal-Mabraq et le laissèrent en cendres.

Il y avait dans le Daouâro un patrice considérable nommé Râs Banyât [2], très en crédit auprès du roi qui l'avait nommé patrice et lui avait donné l'autorité sur tous les autres. Il était orgueilleux et dur : c'était un satan révolté. Ayant appris les ravages causés par les Musulmans et étant informé par ses espions que les nôtres se dirigeaient vers son pays, il rassembla des troupes nombreuses et occupa un chemin étroit où il campa. Les Musulmans n'avaient pas d'autre route et elle était difficile; les chevaux n'y pouvaient passer. Les nôtres tinrent conseil entre eux, les uns disant : Nous nous sommes avancés trop loin sur la route, nous ne pouvons revenir. D'autres disaient : Remettez votre

Nerazzini : *Joater*. Le patrice du Djaouâtir fut tué à l'escarmouche de la rivière Bous. Après la conquête, le Garâd Chihâb en fut nommé gouverneur.

1. Adal-Mabraq est donné, dans l'histoire des Gallas, comme le *Qualla* ou partie basse du Daouâro, dont s'empara Kilolé, le troisième Louba des Gallas (Schleicher, *Geschichte der Galla*, p. 17). Ce district fut converti à l'islâm par l'émir Ḥosaïn el-Gâtourî.

2. A.-P. : *Nabyat*; N. : *Juniat*. Râs Banyât se montra un adversaire acharné des Musulmans : il faillit surprendre Aḥmed près de la rivière Bous. Lors de l'attaque de Ouaṣël, il commandait le poste qui défendait la porte de Manzi. Il échoua en essayant de reprendre le Ouarabba aux Musulmans commandés par Ya'qim.

[F°25] affaire à Dieu très-haut [f° 25] et marchez. Le patrice Abèl était alors prisonnier entre les mains des Musulmans et enchaîné. L'imâm le demanda. Quand on le lui eut amené, il lui dit : Si ces infidèles nous coupent la route, nous te tuerons et ensuite nous les combattrons; si nous périssons dans la guerre sainte, quelle excellente intention! Le patrice lui dit : Ce n'est pas un bon projet; j'en ai un autre[1]. —Lequel? demanda Aḥmed. — Je vais envoyer vers ces infidèles et leur patrice Râs Banyât et je leur ordonnerai de s'écarter de l'endroit qu'ils occupent, mais à une condition, c'est que vous ne brûlerez pas les églises qui sont chez eux, car ce sont les églises du roi. — L'imâm lui dit : S'ils le font, nous acceptons ta condition. — Alors Abèl envoya un message au patrice Râs Banyât pour lui dire : J'ai imposé aux Musulmans comme condition de ne pas brûler les églises du roi, et à toi, de t'écarter de cette route où tu es, et de la leur laisser libre. Si tu refuses, que Dieu donne la victoire aux Musulmans! ils brûleront les églises royales, et Dieu te châtiera pour cela. A présent, envoie un repas d'hospitalité pour les Musulmans et des présents pour l'imâm Aḥmed[2], car j'ai conclu pour toi la paix à ces conditions. Le messager partit et arriva près du patrice Râs Banyât qui consentit. Il envoya à l'imâm un messager chargé de lui dire : Nous acceptons ce qu'a dit le patrice Abèl entre vous et nous; nous vous enverrons le repas d'hospitalité et des présents et, si vous vous abstenez de nous attaquer, nous vous paierons la capitation. Aḥmed et les Musulmans furent satisfaits; la paix fut conclue à ces conditions : le patrice et son armée s'éloignèrent de la route; les nôtres se remirent en marche et campèrent dans le pays de Râs Banyât qui leur donna des vivres et les honora; il apporta un présent à l'imâm; les Musulmans épar-

1. A.-P. : traduit avec un contresens : *Si c'est là votre opinion, je n'ai rien à dire* (p. 87).

2. La phrase arabe est rendue par A.-P. dans le singulier français que voici : *Tu ferais donc mieux de quoi faire un banquet pour les Musulmans et des cadeaux pour l'imâm Ahmad* (p. 88).

gnèrent ceux qui avaient pris part avec lui à cette convention[1]. Ils marchèrent deux jours jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une ville appelée Masḥib qui fait partie du pays de Ouaraqqâlo[2], où ils ne trouvèrent aucune armée. Ils le pillèrent, firent prisonniers ses habitants, le ravagèrent et le laissèrent en cendres. Puis ils partirent pour le territoire de Maï-Falaḥ (*la vallée de l'eau*) dans la province de Jân-Ambâ (*montagne royale*)[3]; ils y campèrent et en tirèrent du butin qu'ils se partagèrent en quatre parts, et prirent dix chevaux[4].

Il y avait un homme du nom de Râdjiḥ[5] qui était passé de la contrée des Musulmans dans celle des infidèles. Il avait apostasié, s'était fait chrétien, et le roi d'Abyssinie lui avait donné un territoire pour son entretien. Il faisait des expéditions sur les frontières des pays musulmans, les ravageait et leur causait un dommage considérable. Cela dura jusqu'à ce que l'imâm Aḥmed ben Ibrahim gouverna le pays et partit en campagne contre le royaume d'Abyssinie. Quand il fut proche et campé à Zaghbah[6], il envoya dire à Râdjiḥ : Tu es Musulman, fils de Mu-

1. A.-P. traduit ainsi : (Râs Nabyat) *offrit des présents à l'Imâm Ahmad et à quelques autres Musulmans qui ont* (sic) *participé à cette convention avec lui* (p. 88). Tout ce passage est écourté dans Nerazzini (p. 28).

2. A.-P. : *Warqa*. Peut-être s'agit-il du pays de Ouourgâr gouverné par huit chefs qui prirent part à la ligue formée par Ṣâliḥ contre 'Amda-Ṣyon (cf. Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 19; Perruchon, *Histoire des guerres de 'Amda-Ṣyon*, p. 48, p. 148: où il est appelé *Wrgdr*). C'est le même que le pays de Ouargâr, dont les habitants avaient essayé auparavant, avec ceux d'Adâl, de Morâ, de Ṭigo, de Pagoumâ, de Lakabalâ et de Gebala, de surprendre de nuit 'Amdâ-Ṣyon (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 15; Perruchon, *Histoire des guerres de 'Amda-Ṣyon*, p. 35, 138). Ce nom est altéré par Bruce en *Murgar*. Nerazzini dit en note (p. 28, note 1) : *Uarkar o Uarkai è un villagio situato presso della una sorgenti del fiume Auash.*

3. A.-P. : *Jân 'Ania.*

4. Cette phrase est remplacée par la suivante dans A.-P. : *après avoir d'abord prélevé le cinquième* (p. 89). Nerazzini (p. 28) ne traduit pas ce passage.

5. Probablement le Râdjiḥ qui avait été Garâd de Hargaya au temps du sulṭân Moḥammed b. Sa'ad ed-dîn et qui avait pour fils le Garâd 'Âbid.

6. A.-P. : *Za'abah* (*ou Ragabah*). Zaghbah était une ville du Daouâro sur le

sulman; combattant pour la foi, fils de combattant pour la foi dès les anciens temps; Dieu a décrété pour toi ce qui est arrivé; mais à présent, ne te repentiras-tu pas et ne reviendras-tu pas à la religion de l'islâm pour être notre frère? Ne désespère pas de la miséricorde de Dieu; *il pardonne tous les péchés*[1]. Quand Râdjiḥ eut reçu le message, il envoya vers l'imâm Aḥmed pour lui dire : Quelles actions j'ai commises! j'ai tué, j'ai pillé les richesses des Musulmans. Je crains, si je reviens à vous, que vous ne me punissiez pour cela. L'imâm lui envoya dire : Nous t'avons pardonné, reviens. Alors il leur manda : Envoyez-moi un émir avec une armée considérable que je guiderai contre les chrétiens et leurs richesses. Ce Râdjiḥ connaissait leur pays : il avait parcouru leur territoire et savait les routes. L'imâm envoya le vizir ʿAddolé avec son armée; il se rencontra avec Râdjiḥ qui lui indiqua l'endroit où les infidèles étaient cachés. Les Musulmans demeurèrent trois jours à tuer et à faire des prisonniers, et emmenèrent comme butin une grande quantité de chevaux, d'esclaves et de bêtes de somme. Le vizir ʿAddolé revint avec Râdjiḥ retrouver l'imâm; mais celui-ci était parti de Zaghbah et était allé camper dans un endroit appelé Tarfar[2], dans le pays de Daʿïm[3]. Le vizir arriva près de lui et le trouva à Tarfar. Râdjiḥ se présenta devant l'imâm qui le revêtit d'un vêtement d'honneur et lui témoigna des égards en lui récitant cette phrase du Livre auguste de Dieu : *Il n'y a que le peuple infidèle qui désespère de la miséricorde de Dieu*[4].

chemin de l'Ifât. Tout ce passage est abrégé et altéré dans Nerazzini qui ne parle nullement de la double apostasie de Râdjiḥ. *Un certo Raggia del paese di Maikala conosceva l'Iman e i suoi soldati e l'Iman mandò con lui il vizir Addili* (p. 28).

1. *Qorân*, sour. XXXIX, v. 54. A.-P. n'a pas reconnu ce passage du *Qorân* et traduit : *il te pardonnera tes péchés* (p. 89).

2. A.-P. : *Tazafar*; N. : *Borofar*.

3. A.-P. : *Dʿaym*; N. : *Dahin*. Après la conquête musulmane Dël-Sagad en fut nommé gouverneur.

4. *Qorân*, sour. XII, v. 87.

C'était la coutume de l'imâm Aḥmed lorsque l'imâm campait avec une armée dans un endroit et qu'on y était établi, de sortir du camp avec cinq cavaliers, tantôt avec dix, tantôt avec vingt. Tandis que les Musulmans étaient campés à Tarfar, il partit, suivant son habitude, pour explorer le pays, ayant avec lui dix cavaliers et trente fantassins. Ils arrivèrent à une bourgade, près d'une montagne où il y avait une grande maison. Brûlez cette maison, dit l'imâm. Il partit seul avec le Farachaḥam ʿAlî, (depuis) gouverneur de l'Angot; Dël-Sagad, gouverneur d'Ed-Daʿim, le Garâd Ṣiddîq, le Garâd Chihâb, gouverneur des Djaouâtir après la conquête; l'émir Ḥosaïn ben Abou Bekr el-Gâtourî, Abou Bekr ben Sim. Ils se rencontrèrent près du village et virent dans une vallée les infidèles tout prêts à combattre, ayant avec eux de nombreux chevaux et beaucoup d'infanterie. Parmi eux était le patrice Fânil du Daouâro. Quand l'imâm les aperçut, il dit à ses compagnons : Nous ne pouvons retourner au camp à présent; chargeons-les, Dieu nous donnera la victoire. Ses compagnons l'approuvèrent, descendirent de leurs mulets, harnachèrent leurs chevaux, revêtirent leurs armures et montèrent à cheval. L'émir ʿAlî[1] joignit son cheval à celui de l'imâm et ils chargèrent avec tous leurs compagnons. Quand les chrétiens les virent, la honte et la lâcheté descendirent en eux; ils prirent la fuite sans combattre; grâce à cette fermeté, aucun des Musulmans ne fut tué. L'imâm et les siens revinrent au camp au moment de la prière de l'ʿaṣr et ils informèrent leurs compagnons. Aḥmed dit aux chefs, parmi lesquels le vizir ʿAddolé, l'émir Nour et les principaux Musulmans : Les infidèles voulaient nous surprendre; c'est Dieu qui les a surpris. Il ajouta : Nous ne pensions pas qu'ils s'étaient réunis; à présent, ils passeront la nuit près de nous, et ils ne nous quitteront pas. Maintenant, délibérons entre nous et tendons-leur un piège pour les prendre. Ils en parlèrent entre eux (fº 26). L'imâm dit : N'attaquons pas les infidèles pendant la [Fº26]

1. Ce dernier nom manque dans A.-P. Quant à Nerazzini, il a supprimé tous les noms (p. 29).

journée, mais envoyons un espion pour avoir de leurs nouvelles et savoir où ils camperont ; quand nous connaîtrons cet endroit, nous l'attaquerons de nuit et nous les assiègerons. Les émirs et les Musulmans approuvèrent cet avis; on envoya un espion avec lequel on fit un prix[1]. Il marcha jusqu'à ce qu'il connut la retraite des infidèles; alors il revint trouver l'émir et lui dit : Les chrétiens sont réunis dans un endroit appelé Bouro[2]; c'est un grand fleuve d'eau courante ; pendant le jour, ils montent sur la montagne et ils passent la nuit au bord du fleuve.

Alors l'imâm Aḥmed rangea sa troupe en bataille ; il avait avec lui 200 cavaliers qui devaient assiéger les ennemis, et 500 fantassins armés d'épées et de boucliers. A leur tête était Râdjiḥ. L'imâm leur ordonna de marcher en avant de la cavalerie, de s'avancer jusqu'à ce qu'ils fussent près des infidèles et d'y passer la nuit en attendant qu'il fût arrivé. Les fantassins marchèrent pendant la nuit, mais ils s'égarèrent et revinrent au camp. Quant à l'imâm, il laissa le campement à sa place, là où était le vizir 'Addolé avec le butin et les bagages; lui-même partit avec 30 cavaliers. Le reste céda au sommeil et s'endormit dans le camp. Aḥmed se mit en route après que les deux tiers de la nuit étaient écoulés; il avait avec lui trente cavaliers d'entre les braves, leur guide était Dël-Sagad, cavalier du Sim, qui, ayant été élevé dans le pays, en connaissait les routes et le chemin. Les principaux des cavaliers étaient Aḥmed Djoïta, Zaḥarbouï 'Othmân[3], un des

1. A.-P. : *auquel ils donnèrent des instructions* (p. 91).

2. Si l'on accepte l'identification du Bouro de la Chronique avec le Boru (Borou), mentionné par D'Abbadie (*Géographie de l'Éthiopie*, p. 117) et qui sort de la même fondrière que le Ghibié de Djimma pour se jeter dans le Gaudjeb, affluent de droite de l'Omo, il faut supposer que l'armée musulmane avait passé ce dernier fleuve.

3. Zaḥarbouï 'Othmân prit parti pour l'imâm dans sa lutte avec l'émir 'Omar-dîn et se battit à l'arrière-garde lors de la retraite des Musulmans pendant l'expédition du Daouâro ; il se distingua à la bataille d'Anṭâkyah, prit part à la razzia faite par Dël-Sagad dans le pays de Djabardji et fut tué d'une flèche en commandant une expédition contre les El-Mâyâ (cf. *Fotouḥ*, passim).

braves renommés, au cœur vaillant et énergique : il avait assisté aux batailles et aux expéditions; il combattait à sa guise, tantôt à cheval, tantôt à pied, et mourut martyr dans le pays des El-Màyâ comme nous le raconterons. Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils furent près des infidèles et virent leurs feux dès la première aurore; les chrétiens étaient dans un endroit étroit. Le guide Dël-Sagad se leva et dit : Imâm des Musulmans, voilà les ennemis et voici leurs feux, nous sommes près d'eux. Aḥmed ne savait pas que les fantassins s'en étaient retournés[1].

L'imâm et les fantassins étaient convenus d'un rendez-vous : quand il arriva, il ne les trouva pas. Il dit à ses compagnons : Que ferons-nous? — Alors le Garâd Ṣiddiq, gouverneur de Charkhah, répondit : Confions-nous en Dieu très-haut et attaquons-les, Dieu nous donnera la victoire. Les Musulmans entendirent ce conseil et l'approuvèrent. Quel excellent avis! dit Aḥmed. Alors ils équipèrent leurs chevaux, les montèrent et se revêtirent de leurs armures et de leurs cuirasses. Trente cavaliers étaient avec l'imâm, parmi lesquels Dël-Sagad, l'émir 'Alî surnommé Ankarsaḥ[2], 'Abd en-Nâṣer, Ibn Dâr Djouchou, Our'aï Nour ben Dâr 'Ali, le Garâd 'Othmân ben Djaouher, l'émir Ḥosaïn ben Abou Bekr el-Gâtouri, Our'aï Qâṭ 'Omar[3], Qalacha Our'aï Nour[4], Our'aï Aḥmed dîn[5], le Garâd Naṣr ben Bali Garâd[6]:

1. C'est en opposition formelle avec le texte qu'il n'a pas compris que Nerazzini (p. 29) dit que l'imâm partit avec Râdjth qui était avec l'infanterie, et substitue ce dernier comme guide à Dël-Sagad. Tout le récit est du reste abrégé.

2. A.-P. : *Akursah* (p. 93).

3. Our'aï Qâṭ 'Omar fit partie de l'expédition qui, sous le commandement de l'émir 'Ali, soumit le pays de Daragi.

4. A.-P. : *Kalax (ou Qalax, ou Falax) 'Omar Awr'ay Nuwr.*

5. J'ai rétabli le nom d'Aḥmed qui manque dans le Mss. d'après C. et A.-P.

6. Le Garâd Naṣr ben Bâli-Garâd était à l'avant-garde lors de la défaite de Râs Banyât. Il était seigneur de Nogob qu'il tenait en fief depuis le temps du sulṭân Moḥammed et de l'émir 'Ali. Comme l'indique son nom, il paraît avoir été fils d'un gouverneur musulman du Bâli : Il prit parti pour l'imâm

c'était un homme éloquent, au cœur fort : il ne se séparait pas de l'imâm : il était sage et avisé; 'Ali Ouardaï[1] qui embrassa l'islâm ce jour-là et fut bon musulman ; c'était un homme religieux qui donnait de bons avis aux fidèles ; il mourut martyr à l'ambâ, comme nous le raconterons plus loin. Il y avait aussi Dâkhel, Takyah, Hégano Nour[2], gouverneur d'El Karfin, Radjani Djotaï[3], Djeddali 'Abbâs, beau-frère du Garâd Manṣour. — C'était un de ses esclaves, Manṣour l'affranchit et lui donna sa sœur en mariage ; le vizir Nour ben Ibrahim et le Garâd Aḥmouchouh. Quand l'aurore brilla, les Musulmans crièrent d'une seule voix : Dieu est le plus grand, et chargèrent au milieu des infidèles; ils combattirent pendant une heure et montrèrent de la constance contre les ennemis : le chef de ceux-ci était Fânîl, que Dieu le maudisse. — Il chargea les Musulmans et s'avança vers l'émir Aḥmed; tous deux luttèrent quelque temps, puis le patrice s'enfuit. En le voyant fuir, les ennemis tournèrent le dos. Le patrice Keflé fut pris par le Garâd Aḥmouchouh; le patrice Zin[4] fut fait prisonnier éga-

dans sa lutte contre 'Omar-dîn. Lors de l'expédition du Bâli, il tua le patrice Asrât (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. On trouve aussi la forme *Ouarrâdî*. Comme Naṣr ben Bâli-Garad, 'Ali Ouardâï était à l'avant-garde de l'armée qui vainquit Râs Banyât; il se distingua à la bataille d'Aïfars et dans divers combats, soumit le pays de Jân-Zalaq, reçut le gouvernement de Qaouat et fut de ceux qui, sous la conduite d'Aḥmouchouh, faillirent surprendre le roi d'Abyssinie sur les bords du Bachilo Il fut tué d'un coup de javeline par un homme du Tigré, lors de la défaite des Musulmans devant l'ambâ royal en 938 (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. J'ai rétabli la forme *Hégâno*, transcrite en arabe هجن d'après un passage de la *Chronique* de Zarëa-Ya'qob, p. 15. Dans ce cas Elkarfin devrait être cherché dans le Ouâdj. A.-P. : *Hayjan Nuwr, gouverneur de Kurfin.*

3 A.-P. : *Rahabi Juta.*

4. J'ai adopté la leçon de A.-P. et C, *Zin*, au lieu de *Barin* que donne le Ms. Toute cette énumération manque dans Nerrazzini (p. 29-30). Il est appelé en effet Zin un peu plus loin dans tous les textes. Après la bataille d'Aïfars, il était à la tête de la mission envoyée par les patrices du Daouâro vers l'imâm pour obtenir la paix à condition de payer la capitation et de faire des présents.

lement. L'imâm poussa contre lui un cri qui l'effraya et lui dit : Reste à ta place. Il fut étourdi par le cri d'Aḥmed qui commanda alors à l'un de ses pages : Va le prendre et amène-le moi. Le page et le patrice se saisirent mutuellement, et le premier voulut arrêter le second, mais celui-ci tira un poignard qu'il avait avec lui et en perça son adversaire. ʿAbd en-Nâṣer avait fait prisonnier ce jour-là un infidèle à qui il dit : Va vers ton compagnon qui a percé notre ami, fais-le prisonnier et amène-le moi. Le chrétien alla s'emparer du patrice et l'amena devant l'imâm ; on le lia et il se racheta. Le patrice Kaouli fut aussi fait prisonnier par l'émir Aḥmouchouh. Cent infidèles environ furent tués ; on prit une grande quantité de chevaux et de mulets ; aucun Musulman ne périt. On poursuivit les ennemis depuis Bouro jusqu'à ce qu'ils furent forcés de se réfugier près de Bous[1], qui est un grand fleuve au-dessous d'Aouaoualdah. L'imâm s'arrêta, fit dresser et planter là son drapeau afin de réunir les fidèles autour de lui ; il y avait trente cavaliers qui campèrent près du fleuve ; ils enlevèrent les selles de leurs chevaux, les firent boire, prirent leur nourriture et se mirent à l'ombre sous un olivier ; ils étaient dans un endroit resserré et environné de montagnes : c'était comme un creux entre les hauteurs ; les infidèles avaient fui comme nous l'avons dit. Les nôtres étaient campés sans nouvelles des ennemis. L'imâm était debout à prier sur le bord du fleuve, s'acquittant de la prière du matin. Quand il eut fini, il revint trouver ses compagnons sous l'arbre. Tandis qu'ils étaient assis, ils aperçurent un homme sur un cheval blanc qui courait vers eux. L'émir Ḥosaïn et le Farachaḥam ʿAli dirent à l'imâm : C'est un de ceux que nous avons mis en fuite. — Non, répliqua Aḥmed, ce cavalier arrive à présent : si c'était un des fuyards, il serait noir de sueur et de poussière. C'était exact : quand le cavalier fut près des Musulmans, on vit qu'il était suivi de six cents hommes

1. Nerazzini s'est encore trompé sur ce nom qu'il a confondu avec Bouro (p. 30). Plus loin, il est appelé Bousâ.

[F° 27] armés à cheval et d'une foule innombrable [f° 27] de fantassins, se dirigeant vers l'imâm Aḥmed et ses compagnons. Leur patrice était Râs Banyât avec de nombreux patrices des gens du Daouâro. Les infidèles s'approchèrent des Musulmans et occupèrent contre eux une montagne d'où ils leur lançaient des pierres : les nôtres s'en garantissaient par l'arbre. Aḥmed et les siens furent convaincus qu'ils périraient à cet endroit ; les chrétiens, eux, criaient : Ce que tu as mangé ne te suffit pas, non plus ce que tu as fait! Aujourd'hui, tu es entre nos mains et tu n'as pas d'issue. — Les Musulmans confièrent leur affaire à Dieu très-haut : l'imâm se taisait sans rien répondre. Les fidèles se consultèrent entre eux et dirent à Aḥmed : Comment ferons-nous, à présent? Il leur répondit : Remettez votre sort entre les mains de Dieu ; demandons-lui son appui : il n'y a de force et de pouvoir qu'en Dieu le très-haut, le puissant. Ensuite il s'avança vers les siens et leur dit : Vous et moi nous sommes égaux ici ; demandez à Dieu son secours contre les ennemis de Dieu ; combattez pour votre religion et votre loi : celui de nous qui périra ira en paradis; celui qui survivra vivra heureux. *Soyez patients, rivalisez de constance; soyez fermes et craignez Dieu : peut-être réussirez-vous*[1]. Quand les ennemis virent que leurs pierres n'arrivaient pas jusqu'aux Musulmans, ils s'approchèrent. Un des nôtres qu'on appelait Tâkyah dit à l'imâm : Voici les infidèles qui s'approchent de nous ; ne nous diras tu pas de les combattre avant qu'ils ne nous tuent? Les nôtres n'avaient qu'un seul mousquet dont tirait un certain 'Othmân ; il le pointa et en frappa le chef des fantassins ennemis qu'il tua. Alors les Musulmans crièrent d'une seule voix : Dieu est le plus grand : les arbres, les pierres, les montagnes et la terre leur répondirent et ils chargèrent comme un seul homme. Tâkyah, qui était amputé de la main et du pied, chargea monté sur un mulet; il entra dans les rangs des chrétiens en agitant son sabre au-dessus de sa tête ; on livra un combat acharné ; le patrice Râs

1. *Qorân*, sourate III, v. 200.

Banyât prit la fuite ; ses compagnons l'imitèrent et les nôtres les traitèrent, comme ils le méritaient, à coups de sabres et de lances. Il en périt une quantité innombrable. Aucun des Musulmans ne fut ni tué ni blessé; ils prirent vingt chevaux et beaucoup de mulets et de cuirasses et ne poussèrent pas plus loin leur poursuite. Ils descendirent de la montagne dans une large vallée favorable aux évolutions de la cavalerie. Alors le patrice, l'ennemi de Dieu, Râs Banyât cria à ses gens et à son armée : Jusqu'où fuirez-vous? Quelle excuse aurons-nous près du roi quand il nous dira : Vingt cavaliers musulmans vous ont mis en déroute, alors que vous étiez six cents cavaliers et une infanterie innombrable. Il excita ses compagnons contre les fidèles : ils écoutèrent ses paroles et revinrent sur leurs pas, le patrice au premier rang, agitant son sabre au-dessus de sa tête et monté sur un cheval de prix, appelé *Montagne d'or* à cause de sa beauté et de la pureté de sa nuance[1]. Les infidèles, que Dieu les maudisse! revinrent sur les Musulmans.

L'imâm était à l'arrière-garde; en avant se trouvait le Farachaḥam 'Alî, 'Ali Ouardâi, Bechârah fils de Djouchou, le Garâd Naṣr fils de Bâli-Garâd, Dâkhel et Our'aï Nour ben Dâr 'Ali. Les chrétiens et les premiers Musulmans se rencontrèrent, et le premier des nôtres qui chargea fut 'Ali Ouardâi, contre le patrice des Djaouâtir qui se tenait près du patrice Râs Banyât; il le frappa d'un coup qui lui sépara la tête du corps ; Dieu précipita son âme en enfer, *et quel triste séjour*[2] ! Les Musulmans et les chrétiens se battirent pendant une heure de jour ; puis Dieu lança la terreur dans le cœur des infidèles et ils tournèrent le dos. Les nôtres les poursuivirent jusqu'à l'endroit appelé Aouaoualdah; les ténèbres les séparèrent. Le patrice Râs Banyât n'échappa qu'à grand'peine, car son cheval était fatigué. Les Musulmans louèrent Dieu et se réjouirent de la victoire et des succès; ils firent un butin consi-

1. A.-P. : *parce qu'il avait le poil très fin.*
2. *Qorân*, sour. XIV, v. 34.

dérable en fait de chevaux, de mulets, de cuirasses, de tentes et d'armes. L'imâm envoya vers le vizir 'Addolé et l'armée musulmane pour les informer de son succès; le messager partit à l'heure de la prière du coucher du soleil, marcha toute la nuit et arriva au moment de la prière du matin; les Musulmans ressentirent de la joie. Aḥmed campa dans une ville appelée Ghafat Aouaoualdah[1], appartenant au patrice Balaou[2]. Les nôtres entrèrent dans sa maison, y firent la prière, l'appel à la prière et y mentionnèrent Dieu. Aḥmed envoya avertir le vizir 'Addolé et l'armée de venir le rejoindre. Ils arrivèrent deux jours après, et Aḥmed dressa sa tente dans la demeure de Balaou. Les Musulmans firent des expéditions dans le pays d'Aouaoualdah et jusqu'au Daouâro. Ils partaient pendant la nuit et les infidèles ne le savaient que lorsque les nôtres se précipitaient sur eux en tuant et en faisant des prisonniers. Ils demeurèrent six jours dans la demeure de Balaou, en repos. Puis ils partirent pour un pays nommé Zaouaḥah[3], où ils restèrent quelques jours, tuant, faisant des prisonniers et du butin.

L'imâm avait le projet de se fixer en Abyssinie et de la conquérir. Il envoya dans les pays musulmans exhorter à la guerre sainte et inviter à venir le rejoindre. Mais les soldats lui dirent : Nous ne resterons pas dans le pays des chrétiens; nous reviendrons dans celui des Musulmans. Les émirs dirent à l'imâm : Nos pères et nos ancêtres n'avaient pas coutume de s'établir en Abyssinie; ils faisaient des expéditions sur les extrémités des territoires des infidèles, prenaient pour butin des bœufs ou autre chose et revenaient dans la terre musulmane; il n'est pas dans

1. N. : *un territorio chiamato Afa* (p. 31); A.-P. *Aqa Awawaldah.*

2. Nerazzini le nomme Bullò et rapproche ce nom d'un village galla près de Lega (p. 31) : cette assimilation est inacceptable.

3. Peut-être faut-il lire Zaoudjah = Zaouagah (cf. A.-P. *Raouajah*) et y voir le pays de Zëouqâï, dont le chef, au temps de 'Amda-Ṣyon I, entra dans la ligue formée par Ṣâliḥ contre le roi d'Éthiopie (cf. Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 19; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Syon*, p. 51, 150).

nos usages de nous établir à demeure. Ils obligèrent l'imâm à renoncer à son projet et voulurent l'abandonner quand il songea à se fixer là, mais Dieu les en empêcha. Alors les familiers d'Aḥmed, les émirs et les gens de son conseil lui dirent : Ce sont des soldats qui sont fatigués : ils ne veulent pas s'établir ici ; ramenons-les dans notre pays et quand nous ferons une autre expédition, si tu veux rester, nous resterons. L'imâm se rangea à leur avis. Les Musulmans avaient fait un butin tel que jamais auparavant ils n'en avaient rapporté ; beaucoup d'infidèles embrassèrent l'islamisme et s'en revinrent avec l'imâm dans les pays musulmans. Il avait fait partir un parti de cavalerie commandé par Zaharbouï Moḥammed et l'avait expédié du côté de l'Abyssinie. Il fit du butin [f° 28] et revint au pays des Musul- [F°28] mans. Quand l'imâm forma le dessein de s'établir en Abyssinie, il fit partir des envoyés pour la terre de l'islâm, afin de demander du secours, comme nous l'avons mentionné. L'émir Zaharbouï Moḥammed était parti avec une armée considérable pour gagner l'Abyssinie ; il se rencontra avec l'imâm qui descendait de cette contrée, sur la route des pays musulmans et ils revinrent ensemble. Aḥmed et son armée arrivèrent à un endroit, sur les confins de l'islâm, appelé Eddir[1], qui est un grand fleuve, sur le bord duquel il fit dresser sa tente ; il mit de côté le cinquième du butin et en confia la garde à un homme pieux, dévot, scrupuleux, brave, d'entre les gens forts et énergiques, nommé Kebir Aboun el-Djanâṣiri. Il partit ensuite d'Eddir et rentra dans sa ville de Harar, vainqueur, triomphant, couronné et honoré ; puis il divisa le cinquième du butin et la dîme en huit parts, comme Dieu l'a mentionné dans son Livre auguste[2] et ils demeurèrent

1. Quoi qu'en dise une note de A.-P. (p. 99, note 1), ce mot n'a aucun rapport avec l'arabe *dair*, couvent. N., qui a considérablement abrégé ce passage, a lu à tort *Dekar* (p. 21).

2. Dans le *Qorân* (sour. VIII, v. 42), il n'y a que six catégories d'énumérées : Dieu, le Prophète, les parents, les orphelins, les pauvres, les voya-

là un mois. Ensuite l'imâm dit aux émirs et au sulṭân qu'il avait établi à la place de son frère Abou Bekr — comme nous l'avons dit, c'était 'Omar-din — à propos de la dîme, car le sulṭân, les émirs et les grands qui gouvernaient le pays de Sa'ad ed-dìn percevaient l'impôt des Musulmans et le dépensaient sans rien donner aux pauvres, aux malheureux et à ceux qui en avaient besoin : Louange à Dieu qui nous a honorés de l'islâm, nous a rendus puissants, nous a fait remporter un butin considérable des richesses des infidèles; nous avons fait des prises telles que jamais avant nous nos pères ni nos ancêtres n'en avaient obtenu de pareilles; elles nous suffisent pour vivre et acheter des armes pour le combat. Quant à l'impôt, divisez-le en huit parts[1]. Les émirs et le sulṭân dirent par crainte de l'imâm : Très bien, nous acceptons tes ordres et nous n'y ferons pas d'opposition. Alors il envoya ses fonctionnaires avec pleins pouvoirs sur les gens du pays, les possesseurs de bétail et les laboureurs et ils perçurent l'impôt.

L'imâm licencia ses soldats et leur dit : Que chacun de vous retourne dans son pays; nourrissez vos chevaux, tenez prêtes vos

geurs (cf. aussi sour. LIX, v. 7-8). D'après l'imâm El-Qodouri, le cinquième du butin doit être divisé en trois parts destinées aux orphelins, aux pauvres et aux voyageurs. Les parents pauvres du Prophète rentrent dans la seconde catégorie; la part de Moḥammed a pris fin avec lui (*Institutiones juris mohammedani circa bellum cum iis qui ab islamo sunt alienati*, ap. Rosenmüller, *Analecta arabica*, fasc. I, p. 10-11 du texte, 8, 9 de la traduction). D'après le rite chaféite, celui qu'on suivait à Harar, le partage du butin, suivant Abou Chodjâ et son commentateur Ibn Qâsim El-Ghazzi, le cinquième du butin était divisé en cinq portions égales : celle du Prophète, destinée après sa mort à payer les frais de toute mesure prise dans l'intérêt public; 2° celle des membres de la famille du Prophète ; 3° celle des orphelins des croyants; 4° celle des indigents; 5° celle des voyageurs (*Fatḥ al-Qarib*, éd. et trad. Van den Berg, p. 614-617).

1. Cf. *Qorân*, sour IX, v. 60. — Ces huit catégories sont : les pauvres, les indigents, les préposés à la perception, les affiliés, les esclaves, les débiteurs insolvables, ceux qui se trouvent sur les sentiers de Dieu et les voyageurs. Cf. *Fatḥ al-Qarib*, p. 246-251.

armes jusqu'à ce que je revienne vers vous et que vous partiez en expédition. Je vais à présent dans un pays appelé Zerbah pour rétablir la paix entre le peuple et les Ṣomâlis et rassembler une armée, puis je viendrai vous retrouver. Ils acceptèrent cet avis, se dispersèrent et rentrèrent chacun dans son pays. Ceux des émirs qui restèrent à Harar demeurèrent près du sulṭân. L'imâm s'en alla à Zerbah avec trente cavaliers. Sur ces entrefaites, le sulṭân 'Omar-din se consulta au sujet de l'impôt avec les émirs du pays, entre autres le vizir Nour, le Garâd Aḥmouchouh, Qaṭin Abou Bekr, Our'aï Abouṇ ben 'Othmân, Djâsâ (var. Djâchâ) 'Omar, le Garâd 'Ali Djouchah, frère du sulṭân 'Omardîn, le Garâd Aḥmed ben Lâd 'Othmân[1]. Parmi les jurisconsultes qui se joignirent à leur entreprise coupable, il y eut Abou Bekr, qâdhi du Houbat, le jurisconsulte Aḥmed ben 'Ali, frère du jurisconsulte Nour, qâdhi des Musulmans en Abyssinie[2]. Ils commettaient des dégâts dans le pays et se dirent entre eux : Il veut nous empêcher de toucher l'impôt; c'était pourtant la coutume de nos pères et de nos ancêtres depuis l'époque de Sa'ad ed-din; il prétend l'annuler, mais nous ne l'annulerons pas : à présent, il est parti pour Zerbah et n'est pas en force; ici sont tous ses chevaux; nous les prendrons quand il viendra à nous : nous le combattrons, sinon, il nous laissera le pays et s'en ira, lui et sa femme Dël-Ouanbarah, fille de l'émir Maḥfouzh, où il voudra, soit en Arabie, soit à la Mekke ; il ne reviendra plus près de nous; nous n'en voulons plus dans nos contrées.

Alors ils prirent les chevaux que l'imâm avait laissés dans la ville avec ses pages et ses soldats ; ils les attaquèrent pendant la

1. Le Garâd Aḥmed, fils de Lâd 'Othmân qui avait succédé au sulṭân Moḥammed et guerroyé contre Baëda-Mâryâm (voir p. 8, note 2), se réconcilia avec l'imâm et se distingua dans la guerre du Bâli, à la bataille d'Anṭâkyah.

2. Dans le récit mutilé et altéré que Nerazzini fait de cette anecdote (p. 32), il nomme seulement « *un* certo *Omardin, vizir Nur e Gherad* Akmoscia ».

nuit et s'emparèrent de leurs chevaux, de leurs sabres et de leurs armes. Le jurisconsulte Abou Bekr el-Archouni alla trouver le sulṭân, les émirs et leurs complices et leur dit : Qu'est-ce que cette action coupable que vous avez commise? — Ils lui répondirent : C'est fait. — Puis ils ajoutèrent : Va trouver l'imâm et dis-lui de nous livrer le reste des chevaux et des armes; et qu'il aille, lui et sa femme, où il voudra, mais qu'il ne revienne pas vers nous; nous n'en voulons plus; s'il revient, nous le tuerons et nous serons débarrassés de lui. *Dieu mène ses arrêts à bonne fin*[1].

Le jurisconsulte Abou Bekr arriva près de l'imâm qui était à Zerbah, et le trouva en train de donner des ordres au sujet des cultivateurs, en disant : Faites ceci ou cela[2]; il n'avait aucune connaissance de ce qui se passait. Le jurisconsulte lui donna leur lettre; il la lut, et après en avoir pris connaissance, il dit : Retourne vers eux et dis-leur que s'ils ne veulent que le mal, qu'ils fassent ce qu'ils voudront; je leur abandonnerai la contrée. Alors l'émir Ḥosaïn ben Abou Bekr el-Gâtouri se leva et dit à l'imâm : Cela ne sera pas; s'ils veulent la guerre, nous rassemblerons nos soldats, parmi les gens du Sîm, les tribus des Ṣomâl, des Girri, des Habr Magadi, des Ḥarlah et nos troupes dispersées; comment ferions-nous ce qu'ils veulent? nous ne leur abandonnerons pas le pays.

Quand il eut fini de parler, tous ceux qui étaient présents se levèrent, entre autres l'émir ʿAli, Ourʿaï Aḥmed-dîn, le Garâd Zaḥarbouï Moḥammed, ʿAbd en-Nâṣer, Aḥmed Djoïta ; le Garâd ʿAbid[3], Aḥmadouch, Ṣabr ed-dîn, Zaḥarbouï ʿOthmân, Ourʿaï

1. *Qorân*, sour. LXV, v. 3. — A.-P., qui n'a pas reconnu ici une citation du *Qorân*, met cette pharse dans la bouche des adversaires de l'imâm et traduit : *car, certes, Dieu a déjà assez laissé grandir son pouvoir*, contre-sens sur lequel il insiste en note : « *mot à mot* : Dieu a porté trop loin son affaire, *c'est-à-dire il nous a déjà causé assez d'embarras* » (p. 102, note 1). Nerazzini (p. 32) a simplement supprimé tous ces détails.

2. Cette phrase manque dans A.-P. et N.

3. C'est le Garâd Abid qui tua le patrice Ouasan-Sagad, l'un des meilleurs

Maḥoui[1]; Dîn son compagnon[2], le Farachaḥam Saṭout, Our'aï Nour ben Dâr 'Alî, Tidrous ben Adam, Ouardjâi Aboun[3], gouverneur de Zeïla'[4]; tous dirent à l'imâm : Nous sommes du même avis que l'imâm Ḥosaïn. Alors Aḥmed partit de Zerbah, et marchant contre les conjurés, il chemina pendant quatre jours et entra dans un pays appelé Djanâsir, près du territoire du sulṭân. Puis ils quittèrent Djanâsir et entrèrent dans le pays de Ouilqam qui abonde en *qât*. Tous les Musulmans qui descendaient de l'Abyssinie ou du Tigré habitaient là: l'imâm s'y arrêta. Le premier qui vint le rejoindre parmi les émirs fidèles fut le Garâd Naṣr, fils de Bâli-Garâd; l'imâm lui avait donné le gouvernement du territoire de Nogob. Quand le sulṭân apprit [f° 29] l'arrivée de l'imâm et de son armée, il envoya insister auprès des chérifs, des cheikhs et des clercs pour rétablir l'accord entre lui et son adversaire. Ils firent la paix entre eux; l'imâm ne s'opposa pas à leur désir et rentra dans sa ville de Harar, joyeux et victorieux. [F°29]

Ensuite Ḥirâbou, chef des Ṣomâlis Merraiḥân, tua un page du sulṭân 'Omar-din pendant qu'il était à Nogob. L'imâm apprit ce qu'avait fait Ḥirâbou et dit au sulṭân : Ces Ṣomâlis t'ont trahi et ont tué ton page. Puis il partit en expédition avec lui contre Ḥirâbou. Ils pénétrèrent dans le pays des Ṣomâlis jusqu'à Kidâd. Le meurtrier s'était enfui; ils s'établirent dans sa contrée, puis Aḥmed dit au sulṭân : Que faisons-nous ici? Je vais lui envoyer dire qu'il rende les chevaux et paie le prix du sang; s'il le fait,

généraux du roi d'Abyssinie; il fit partie, sous la conduite de l'émir 'Alî, de l'expédition qui soumit le pays de Dargé, et de la troupe qui, dirigée par Grâñ, faillit s'emparer à Ouaṣël du roi d'Abyssinie.

1. A.-P. : *Awr'ay Mahun.*

2. A.-P. : *Din Çahibuh.*

3. On trouve aussi la leçon *Ourdjâr.* C'était lui qui servait d'intermédiaire à l'imâm pour les achats d'armes à feu. Il s'établit ensuite à Ḥanbourah.

4. Toute cette énumération est supprimée dans Nerazzini, p. 32.

pas de mal; sinon, je marcherai contre lui et tu rentreras dans ton pays. Il envoya dire à Ḥirâbou de rendre les chevaux et de payer le prix du sang par l'intermédiaire des chérifs de la famille de Bâ ʿAlaoui, les Ḥoseïnites, que Dieu nous favorise par eux! Ils vinrent le trouver quand il était dans le pays des Haouyah[1]; il les accueillit bien et envoya par leur intermédiaire les chevaux et le prix du sang. Ils revinrent à Kidâd et remirent le tout à

1. Les Haouyah (Hawîja, Aouiya) qui se considèrent comme les plus purs des Ṣomâlis, habitent le pays situé entre le cap Sîf Taouil et Maqdachou, depuis la vallée du Moyen Erer et le Karanlé, le long de la rive gauche du Ouébi, jusqu'à l'océan Indien. Si l'on accepte la correction très vraisemblable proposée par Schleicher (*Die Somali-Sprache*, I, p. IX: هوية pour هدية) ce sont eux qu'a désignés El-Edrisi, comme occupant au XIIe siècle les villages voisins du Râs Hafoun (cf. les observations de Paulitschke, *Ethnographie Nord-Ost Afrikas*, t. I, note 41, p. 71-72, sur les conséquences exagérées que Schleicher tire de cette correction). Au XIIIe siècle, Ibn Saʿïd mentionne les Haouyah établis dans ces parages. D'après Paulitschke, leur tribu se compose des fractions suivantes : 1° Rèr Ibrahim; 2° Amar-Gedid; 3° Isḥaq au sud-est de Harar près de Baslih et de Bomba; 4° Rèr Mousa; 5° Rèr Abokr Houlouṣ; 6° Rèr Farale; 7° Rèr Lougadjire, au nord d'Athala; 8° Habr Khatir ou Gâder près d'Obbia; 9° Rèr Nehmala (ou Neh'mali, les « *sans pitié* »), près d'Obbia; 10° Gourgate, au sud-ouest d'Obbia; 11° Rèr Aianle, voisins des Gourgate, au sud-est; 12° Mourou Sathe, au nord-est d'Athala; 13° Ahl Yaʿqoub, qui fournit les chefs de la tribu; 14° Herti (Erti, Herte, Arti) au nord-ouest d'Athala; 15° Wa-Ezle et Ahl Erli; 16° Yousof sur le cours inférieur du Chébéli; 17° Kablalâ, qui s'étendent jusqu'au Tana; ce sont eux qui assassinèrent à Bardera la mission Von der Decken; 18° Habr Inthera (Habarintera, Hintère) près de War Chekh; 19° Mentâne, Qelbî Yaʿqoub et ʿAli près de War Chekh; 20° Galmaha, au nord-ouest de War Chekh; 21° Abgâl, encore païens en partie, près du Chébéli inférieur, on les trouve souvent mêlés à l'histoire de Maqdachou; 22° Wadân; 23° Biëmal, sur la route des caravanes entre Maqdachou et Berbera par Danana, ils se prétendent issus de Moḥammed, fils de ʿAdi, chef d'une famille émigrée d'Arabie; 24° Chidli (appelés aussi Chidela ou Djitäl Moqi); 25° Badi Addi ou Badadi, sur le moyen Ouébi Chébéli; 26° Ougoundabé ou Goyondobé, sur la rive droite du moyen Chébéli; 27° Degal, nommés aussi Gelgel ou Gêl-Jâl, entre le Ouébi Chébéli et la Djoubba, voisins des Odjouran. Leur langue diffère sensiblement de celle des Ṣomâlis du nord; elle est mélangée de galla et de souaḥili (cf. Burton, *First Footsteps*,

l'imâm et au sulṭân. Le premier dit à celui-ci : Ce Ḥirâbou a livré ce que nous avions dit. — Le prince et les chefs ajoutèrent : Revenons dans notre pays. — L'imâm répliqua : Faisons une expédition contre la province de Bâli. — L'armée est fatiguée, observa le sulṭân ; nous ne pouvons tous prendre part à la campagne ; mais toi, si tu veux, marche contre le Bâli avec les chefs et un corps de troupes ; pour moi, je m'en retournerai. Aḥmed resta à Kidâd avec des soldats pendant que 'Omar-dîn rentrait à Harar. Puis les chefs et les soldats dirent à l'imâm : Comment ferons-nous une expédition ? Nous n'avons pas de provisions et il nous faudra passer un mois là-bas ; nos vivres sont épuisés. Il répondit : Je prendrai pour vous chez les gens du pays et les seigneurs chérifs une nourriture qui vous aidera dans la guerre sainte. Ils en furent contents. Puis l'imâm demanda les chérifs 'Alaoui ben 'Ali Ech-Châṭirî, Moḥammed ben 'Omar Ech-Châṭirî, 'Ali ben 'Omar el-Ḥosaïni [1], que Dieu leur fasse miséricorde et nous fasse profiter de leur mérite. Tous se présentèrent. L'imâm leur dit : Aidez-nous en nous approvisionnant pour la guerre sainte dans la voie de Dieu. — Volontiers, dirent-ils, et ils fournirent des vivres, ainsi que les gens de la contrée et le Garâd Naṣr ben Bâli-Garâd, qui se trouvait là dans son pays : c'était un fief [2] pour lui depuis le temps du sulṭân Moḥammed et de l'émir 'Ali. Il leur fournit des vivres en quantité. Puis les Musulmans partirent de Kidâd en se dirigeant vers le Bâli ; ils en-

p. 103-104; Guillain, *Documents sur l'Afrique orientale*, t. II; Révoil, *La vallée du Darror*, p. 56; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 347; von der Decken, *Reisen in Ost-Afrika*, t. II, p. 319-321; Paulitschke, *Ethnographie Nord-Ost Afrikas*, t. I, p. 55-56).

1. Ils sont appelés dans A.-P. : *le xarif Alid bin Ali Axthiri, le xarif Muhammad bin Omar Axathiri et le xarif Ali bin Omar al-Hussayni* (p. 104). Nerazzini a supprimé tous ces détails.

2. Comme le *g* est rendu tantôt par un ق, tantôt par un ج, ce mot est écrit منجس dans le manuscrit de A.-P., qui n'y a pas reconnu le mot éthiopien *mangĕst* (p. 104, note 1). Cf. t. I, p. 81, note 1.

trèrent dans un des territoires musulmans du pays de Djalb, appelé Dalfâï, marché de Djalb; ils reçurent l'hospitalité chez les habitants. Là ils se rencontrèrent avec le chérif Hachem ben 'Omar Ech-Châṭirî, le chérif Cheïkh ben 'Abd Allah, le chérif Hachem ben Ez-Zefâï[1]: c'était un dévot mystique, pieux, ami de Dieu, illustre, que Dieu leur fasse miséricorde et fasse rejaillir sur nous leurs bénédictions! Ils accueillirent les Musulmans; ceux-ci s'arrêtèrent à Delfâï pendant quatre jours. Ils se dirigèrent ensuite vers le Bâli et arrivèrent à un endroit appelé Ouébi; c'est un grand fleuve qui fait le tour de beaucoup de pays; nous l'avons mentionné au commencement de ce livre. Les Musulmans se mirent en route et eurent à souffrir de la faim à cause du peu de provisions; la nourriture de chaque homme était une pleine poignée de farine (?). Ils marchèrent six jours et arrivèrent sur la route du Bâli à un endroit appelé Mizâ[2] et s'y arrêtèrent. L'imâm divisa son armée en deux corps, mit à la tête de l'un Our'aï Aboun et partit par la route de Ṣerdjedda vers Qâqmah[3]. Il dit à Our'aï Aboun : Nous nous rencontrerons dans l'endroit appelé Adal Djallât. L'autre partit par la route de 'Aqra, du Bâli. L'imâm se mit en marche par un chemin peu éloigné et rencontra des chrétiens du Bâli qui descendirent vers le pays des Musulmans pour se convertir à l'islâm. Il les interrogea : De quel pays êtes-vous? — Nous sommes du Bâli; nous allons à Djalb pour être musulmans et embrasser votre religion. C'était depuis longtemps la coutume des gens du Bâli

1. Ils sont appelés dans A.-P.: « *Haxam bin 'Omar ax ech-xathiri ; le xarif et xayk lba Abd Allah : le xarif Haxam bin ar-Raqay* » (p. 105). Nerazzini a supprimé tout ce passage ainsi que ce qui précède (p. 33).

2. A.-P. : *Mira*. Nerazzini altère ainsi ce passage et ce qui suit : *Dopo otto giorni arrivò al paese di Misa, e riuni poi i suoi soldati nel punto chiamato Adal Galat* (p. 33).

3. A.-P. : *il partit par la route de Hadali Qaqmah* (p. 105). La préposition إلى a été lue à tort *ali* et prise pour un fragment de nom propre.

quand ils descendaient vers El-Ouâbât[1], d'entrer dans la contrée de Djalb, puis ils allaient vers le sulṭân. L'imâm leur demanda : Qu'avez-vous entendu dire de nous? — Rien, répondirent-ils; personne ne nous a informés de vous, et aucun des habitants du pays n'a connaissance de vous. Il les interrogea sur la contrée et sur les patrices qui s'y trouvaient. Ils lui dirent : Elle a pour gouverneur l'Azmâtch Dégalḥân, beau-frère du roi, auprès de qui il est : il a laissé à sa place pour gouverner un patrice nommé Chankour[2] qui est dans la province avec l'armée. — Dans quelle ville se tient-il? demanda l'imâm. — A Zallah, et Takla-Haïmânot à Qâqmah.

Takla-Hâïmânot était musulman : il avait été page du Garâd Aboun, au temps où celui-ci était vizir; quand son maître fut tué, il se tint avec l'imâm; il était brave et Aḥmed lui donna des sujets à gouverner, mais il se montra injuste et les maltraita. Ils se plaignirent à l'imâm qui le destitua. Alors Takla-Hâïmânot quitta la contrée des Musulmans pour aller dans la sienne et vint trouver le roi d'Abyssinie qui lui donna avec le titre de Garâd le gouvernement de Qâqmah. Ensuite l'imâm demanda : Est-il dans la partie supérieure ou inférieure de Qâqmah? — Ils répondirent : Au commencement, il était dans la partie supérieure ; maintenant il est descendu dans la partie inférieure. — Pouvez-vous nous guider vers lui? — Oui, très volontiers — Si nous partons à présent, quand arriverons-nous près de lui? — En partant maintenant, nous arriverons dans le dernier tiers de la nuit, vers le lever de l'aurore. Après avoir entendu leurs paroles, l'imâm envoya à Our'aï Aboun un messager pour lui dire : Reste à ta place, j'ai un autre plan, car il l'avait envoyé pour faire du butin avant d'avoir entendu les infidèles. Alors il fit venir les

1. Peut-être s'agit-il de Ouifât, d'où était originaire Abbâ Yoḥannës qui mourut sous le règne de Zarëa-Ya'qob (cf. *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 12, 102).

2. A.-P. : *Sakar*. Nerazzini (p. 33) a supprimé tous ces détails et laisse croire que Dégalḥân était à Zallah.

plus braves, parmi lesquels Dël-Sagad, le cavalier du Sim; Zaḥarbouï ʿAli, le Farachaḥam Saṭout, le Garâd Aḥmadouch, Qaṭin Abou Bekr, le Garâd du Houbat et d'autres au nombre de 30 cavaliers. Il arbora un drapeau, le remit à Qaṭin Abou Bekr et lui donna des cavaliers. Puis il manda les deux hommes qui lui avaient donné les renseignements sur les infidèles, les attacha pour les empêcher de fuir et leur dit : Conduisez cette troupe au pays de Takla-Hâïmânot; si vous l'y faites arriver, nous vous traiterons
[F°30] généreusement [f° 30] et nous agirons envers vous d'une manière qui vous réjouira. — Très bien, répondirent-ils. Puis l'imâm dit à l'émir Abou Bekr Qaṭin : Si tu n'amènes pas Takla-Hâïmânot et si tu ne t'empares pas de lui, nous ne te compterons plus parmi les guerriers : il n'y en a pas parmi vous qui n'ait éprouvé telle ou telle chose de la part des chrétiens. — Tous s'écrièrent : Très bien, s'il plaît à Dieu! puis ils récitèrent la Fâṭihah, et à ce moment, l'imâm prit congé d'eux. C'était au milieu de l'après-midi. Ils partirent sur-le-champ. Aḥmed envoya à Ourʿaï Aboun l'ordre de passer par sa première route; lui-même se mit en chemin avec le reste de l'armée et arriva à ʿAqra[1], à l'aurore. Les gens de ʿAqra étaient des Musulmans placés sous la domination des infidèles. Aḥmed passa près de cette ville; il y avait là une montagne que ses soldats escaladèrent; puis ils descendirent dans un vaste territoire du pays chrétien. La nuit était froide : ils marchèrent jusqu'au matin, puis ils montèrent leurs chevaux pour enlever du bétail, faire des prisonniers et du butin. Ils prirent tous les infidèles qu'ils rencontrèrent jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au pays d'Adal-Djallât[2], qui fait partie du Bâli, à l'heure du dhohr : ils y dressèrent leurs tentes.

Quant à Ourʿaï Aboun et à ses compagnons, ils entrèrent dans le pays de Qâqmah par la partie supérieure, pillèrent et ravagè-

1. A.-P. : *ʿAfri*. Les autres textes portent ʿAqra.
2. A.-P. : *Daljalat*. Ce nom manque dans Nerazzini (p. 34) qui a abrégé ce récit.

rent. Abou Bekr Qaṭin marcha toute la nuit, menant devant lui les guides attachés; il avait préposé des hommes à leur surveillance pour qu'ils ne prissent pas la fuite. Ils cheminèrent la nuit entière, traversant des vallons et des montagnes. Quand arriva le moment de l'aurore, les guides s'arrêtèrent. L'émir leur demanda : Qu'y a-t-il derrière vous? — Ils répondirent : Nous voyons l'endroit où est Takla-Hâïmânot et nous distinguons ses feux. L'émir Abou Bekr s'arrêta avec ses compagnons et tinrent conseil entre eux. Les uns disaient : Cernons-les sur-le-champ et attaquons-les. Mais l'émir leur dit : Pour moi, j'ai promis à l'imâm de prendre le patrice Takla-Hâïmânot; si nous nous jetons sur lui à présent, je crains qu'il ne s'échappe de nos mains; attendons jusqu'au matin; alors nous le chargerons. — Très bien, dirent-ils; tu es notre émir; fais ce qui te paraîtra le plus important. Ils descendirent de leurs mulets et s'assirent. L'émir leur dit : Récitez la sourate de *Ya-sin*[1] et invoquez Dieu très haut. Takla-Hâïmânot ne savait rien d'eux; il avait passé la nuit à boire du vin; à la fin, il était sorti de sa demeure, car il veillait pour boire. Il vit un feu sur la route où était l'imâm, car les Musulmans brûlaient les maisons qui se trouvaient sur leur chemin. A cette vue, il dit aux soldats qui étaient avec lui : Que dites-vous de ce feu que j'aperçois? — Ce n'est qu'un feu de voleurs en course : quelques brigands ont brûlé des maisons. — Non, dit-il, je vous l'affirme; ce ne peut-être que les feux d'un parti ennemi; mais, équipez vos chevaux, et si, c'est une troupe hostile, nous irons à elle et nous la combattrons. Il ne savait pas que l'émir Abou Bekr était si près de lui. Ils équipèrent leurs chevaux, s'assirent devant la maison et se remirent à boire jusqu'au matin. L'émir Abou Bekr dit aux guides : A présent, que l'un

1. C'est la XXXVIe sourate du *Qorân*, qu'on récite comme prière des agonisants ou des morts. Par méprise, A.-P. a traduit à la 1re personne du singulier ce qui, dans le texte, est à l'impératif et au pluriel. Tout ce passage est réduit à une ligne dans Nerazzini (p. 34) : *e allora, tenuto consiglio, decisero di attacare di giorno.*

de vous parte avec trois des nôtres; examinez ce que fait Takla-Hâïmânot, s'il dort ou s'il se tient là, puis vous nous rapporterez des nouvelles. Quant à ton compagnon, il restera lié parmi nous; si tu nous trahis, nous le tuerons, et Dieu nous donnera la victoire. Le guide partit avec trois hommes en se cachant; ils arrivèrent près de la demeure de Takla-Hâïmânot et virent les chevaux harnachés au milieu de la cour; ils revinrent vers Abou Bekr et l'en informèrent. Alors les Musulmans récitèrent la *Fâtiḥah* et implorèrent la victoire. Quand le matin parut, Abou Bekr monta son cheval qui s'appelait Mobârek; il mit sur lui son armure et prit sa javeline. Les trente cavaliers illustres par leur bravoure montèrent leurs chevaux, les firent marcher de front en joignant leurs épaules, comme une construction assujettie par du plomb. Quand ils approchèrent, ils dressèrent leurs lances, lâchèrent les rênes et le crieur proclama l'attaque. Takla-Hâïmânot sortit, monta son cheval; ses soldats firent de même et se tinrent dans l'enceinte de la maison. Les Musulmans les y virent en s'approchant. Il n'y avait qu'une seule porte qui était occupée par Takla-Hâïmânot; l'enceinte contenait la troupe. Alors Abou Bekr chargea contre le patrice, celui-ci tint bon contre la porte, et l'émir ne put frayer un chemin à son cheval pour pénétrer dans l'enceinte. Le chef chrétien avait un sabre à la main et Abou Bekr une javeline; ils se portèrent des coups de pointe et de côté sans que l'un d'eux eût l'avantage sur son adversaire. L'armée des chrétiens était à l'intérieur de l'enceinte; celle des Musulmans au dehors, derrière Abou Bekr. Alors un d'eux, nommé Dël-Sagad, cavalier du Sim, chargea et tourna par derrière l'enceinte, sans voir de route; il poussa son cheval, lâcha les rênes et le lança vers l'enceinte au milieu de laquelle il bondit en criant : Je suis l'enfant du Sim! A cette vue, ses compagnons pénétrèrent par le même endroit comme des lions furieux. Les troupes s'entremêlèrent; on combattit au milieu de l'enceinte; pendant ce temps, Takla-Hâïmânot et Abou Bekr, sur leurs montures, continuaient leur duel, sans qu'aucun d'eux eût l'a-

vantage sur son adversaire. Les Musulmans et les infidèles combattaient derrière eux. Ensuite les chrétiens prirent la fuite. En voyant les siens en déroute, Takla-Hâïmânot tourna la tête de son cheval en criant à ses compagnons : Où fuyez-vous? Le voyant s'écarter de la porte, Abou Bekr entra : son ennemi se retourna contre lui et ils combattirent de nouveau. Un des polythéistes chargea contre l'émir pour venir en aide à son chef; mais un Musulman, nommé Zaḥarbouï 'Ali[1], attaqua le chrétien qui chargeait contre Abou Bekr; il lui coupa sa javeline avant qu'il n'eût percé l'émir et lui porta sur la tête un autre coup qui le renversa de son cheval. Alors Zaḥarbouï 'Ali le fit prisonnier. L'émir attaqua Takla-Hâïmânot avec un cœur ferme et un esprit hardi, comme un lion sa proie; il le renversa de la selle de son cheval, le fit prisonnier et l'emmena humilié. En voyant leur chef captif, les chrétiens tournèrent le dos; beaucoup d'entre eux furent tués. Les chevaux ne trouvèrent pas d'issue hors de l'enceinte; ils furent tous pris. La femme de Takla-Hâïmânot fut faite prisonnière dans sa maison et on envoya auprès de l'imâm un messager de victoire qui le trouva à Adal-Djallât; il lui annonça ce succès et la prise de Takla-Hâïmânot et de sa femme. Abou Bekr revint [f° 31] auprès de l'imâm et fit comparaître de- [F° 31]
vant lui Takla-Hâïmânot. A son retour, Aḥmed envoya ce dernier en présent au seigneur de 'Aden[2]. Quant à sa femme, il la prit pour concubine; elle lui donna un fils, assista à la conquête de

1. A.-P. : *Harbuy Ali*. Cet épisode de la lutte a été supprimé par Nerazzini (p. 34).

2. Le sulṭân de 'Aden était probablement à cette époque 'Âmir (Playfair : 'Omar) ben Daoud qui fut, quelques années après (1538 de J.-C.), arrêté par trahison et mis à mort par l'eunuque Solaïmân-pacha, commandant l'expédition ottomane qui aboutit à un honteux échec devant la forteresse portugaise de Diu. 'Aden fut annexée à l'empire de Solaïmân II, et Behrâm-pacha nommé gouverneur de cette ville. Cf. Zeïn ed-dîn (*Tohfat el-Modjahidîn*), *Historia dos Portuguezes no Malabar*, éd. Lopes, ch. VIII, p. 61 du texte, 64 de la traduction; Rowlandson, *Tohfat el-Mujahideen*, p. 142; Hadji Khalifah, *Tohfat ul-kibar*, f° 11; Le Comite vénitien, *Viaggio alla città de Diu*, ap. Ramusio, *Primo volume*, f° 275-276; Maffei, *Historia indicarum libri XVI*,

l'Abyssinie et reçut le nom de Hâdjirah[1]. Puis l'imâm et les Musulmans passèrent la nuit et le lendemain matin, il donna un commandement au Kouchem Garâd Nour, réunit autour de lui une troupe et lui dit : Marche derrière moi avec le butin et les bagages. Lui-même partit en avant avec ses troupes et arriva à Ouanbât : c'est un grand fleuve comme le Ouébi[2]. Il envoya des soldats piller à droite et à gauche; ils firent un butin considérable et dressèrent leurs tentes sur le bord du fleuve; au coucher du soleil, tous les Musulmans rentrèrent au camp et passèrent la nuit près du Ouanbât. Le Kouchem resta en arrière avec les bagages et le butin; il arriva le lendemain. Ensuite l'imâm arbora un étendard, le remit à Zaḥarbouï Moḥammed, son cousin paternel, lui donna cent cavaliers et une nombreuse infanterie et lui ordonna de marcher vers le pays de Maloua[3], au centre du Bâli. Il partit pour cet endroit dont il pilla les richesses, qu'il

l. XI, p. 467-468; Lopez de Castanheda, *Historia do descobrimento*, l. VIII, ch. xcii, p. 439-440 : João de Barros, *Da Asia*, Décade IV, l. X, ch. iii, p. 613-616; Diogo de Couto, *Da Asia*, Décade, V. l. III, ch. v, p. 254-255; G. Correa, *Lendas da India*, t. III, 2e partie, p. 871-876; Playfair, *History of Arabia felix*, p. 101-102; Danvers, *Portuguezes in India*, t. I, p. 426.

1. Elle était cousine du patrice Aïbas Laḥati qui se montra constamment hostile aux Musulmans et cette parenté lui valut d'être épargné par l'imâm quand il fut fait prisonnier à Jân-Zalaq. Elle accompagna l'imâm dans son expédition contre l'Abyssinie.

2. A.-P. : *Wibat* ; N. : *Ombat*. En s'avançant vers l'ouest, après avoir passé le Ouébi Chébéli, le plus grand fleuve qu'on rencontre est la Djoubba ou Djoub, qui se jette dans l'océan Indien entre Kismayo et Brawa. Aḥmed Grâñ, après avoir traversé le pays situé entre ces deux fleuves et occupé aujourd'hui par les Ṣomâlis Aoulihân, les Afgab et les Daqodi, arriva au cours supérieur de la Djoubba, ou Ouébi Ganana (Ouanbât) qui devait traverser le milieu de la province du Bâli, où sont établis aujourd'hui les Gallâs Borân. Cf. sur cette région : Smith, *Through unknown African countries*, p. 144-204; Hoyos, *Zu der Aulihan*, p. 60-87; L. des Avanchers, *ap.* D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 250-251-257.

3. Peut-être faut-il voir, dans la province de Maloua ou Malou, le Malo actuel situé sur la rive gauche de l'Omo au nord du Dokko et à l'ouest du

ravagea, incendia et réduisit en cendres. Il y avait un cavalier musulman nommé ʿAli Gharrah de Zerbah qui voyait de loin les infidèles lâcher les rênes de leurs chevaux; il lâcha celles du sien qui était un coursier rapide; mais sa monture partit de dessous lui comme un vent violent; l'homme tomba, un cheval le frappa dans la poitrine et le tua. Il mourut : que Dieu lui fasse miséricorde; c'est à lui qu'il incombe de le rémunérer[1].

Zaḥarbouï Moḥammed passa la nuit dans le territoire de Mâlou, et le lendemain, il revint avec un butin considérable d'esclaves, de chevaux et de bêtes de somme. L'imâm était alors à Adal-Djallât; non loin de lui, à un endroit appelé Zallah, était le patrice du Bâli que l'Azmâtch Dégalḥân, beau-frère du roi, avait laissé à sa place; il y avait une distance de trois jours entre lui et l'imâm. Quand il apprit ce qu'Aḥmed avait fait de Takla-Hâïmânot, et comment il avait ravagé le Bâli, ce patrice, qu'on nommait Chankour, rangea sa cavalerie et ses soldats, rassembla tous les gens du Bâli et marcha contre l'imâm, prêt à l'attaquer. Quand les chrétiens furent près, ils envoyèrent en reconnaissance soixante cavaliers pour leur donner des nouvelles des Musulmans. Ce détachement s'approcha des nôtres dont il vit les chevaux attachés et paissant en sûreté. Alors ils lâchèrent les brides de leurs montures, prirent le chemin du camp et tuèrent plusieurs des Musulmans. Ceux-ci s'appelèrent entre eux, amenèrent leurs chevaux et les sellèrent; l'imâm Aḥmed monta à cheval, et avec lui le Farachaḥam ʿAli et Absamâ Nour : un troisième fit de même; ils lâchèrent les rênes, dressèrent leurs lances, suivis par l'imâm et ses compagnons; ils n'atteignirent pas l'ennemi. Tous les Musulmans montèrent à cheval et suivirent Aḥmed qui s'arrêta pour les attendre jusqu'à ce qu'ils fussent tous réunis. Ils enterrèrent ceux que les infidèles avaient tués. — Dieu les avait marqués du

Gofa. Cf. D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 265-387, et les cartes 5, 6 et 7 de la relation de Borelli.

1. Tout ce passage est abrégé en deux lignes par Nerazzini (p. 35).

sceau du martyre, — puis ils revinrent au camp et y passèrent la nuit. Les Chérifs et les Arabes qui habitaient le Bâli vinrent trouver l'imâm qui les accueillit et leur donna des vêtements d'honneur. Le lendemain, il revint à 'Aqra et envoya Abou Bekr du côté du Ouébi où il y avait beaucoup de bétail appartenant aux infidèles. Le tout fut pris, et Abou Bekr passa la nuit près du Ouébi : à ce moment l'imâm était à Haïbout. Au matin, il envoya à l'avant-garde des Musulmans Aḥmed-din avec le butin et les bagages; lui-même était à l'arrière-garde, avec des soldats prêts à combattre. Ils marchèrent avec Our'aï Aḥmed-din. Aḥmed suivait à peu de distance, puis ils s'avancèrent derrière lui. Quant au patrice Chankour, ses compagnons vinrent lui annoncer ce qui s'était passé; il divisa ses troupes en trois corps et se mit à la poursuite des Musulmans. Quand il fut près d'eux, il ordonna au premier corps de charger sur l'avant-garde; au second sur le centre, et au troisième sur l'arrière-garde. Le premier s'avança vers Our'aï Aḥmed-din, les deux partis s'élancèrent l'un contre l'autre, et un combat acharné se livra. Comme les infidèles étaient les plus nombreux, ils repoussèrent les nôtres vers le milieu du bétail. Our'aï Aḥmed-din tint bon avec l'étendard et combattit seul; il fut atteint de cinq javelines dans le corps : son cheval en reçut deux; néanmoins il combattait, les javelines enfoncées dans sa chair; il en échappa et guérit[1]. Quand l'imâm les vit aux prises, il appela le corps d'armée qui était à l'arrière-garde; les nôtres lâchèrent les rênes de leurs montures et dressèrent leurs lances; parmi eux étaient le Garâd Aḥmouchouh, l'émir 'Ali Ankarsaḥ, Bechârah et d'autres cavaliers pareils qui rejoignirent Our'aï Aḥmed-din.

Quand les ennemis virent que les nôtres avaient lancé leurs chevaux à toute bride de leur côté, ils prirent la fuite. L'imâm et le reste de l'armée les poursuivirent et les rejoignirent, mais

1. Cette phrase manque dans A.-P. : Nerazzini a abrégé ce récit de l'échec de l'imâm.

aucun infidèle et aucun Musulman ne fut tué. Lorsque les chrétiens virent l'imâm s'avancer en tête, les deux partis chargèrent sur l'arrière-garde. Aḥmed y revint avec ses troupes. A cette vue, les chrétiens prirent la fuite, poursuivis seulement par deux cavaliers : quant à l'infanterie, il n'y en avait pas avec eux. Ces deux hommes étaient Our'aï Aḥmed-din et le Garâd Aḥmouchouh ; ils n'allèrent pas loin et revinrent près de l'imâm, car leurs chevaux étaient fatigués. Il y avait quelques infidèles sur la montagne. En voyant les Musulmans revenir près de l'imâm, ils descendirent, les suivirent, montèrent leurs chevaux et quand ils se trouvèrent auprès d'eux, ils lancèrent des javelines qui tombèrent même près d'Aḥmed. Celui-ci dit à Our'aï Aḥmed-din et à Aḥmouchouh : Que vois-je? vous n'avez donc pas poursuivi les ennemis? — Si, répondirent-ils. — Alors comment se fait-il qu'ils vous suivent jusqu'ici? Descendez, dressez les tentes, nous ne partirons pas. Ils mirent pied à terre et dressèrent les tentes. A cette vue, les chrétiens se disputèrent entre eux et les derniers dirent aux premiers : Pourquoi avez-vous poursuivi les Musulmans? — A présent, les voilà qui campent ; c'est votre œuvre. — Puis ils s'enfuirent et revinrent à leurs postes. Quant à l'émir Abou Bekr, il s'empara des bestiaux du Ouébi et revint ce jour-là. Ils passèrent la nuit à cet endroit et délibérèrent entre eux au sujet [f° 32] des infidèles. L'imâm dit à ses compagnons : Nous [F° 32]
ne sommes pas en sûreté contre les gens du Bâli ; ce sont des démons ; qui de vous, parmi les anciens, connaît leur plan? — On lui dit : C'est Garâd Kâmil, le beau-frère de l'imâm dont il a épousé la sœur, Mounisah, fille du martyr Zaḥarbouï Garâd 'Othmân[1]. — Je connais les gens du Bâli, dit-il à l'imâm, leur manière d'agir et leur plan. — Dis ce que tu sais. — Il reprit : Ils ne combattent pas en ligne, mais par surprise ; si tu

1. Ces détails manquent dans Nerazzini (p. 36), qui traduit inexactement : *Kamil, cognato dell' Iman* (sic) ; cf. p. 74, note 4. Le Garâd Kâmil ben Ḥaoumal mourut à Modjou.

marches avec tes soldats à l'avant-garde, ils se jetteront sur la queue de l'armée; si tu vas à eux, ils fuiront non loin de là. Tel est leur stratagème, telle leur manière d'agir; à présent, sachez ce que vous ferez. Aḥmed dit alors : Nous les tromperons par une ruse. Le lendemain, il dit à l'émir Abou Bekr, à l'émir Modjâhid, à Absamâ Nour, à Djemâl ed-din, fils du Garâd Ouadâdj, en leur confiant soixante cavaliers : Marchez en tête et ne vous occupez que de ceux qui iront à vous; combattez-les pendant que vous avancerez : ne venez pas à notre aide, nous ne vous secourrons pas. Puis il dit au reste de l'armée : Soyez avec moi à l'arrière-garde. Le lendemain, l'émir et ses compagnons partirent en tête de l'expédition; le butin, les esclaves, les bestiaux et les bagages marchèrent après eux, puis venait l'imâm avec ses troupes prêtes à combattre : elles touchaient à la dernière ligne des bestiaux. L'imâm n'avait pas de renseignements sur les infidèles; il ignorait l'endroit où ils avaient passé la nuit, quand subitement ils arrivèrent comme des sauterelles et se séparèrent en quatre corps. Deux patrices s'avancèrent avec leurs hommes du côté de l'émir Abou Bekr et combattirent une heure. Les Musulmans les reçurent comme il convenait, à coups d'estoc et de taille. L'émir Abou Bekr chargea d'un cœur ferme, ainsi que ses compagnons; les chrétiens prirent la fuite; leur patrice Salamoun (Salomon) fut tué par Aḥmed-din, frère de l'émir Modjâhid; un autre patrice fut tué par l'émir Abou Bekr; beaucoup des infidèles périrent : le reste prit la fuite.

Quant à ce qu'il advint de l'imâm et de ses soldats, ils n'avaient pas de renseignements sur l'émir Abou Bekr et ce qui lui arrivait, lorsque trois bandes d'infidèles se jetèrent sur eux, leurs soldats rangés en bataille et en ordre, ainsi que leur infanterie. Leur patrice était Simou[1], fils de Ouanâg-Jân[2], frère de Ouasan-

1. Plus tard Simou imita la trahison de son père et livra le Bâli aux Musulmans. Il reçut le titre de Garâd et mourut de la peste dans le Tigré.

2. Ce renégat n'est pas à confondre avec le patrice Ouanâg-Jân, gouverneur de l'Ifât, qui fut tué par Farachaḥam Saṭout (cf. p. 56-57).

Sagad [1]. Celui-ci était descendu près du sulṭân Moḥammed et avait embrassé l'islamisme par une conversion sincère. Le sulṭân lui avait témoigné des égards; lui avait donné le gouvernement d'Ankarsaḥ et le commandement d'une expédition musulmane contre le Bâli. Il était arrivé dans ce pays, l'avait pillé et ruiné; les troupes chrétiennes s'étaient réunies contre lui et lui avaient livré bataille. Les infidèles eurent l'avantage; les Musulmans s'enfuirent et beaucoup d'entre eux furent tués. Ouanâg-Jân fut fait prisonnier et amené au roi d'Abyssinie Na'od, père du roi Ouanâg-Sagad. On le lui présenta garrotté. Son frère Ouasan-Sagad intercéda pour lui; le prince le relâcha et le tint en grand honneur tellement qu'il fit de lui comme son vizir. Il embrassa le christianisme avec répugnance, mais son cœur penchait toujours pour la vraie foi. Le roi lui donna le gouvernement du Bâli où il s'établit, fortifiant son autorité, achetant des chevaux et en multipliant le nombre. Les soldats lui obéissaient. Un jour, il dit aux patrices : Réunissez-vous aujourd'hui, je vous ferai connaître une nouvelle qui est arrivée de la part du roi. Ils se rassemblèrent de toutes les parties du Bâli, au nombre de soixante : chacun d'eux commandait à beaucoup de cavaliers. Ils se réunirent en sa présence avec leurs chevaux. Entrez dans la maison, leur dit-il, nous boirons du vin. Ils entrèrent chez lui, s'assirent et il leur présenta du vin vieux très capiteux. Quand ils furent ivres, il demanda conseil à son compagnon nommé Dël-ba-Iyasous (la victoire est avec Jésus) : celui-ci était chrétien à ce moment; plus tard il embrassa l'islamisme et périt martyr dans le Bâli, avec Our'aï Ṣabr ed-din, cousin paternel du sulṭân Moḥammed [2].

1. Les aventures de Ouanâg-Jân, si curieuses au point de vue de l'histoire des mœurs de l'Abyssinie et de ses relations avec le Harar, sont supprimées dans la traduction (!) de Nerazzini qui se contente de dire en note : *L'autore, un poco confusamente, fa un lunga discussione di avvenimenti riguardanti Uanaggian e suo figlio, e delle loro evoluzioni religiose* (p. 36, n. 1).

2. C'est par erreur que A.-P. dit : *neveu du sultân* (p. 118) : le texte arabe porte : fils de l'oncle paternel du sulṭân.

Ouanâg-Jân dit à ce confident : A présent, que leur ferons-nous? Grâce à Dieu, ils sont tombés entre nos mains. Dĕl-ba-Iyasous répondit : Attachons-les et égorgeons-les comme des moutons. Quand les patrices furent ivres, Ouanâg-Jân donna cet ordre à ses pages : Entrez dans la maison, liez-les, garrottez-les et égorgez-les tous à la porte comme des moutons. Ils obéirent et prirent leurs chevaux et leurs armes. Puis il envoya un messager au sulṭân Moḥammed qui était alors à Dakkar dans le pays de Sa'ad ed-din, pour lui dire : Je suis ton serviteur; voici comme j'ai traité les infidèles, je les ai pris par trahison et j'ai tiré vengeance d'eux. Le messager partit dire au sulṭân : Viens me rejoindre.

Alors Ouanâg-Jân dit aux gens du Bâli : Embrassez l'islamisme et mangez des animaux égorgés par les Musulmans[1], sinon je vous traiterai comme j'ai traité vos chefs. Ils se convertirent tous à l'islâm, petits et grands. Moḥammed traînant en longueur, il lui envoya un second message; mais les émirs et les fonctionnaires dirent au prince : On ne peut se mettre en route en ce moment, nous sommes en automne. Comme il tardait, Ouanâg-Jân, en troisième lieu lui envoya son fils, ce Simou, pour insister près de lui et lui dire : Dieu très-haut et Moḥammed ben 'Abd Allah — sur qui soit le salut — t'imposent de venir me rejoindre. Quand Simou arriva près du sulṭân, celui-ci se leva en pleurant et en disant : Je ne puis tarder un seul instant. Il abandonna l'avis des émirs et partit sur-le-champ pour le Bâli.

Quant à Ouanâg-Jân, après qu'il eut fait partir son fils, il arriva

1. De nos jours encore, en Abyssinie, les chrétiens refusent de manger de la chair des animaux tués par les Musulmans et la regardent comme impure; cf. Mansfield Parkyns, *Life in Abyssinia*, t. II, p. 95; D. de Rivoyre, *Mer Rouge et Abyssinie*, p. 105-106; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 66; Massaja, *Mes trente-cinq années de mission* (t. I, p. 96-97) qui s'efforce de défendre et de justifier cette superstition.

une armée de chrétiens nombreuse comme des fourmis, envoyée par le roi d'Abyssinie et commandée par le patrice Gabra-Andryâs (serviteur d'André)[1]. Ils livrèrent bataille à Ouanâg-Jân pendant deux ou trois jours; mais, comme leur nombre augmentait, il reconnut qu'il ne pouvait leur résister. Il prit son harem et ses soldats et partit pour le pays des Musulmans; il arriva au Ouébi et s'y était arrêté quand la mort le surprit. Il mourut là et son tombeau est encore connu et fréquenté, et l'objet de bénédictions. Ses compagnons l'enterrèrent et séjournèrent deux jours. Le sulṭân Moḥammed arriva [f° 33] et le pleura; puis il [F°33]
rassembla ses cavaliers et ses soldats, et marcha contre le Bâli. A la nouvelle de l'approche du sulṭân Moḥammed et de son armée, le patrice Gabra-Andryâs s'enfuit vers le roi. Le sulṭân resta deux mois dans le Bâli, puis il revint dans son pays, après avoir établi dans cette contrée, sous son autorité, des gouverneurs, parmi lesquels le père du Garâd Modjâhid, nommé Garâd ʿAli, Ourʿaï Ṣabr ed-din, Djoïta Adarah, Ouachou ʿOthmân[2]. Dël-ba-Iyasouṣ resta avec eux. Ils demeurèrent deux mois après le retour du sulṭân. Ensuite le roi d'Abyssinie résolut de marcher en personne contre les nôtres, mais Ouasan-Sagad lui dit : N'y va pas; le roi des Musulmans est descendu dans son pays; je partirai contre eux.

1. La leçon du ms. C justifie pour ce nom la conjecture de M. Perruchon (*Histoire d'Eskender*, p. 19, note 1). Gabra-Andryâs était un personnage considérable, qui, sous les règnes de Baëda-Mâryâm, d'Eskëndër et de Na'od, avait successivement gouverné toutes les provinces d'Éthiopie. Il n'est pas sûr que ce soit le même que le Gabra-Andryâs qui tua Maḥfouzh, car Alvares, *Verdadeira informação*, p. 147-148) et après lui Bruce (*Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 146 et suiv.) et Burton (*First Footsteps in East Africa*, p. 309) disent que le vainqueur du chef musulman était un religieux (*um frade*). L'ambassadeur portugais fait de lui un grand éloge; toutefois, il semble que ce fut sa victoire qui le mit hors de pair (*alem de esta cavalleria que fez*). On peut admettre, il est vrai, qu'après avoir gouverné plusieurs provinces, il se fit religieux, puis rentra dans le monde après son succès. Il fut tué à l'âge de quatre-vingts ans, dans la bataille où périt Ouasan-Sagad.

2. Ces deux derniers personnages ont été confondus par A.-P. en un seul qu'il nomme *Juwta Adar Marwax Othman* (p. 120).

Il se mit en route à la tête d'une armée considérable. Un combat acharné fut livré; les fidèles ne s'enfuirent pas, mais ils furent tous tués sur le dos de leur chevaux et Dieu les marqua du sceau du martyre. Le chérif Nour ben Aḥmed fut fait prisonnier, le ventre fendu par les infidèles, mais Ouasan-Sagad le lui fit recoudre, et il guérit.

Revenons à l'aventure de Simou, fils de Ouanâg-Jân. Il s'en retourna avec le sulṭân dans son pays : Moḥammed l'honora, le combla de ses bienfaits, et le nomma Garâd comme son père jusqu'à une expédition qu'il fit en Abyssinie. Simou fut pris par les infidèles à la journée de Del-Maïda[1]; ils le firent chrétien et patrice à la place de son père; c'est pourquoi il arrivait avec une armée considérable pour combattre les Musulmans. Quand l'imâm vit les ennemis, il dit à ses compagnons : Ne montez pas vos chevaux jusqu'à ce qu'ils s'approchent de vous. Alors ils s'avancèrent sur leurs mulets. Quand les ennemis furent proches, les nôtres montèrent à cheval comme des lions furieux. En s'approchant, les infidèles lancèrent des javelines aux Musulmans. Quand l'imâm et ses soldats chargèrent, une partie des chrétiens se dirigea vers le butin et les troupeaux. Les infidèles nous ont trompés, crièrent les compagnons d'Aḥmed, ils en veulent aux bestiaux. Alors l'imâm divisa son armée en deux corps : l'un fut confié au Garâd Aḥmouchouh. Il réunit aussi sous ses ordres les archers ṣomâlis des tribus des Merraïḥân, des Gorgorah[2] et d'El-

1. Del-Maïda était un endroit en avant du Daouâro où les Musulmans furent battus au temps du roi Na'od : là fut pris, avec Simou, un prince de la famille royale du Harar, nommé Our'aï Ḥarba-Ar'ad ben Ṣabr ed-din, qui fut interné dans une île du lac Ḥaïq et délivré longtemps après par Aḥmed Grâñ.

2. Les Gorgorah ou Gourgoura sont une fraction des Abgâl, une des trois grandes divisions des Ṣomâlis 'Issa. Ils habitent près de Henssa et de Hambâs (Paulitschke, *Ethnographie*, t. I, p. 43). Il est plus probable qu'il s'agit ici des Gourgoura, fraction des Bertirri (Paulitschke, *Ethnographie*, t. I, p. 51), car les Ṣomâlis 'Issa ne paraissent pas avoir pris part, non plus que ceux de l'Ogadèn, aux expéditions d'Aḥmed.

Haouyah; c'étaient des archers renommés, au nombre de mille; autant de soldats armés de boucliers et quarante cavaliers des plus illustres, parmi lesquels le Kouchem Nour, le Garâd Naṣr, Dël-Sagad, le cavalier du Sim, le Garâd Aḥmadouch, fils de l'émir Maḥfouzh, le Farachaḥam Saṭout[1] et d'autres pareils au nombre de quarante. Aḥmed partit à la tête de l'autre troupe, du côté du bétail. Le Garâd Aḥmouchouh tint ferme à l'arrière-garde, ainsi que ses compagnons, et ils livrèrent un combat acharné. Le premier des Musulmans qui chargea fut Dël-Sagad, le cavalier du Sim, contre le patrice Asrât; celui-ci alla au-devant de lui; ils se portèrent des coups de lance et luttèrent. Le patrice Asrât fut atteint d'un coup qui le renversa de sa selle. Un Musulman, nommé Naṣr ben Bâli Garâd, le frappa de son épée et sépara sa tête de son corps : Dieu précipita son âme en enfer. Aḥmouchouh chargea et avec lui les Musulmans : les chrétiens résistèrent quelque temps, puis ils prirent la fuite; beaucoup d'entre eux furent tués.

Quant à l'imâm Aḥmed, quand il arriva au centre où étaient les bestiaux, les rangs des chrétiens et leur cavalerie s'avancèrent: il rangea ses soldats et les aligna en bataille; les deux troupes marchèrent l'une contre l'autre et se rapprochèrent. Un des Musulmans appelé Cheïkh Adam ben Abou Bekr, qâdhi du Daouâro après la conquête, s'avança et exhorta les fidèles à la guerre sainte en leur disant : Aidez-vous mutuellement, Dieu vous aidera; il affermira vos pas, et sachez que le paradis est à l'ombre des lances. Le premier des Musulmans qui chargea fut le Farachaḥam Ḥosaïn ben 'Abd Allah Mâkhidah qui se précipita sur le centre des infidèles; il tua un cavalier et le renversa mort à bas de son cheval. Derrière lui chargea l'émir Moḥammed Zaḥarbouï, puis tous les fidèles avec lui. Ils poussèrent le cri : Dieu est le plus grand, et combattirent une heure, mon-

1. Toute cette énumération est supprimée par Nerazzini (p. 37) qui abrège le récit.

trèrent une belle constance; au bout d'un peu de temps, Dieu mit les infièles en fuite devant eux; ils retournèrent en déroute sur leurs pas. Les nôtres en tuèrent un grand nombre. Ce jour-là tous les Musulmans furent vainqueurs, aussi bien ceux de l'arrière-garde, que ceux de l'avant-garde et du centre. Ils se remirent en marche et se réunirent à un endroit appelé Delbâd: ils se félicitèrent réciproquement et louèrent Dieu; chacun s'entretint avec ses compagnons de ce qui lui était arrivé. Ils rassemblèrent le butin, passèrent la nuit en cet endroit et lendemain ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à un endroit Djaddah[1]. Ils partirent de là pour leur pays, arrivèrent au Ouébi au bout de six jours, et rentrèrent dans leur patrie par la route de Nogob. L'imâm fit son entrée dans sa ville de Harar, victorieux et triomphant, et répartit le butin entre ses compagnons. Puis il séjourna à Harar, ainsi que son armée, environ deux mois.

Quand l'imâm fut revenu de cette expédition du Bâli, et après qu'il se fut arrêté deux mois à Harar, sa préoccupation se dirigea vers l'expédition d'Abyssinie, et il jura de ne pas revenir du pays des infidèles ou d'y mourir martyr. Ce fut une expédition bénie.

Lorsqu'il se fut décidé à cette incursion et à la guerre sainte, il descendit d'abord dans un pays appelé Zerbah chez les Ḥarlaḥ, puis il envoya rassembler à Zeïla' des armes, des sabres, etc. Il ordonna d'acheter des canons pour faire la guerre en Abyssinie. On lui acheta ce qu'il voulait et on lui apporta sept canons. Environ soixante-dix hommes du Mahra[2] montèrent de la côte

1. A.-P. : *Jadxam*; N. : *Gheddà*.

2. Le Mahra est une région montagneuse du sud de l'Arabie, qui porte aussi le nom du Chiḥr et qui compte parmi ses villes principales Sehout et Qichin (cf. la description de ces villes *ap.* Hirsch, *Reisen in Süd-Arabien, Mahraland und Hadramut*, p. 48-79, et aussi Fresnel, *Quatrième lettre sur l'histoire des Arabes*, p. 13-14). Les habitants prétendaient tirer leur origine d'un certain Mahrah ben Ḥaïdân b. 'Amr b. El-Ḥâf (cf. El-Ouaḥidi, *Commentaire du Diwân de Motanabbi*, p. 123; El-'Okbari, *id.*, t. I, p. 453 ; Ibn Khaldoun, *ap.* Kay, *Omarah's History of Yaman*, p. 132 du texte, 181-182 de la trad.). La population qui habite ce pays parle une langue qu'on regarde dérivée de

dans l'intention de prendre part à la guerre sainte; ils avaient à leur tête Sa'ïd ben Ṣa'bân el-Mahri et Aḥmed ben Solaïmân el-Mahri. Le chef suprême était le chérif illustre et noble Moḥammed ben 'Ali el-Marzouq[1] qui mourut à Bâb-Sari dans le Daouâro. Il fit la campagne avec l'imâm et combattit pour la foi; celui-ci, après la conquête de l'Abyssinie, lui donna Bâb-Sari pour y lever l'impôt. Les gens du Mahra vinrent avec le chérif Moḥammed auprès d'Aḥmed qui les honora à cause de la guerre sainte. Il envoya de tous côtés chez les Ṣomâls et les tribus des Ḥarlah. Tous se levèrent, et en premier lieu [f° 34] les Habr Magadi avec leur chef, le Garâd Daouid[2], au nombre de cinquante cavaliers et cinq cents fantassins. Puis vinrent les Merraïḥân, commandés par Aḥmed ben Ḥirâbou[3], comprenant quatre-vingts cavaliers et sept cents fantassins; les Gorgorah qui avaient pour chef Garâd 'Abd[4]; les Girris, conduits par Mattân : ils étaient quatre-vingts cavaliers et mille fantassins; la tribu de Zerbah, faisant partie des Ḥarlah, avec leur chef Sulṭân Moḥammed suivi [F°34]

l'ancien himyarite (?) et qui porte aussi le nom d'eḥkili (cf. l'introduction de Maltzan au *Reise in Hadramaut* de von Wrede, p. 27-37). Il en est déjà question dans Mas'oudi (*Prairies d'or*, t. I, p. 333-334) et c'est ce qu'indique Abou Zeïd, quand il dit que les habitants de ce pays parlent un dialecte arabe mêlé d'expressions 'âdites et fort anciennes, dont la plus grande partie est ignorée des Arabes (Langlès et Reinaud, *Relation des voyages*, t. I, p. 141; t. II, p. 135). Cf. sur cette langue : Fresnel, *Quatrième lettre sur l'histoire des Arabes*, p. 21-22, 41, note 1, et 106-111; Carter, *Notes on the Mahra tribes with a vocabulary*, *Journal of Bombay branch of Roy. Asiatic Society*, juillet 1847; Maltzan, ap. *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*; Hirsch, *Reisen in Süd-Arabien*, p. 51-54; Glaser, *Das Weichrauchland*.

1. A.-P. : *Marzaq ou Murazziq*. Tout ce passage est abrégé dans N. qui donne les gens du Mahra pour des cavaliers et ne mentionne que le chef Sa'ïd. Après le pillage de l'église d'Atronsa Maryam, le chérif Djemâl ed-din Moḥammed ben 'Ali Marzouq reçut de l'imâm quatre énormes plats d'or.

2. Le Garâd Daouid était de la tribu des Bartirri; il fut des dix cavaliers de la suite de 'Addolé qui pénétrèrent dans le pays de Charkhah et le ravagèrent après la bataille d'Anṭâkyah.

3. N. : *Akmed Gerri.*

4. N. le nomme *Gherad Abdi* et supprime le chiffre de son contingent.

de vingt cavaliers et trois cents fantassins. Les tribus soumises et amies se réunirent toutes; le nombre des chevaux étaient de plus de cinq cents; celui des fantassins, de douze mille, sans compter ceux qui portaient les vivres, etc. L'imâm fit dresser sa tente auprès de Harar. Les habitants de Djor'ila, qu'on appelait Mâmolih, l'aidèrent en lui fournissant quarante mulets qu'ils avaient pris aux infidèles sur les confins de leur pays. L'imâm les donna à ceux qui étaient venus du Mahra, et il y ajouta trente mulets provenant du butin des Musulmans[1]. Puis il partit pour l'Abyssinie et emmena avec lui sa concubine qu'il avait prise dans le Bâli, où elle était la femme de Takla-Hâïmânot : elle se nommait Hâdjirah. De même, l'émir Zaḥarbouï emmena la sienne, et ainsi que l'émir Abou Bekr, gouverneur du Houbat. On se remit en route. Aḥmed et l'armée victorieuse arrivèrent à la ville de Zifah, en pays musulman. Les habitants lui firent bon accueil ainsi qu'à ses troupes, leur donnèrent l'hospitalité et leur témoignèrent des égards; telle était leur coutume. L'armée fit ensuite une étape en quittant Zifah et s'arrêta à Chiḥ qui est un grand fleuve. Partie de Chiḥ, elle campa à Ra'boudah où elle fut rejointe par le chérif Moḥammed Handoul[2] avec trois canons et vingt fantassins, ayant un cavalier à leur tête. On fit marcher quatre canons en avant; trois restèrent en arrière. On se remit en marche et on fit halte à Dir (ou Ed-Dir) qui est un grand fleuve en pays musulman. Les soldats et les tribus se réunirent, égorgèrent les bestiaux qu'ils avaient avec eux, s'en nourrirent, récitèrent le Qorân et invoquèrent Dieu : c'était l'habitude des combattants pour la foi à Dir. Puis on partit et on arriva à Baqoulzar qui est entre le pays des Musulmans et celui des infidèles. L'imâm Aḥmed arbora des drapeaux : un noir qu'il remet à celui qui fut appelé après la conquête l'émir 'Ali; un vert qu'il

1. Tous ces détails sur la répartition des mulets manquent dans N. (p. 38).
2. Le chérif Moḥammed Handoul reçut de l'imâm un grand plat d'or provenant du pillage de l'église d'Atronsa Maryam.

donna à Zaḥarbouï (Moḥammed) devenu émir après la conquête; il était auparavant Garâd dans son pays de Nogob; un blanc qu'il confia à Our'aï Aboun; un autre pour Nour ben Ibrahim, vizir après la conquête; il était Kouchem Garâd dans son pays; un autre pour le Garâd Aḥmouchouch; un autre pour le Garâd Mattân le Girri; un autre remis à 'Addolé, vizir après la conquête; il était auparavant Haidjân (*hégano*) du Sîm. Le drapeau de l'imâm était jaune. Il divisa l'armée en trois corps : les gens du Sim, la tribu des Merraïḥan et des Bartirri[1] qui sont les Habr Magadi et les Djaouâtir formaient le premier corps dont le commandement fut donné au vizir 'Addolé. Venaient ensuite les gens de Hargâyah[2] et du Choa, compagnons du Kouchem : il les confia à leur chef, le Kouchem Nour; ceux du Houbat avec le Garâd Abou Bekr Qaṭin; ceux de Gedâyah avec leur chef Our'aï Chihâb ed-din de Gedâyah-Geri[3]. Le dernier corps se composait

1. Les Bartirri ou Bartirre habitent le pays montagneux qui se rattache à la chaîne des Gouraïs et sont voisins des Bersoub, des Girri et des Gadaboursi : de temps immémorial, ils fournissaient des épouses aux émirs de Harar. De nos jours ils sont soumis à l'Abyssinie, quoique les intrigues anglaises, avouées par Swayne (*Seventeen trips*, p. 136) aient essayé de les en détourner et de les rattacher au protectorat de la Grande-Bretagne. Ils comprennent les fractions suivantes : 1° Ambâro, au nord, près de Garabasâ, où passe la route de Berberah; 2° Cheikh Achèd, au sud; 3° Doya; 4° Gourgoura à l'ouest vers les Gallas (Paulitschke, *Beitræge zur Ethnographie und Anthropologie*, p. 22; id., *Ethnographie Nord-Ost Afrikas*, t. I, p. 51). Ils sont simplement mentionnés par Burton (*First Footsteps*, p. 278). Bardey (*ap.* D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 355-356) cite les Ba-Bersouk (erreur pour Bersoub?), les Barteris et les Ba-Cheikk Aschet Barteris. On remarquera que, dans notre texte, les Bartirri et les Merraïḥân forment les Habr Magadi; de nos jours encore une tradition fait descendre ces deux tribus de Daroud, fils de Jabarti ben Isma'il (cf. Guillain, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*, t. II, p. 475; Swayne, *Seventeen trips*, p. 20); cf. sur leur pays, Ghika, *Cinq mois au pays des Somalis*, p. 51-61.

2. A.-P. : *Jarjayah.*

3. A.-P. : *Awr'ay Xahab ed-din Jalay Jaz'ay.* Ce dénombrement a été abrégé et altéré de la façon suivante par Nerazzini : *La prima con le gente di Seem, di Merrean di Iabarre e con gli Abermagadli, tutti Somali, sotto il comando*

d'hommes forts et vaillants qu'on appelait *la mer* à cause du grand nombre de leurs épées; c'est là que se trouvait l'imâm Aḥmed. Ils partirent de Baqoulzar[1] et, après deux jours de marche, firent halte près de l'ʿAouach. L'imâm dit alors à ses soldats : Troupes des Musulmans, vous voyez à présent que nous sommes arrivés au pays du chien de l'Abyssinie Ouanâg-Sagad; la route du Daouâro est près de nous : voici une autre route qui nous fera arriver à la ville du chien de la chrétienté, Ouanâg-Sagad; quel chemin prendrons-nous? Donnez votre avis. L'émir Zaḥarbouï Moḥammed et le Garâd Aḥmouchouch, se levèrent et dirent : Il n'y a pas pour nous d'autre route que celle du chien de la chrétienté, par Bâdeqé; suivons-la, ruinons cette ville, puis toutes les provinces seront entre nos mains. Ensuite ils s'assirent. Après eux se leva le vizir ʿAddolé qui parla ainsi : Imâm des Musulmans, tel ne doit pas être votre plan. — Dis ton avis, lui cria-t-on. — Il reprit : Si nous allons à Bâdeqé, laissant derrière nous le pays du Daouâro, ses habitants descendront dans la contrée des Musulmans pour la ruiner; il ne reste plus beaucoup de distance entre nous et cette armée, commençons par le Daouâro. Quand il eut parlé, les Musulmans et les tribus se levèrent et dirent : L'avis du vizir ʿAddolé est le meilleur. Alors Aḥmed l'envoya avec ses troupes dans la partie supérieure de l'ʿAouach contre les chrétiens Ed-Doubaʿah[2] pour recueillir des provisions. Le vizir partit, pendant que l'imâm campait près de l'ʿAouach; il arriva dans le pays des Doubaʿah, enleva leurs bœufs et les ramena à Aḥmed. Celui-ci les partagea entre ses soldats, puis il marcha avec son armée contre le Daouâro et arriva à

di vizir Addili; la seconda parte con le tribù di Gherijaia, di Sciavai al comando di Cocin Nur; la gente di Ghidaya al comando di Aurei Ciubedin (p. 39).

1. N. a altéré ce mot en Burqazar et propose de l'assimiler au Bourka actuel (p. 39, note 1).

2. Cette population habitait au nord du Daouâro, dont elle était voisine, car elle avait fourni les mille gardiens de l'église de ʿAndoura qui fut pillée et brûlée par l'imâm.

Argoubba[1]. Quant au Daouâro, il y avait un patrice nommé Baḥr-Sagad, fils de Ouasan-Sagad. Ce dernier, qui se trouvait dans le Daouâro, était monté, avant l'arrivée de l'imâm, dans la province de Dâmot, et avait laissé son fils à sa place. Quand le roi d'Abyssinie apprit l'arrivée des Musulmans, il ordonna de creuser un fossé à Del-Maïda, au dessus du Daouâro qui est une province accidentée; autrefois le sulṭân Moḥammed y avait fait une expédition, mais un nombre incalculable de Musulmans y succomba et la victoire appartint aux infidèles. C'est pourquoi le roi ordonna à Baḥr-Sagad de creuser un fossé. Le patrice exécuta cet ordre. Quand il eut fini, il rassembla une armée et s'établit auprès du fossé pour le garder. Puis il mourut, que Dieu ne lui fasse pas miséricorde. Après lui gouverna un patrice appelé 'Adalih qui était du Bâli; il réunit une masse de gens du Daouâro et du Bâli et ils restèrent quelques jours à garder le fossé. En apprenant que les infidèles étaient rassemblés, l'imâm qui avait en son pouvoir quelques chrétiens prisonniers leur dit : Connaissez-vous un autre chemin que celui du fossé? — Oui, répondirent-ils, nous en connaissons un, nous te l'indiquerons, et quand tes ennemis [f° 35] [F°35]
sauront que tu prends une autre route que celle du fossé, ils ne resteront pas dans leurs positions. Alors l'imâm disposa son armée et se mit en route. A la tête de l'avant-garde était Es-Solṭân

1. On ne peut admettre, à moins de supposer, sans raison, que l'imâm était revenu sur ses pas, qu'il s'agisse ici du district d'Argoubba ou Argobba, situé au sud de Harar, sur les bords d'un affluent du haut Erer. Les habitants parlent un dialecte qui est plus voisin de l'amariña que du harari; la population, probablement éthiopienne d'origine, reçut des immigrations successives de Musulmans, d'où le nom d'Argobba, qui, chez les gens du Choa, les Arabes et les Gallas, signifie *Lieu des Musulmans* (cf. Paulitschke, *Harar*, p. 297-299; Taurin-Cahagne, *ap.* D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 285-303; Bricchetti-Robecchi, *Nell' Harrar*, p. 235-245). Il ne peut non plus être question de la province de l'Argoubba, située dans le Choa, sur la rive gauche de l''Aouach, au nord de l'Ifat actuel (cf. Rochet d'Héricourt, *Voyage dans le pays d'Adel et le royaume de Choa*, p. 126-132; Harris, *The Highlands of Ethiopia*, t. II, p. 346).

ben 'Ali Yaḥal[1] et avec lui cent cinquante cavaliers renommés pour leur bravoure; les guides les précédaient leur indiquant le chemin. Au centre était l'imâm avec ses compagnons qui ne le quittaient pas; l'arrière-garde était commandée par le vizir Nour. On suivit un chemin étroit, puis on déboucha dans un endroit vaste, laissant en arrière le fossé et on arriva à l'heure de l''aṣr à Del-Maïda où l'on campa. Quand les infidèles eurent appris que les Musulmans avaient pris une autre route que celle du fossé, ils l'abandonnèrent et partirent pour la porte de Sari, dans le Daouâro, et se rassemblèrent là. Pour les Musulmans, ils partirent de Del-Maïda dans la direction de Ṣadqah, où il n'y avait ni arbres ni pierres, et y passèrent la nuit. Ils envoyèrent dans le pays, à droite et à gauche, des partis de cavalerie pour trouver des vivres; ils pillèrent et rapportèrent des provisions aux Musulmans. Ensuite l'imâm fit partir des espions dans la contrée pour avoir des nouvelles des infidèles. Ils revinrent lui dire : Les chrétiens sont rassemblés à Bâb-Sari avec leur cavalerie et leur armée. L'imâm leur demanda : Pensez-vous, si nous les joignons, qu'ils nous combattent ou non? — Ils répondirent : Pour livrer bataille, ils ne le feront pas et, si vous vous rapprochez d'eux, ils fuiront à un autre endroit, mais si tu envoies un parti de cavalerie, ils le combattront. Si tu marches contre eux avec ton armée, ils fuiront. L'imâm rassembla tous les siens, rangea ses soldats en ordre, chaque émir se tenant avec son drapeau et sa troupe, et il leur dit : Musulmans, quand nous étions à l''Aouach, vous avez été d'avis de nous diriger vers le Daouâro : nous y sommes venus et nous n'avons rencontré personne pour nous combattre, les chrétiens étant incapables de nous livrer bataille. Au commencement, nous les avons massacrés, nous avons ravagé leur pays, pris leurs femmes et leurs enfants et ils n'ont plus de force, grâce à la bénédiction de l'islâm et de

1. A.-P. : *Bahal*; C. : *Nahal*. Ce nom manque dans N. qui a abrégé ce passage.

notre seigneur Moḥammed. A présent, marchons contre le roi d'Abyssinie, Ouanâg-Sagad, qu'en dites-vous? — Ils répondirent : Nous sommes soumis et nous obéissons à Dieu, à son prophète et à toi, imâm des Musulmans. Nous n'avons d'autre désir que la guerre sainte; c'est notre vœu et nous marcherons contre le roi d'Abyssinie en quelque endroit qu'il se trouve. — L'imâm les remercia et leur dit : Que Dieu vous bénisse. Ils passèrent la nuit là et le lendemain matin ils se mirent en route, les troupes bien rangées avec l'artillerie à l'avant-garde, au centre et à l'arrière-garde. L'imâm se tenait au centre, le vizir 'Addolé à l'avant-garde, le vizir Nour à l'arrière-garde. Ils entrèrent dans le pays de Ouaṭmât. Quand ils furent arrivés, ils apprirent que les chrétiens s'étaient rassemblés à Anṭoukyah. Ceux-ci furent informés que l'imâm se dirigeait contre eux; ils se réunirent près de l'église pour écarter les Musulmans et les empêcher de la brûler. Ils avaient avec eux une armée innombrable. Les gens du Daouâro se rassemblèrent tous et envoyèrent avertir le roi, en lui disant : Les Musulmans marchent contre ton église pour la brûler. Il y avait au dessus des patrices et de l'armée le patrice 'Adalih, gouverneur du Bâli. Quand le fils de Ouasan-Sagad mourut, le roi d'Abyssinie lui avait donné cette charge jusqu'à l'arrivée de Ouasan-Sagad du Dâmot. Il reçut la nouvelle que les Musulmans étaient parvenus dans le Daouâro, du côté de Del-Maïda et qu'ils montaient vers le Dâmot dans le but de brûler l'église d'Anṭâkyah[1]. Il envoya un patrice nommé Badlâï[2], *Bèt-Ouaddâd*, ce qui dans leur langue répond à l'arabe *vizir*. Au dessus du patrice et de l'armée, était le beau-frère du roi d'Abyssinie dont il avait épousé la sœur, appelé Oualata-Qalamsis (*Fille de l'Apocalypse*); celle-ci était morte pendant son mariage; il s'était remarié à sa seconde sœur nommé Amata-

1. Peut-être l'Anṭoukyah dont il a été question plus haut.
2. Il semble, d'après le nom, que ce patrice devait être un renégat musulman.

Ouaṭin (*Servante du principe?*)[1], sœur utérine du roi. Le patrice Azmâtch-Dégalḥân et le patrice Bèt-Ouadâd partirent pour Anṭâkyah, afin d'en écarter les Musulmans, mais Dieu ne le permit pas. Ils arrivèrent dans cette ville, se réunirent avec ʿAdalih et l'armée en question, et le messager leur lut la lettre du roi, établissant Dégalḥân au dessus d'eux. Ils affirmèrent leur soumission et leur obéissance au roi et demeurèrent là.

Quant aux Musulmans, ils partirent du pays de Ouaṭmât se dirigeant vers Aïfârs[2]; entre ces deux points était un grand fleuve qui coupait la route, nommé ʿArah; il y avait deux chemins pour le traverser : un en aval, connu de tous, et un autre en amont, connu d'un petit nombre seulement. Quand les Musulmans voulurent arriver à Aïfars, ils prirent le chemin en aval et en approchant, ils le trouvèrent occupé par une troupe d'infidèles. C'était au moment de l'ʿaṣr. Les nôtres et les ennemis restèrent dans leurs positions. Il y avait un Musulman nommé Ḥaïder qui dit à l'imâm : Je t'indiquerai en amont une autre route que celle-ci. Aḥmed choisit quinze des plus braves cavaliers, parmi lesquels le Garâd Aḥmouchouh ben Dâr ʿAli, Absamâ Nour, Zaḥarbouï Moḥammed, l'émir Modjâhid, Balaou ʿAbdoh, ʿAllouch[3], Archoʿ Abou Bekr qui était du Sîm, le vizir ʿAddolé et d'autres semblables. Ils partirent précédés du guide et arrivèrent au chemin en amont. L'imâm dit au guide : Qu'est-

1. Nerazzini (p. 41) a mutilé ce passage, ne parlant que du premier mariage.

2. Cette ville du Daouâro devait être située à proximité du Hadya, car dans la campagne de Zarëa Yaʿqob contre le roi d'Adal, Aroué Badlâi, c'est à Aïfars que le roi d'Éthiopie fit séjourner le Garâd du Hadya, Mëḥmad (Moḥammed) dont il se méfiait, quoiqu'il fût le père de la reine *de droite* (*Qâñ Baʿaltéḥat*) Eléni (cf. Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 22; Perruchon, *Le Chroniques de Zarʿa-Yaʿeqob*, p. 59; Bruce, *Voyage*, t. II, p. 82).

3. A.-P. : *Auax*. Tous ces noms sont supprimés dans Nerazzini (p. 42) qui abrège ce passage. C'est probablement le fils de Bechârah, qui accompagnait avec quelques autres l'imâm dans une course audacieuse qu'il fit au milieu des troupes chrétiennes après la défaite et la mort de Ouasan-Sagad.

ce que cela? — C'est la route dont je vous ai parlé : personne ne la connaît et il n'y a pas de chrétiens pour la garder. — Dieu te bénisse! répartit Aḥmed; puis il ajouta : A présent, traversons le fleuve, et nous passerons la nuit (de l'autre côté). Le vizir 'Addolé lui dit : Passons la nuit en deçà du fleuve, et demain nous le traverserons avec notre troupe. — Ce n'est pas un bon avis, répliqua Aḥmed; si nous passons la nuit en deçà du fleuve, les chrétiens apprendront notre présence et nous barreront la route; nous ne serons ni ici, ni là. Alors ils traversèrent l''Araḥ et s'établirent en amont. Dans la nuit, ils envoyèrent avertir le reste des troupes de venir les rejoindre. L'armée arriva et passa le fleuve pendant la nuit. A l'arrière-garde étaient 'Abd en-Nâṣer et Zaḥarbouï 'Othmân et avec eux les canons. Ils arrivèrent au moment de la dernière prière du soir [f° 36], portèrent l'artillerie sur leurs épaules et lui firent traverser le fleuve. Chacun de ceux qui le passèrent était monté sur son cheval et demeura avec l'imâm ; ils étaient rangés et armés pour le combat, jusqu'à ce que l'armée fut au complet. Alors ils campèrent en amont du fleuve. F°36

Quant aux polythéistes, quand ils apprirent que les Musulmans avaient traversé l''Araḥ, ils partirent de leurs campements pour Anṭâkyah et se réunirent avec leurs troupes. Le lendemain, les nôtres quittèrent le fleuve et entrèrent à Aïfars. Le patrice Dégalḥân resta cinq jours à Anṭâkyah, puis il envoya dire en secret à sa femme Amata-Ouaṭin : Ton frère, le roi d'Abyssinie m'a mis à la tête de son armée, mais je n'ai ni la force ni l'énergie de combattre. Si je suis tué, tu resteras veuve et tes enfants seront orphelins. Intercède donc pour moi auprès du roi pour qu'il me renvoie près de toi et ne lui fais pas savoir que je te l'ai dit. Sa femme parla ainsi au roi en cachette des patrices : Tu as envoyé ton beau-frère chez les Musulmans pour les combattre ; s'ils le tuent, je resterai veuve et mes enfants seront orphelins ; mande-lui de venir te retrouver et nomme un autre patrice que lui à la tête de l'armée ; il viendra auprès de toi et combattra devant toi. Le roi écouta les paroles de sa sœur et envoya un

message à son beau-frère Dégalḥân pour qu'il revînt la retrouver et afin de dire aux troupes : Je vous enverrai le patrice Eslâmo[1], gouverneur du Faṭagâr. C'était un brave guerrier et puissant auprès du roi.

Lorsque le messager fut arrivé près de Dégalḥân, celui-ci partit de nuit d'Anṭâkyah pour se rendre auprès du roi. Le lendemain de son départ, Eslâmo arriva à Anṭâkyah, suivi d'une armée considérable, comprenant les tribus des El-Mâyâ, armés de flèches empoisonnées ; tous ceux qu'ils atteignaient perdaient leurs cheveux et mouraient sur-le-champ, brûlés par le poison qu'ils tirent d'un arbre qui croît chez eux comme chez les Ṣomâlis ; ils prennent ses branches et ses racines, allument du feu au-dessous pour les faire cuire et en retirent le suc dont ils enduisent l'extrémité de leurs flèches : cela ressemble pour la couleur au résidu du goudron[2]. Quant aux troupes qui étaient

1. La nomination d'Eslâmo fut bien accueillie par les chefs de l'armée, excepté par le Bëḥt-Ouadad Badlâi qui se retira à Charkhah. Le patrice Eslâmo éprouva un échec devant Anṭâkyah qu'il dut évacuer, en redjeb 937 (février-mars 1531); il se retira à Zerbi où il reçut la nouvelle que le roi, irrité de sa défaite, l'avait remplacé par l'Azmâtch Takla-Iyasous. Il fut tué à la bataille d'Aïfars, le 5 de miazyyâ, par Abou Bekr, fils du Garâd Yemâdj Aḥmed. C'est lui que les Chroniques éthiopiennes appellent Râs Eslâm-Sagad ou Bëḥt-Ouadad Eslâmo (cf. *Fotouḥ el-Ḥabachah*, passim; mes *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 13, 112; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 275-281; Conti-Rossini, *Storia di Lebna Dengel*, p. 13, 23),

2. Cette description s'accorde de tous points avec celle de la préparation du *ouabayo* dont se servent encore les Ṣomâlis. Il est tiré, non d'une euphorbiacée, comme on le croyait, mais d'un arbuste (*Carissa Schimperi*, *Akankothera*) pareil à un laurier, toujours vert, poussant sur le penchant des collines et dans le lit des torrents, où il forme des bouquets sombres à côté des acacias; ses feuilles sont respectées par le bétail à moins qu'il ne soit poussé par la faim ; ses fleurs sont d'un blanc rosé et ses graines d'un noir rouge; l'écorce est mince; le bois, jaune, compact et très dur ; la racine ressemble quelque peu à la réglisse. On la fait bouillir en y ajoutant de la gomme et probablement du sable jusqu'à ce qu'elle ait la consistance de la poix. Le principe vénéneux est dû à un alcaloïde très actif. On prétend que la moindre quantité de sel neutralise les effectifs toxiques du ouabayo

à Anṭâkyah, elles se rencontrèrent avec Eslâmo sur la route. Quand il les vit et qu'elles le virent, il fut saisi d'admiration, ressentit de la vanité et de l'infidélité envers Dieu; il railla, témoigna de l'orgueil et fit dresser sa tente au milieu de ses soldats qui augurèrent la victoire. Le patrice avait assisté précédemment aux combats contre les Musulmans, quand il était dans la terre du Dâmot; c'est pourquoi ils se réjouissaient de vaincre. Ils restèrent deux jours à Anṭâkyah. Le troisième, les Musulmans y entrèrent et passèrent la nuit au-dessous de l'église. Dès que le jour parut, l'imâm envoya contre les gens d'Anṭâkyah des détachements de cavalerie d'environ 50 hommes parmi lesquels Our'aï Abou Bekr[1], Azer Moḥammed et d'autres pareils pour marcher contre l'église. Les infidèles les virent et leur dressèrent une embuscade. Les Musulmans arrivèrent, regardant l'église, sans apercevoir les ennemis. Ceux-ci les laissèrent s'avancèrent jusqu'à ce qu'ils furent tout près; alors ils s'élancèrent contre eux; c'étaient des chrétiens du Bâli, connus pour leur perfidie et leur ruse. Les nôtres ne s'en aperçurent que lorsque les ennemis les chargèrent. Ils leur résistèrent un moment et échangèrent des coups de javelines. Mais les infidèles devenant trop nombreux, deux de nos cavaliers ayant été tués, les autres s'enfuirent non loin de là. En route, ils rencontrèrent une troupe de cavaliers, entre autres Sidi Moḥammed, 'Ali Djoïta ben Djoïta 'Adrouḥ et Takyah, le mutilé de la main et du pied. Quand ceux-ci les virent en déroute, ils leur dirent : Où fuyez-vous? Nous

(cf. Guillain, *Documents sur la géographie, l'histoire et le commerce de l'Afrique orientale*, t. II, p. 452-453 ; Burton, *First Footsteps*, p. 198-203, note ; Ferrand, *Le Çomal*, p. 24-25 : James, *The unknown Horn of Africa*, p. 325 ; Paulitschke, *Ethnographie Nord-Ost Afrikas*, t. I, p. 113-114).

1. Our'aï Abou Bekr était de la tribu de Balaou. Pendant une expédition de l'émir Abou Bekr Qatin sous les ordres de qui il servait, il incendia l'église de Dabra-Libânos, malgré la défense de son chef qui traitait de son rachat avec les moines. Abou Bekr n'osa le châtier et l'imâm approuva son action Our'aï Abou Bekr était de la petite troupe qui accompagnait Aḥmed lorsque celui-ci faillit s'emparer du roi d'Abyssinie à Ouaṣel.

sommes venus à votre secours; et ils les exhortèrent à combattre. Les Musulmans fugitifs s'en revinrent avec eux et ils chargèrent les infidèles comme un seul homme. Les ennemis tournèrent le dos pour rejoindre leurs compagnons; les nôtres s'en revinrent près de l'imâm et lui racontèrent ce qui s'était passé entre eux. Il leur demanda : Où sont les rang des infidèles? Est-ce au-dessous de l'église ou au-dessus? Ils lui dirent : Pour le patrice Eslâmo, il est arrivé d'au dessus de l'église ; il avait rangé ses troupes et sa cavalerie au milieu des arbres. Quant au patrice Abèt[1] et ses compagnons, ils étaient établis à gauche de l'église et avaient tendu là une embuscade. Quand nous sommes arrivés près d'Eslâmo, ils se sont élancés derrière nous, et Dieu a fait retomber sur eux leur dessein. Abèt était un homme orgueilleux, il écrivit à l'imâm, quand il était dans le territoire d'Ar'an, une lettre où il lui disait : *La guerre est journalière*[2]. Dieu t'a aidé contre nous à la bataille de Chëmbra-Kouré, tu as tué nos guerriers et dispersé nos héros; à présent, laisse-nous; que ce que tu nous a fait te suffise, sinon Dieu te fera périr comme il a anéanti la ville de Loṭ; ne t'enorgueillis pas. L'imâm rit de ses paroles. A ce moment, il consulta les Musulmans et leur dit : Voyez cet infidèle d'Abèt et la lettre qu'il m'a envoyée pour m'intimider; lui et ses compagnons nous ont dressé des embûches; si nous marchons contre Eslâmo, ils feront une sortie derrière nous ; si nous marchons contre cet infidèle d'Abèt, Eslâmo et son armée fondront sur nous. Qu'en dites-vous, à présent? — Le vizir Nour se leva et dit : *La guerre est une ruse*[3]; j'ai un conseil à te donner,

1. A.-P. : *Abib.* Les autres textes donnent Abit. Le récit de cette escarmouche est résumé en trois lignes par Nerazzini (p. 43).

2. Mot à mot : « comme des seaux » qui tantôt montent et tantôt descendent. C'est un proverbe arabe dont l'origine remonte à Abou Sofyân, qui le cria à 'Omar le soir de la bataille d'Ohod où le Prophète et les Musulmans furent vaincus, en faisant observer que cette journée était une compensation de celle de Bedr (Meïdâni, *Proverbes*, t. I, p. 189; Freytag, *Proverbia arabica*, t. I, p. 384).

3. Proverbe arabe qui aurait été prononcé par le Prophète d'après Abou

s'il te plaît, mets-le à exécution. — Dis ton avis, reprit l'imâm. — Pour cette embuscade des infidèles, nous enverrons contre eux une armée pour les combattre, de manière à les repousser vers leurs compagnons. — L'imâm et les Musulmans s'écrièrent : Quel excellent conseil tu nous as donné là! Aḥmed dit au vizir Nour : A présent, tes soldats et toi, vous allez marcher contre eux; pour nous, nous irons contre Eslâmo. — Volontiers, dit-il. Alors l'imâm lui donna le commandement de cent cavaliers pris parmi les héros, desquels Abou Bekr Qaṭin, l'émir 'Ali, le Garâd Aḥmed ben Lad 'Othmân connu pour sa bravoure : Chihâb ed-dîn Gedâyah des Girris[1], un des vaillants, Our'aï 'Omar-dîn et d'autres pareils. Le vizir marcha vers l'embuscade, tandis que l'imâm avec le reste de l'armée se dirigeait vers Eslâmo. Pour le vizir Nour, il arriva à l'embuscade par en haut et combattit une heure de jour contre ceux qui la composaient [f° 37]. Les poly- [F°37] théistes s'enfuirent vers leurs compagnons. Quant à l'imâm et à ses troupes, ils montèrent vers Eslâmo; les soldats étaient rangés en bataille ainsi que les Arabes qui étaient à l'avant-garde, frappant leurs timbales et leurs tambours; en tête s'avançait l'artillerie. Les Musulmans montèrent à cheval, revêtirent leurs armures et leurs cuirasses, proclamèrent l'unité et la grandeur de Dieu, la bénédiction sur le Messager, Avertisseur par excellence. De même les chrétiens alignèrent leurs troupes et rangèrent leur cavalerie; ils avaient 6.000 chevaux et environ 100.000 fantassins, — Dieu seul le sait. — Chez les Musulmans, on comptait 500 chevaux et 10.000 fantassins. Les deux armées restèrent en présence à s'observer, et l'imâm fit dresser sa tente. Tantôt les Musulmans chargeaient sur les polythéistes; tantôt ceux-ci attaquaient les nôtres. Cela continua jusqu'à la fin de l' 'aṣr. Alors les

Horaïrah, Djebir b. 'Abd Allah et Tha'leb (cf. El-Bokhari, *Ṣaḥiḥ*, t. II, p. 112, 233; Meïdâni, *Proverbes*, I, 174; Freytag, *Proverbia arabica*, t. I, p. 350).

1. A.-P. fait deux personnages de ce cavalier et nomme le second *Jaday Jaz'ay*. Cette énumération et ces détails manquent dans Nerazzini (p. 45).

gens du Bâli chargèrent comme un seul homme, à plusieurs reprises, contre l'aile droite des Musulmans composée des compagnons du vizir Nour; ils descendirent des hauteurs[1] et les repoussèrent jusqu'auprès d'Aḥmed. Celui-ci se fâcha contre eux et leur dit : Ne les combattez pas en cet endroit qui n'est pas propice à une bataille ; demeurez à votre poste.

Mattân et Ḥosain ben 'Abd Allah Maḥidah (var. Mâkhidah) et d'autres pareils combattaient les chrétiens au-dessus de la gauche des Musulmans. L'imâm s'irrita contre Mattân et le manda. On le saisit et on l'amena en sa présence : Qui t'a ordonné de combattre? demanda-t-il. Ne peux-tu pas rester tranquille? — Il se tint en repos. Le moueddin de l'imâm, nommé Kebir Nour[2], combattait avec Mattân à l'aile gauche; il visa avec une flèche, un des patrices du Bâli monté sur un cheval rapide; il le manqua, mais atteignit la monture qui tomba morte ; le patrice s'enfuit à pied vers les siens[3]. L'imâm interdit aux fidèles de combattre, et ils demeurèrent à leur poste. Les Musulmans descendirent de leurs chevaux et prirent leur nourriture. Quant aux chrétiens du Bâli, ils s'acharnèrent après les nôtres et leur causèrent beaucoup de mal, les attaquant à droite et à gauche, car ils tenaient le haut de la montagne, et les fidèles étaient au bas, sans pouvoir mettre pied à terre et combattre dans un endroit large. Alors l'imâm demanda l'artillerie et dix braves cavaliers, à savoir : l'émir Zaḥarbouï Moḥammed, Aḥmed Djoïta, l'émir 'Ali, le Garâd

1. Ce passage n'a pas été compris par A.-P. qui traduit : *Au point de lui faire quitter sa position sur une hauteur* (p. 136).

2. C'est ce Kebir Nour qui ramena à l'islâm le renégat Chaf'ou, originaire d'Archounah.

3. Le texte est très clair : on ne comprend pas que A.-P. ait fait un contresens en traduisant : *Un patricien du Bali voulut décocher une flèche (contre Kebir), mais le manqua, et au lieu de le frapper, atteignit son propre cheval qui s'abattit* (p. 136) et ajoute en note : *La structure de la phrase n'admet pas une autre version, quoique la chose paraisse bizarre* (p. 136, note 1). Quant à Nerazzini, il a, suivant son habitude, complètement altéré le texte en l'abrégeant : *Il muezzin uccise un cristiano di Bali* (p. 44).

Aḥmed ben Lâd 'Othmân, l'émir Abou Bekr Qaṭin, Takyah, le mutilé de la main et du pied. Celui-ci avait dit à l'imâm dans son pays : S'il plaît à Dieu, avec ce fouet que j'ai à la main, je frapperai un cavalier infidèle et je le renverserai de son cheval que je prendrai. Dieu l'exauça. En cette journée, il frappa de son fouet un infidèle, et le fit tomber de son cheval dont il s'empara[1]. Puis l'imâm ordonna à ceux qu'on vient de mentionner de marcher avec lui contre les gens du Bâli et d'emporter un canon. Ils arrivèrent sur le flanc des rangs des gens du Bâli dont les fantassins combattaient les fantassins musulmans : c'étaient ceux du Mahrah en Arabie ; avec ceux-ci était un Maghrebin nommé El-Ḥadj Moḥammed ; il tira contre un des polythéistes et lui brisa le pied ; il en mourut. Combien ils étaient excellents ces deux archers arabes ! ils étaient du Rif ; l'un se nommait 'Abd es-Salâm[2], l'autre Ḥasb en-Nabi ; ils ne manquaient aucun de ceux qu'ils visaient. Lorsque Aḥmed arriva devant les rangs des gens du Bâli qui combattaient ceux du Mahrah, il demanda le canon et dit au chef des Mahri Sa'îd ben Ṣa'bân : Tire contre eux et quand tu auras tiré, nous les chargerons comme un seul homme. Alors on plaça le canon à terre ; il le pointa un instant et tira. Le coup atteignit un olivier qui était au milieu de l'armée des infidèles et le coupa en deux. Alors ils se jetèrent les uns sur les autres et l'imâm dit à ses cavaliers : A présent, chargeons ! — Ils chargèrent avec les fantassins du Mahrah et les Malasâi armés de boucliers contre ceux du Bâli qui étaient des milliers et prirent la fuite ; mais ils ne revinrent pas vers leurs compagnons ni leur patrice ; ils se dirigèrent par une autre route au-dessus de la

1. Cet épisode pittoresque a été ainsi altéré par Nerazzini, qui supprime la liste des cavaliers énumérés plus haut : *Vi era fra questi un certo Takia che mancava di un bracccio, et gridava : Spero in Dio che col braccio che mi resta, potrò uccidere uno capo abissino. E in quel giorno lo fece e potè montare il cavallo del capo ucciso* (p. 44).

2. 'Abd es-Salâm er-Rifi et son frère Ḥasb en-Nabi se distinguèrent encore comme archers lors de l'attaque de Bèt-Amḥarah.

montagne d'Anṭâkyah, poursuivis par les Musulmans qui tuèrent douze cavaliers et prirent quatorze chevaux. Les ténèbres survinrent et les nôtres revinrent à leurs positions. Quant au vizir 'Addolé, au vizir Nour et aux émirs qui étaient restés avec eux à leur poste, quand ils virent l'imâm et ses compagnons charger les gens du Bâli, ils s'élancèrent aussi hors de leurs positions. Le premier d'entre eux qui chargea fut l'émir Ḥosaïn, puis vinrent Djoïta Allah Madjen[1], le Garâd Mattân, le Garâd Cham'oun et d'autres semblables. Ils se jetèrent sur les polythéistes; il y avait entre eux un large fleuve avec des gués pour la cavalerie, gardés par des soldats renommés d'entre les chrétiens; les nôtres se précipitèrent contre eux et les repoussèrent vers leur patrice Eslâmo.

Quant à l'émir Ḥosaïn el-Gâtouri qui était de ceux qui chargèrent, quand il se jeta sur les infidèles, ceux-ci se réunirent en foule contre lui, l'entourèrent, car il était au milieu d'eux, le frappèrent de leurs javelines ainsi que son cheval qui en reçut trois; ils lui coupèrent les jarrets et le blessèrent à la cuisse droite d'un dard qui sortit par l'autre côté. Le dard tomba et Ḥosaïn rejoignit ses compagnons et guérit. Quant aux infidèles et à leur patrice Eslâmo, ils ne purent, à cette vue, rester en repos; ils eurent peur, décampèrent pendant la nuit et partirent non loin de là pour un autre endroit où leur patrice planta sa tente et passa la nuit avec son armée. Quant aux Musulmans, ils demeurèrent dans leurs positions, mentionnant Dieu, le sanctifiant, tandis que les chrétiens persistaient dans leur rébellion et leur orgueil. La bataille d'Anṭâkyah eut lieu un vendredi de redjeb 937 de l'hégire du Prophète, sur qui soit la plus illustre des bénédictions et des salutations[2].

1. A.-P. ne fait qu'un seul personnage de ces deux hommes : *L'émir Hussayn Juta Allah Majen* (p. 138). Ce nom manque dans Nerazzini qui a supprimé ces détails (p. 45).

2. Février-mars 1531, d'après la concordance. Je ne sais sur quelle autorité s'appuie A.-P. pour préciser dans l'addenda de sa traduction : le — *vendredi* 17 *février* 1531 *correspondant à jeudi* (sic) *du mois de Rajab le sourd.*

Le lendemain matin, quand brilla la lumière du jour, les Musulmans firent la prière, montèrent sur leurs mulets, tinrent à côté d'eux leurs chevaux et s'avancèrent vers l'église d'Anṭâkyah. L'imâm et les siens s'arrêtèrent auprès d'elle; elle était élevée sur des piliers. Brûlez-la, dit Aḥmed. On la brûla et on chemina au-dessous, à peu [f° 38] de distance; on ne savait rien [F°38] du patrice Eslâmo; on n'en avait ni nouvelle ni indication et on ignorait qu'il était parti pendant la nuit. Les Musulmans restèrent dans un terrain spacieux et se dirent entre eux : Quelle route a prise ce maudit Eslâmo? Ils arrivèrent alors à deux chemins, l'un à droite, l'autre à gauche, chacun portant des traces de sabots de chevaux. Ils sont partis par ces deux routes, dit l'imâm; laquelle prendrons-nous? — Alors le vizir 'Addolé et 'Abd en-Nâṣer lui dirent : Partons par le chemin de droite, car Eslâmo n'a pu prendre que celui-là. — Marchez par là en tête de l'armée avec les canons, leur recommanda Aḥmed. Lui-même partit à l'arrière-garde. Ils n'avaient pas cheminé bien loin qu'un homme resté en arrière leur cria : Les infidèles nous ont rejoints. L'imâm retourna aussitôt vers ses soldats et vit les éclaireurs des chrétiens; il les poursuivit jusqu'à ce qu'ils entrèrent dans un fourré aux arbres entrelacés, au milieu desquels se tenait le patrice Eslâmo. Ils lui dirent : Prépare-toi avec ton armée; voici les Musulmans derrière nous. Les infidèles se levèrent et sellèrent leurs chevaux. Sur ces entrefaites, l'imâm et les siens fondirent sur eux en proclamant la grandeur de Dieu. Le premier des nôtres qui chargea fut un cavalier nommé Bechârah ben 'Ali contre un patrice qu'il perça d'un coup de lance et renversa mort; après lui, ce fut l'émir Abou Bekr Qaṭin contre un des cavaliers des polythéistes qu'il perça d'un coup de lance et qui tomba à la renverse. Our'aï Aboun chargea contre un cavalier infidèle et lui porta un coup de

L'indication de Nerazzini n'est pas absolument exacte : *Il mese di Reggiab o Radschab dell' anno* 937 *dell' egira corrisponde al febbraio* 1531 *dell' era cristiana* (p. 45, note 1).

lance qui l'abattit; de même Our'aï 'Omar-dîn, fils du sùlṭân Moḥammed, contre un cavalier infidèle qu'il perça de sa lance et renversa mort de dessus de son cheval. Les soldats chargèrent derrière eux; les chrétiens tournèrent le dos, poursuivis par les Musulmans qui les tuaient, faisaient des prisonniers et ramassaient du butin. Les ennemis escaladèrent une montagne couverte d'arbres qui dominait la route; il n'en resta pas un seul qu'ils ne brisassent à cause de leur foule. Ils étaient en déroute et les Musulmans les suivaient de près, tuant, faisant des prisonniers et du butin, tellement qu'on fit un grand carnage des Chrétiens; jamais on n'en tua autant, si ce n'est à la bataille de Chëmbra-Kouré. Quant à leur patrice, il s'échappa et se rendit dans le pays de Hadyah [1], poursuivi par les Musulmans depuis le milieu

1. Le Hadya, confondu à tort par Ludolf avec le Kambat (*Historia aethiopica*, l. I, ch. III, § 15) et par Conzelmann, d'après Bruce, avec le Harar, est aujourd'hui un pays situé sur la rive gauche de l'Omo, entre ce fleuve et l'Amzoulla jusqu'aux confins des territoires aroussis au sud du Gouragué et au nord du Tambaro (cf. Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 73 et suiv.; Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 358-359). Les habitants parlent une langue particulière, classée parmi les langues sidama; elle est appelée *hadia* ou *gondela* et le tambaro en est un dérivé (cf. D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 69-78; la carte des langues dans Borelli qui en a donné un court vocabulaire ainsi que du tambaro, *Éthiopie méridionale*, p. 463-482). Ce pays doit avoir eu une extension plus considérable; de nos jours encore, en dehors de la province désignée sous le nom de Hadya, des familles hadya habitent au nord de l'Amzoulla et du Kambatta, chez les Chakaï, les Denta et les Tambaro (Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 436). On voit qu'il touchait au district d'Aïfaras et il est probable qu'au XVe siècle, il devait former la limite occidentale de tout ou partie du Daouâro. Sous 'Amda-Ṣyon I, il était gouverné par un roi musulman du nom d'Amano qui fit alliance avec Ṣabr ed-dîn d'Adal et Ḥaïder du Daouâro et, à l'instigation d'un prédicateur musulman, refusa d'obéir au roi d'Éthiopie. Celui-ci envahit le Hadya, massacra une partie de la population, en transporta une autre partie avec Amano dans sa capitale (cf. Dillmann, *Die Kriegsthaten des Königs 'Amda-Ṣion*, p. 9; Perruchon, *Histoire des guerres de 'Amda-Ṣyon*, p. 16-18; 124-125). Une fois ce pays soumis, 'Amda-Ṣyon y leva un corps de troupes auquel il donna le nom de Hadya. Le souvenir de sa victoire sur Amano se conserva dans les chants populaires (cf. Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, VIII, v. 10, p. 62, et IX, v. 5 :

de la journée jusqu'au coucher du soleil, mais ils ne l'atteignirent pas.

De Ḥâdyâ jusqu'à Goudélâ,
De Bâli jusqu'à Khédrâ,
De la mer (océan Indien?) jusqu'à l'Érythrée
Le nom de 'Amda-Ṣyon est répandu.

Au commencement du XIVe siècle, il était toujours vassal de l'Abyssinie : c'est de là qu'on tirait un grand nombre d'eunuques envoyés par fraude en Égypte (Maqrizi, *Historia regum islamiticorum*, p. 12-13 du texte, 14-15 de la traduction). Sous Zarëa-Ya'qob, le Hadya était gouverné par un Musulman du nom de Mëḥmad (Moḥammed), père de la reine de droite (Qâñ-Ba-'altéhat) Eléni (Ité Jân Zélâ). Dans la guerre de ce prince contre Aroué Badlâï, roi d'Adal, le Garâd offrit ses services à Zarëa-Ya'qob en même temps qu'il envoyait des messagers d'amitié au Musulman. Mais le roi d'Éthiopie, qui se défiait de lui, l'invita à se tenir avec son armée à Aïfars en attendant de nouveaux ordres (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 22-23; Perruchon, *Les Chroniques de Zarea-Ya'eqob*, p. 58-59, et XVII-XVIII où il a rétabli la chronologie intervertie dans la chronique; Conde de Ficalho, *Viagens de Pero da Covilham*, p. 183-184). Le Garâd Mëḥmad eut pour successeur son fils, le Garâd Miḥiko, qui refusa de payer le tribut auquel il était soumis et essaya de s'assurer, dans sa révolte, l'appui de Daouâro et du Bâli. Nous voyons qu'à cette époque, le Hadya comprenait entre autres provinces le Goudalâ (Goudélâ de 'Amda-Ṣyon), le Diḥo, le Ḥadabo, le Ganazo, le Sagâ, le Gâb, le Qab'in, le Gogala et le Halab, tous gouvernés par des Garâd complices de Maḥiko. Les projets de ce dernier furent dénoncés par le Garâd du Gaïto, sur le conseil de qui Zarëa-Ya'qob remplaça le Garâd Maḥiko par son oncle, le Garâd Bâmo qui était à Dagèn et fut installé par une armée considérable. Le rebelle fut saisi et tué dans sa fuite et sa tête apportée par son oncle à Zarëa-Ya'qob (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 13-15; Perruchon, *Les Chroniques de Zarëa-Ya'qob*, p. 16-23). Cet exploit fut célébré dans les chants populaires (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, XI, v. 36, p. 64). Peut-être est-ce à la suite de cette expédition (ou faut-il le reporter au temps de 'Amda-Ṣyon?) que le Hadya fut soumis aux conditions dont il est parlé plus loin dans le *Fotouḥ* : il était interdit aux habitants de porter des armes offensives ou défensives, de monter des chevaux sellés : chaque année, ils devaient, outre une somme d'argent, envoyer une jeune fille musulmane qui était amenée à la cour d'Éthiopie et baptisée : aussi en se séparant d'elle, les Musulmans récitaient la prière des morts. Au commencement de son règne, Lëbna-Dëngël fit une expédition dans ce pays pour y rétablir l'autorité de son vassal, méconnue par les habitants. A cette époque le Hadya s'étendait assez loin dans l'est, car Covilham rapporte que, dans cette campagne, le roi fonda un monastère dans une île d'un lac, probablement le lac Zouaï. La

Alors l'imâm s'arrêta dans la contrée d'Aïfars et y fit dresser sa tente; ce jour-là, on prit une tente et une quantité innombrable de mulets; il y en eut qui en prirent jusqu'à trente; on s'empara de cent chevaux environ. A cause de l'abondance des morts et des captifs, chaque Musulman fit dix prisonniers, en raison de l'abattement qui s'empara des infidèles. Des gens passèrent la nuit à poursuivre les chrétiens dans tous les défilés. Cette nuit, le froid fut excessif et beaucoup des nôtres périrent.

Quant au vizir ʿAddolé et à ʿAbd en-Nâṣer qui cheminaient à l'avant-garde avec les canons et les bagages, ils apprirent ensuite que l'imâm était revenu en arrière alors qu'ils avaient peu marché, car ils étaient embarrassés. Jetons les canons et les bagages, dit le vizir ʿAddolé, et rejoignons Aḥmed. — Pour moi, répondit ʿAbd en-Nâṣer, je ne les jetterai pas; mais si vous voulez partir, partez; quant à moi, je ne désobéirai pas aux ordres de l'imâm et je ne jetterai pas les canons; je les emporterai. Quand on sut que ʿAbd en-Nâṣer ne voulait pas se séparer de l'artillerie, on approuva sa résolution, on se mit en route et on passa la nuit sur le chemin en arrière de l'imâm. La nuit était excessivement froide; les nôtres allumèrent des feux pour se chauffer. Les infidèles mis en fuite par Aḥmed étaient restés dans une brousse et s'y étaient cachés. Ils étaient nombreux. Voyant ces feux et souffrant du froid, ils sortirent pour se chauffer, croyant que c'étaient les brasiers allumés par leurs compagnons. Les Musulmans les

reine du Hadya était venue en personne solliciter le secours de son suzerain : elle était la sœur d'une princesse amenée à la cour de Lëbna-Dëngël pour y épouser le roi d'Éthiopie, mais celui-ci la refusa à cause de la laideur de ses dents. Elle fut mariée au Bâḥr-Nagâch qui devint ensuite Bëḥt-Ouadad (cf. Alvarez, *Verdadeira informação*, ch. CXVII, CXVIII, CXXXI; *Narrative of the portuguese embassy to Abyssinia*, éd. Stanley of Alderney, p. 323, 325, 330, 346). Le Hadya, attaqué d'abord par ʿAbd en-Nâṣer, fut conquis par Grâñ en 938 hég. (1531-1532); le chef du pays qui était musulman s'empressa de faire sa soumission et partit avec un corps de troupes qui prit part aux campagnes de l'imâm. Le Hadya fut repris par Galâoudéouos après la défaite des Musulmans (cf. Conzelmann, *Chronique de Galawdéwos*, p. 33, 141).

saisirent et les tuèrent, chacun ignorant ce qui arrivait à l'autre, jusqu'à ce que cinq cents eurent été massacrés cette nuit. Le lendemain, le vizir 'Addolé et 'Abd en-Nâṣer allèrent retrouver l'imâm et le rejoignirent un moment de l''aṣr. Les Musulmans se réunirent, se saluèrent les uns les autres, louèrent Dieu et le remercièrent de la victoire et des succès qu'ils avaient remportés sur les ennemis de Dieu.

L'imâm manda un des Musulmans appelé Farachaḥam-Din, gouverneur d'El-Mâyâ après la conquête : quand il se présenta, il lui donna le commandement de trente cavaliers et lui dit : Poursuis les chrétiens. Farachaḥam-Din partit sur leurs traces sans pouvoir les rejoindre ni rencontrer aucun parti. Il arriva jusqu'à un endroit appelé Madjlah, au-dessous d'Aïfars et s'empara de captifs, de bœufs et de mulets en quantité considérable. Les nôtres restèrent quatre jours à faire du butin; puis, le cinquième, Farachaḥam-Din revint près de l'imâm. Celui-ci manda le vizir 'Addolé et lui dit : Pars avec des troupes pour le pays de Djanbah[1] au-dessous de Charkhah; si tu rencontres des ennemis combats-les, prends leurs richesses, réduis les femmes en esclavage et tue les hommes; je marcherai derrière toi, car tu étais derrière nous et tu n'as pu assister au combat ni au pillage. 'Addolé partit avec son armée; il arriva à Djanbah : les cavaliers allèrent à droite et à gauche ravager le pays, faisant du butin et tuant. Il s'arrêta au-dessous de Djanbah; quand il fut campé, la plus grande partie des cavaliers revint le trouver avec du butin et des esclaves : d'autres Musulmans restèrent en arrière, pillèrent sans revenir et entrèrent dans le pays de Charkhah, au nombre de dix cavaliers illustres pour leur bravoure : Dël-Sagad, Takhlaï, Our'aï Nour ben Dâr 'Ali, Abdjad ben Aboun[2], le Garâd

1. A.-P et C : *Djînah.*

2. Abdjad ben Aboun reçut plus tard le commandement d'un corps de troupes avec lequel il conquit le pays de Gedem dont les habitants se convertirent à l'islam; il était de ceux qui faillirent s'emparer du roi d'Abyssinie à Ouaṣel (cf. *Fotouḥ,* passim).

Daouid el-Bartirri, Djinah Saṭout des gens du Sîm[1]; Yousof, Sidi Moḥammed ben 'Ali el-Baqiri, dont le père était Arabe; lui-même était trésorier de l'imâm et fut gouverneur du Daouâro; Abou Bekr ben Yemâdj Aḥmed[2]. Ils entrèrent dans le pays de Charkhah sans savoir qu'il s'y trouvait des ennemis. Là, en effet, était le patrice Badlâï Fit-bèt-Ouaddâd[3] dont il a été question, car il était arrivé avec Azmâtch Dégalḥân à Anṭâkyah. Lorsque le roi avait mandé celui-ci près de lui en le remplaçant par Azmâtch Eslâmo, comme nous l'avons dit, tous les patrices en avaient été satisfaits, mais Badlâï le Bèt-Ouaddâd fut mécontent de voir Eslâmo au-dessus de lui. Il quitta cette ville, entra dans le pays de Charkhah et dit à Eslâmo : Le roi t'a placé au-
[F°39] dessus de moi, combats [f° 39] pour la prospérité du roi. Quand les Musulmans arrivèrent à Charkhah, ils n'en avaient pas connaissance. Le patrice sut qu'ils étaient entrés dans ce pays; il monta à cheval, rangea ses troupes; il avait cinquante cavaliers et cinq cents fantassins, tous équipés pour la guerre. Il occupa la route de Charkhah contre les nôtres. Les dix cavaliers unitaires arrivèrent pour pénétrer dans le territoire de Charkhah et virent les infidèles qui occupaient une colline élevée inaccessible à la cavalerie, tant l'endroit était resserré; les chrétiens étaient préparés pour le combat. Alors les nôtres s'arrêtèrent sur le chemin et tinrent conseil entre eux. Il y en eut qui dirent : Retournons en arrière vers le vizir 'Addolé; nous lui donnerons les renseignements et il nous fournira des fantassins comme renforts. D'autres dirent : Nous n'avons d'autre but que la guerre sainte : la voici qui est devant nous; nous n'avons que deux belles issues

1. Ces deux derniers noms sont ainsi altérés par A.-P. : *le jarrad Dawid, le Barli Juta Salwat, un des Saymis* (p. 143). Nerazzini a supprimé cette énumération et altéré ce passage (p. 47).

2. C'est cet Abou Bekr, fils du Garâd Yemâdj Aḥmed, qui tua à la bataille d'Aïfars le patrice Eslâmo.

3. A.-P. : *le patricien Badil fittan Bahataddad* (p. 143). N. : *Badali-fit-Nebet-Uaddà* (p. 47).

(la mort ou la victoire). Ils adoptèrent cet avis, poussèrent d'une seule voix le cri de Dieu est le plus grand, chargèrent contre les polythéistes, escaladèrent contre eux la colline et livrèrent un combat acharné; les guerriers se rencontrèrent avec les guerriers et chacun isolément eut affaire à son adversaire. Un des Musulmans, nommé Takhlaï, fils de l'Abyssin, chargea contre un de leurs patrices, le renversa de sa selle et l'emmena humilié et honteux. De même Abdjad ben Aboun fondit sur un cavalier d'entre les chefs des chrétiens; c'était un des chambellans du roi, qui se tenait près de son trône; il le jeta à bas de sa selle et le fit prisonnier. Un autre, appelé Yousof, chargea contre leur cavalier et leur chef, le patrice Badlâï Fit-bèt-Ouadad, comme le lion sur sa proie; il voulait le prendre, mais l'autre s'écarta à droite et à gauche et chercha à fuir. Quand il vit sa perte certaine, il se lança à terre à bas de son cheval, tourna le dos en fuyant, se précipita au milieu d'un fleuve qui était là et s'enfuit. Yousof s'empara de son cheval. Quand les polythéistes virent que leur patrice avait pris la fuite et que son cheval avait été enlevé, ils s'enfuirent. Il y en eut de tués, il y en eut qui s'échappèrent; aucun des Musulmans ne périt; ils s'emparèrent de douze chevaux et s'en revinrent près de l'émir ʿAddolé qu'ils rejoignirent sur les confins du pays de Djanbah; ils lui présentèrent les deux captifs : les Musulmans se réjouirent de la victoire et du succès et envoyèrent un messager à l'imâm. Le lendemain, le vizir ʿAddolé partit pour rejoindre Aḥmed et ils se réunirent dans le pays de Djanbah. Les Musulmans se saluèrent les uns les autres et présentèrent les prisonniers à l'imâm qui les interrogea sur leur rang. Nous nous rachèterons, dirent-ils. Le chambellan du roi ajouta : Je donnerai pour ma rançon deux cents onces d'or pur [1]. L'autre reprit : Je me rachèterai pour cent onces d'or. L'imâm leur dit : Nous n'avons pas besoin de votre or, et il les fit tuer.

1. A.-P. : *d'or de Nubie* (?). Le texte porte simplement تبري. Nerazzini a altéré ces détails (p. 48).

Les Musulmans demeurèrent six jours dans la terre de Djanbah.

Les premiers des Musulmans qui moururent en Abyssinie furent deux hommes nommés, l'un Cheïkh Zammâkah, originaire du Choa ; l'autre, ʿOthmân, qui était vertueux. On les enterra à Djanbah. Puis l'imâm ordonna au vizir ʿAddolé d'aller à Charkhah avec le vizir Nour ; ils partirent, y arrivèrent, y prirent les femmes et les enfants des patrices et y firent un butin considérables en étoffes et en autres choses, surtout de l'or en grande quantité[1]. Cet or fut le premier butin fait en Abyssinie dans cette expédition bénie où il y eut des conquêtes mémorables. Parmi les femmes des patrices était celle du patrice Azmâtch Arkyah avec ses enfants. Quand il apprit qu'elle était prisonnière avec eux, il vint embrasser l'islamisme. Arkyah fut le premier des grands d'Abyssinie[2] qui se convertirent dans cette expédition ; alors Aḥmed lui rendit sa femme et ses enfants[3]. Le vizir ʿAddolé et le vizir Nour vinrent retrouver l'imâm à ʿAndourah dans le Daouâro. Il y avait là une église construite par Ouasan-Sagad, élevée sur des colonnes et immense ; sa construction avait demandé beaucoup de peines ; on y avait mis onze ans. C'était une église comme on n'en avait jamais vu dans le Daouâro, à cause des soins donnés à son ornementation et sa construction.

Quand l'imâm arriva à cette église avec l'armée des Musulmans, les gardiens s'enfuirent ; c'étaient des gens d'Ed-Doubaʿah, au nombre de mille fantassins avec des javelots empoisonnés appelés *djato*. Les Musulmans entrèrent dans l'église, admirèrent sa construction et ses peintures ; ils trouvèrent une grande quantité de tapis de Grèce, des objets précieux, des étoffes, de la soie et d'autres choses ; ils prirent tout ce qu'elle contenait et la brûlèrent. Ils s'arrêtèrent à ʿAndourah, y restèrent environ six jours et firent à pied et à cheval des incursions dans le Daouâro, rame-

1. A.-P. « *De même* un peu *d'or* », p. 145.
2. Nerazzini : *il primo cristiano* (p. 48).
3. Après son apostasie Arkyah servit de guide aux Musulmans dans leur

nant du butin et des prisonniers. L'émir Zaḥarbouï Moḥammed et le Garâd Aḥmouchouh entendirent parler d'un trésor de Ouasan-Sagad dans le pays de Gâtour ; ils partirent pour s'en emparer. Mais quand ils arrivèrent à l'endroit qu'on leur avait mentionné, ils ne trouvèrent que la moitié du trésor qu'ils saisirent ; à la nouvelle de leur approche, les chrétiens s'étaient enfuis avec l'autre moitié ; ce qu'ils trouvèrent consistait en étoffes, en soieries et en autres choses en grande quantité, mais il n'y avait pas d'or. Ils revinrent trouver l'imâm à 'Andourah[1].

Lorsqu'Aḥmed et son armée furent arrivés à 'Andourah, le roi d'Abyssinie apprit que les Musulmans étaient venus à Anṭâkyah, qu'ils avaient mis en fuite son patrice Eslâmo, exterminé ses troupes et brûlé l'église de Ouasan-Sagad ; il en ressentit un violent chagrin : puis il réunit ses patrices, ses chambellans et ses familiers et leur dit : Vous avez appris les ravages commis par les Musulmans dans le Daouâro et la déroute de notre armée. Il manda aux gens du Tigré de venir le trouver avec leurs troupes. Les patrices et des soldats innombrables se réunirent. Puis il nomma pour chef un patrice nommé Takla-Iyasous, gouverneur de l'Angot ; le roi lui avait donné le gouvernement de cette province, celui du Tigré et du port de Dokhono ; il l'aimait beaucoup. Il lui ordonna de se rendre dans le Daouâro, de marcher contre les Musulmans et de les combattre. Quant au patrice Eslâmo que l'imâm avait mis en fuite à Anṭâkyah, il se cacha dans le pays de Zari, qui est un endroit difficile d'accès, et envoya un message au roi d'Abyssinie pour s'excuser et s'humilier. J'ai rangé mes troupes en face des Musulmans, dit-il [f° 40] ; mais ils [F° 40]
m'ont surpris par perfidie et ont fondu sur moi alors que j'étais sans défense et que je n'avais pas de forces avec moi ; mais les

expédition contre les Chrétiens retranchés à Zari. Il ne doit pas être confondu avec un autre Arkyah, gouverneur de Ledjâbah qui combattit plus tard les Musulmans sur les bords de l''Aouâch.

1. Tout ce passage est mutilé et altéré dans Nerazzini (p. 48).

Musulmans ne m'ont pris qu'un petit nombre de chevaux. Le roi lui répliqua par ces paroles pleines de menaces : Je t'ai donné une armée aussi nombreuse que les sauterelles, et elle ne t'a servi à rien. A présent, je t'envoie l'Azmâtch Takla-Iyasous; suis-le; quels que soient les ordres qu'il te donne, obéis-lui et ne le contredis pas; sois pour lui un auxiliaire contre les Musulmans[1].

Quant au patrice Takla-Iyasous, il partit pour le Daouâro, ayant avec lui de nombreux patrices sous ses ordres, entre autres des plus grands, parmi lesquels Fëqra-Iyasous, gendre du roi Eskëndër, dont il avait épousé la fille; il était orgueilleux et tyrannique; le patrice ʿAmir du Tigré, les choums du Siré et du Saraoué[2] et d'autres semblables. Il y avait trente patrices du

1. Nerazzini a, comme d'habitude, abrégé ce passage (p. 49).

2. Le Saraoué est une province éthiopiennne très accidentée, située au nord du Chiré (ou Siré) et de l'Adiabo, dont elle est séparée par le Mareb qui la limite aussi à l'est. Les principales de ces villes sont Goundet et Godo-Felasié aujourd'hui bien déchue, mais où l'on voit encore une église renfermant d'anciennes peintures, dont quelques-unes représentent des scènes de la vie de S. Takla-Haïmânot. Cette province est habitée en général par une population issue de la famille d'Atkamé-Meleggen, venue, d'après des traditions, il y 600 ans, de Salaoua. Ils auraient refoulé les Mehiou et les Balaou qui occupaient le pays, et dont les derniers ont encore des représentants au Taka et au Samhar. On a vu qu'un Balaou s'établit au Harar, venant du Tigré, et que ses descendants masculins portaient le surnom d'Ourʿaï et ses descendants féminins celui de Baʿita. Les descendants d'Atkamé-Meleggen forment six groupes : celui d'Atkamé, qui habite à Teramni; celui d'Ato-Ambesa, le plus puissant de tous, qui occupe quatre-vingt-quatre villages de Godo-Felasié et d'Az-Mongounti; celui de Yohannis, réparti dans les cinquante-cinq villages de Maï-Ṣadé; celui de Maʿe à Kohein; celui de Tesfa, dans la Quolla Saraé; enfin celui de Yaʿqob et Akelom dans les cinquante-cinq villages de Maragous. W. Münzinger considère comme appartenant à une même souche les populations d'Addi-Abo, du Saraoué et d'Okolo-Gouzaï, de l'autre côté du Mareb, bien que souvent en guerre les unes contre les autres. La langue en usage est le tigriña; toutefois l'amhariña est assez répandu (cf. W. Münzinger, *Ost-Afrikanische Studien*, p. 373-389 ; Poncet, *Relation*, dans les *Lettres édifiantes*, t. I, p. 621 ; Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 511-524 ; Heuglin, *Reise nach*

Tigré, commandant chacun à de nombreux soldats[1]; parmi eux étaient aussi les gens de l'Angot. Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à l''Aouach, le passèrent et se réunirent au patrice Eslâmo qui était à Zari. Takla-Iyasous leur lut ainsi qu'au patrice Eslâmo la lettre que le roi lui adressait, l'établissant au-dessus d'eux. Eslâmo dit avec contrainte : Obéissance et soumission à la lettre royale. Takla-Iyasous reçut des nouvelles des Musulmans ; ses espions lui dirent qu'ils étaient à 'Andourah près de l'église de Ouasan-Sagad. Il croyait que les nôtres s'en retourneraient dans leur pays et dit à ses soldats : Nous resterons dans nos positions ici, et quand les Musulmans se mettront en marche du côté de leur pays, nous les laisserons arriver à Del-Maïda ; alors nous irons à eux, nous fondrons sur eux et nous les exterminerons. Ils trouvèrent ce plan excellent et lui dirent : Tu as raison, nous te suivrons.

Il y avait deux hommes nommés 'Omar et Sekker ; ils avaient

Abessinien den Gala-Ländern, p. 135-138; Mansfield Parkyns, *Life in Abyssinia*, t. I, p. 139-146; Raffray, *Abyssinie*, p. 61-70 ; Matteucci, *In Abissinia*, p. 72-75 ; G. Simon, *L'Éthiopie*, p. 108-117 ; Gerard Portal, *My mission to Abyssinia*, p. 97-107 ; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 241 ; Bent, *The sacred city of Ethiopians*, p. 88-95, 201-205). Zarĕa-Ya'qob plaça le choum du Saraoué sous l'autorité du Baḥar Nâgâch (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 17 ; Perruchon, *Les Chroniques de Zarĕa-Ya'eqob*, p. 47). Sous Baĕda-Mâryâm, le gouverneur du Saraoué portait le nom significatif de Belen-Sagad, *les Bilin le vénèrent* (cf. Conti Rossini, *Note etiopiche*, p. 15). Il y était encore un siècle après, et pouvait, à cette époque, mettre sur pied quinze mille hommes armés de lances et de boucliers (Alvares, *Verdadeira Informação*, p. 24, qui appelle le Saraoué, *Ceruil*; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 53). Le choum du Saraoué se nommait Takhlaï ; au combat de Dakhondour il tua un chef musulman nommé Cheïkh Mikâil et fut fait prisonnier par Our'aï Aboun. Tous ces détails ont été mutilés et abrégés par Nerazzini qui traduit ainsi ce passage. « *Battarik Teclajesus andò* dalla parte di Dauaro *con molti soldati e con* un *altro capo* certo *Fechera Jesus*, cognato *del re* Scander (sic), e *con un altro capo tigrino di nome* Uoscium Seria (!) ; *i* soli *capi tigrini erano* 30 *con moltissimi soldati* » (p. 49).

1. A.-P. « *Chaque patricien avait sous ses ordres* dix mille hommes » (p. 148).

été musulmans, puis avaient apostasié et embrassé le christianisme ; ils étaient allés trouver le roi d'Abyssinie qui leur avait témoigné des égards et leur avait donné à Charkhah un territoire dont ils touchaient l'impôt. Ils s'étaient mariés à des chrétiennes. Quand les nôtres vinrent à Charkhah, ils s'emparèrent de leurs femmes. Ensuite, à l'arrivée de Takla-Iyasous, ces deux hommes apprirent le plan des infidèles ; ils allèrent trouver l'imâm et lui dirent : Nous nous repentons devant Dieu de ce que nous avons fait ; nous regrettons notre faute. Ils informèrent Aḥmed des paroles de Takla-Iyasous. Ne craignez pas, leur dit l'imâm, et il leur rendit leurs femmes. Puis il ajouta : Les chrétiens savent-ils que vous êtes venus vers nous? — Non, ils n'en savent rien. — Je veux de vous deux choses. — Lesquelles? — Toi, Sekker, tu resteras près de moi ; ton compagnon ʿOmar ira vers les infidèles et s'introduira parmi eux ; il prendra des renseignements, nous fera connaître par quelle route nous pourrons les aborder, quel est le chemin le plus large. Si tu le fais, Dieu te pardonnera ta faute. — Volontiers, répondit-il. Sekker resta près du vizir ʿAddolé[1] ; quant à ʿOmar, il l'envoya. Celui-ci partit et s'introduisit parmi les chrétiens chez qui il resta deux jours[2]. Le troisième, il arriva près de ʿAddolé au moment de la prière de l'ʿaṣr ; le vizir le fit entrer chez l'imâm qui lui demanda des nouvelles. Il répondit : J'ai pénétré chez les chrétiens, je les ai vus et je connais leur route. — Quel est leur projet? — Le même qu'auparavant. — Combien sont-ils? — Pour les gens du Bâli, du Daouâro, de Ouanâg-Anbâ, de Ouanâg-Djadâb, ils sont tous revenus dans leur pays depuis le jour de leur déroute à Anṭâkyah ; il n'est resté que leurs chefs. — Mais leurs soldats, dis-nous ce qu'ils sont et combien ils sont. — Il reprit : Il y en a du Tigré, de l'Angot[3] et du Faṭagâr. L'imâm demanda : Combien ont-ils de chevaux? — Cinq cents

1. A.-P. ajoute : « *en compagnie d'Omar* » (p. 149).
2. A.-P. ajoute : « *Le second jour, il se mit en route pour s'en retourner* ».
3. A.-P. « *d'Anjo* ».

du Rif avec les gens du Tigré, tous couverts de fer et d'acier. — Leur position est-elle large ou resserrée, propice aux évolutions de cavalerie ou non? — En partant d'ici, nous arriverons près d'eux dans un terrain spacieux, puis nous nous rapprocherons d'eux en venant à une colline; après l'avoir gravie, nous descendrons dans une rivière dont les chrétiens occupent le cours supérieur ; ils sont campés sur une colline qui est là, mais elle est à pic; au pied est un précipice ; quand nous les aurons rejoints et que Dieu nous aura donné la victoire, ils n'auront pas de route pour fuir ; quiconque se sauvera de la colline tombera dans le précipice et se brisera.

Alors l'imâm réunit les cavaliers musulmans à l'heure de la prière de l'ʿaṣr et leur apprit les renseignements apportés par son espion. Les uns dirent : Restons dans nos positions jusqu'à ce que les ennemis viennent nous trouver. D'autres dirent : Marchons contre eux. L'imâm dit aux premiers qui avaient été d'avis de rester là : Votre projet ne vaut rien ; mais nous partirons après avoir fait la prière du maghreb. — Volontiers, répondirent-ils. Ils partirent après le coucher du soleil, laissant en arrière le camp à ʿAndourah ; l'imâm y laissa ʿAbd en-Nâṣer avec quarante cavaliers, les bagages et l'artillerie, et il lui dit : Pars demain matin après nous.

L'imâm marcha depuis le coucher du soleil jusqu'à l'aurore : ses soldats s'avançaient comme l'eau courante. Le faqih Abou Bekr, surnommé Archounah[1], était au milieu d'eux, récitant le Qorân et le déclamant distinctement ; les gens étaient groupés autour de lui à l'écouter jusqu'à l'aube ; ils arrivèrent à la montée. Le guide s'arrêta et dit : A présent, nous sommes près d'eux, demeurez ici jusqu'à ce que brille le matin. Les Musulmans firent halte, descendirent de leurs mulets et s'endormirent de fatigue. Puis l'imâm manda le guide à l'aube ; il se présenta devant lui. Aḥmed lui dit : Viens tout de suite avec nous pour que nous

1. A.-P. *Arxuma.*

examinions le chemin et que nous recueillions des renseignements. — Pour moi, répondit le guide, je suis fatigué, mais il y a ici le patrice Arkyah qui s'est fait musulman; il connaît la route. L'imâm fit venir le patrice qui se présenta, et il lui parla comme au guide. — Volontiers, dit-il, et il partit de nuit avec lui jusqu'au dernier tiers de la nuit. Avec Aḥmed était le Garâd Cham'oun et Mattân. Le guide s'égara et prit un autre chemin. Ils s'arrêtèrent, ne connaissant pas la route, s'entretinrent entre eux et demeurèrent surpris[1]. Ils entendirent un aboiement pareil à celui d'un chien. Est-ce la voix d'un chien ou autre chose? demanda l'imâm. Ils s'approchèrent dans cette direction, et Arkyah
[F° 41] reprit : Demeurez ici ; j'irai du côté de cette voix [f° 41] et je vous rapporterai des nouvelles; il n'y a pas de chiens dans le camp; il faut absolument que je vous rapporte des renseignements[2]. Il se dirigea du côté du bruit : c'était un des villages chrétiens où les chiens aboyaient. Arkyah cria très fort : Hé! les gens du village! — Ils lui répondirent : Qui est-ce qui appelle dans la nuit obscure? — Je suis patrice du Daouâro, je viens de ce pays. — Qui est derrière toi? — J'ai avec moi des soldats : Takla-Iyasous m'a mandé de venir le trouver; je suis arrivé ici avec ma troupe dans l'intention de l'aider dans la guerre contre les Musulmans. Ils lui dirent : Retourne sur tes pas jusqu'à la montée, descends dans la vallée qui est au pied et monte sur la colline qui est au-dessus : c'est là que se tient Takla-Iyasous : pars sur-le-champ[3], tu le trouveras.

Il reçut ce renseignement, revint vers l'imâm et l'informa de ce que les gens du village lui avaient appris. Les infidèles, dit-il, sont dans leurs premières positions, celles qu'avait indiquées le premier guide. Les Musulmans se réjouirent et s'en revinrent

1. Cette dernière phrase manque dans A.-P.
2. A.-P. : « Que j'apprenne ce qui en est ».
3. A.-P. traduit avec un contre-sens : « *Vous n'aurez qu'une petite heure à marcher* » (p. 151).

à leur campement; ils mirent leurs compagnons au courant et passèrent la nuit à cet endroit. Le lendemain, ils firent la prière du matin. En tête de l'armée marchait le vizir 'Addolé avec ses soldats et devant lui le premier guide. Ils descendirent de la montée dans la vallée et virent les tentes des infidèles. Ceux-ci aperçurent les Musulmans qui descendaient la pente de la montée, ils se mirent en selle et marchèrent contre les nôtres. L'imâm était en arrière de l'armée qui s'arrêta dans la vallée jusqu'à ce qu'il l'eût rejointe avec ses soldats. Quelques cavaliers avaient passé le fleuve avant l'arrivée de l'imâm; parmi eux Ṣabr ed-din, 'Ali Ouarrâdi, 'Abdallah ben Nâṣer ed-din el-Ḥamaoui[1], 'Adech ben Mâḥi[2] et d'autres pareils, au nombre de vingt environ. Parmi les fantassins, il y avait Fendj Sabbar, Hégan Djoïta, 'Ali Ṭaï Idjir[3]; environ trente hommes à pied[4]; ils combattirent les chrétiens et se lancèrent des traits dans l'espace qui les séparait. Le vizir 'Addolé était resté dans la vallée jusqu'à l'arrivée de l'imâm. Quand il arriva, il monta à cheval ainsi que les Musulmans qui furent rangés en bataille; les premiers rangs chargèrent contre les chrétiens qui se tenaient au sommet de la colline. Le premier qui chargea fut Ṣabr ed-din, devenu après la conquête, gouverneur de Ouachloh à l'extrémité du Ganz[5]; il entra au milieu des ennemis. Après lui vint 'Ali el-Ouarrâdi, puis 'Abdallah ben

1. Il fut tué au siège de l'ambâ royale, lors de la défaite du Garâd Aḥmouchouh.

2. 'Adech prit part, sous la conduite du Garâd Aḥmouchouh, à l'attaque infructueuse de l'amba.

3. 'Ali Ṭaï Idjir était du petit nombre des cavaliers qui accompagnaient l'imâm quand il faillit surprendre le roi d'Abyssinie à Ouasël en rebi'I 938. Il était des compagnons du Garâd Aḥmouchouh qui échouèrent dans une attaque contre l'amba royale.

4. Ce passage est abrégé dans Nerrazzini qui supprime les noms propres (p. 51).

5. Peut-être est-ce le Ouachl où, suivant la Chronique éthiopienne, Zarëa-Ya'qob envoya un des membres d'Aroué Badlâï, émir d'Adel, qu'il avait fait couper en quartiers après sa défaite (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 65).

Nâṣer ed-dîn el-Ḥamaoui ; ʿAdech ben Mâḥi qui fut aidé par ʿAli Djoïta ben Djoïta ʿAdrouḥ : tous deux se précipitèrent sur Takla-Iyasous : ʿAdech tira son sabre et en frappa le patrice d'un coup qui lui sépara la tête du corps ; il tomba mort, et Dieu envoya son âme en enfer, *quel triste séjour*[1]. Ensuite l'imâm et les Musulmans chargèrent tous contre les chrétiens qui étaient sur la colline ; ils combattirent avec acharnement ; puis les infidèles prirent la fuite, poursuivis par les nôtres qui firent des prisonniers, tuèrent et ramassèrent du butin. Le patrice Eslâmo fut tué par Abou Bekr, fils du Garâd Yemadj Aḥmed ; de même le patrice de Merdjâï, nommé Naṣr, fut pris par le Farachaḥam ʿAli ; le patrice Choutalâï fut aussi fait prisonnier par le Farachaḥam ʿAli : il embrassa l'islamisme, sa conversion fut sincère ; il fit la guerre pour la foi et mourut martyr comme nous le verrons plus loin[2]. Le gouverneur de Merdjaï se fit aussi musulman ; sa conversion fut sincère et il combattit avec les nôtres. Là périt aussi Nagda-Iyasous (*Hôte de Jésus*), gouverneur de Djinah, tué par le Garâd Aḥmadouch, fils de l'émir Maḥfouzh, à qui Dieu fasse miséricorde. Le choum de Bourré[3], appelé Zembil[4], fut tué par l'imâm Abou Bekr Qaṭin ; le choum du Siré, Samâʿil, par un Musulman ; le choum de Ṭalamt, dans le pays des Agaous, nommé Abraham, fut tué

1. *Qorân*, sour. xiv, v. 34.

2. Le renégat Choutalâï fut tué avec Ourʿaï ʿOthmân au siège de l'amba royale, lors de la défaite des Musulmans.

3. A.-P. à tort : *Bour*. Le pays de Bourré est situé à l'extrémité occidentale de l'Abyssinie actuelle, au sud-est de la rivière de Didesa, affluent de gauche du Nil Bleu, et entre la Dabanna et le Baro qui forme avec la Djoubba le Sobat, affluent de droite du Nil Blanc. On voit jusqu'où s'étendaient le Damot et le territoire peuplé par les Agaous au xvi[e] siècle. A cette époque, ils devaient, comme aujourd'hui, former l'extrême limite occidentale de l'empire éthiopien, et être voisins du Ganz et du Hadya. De nos jours, il fait partie du gouvernement du Dedjaz Thessama, parent de Menilek (cf. D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 109 ; C. de Bonchamps, *Une mission vers le Nil Blanc*, p. 404).

4. A.-P. *Zamil*.

par Absamâ-Nour; le choum du Ḥamasèn[1] par Ṣâliḥ[2], page de l'émir Modjâhid, à qui Dieu fasse miséricorde. Le patrice Asèr fut pris par Ṭâher, page de l'imâm; le patrice Keflé, gouverneur de Qedâ et fils de Takla-Iyasous, par un page de l'imâm nommé Ḥasan; le patrice Giyorgis, gouverneur du Gojjâm, par un page du Farachaḥam 'Ali : l'Azmâtch Yĕsḥaq, gouverneur du Bégamĕdĕr fut tué par 'Ali Maddjirah, de la tribu de Mattân le Ṣomâli. Le nombre des principaux patrices tués fut de cent trente du Tigré et de l'Amḥarâ[3]. Quant aux cavaliers et aux fantassins, il en périt

1. Le Ḥamasèn, occupé aujourd'hui par les Italiens, était une province septentrionale de l'Abyssinie, située entre le Barka, le pays des Mensa, des Sahos et le Saraoué. La ville principale est Asmara (cf. Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 525-528; Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 55-56 ; Heuglin, *Reise nach Abissinien*, p. 123-135 ; Mansfield Parkyns, *Life in Abyssinia*, p. 129-140; Matteucci, *In Abissinia*, p. 56-70 ; G. Simon, *L'Éthiopie*, p. 50-108; Raffray, *Abyssinie*, p. 47-55; Bianchi, *Alla terra dei Galla*, p. 24-25; Rohlfs, *Meine Mission nach Abessinien*, p. 135-141; G. Portal, *My mission to Abissinia*, p. 74-96; Bent, *The sacred city of Ethiopians*, p. 16-43 ; 66-72 ; 85-87). La langue parlée est le tigriña (cf. Prætorius, *Grammatik der Tigriña-Sprache in Abessinien*, p. 5-6), et, dans la partie nord, le bilin ou bedja est en usage (cf. la carte de W. Münzinger dans son ouvrage, *Sitten und Recht der Bogos*) : le tigré y est également répandu, d'après Perini (*Manuale teorico-pratico della lingua tigré*, p. 3). Le Ḥamasèn, gouverné par deux Kantibâ, fut placé par Zarĕa-Ya'qob sous l'autorité du Baḥr-Nagâch (Dillmann, *Zur Regierung*, p. 17 ; Perruchon, *Les Chroniques de Zarĕa-Ya'eqob*, p. 47-48) il y était encore au temps du voyage d'Alvares. Sa résidence était Dobaroua (*Verdadeira Informação*, p. 24-25 Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 52-54). Dobaroua fut ensuite la capitale du Tigré (cf. la relation de Poncet, p. 621).

2. Ṣaliḥ combattit avec Absamâ-Nour contre Our'aï 'Othmân près de Berârah : il périt lors de l'échec des Musulmans devant l'amba royal.

3. L'Amḥarâ est pris ici en opposition au Tigré et désigne la partie de l'Éthiopie qui s'étendait au sud du Takazzé jusqu'aux frontières méridionales de l'empire, y compris les provinces occupées aujourd'hui par les Gallas. Sur la langue amhariña et les travaux dont elle a été l'objet en Europe, cf. (Prætorius, *Die amharische Sprache*, introduction ; mon *Rapport sur les Études berbères, éthiopiennes et arabes*, p. 10; Conti-Rossini, *Rapport sur le progrès des Études éthiopiennes*, p. 63-64 ; Guidi, *Lo studio dell' amarico in Europa*.

des milliers. Les Musulmans prirent cinq cents chevaux; il n'échappa que vingt cavaliers. Dieu livra aux nôtres leurs tentes, leurs richesses, leurs mulets et leurs esclaves. Le vizir 'Addolé et ceux qui étaient avec lui campèrent sur la colline où était le camp des infidèles ; l'imâm, avec cinquante cavaliers, poursuivit les fuyards depuis cette colline jusqu'à l''Aouâch, puis il revint à Del-Maïda et y passa la nuit. Le lendemain, il marcha vers 'Abd en-Nâṣer qu'il avait laissé précédemment en arrière avec les bagages, à 'Andourah, et tous deux se dirigèrent vers un endroit nommé Djamiṭ[1].

Pour le vizir 'Addolé qui était resté au campement des infidèles, il partit au bout de deux jours pour Djamiṭ. Les Musulmans se saluèrent mutuellement et louèrent Dieu très-haut à cause de la victoire et du triomphe : ils passèrent la nuit à cet endroit. Le lendemain, l'imâm demanda les prisonniers, les chevaux et les armes; on lui présenta les chevaux au nombre de 500, équipés avec du drap rouge, des couvertures de soie et de brocard doré, pareil à un rayon de lumière; il y avait des cottes de mailles dignes de David, des casques comme ceux de Sâbour, des épées égyptiennes, des boucliers abyssins pareils à des paniers blancs. L'imâm loua le Très-Haut; puis il préleva le cinquième du butin, ainsi que celui des mulets et distribua les chevaux et les mulets aux combattants pour la foi [2].

J'ai assisté avec l'imâm, dit le narrateur, à la journée de Chëm-

1. Variante *Ḥamit.* Nerazzini, qui a écourté la liste des personnages vaincus et pris, traduit ce passage, en prenant un verbe pour un nom propre : *nel territorio di Tasamma Amiet* (p. 51).

2. Les chroniques éthiopiennes font mention de cette journée qu'elles appellent la bataille d'Aïfars, livrée le 5 de miyazyâ. Elles mentionnent de nombreux morts, mais nomment seulement Eslâm-Sagad ou Eslâmo et Takla-Iyasous, cf. mes *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 13, 104; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 275, 281 ; Conti-Rossini, *Storia di Lebna Dengel*, p. 12-13, 23; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, p. 174-175, place la date de cette bataille le 1er mai 1528 et semble dire, à tort, que Lëbna Dëngël y assistait.

bra-Kouré et au reste des campagnes, mais je n'ai jamais vu de chevaux ni de mulets plus beaux que ceux de Zari ni en plus grand nombre. Quant aux prisonniers, on trancha la tête au patrice Asèr, de même au patrice Choutalâï[1]. Le patrice Keflé se racheta pour 30 onces d'or. Le patrice Giyorgis resta prisonnier environ deux mois, puis il brisa ses liens et s'enfuit vers le Gojjâm où il fut tué par un infidèle[2]. Quant au frère du patrice Giyorgis, l'imâm lui fit grâce et l'envoya porter un message au roi d'Abyssinie Ouanâg-Sagad, en lui disant : Pars sur-le-champ avec cette [fº 42] lettre et apporte-moi la réponse. Il écrivit dans ce [Fº42] message : Au nom de Dieu, le clément et le miséricordieux; louange à Dieu seul; bénédiction et salut sur le prophète Moḥammed, après lequel il n'y en aura pas d'autre. De la part de l'imâm Aḥmed ben Ibrahim, le combattant pour la foi au roi d'Abyssinie; après avoir salué celui qui suit la voie droite et obéit au Roi élevé, dès que cette lettre te sera arrivée, renvoie-moi les deux captifs qui ont été pris par le patrice Fan'il, à savoir Abou Bekr ben Moslim et Djalti[3]. Si tu me les renvoies, je mettrai en liberté les patrices au nombre de quatre : ce sont Gi-

1. Il y a ici une erreur qui est reproduite par C et le ms. de A.-P. : on a vu plus haut que le patrice Choutalâï, loin d'être exécuté, embrassa l'islâm et mourut en combattant les chrétiens. Peut-être y eut-il deux patrices Choutalâï, mais c'est peu probable ; peut-être Choutalâï désigne-t-il un pays que je n'ai pu identifier : un patrice de cette province aurait apostasié, l'autre aurait été tué. En amhariña, *chotäläï* désigne un *épervier*. Je ne crois pas qu'on puisse le rattacher au mot *chotäl*, sabre, et y voir la désignation d'un corps de troupes qui n'est mentionné nulle part dans la *Chronique de la conquête de l'Abyssinie*. Il existait, toutefois, au temps de Zarëa-Ya'qob un corps de troupes éthiopiennes, appelé *Batsar-Chotal* (cf. Perruchon, *Les Chroniques de Zarëa-Ya'qob*, p. 19).

2. Tous ces détails sont abrégés et altérés de la manière suivante par Nerazzini : *Molti capi prigioneri furono* strangolati con le mani ; gli altri prigionieri pure tutti uccisi : *solo* alcuni *capi si riscattarono con molto oro* (p. 51).

3. A.-P. : *Abu bakr ben Salm et Habti* (p. 155) ; N. : *Abu Beker ben Musselîm* et *Galati* (p. 51).

yorgis, Keflé, Naṣr, seigneur d'El-Merdjâi et Choutâlâï. Ils sont quatre, et mes compagnons deux, car le Musulman aide le Musulman, et l'infidèle aide l'infidèle. Ne crois pas que, comme auparavant, nous fassions une incursion et nous revenions. A présent, nous ne nous en retournerons pas jusqu'à ce que Dieu nous ait fait conquérir le pays, s'il plaît à Dieu; sinon, nous mourrons; *ainsi il jugera entre nous et c'est le meilleur des juges*[1]. Il plia la lettre et l'envoya avec le patrice, frère de Giyorgis le prisonnier, et lui ordonna de la remettre au roi d'Abyssinie. Il l'emporta, arriva près de ce prince et la lui donna. Celui-ci la vit, prit connaissance de ce qu'elle contenait relativement aux prisonniers, à la capitation et à l'islâm; car, dans le contenu de la lettre, il lui donnait le choix entre ces trois partis. Le roi se montra infidèle, orgueilleux, insolent et tyrannique; la colère lui monta au visage; il jeta la couronne de sa tête, fit venir les deux prisonniers, les tua — que Dieu leur fasse miséricorde — et ne répondit pas à la lettre.

Quant aux Musulmans, ils partirent de Djamiṭ pour Qanbourah, au dessus du marché de Daouâro; ses habitants étaient musulmans, et gouvernés par le patrice du Daouâro à qui ils payaient tribut. Quand l'imâm et les nôtres arrivèrent à Qanbourah, les gens du marché de Daouâro les accueillirent avec des honneurs et des égards. Puis Aḥmed écrivit dans la terre de l'Islâm au sulṭân ʿOmar-dîn et à son propre frère Moḥammed ben Ibrahim qu'il avait laissé avec le sulṭân, pour annoncer sa victoire et ses succès. Les Musulmans restèrent à Qanbourah environ sept jours. Les tribus des Ṣomâlis, après avoir fait du butin, rassemblé des chevaux, des mulets, des bœufs, des ânes, des esclaves et des vêtements, se concertèrent entre elles et dirent : Nous avons acquis beaucoup de butin; allons trouver l'imâm et demandons-lui la permission de revenir dans notre pays; s'il y consent, c'est bien; s'il refuse, nous fuirons sans sa

1. *Qorân*, sour. VII, v. 85.

permission. Des Malasâï furent de cet avis. Les Ṣomâlis se dirent : Quand nous nous en retournerons, la plupart des Malasâï nous suivront, et il ne restera que peu de monde avec l'imâm.

Un de ceux qui avaient assisté à leur complot alla trouver Aḥmed et l'informa de leur projet. A cette nouvelle, l'imâm les fit surveiller par des espions à qui il dit : S'ils font quelque chose, vous m'en informerez. Tandis qu'ils étaient dans cette situation, arriva un des principaux patrices, gouverneur du Gâtour, nommé Azmâtch Ḥaïbi[1]. Le roi l'avait destitué de son gouvernement et l'avait mandé près de lui. Quand il fut arrivé, le roi d'Abyssinie écrivit une lettre à Takla-Iyasous, ignorant qu'il était du nombre de ceux que les nôtres avaient tués; puis il dit à Ḥaïbi : Va le rejoindre, demeure avec lui, puisque tu connais le pays de Gâtour et combats avec lui les Musulmans. Ḥaïbi partit, arriva chez l'imâm et embrassa l'islamisme; sa conversion fut sincère; il combattit dans la guerre sainte avec les nôtres, donna de bons conseils, satisfit le Maître des mondes et fit en Abyssinie des actes comme aucun de sa race n'en fit. Les Musulmans étaient dans le Daouâro, faisant du butin à droite et à gauche et ruinant le pays. Il y avait parmi eux un homme pris à la bataille d'Anṭâkyah. Quant il vit les ravages que les nôtres commettaient dans le Daouâro, il dit : J'ai un projet; introduisez-moi près de l'imâm. Celui auquel il parlait lui demanda : Quel est ton dessein! Qu'as-tu à dire? — Je ne le dirai qu'en présence de l'imâm. — Le Musulman alla informer Aḥmed des paroles du prisonnier. Celui-ci fut mandé et l'imâm l'interrogea : Quel est ton projet? Qu'as-tu à dire? — Donne-moi l'assurance, si je parle, que tu ne me tueras pas. — Il la lui donna, et le prisonnier reprit : Maître, la ruine de tout le pays, mais non pas celle de Daouâro! or tu as ravagé toute cette province, tu as fait périr les habitants sur les champs de bataille ou en captivité; à

1. Il est appelé tantôt Ḥaïb, tantôt Ḥaïbi. — N. : *Azmag Gib* (p. 52). A.-P. *Habt.*

présent, j'ai un plan. — Parle, dis-nous quel est ton projet. — Envoie-moi près de mes compagnons et des patrices du Daouâro; je leur dirai que, s'ils paient la capitation, vous vous éloignerez d'eux, et ils resteront dans leur situation, dans leur pays et leur religion. En entendant ces mots, l'imâm lui dit : Tes paroles ne sont qu'une ruse pour te tirer de captivité ; quant à tes compagnons, si tu leur parles ainsi, ils ne t'écouteront pas. Mais si tu sais qu'ils doivent accepter tes paroles et si tu es sincère, pars vers eux; si tu me trompes, tu n'es qu'un chien, fils de chien ; tu ne peux faire ni bien ni mal, tu n'en seras ni plus ni moins. Si tu es sincère, nous reconnaîtrons ta position. Le prisonnier s'en alla vers les patrices qui étaient réunis dans le territoire de Jân-Zedjrah[1] où était l'église de Ouasan-Sagad; là se trouvaient les principaux des patrices, parmi lesquels le patrice Adalih, gouverneur du Bâli, Fan'il, Giyorgis qui était audessus d'eux, le patrice Aṭfânil, surnommé Dël-Sabbar[2]. Quand le prisonnier 'Amdou arriva, ils lui firent bon accueil, le félicitèrent et lui dirent : Où as-tu été tout ce temps-ci? — J'étais prisonnier chez les Musulmans; j'ai été relâché par l'imâm pour venir vous trouver. Il y avait entre le patrice 'Amdou et Giyorgis un lien de parenté, car il était son cousin paternel[3]. Le premier dit au second : Fais éloigner ces patrices à quelque distance, car j'ai un avis à te donner. Quand ils furent seuls, il lui dit : Je suis venu t'apporter un bon conseil de la part des Musulmans;

1. A.-P. : *Jân Rahriha*. — N. : *Jan Zeregià.*

2. Ce Dël-Sabbar ne doit pas être confondu avec le Musulman qui fut tué à Chëmbra-Kouré. — A.-P. (p. 158-159) altère ainsi le passage: *le patricien Adlya, gouverneur de Bali et le Fanial appelé Dalsabbar.* Quant à N. (p. 51), il n'en nomme pas un seul.

3. C'est par erreur que A.-P. traduit (p. 159) : *son oncle.* Le texte porte : *le fils de son oncle paternel.* La seconde partie de la note 1 est donc inutile. Nerazzini (p. 53) travestit ainsi ce passage : *Egli raccontò la sua storia, fece allontanare alcuni capi per parlare solo* a quelli di maggiore importanza *e disse.*

autrefois, ils faisaient une expédition dans notre pays puis s'en retournaient dans le leur; mais cet imâm a fait une excursion dans notre contrée, il l'a ravagée, il a tué ses guerriers et il ne s'en ira pas; il a résolu de rester dans notre territoire. Vous avez vu comment il vous a traités dans sa campagne [f° 43]; le roi a [F°43] été mis en fuite à la bataille de Chëmbra-Kouré; l'armée d'Anṭâkyah a été mise en déroute comme les troupes royales à Zari; tous les patrices ont été tués; à présent, nous n'avons plus de force pour combattre les Musulmans. Si l'imâm s'établit dans notre pays, il le ravagera et le ruinera; notre seigneur Ouasan-Sagad est dans le Dâmot. Le patrice dit à 'Amdou le prisonnier : Qui pourra établir la paix entre nous et qui écartera de nous l'imâm? — 'Amdou reprit : J'ai un plan — Fais connaître ton projet. — Je parlerai à Aḥmed de la paix à établir entre nous et lui; nous lui paierons la capitation; nous donnerons aux Musulmans l'hospitalité et des présents; nous lui ferons cadeau de trois beaux mulets avec du sucre, du qât et du café; il n'exigera pas grand'chose de nous. Giyorgis réunit les patrices et leur répéta les paroles de 'Amdou, relativement aux présents et aux cadeaux d'hospitalité. Ils lui dirent : Très volontiers, c'est peu de chose et, si l'imâm s'en contente, le roi ne nous punira pas pour cela, non plus que notre seigneur Ouasan-Sagad. A présent, nous voulons la sécurité de notre pays; nous lui donnerons des cadeaux et l'hospitalité. — Très volontiers, ajoutèrent-ils. Ils rassemblèrent les présents, les dons d'hospitalité et les mulets. Puis ils mandèrent le patrice que les Musulmans avaient pris auparavant à l'expédition de Bousâ (var. Bous) et qui s'était racheté. Il siégea parmi eux et ils lui dirent : Va trouver l'imâm avec cet homme : tu connais sa manière d'agir avec les cadeaux et les dons d'hospitalité, et tu lui diras : Si notre patrice apprenait que nous lui avons fait des cadeaux, il ne nous laisserait pas en repos, et le roi nous tuerait; accepte donc de notre part ce peu de chose. L'imâm passera l''Aouâch, marchera contre le

roi et lui livrera bataille; il est en ce moment à Gebergé[1]; si l'imâm le bat et conquiert le pays, nous lui livrerons tous nos chevaux et nos armes; celui d'entre nous qui voudra se faire musulman, se convertira; celui qui voudra rester avec les chrétiens, conservera sa religion et paiera la capitation; nous conviendrons que si le roi nous demande un secours contre l'imâm, nous ne lui accorderons pas et nous n'irons pas le rejoindre; en outre, une autre clause : si l'imâm se retire de notre pays, nous ne ferons pas d'incursion en terre musulmane, nous ne causerons de dommage à personne et nous resterons dans nos demeures. Le patrice, qui se trouvait chez eux et se nommait Zin, leur dit : Si vous le faites, j'irai trouver l'imâm pour vous[2] et je recevrai de lui une garantie pour vous et pour les habitants de cette province; il ne s'opposera pas à vous si vous agissez ainsi; mais si vous contrevenez et si vous manquez à votre promesse, votre perfidie ne retombera que sur vous, car il aime la justice si vous êtes justes. Les patrices lui donnèrent leur serment et leur promesse et lui dirent : Pars. — Le patrice Zin se mit en route avec le prisonnier qui avait été chez l'imâm; ils arrivèrent près d'Aḥmed qui était au dessus du Daouâro. Ils entrèrent chez lui. Le patrice Zin se tint en sa présence : on offrit les cadeaux à Aḥmed qui lui demanda de ses nouvelles : Comment te trouves-tu, Zin? — Avec le bien, maître, par ta bénédiction; je suis ton serviteur. Les gens du Daouâro m'ont

1. Le Gebergé (Djabardji) était voisin du Ouâdj : il est possible que ce soit le même que Geber, dont Zarëa-Ya'qob donna le gouvernement à un hégâno (cf. Dillmann, *Zur Regierung*, p. 13; Perruchon, *Les Chroniques de Zarëa-Ya'eqob*, p. 15) : cette province était, avec deux autres, chargée de fournir la table du roi (Dillmann, *Zur Regierung*, p. 72-73; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 30, 38). La terminaison *gé* (forme archaïque *gi*) signifierait « territoire » (cf. Conti-Rossini, *Catalogo dei nomi*, p. 55, note 1).

2. A.-P. a commis ici un contre-sens sur le mot أسير (p. 161) : « *Si vous faites comme vous dites, je serai (je consens à être) votre prisonnier chez l'Imam (à donner ma liberté pour vous).* » Nerazzini a abrégé le récit et supprimé le passage.

chargé d'intervenir entre eux et toi. — Et pourquoi cela? — Ils m'ont dit de t'apporter ces présents. Puis il lui raconte ce qui s'était passé, comme cela a été mentionné, les conditions qu'ils s'imposaient et ce qu'ils lui promettaient par serment. L'imâm lui demanda : Qu'est-ce que ces présents que tu as apportés avec toi? des feuilles de qât, du café et du sucre! Je n'accepte pas cela : Dieu nous a donné et livré vos richesses et permis de ruiner votre pays. Prends tes cadeaux immédiatement et retourne là d'où tu es venu. — Le patrice reprit les présents et s'en alla en pleurant chez 'Addolé; il s'assit chez lui et lui rapporta ce qu'avait dit Aḥmed. Le vizir et les compagnons de l'imâm allèrent le trouver; il leur dit : Ne voyez-vous pas que ces gens se jouent de nous? Ils nous ont envoyé ces cadeaux; mais nous resterons dans le pays et nous le ruinerons. — Le vizir et les chefs lui répondirent : Nous n'avons pas avantage à demeurer ici; le mieux serait d'accepter leurs présents, de leur donner des vêtements d'honneur et de les renvoyer vers leurs compagnons; nous traverserons l''Aouâch et nous marcherons contre le roi; si Dieu nous donne la victoire, ce pays sera à notre discrétion, et quand nous voudrons, il nous appartiendra. L'imâm goûta leur avis et leur dit : Quel excellent conseil vous m'avez donné! Il accepta les cadeaux, s'avança vers le patrice Zin et lui dit: Pour le moment nous acceptons vos présents. Quand nous marcherons contre le roi, ne faites pas d'incursions dans notre pays et n'aidez pas le roi d'Abyssinie; si vous êtes fidèles à ce que vous avez promis (tout ira bien). — Volontiers, répondit-il; nos compagnons ont juré et nous vous jurons que nous sommes sincères envers vous. Zin et le prisonnier 'Amdou donnèrent leur parole, l'imâm les revêtit d'habits d'honneur; ils partirent et racontèrent aux leurs ce qui s'était passé. Quant à Aḥmed et aux Musulmans, ils se rangèrent en bataille et partirent par la route d'Aïfars. Le roi d'Abyssinie reçut la nouvelle, celle de la défaite de son armée et de la défaite de ses patrices dans le territoire de Zari; il était alors dans un endroit appelé

Gebergé, dans la terre de Ouâdj[1]. Il en ressentit un vif chagrin. Croyant que les Musulmans redescendraient dans leur pays, il s'était dit: Ils ont fait un butin considérable; à présent ils vont partir. Il resta à Gebergé. Les nôtres quittèrent Aïfars pour le pays d'El-Mâyâ[2].

Quand les Musulmans entrèrent dans ce pays, l'imâm convoqua ses compagnons et leur dit: Les El-Mâyâ n'ont avec eux que des bœufs; la route de leur contrée est étroite; il y a des fourrés d'arbres; si vous leur prenez leurs bœufs, ils causeront du mal aux Musulmans, car ils sont armés de lances et ont des flèches empoisonnées; ne leur prenez pas de bœufs. — Volontiers, dirent-ils. Puis il regarda la masse du butin : chaque homme avait deux cent mulets et esclaves. Alors l'imâm rassembla toute l'armée et dit : Qu'est-ce que ces bêtes de somme, ces mulets, ces esclaves que vous avez là réunis? où les emmenez-vous? — On lui répondit : Nous pensions les ramener dans notre pays; mais à présent, nous les conduisons où tu voudras. — L'imâm reprit : Avons-nous pour but la guerre sainte ou bien les bêtes de somme, les mulets, les bagages et les esclaves? Si tout cela reste avec vous, comment pourrez-vous combattre les polythéistes, si vous êtes occupés de tout cela? — Comment ferons-nous? — Je vous
[F° 44] ferai savoir ce que vous aurez à faire. Puis ils partirent [f° 44] et

1. Il ne paraît pas qu'il s'agisse ici du pays de Ouâdj ou Ouâg, situé au nord du Lastâ sur la rive gauche du Takazzé et à l'est du Samèn, mais comme on le voit par divers passages du *Fotouḥ*, d'un canton voisin du Choa, près de Dabra-Bĕrhân, sur la rive gauche de l''Aouâch; il avait pour gouverneur Fan'il; un de ses patrices, Oumdân, fut vaincu et tué par Zaḥarbouï; le pays fut soumis sans combat par Modjâhed; un des principaux patrices, Eslâm-Daḥar, gendre d'Eskĕndĕr, fit sa soumission à l'imâm établi à Doudj; un autre, Yonâdab, alla par le Damot, retrouver le roi dans l'Angot. Le Ouâdj était voisin du pays de Ganz et des El-Mâyâ. La soumission d'Eslâm-Daḥar ne dura pas. Au retour d'une expédition contre le Bâli, l'imâm envoya contre lui le vizir Modjâhid, qui le vainquit; il périt dans le combat et le Ouâdj fut soumis de nouveau (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. A.-P. « *Les Musulmans marchèrent dans la Maya* (*Al-Maya*), » p. 162.

ils arrivèrent à un chemin étroit entre les montagnes. L'imâm marchait en tête de l'armée; il s'arrêta sur la route resserrée jusqu'à ce que les soldats arrivèrent près de lui. Il leur dit alors : Jetez ce que vous avez dans les mains, que personne ne voyage qu'avec sa mule sur laquelle il chargera ce qu'il a d'esclaves : c'est assez : quiconque me désobéira, je lui trancherai la tête. Alors ils jetèrent dans le pays d'El-Mâyâ tout ce qu'ils possédaient, avec des pleurs et des cris. L'imâm se tient debout sur le chemin depuis le dhohr jusqu'à la prière de l''aṣr, tandis que les gens jetaient tout à côté de l'armée; la vallée et les routes furent remplies d'esclaves et de bagages qu'ils portaient comme des ânes[1]. Ensuite on se mit en route et on entra à El-Marzir[2], qui fait partie du pays d'El-Mâyâ, au pied de la montagne de Zeqâlah[3]. Il y avait là une très grande église. En tête de l'armée marchait le vizir 'Addolé. Quand il fut proche, les soldats s'élancèrent à toute bride, tuant et prenant des chevaux et des étoffes. Les gens du pays étaient les gardiens de l'église; à l'approche des Musulmans, ils prirent le mobilier de l'église et les étoffes et les emportèrent dans la montagne. Les cavaliers musulmans les rejoignirent, les tuèrent et enlevèrent les objets et la soie. L'imâm et l'armée arrivèrent à la suite, campèrent près de l'église et y mirent le feu pendant la nuit. Le roi d'Abyssinie était à une distance de deux journées, ignorant que les Musulmans étaient arrivés jusqu'à l'église. Il vit l'incendie pendant la nuit, et reconnut qu'ils se dirigeaient contre lui. Alors il envoya un message au patrice Ouasan-Sagad qui était dans le Dâmot pour lui dire : Viens me rejoindre, car les Musulmans marchent contre moi. Il envoya de même vers Our'aï-'Othmân, gouverneur d'Ifât, qui embrassa l'islamisme après avoir été baptisé malgré lui, car après qu'il avait été fait prisonnier, le roi l'avait fait baptiser. Our'aï-'Othmân et le messager se

1. Cette dernière phrase manque dans A.-P. Tout ce passage est abrégé dans N. (p. 54-55).

2. C : *El Marzin*; A.-P. : *Madbara.* Ce nom manque dans N.

3. Une note marginale du Manuscrit ajoute : *aujourd'hui Ṭaqâlah.*

mirent en route avec une armée considérable pour rejoindre Ouanâg-Sagad. Quant à Ouasan-Sagad, il était loin du roi, dans le Dâmot.

Quant aux Musulmans, ils partirent de Zeqâlah et entrèrent dans le pays de Lâlibalâ[1], dans le pays de Faṭagâr, et campèrent sur le fleuve Doukham pour marcher sur Bâdeqé. Ils pensaient que le roi s'opposerait à eux pour les empêcher d'entrer dans cette ville royale comme il avait fait lors de l'expédition de Chëmbra-Kouré. Nous entrerons à Bâdeqé, dit l'imâm, et quand le roi viendra à nous, nous lui livrerons bataille. Mais quand les Musulmans arrivèrent au fleuve Doukham, ils virent un incendie brûler au milieu de la ville. L'imâm manda le patrice Ḥaïbi qui s'était fait musulman et lui dit : Où est ce feu? — Il vient de la ville royale de Bâdeqé. — Sais-tu pourquoi on l'a allumé, demanda Aḥmed? — Non, mais passons la nuit ici, et demain matin il nous arrivera des renseignements. Tandis qu'ils étaient à réfléchir sur l'affaire de l'incendie, des marchands musulmans qui habitaient Bâdeqé vinrent les rejoindre; ils avaient intercepté de l'argent envoyé au roi et l'apportaient à l'imâm[2]. Il les interrogea sur la cause de l'incendie des maisons et sur le roi; ils lui répondirent : Il est dans la terre de Gebergé; quant à l'incendie, il a donné l'ordre suivant à un de ses patrices : Va à Bâdeqé, brûle mes maisons et celles de mes frères avant que les Musulmans ne te devancent; ils n'y mettront pas le feu et ne pourront pas dire : Nous avons incendié la maison du roi; je les préviendrai en la brûlant; quant à l'église, ne la brûle pas, car cela n'est pas permis dans nos livres. — Le patrice qu'il avait envoyé y a mis le feu comme vous voyez.

Le lendemain, l'imâm envoya un détachement commandé par le Farachaḥam 'Ali, surnommé Ankarsaḥ; il avait avec lui

1. Cet endroit ne doit pas être confondu avec celui du Lastâ où étaient les églises taillées par le roi du même nom.

2. A.-P. : *un parchemin qui avait appartenu au Roi et qu'ils avaient coupe* (p. 169); Nerazzini : *che portarono molto ciaṭ rubato al re* (p. 55).

Mattân le Ṣomâli. Aḥmed leur dit : Brûlez l'église. Ils partirent, arrivèrent à Bâdeqé et incendièrent l'église ; il y avait de l'or à ses créneaux et au-dessus s'élevait une croix d'or rouge. Ils enlevèrent l'or, mirent le feu, pillèrent les étoffes que les chrétiens avaient laissées dans la ville dans trois fosses. Pour de l'or ils n'en trouvèrent qu'à l'église. L'imâm et son armée partirent de Doukham et arrivèrent à Andotnah[1], ville du roi Ouanâg-Sagad. Il y avait là une maison appartenant au roi d'Abyssinie où se trouvaient des peintures : des images de lions, d'hommes, d'oiseaux peintes en rouge, en jaune, en vert, en blanc et en d'autres couleurs. Les Musulmans entrèrent dans cette demeure, admirèrent ce qu'elle contenait et la brûlèrent. Le roi d'Abyssinie vit l'incendie qui consumait sa maison : il n'était qu'à une étape. Il ressentit de la colère et un violent chagrin, plus que précédemment, lors de l'incendie de ses maisons à Bâdeqé, et il dit à ses patrices : Ces Musulmans sont entrés dans mon pays et ont brûlé ma demeure ; je préfère mourir que les voir agir ainsi. Alors il pleura, puis réunit ses troupes, rassembla ses soldats, les mit en ordre ; ils équipèrent leurs chevaux, revêtirent leurs armures et marchèrent contre les Musulmans dont ils étaient séparés par l''Aouâch qui coulait entre eux. Quand le chien d'Abyssinie arriva au fleuve, celui-ci était rempli d'eau, en sorte que nul des Musulmans ni des infidèles ne pouvait le passer. Le roi disposa ses troupes, rangea son armée et se tint en amont de l''Aouâch. Les nôtres ignoraient que ce fleuve coulait à pleins bords ; des éclaireurs partirent et reconnurent qu'il était plein d'eau ; ils virent

1. Peut-être l'Andotnah de la Chronique est-il, comme l'a supposé Nerazzini (p. 56, note 1), l'Antoto actuel, une des résidences royales du Choa, où il existe encore des ruines d'anciennes constructions en pierre (cf. Harris, *The Highlands of Ethiopia*, t. II, p. 198-199 ; Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 196-204). Cependant, il faudrait admettre que les Musulmans étaient alors sur la rive gauche de l''Aouach. Faut-il admettre que le chroniqueur ait ensuite oublié de dire qu'ils repassèrent cette rivière, ou croire que l'armée éthiopienne était déjà sur la rive droite ?

de loin l'armée où se trouvait le roi, rangée en bataille. Ils revinrent informer le vizir 'Addolé de la présence des chrétiens. Il alla trouver l'imâm et lui apprit ce que lui avaient rapporté les
[F°45] éclaireurs [f° 45] sur les infidèles. Alors l'imâm envoya trente cavaliers musulmans pour avoir des renseignements exacts sur les chrétiens; parmi eux étaient 'Abd en-Nâṣer (qui fut depuis (gouverneur du Ganz, Bechârah, Cham'oun, 'Ali Ouarrâdi, Ṣabr ed-din et leurs pareils. Arrivés à l''Aouach, ils virent l'armée des infidèles sur le bord du fleuve, de l'autre côté. Ils échangèrent des injures; puis les Musulmans vinrent trouver l'imâm et l'informèrent de ce qu'ils avaient vu, de ce qui s'était passé et que l''Aouâch coulait à pleins bords. Aḥmed leur demanda : Qui est à leur tête et les commande ? Le roi en personne est avec eux. Alors les Musulmans délibérèrent entre eux et l'imâm leur dit : Nous passerons cette nuit ici et nous enverrons des soldats rassembler des vivres ; demain, s'il plaît à Dieu, nous marcherons contre eux ; si nous trouvons une route, ce sera bien ; sinon, nous les attaquerons avec notre artillerie. — Très bien, répondirent-ils. Alors il rassembla des troupes et envoya une partie d'entre elles rassembler des vivres. Quant au roi d'Abyssinie Ouanâg-Sagad et à son armée, ils restèrent en amont de l''Aouâch jusqu'au coucher du soleil, puis ils se dirent : Nous n'avons pas de chemin pour arriver aux Musulmans, ni ceux-ci pour arriver à nous ; allons dans le pays de Ouarabba [1], nous nous y établirons. Ils partirent pour cet endroit [2].

Quand les polythéistes partirent des bords de l''Aouâch, la panique et la crainte s'emparèrent de ceux qui étaient à l'arrière-

1. Le pays de Ouarabba était situé près du Ouadj, du Gebergé et du Chadjarah ; il s'y trouvait des richesses provenant de donations faites à une église par le roi Eskëndër. Le mueddin de l'imâm, Kebir Moḥammed, périt en voulant s'en emparer. Cette province fut conquise par Ya'qim qui, après avoir vaincu le patrice Aklil, établit sur les chrétiens du pays un tribut annuel d'or, de froment, de miel et de graisse.

2. Ce passage est résumé dans Nerazzini (p. 56).

garde; ils avaient avec eux huit canons qu'ils jetèrent sur la route. Pour les Musulmans, comme la pluie tombait, ils retardèrent leur départ de deux jours. Le troisième, ils se mirent en chemin, arrivèrent près de l'ʿAouâch qu'ils trouvèrent rempli d'eau et s'arrêtèrent. L'imâm envoya le Garâd Djouchah pour ramasser des vivres; il partit avec des soldats, et ils arrivèrent au-dessus de Berârah[1]. Il y avait là une église construite par le roi précédent nommé Nâod fils d'Admâs, de laquelle les Musulmans n'avaient pas connaissance. Ils n'étaient venus que pour enlever des bœufs et des provisions. Arrivés à l'église, ils la trouvèrent pleine d'or; il y avait des plaques d'or, des vases d'or et d'argent, des étoffes de soie; ils firent un butin considérable et revinrent trouver l'imâm qui était en amont de l'ʿAouâch. Il les interrogea sur le pays et leur demanda s'ils avaient rencontré un parti ennemi. Ils lui répondirent : Les infidèles sont de l'autre côté, au-dessus de l'ʿAouâch; tout le pays est rempli d'or et d'argent; ses montagnes, ses vallées et ses églises sont remplies d'or, d'argent et de soie. — Nous verrons s'ils disent la vérité, dit Aḥmed; puis il manda un individu nommé Merdjaï-Naṣr qui avait été pris à Zari; il avait embrassé l'islâm et sa conversion était sincère. Merdjâï-Naṣr se présenta, et l'imâm l'interrogea sur le pays et ce qu'il contenait. Tes compagnons ont dit vrai, répondit-il; ce pays est rempli d'or et d'argent; toutes les richesses des chrétiens s'y trouvent, car ils ne savent pas qu'aucun Musulman soit arrivé là; aussi s'y croient-ils en sûreté avec leurs richesses. Alors l'imâm leur dit : Chacun gardera ce qu'il prendra. Les nôtres firent des incursions dans le pays, tuant les hommes et les moines.

En effet, les polythéistes n'agissent que par les ordres de ces derniers, quand ils leur ordonnent de faire du dégât et les encouragent à combattre les Musulmans. Ils réunirent ensuite un

1. Var. Abrârah ou Habrârah. C'est peut-être le Barara mentionnée comme voisin du Dâmot dans un itinéraire abyssin de 1523 (cf. Conti-Rossini, *Note etiopiche*, p. 15).

butin considérable d'or, d'argent et de soie; les nôtres étaient dispersés dans le pays occupés à ramasser des richesses; l'un revenait avec du butin, l'autre partait pour en faire; ils passèrent quelque temps de la sorte. Puis l'imâm fut atteint d'une maladie qui s'aggrava pendant le mois de ramadhân : il resta vingt jours sans bouger. Les Musulmans pleuraient à cause de cette maladie et priaient humblement Dieu très-haut. Pendant qu'il était malade, ils firent un butin considérable, l''Aouâch baissa, l'eau diminua et des cavaliers passèrent le fleuve, tandis que l'imâm restait dans le camp. Ils prirent les canons que les infidèles avaient abandonnés et, pendant vingt jours du mois de ramadhân, ils s'emparèrent d'une quantité considérable d'or, d'argent et de soie : grands et petits devinrent riches; il n'y avait plus de pauvreté parmi eux. Ils brûlèrent une grande église appartenant au patriarche, le père (spirituel) des polythéistes : car ceux-ci ne maintiennent leur religion que par un patriarche venu d'Égypte : ils donnent pour l'acheter au maître de ce pays mille onces d'or : c'est un chrétien qui est leur est chef et ils l'appellent *Abouna*[1]. Le roi n'agit que

1. C'est encore la coutume de nos jours, depuis le temps de la conversion de l'Éthiopie, de faire venir d'Égypte un métropolitain consacré par le patriarche du Qaire. Peu à peu les présents faits à ce dernier se sont transformés en une somme d'argent, ce qui a fait considérer l'abouna comme un esclave acheté par son troupeau. Cf. Abou Ṣaliḥ, *The churches and monasteries of Egypt*, p. 132, 134 du texte, 285-286, 290 de la traduction; Tellez, *Historia geral de Etiopia alta*, p. 93; Godigno, *De Abbassinorum rebus*, l. I, ch. XXXII, p. 178-199; Dresser, *De statu ecclesiae et religionis in Aethiopiâ*, p. 26-27 (il reproduit les erreurs de Ṣaga-Zaab et d'Urreta, d'après qui le métropolitain était élu par les moines abyssins de Jérusalem, puis consacré par le patriarche copte); Ludolf, *Historia aethiopica*, l. III, ch. VII, § 4 : *Commentarius ad suam historiam*, p. 441-442; Legrand, *XVe Dissertation* à la suite de sa traduction de la *Relation historique d'Abissinie* du P. Lobo, p. 353-366; Harris, *The Highlands of Ethiopia*, t. III, p. 91, 132-133; Plowden, *Travels in Abyssinia*, p. 87-88; Raffray, *Abyssinie*, p. 306-307; G. Simon, *L'Éthiopie*, p. 249-251. — D'après une tradition, ce serait Takla-Hâïmânot qui aurait stipulé, lors du rétablissement de la dynastie salomonienne sur le trône d'Éthiopie, que le patriarche ne serait ni Éthiopien d'origine, ni élu par les Éthiopiens — reproduction d'un canon apocryphe du concile de Nicée (cf. Ludolf, *Commentarius*,

suivant ses paroles; les chrétiens, les prêtres et les moines l'honorent et n'agissent que par ses ordres. Quand il est irrité contre eux, il leur dit : Je vous retire votre religion, je déclare vos femmes divorcées, je vous interdis les boissons fermentées [1]. Quand

p. 442; Legrand, *IXe Dissertation*, p. 285-287; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. III, p. 361-363), afin de prévenir le danger qui pourrait résulter de l'isolement de l'Abyssinie et de maintenir son union avec l'Église copte. Il est à remarquer qu'aucune des biographies éthiopiennes que nous possédons de Takla-Hâïmânot, celle qui est en abrégé dans le Synaxaire (*ap.* Dillmann, *Chrestomathia aethiopica*, p. 36-39), celle qui a été publiée par M. Conti-Rossini (*Il Gadla Takla Hâymânot*) et celle qui a été résumée par le P. d'Almeida (*Vida de Takla-Haymanot*) ne mentionne cette stipulation. — Si elle a été réellement faite, ce qui n'est rien moins que prouvé, elle aurait simplement consacré un usage bien antérieur (cf. Conti-Rossini, *Appunti ed osservazioni sui re Zague e Takla Hâymânot*, p. 24, note 2), car nous voyons déjà, sous le khalife El-Mamoun, le LIe patriarche d'Égypte envoyer en Abyssinie un Abouna du nom de Jean (Maqrizi, *Khitat*, t. II, p. 494; Renaudot, *Historia patriarcharum jacobitarum*, p. 283). En 923-924, le patriarche Cosmas consacre comme Abouna un moine appelé Pierre : on trouve ensuite Daniel, envoyé par Philotée (981-1002); Sévère consacré par Cyrille (1078-1092) à la place d'un intrus, Abdon qui avait reçu le pallium du patriarche précédent, Christodule; en 1102 un moine du nom de Georges, chassé d'Abyssinie pour ses débauches; sous le patriarche Gabriel (1131-1146), un Abouna appelé Mikhâïl, etc. Cf. Renaudot, *Historia patriarcharum*, p. 336-341, 381-383, 461-462, 475, 510-511; mes *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 227-229; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie* (*Revue sémitique*, p. 1-6, 360-364, 76-85, 78-93). Il était impossible que des abus ne se glissassent pas dans cette institution, et les chefs de l'Église d'Éthiopie, surtout dans les temps modernes, n'ont souvent été que des gens d'une moralité douteuse, occupés uniquement à amasser des richesses à tout prix et à s'enfuir avec elles en Égypte. On connaît l'histoire de l'Abouna Salama (mort en 1867), que l'évêque catholique Jacobis, qui se croyait un profond politique, alla, sans souci de sa dignité, chercher au Qaire où il avait étudié dans une école fondée par un protestant anglais. La suite des événements, dont Jacobis fut la première victime, montra que cette tactique avait été aussi maladroite qu'inconvenante (cf. Apel, *Drei Monate in Abyssinien*, p. 27-31; Lejean, *Théodore II*, p. 41-44, 83-85, 194-195; Rohlfs, *Meine Mission nach Abessinien*, p. 121; Massaja, *Mes trente-cinq années de mission*, t. I, p. 100-107; Russel, *Une mission en Abyssinie*, p. 97-98, où les faits sont rappelés d'une manière incomplète).

1. Le texte porte *nebid'*, mais il s'agit évidemment de l'hydromel.

il leur a ainsi parlé, ils ne cessent de s'humilier devant lui, de le satisfaire avec des richesses et de jeûner jusqu'à ce qu'il leur dise : Je vous rends votre religion, vos femmes et vos boissons fermentées ; alors ils se réjouissent[1]. Ce patriarche étant mort, on le mit dans un cercueil au milieu de l'église. Quand les Musulmans arrivèrent, ils s'emparèrent de ce qu'elle contenait en fait d'or, d'argent et de soie, et la brûlèrent avec le cercueil où était le patriarche[2].

1. L'auteur décrit ici les effets de l'excommunication qu'un musulman comprenait assez difficilement. L'autorité de l'Abouna, quelque méprisable que soit celui qui occupe cette charge, est encore toute puissante. « Quoique l'Abouna copte jouisse de la puissance extraordinaire de lier et de délier, comme le Saint-Père, d'absoudre par un seul mot les crimes les plus horribles, de perdre par un seul mot celui qu'il hait, on doit cependant toujours penser que, dans la main d'un negous énergique, il n'est rien de plus qu'un instrument commode » (Rohlfs, *Meine Mission nach Abessinien*, p. 121) C'est ce qui arriva avec l'Abouna Salama, le plus indigne peut-être de tous les patriarches d'Abyssinie. « Pendant les dix premières années de son pontificat, il traitait les princes abyssins avec la morgue d'un parvenu qui se sent appuyé par les masses. On lui rapporta un jour que l'*itéghé* (impératrice) Menène, dans un moment d'humeur, l'avait appelé esclave, par allusion à la somme payée au patriarche d'Alexandrie (*sic*) pour sa nomination. Oui, dit Salama, je suis un esclave, mais un esclave de prix, puisque j'ai été payé 7.000 talaris. Si on mettait l'itéghé en vente au marché de Metamma, on ne trouverait pas 12 talaris pour elle. Avec Théodore, les rôles changèrent vite » (Lejean, *Théodore II*, p. 194-195). Suit l'anecdote édifiante d'un *Rds* envoyé exprès par Théodoros pour traiter le patriarche d'âne et de chien.

2. Depuis Zarêa-Ya'qob, le pays fut vingt-trois ans sans patriarche : ce fut seulement sous Eskëndër que, sur les instances du peuple, le roi en demanda un à l'Égypte. Le métropolitain lui en envoya deux dont l'un devait succéder à l'autre : le premier fut Abouna Ya'qob qui fut remplacé à sa mort par Abouna Marqos (Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. XCVIII, p. 121-122 ; Stanley of Alderney, *Portuguese embassy*, p. 253-256). Il faut supposer une lacune dans la liste des Abounas contenue dans un manuscrit du British Museum (Wright, *Catalogue of ethiopic manuscripts in the British Museum*, nº 396, 3, p. 320), car le prédécesseur de Marqos (VIII) y est nommé Matéouos (X). Quoi qu'il en soit, c'est ce Marqos qui visita Alvares et qui entretint avec lui et les Portugais de bonnes relations (*Verdadeira Informação*, ch. XCVI, p. 117-119 ; ch. CII, p. 126-127 ; Stanley of Alderney, *Narrative of the Portuguese embassy*, p. 245-248, 263-265 ; Conti-Rossini, *L'Omilia di Yohannes*, p. 5).

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE L'ABYSSINIE

(XVIe SIÈCLE)

PAR

CHIHAB ED-DIN AHMED BEN 'ABD EL-QÂDER

SURNOMMÉ ARAB-FAQIH

TRADUCTION FRANÇAISE ET NOTES

PAR

RENÉ BASSET

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

MEMBRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, FLORENCE ET LEIPZIG, ETC.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1900

FASCICULES IV-V.

Quant au roi d'Abyssinie, lorsque les Musulmans eurent passé l'ʿAouâch, qu'ils furent arrivés à Gebergé, qu'ils incendièrent sa demeure et qu'il vit le feu, ses patrices lui dirent : Voici que les Musulmans ont passé l'ʿAouâch et brûlé ta maison à Gebergé. Alors il ressentit de la crainte et de l'effroi, partit du pays de Ouarabba et arriva dans celui de Nazaradjâḥ (?), du côté du Dâmot et s'y arrêta. Ensuite, son patrice Ouasan-Sagad arriva du Dâmot, et le roi lui raconta ce que les Musulmans avaient fait, comment ils avaient ravagé le pays, brûlé ses églises et pénétré dans le territoire de Ouarabba. Il ajouta : « C'est un beau pays, une terre de blé, d'orge, de raisins et de fruits; il n'y en a pas une pareille en Abyssinie : c'est elle seule qui entretient le roi et son armée. » Ouasan-Sagad s'affligea à cause du Ouarabba; il ressentit de la colère et s'adressa au roi après avoir baisé la terre devant lui [fo 46], et dit aux patrices, [Fo 46] aux chambellans et aux courtisans : « Comment les Musulmans ont-ils pu vous traiter ainsi? Vos pères et vos aïeux sont morts avant vous; jamais aucun Musulman n'a pu leur faire ce que cet homme vous a fait, — il voulait parler de l'imâm. — Cela n'est arrivé que par votre tyrannie et votre injustice envers le peuple [1]. C'est ainsi que Dieu a donné à ces Musulmans qui ne vivent que de sauterelles l'avantage sur vous, et qu'ils ont ravagé malgré vous le Daouâro, le Faṭagâr, la ville royale de Bâdeqé et le territoire de Berârah, qu'ils ont brûlé votre père (spirituel) le patriarche, chef de la religion, et son église. A présent, ils sont entrés dans le Ouarabba qui est le paradis de notre nation; ils ont vu ses richesses et ses fruits et ne l'abandonneront pas. »

Quand les patrices entendirent les paroles de Ouasan-Sagad, leur chef, ils s'affligèrent et pleurèrent en disant : « Nous n'attendions que toi. A présent que tu es arrivé, nous mourrons avec toi et nous combattrons les Musulmans devant toi. » Il était très

1. Tout ce qui précède est ainsi abrégé dans Nerrazzini : *Questo è un castigo di Dio* (p. 17).

honoré chez eux et ils le craignaient plus que le roi; il était juste selon leurs lois et leur livre; ils l'avaient surnommé dans leur langue *le Père des pauvres*. « A présent, leur dit-il, ce qui est passé est passé; soyez désormais des hommes et combattez pour la prospérité du roi, pour votre religion et votre pays. » Puis il écrivit à l'imâm une lettre où il lui disait, après avoir mentionné en tête son infidélité et son impiété, et tout ce qu'il voulut : « Ensuite, vous êtes musulmans et nous sommes chrétiens; nous avions marché contre votre pays et nous l'avions ravagé et brûlé; à présent, Dieu vous a donné l'avantage sur nous; mais la victoire n'est pas perpétuelle : que ce que tu as fait te suffise; retourne dans ton pays. Tu te répètes en toi-même : J'ai mis le roi en déroute à Chëmbra-Kouré; j'ai fait telle et telle chose à Anṭâkyah et à Zari; j'ai exterminé les troupes royales. Mais maintenant ne t'abuse pas; les troupes du roi sont redevenues comme auparavant; à présent, il a avec lui une nombreuse armée, telle que tu n'en as point vu ni connu jusqu'ici : ce sont les gens du Gourâgué[1],

1. Le Gourâgué occupe une des *deugas* les plus vastes de l'Éthiopie : il est situé sur la rive droite du haut 'Aouach et la rive droite de l'Omo, qui le sépare du Zëndjéro : c'est sur son territoire que se trouve le fameux lac Zouâï dont il sera question plus loin. Avant sa récente soumission par Menilek, il se divisait en plusieurs confédérations indépendantes qui avaient conservé le christianisme malgré leur séparation d'avec le royaume d'Éthiopie et qui étaient souvent en guerre entre elles, ce qui favorisait le commerce des marchands d'esclaves (cf. Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 93; Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 72-73). Ces tribus étaient les suivantes : Tchaha, formant une association de vingt-quatre groupes gouvernés par un chef fourni successivement chaque année par chacun d'eux : Morahid, Ouaramnaz, Iftanbus, Namaqua-Dangoz, Yamaga-Quaya, Yatroga, Namazar, Ouanata, Yabataraq, Yadabe, Agama, Yagoubbat Zatoua, Intabour, Gadarahadan, Yatchireb-Sab, Matangar-Maña, Yamochat, Dabat-Yadangaz, Dabat-Yadeba, Yahad). Cette liste donnée par Ant. d'Abbadie (*Géographie de l'Éthiopie*, p. 332) diffère de celle qui est fournie par M. Mondon-Vidailhet (*Les dialectes éthiopiens du Gouraghé*, p. 169) : Aja (ou Eja), Akrir (ou Akril), Ghiëtâ, Gouraro, Yhor, Mägär, Gourâ et Ennemor, auxquels on rattache les Aghamja, les Entagañ, les Itchiret (ou Etcharit) et les Moher (ou Mougour). Les autres tribus Gourâgués sont les Nourannâ,

les Damo, les Olanê au-delà des Soddo-Galla, les Oulbarâ et les Selti au-delà du lac Zouâï, les Gogot ou Ourib parlant le kounnâ et les Moskan. Les Kabiénâ, tribu musulmane, prétendent être venus du Harar, quoique originaires du Tigré et avoir été établis dans le pays par 'Abd el-Qâder (ou Abou 'l-Qâder), frère de l'imâm Ahmed Grâñ (Mondon-Vidailhet, *Les dialectes éthiopiens*, p. 169). Ce dernier détail est inexact, car Aḥmed n'eut que deux frères : Aboun et Moḥammed, et, bien plus, on ne rencontre aucun personnage du nom de 'Abd el-Qâder dans l'histoire de la conquête de l'Abyssinie. On trouve aussi sur ce territoire des tribus gallas, avec lesquelles les Amaras du Gourâgué étaient souvent en guerre : Kekou, Soddo, Djilli (cf. Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 432-433; Bianchi, *Alla terra dei Galla*, p. 253-302). Les Éthiopiens donnaient le nom d'Amara aux populations restées chrétiennes avec un clergé, des livres et des églises (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 251). La langue des Amara du Gourâgué appartient au même groupe que l'amhariña et le harari; elle a été étudiée pour la première fois par Mayer, *Kurze-Wörtersammlung in englisch, deutsch, amharisch, gallanisch, guraguesch*; puis par Chiarini *ap.* Cecchi, *Da Zeyla alla frontiere del Caffa*, t. III; par Prætorius, *Die amharische Sprache*, appendice, et M. Mondon-Vidailhet, *Les dialectes éthiopiens du Gouraghé*; cf. sur le domaine de la langue gourâgué (ou couragué) la carte linguistique de Borelli (*Éthiopie méridionale*, p. 409). Ce nom n'apparaît pas dans la nomenclature géographiqne de l'ancienne Éthiopie : c'est cependant à Mëdra-Këbr, sur les confins du Gourâgué, où il est encore vénéré aujourdhui, tant par les Gallas que par les Amara, que mourut le célèbre Abbo (Taurin-Cahagne, *ap.* D'Abbadie, *Géoagraphie de l'Éthiopie*, p. 292). Au commencement du règne de Lëbna-Dëngël, le P. Alvares qui visita ce pays avec la cour d'Éthiopie fait un tableau peu flatteur de ses habitants qu'il dépeint comme des sauvages et des meurtriers. Il ajoute qu'on ne pouvait tirer aucun esclave de cette région, car ils se laisseraient mourir ou se tueraient plutôt que de servir un chrétien (*Verdadeira Informação*, ch. CXI, p. 150-143; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy to Abyssinia*, p. 233-235; Conde de Ficalho, *Viagem de Pedro da Cavilham*, p. 266). Au XVIe siècle, il était encore habité par des païens (*feiticeiros*) qui devinaient par les entrailles des animaux sacrifiés et faisaient en sorte, par leurs artifices, que le feu ne semblait pas les brûler : « ils tuent un bœuf avec certaines cérémonies et s'étant oints avec la graisse, ils font allumer un grand foyer où ils paraissent entrer et s'asseoir sur une chaise sans éprouver aucun dommage du feu, et là répondent aux demandes. » Sous Galâoudéouos, le Gouragué payait en tribut annuel deux lions d'or, trois lionceaux d'or, des poules et des poulets de même métal, mille bœufs vivants, plusieurs peaux de lions, d'ours et d'élans : on trouvait dans ce pays beaucoup de civette, de sandal, d'ébène et d'ambre (Bermudez, *Breve Relação*, ch. XLIX, p. 101-102; La Croze, *Histoire du christianisme d'Éthiopie*, p. 222-223). Au XVIIe siècle, ces légendes sur l'incombustibilité des gens du Gouràgué avaient encore cours

du Gâfât[1], du Dâmot, de l'Enâryâ[2], d'Ez-Zeït[3], du Djimma[4] et leurs

dans l'Afrique orientale (Le P. J. dos Santos, *Histoire de l'Éthiopie orientale*, p. 176). A cette époque, il était encore gouverné par un choum qui relevait au moins nominalement du nëgouch (Ludolf, *Historia aethiopica*, l. II, ch. XVII, § 6). Ce fut en 1875 que Menilek vainquit les tribus de ce pays et s'empara de cinq districts à *nagarit* (timbales), Qapèna, Oualane, Gadabalo, Afso et Mokir (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 245). Cf. aussi sur le Gouràgué Chiarini *ap.* Cecchi, *Da Zeila*, t. II, p. 77-109.

1. Le Gâfât était situé près du Godjâm, sur les deux rives de l'Abâoui (Ludolf, *Historia aethiopica*, l. I, ch. III, § 30; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 361). Aujourd'hui ce nom, beaucoup plus restreint, ne s'applique plus qu'à un district sur la rive gauche de ce fleuve. Ses habitants parlaient, suivant Ludolf, un langage mêlé d'ambariña et très difficile à comprendre sinon après un long exercice (*Historia aethiopica*, l. I, ch. XV, § 43), et d'après Bruce, ils avaient plusieurs langages distincts (*Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. III, p. 294, 393). Le nom de Gâfât est cité dans les chants en l'honneur de 'Amda-Ṣyon I (Guidi, *Le canzoni geez-amariñña*, VIII, v. 27, p. 63) et de Zarëa-Ya'qob (Guidi, *op. laud.*, XI, v. 40, p. 64). On voit qu'au XVIe siècle, ce pays était habité par des tribus indépendantes, car tandis que les troupes de Gâfât qui étaient placées sous le commandement d'Our'aï 'Othmân le suivirent dans sa trahison, ses habitants résistèrent aux Musulmans et s'allièrent à ceux du Kambât pour combattre 'Abd en-Nâṣer : une partie fut vaincue et soumise à la capitation. D'autres, chez qui le patrice Dâragot ou Daḥargoïta chercha un refuge en quittant le Dâmot, refusèrent de l'accueillir et lui firent subir une défaite dans laquelle périrent ses trois fils et presque tous ses cavaliers : puis, gagnés par ceux des leurs qui servaient dans l'armée du vizir 'Addolé, ils firent leur soumission aux Musulmans. Le patriarche Bermudez prétend avoir été nommé gouverneur du pays des Gâfât durant sept mois, pendant une expédition de Galâoudéouos contre les Gallas : c'est dit-il, une nation barbare, qui habite au milieu de montagnes fort hautes et escarpées (*Breve Relação*, ch. XLIV, p. 87-88; La Croze, *Histoire du christianisme d'Éthiopie*, p. 198-200). Il ajoute plus loin : le pays de Gâfât est rempli de plaines fertiles et spacieuses; il y existait, à ce qu'ils racontaient, un bois invisible et qui rendait les gens tels. Leur contrée produisait beaucoup d'or ; Galâoudéouos y fit une expédition pour les obliger de lui payer tribut et de le reconnaître comme souverain (Bermudez, *Breve Relação*, ch. L, p. 102-103; La Croze, *Histoire du christianisme d'Éthiopie*, p. 223-226).

2. L'Enâryâ est situé sur les deux rives de l'Omo supérieur ou Gibié qui y prend sa source et sur la rive droite de la Didesa que D'Abbadie (*Géographie de l'Éthiopie*, p. 79) considère comme le même mot que *Nil* (!); il est couvert de montagnes, dont les principales sont : Mandjillo, au centre du pays, Sasoula, Gabana, Montekossa, Djedjilla ; les principales villes : Sounto, Lako,

pareils, parmi les serviteurs du roi en plus grand nombre. A pré-

Genna, Kossa, Gerouke, Affate, Sabba Sigaro ; le principal commerce, après celui des esclaves, est celui du café et du musc ; le marché le plus important est celui de Saqa, sur le Gibié, d'où l'on aperçoit le lac de Tchallalaki, lequel, suivant la légende, aurait enseveli une ville ancienne et tous ses habitants, sauf une femme, pour avoir refusé l'hospitalité à Jésus-Christ (Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 83-85, 86-90 ; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 63 ; René Basset, *Les villes englouties*, n° CXXVI, *Revue des Traditions populaires*) Une caste de l'Enâryâ est probablement formée d'une population primitive antérieure aux Amara et aux Gallas : on lui donne le nom de Ouata ; leurs traits sont ceux des nègres. Ils vivent en parias, servent d'exécuteurs des hautes œuvres, se nourrissent de la chair d'animaux réputés impurs, comme les éléphants, les singes, les sangliers et les porcs. Personne ne mange ce qu'un Ouata a touché ou n'entre dans sa maison sous peine de souillure ; ils sont esclaves du roi et des grands et ont le privilège de n'être pas vendus ; on peut les considérer comme les mêmes que les Ouayto. près du lac Tsana (Le P. des Avanchers, *ap.* D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 266 ; Massaja, *Lectiones grammaticales*, p. 249). Ce pays est déjà mentionné dans les chants amhariñas parmi ceux qui étaient soumis à Yësḥaq, de 1412 à 1428 (Guidi, *Le canzoni geez-amariññā*, II, v. 39, p. 56). Au temps de Grâñ l'autorité était entre les mains d'un esclave du Dâmot. il livra à 'Addolé le patriarche Balaou-Sagad, frère d'Eslâmo, qui y avait cherché un refuge et fit sa soumission aux Musulmans (cf. *Fotouḥ el-Ḥabachah*, passim). Après Grâñ les rois d'Ethiopie ne paraissent pas avoir reconquis cet État, car ce fut la 21ᵉ année du règne de Malak-Sagad (Sartsa-Dëngël) que ce prince fit une expédition dans l'Enâryâ et en tira un tribut d'or considérable (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p, 24, 118). Il y fit une seconde expédition et y rétablit le christianisme (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 120 ; Conti-Rossini, *Di un nuovo codice*, p. 17, 21). Ce renseignement fourni par les annales indigènes est confirmé par le P. d'Almeida ; il ajoute que les habitants de l'Enâryâ, qui étaient tous païens, furent baptisés. C'est dans ce pays dont le choum se nommait Guamtcho que Ya'qob, fils et successeur de Malak-Sagad, exila son premier ministre Za-Sëlasé, mais, déposé par Za-Dëngël, il fut lui-même envoyé dans l'Enâryâ, d'où il revint combattre Sousnyos qui avait détrôné Za-Dëngël et mourut à Bartcho (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 124, 127 ; Conti-Rossini, *Di un nuovo codice*, p. 19, 24, 26 ; Pereira, *Chronica de Susenyos* p. 48-49, 53, 112, 178, 193, 194 ; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Règne de Ya'qob*, *Revue sémitique*, p. 355, 363). En 1602, ils reçurent pour roi de la main du nëgouch, Emana-Krëstos, fils de Bénâro, qui paraît avoir succédé à Guamtcho. Ce dernier reçut le P. Antonio Fernandez qui voulait repartir par Mélinde ; mais il ne marqua aucun empressement à favoriser ce voyage qu'il

sent, retourne dans ton pays avec ton butin et ton or. Si tu re-

réussit à faire échouer en modifiant l'itinéraire. (Le P. d'Almeida *ap.* D'Abbadie, *Géographie de l'Ethiopie*, p. 366-370). Bénâro fut plus tard assassiné par les gens de l'Enâryâ à cause de sa cruauté, mais Sousnyos y envoya pour rétablir l'ordre une troupe de Turks, commandée par Moṣṭafa-pacha qu'il avait à sa solde (Pereira, *Chronica de Susenyos*, p. 239-240). On le considérait comme un des vingt-six royaumes de l'Abyssinie, et il était peuplé de païens et de chrétiens (Godinho, *De Abbassinorum rebus*, p. 15; Ludolf, *Historia aethiopica*, t. II, ch. XVII, 52). Quoique les Gallas n'y eussent pas pénétré, leurs conquêtes l'avaient isolé du reste de l'Abyssinie, car nous ne trouvons plus de mention de l'Enâryâ que sous Iyâsou I qui, dans la 22e année de son règne, fit une expédition contre les Gallas Mætcha qui avaient ravagé le pays des Gibés et de l'Enâryâ. Ce dernier État devait être indépendant, car le nëgouch, après avoir visité l'église et le marché, reçut du roi un présent de léopards et de chevaux et partit (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Ethiopie*, p. 55, 165-166). Comme dans toutes les provinces abyssines du sud, au XVIe siècle, l'Enâryâ, pendant son indépendance, était entouré d'une enceinte de défense, percée de portes. Au commencement de ce siècle, il fut envahi par les Gallas Limmou qui en occupèrent une partie : de là vient le nom de Limmou-Enâryâ. D'après une tradition, neuf fils (tribus) de Limmou sur dix s'établirent dans ce pays : le dixième occupa la rive de l'Abbaï : la famille royale de l'Enâryâ alla s'établir à Gara, puis dans le Kaffa (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 142; Massaja, *Lectiones grammaticales*. p. 253, note 2). La tradition nomme le conquérant Téso, fils d'un Galla et d'Elikki, sœur d'un musulman nommé Sa'id. Il eut pour successeur Boko, qui resta païen, mais son fils Bofoun embrassa l'islâm (Harris, *The highlands of Ethiopia*, t. III, p. 53-55). En 1841, l'Enâryâ avait pour roi Ipsa, fils d'Abba Gomol, qui résidait généralement à Garouka : il était surnommé Abba Bagibo du nom de son cheval et mourut en 1861 (cf. Paulitschke, *Ethnographie Nord-Ost Afrika*, t. II, p. 242; Soleillet, *Voyages en Éthiopie*, p. 221-230 ; Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 274-278 ; D'Abbadie, *Géographie de l'Abyssinie*, p. (22), 21, 50, 156, 256, 257, 366). Depuis, le pays fut soumis par Menilek. La langue parlée est le galla.

3. Le texte ne porte pas de points diacritiques. La leçon Ez-Zeit est donnée par D'Abbadie-Paulitschke et Nerazzini. Le pays de Zèt est placé, sur la carte de Ludolf, au nord-ouest du Gouragué et au sud du Dâmot, entre l'Abbâï et le Zebee. La leçon Ezzif (C) ne donne pas de résultat.

4. Le Djimma est située entre le Gaudjeb au sud, le Gibe-Djimma au nord, l'Enâryâ au nord-ouest, le Zëndjéro à l'est. D'après la relation du P. Antonio Fernandez, il semble que la plus grande partie du Djimma actuel faisait partie du Zëndjéro. En parlant de ce dernier royaume, il dit : Le fleuve Zebee, dont nous avons déjà parlé, contourne presque entièrement ce

fuses, nous nous rencontrerons samedi. C'est moi qui jadis ai tué ton frère, le Garâd Aboun, fils du Garâd Ibrahim; il était plus âgé que toi. J'ai mis son armée en déroute à plusieurs reprises. Ne crois pas que je sois comme les patrices que tu as rencontrés auparavant : je suis Ouasan-Sagad. » Il fit partir la lettre, et le messager arriva près du vizir 'Addolé.

A ce moment, l'imâm était malade. Le vizir alla le trouver, le mit au courant et lui dit : « A présent, comment allons-nous faire? Si le messager vient jusqu'à toi et te voit en cet état, il en informera ses compagnons et leur cœur en sera affermi. » Un des assistants dit alors : « Ton cousin Zaḥarbouï Moḥammed siégera à ta place : quand l'envoyé viendra, nous lui dirons : Voilà l'imâm. » D'autres reprirent : « Cet avis n'est pas bon, car la plus grande partie des polythéistes le connaît. Quand le messager sera de retour et dira : Je l'ai vu et je l'ai abordé, on lui demandera : Comment est-il? S'il fait le portrait de ton cousin, ils reconnaîtront la différence et diront : L'imâm est mort, et ils ont mis à sa

royaume et en fait une sorte de péninsule (D'Abbadie, *Géographie de l'Abyssinie*, p. 374). C'est à Djirèn que se trouve le palais du roi. « Il se compose de cinq enceintes successives faites d'éclats de bambou entrelacés. Elles n'ont pas une forme régulière. La première, très étendue, est destinée aux soldats; la seconde, aux voyageurs hébergés par le roi; les autres sont réservées à Abbâ Djifar et au nombreux personnel de la maison royale. » L'aristocratie est aujourd'hui musulmane, mais M. Borelli a découvert près de Bourkoullo, dans un endroit aujourd'hui désert, les restes d'une ancienne église sur le territoire du royaume de Garo maintenant détruit. On voit encore au nord de Djirèn une montagne qui porte le nom caractéristique de Garima (cf. Solleillet, *Voyages en Éthiopie*, p. 170-184; Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 280-324, 333-341). Les Gallas y fondèrent, il y a un peu plus d'un siècle, comme dans l'Enâryâ, un État qui eut pour premier souverain Abbâ Faro. Après lui régnèrent Abbâ Maghal, Abbâ Rago, Abbâ Djiffar I, Abbâ Rébo, Abbâ Bocca, Abbâ Gomol ou Gômo qui conquit le Garo et une partie du Zëndjéro; il mourut au retour d'une expédition contre ce dernier pays : suivant une tradition, c'est le sort de tout roi du Djimma en guerre avec le Zëndjéro. Sous son successeur Abbâ Djiffar II, que visitèrent Soleillet et Borelli, le Ras Govanna rendit le pays tributaire de Ménilek. La langue parlée est le galla (Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 433-434).

place celui qui répondait à ce signalement : ce n'est pas là un bon conseil. Que l'imâm revête sa tunique et ses vêtements; qu'il surmonte sa maladie et qu'il s'asseoie; le messager entrera chez lui ». — « Quel excellent avis est le vôtre », dit Aḥmed.

Le lendemain, les Musulmans se réunirent, se mirent en rang, étalant leurs armes, leurs chevaux et leurs boucliers sur le pied de guerre. Le messager entra, donna la lettre à l'imâm qui en prit connaissance et informa les Musulmans de son contenu. Alors un des nôtres, appelé Balaou 'Abdou, dit à l'envoyé : « Répète ceci à ton maître : Quant à ce que tu nous a mentionné en fait d'esclaves, gens du Dâmot et du Gourâgué, nous savons ce dont ils sont capables; leur seule occupation est de labourer, de couper des arbres et de porter du bois dans notre pays; ils ne savent ce que c'est qu'un combat et n'en ont jamais vu. Ne nous effraie pas avec des esclaves, car nous les connaissons. Pour toi, si tu es tel que tu le prétends, nous sommes dans ta terre et dans ton pays, combats pour eux. » Puis l'émir Ḥosaïn[1] se leva et dit : « Répète ceci à ton maître : Quant à la prétention de nous combattre samedi, nos cheikhs nous ont appris que tu seras tué ce jour-là; il n'y a pas de doute là-dessus, s'il plaît à Dieu. » L'imâm s'adressa alors à l'envoyé : « Dis à ton maître que nous le poursuivons partout où il est; que nous le poursuivrons encore; quant à sa prétention de nous renvoyer dans notre pays, c'est une chose dont nous sommes pas d'avis. Pour le combat, c'est notre désir et notre volonté. Nous n'avons rencontré personne avec qui lutter; si tu es un homme, défends contre nous la richesse du roi. Quant à ce pays que nous avons conquis, nous ne l'abandonnerons pas, mais nous posséderons l'Abyssinie tout entière, s'il plaît à Dieu, comme notre Prophète nous l'a promis en disant : La terre a été roulée pour moi; j'ai vu l'Orient et l'Occident,

1. Nerazzini : *Un altro capo* (p. 59).

et ma nation régnera sur tout ce que j'ai vu[1]. Nous avons confiance que cette parole se réalisera, s'il plaît à Dieu. Retourne vers ton maître et répète-lui tout cela. »

Le messager revint vers Ouasan-Sagad et lui rapporta tout ce qu'on lui avait dit. Alors il eut peur et envoya de nouveau à l'imâm un messager avec ces paroles : « Je ne t'ai parlé ainsi la première fois que par crainte du roi et des patrices; à présent, je suis trop faible pour te combattre, mais ils m'ont dit : Attaque les Musulmans : c'est pourquoi je t'ai parlé ainsi. Les moines m'ont appris que je tomberai entre tes mains; quand cela arrivera, sois miséricordieux pour moi. » Le messager arriva chez l'imâm et l'informa de tout cela. Aḥmed se mit à rire et dit : « Répète-lui que quand il sera en notre pouvoir, nous serons cléments pour lui. »

Après cela, les Musulmans de Berârah vinrent dire à l'imâm : « Nous avons peur; donne-nous des soldats pour nous protéger et nous garder. » Il leur donna un cavalier d'entre les nôtres : Absamâ-Nour qui, avec trois autres cavaliers, fut chargé de garder les gens de Berârah. Il partit avec eux pour leur pays et y resta avec eux [f° 47]. Tandis qu'ils étaient ainsi, il arriva qu'un jour le [F°4
roi d'Abyssinie envoya des détachements d'infidèles pour lui rapporter des nouvelles des Musulmans; ils formaient une troupe considérable, ayant pour chef Our'aï 'Othman le renégat; ils étaient soixante cavaliers et environ mille hommes de pied. Ils arrivèrent à Berârah et demandèrent : « Y a-t-il ici des Musulmans? » On leur répondit : « Il y a quatre cavaliers, desquels Absamâ-Nour pour protéger les Musulmans contre les attaques des Chrétiens. » A cette nouvelle, ils s'avancèrent vers la ville : on était alors en ramâdhân; les nôtres dormaient pendant le jour et leurs pages veil-

1. Nerazzini : « *Noi crediamo in quello che sta scritto nel nostro Corano, le ultime parole di Maometto furono che tutta l'Africa sarrebe stata nostra* » (p. 59). Cette tradition est rapportée dans les mêmes termes par le *Mofid el-'Oloum* attribué à El-Khouarezmi, p. 15.

laient. En entendant et en apercevant les infidèles, ils coururent réveiller leurs maîtres et leur dirent : « Les ennemis nous ont rejoints. » Absamâ-Nour et ses compagnons s'éveillèrent en toute hâte, sellèrent leurs chevaux, revêtirent leurs armures et montèrent à cheval. En voyant la force du parti ennemi, ils se dirigèrent vers l'imâm.

L'auteur ajoute : J'ai entendu raconter à Aḥmed ce qui suit : Absamâ-Nour disait : « A ce moment, j'entendis quelqu'un lire en présence de l'imâm dans le *Kitâb el-machra' fi fadhl el-djihâd* : Celui qui fuit quand il rencontre des ennemis, livre son âme et celui qui s'avance la défend[1]. Cette parole me tomba dans le cœur; je revins dire à mes compagnons ce que j'avais entendu lire. L'un d'eux qui se nommait Ṣâliḥ, me dit : C'est bien. Absamâ-Nour retourna vers les infidèles avec Ṣâliḥ et les autres. Il chargea avec lui au milieu des ennemis; les deux autres l'imitèrent, dispersèrent leur masse et séparèrent leur troupe. Le patrice de l'Ifât, Eslâmo, se précipita sur Absamâ-Nour; ils se portèrent des coups de lance; le chrétien atteignit son adversaire à la poitrine; lui-même reçut un coup, tourna le dos et prit la fuite, Absamâ-Nour le frappa une seconde fois, puis une troisième, puis une quatrième; Ṣâliḥ chargea de même et perça trois des infidèles; Absamâ-Nour se précipita ensuite au centre contre la patrice renégat Our'aï 'Othmân; Ṣâliḥ se jeta aussi sur lui. Quand il les vit s'avancer, il prit la fuite ainsi que ses compagnons, poursuivi par Absamâ-Nour et les siens depuis le milieu de la journée jusqu'au coucher du soleil; ils tuèrent des ennemis, firent prisonniers deux patrices considérables, puis s'en revinrent vers l'imâm. Ils lui envoyèrent un messager pour lui annoncer leurs exploits ainsi qu'aux Musulmans et ils arrivèrent deux jours après. Ils présentèrent les patrices à Aḥmed : celui-ci les fit tuer en pré-

1. Nerazzini s'est complètement mépris et traduit ainsi en négligeant ce qui précède : *Mà l'Iman* (sic) *aveva detto che chi fuggiva non era un uomo* (p. 60). Le récit de l'escarmouche est très abrégé.

sence du messager de Ouasan-Sagad qui se trouvait encore là. L'imâm félicita Absamâ Nour et tous les Musulmans firent des vœux pour lui. Les cavaliers infidèles le craignaient et le redoutaient à cause de sa bravoure[1].

Quand vingt-trois jours de ramadhân de l'an 937 furent passés[2], l'imâm guérit de sa maladie et résolut de se mettre en marche vers le Dâmot pour atteindre l'endroit où était le roi d'Abyssinie. L'imâm tint conseil avec les Musulmans sur la question de marcher en avant; ils dirent : « Nous sommes arrivés jusqu'ici »; et ils présentèrent un argument à Aḥmed en ces termes : « Le pays du Dâmot est loin; personne de nous n'en connaît la route; nous n'avons pas de guide; de même pour le pays de Ouarabba; il n'y a que de l'argile, de la boue et des champs labourés par les chrétiens. Les chevaux et les mulets ne pourront pas y pénétrer sans tomber. » L'imâm leur répondit : « Laissez ce prétexte. Vous voulez rentrer dans votre pays. » Puis il fit venir un homme qui s'était converti à l'islâm et se trouvait auprès de l'émir Ḥosaïn; il l'interrogea sur le chemin. L'autre lui répondit : « Je connais toute l'Abyssinie, la route du Ouarabba, du Dâmot, du Godjâm; je vous mènerai jusqu'à Aksoum[3] et je vous conduirai

1. Tout ce passage depuis « L'imâm félicita Absamâ-Nour... » manque dans Nerazzini, p. 60.

2. Le 24 de ramadhân 937 correspond au 11 mai 1531, d'après Wüstenfeld. La traduction de A.-P. (p. 177, note 1) adopte la chronologie de Mas Latrie qui place le 24 de ramadhân le 12 mai. Nerazzini est encore inexact : « *Aprile* 1531 *dell' era cristiana* » (p. 60).

3. A.-P. porte à tort *Kasum* (p. 177). La ville d'Aksoum, dans le Tigré, aujourd'hui peuplée à peine de 5.000 habitants, est la plus illustre et la plus ancienne ville de l'Éthiopie, dont elle fut autrefois la capitale. Les Musulmans du Harar en attribuaient la construction à Dzou'l-Qarnaïn : elle fut fondée par les Himyarites, probablement au Ier siècle de notre ère, comme le pense Vivien de Saint-Martin (*Éclaircissements géographiques sur l'inscription d'Adulis et le nord de l'Afrique dans l'antiquité*, p. 196, 204-206), car c'est dans le *Périple de la mer Érythrée*, écrit entre 56 et 67 par un certain Basile, que l'on trouve mentionnés pour la première fois la capitale des Auxoumites (τὴν μητρόπολιν τῶν Αὐξωμιτῶν) et leur roi Zoskalès, alors que les géographes

où vous voudrez aller; je connais la contrée. » L'imâm le manda

antérieurs, Agatharchides, Strabon et les sources de Pline l'Ancien, ne contiennent pas le nom d'Axoum dans leurs descriptions pourtant détaillées de cette région. La civilisation grecque pénétra rapidement dans cette ville, même avant l'introduction du christianisme, comme on le voit par des monnaies qui portent tantôt des légendes grecques, tantôt des légendes éthiopiennes (cf. Prideaux, *The coins of the Axumite dynasty*; Longpérier, *Monnaies des rois d'Éthiopie*, *Revue de numismatique* 1863, travail réimprimé dans ses *Œuvres*, t. I, p. 133; Dillmann, *Ueber die Anfänge der axumitischen Reiches*, ch. x; Drouin, *Les listes royales éthiopiennes*, p. 38-48. La tentative de M. Ant. d'Abbadie, publiée à la suite de l'article de M. de Longpérier cité ci-dessus, pour expliquer ces dernières par les langues proto-sémitiques, n'a aucune valeur). Mais c'est surtout par les monuments et les inscriptions qu'on peut juger de l'importance de cette ville. Au xvie siècle, Alvares avait déjà signalé dans sa relation les ruines d'édifices anciens à Aksoum qu'il avait visitée avant qu'elle ne fût saccagée par Grâñ (*Verdadeira Informação*, ch. xxxvii, xxxix, p. 39, 41; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 80-87); de même le patriarche Alfonse Mendes (*Histoire de ce qui s'est passé au royaume d'Éthiopie*, p. 137; Legrand, *Dissertation sur l'Éthiopie*, à la suite de la *Description historique d'Abissinie*, p. 201-202). Poncet (*Relation*, dans les *Lettres édifiantes*, t. I, p. 622, col. 1) fit aussi mention des obélisques que Bruce décrivit un siècle après (*Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. III, p. 143-149); suivant une légende populaire, l'un d'eux est une tour construite par le diable qui voulait escalader le ciel au pied d'une montagne sur laquelle s'élève un couvent placé sous l'invocation d'Abbâ Pantaléouon, et construit au xve siècle par l'Abouna Samouèl sous le règne de Yĕsḥaq. La tradition rapporte d'ailleurs que c'est à Axoum que s'établit saint Pantaléouon, un des neuf saints qui évangélisèrent l'Éthiopie. Les obélisques étaient autrefois, dit-on, au nombre de 55. Krapf en retrouva deux debout près d'un réservoir qui sert à l'alimentation de la ville. D'après le même, la grande église en pierre appelée Ḥadar-Ṣyon aurait été primitivement un temple païen, ce qui explique la tradition populaire d'après laquelle elle aurait été construite par le diable. Elle a la forme d'un dé à jouer; c'est un cube qui mesure 35 mètres de long sur 16 de large et 14 de hauteur avec un rang de piédestaux rompus, alignés devant la façade principale. On y pénètre par un grand escalier de 20 marches dont les douze degrés inférieurs n'ont pas moins de 50 à 55 mètres de long (Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. II, p. 339-340). Cf. sur Aksoum et ses ruines, Salt, *ap.* Ludolf, *Commentarius*, p. 251-252; Valentia, *Travels*, t. III, p. 81-95; Rüppel, *Reise in Abyssinien*, t. II, p. 268-289; Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 174-185; Mansfield Parkyns, *Life in Abyssinia*, t. I, p. 206-212; Rohlfs, *Meine Mission nach Abessinien*, p. 295-311; Matteucci, *In Abissinia*, p. 106-117;

et le revêtit d'un vêtement d'honneur; l'armée se mit en route et entra dans le pays de Ouarabba, où elle s'arrêta près d'une ville

Heuglin, *Reise nach Abessinien*, p. 148-151 ; Lefèvre, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 430 ; Dillmann, *Ueber die Anfänge des axumitischen Reiches*, ch. XI ; Bianchi, *Alla terra dei Galla*, p. 30-31 ; Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 465-469 ; A. de Cosson, *The craddle of the blue Nile*, p. 152-153 ; Bent, *The sacred city of Ethiopians*, p. 152-174. Quant aux inscriptions, Salt avait rapporté la partie grecque d'une inscription bilingue d'Ela-Aïzana (Atlas des *Travels* de Valentia. Cf. aussi Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 185-192), puis Rüppel fit connaître au monde savant deux inscriptions éthiopiennes d'écriture archaïque (*Reise in Abyssinien*, t. II, p. 280, 281). C'est sur ces documents que travaillèrent longtemps les érudits et ils servirent de base à un certain nombre de travaux : Dillmann, *Ueber die Anfänge des axumitischen Reiches*, ch. VII-IX ; Rüppel, *Reise in Abyssinien*, t. II, p. 282-285 ; Ant. d'Abbadie, dans les *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions* (sa lecture et son interprétation ne démontrent que sa faiblesse en épigraphie et en gheez) ; Drouin, *Les listes royales éthiopiennes*, p. 29-31 ; Deramey, *Les inscriptions d'Adoulis et d'Axoum*, p. 23-31 (l'interprétation d'Aksoum par le berbère *akthoum* ou *aksoum* est de la haute fantaisie). Aucun des voyageurs en Éthiopie, pas même d'Abbadie, malgré ses prétentions, ne songea à continuer l'œuvre de Rüppel, jusqu'à ce qu'un Anglais, Bent, connu par d'importantes découvertes archéologiques dans le Mashonaland, rapporta d'un voyage à Aksoum non seulement des estampages qui rectifiaient les copies de Salt et de Rüppel, mais aussi de nouveaux documents d'une très haute valeur (Bent, *The sacred city of the Ethiopians*, p. 175-199 ; Glaser, *Die Abessinier in Arabien und Afrika*, p. 136-192 ; Dillmann, *Ueber die geschichtlichen Ergebnisse des Th. Bent'schen Reisen in Ost-Afrika*, p. 11-19 ; D. H. Müller, *Epigraphische Denkmæler aus Abessinien*, p. 11-57). Ajoutons qu'un manuscrit inédit de la bibliothèque Bodléienne à Oxford (nº XXVI, fº 95-96) contient la description de monuments inédits d'Aksoum, à savoir : la pierre appelée Bĕrota-ĕbn, la maison des rois Kâleb et Gabra-Masqal, le tombeau d'Ityopis, père des Éthiopiens ; l'ombre de la croix d'Abba Salama (cf. Dillmann, *Catalogus*, p. 73, col. 1). Aksoum tomba en décadence lorsque le centre de l'empire éthoipien fut transféré du Tigré dans le Bèt-Amhara ; néanmoins, elle fut toujours regardée comme la métropole de l'Ethiopie par les rois qui tenaient à s'y faire couronner. Les chroniques nous mentionnent les détails de cette cérémonie pour Zarĕa-Ya'qob (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob*, p. 49-50, 83 ; Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 17-20, 27) ; de même pour Baĕda-Mâryâm (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob*, p. 149-150) et le cérémonial du couronnement décrit par le *Sérâta Mangĕst*, a été publié par Dillmann (*Ueber die Regierung*, p. 18-20, note) ; Ludolf (*Historia aethiopica*, l. II, ch. XI, § 10) a

appelée Zerârah[1]; c'était une grande ville où habitaient les marchands chrétiens qui venaient d'Égypte et ceux qui venaient de Syrie; tous ceux d'entre eux qui naissaient en Abyssinie habitaient là et s'y réunissaient à cause de son bon air.

Pour ce qui concerne le roi d'Abyssinie et son patrice Ouasan-Sagad, celui-ci dit au premier[2] : A présent, les Musulmans sont derrière nous; si nous allons tous dans le Dâmot, c'est un pays étroit; ils nous y poursuivront et ne s'écarteront pas de nous; toi, va dans le Dâmot; pour moi je tournerai les ennemis par derrière et je marcherai contre leur pays. Quand ils sauront que je marche contre leur patrie, ils me suivront; je les laisserai aller jusqu'au Daouâro; alors ils se sépareront, descendront dans leur pays et je reviendrai vers toi. » Le roi suivit ce conseil et partit pour le Dâmot, pendant que Ouasan-Sagad s'en retournait vers le Daouâro. Il arriva dans le pays de Ouâdj où il s'établit au dessus d'El-Mâyâ, derrière les Musulmans. Quant à ceux-ci, ils s'arrêtèrent quinze jours environ à Zerârah. Alors des espions de l'imâm vinrent lui donner des renseignements · « Le roi est entré dans le pays de Dâmot. Ouasan-Sagad est revenu derrière vous dans la terre de Ouâdj où il est établi pour vous tromper,

raconté la manière dont fut couronné Sousnyos (cf. aussi Pereira, *Chronica de Susenyos,* p. 123-124) il a été reproduit par Bruce (*Voyage en Nubie et en Abyssinie,* t. II, p. 302-304) d'où Saineanu a tiré sa description pour l'appliquer sans aucune preuve, en y ajoutant des inexactitudes de son cru, au couronnement de Sartsa Dëngël (*L'Abyssinie dans la deuxième moitié du* XVI[e] *siècle,* p. 39-40). La visite du roi d'Éthiopie à Aksoum semble d'ailleurs avoir été réglée par un cérémonial particulier, comme on le voit par deux passages de l'histoire de Iyâsou I (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie,* p. 38, 41, 42, 144, 148-149).

1. Zerârah est peut-être le pays de Zoràré ou Zarâré où s'établit le père de Takla-Hâïmânot (cf. Synaxare éthiopien, *ap.* Dillmann, *Chrestomathia aethiopica,* p. 37 ; Conti-Rossini, *Il Gadla Takla Hâymânot,* p. 8, col. 1, p. 31 ; Manuel de Almeida, *Vida de Takla Hâymânot,* p. 11).

2. Nerazzini, p. 61 : « *Il re di Abissinia e il capo Uassanasegged deliberarono fra loro sul da farsi* e dissero ».

comme s'il faisait une descente dans vos contrées : c'est un piège pour que vous le suiviez; si vous le faites et si vous arrivez dans le Daouâro, vos soldats se sépareront. Il n'agit ainsi que par ruse; à présent, vous savez ce que vous avez à faire. » Alors l'imâm dit aux Musulmans : « Maintenant, nous marcherons contre le chien de la chrétienté, leur roi, et nous le poursuivrons dans le Dâmot. Quand Ouasan-Sagad l'apprendra, il marchera sur cette province pour secourir son maître, ou bien il restera dans ses positions : s'il demeure là, nous n'avons pas à nous occuper de lui; s'il fait une descente dans notre pays, qu'il y aille s'il le peut; nous marcherons contre le roi d'Abyssinie partout où il sera. »

Les Musulmans se mirent en route et entrèrent à Ouiz[1] : c'est une grande ville avec un marché considérable qui n'a pas son pareil en Abyssinie; les transactions ne s'y font qu'avec de l'or.
Ils partirent de Ouiz et entrèrent [f° 48] dans le pays de Qob. Puis [F°48]
[f° 48] ils partirent de Qob et entrèrent à Maṣar-Mechek. *Mechek*, dans leur langue, signifie « porte étroite »[2] et Maṣar est le nom d'un pays du Dâmot. Les Musulmans s'arrêtèrent au-dessus de Maṣar-Mëchëk et l'imâm leur dit : « Élargissez cette porte, brisez les pierres, coupez les arbres jusqu'à ce que vous ayez frayé un large chemin et que vous ayez franchi la porte[3]. »

1. Ouiz est mentionné du temps de Zarëa-Yaq'ob comme une des villes où l'on exposa un des morceaux du corps d'Aroué Badlâï, roi d'Adal (cf. Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob*, p. 65; Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 23).

2. Le nom de *Mechek* pourrait être une transcription approximative de l'amhariña *mëtchëg* (ምቹግ) que l'on trouve dans des formations analogues : ainsi le défilé de Dago-Mëtchëg (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baëda-Mâryâm*, p. 253).

3. Le système de clôture d'une province, par une ou plusieurs enceintes, percées de portes soigneusement gardées, paraît n'avoir existé que dans l'Éthiopie méridionale. De nos jours il est encore en usage et les descriptions des voyageurs contemporains nous donnent une idée de ce que devaient être au xvie siècle ces défenses du Dâmot ou du Bèt-Amḥara. Cf.

Ils le firent et passèrent la nuit à Souq-Ouaizaro[1].

par exemple les barricades qui ferment l'entrée du Djimma (Soleillet, *Voyages en Éthiopie*, p. 164, 183 ; Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 281-582) ; celles du Kaffa (Soleillet, *op. laud.*, p. 186, 187), du Goumma (Soleillet, *op. laud.*, p. 218, 219) ; du Zëndjéro (Borelli, *op. laud.*, p. 324), de Gorma (Borelli, *op. laud.*, p. 388) ou celles de Zarghé : sur une longueur de plus de 25 kilomètres, le pays est fermé par une forte haie de branches épineuses, qui sépare entièrement les territoires de Zarghé et d'Amaya du Mogha des Chakaï et du Hadya. Les portes sont tellement basses qu'une mule, même sans charge, ne pourrait passer (Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 398). Ce mode de clôture a été adopté par les Gallas sédentaires qui nomment les enceintes *Goudemâ* et les portes *Kelâ* (cf. Paulitschke, *Harar*, p. 334).

1. Le Souq-Ouaizaro paraît être la forteresse du même nom, qui se trouve dans la même région et a été ainsi décrite par un visiteur : « Nous nous trouvons sur un plateau de terre blanchâtre en face de la forteresse ; nous sommes montés par un contrefort en forme d'éperon, que l'on a séparé de la forteresse par un fossé large et profond ; le sol du plateau sur lequel nous nous trouvons a été jonché d'épines qui rendent la marche impossible pour des hommes nu-pieds et cachent des chausses-trappes en bois dur qui empêcheraient les chevaux d'avancer ; un sentier sinueux a été ménagé au milieu des épines ; en cas de guerre, il serait couvert d'épines et garni de chausses-trappes. Nous traversons le fossé sur un pont volant et nous nous trouvons devant le mur ; il a été construit à même le roc. Presque partout, le roc est à pic ; dans les quelques endroits où il ne l'était pas naturellement, (il) a été taillé ; le mur est en maçonnerie très régulièrement construite ; il est couronné de bâtons fourchus en bois dur, percé de meurtrières ; on nous fait parlementer à la porte ; enfin on se décide à nous ouvrir et nous sommes introduits dans une cour où l'on nous fait attendre en nombreuse compagnie. Il y a là, attendant comme nous, non pour entrer, mais pour sortir, diverses personnes parmi lesquelles se font remarquer deux moines en guenilles jaunes qui psalmodient des prières... On me fait pénétrer dans la deuxième enceinte et il nous faut ici faire une nouvelle station ; elle est plus de cinq minutes... l'on vient nous apprendre la fin de toutes les formalités nécessaires pour que nous puissions librement circuler dans le mont-fort. Des types les plus divers nous croisent ; ce sont des soldats chargés de la défense de la citadelle, des laboureurs, des ecclésiastiques, car il y a dans le mont-fort non seulement une forteresse, mais aussi des champs cultivés et des églises. Le sentier que nous suivons serpente gracieusement au milieu de verts bosquets, où dominent les oliviers et les cyprès ; des arbustes couverts de fleurs odorantes, les clématis (lisez : *clématites*) et les chèvre-feuilles qui entourent les arbres et courent de l'un à

Quant au roi d'Abyssinie, quand il apprit que les Musulmar s'étaient emparés du pays du Dâmot, il occupa une montagr inaccessible, où il n'y avait qu'un chemin; sur ce chemin éta une porte appelée Djorâdji, faisant partie du Dâmot; il range sur la montagne ses soldats et son armée et confia la garde de l porte à Our'aï 'Othmân ben Dar 'Ali, gouverneur du Faṭagâ qui était renégat à cette époque. Le roi lui ordonna d'occuper l porte avec ses troupes : pour lui, il s'établit sur le flanc de l montagne à un endroit appelé Dakhondour, ce qui, dans leı langue, signifie *demeure de l'éléphant*[1]. Les Musulmans partireı de Souq-Ouaizaro et s'arrêtèrent au-dessous de la porte de Djc râdji; là ils s'examinèrent, eux et les Chrétiens. Les polythéiste rangèrent leurs troupes au-dessus de la porte. Quand les nôtre eurent contemplé les ennemis, ils tinrent conseil entre eu: 'Addolé, Balaou 'Abd et leurs partisans dirent : « Ils occupeı contre nous la route et la porte; nous n'avons d'autre chemi que celui-ci. Passons la nuit ici; nous tirerons contre eux notı artillerie et demain nous les combattrons. » Alors l'émir Zaḥa bouï Moḥammed, 'Abd en-Nâṣer, le Garâd Aḥmouchouh répl quèrent : « Si nous passons la nuit ici, le patrice Ouasan-Sagɛ est venu derrière nous; il occupera le poste de Maṣar-Mĕchĕk nous serons entre deux montagnes sans pouvoir partir ni les e calader. Commençons le combat dès à présent et marchons cont eux; Dieu vous donnera la victoire[2]. » L'imâm s'écria : « Qu excellent avis vous avez donné là ! »

l'autre égaient l'œil et charment l'odorat... arrivés au bout du bosqu nous avons à droite une église et à gauche la demeure de l'*alaka* (Sole let, *Voyages en Éthiopie*, p. 145-146).

1. Ou plus exactement « *le fourré de l'éléphant* » (cf. F. M. Esteves Pereiı *O elephante em Ethiopia*, p. 6-11). Cet endroit est situé près d'Antoto, au di de Nerazzini (p. 62, note 1). Il avait conservé toute son importance au tem de Sartsa-Dĕngĕl, car ce prince y passa l'hiver après avoir vaincu Moḥamme roi d'Adal, dans la vallée du Ouébi (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d' thiopie*, p. 24, 117; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, p. 247-24

2. Tout ce passage depuis : « Quand les nôtres eurent contemplé... » ɛ supprimé dans Nerazzini.

Il abandonna le projet des premiers, rangea son armée et la disposa en bataille. Les nôtres s'approchèrent de la porte que défendait Our'aï 'Othmân le renégat, et ils s'observèrent, eux et les polythéistes. L'imâm abandonna la porte et marcha avec les siens du côté de Canope[1] jusqu'à Dakhondour, laissant à la porte le vizir 'Addolé. Il arriva avec son armée à Dakhondour. Le roi ignorait qu'ils étaient parvenus à cet endroit, car il était étroit et personne n'en connaissait le chemin, aussi le prince était rassuré sur ce point et ne croyait pas que personne pût atteindre Dakhondour. Quand l'imâm y arriva, il trouva trois portes où l'on avait appliqué des arbres et des épines pour les boucher. Il ordonna aux gens de pied commandés par Chamsou[2] de ranger leurs boucliers et de marcher dessus; ils passèrent et aboutirent à un endroit où on pouvait respirer. Lorsque la porte fut débarrassée et qu'ils eurent écarté les arbres qui la bouchaient, l'imâm entra avec toute son armée. Le roi d'Abyssinie dit aux gens du Tigré : « Devancez les Musulmans à la porte avant qu'ils ne la franchissent. » Ceux-ci partirent du côté des portes et trouvèrent que les Musulmans les avaient prévenus. Ils s'arrêtèrent dans un endroit resserré, proche des nôtres qui les virent; puis des cavaliers musulmans avancèrent vers eux, entre autres le cheïkh Mikâêl, fils du cheïkh Dajdnah[3], Mattân le Ṣomâli, Sidi Moḥammed, 'Abd en-Nâṣer,

1. A.-P. : *du côté le plus abordable.*

2. Chamsou était le chef du corps qu'on appelait « les troupes de la mer » ; il conquit l'Ifât et il brûla une église construite par Eskëndër près d'Abounah sur la limite de l'Ifât. Il vint ensuite retrouver à Bèt-Amḥarâ l'imâm avec qui il prit part à l'expédition dans laquelle le roi d'Abyssinie faillit être surpris. Une autre fois, il manqua de se saisir de lui près du fleuve Bachilo. Il se distingua au siège de l'amba royal de Gëchen où fut tué Our'aï 'Othmân, marcha ensuite contre Simou le renégat, fut destitué du gouvernement de Chodjarah à cause de sa mollesse, puis rentra en grâce en envoyant la tête du patrice Takla-Giyorgis qui avait tué Kebir Moḥammed; il eut ensuite un commandement dans le pays de Dardja, entre le Bégamdër et le Godjâm (cf. *Fotouḥ*, passim).

3. C. *Dakhnih*; A.-P. *Dajirah*. Nerazzini ne nomme pas son père.

Our'aï Aboun, l'émir Abou Bekr, Our'aï 'Othmân ben 'Ali, Keb Moḥammed[1] et d'autres semblables, environ 40 cavaliers : i passèrent là un vallon, arrivèrent près des chrétiens, chargère contre les polythéistes et livrèrent le combat le plus violent po sible. Le choum du Saraoué, dans le Tigré, qui se nomma Takhlou, s'élança contre le cheïkh Mikâèl et lui porta au pie un coup de lance qui lui brisa l'os, l'arme sortit en brillant (l'autre côté; le blessé traîna deux jours, puis mourut : que Die lui accorde la miséricorde qu'il a pour les justes. Un patrice d polythéistes, appelé 'Amdou-Mikâèl[2], fils de Roubèl, dont le pè avait été tué à la bataille de Chëmbra-Kouré, chargea cont l'émir Abou Bekr Qaṭin; tous deux se portèrent des coups c lance; le patrice atteignit au cou le cheval de l'émir, nomn Rakhma[3]; le fer sortit de l'autre côté; puis il retira son arm porta un second coup et l'atteignit à la jambe droite. Ensui l'émir Abou Bekr atteignit le patrice 'Amdou à la poitrine; le f sortit en brillant par le dos, et il le renversa. Quand le patri sentit le coup de lance, il s'empoigna avec l'émir et tous deu luttèrent. Alors le cousin du chrétien chargea pour le secourir atteignit Abou Bekr dans le dos. Mais 'Abd en-Nâṣer se précipi contre lui et lui porta un coup de lance qui le renversa mort : tomba de cheval et Dieu précipita son âme en enfer, *et quel tris séjour*[4] ! 'Amdou tomba mort sous le coup de lance de l'émir; qu Dieu ne lui fasse pas miséricorde ! Quand leurs compagnons vire

1. Kebir Moḥammed était moueddin de l'imâm et commandait 15 cavalie et 1000 hommes de pied; il s'établit dans le pays de Chardjah dont il co vertit les habitants, pilla dans le Ouarabba les trésors du roi, mais son av dité le fit tomber dans un piège tendu par les nouveaux convertis qu'il ava sous ses ordres et il fut tué par les Éthiopiens commandés par Takla-Giyorg (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. Nerazzini en fait deux personnes : *Altri due capi cristiani Amedo e M kael attaccarono emir Abu Bekr* (p. 63).

3. A.-P. *Ralmat*. Il n'est pas nommé dans Nerazzini.

4. *Qorân*, sourate XVI, verset 34.

qu'ils avaient succombé, ils tournèrent le dos, poursuivis par les Musulmans qui en tuèrent et en prirent. Ils firent prisonniers deux patrices du Tigré, l'un était le choum du Saraoué, Takhlaï[1], qui avait tué le cheïkh Mikâèl; il fut pris par Ourʿaï Aboun; l'autre était le choum de Chodjarah; il fut pris par le page du Garâd Ṣiddiq, gouverneur de Charkhah. Huit patrices du Tigré furent tués; aucun Musulman ne succomba, sauf un. Les nôtres s'emparèrent d'environ vingt chevaux; les autres prirent la fuite auprès du roi. Le chef des patrices était Iyonâèl; il s'enfuit avec le reste de la troupe, entra chez le roi et lui apprit que les Musulmans avaient franchi la porte et tué les patrices. A cette nouvelle, le roi s'écria immédiatement : « ʿAmdou Mikâèl, fils de Roubèl, a été tué! » car il avait de la réputation chez les Chrétiens. Le fils avait hérité du rang de son père et était brave : le père possédait cent cinquante esclaves, cavaliers nubiens qui combattaient devant leur seigneur; il fut comme son père.

Le roi partit de sa résidence, abandonna la province de Dâmot et se dirigea vers le pays de Ouâdj. Quant à Ourʿaï ʿOthmân le renégat, il quitta la porte de Djorâdji, quand il apprit que le roi avait fui et alla le rejoindre [fº 49]. Pour le vizir ʿAddolé que l'imâm avait laissé en arrière près de la porte, il passa la nuit en chemin, puis il rejoignit l'imâm qui se trouvait alors au-dessus de Dakhondour. Ils partirent à la poursuite du roi.

On était en automne[2] et c'était la coutume des Abyssins, quand arrive l'automne, de rester quatre mois dans leurs demeures, tandis que le ciel verse de la pluie nuit et jour. Les Musulmans étaient à sa poursuite par les pluies et le froid; l'abondance des premières transforma le sol en boue; les nôtres étaient fatigués, et les chameaux étaient épuisés par les canons si bien qu'on dut les jeter; il y en avait sept et le nombre de ceux qu'on avait pris

1. On a vu qu'un peu plus haut il est appelé Takhlou.
2. Nerazzini : *Era tempo di estate, kerempt* (p. 63).

aux polythéistes était de six; on les jeta tous[1] ainsi que les tentes qu'on avait, à cause des difficultés et des bourbiers de la route. Le roi fuyait en tête; les Musulmans le poursuivirent jusqu'à ce qu'ils le firent arriver à un endroit extrêmement froid, une ville appelé Ouiḥ-Yaḥar. Quand les polythéistes arrivèrent à cette place, le froid et la pluie en firent mourir 300. Dieu sauva les Musulmans. L'imâm et son armée firent halte quand ils virent les Chrétiens morts de froid et s'arrêtèrent.

Quant au roi d'Abyssinie, Ouanâg-Sagad, il ne campa pas cette nuit-là, mais il partit en pressant sa marche jusqu'à ce qu'il arriva sur le territoire de Gabargé. Le patrice Ouasan-Sagad était dans le Ouâdj. Il partit de là et rejoignit son maître qui lui raconta ce que les Musulmans avaient fait dans le Dâmot. Alors il dit aux patrices en présence du roi : « Comment avez vous pu agir ainsi. C'est de la lâcheté[2]! Comment avez-vous fui! Vous avez abandonné la province du Dâmot qui est une terre difficile, couverte de montagnes inaccessibles, avec un chemin étroit! Vous occupiez la porte contre les Musulmans et vous avez été mis en déroute! Est-ce que vous craignez la mort? Vos pères et vos ancêtres sont morts pour leur religion et n'ont jamais vu pareille honte. Pour moi, je mourrai en combattant pour ma foi; quand je serai mort, vous ferez ce que bon vous semblera. » — « Que Dieu te conserve! répondirent les patrices; si tu mourais, notre religion mourrait aussi[3]. Ne dis pas : Je mourrai; tu es notre chef. » — Il leur demanda ensuite : « A présent, où avez-vous laissé les Musulmans? » — « Nous les avons laissés dans un endroit que nous ne connaissons pas car

1. Nerazzini (p. 63) dit par erreur qu'on ne jeta que les six canons pris aux Chrétiens.

2. La traduction de A.-P. présente ici un contre-sens : *Toutes ces déprédations et toutes ces humiliations (que nous essuyons) sont votre ouvrage* (p. 142). Tout ce passage est abrégé dans Nerazzini (p. 63).

3. Nerazzini a commis ici un contre-sens : *Se tu morirai per la nostra religione, Iddio ti manderà in Paradiso* (p. 63). Tout ce qui suit, jusqu'au départ des chrétiens, manque dans cette traduction.

ils nous poursuivent[1] ». Il leur dit alors : « Où est le patrice du Ouâdj, Eslâm-Daḥar[2], fils de Kom-Daḥar et gendre du roi Eskëndër », — car il avait épousé la cousine paternelle du roi Ouanâg-Sagad, fils de Na'od[3]? Quand le patrice du Ouâdj fut présent, Ouasan-Sagad lui dit : « Maintenant, le roi est arrivé dans ton pays : tu sais par où tu le feras passer; tu nous indiqueras un endroit fort et resserré où nous nous établirons. Quand les Musulmans viendront, je les combattrai avec vous. » — « Très bien, répondit-il; vous êtes à présent à Gabargé; descendez vers le marché de Ouiz-Djebya dans le Ouâdj et demeurez là. Quand les Musulmans arriveront, je vous conduirai dans un endroit inaccessible à tous. » Ils l'approuvèrent, partirent de Gabargé, arrivèrent au marché de Ouiz-Djebya et s'arrêtèrent là.

Pour les Musulmans, ils restèrent deux jours dans le pays du froid, puis partirent et entrèrent dans le pays de Ouarabba, du côté du Ouâdj, près de Gabargé; il y avait entre eux et les chrétiens deux étapes d'une marche faite avec les bagages et les tentes. Ils campèrent là, envoyèrent des éclaireurs à cheval pour avoir des renseignements sur l'endroit où était le roi; c'était 'Abd en-Nâṣer à qui on avait confié 200 cavaliers. L'imâm lui dit : « Va vers le pays de Gabargé, résidence du roi, et recueille pour nous

1. Cette phrase n'a pas été comprise par A.-P. : *Nous les avons laissés dans tel et tel endroit que nous connaissons, mais il est* (sic) *maintenant à notre poursuite* (p. 184).

2. Il faut lire dans le texte ابن au lieu de وابن comme on le voit par un passage de la page 295. Eslâm-Daḥar, fils de Kom-Daḥar, était patrice du Ouâdj. Lors de la conquête de cette province par le vizir Modjâhid, il refusa d'abord d'embrasser l'islâm, se réfugia dans la partie supérieure du Gourâgué, puis il se résigna à faire sa soumission. Il envoya à l'imâm avec le patrice 'Asêbo et 30 cavaliers son fils pour se convertir à la religion musulmane et servir d'otage. Il reprit ensuite les armes contre les Musulmans, fut vaincu, pris et mis à mort par Modjâhid (cf. *Fotouḥ*, passim).

3. La traduction de A.-P. s'est trompée sur le sens des mots arabes indiquant la parenté : « *c'était* le beau-frère *du roi Iskender, et qui avait épousé* la nièce *du roi actuel Wanag Sajad* » (p. 184).

des informations. » Il partit sur-le-champ, arriva à Gabargé et aperçut les éclaireurs des Chrétiens : ceux-ci virent les nôtres et s'enfuirent sur leurs chevaux, abandonnant leurs mulets qui furent pris par les Musulmans. Les Chrétiens allèrent trouver le roi et l'informèrent que les nôtres étaient derrière eux, car ils avaient cru que 'Abd en-Nâṣer était l'imâm avec son armée. Ouanâg-Sagad dit au patrice Eslâm-Daḥar : « Les Musulmans arrivent jusqu'à nous ; où décides-tu de nous mener ? » Le patrice les amena dans la terre du Ouâdj et les conduisit dans un endroit resserré où ils campèrent. Pour 'Abd en-Nâṣer, il revint vers l'imâm et l'informa de ce qu'il avait fait. Le roi s'enfuit vers le Ouâdj et les nôtres s'arrêtèrent à Tarâraqaṭ, dans le Ouarabba, et tinrent conseil entre eux. Un individu qui avait embrassé l'islâm et qui se nommait Ḥaïbi dit à l'imâm : « Le roi s'est dirigé vers le Ouâdj ; c'est bon pour nous ; après cela, il n'aura plus d'issue ; s'il s'enfuit du côté du Gourâgué, les habitants sont ses ennemis ; s'il s'enfuit du côté du Daouâro, nous le poursuivrons ; il n'y a pas de route pour lui ; nous irons à deux jours de cet endroit et nous le rejoindrons. » Les Musulmans opinèrent ainsi : « Nous ne poursuivrons pas maintenant le roi jusqu'à ce qu'il soit arrivé dans un autre endroit. » D'autres dirent : « Nous ne le poursuivrons pas même dans le Daouâro, car si nous y arrivons, les soldats se disperseront et redescendront dans leur pays ; c'est ce que désire la plus grande partie d'entre eux, mais nous irons dans le Choa où sont les trésors du roi et ses richesses. » En voyant la majorité prendre ce parti, l'imâm dit à Ḥaïbi : « Tais-toi ; c'est le conseil de ceux-ci que nous suivrons ; le roi sera entre nos mains, s'il plaît à Dieu. » Les Musulmans revinrent du côté du Choa par la route du pays de Ouiz ; l'imâm envoya un détachement de cavaliers sous la conduite de 'Abd en-Nâṣer à Andagabṭan[1] dans le Choa,

1. Andagabṭan est un district et un couvent dans le pays de Dago. Cette province fut conquise par Ṣabr ed-Din qui y établit un gouverneur (Perruchon,

auprès duquel jaillit la source de l''Aouâch[1]; il y avait là une église des anciens rois, contenant des richesses et des trésors; l'imâm lui ordonna de la brûler, de s'emparer des richesses et de massacrer les gens; l'expédition se mit en route.

Il envoya aussi une troupe commandée par l'émir Ḥosaïn avec l'ordre de se rendre à un endroit appelé Dâradbani[2], dans le Choa où était une grande église construite par Ouanâg-Sagad; il l'avait donnée à son fils Victor[3], et l'avait appelée de ce nom. Il y avait

Histoire des guerres d'Amda-Ṣyon, p. 10, 118; Dilmann, *Die Kriegsthaten des Königs Amda-Syon*, p. 6). Abouqia, le prieur du couvent de ce nom se montra toujours bien disposé en faveur de Baëda-Mâryâm (Perruchon, *Les Chroniques de Zarĕa-Ya'eqob*, p. 107, 134; Dilmann, *Ueber die Regierung*, p. 34, 39).

1. « Les sources de l'Aouache se composent de plusieurs mares de différentes grandeurs, situées à la surface du sol; les plus grandes de ces flaques d'eau peuvent avoir de cinq à huit minutes de circuit; quelques-unes communiquent entre elles; leurs dérivations réunies donnent naissance à l'Aouache. Au nord de ces marais s'élève une chaîne de montagnes habitées par les Gallas Zamettia (lisez *Mætcha*) dont le versant occidental est longé par le Nil. Une distance de neuf lieues environ sépare le Nil des sources de l'Aouache » (Rochet d'Héricourt, *Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge*, p. 250-251). Suivant le P. des Avanchers (D'Abbadie, *Géographie de l'Ethiopie*, p. 284), l''Aouach prend sa source non dans un lac, mais dans la montagne Warqay; c'est ce que confirme Borelli d'après qui les sources de l''Aouach sont au pied du mont Ilfata, au lieu dit Worké. L'endroit précis où l'eau jaillit du sol porte le nom de *Fougnan Boté*, littéralement *trou du nez* (*Éthiopie méridionale*, p. 266).

2. L'église de Dâradbani est peut-être celle dont parle Soleillet (*Voyages en Éthiopie*, p. 289) sous le nom d'Anna-Mariem, près du village d'Asdighié. sur la route d'Ankobar à Dabra-Libânos. D'après une tradition du pays, elle aurait été saccagée par Grâñ et n'aurait jamais été relevée. D'un autre côté, on pourrait voir dans Dâradbani, dont le nom présente plusieurs variantes, le petit État d'Arabâbni qui, suivant Maqrizi (*Historia reg. islamiticorum*, p. 12), était voisin du Choa et du Daouâro et dont les habitants avaient les mêmes usages que ceux de cette dernière contrée.

3. Fiqṭor, altéré par Nerazzini en *Fakatur* et par A.-P. en *Faktor*, est la transcription éthiopienne du nom occidental Victor. Ce prince fut tué par Garâd 'Othmân le 12 de miyazyâ, la 30ᵉ année du règne de Lëbna-Dëngël (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 16, 107; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, p. 178-179, où le nom du meurtrier de Victor est par erreur *Ammer*).

là des trésors consistant en vases d'or et d'argent et en soie précieuse. ʿAbd en-Nâṣer arriva à l'église où l'avait envoyé l'imâm; mais il n'y trouva rien, car tout ce qu'elle renfermait avait été transporté par ses habitants dans le pays de Gâfât; il la brûla.

Pour l'émir Ḥosaïn, il partit avec sa troupe [fº 50]; ʿAbd en-Nâṣer le suivit. Il avait avec lui un guide qui lui dit : « Je connais une route par laquelle nous devancerons l'émir Ḥosaïn. » En entendant ces paroles, ʿAbd en-Nâṣer lui dit : « Conduis-nous. » Le guide l'amena par une autre route; il devança d'un jour l'émir à l'église qu'il brûla et s'empara des trésors qu'elle contenait. Ḥosaïn arriva quand l'église était incendiée; alors une dispute éclata. Il dit à ʿAbd en-Naṣer : « Pourquoi es-tu venu à un endroit où l'imâm m'avait ordonné d'aller? » — « Ceci est le pays des polythéistes, répondit-il; chacun de nous fait ce qui lui est facile. » Puis il le calma en lui donnant une partie de son butin et fit sa paix avec lui. Ils revinrent tous auprès de l'imâm. Les compagnons de ʿAbd en-Nâṣer prirent chacun leur part et donnèrent le reste à Aḥmed; il y avait des plats d'argent, des images qui ressemblaient à des bêtes, oiseaux et animaux, chacune faite en argent; une grande quantité d'étoffes, entre autres deux portières, telles que ni Arabes ni Persans n'en connaissaient de semblables. Leur valeur s'élevait à 100 onces d'or. L'imâm était alors dans le pays d'Abârat, au-dessus de la source de l'ʿAouâch. Les habitants du Ouarabba et ceux du Choa se soumirent à la capitation et demeurèrent en paix dans leurs provinces.

Puis les Musulmans partirent pour Berârah, faisant en route du butin d'or, d'argent et de soie. Ils furent dix jours à cheminer ainsi. Quand ils s'approchèrent de Berârah, les gens de cette ville vinrent au devant d'eux; ils servaient de tailleurs au roi d'Abyssinie et lui fabriquaient des housses pour ses chevaux, le suivant où il allait. Quand il s'enfuit dans le Ouâdj, ils revinrent à Berârah et rendirent aux Musulmans les honneurs de l'hospitalité.

Je vis une nuit de vent et de pluie effroyables quand nous campâmes près d'elle : les cieux étaient obscurs ; les ténèbres très épaisses, aucune étoile n'apparaissait; le vent et la pluie nous arrivaient comme par les ouvertures d'une outre. Je vis le vent enlever une tente de terre et la faire voler par-dessus la tente voisine ; toutes étaient arrachées ; l'imâm, sa femme Hâdjirah et deux de ses compagnons avaient saisi leur tente et proclamaient l'unité et la grandeur de Dieu comme s'ils étaient sûrs de périr en cet endroit. Dieu éloigna d'eux les ténèbres, la pluie et le vent. Les Musulmans se rassemblèrent près de l'imâm en s'entretenant de la nuit; quelques-uns disaient : C'est le déluge de Noé [1].

Les Musulmans restèrent environ six jours à Berârah. Puis les habitants s'entretinrent avec l'imâm et lui dirent : « Il y a près de vous une immense église. » — « Dans quel pays? » demanda Aḥmed. — « Dans le pays de Gerâra [2] » ; là se trouve un fleuve appelé Aourmah [3] ; sur ses bords est une église appelée Dabra-

1. Nerazzini n'a pas compris ce passage : *Volevano sapere dall' Iman* (sic) *che cosa era quel vento* (p. 65).

2. C'est dans le pays de Djerârah ou Gérâryâ que se retira Takla-Hâïmânot, dans un ermitage d'où il ne sortait ni nuit ni jour et où il vivait de feuilles et d'eau. Les moines ne tardèrent pas à affluer autour de lui (Synaxare *ap.* Dilmann, *Chrestomathia aethiopica*, p. 39 ; le P. D'Almeida, *Vida de Takla Haymanot*, p. 23). Au temps de ʿAmda-Ṣyon I, ce pays tomba au pouvoir de Ṣabr ed-din, roi d'Adal, qui y nomma un gouverneur (Perruchon, *Histoire des guerres d'ʿAmda-Ṣyon*, p. 10, 118; Dilmann, *Die Kriegsthaten des Königs Amda-Syon*, p. 6). Au temps de Sousnyos, cette province fut envahie par les Gallâs Toulâmâ de la famille de Borân ; ils en furent chassés par les dadjazmâtch Hafa-Krëstos et Oualda-Ḥaouâryât et par les Râs Yëmâna-Krëstos et Sëʿla-Krëstos (Pereira, *Chronica de Susenyos*, p. 149).

3. La rivière d'Aourmah paraît être celle que Soleillet appelle, en altérant son nom, suivant son habitude, Segaudem, la Ziega-Wodiam de Krapf, affluent de l'Abbâï, coulant au fond d'une vallée qui touche au territoire de Dabra-Libânos (Soleillet, *Voyages en Éthiopie*, p. 303). Les pèlerins sont avisés par les prêtres de se baigner dans cette rivière avant de boire de l'eau des puits vénérés de Tabele (Harris, *The highlands of Ethiopia*, t. II, p. 153 ; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 245).

Libânos[1] que les chrétiens vénèrent et vers laquelle se dirigent

1. Le couvent de Dabra-Libânos est situé à quatre heures d'Ankobar, dans le Choa. C'est le plus vénéré des sanctuaires de l'Abyssinie : l'eau d'un puits nommé Tabele ou Zabele passe pour guérir les maladies et effacer les péchés. Les Éthiopiens y vont en pèlerinage au mois de mai, à l'anniversaire de la mort de Takla-Hâïmânot (cf. Harris, *The highlands of Ethiopia*, t. II, p. 152; Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 54-55; Rochet d'Héricourt, *Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge*, p. 179-180, où il est dit qu'il est consacré au tombeau du moine Devra Libânos (!); Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 245-247; Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 364; Soleillet, *Voyages en Éthiopie*, p. 304). Il fut fondé non pas par Takla-Hâïmânot, ni au XII[e] siècle, comme le dit Krapf par erreur, mais à l'endroit où mourut Takla-Hâïmânot, un des plus grands saints de l'Éthiopie. Il se rattachait par une chaîne mystique au fondateur de la vie conventuelle en Égypte, S. Pakhôme (cf. la généalogie spirituelle traduite dans mon introduction aux *Règles attribuées à S. Pakhôme*, p. 17-18; Perruchon, *Deux notes éthiopiennes, Zeitschrift für Assyriologie*, p. 405-408). De même que les successeurs d'Abba Salâmâ (Frumentios) à Aksoum avec le patriarche (Abouna) étaient les chefs de l'Église éthiopienne, de même les supérieurs du couvent de Dabra-Libânos furent, avec le titre d'*Éthiagé*, les chefs des moines d'Abyssinie (Ludolf, *Historia aethiopica*, l. I, chap. III, § 24 ; l. III, chap. III, § 22, 28 Legrand, *Relation historique d'Abissinie*, p. 356-357 ; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. III, p. 363; Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 225). Une liste des Éthiagés allant jusqu'au XVII[e] siècle est donnée par un manuscrit de la Bibliothèque nationale, fonds éthiopien, n° 137 (cf. Zotenberg, *Catalogue des manuscrits éthiopiens*, p. 204). Une tradition qui n'a peut-être pas été rapportée exactement par Soleillet dont les bévues, causées par son ignorance de la langue et de l'histoire du pays, ne sont plus à compter, prétend qu'Abba Takla-Hâïmânot serait enterré dans le couvent de ce nom (?) à un endroit inconnu : son corps reposerait dans un cercueil d'argent renfermé dans un cercueil d'or (*Voyages en Éthiopie*, p. 16). Une autre légende recueillie par le P. Lobo prétend que Takla-Hâïmânot convertit un diable et le persuada de le laisser circoncire et qu'ensuite le diable prit l'habit monastique et vécut dix ans, donnant l'exemple de toutes les vertus (Legrand, *Relation historique d'Abissinie*, p. 102). Le couvent de Dabra-Libânos (montagne du Liban) portait d'abord le nom de Dabra-ʿAsëbo : ce fut Zarëa-Yaʿqob qui lui donna celui qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui. Takla-Hâïmânot eut pour successeur son disciple Elsâʿë (Élysée), puis Filpos (Philippe) sous qui les moines de Dabra-Libânos furent persécutés par ʿAmda-Ṣyon I en raison de l'excommunication lancée par Abbâ Anoréouos (Honorius) de Ṣëgâdjâ contre ce prince (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 10, 99, 100); Filpos alla s'établir à Ango et à Gëchéna ; mais le

tous ceux qui suivent la religion chrétienne; ils y consacrent des

couvent ne tarda pas à recouvrer sa splendeur : Yĕsḥaq (1412-1427) fit construire une église pour contenir les reliques du saint (Conti-Rossini, *Il Gadla Takla Hâïmânot*, p. 29), et nous voyons que Zarĕa-Ya'qob consulta les moines au moment de marcher contre Aroué Badlâï, roi d'Adal, et qu'ils lui promirent la victoire (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 58; Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 21). Leur chef était alors Abbâ Andrĕyâs (André); il félicita le roi de son succès et le reçut au couvent : le roi, reconnaissant, fit don à l'église de 150 onces d'or, 30 gemedjâ tissus d'or, plusieurs autres objets précieux et 2.000 bœufs (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 90; Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 33, 34). Les moines intercédèrent en faveur de Baĕda-Mâryâm que son père voulait injustement faire périr (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'ĕqob*, p. 107). Toutefois le caractère soupçonneux du roi n'épargna pas Abbâ Andrĕyâs : celui-ci fut arrêté et jeté en prison où il mourut, à la suite de la dénonciation de Zarĕa-Ṣyon que le remords conduisit au tombeau (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 100). En général, cependant, le couvent fut favorisé par lui : ainsi il lui attribua les revenus du Choa qui avaient été donnés à un Saḥafalam et ceux qui étaient destinés à l'entretien des Tséoua (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 101). Le successeur d'Abbâ Andrĕyâs, Yĕmrĕḥana-Krĕstos, reçut de Baĕda-Mâryâm l'église d'Atronsa-Mâryâm (Perruchon, *id.*, p. 130); le roi fut accueilli à sa visite par tous les moines et les clercs portant des encensoirs (Perruchon, *id.*, 153). Après la victoire qu'il remporta sur les Dob'a, il donna à Yĕmrĕḥana-Krĕstos 500 onces d'or (Perruchon, *id.*, p. 178-179) et 500 autres après la défaite de son armée par les Musulmans d'Adal (Perruchon, *id.*, 181). On conçoit quelles richesses devaient se trouver accumulées dans ce couvent et son église, si l'on songe que les rois d'Abyssinie imitèrent la conduite de Zarĕa-Ya'qob et de Baĕda-Mâryâm (cf. Conti-Rossini, *Appunti ed osservazioni sui re Zaguè e Takla-Hâymânot*, p. 30-39). Lors de l'expédition des Musulmans contre Dabra-Libânos, l'Éthiagé se nommait Abbâ Ya'qoub; il avait succédé à Abbâ Yoḥannĕs, mort en odeur de sainteté et, de musulman qu'il était, s'était converti au christianisme, à la suite d'une vision, il était versé dans le portugais et le latin (cf. Alvares, *Verdadeira Informação*, chap. LXVI, p. 76-77; Stanley of Alderley, *Narrative of the portuguese embassy*, 161-163). Bien qu'on vît encore sous Iyâsou I, à la fin du siècle suivant, les traces des ravages de Grâñ (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 50, 160), le couvent se releva bientôt de ses ruines et reprit toute son importance; il joua un grand rôle dans les discussions théologiques qui agitèrent le XVIIIe siècle en Éthiopie et continuent encore de nos jours. Tandis que les moines du monastère d'Eouostatéouos dans le Godjâm soutenaient que le Christ était parfaitement Dieu et parfaitement homme et que son corps était formé d'une substance particulière

voiles, des vases d'or et d'argent et des cierges gros comme des troncs d'arbre. C'est la première église qui ait été construite en Abyssinie; elle n'a d'égale que celles d'Aksoum et de Lalibala[1].

(*Baḳrêi*) qui n'était ni consubstantielle à la nôtre, ni empruntée à sa mère (doctrine de l'*onction*), les moines du couvent de Dabra-Libânos prétendaient que le Christ était un Dieu, procédant du Père seul, uni à un corps humain et par là devenu Messie (doctrine de l'*union*). Le roi Yoḥannës prit part pour la doctrine de l'onction et son successeur Iyâsou I pour celle de l'union (cf. sur ces débats, R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 37-50, 142-143, 160; Guidi, *Di due frammenti relativi alla storia di Abissinia*, p. 20-29; Gobat, *Journal d'un séjour en Abyssinie*, p. 88-90; Mansfield Parkyns, *Life in Abyssinia*, t. II, p. 96-98; Massaja, *Mes trente-cinq années de mission*, t. I, p. 223-224).

1. Tout ce passage a été singulièrement confondu par Nerazzini : *Tutti i cristiani, per sentimento di religione vi andovano e pregavano un santo al quale portavano in dono candele, seta, oro, argente; e la chiesa si chiamava di Lalibala* (p. 66). Par église de Lalibala, l'auteur veut parler de l'église taillée dans le roc dans le Lastâ, dont il sera question plus loin. Lalibala, mort en odeur de sainteté, était un des derniers princes de la dynastie des Zagués qui supplanta, dans le nord de l'Abyssinie, la dynastie salomonienne. Il vivait vers la fin du XIIIe siècle. La vie que nous possédons de lui, et qui a été partiellement publiée et traduite par M. Perruchon, n'est qu'un recueil de légendes et n'a de valeur qu'en ce qui concerne l'édification des églises : en voici le résumé. Elle nomme Jân Sëyoum le père de Lalibala, que les chroniques appellent Qëdous Ḥarbé, et qui s'appelait plutôt Chenoudi (Sinodâ); elle lui attribue le miracle des abeilles (cf. p. 26, note). Persécuté par son frère, le roi Ḥarbâï, et par une sœur qui voulut l'empoisonner, il prit la résolution de s'exiler. Auparavant, il fut ravi par les anges qui le portèrent en esprit dans les cieux où il vit le modèle des églises qu'il devait élever plus tard; puis il s'enfuit au désert. Là, il connut par une révélation céleste la femme qu'il épousa, Masqal Gëbrâ (*servante de la croix*), mais ce mariage déplut au roi à qui il fut annoncé. L'ange Gabriel les fit échapper, transporta Lalibala à Jérusalem, puis le ramena près de Masqal Gëbrâ. Ḥarbâï, averti par une vision, se repentit d'avoir persécuté son frère et lui céda le pouvoir. Sur le trône, il mena la vie d'un ascète, recevant la visite des anges et faisant de nombreux miracles : c'est alors qu'il fit construire, sur le modèle céleste, les églises qui lui sont encore attribuées : Béta-Mâryâm (*demeure de Marie*), Dabra-Sinâ (*couvent du Sinaï*), Golgotâ, Béta-Masqal (*demeure de la Croix*), Béta-Danâgël (*demeure des Vierges*), Béta-Gabrëël (*demeure de Gabriel*), Béta-'Abbâ Matâ'ë, Béta-Marqoréouos (*demeure de Mercure*), Béta-Amânouël (*demeure d'Emmanuel*), Béta-Giyorgis (*demeure de Georges*). Il fut enterré, dit-on, dans

— Combien y a-t-il de distance entre elle et nous? » demanda-t-il. — « Six jours de marche. » Alors l'imâm Aḥmed manda l'émir Abou Bekr Qaṭin et lui confia trois cents cavaliers, desquels l'émir Modjâhid, Absamâ-Nour, Dël-Sagad, et d'autres pareils. Ils partirent avec le guide pendant la saison des pluies.

Avant le retour de l'émir Abou Bekr et de sa troupe, les gens

celle de Golgotâ. A sa mort, il refusa de transmettre la couronne à son fils (la Chronique lui donne cependant pour successeur Naakuëto-Laab (*Louons le Père*), qui aurait été son neveu d'après le Synaxare) et voulut que le pouvoir revînt à la dynastie salomonienne (cf. Perruchon, *Vie de Lalibala*, p. XIV-XLII, 12-129; R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 229-230, note 63; Ludolf, *Historia aethiopica*, l. II, ch. v, § 8-9; *Commentarius*, p. 235; Conti-Rossini, *Sulla dinastia Zague*, p. 15-16; Alvares, *Verdadeira Informação*, p. 64; Legrand, *Relation historique d'Abissinie*, p. 217; Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 226, note; D'Abbadie, *Catalogue des manuscrits éthiopiens*, n° 139; Guidi, *Note miscellanee*, *Giornale della Società Asiatica italiana*, t. III, p. 164-181; Raffray, *Voyage en Abyssinie et au pays des Gallas Raias*, *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e trismestre 1882, p. 344). El-Makin et après lui, Bruce (*Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. I, p. 610-611) lui attribuent l'idée légendaire de détourner le cours du Nil dans la mer Rouge pour ruiner l'Égypte, opinion que Beke a discutée sérieusement en essayant de démontrer qu'il s'agit d'une communication entre l'Atbara et non le Nil bleu (l'Abbâï) et le Khor el-Gach (*The sources of the Nil*, p. 90-97). Ce serait, suivant une note du plus ancien manuscrit du *Kébra-Nagast* (*La gloire des rois*) sous le règne de Lalibala que ce roman célèbre aurait été apporté d'Égypte en Éthiopie par Abou'l- Faradj et Abou'l- 'Azz. Ce dernier, venu en 1225, pourrait être, suivant une conjecture ingénieuse de M. Conti-Rossini, le même que l'aïeul de Daouit ben 'Azz, ministre de Yâgbëa-Ṣyon (*Qu'il rétablisse Sion*). Il existe sur Lalibala une légende où son nom est mêlé à Naakuëto-Laab, chef des Gallas (!) et que M. de Rivoyre prétend avoir recueillie de la bouche de son interprète indigène pour le bilèn (*Aux pays du Soudan*, p. 232-242). Certains détails font suspecter à juste titre l'origine populaire de ce récit qui paraît dû à l'imagination du voyageur (cf. ma critique dans le *Bulletin de Correspondance africaine*, 1885, p. 353). On trouvera d'autres légendes sur Lalibala, son voyage en Orient, ses relations avec Abbo et ses querelles avec Ḥarbâï dans Soleillet, *Voyages en Éthiopie*, p. 270, note 1; Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 281-283. Le nom de Lalibala est encore porté par une catégorie de chanteurs ambulants, ordinairement des lépreux, qui parcourent le pays amḥara en vivant de la charité publique (Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 87).

de Berârah allèrent trouver l'imâm et lui dirent : « Nous savons où se trouvent les richesses du roi qui étaient à Bâdeqé et nous vous les indiquerons. » Aḥmed envoya le vizir ʿAddolé avec son armée à Bâdeqé ; il y prit le trésor qu'ils avaient mentionné, resta huit jours à faire du butin dans le pays de Faṭagâr et de Masin, puis il revint vers l'imâm qui était à Berârah et rapporta des richesses, des plaques d'or et d'argent, de la soie de toutes les couleurs. L'imâm en fit présent aux Mahrah[1], qui combattaient avec lui, car ils étaient attachés à sa personne et ne pouvaient prendre part aux incursions dans les provinces comme les autres troupes : c'est pourquoi il leur donna ce butin. ʿAddolé lui fournit des renseignements sur le roi et lui dit : « Il est dans le pays de Ouâdj ; entre nous et lui, il y a deux jours de distance, mais l'ʿAouâch coule et il est rempli en ce moment. »

Quant au roi d'Abyssinie, quand il apprit que l'imâm était à Berârah, il dit : « Ces Musulmans sont entrés à Berârah ; ils ont ravagé la province ; à présent, ils vont descendre dans leur pays. Je vais marcher contre eux, je traverserai l'ʿAouâch, j'occuperai une position et je les combattrai. » Puis il dit aux Francs qui étaient avec lui au nombre de quarante[2] : « Faites-moi un ouvrage de

1. La version de A.-P. n'a pas reconnu le nom des Mahrah et en a formé un pluriel du participe *mâhir*, « avisé ». « *L'Imam fit des largesses aux maîtres mécaniciens* (artilleurs) *qui étaient avec lui* » (p. 189).

2. En mars 1517, des chrétiens, esclaves à Djeddah, furent délivrés lors de l'attaque de cette ville par la flotte de Lopo Soares. Seize d'entre eux, avec des Éthiopiens également prisonniers, s'emparèrent de deux brigantins et, ayant échoué devant Camaran, s'emparèrent de Massaoua et, par Arkiko, entrèrent en relations avec le nĕgouch qui les prit à son service : il y avait parmi eux deux Catalans, un Grec de Chio, un Basque, un Allemand ; le reste était Génois. Ce sont probablement ces mêmes individus que le P. Alvares vit encore en 1521, qui formaient avec d'autres Européens venus à la suite de l'ambassade de Rodrigo de Lima et restés dans le pays, le corps de quarante Francs mentionnés ici (cf. Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. LXXII, p. 83 ; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 174-176 ; Conde de Ficalho, *Viagem de Pedro da Covilham*, p. 258 ; G. Correa, *Lendas da India*, t. III, p. 48-49).

votre pays pour que nous passions l''Aouâch. » Ils fabriquèrent de petites barques. Il ordonna ensuite aux gens de la contrée de faire ce qu'ils ont coutume d'employer pour traverser le fleuve : c'est ce qu'on appelle dans leur langue *lakha*[1]; ils en firent cinq cents.

Alors son patrice Ouasan-Sagad se leva, baisa la terre devant lui et dit : « Nous avons fait ce que tu nous as ordonné. Je suis ton serviteur et je marcherai contre eux ; j'occuperai la porte d'Amâdjah ; s'ils viennent, je les combattrai ; s'ils me tuent, tu feras ce qu'il te plaira ; mais un homme comme toi ne doit pas marcher en ce moment; ce n'est pas la coutume des rois, je te remplacerai pour cela. » Le roi le remercia ainsi que les patrices qui dirent : « Tu es notre père, tu connais toutes nos affaires et tu les administres comme quelqu'un qui agit avec douceur envers qui il aime. » Puis le roi lui donna une armée considérable, composée de gens du Daouâro, du Godjâm, du Faṭagâr, de l'Ifât avec leur chef Our'aï 'Othmân le renégat et d'autres. Ensuite il leur dit adieu ; les troupes partirent, montèrent sur les barques, passèrent l''Aouach, entrèrent dans le Faṭagâr et s'établirent à la porte de Qarqarah.

En arrivant de Bâdeqé à Berârah, 'Addolé informa l'imâm de ce que faisaient le roi et Ouasan-Sagad, que celui-ci passait l''Aouâch et s'établissait à Qarqarah, puis il ajouta : « Je voulais

1. Il s'agit du mode de passage décrit moins d'un siècle après par le P. Antonio Fernandez. « Pour le traverser, ils tuèrent une vache, et de sa peau, ils firent une grande outre qu'ils remplirent de nippes et d'air en y soufflant. On noua les extrémités auxquelles on attacha deux longs morceaux de bois. Six hommes s'y suspendirent : trois de chaque côté, à condition de se tenir immobiles et d'être de poids égal; car au contraire si le poids était inégal, ou si quelqu'un venait à se détacher, tous sombreraient. Comme le courant était très impétueux, le danger a été grand. Cette espèce de radeau ou balance était guidée à l'avant par un bon nageur qui tenait d'un main l'extrémité d'un des bois, poussée à l'arrière par deux autres nageurs. De cette façon, ils traversèrent la rivière sur l'autre rive, fort en aval par rapport à leur point de départ, car ils ne pouvaient lutter contre le courant » (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 373).

marcher contre lui, mais j'ai craint de le faire sans ta permission. » Alors l'imâm délibéra avec les Musulmans sur la conduite à suivre; ils lui dirent tous : « Nous sommes en automne et dans la saison des pluies; si nous nous mettons en route en ce moment, nous nous fatiguerons comme nous nous sommes fatigués précédemment. Restons ici jusqu'à ce que finisse la saison pluvieuse, puis nous marcherons contre l'ennemi et nous le combattrons. » Quand l'imâm entendit [f° 51] leurs paroles, il leur dit : « Très bien; vous n'avez dit que du bien; retournez à votre campement. » Ils se séparèrent et l'imâm demeura seul. Alors il demanda le Garâd Aḥmouchouh. C'était un homme d'un esprit sincère et de bon conseil. Aḥmed lui dit : « N'as-tu pas entendu ce qu'ont dit les Musulmans? » — « J'étais présent, répondit-il, et j'ai entendu ce qu'ils disaient; ils sont d'avis de rester ici jusqu'à ce que la saison des pluies soit passée. » L'imâm reprit : « Et toi, donne-moi ton avis. » — « Ils veulent attendre la fin du temps pluvieux; alors ils te diront : Viens avec nous, à présent nous combattrons. Quand tu seras parti et quand tu auras pénétré dans le pays de Faṭagâr, s'ils rencontrent une troupe ennemie, ils combattront; sinon, ils descendront dans leur pays, dans la terre de Sa'ad ed-din. S'ils ne rencontrent pas d'ennemis, ils insisteront près de toi pour s'en retourner. Si tu le leur permets, ils s'en iront; sinon chacun d'eux partira à sa guise et tu resteras seul. » L'imâm demanda : « Puisque tu parles ainsi, que faut-il faire à présent? » Le Garâd Aḥmouchouch reprit : « Je sais ce qu'il faut faire; demeurons ici jusqu'à l'arrivée de l'émir Abou Bekr Qaṭin; il a avec lui des gens de guerre : quand il sera arrivé, nous le mettrons avec ses troupes à notre place dans le camp : nous laisserons avec lui nos femmes et nos bagages et nous marcherons à ce moment vers l'ennemi. Si Dieu nous donne la victoire et si nous tuons le roi d'Abyssinie, son peuple embrassera l'islâm; le fleuve de l''Aouâch sera rempli d'eau; il n'y aura pas moyen pour les Musulmans de redescendre dans leur

pays; bien mieux, ils ne se soucieront que du pillage. Mais si les jours de pluie se passent sans que nous ayons combattu, il n'y aura plus moyen pour nous de les retenir; tous les soldats s'en iront, car il n'y a pas d'émir, grand ou petit, qui ne veuille redescendre dans son pays. » L'imâm écouta ses paroles et lui dit : « Quel excellent conseil tu m'as donné! Mais pour le moment, cache ton secret, ne le découvre à personne; patiente jusqu'à l'arrivée de l'émir Abou Bekr Qaṭin ». Ils demeurèrent à l'attendre.

Quant à l'émir Abou Bekr, il était parti pour cette église que nous avons mentionnée; quand il fut arrivé, il s'arrêta dans le voisinage. Les moines qui l'habitaient s'enfuirent dans une montagne inaccessible. Puis une partie s'en revint à l'église, en disant : « S'ils brûlent notre église qui est pour nous un lieu de pèlerinage, ils nous y brûleront aussi. » Ils y entrèrent et s'assirent au milieu, en attendant qu'on y mît le feu. D'autres envoyèrent dire à l'émir Abou Bekr : « L'incendie de l'église ne te servira à rien; renonce à ce projet et nous te donnerons ce que tu voudras en fait d'or, d'argent et de soie. Quant aux gens de la ville et des environs, ils te paieront la capitation. » L'émir Abou Bekr assembla ses compagnons et tint conseil avec eux à ce sujet. Les uns disaient : « Prenons l'argent et laissons l'église. » Les autres : « Nous ne voulons pas d'argent, brûlons l'église, car elle est vénérée chez les Chrétiens. » L'émir Abou Bekr adopta l'avis des gens d'argent et dit au messager : « Nous vous accordons la paix pour une somme; retourne vers tes compagnons et répète-leur nos paroles. Qu'ils viennent chez nous; quand ils seront arrivés, nous leur ferons connaître ce que nous voulons; ils nous le donneront, nous laisserons l'église et nous ne la brûlerons pas. » Le messager partit et informa ses compagnons de ce qu'avait dit l'émir Abou Bekr; ils se réjouirent, vinrent le trouver et lui donnèrent pour la bonne nouvelle qu'il leur avait annoncée, deux vêtements portant des plaques d'or de 150 onces, et autant en argent, c'est-à-dire 150 onces en plaques d'argent pur; chaque

tunique était semblable. « Ceci, dirent-il, est un cadeau pour bonne nouvelle de la paix dont tu nous as favorisés; quant à que tu exiges pour la capitation, or ou argent, pour faire la pai parle ». Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, un Musulman du no d'Our'aï Abou Bekr se leva. Il était des Maḥâouerah, de la trib des Balaou, se rattachant à l'ancien Balaou qui était leur ancêtr il était descendu du Tigré, leur patrie, dans le pays de Sa' ed-din, au temps de Sa'ad ed-din qui lui avait fait épouser sa fill Son nom était Balaou 'Abd Allah[1]; elle lui avait donné des e fants; tous les garçons étaient appelés *Our'aï* et les filles *Ba'tiah* Cet individu alla secrètement à l'église, prit un brandon et mit le feu. Tandis que les moines causaient avec l'émir, ils tournèrent de ce côté et la virent brûler; l'incendie était arri jusqu'au ciel. A cette vue, le traité de paix fut rompu et l moines allèrent à l'envi se jeter dans le feu comme le papill contre une lampe, à l'exception d'un petit nombre d'entre eux

1. Il s'agit d'une fraction des Balaou (Bedja, Bilèn ou Bogos) qui, ayant en brassé l'islâm, se sépara du reste de la tribu qui était chrétien et serait ve s'établir dans le Harar actuel. Les autres Balaou, dont il sera question pl loin, n'ont pas conservé dans leurs traditions le souvenir de cette branch Comme Sa'ad ed-din mourut en 805 de l'hégire (1402-1403), l'émigration d Balaou musulmans du Tigré, ou plus exactement peut-être du Lasta, pou rait avoir eu lieu à la fin du XIVe siècle. Le *Târikh el-Omam* d'ailleurs ne mentionne pas et ne cite qu'un seul gendre de Sa'ad ed-din : Selim b 'Ayad (Maqrizi, *Historia reg. islam.*, p. 21).

2. Ce passage a été l'objet d'un singulier contre-sens dans la version de A P. (p. 193) : « *Chaque fois qu'il leur naquit un enfant mâle, ils lui donnaie le nom* d'Awr'ay al bint (Awr'ay de la fille) » ! Le nom d'Our'aï est peut-êt à considérer comme une altération du bilèn *aoûrâ*, devin, prophète, emplo dans le sens de l'arabe كاهن (cf. Reinisch, *Die Bilin-Sprache*, t. II, p. 35 Dans ce cas la lecture *Aour'aï* devrait être substituée partout à *Our'a* *Ba'tiah*, à lire peut-être *ba'tèh*, représenterait le bilèn *batiḥ*, jeune fille, jeu femme (cf. Reinisch, *Die Bilin Sprache*, t. II, p. 91). Les détails sur Bala 'Abd Allah sont supprimés par Nerazzini (p. 68).

3. Les chroniques chrétiennes placent le 24 de ḥamlé l'incendie de D bra-Libânos, mais ne donnent aucun détail (cf. R. Basset, *Études sur l'hi toire d'Éthiopie*, p. 13, 14, 104; Conti-Rossini, *Storia di Lebna-Dengel*, p. 13, 23

L'émir Abou Bekr Qaṭin manda Our'aï Abou Bekr qui avait brûlé l'église et lui dit : « Pourquoi l'as-tu incendiée, alors que nous traitions de la paix? » Il lui répondit : « Je l'ai brûlée ; fais-moi ce que tu voudras ; c'est moi qui l'ai brûlée ; l'imâm ne nous a ordonné que de la brûler et il ne nous a pas envoyés pour traiter de la paix à prix d'argent. » L'émir le laissa, on prit le butin qu'on trouva et on s'en revint auprès de l'imâm. Le retour et la marche durèrent douze jours. Ils arrivèrent près d'Aḥmed le jour de 'Arafah[1], dans le pays de Berârah. L'émir Abou Bekr lui apprit qu'Our'aï avait mis le feu à l'église. Il répondit : « Il n'y a pas de mal qu'il l'ait brûlée; je ne vous avais d'abord ordonné que de l'incendier, et c'était plus important pour vous que toute autre chose. » Puis il ajouta : « Retournez à vos positions. Demain, viens me trouver, j'ai affaire à toi. »

Ils s'en retournèrent et, après lui, l'imâm manda l'émir Ḥosaïn, car celui-ci n'était pas avec lui à Berârah : il l'avait envoyé sur les confins du pays pour faire du butin. L'émir s'assit devant lui : c'était un homme de bon conseil et de bon avis. Aḥmed lui raconta d'abord ce qu'avait dit le Garâd Aḥmouchouh et lui confia toute la conversation. « Quel excellent avis ! s'écria Ḥosaïn; si tu pars demain contre le patrice Ouasan-Sagad, tu le tueras, s'il plaît à Dieu, et tu feras la conquête de l'Abyssinie; mais si tu tardes deux ou trois jours à te mettre en route, la parole du Garâd Aḥmouchouh se réaliera. L'intention des soldats est de descendre dans leur pays[2]. » — Quand l'imâm eut entendu ces paroles, il décida l'expédition et dit : « Demain matin, viens me trouver avec tes soldats. » Il envoya chercher les émirs et leur dit : « Demain, sellez vos chevaux et venez tous me trouver avec votre cavalerie et votre infanterie, car j'ai appris des nouvelles. »

1. Le jour de 'Arafah (nom d'une montagne située à quelque distance de La Mekke et où l'on offre des sacrifices pendant le pèlerinage) est le 9 de dzou'l ḥidjdjah. Les troupes d'Abou Bekr partirent donc le 3 de Dabra-Libânos qui sans doute avait été brûlé la veille, c'est-à-dire le 17 juillet 1531.

2. Tout ce passage est résumé en une ligne par Nerazzini.

Le lendemain, il fit battre les tambours et les timbales[1]; les émirs et les chefs arrivèrent. L'imâm leur dit : « J'ai l'intention de marcher contre Ouasan-Sagad; quel est votre avis? » Ils répondirent : « Notre avis est de ne marcher que lorsque la saison des pluies aura pris fin[2]; alors nous le combattrons [f° 52]. A présent, qu'est-ce que cette délibération? » Aḥmed répondit : « Cessez de parler; vous ne savez pas et moi je sais; nous ne joindrons l'ennemi que par la pluie et en automne. » — « Comment ferons-nous avec nos richesses et nos bagages? demandèrent-ils, les emporterons-nous ou les laisserons-nous? » L'imâm reprit : « Cela n'est pas notre affaire. » Puis il dit à l'émir Abou Bekr : « Ce vêtement que tu as apporté est à toi; demeure dans le camp pour garder nos richesses et nos femmes. » Il lui confia parmi les hommes de guerre environ quatre cents cavaliers en ajoutant : « Ne pars pas d'ici; si le roi vient, combats-le; Dieu te donnera de le vaincre. » — « Avec soumission et obéissance », répondit-il; et il demeura à Berârah.

L'imâm récita la *Fâtiḥah*, puis se mit en route. Les émirs montèrent à cheval avec lui : le guide marcha devant eux; au-dessus d'eux le ciel versait de la pluie. Le sol était fangeux; celui-ci tombait de son cheval, celui-là de sa mule; tantôt ils descendaient de leurs montures et marchaient, tantôt ils remontaient. Ils cheminèrent ainsi pendant trois jours et passèrent la nuit près des infidèles. Le patrice apprit cette nouvelle : il en fut informé par des gens qui lui dirent : « L'imâm et son armée ar-

1. A-P. : *l'Imam fit battre* les chaudrons et *les tambours* (p. 194).

2. D'Abbadie-Paulitschke ont fait passer dans leur traduction ce qui est donné comme une glose marginale dans les manuscrits : *Dans la langue de l'Abyssinie l'automne s'appelle le Kieramt* (p. 194). Sur la saison des pluies (*Kĕrĕmt*) dans le Choa et l'Abyssinie méridionale, cf. Alamanni, *La colonia eritrea*, p. 149-154. « La saison des grandes pluies commence en juin et ne finit qu'en septembre. A cette époque de l'année, les routes sont impraticables; les torrents deviennent dangereux » (Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 97).

rivent; ils sont près de toi ». — « C'est un mensonge, répondit le patrice ; j'ai appris que les Musulmans ne voyagent pas pendant leur fête de 'Arafah, ni pendant les jours de pluie et de boue. » Le patrice Ouasan-Sagad dit à Our'aï 'Othmân le renégat : « Informe-moi si les Musulmans voyagent pendant leur fêtes et font des incursions pendant les pluies, car les bêtes sont fatiguées. » — Il lui répondit : « Auparavant, quand j'étais dans leur pays, ils ne faisaient pas d'expéditions pendant de pareilles pluies ni pendant leurs fêtes, jusqu'à ce qu'elles fussent finies. A présent, je ne sais comment ils font. » Le patrice fit venir deux cavaliers d'entre les chefs du Daouaro, l'un nommé Mikâèl, l'autre Roubèl, qui se présentèrent. Il leur dit : « Sellez vos chevaux et apportez-moi des nouvelles des Musulmans, car les gens du pays me disent que l'imâm et son armée sont près de nous. » Ils montèrent à cheval et allèrent jusqu'auprès d'eux. A ce moment, Ahmed avait dit à ses compagnons : « Ne vous installez pas sur la colline, car les infidèles n'ont pas de nouvelles de nous; nous les surprendrons, s'il plaît à Dieu. » Ils campèrent au pied de la colline.

Sur ces entrefaites, un des Musulmans voulut aller avec quatre de ses compagnons chercher du bois. L'un d'eux nommé Dalan[1] chevaucha avec les siens par dessus la colline. Voici qu'ils rencontrèrent les deux cavaliers rencontrés par Ouasan-Sagad ; l'un d'eux s'arrêta ; le second s'approcha de l'homme appelé Dalan qui était sur la colline. Le patrice Mikâèl lui dit : « Hé, l'homme ! as-tu quelque nouvelle des Musulmans ? » — « Quels Musulmans veux-tu dire ? » — « Des gens de guerre. » — « Ils sont près d'ici. » Quand il eut dit ces mots, le patrice se tourna vers Dalan et reconnut qu'il était Musulman. En regardant au bas de la colline sur laquelle il était, il vit les nôtres dans leur campement et voulut journer bride. Dieu fortifia le Musulman Dalan ; il s'élança contre

1. Il n'est pas nommé dans Nerazzini (p. 70). Son fils Naṣr ben Dalan était un de ceux qui donnèrent vainement l'assaut à l'amba royal sous les ordres d'Aḥmouchouh.

le patrice, s'accrocha au pan de son burnous, le tira de dess
son cheval et lui porta avec son sabre un coup violent qui le bles
au visage. Puis il le renversa de sa selle en le jetant à terr
Lui-même monta sur son cheval et vint trouver l'imâm en ram
nant le chrétien humilié et abaissé. Quant à l'autre, il prit
fuite. A l'arrivée de Dalan, Aḥmed se réjouit et lui dit : « Qu'es
ce qu'il y a derrière toi? » Le Musulman lui raconta ce qui s'éta
passé, reçut les félicitations d'Aḥmed et celles des Musulmans
fut gratifié du cheval et de l'équipement du chrétien. Aḥmed i
terrogea ce dernier sur le patrice Ouasan-Sagad. « Il est près
vous, dit le prisonnier; mon compagnon et moi nous étio
venus prendre de vos nouvelles quand je suis tombé dans l
filets de ce page; mon ami s'est enfui. » L'imâm ordonna de
tuer et l'armée passa la nuit là. Quant au cavalier qui s'éta
enfui, il arriva près de Ouasan-Sagad et l'informa que les M
sulmans étaient proches et que son compagnon avait été tué ; l
Chrétiens ressentirent une crainte extrême et passèrent la nu
dans leurs positions. Le lendemain, les nôtres marchèrent cont
les polythéistes.

Quant à Ouasan-Sagad, dès qu'arriva le matin, il rassemb
ses troupes et tint conseil avec elles. « Les Musulmans, leur dit-i
ont passé la nuit autour de vous; à présent, ils vont vous fai
une visite; préparez-vous au combat. » Les soldats lui répond
rent tous : « Ne nous ordonne pas de combattre en un pareil m
ment. » — « Que ferez-vous, si vous ne vous battez pas? » — « T
es le chef de notre religion; si tu succombes, elle périra et av
elle le christianisme. » — « Que faire alors? » — « Allons sur l
montagne de Bousât; là nous combattrons quiconque viendra
nous : tu marcheras à notre tête et nous nous battrons derrièı
toi : si nous sommes tués jusqu'au dernier, les Chrétiens n'e
souffriront pas; mais toi, si tu es tué, le christianisme sera perd
et notre pays ravagé. » Ils insistèrent près de lui jusqu'à ce qu'
y consentit. Il partit du côté de cette montagne et dit à Our'

ʿOthmân le renégat : « Demeure à l'arrière-garde. » Il lui donna la moitié des troupes ; lui-même partit avec le reste.

Après avoir marché depuis le matin vers les positions des polythéistes, l'imâm arriva vers la fin de la matinée. Le patrice Ouasan-Sagad était parti à la tête de la moitié de l'armée, avant que les nôtres fussent parvenus au camp. Pour Ourʿaï ʿOthmân, l'imâm l'atteignit au moment où il allait se mettre en route et transporter les tentes. Les nôtres arrivèrent derrière les polythéistes. En les voyant, ceux-ci prirent la fuite sans combat, abandonnant la position avec les tentes. Les Musulmans se dirent : « C'est une ruse du patrice Ouasan-Sagad ; il nous a abandonné le camp et nous a tendu une embuscade : quand nous serons entrés et que nous serons occupés à piller, il fondra sur nous. » Quelques-uns dirent : « Ce n'est pas une ruse, mais il a fui devant nous et l'arrière-garde est demeurée. » — Le Garâd Chamʿoun dit aux Musulmans : « Si vous rencontrez Ouasan-Sagad dans son camp, tuez-moi, car il a fui vers l'ʿAouâch. » L'imâm le crut et négligea le conseil des autres. On monta à cheval et on le poursuivit. Les Musulmans se divisèrent en quatre corps : l'un rejoignit Ourʿaï ʿOthmân ; au bout d'une heure de combat, celui-ci s'enfuit ; un autre partit sur les traces de Ouasan-Sagad ; l'imâm prit une route différente avec une troisième troupe.

Pour le chef chrétien, dès que les Musulmans furent près, il
F° 53] descendit de sa mule et dit [f° 53] : « Dressez-moi une estrade. » Ils lui en élevèrent une en fer ; il s'y assit, excita ses compagnons et fit battre les timbales. Les nôtres qui les avaient atteints étaient peu nombreux ; ils chargèrent comme un seul homme et combattirent une heure ; parmi leurs cavaliers fut tué ʿAbd Allah le Tigréen : que Dieu très-haut lui fasse miséricorde, c'était un brave et un héros ; il fut tué par le fils du Godjâm-Nagâch[1]. A cette

1. Le Godjâm était gouverné par un fonctionnaire qui avait le titre de Godjâm-Nagâch (cf. la formation du nom analogue Baḥar-Nagâch) ; l'un

vue, les Musulmans se retirèrent non loin de là. Des cavalie d'entre les nôtres les rejoignirent et leur dirent : « Où fuye vous? Revenez au combat contre l'ennemi! Nous sommes av vous. » Ils combattirent encore pendant une heure et furent m en fuite deux ou trois fois. Sur ces entrefaites, pendant qu'ils r culaient et revenaient à la charge, arrivèrent des cavaliers mu sulmans célèbres pour leur bravoure; c'étaient le Garâd Cham'ou 'Ali el-Ouarrâdi, qui succomba à l'ambâ, Our'aï 'Omar-din, fi du sultan Moḥammed; le Garâd 'Abid et d'autres pareils[1]. I dirent aux fuyards : « Qui vous met en déroute? » Ils répond rent : « C'est ce patrice qui a rangé ses soldats en bataille; no avons chargé contre eux une première fois; ils nous ont tué 'Ab Allah le Tigréen; ils nous ont mis en fuite, nous sommes rev nus à la charge et cela quatre ou cinq fois. »

Le Garâd Cham'oun, Our'aï 'Omar-din et ses compagno dirent aux fuyards : « A présent, nous sommes arrivés jusqu vous; ne croyez pas que nous soyons comme ceux qui vous o rejoints précédemment; nous allons charger à votre tête; vou suivez-nous. » Le Garâd Cham'oun chargea et rompit les rang ennemis; il avait avec lui ses compagnons devant lesquels il ma chait. Le patrice Ouasan-Sagad était au milieu des polythéiste contre lesquels se précipita le Garâd Cham'oun quand, avec le siens, il rompit leurs rangs. Il se rencontra avec le frère du pa trice, nommé Garimâ[2] : celui-ci dressa la pointe de sa lanc contre le Garâd et voulut l'en percer, mais Cham'oun, d'un cou de sabre, coupa sa lance et sa main et le renversa de son cheva Our'aï 'Omar-din, fils du sulṭân Moḥammed, chargea de mêm contre un patrice qui était à côté de Ouasan-Sagad et le perç

d'eux est mentionné dans la Chronique de Sousnyos (Pereira, *Chronica d Susenyos*, p. 144). A-P. : *tué par Gojam-najax* (p. 199). Nerazzini (p. 7 ne nomme pas ce dernier.

1. Nerazzini (p. 71) ne nomme que « *Gerad Abid* ».
2. A.-P. : *Jirma* (p. 100); Nerazzini (p. 71) : *Guruma.*

d'un coup de lance qui le renversa mort: que Dieu ne lui fasse pas miséricorde ! De même, ʿAli el-Ouarrâdi se précipita sur un patrice et lui porta un coup qui fit voler sa tête de son corps. Dieu précipita son âme en enfer : *quel triste séjour*[1] ! Alors les compagnons de Ouasan-Sagad se retirèrent non loin de là; le patrice les suivit en leur criant : « Où fuyez-vous? » Pendant qu'il criait contre eux, le Garâd ʿAbid ben Radjiḥ chargea; son père était Garâd du Hargâyah, au temps du sulṭân Moḥammed ben Saʿad ed-din. Quand il fut tout près, le patrice tourna la tête de son cheval contre le Garâd ʿAbid qui l'injuriait, et ils se rencontrèrent là. Le Chrétien avait une lance à la main, le Musulman, un sabre; le premier prévint le second et lui porta un coup qui lui perça la main gauche; il avait une armure défensive; elle fut traversée ainsi que la main par la pointe de l'arme qui sortit de l'autre côté. Le patrice voulut retirer sa lame, mais elle se brisa dans la main du Musulman. Alors il essaya de tirer son épée du fourreau, mais tandis qu'il y était occupé, le Garâd ʿAbid le frappa à la tête et lui porta un coup un peu au-dessus de la nuque. Il tomba de son cheval et dit : « Ne me tue pas; je suis Ouasan-Sagad. » Lorsque les Chrétiens le virent tombé et que le Garâd ʿAbid eut appris que c'était lui, il cria à ses compagnons d'avertir les polythéistes que leur chef avait succombé. Les Musulmans crièrent : « Ouasan-Sagad est mort! » Le patrice, étendu blessé à terre, disait : *Alakh bala! Alakh bala!* c'est-à-dire : Je suis vivant! la guerre continue. Quand les chrétiens apprirent que leur chef avait été tué, ils s'enfuirent en grand désordre, poursuivis par les Musulmans qui en tuèrent et firent des prisonniers.

Quant à l'imâm, il était allé, comme nous l'avons dit, d'un autre côté, par le chemin de Zeqâlah. Tandis qu'il était en route, il fut rejoint par le vizir ʿAddolé qui avait pris le patrice d'Adal-

1. *Qorân*, sour. xiv, v. 34. Tous ces détails manquent dans Nerazzini.

Anbâdj, nommé Jân-Nahad[1]. Quand l'imâm partit avec le vizir, fit comparaître le prisonnier et dit à ʿAddolé : « Garde-le avec tc prends le drapeau et réunis les Musulmans : nous poursuivroı les polythéistes. » Alors il descendit de sa mule pour monter cheval, mais ʿAddolé le retint et dit : « Ne pars pas ; prends tc drapeau et demeure auprès de lui ; c'est à un autre que toi d'all à la poursuite des infidèles. » Il parlait ainsi par affection poı Aḥmed, mais celui-ci repoussa ces paroles et monta à cheval av Ḥosaïn, le Garâd Aḥmouchouh et ʿAllouch, fils de Bechârah Ils partirent, laissant l'armée en arrière et devancèrent les chr tiens sur la route. Ils trouvèrent un berger à qui ils demandèren « Sais-tu quelque chose du patrice Ouasan-Sagad ? » Il leur répoı dit : « Il est parti le matin à la tête de l'armée. » Ils pensaie qu'il marchait devant eux, tandis qu'il était derrière eux, pr par le Garad ʿAbid, comme nous venons de le mentionner. Eı suite l'imâm s'avança jusqu'à un chemin large, sans voir (traces de chevaux. Les Musulmans se dirent : « Voilà leur rou où on n'aperçoit pas d'empreintes de sabots ; il faut absolumeı que les Chrétiens soient derrière nous », et ils se cachèrent daı la plaine. Ils n'étaient que quatre cavaliers y compris l'imâı Voici qu'arrivèrent dix chrétiens montés sur leurs mulets. Aḥm et ses compagnons chargèrent en se disant : « Voilà leur avan garde. » Ils se précipitèrent contre eux. Les infidèles s'enfuiren abandonnant leurs mulets. L'imâm revint à sa place et se cacl avec les siens. Alors s'avança une troupe d'infidèles. Quand i furent proches, les Musulmans virent qu'ils portaient les bagag des Chrétiens, leurs femmes, les caisses du patrice pleines (soie et d'autres choses. En les voyant, les nôtres se mirent l'écart afin de ne pas s'en occuper car ils cherchaient des gens (guerre et des cavaliers. Après que les conducteurs des bagag

1. Ce nom est ainsi travesti dans Nerazzini : *Battarik Usul Abbay nome Gianot* (p. 72).

2. A.-P. *Alux bin Sarah* (p. 201). Nerazzini a supprimé ce nom.

furent passés, arriva une armée; c'étaient tous les fuyards qui étaient avec le patrice Ouasan-Sagad. En les voyant, les Musulmans les reconnurent pour des fugitifs et dirent à l'imâm : « Voilà l'armée des infidèles; à présent, chargeons contre elle par devant, puisqu'elle est en fuite. » — « Non pas, répondit Aḥmed; nous ne sommes que quatre à présent et ces troupes sont nombreuses : si nous les chargeons, ils verront que nous ne sommes que quatre cavaliers, tandis qu'ils ont avec eux des gens armés de boucliers. Attendons qu'ils soient passés en avant; nous les attaquerons par derrière; de cette façon, ils croiront que ceux qui les poursuivent sont ceux qui les ont mis en fuite. » — « Quel excellent conseil! » dirent-ils. Les infidèles avaient quarante
[F°54] cavaliers dont les chevaux étaient bardés de fer [f° 54]; c'étaient les défenseurs des soldats qui fuyaient en tête de l'armée. Les nôtres se dirent : « Il n'y a plus d'infidèles après ceux-ci. » Alors ils chargèrent : ils étaient quatre contre quarante cavaliers chrétiens et ils livrèrent un combat acharné.

L'auteur ajoute : « J'ai entendu raconter ceci par l'imâm Aḥmed : « Nous les frappâmes jusqu'à ce que nos bras furent fatigués de les combattre. Quand l'un des quatre Musulmans portait un coup à un chrétien, tous frappaient comme leur compagnon. »

L'imâm chargea contre le chef de la troupe et l'atteignit à la tête; le Garâd Aḥmouchouch et l'émir Ḥosaïn ainsi que ʿAllouch le frappèrent comme un seul homme; il fut atteint et tomba de cheval. Le Garâd Aḥmouchouh se précipita contre un patrice et lui porta un coup sans résultat à cause de l'armure et du fer qui le couvraient. Alors ʿAllouch se jeta sur lui et lui dirigea dans l'œil un vigoureux coup de lance; il le tira avec l'arme et le chrétien tomba mort. Un patrice nommé Takla-Ḥaouâryât (*Plante des Apôtres*), Godjâm-Nagâch, très considéré auprès du roi et de Ouasan-Sagad, chargea, pareil à une tour de fer. L'émir Ḥosaïn alla à sa rencontre; ils se saisirent l'un l'autre; l'émir enleva son ennemi de sa selle et le jeta à terre. Le cheval du chrétien prit la fuite,

Ḥosaïn saisit sa lance, se mit à sa poursuite, s'en empara et re vint vers le patrice. Celui-ci était au milieu des arbres. Le rest des polythéistes s'enfuit. L'imâm arriva près de l'émir et lui dit « Le patrice est entré dans le fourré pendant que tu poursuivai son cheval. » Il regarda au milieu des arbres et l'y vit debout Il le frappa d'un coup qui ne lui fit pas de mal parce qu'il éta dans le fourré. L'imâm lui porta également un coup qui ne rer contra que les arbres. L'émir dit alors : « Je descendrai pou aller à pied contre lui et j'entrerai dans le fourré. » — « Attends reprit Aḥmed, ne le fais pas. » Sur ces entrefaites arrivèrer deux hommes; l'un se nommait Abou Bekr. L'imâm lui dit « Descends et porte un coup de lance à cet homme. » Il mit pie à terre et s'avança contre le patrice à qui il porta deux coups dar la poitrine, mais sans résultat. Le Chrétien avait un fouet à main; il s'avança contre Abou Bekr et l'en frappa si bien qu' le lança loin derrière lui. L'imâm dit à l'autre qui se nomma Ṣabr ed-din : « Descends, et va tuer cet infidèle », car c'était u des porteurs de sabre; il était redoutable, terrible et célèbre. descendit de son mulet, abattit d'un coup la main du patrice q tomba à terre; le Musulman le fit sortir des arbres, le tua et pı ses dépouilles.

L'armée musulmane rejoignit l'imâm qui dit aux soldats « Voilà les bagages, les chevaux, les mulets, les richesses d Chrétiens près de vous; marchons à présent. » — « Volontiers répondirent-ils. L'imâm et ses compagnons se mirent en rou ils étaient environ 60 cavaliers; ils pressèrent leur marche jusqu ce qu'ils rejoignirent les ennemis. Aḥmed chargea, ainsi que Farachaḥam 'Ali, le Garâd Cham'oun, le Garâd Aḥmouchouh, Farachaḥâm Din et d'autres semblables; ils passèrent les pol théistes au fil de l'épée et les tuèrent[1]; il n'échappa que d

1. Tout ce qui précède depuis le commencement de l'alinéa est suppri par Nerazzini et remplacé par cette phrase : *In questo tempo, giunsero a soldati dell' Iman* (sic).

cavaliers : c'étaient ceux-là que l'imâm avait rencontrés en route avec les bagages avant que n'arrivassent les quarante héros des infidèles : c'est pourquoi les Musulmans les poursuivirent, prirent tout ce qu'ils avaient avec eux et revinrent vers leur armée qui était avec le vizir 'Addolé, préoccupée de savoir où était l'imâm. Celui-ci les rejoignit à la fin de la soirée : les soldats louèrent Dieu et apprirent d'Aḥmed ce qui s'était passé. Il dit à 'Abid : « Pourquoi as-tué Ouasan-Sagad avant que je le visse? » — Il répondit : « Pourquoi voulais-tu voir ce chien? Je lui ai dit quand il était prisonnier : Je vais t'emmener à mon seigneur; il s'est couché près d'un arbre qui était là et a refusé de se lever en me disant : Tue-moi en cet endroit-ci, et en m'injuriant. Alors, je l'ai fait tuer[1]. »

Ensuite l'imâm manda les prisonniers et les fit comparaître devant lui. Parmi eux se trouvaient le patrice Jân-Nahad, pris par le vizir 'Addolé : le patrice Qâsim, gouverneur de Jân-Amora[2] : c'était un renégat que le roi avait investi du commandement situé entre le Tigré et l'Angot; il livrait des combats acharnés; tous les Chrétiens qui fuyaient, ils les ramenait à la charge et les protégeait. Par ses exploits, il avait donné une peine énorme aux Musulmans. Il fut pris par un Ṣomâli de la tribu de Mattân. Il y avait aussi le patrice Hana, gouverneur de Lâlibalâ. Ils étaient en tout trente patrices que l'imâm fit tuer. De même, dans la défaite de Ouasan-Sagad, périt Gabra-Andryâs (*serviteur d'André*);

1. Les chroniques éthiopiennes mentionnent, sans autres détails, la mort de Ouasan-Sagad le 5 de naḥasé (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 105).

2. Le patrice Qâsim est peut-être ce choum de Jân-Amorâ dont Alvares fait un grand éloge pour avoir vaincu et soumis les Dob'a musulmans qui venaient auparavant brûler les églises et les villages et enlever les bestiaux dans les champs (*Verdadeira Informação*, ch. XLIX, p. 53; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 112). Jân-Amorâ était situé à l'extrémité orientale de l'Enderta, dans le Tigré; une montagne porte encore ce nom.

c'était lui qui disait : « Il n'y a pas un pays d'Abyssinie où je n'a commandé depuis le temps du roi Admâs (Baëda-Mâryâm), c roi Eskëndër et du roi Na'od jusqu'au temps du roi Ouanâg-Sagad je commanderai toutes les provinces. Il fut tué aussi ; il ava quatre-vingt-dix ans ; que Dieu ne lui fasse pas miséricorde[1].

Après la mort de Ouasan-Sagad, le pays fut conquis, le armées des infidèles humiliées : la plus grande partie d'ent eux embrassa l'islâm, comme nous le mentionnerons. Le Musulmans s'établirent dans le pays de 'Aouach-Ṭabbo pendant trois jours, puis ils montèrent vers Djân-Zalaq où i s'arrêtèrent. L'imâm envoya à Berârah des messagers à l'ém Abou Bekr Qaṭin pour l'informer de la mort de Ouasan-Sagad de la déroute des polythéistes. Il revêtit les messagers de pelisse d'honneur.

Quand l'imâm arriva à Djân-Zalâq, les habitants s'enfuire vers le pays de Chodjarah. Aḥmed envoya chercher Naṣr, gou verneur de Merdjâi qui avait été pris à la bataille de Zari, lui dit : « Tu connais le pays de Chodjarah? » — « Oui, je connais : c'est là que sont mes enfants et mes richesses. J'ira pacifier le pays, tous les habitants se feront musulmans quan vous serez arrivés auprès d'eux. » Aḥmed lui adjoignit le Fa rachaḥam Din avec un détachement et Naṣr se mit en route pou Chodjarah et ses environs. A l'arrivée des Musulmans, les gen du pays allèrent à leur rencontre, sortirent au-devant d'eux d toutes les bourgades et embrassèrent l'islâm.

L'imâm envoya de même le vizir 'Addolé à Zeqâlah et à Lâl balâ et se mit en route avec son armée. Mais il fut devancé par le vizir Modjâhid. Celui-ci, en apprenant la mort de Ouasan-Sagad était parti pour Zeqâlah et y avait fait un butin considérable[2] puis il était revenu à son camp de Berârah où il était avec l'ém

1. Tout ce passage est considérablement abrégé par Nerazzini (p. 73) qu ne cite pas même Gabra-Andrëyâs.

2. Tout ce détail relatif à Ḥosaïn est supprimé dans Nerazzini (p. 74).

[F°55] Abou Bekr Qaṭin. Quand ʿAddolé [f° 55] arriva, il trouva que les habitants s'étaient faits musulmans. Ils s'étaient convertis le jour où l'émir Modjâhid avait pillé leur pays. Le vizir ʿAddolé revint à ʿAouâch-Ṭabbou, et les habitants embrassèrent l'islâm.

Quant à l'imâm, il partit de Djân-Zalâq pour le pays d'Anṭiṭ[1]. Il y avait là une grande église construite par le roi Eskëndër, remplie d'or, auprès de laquelle campèrent les Musulmans. Les habitants de Djân-Zalâq n'avaient pas embrassé l'islâm et s'étaient cachés dans les déserts et les montagnes. L'imâm envoya Khâled el-Ouarrâdi avec une troupe de cavaliers pour les combattre. Celui-ci connaissait leur pays; il leur dit : « Je suis Khâled el-Ouarrâdi; vous me connaissez et je connais votre pays et ses routes. Faites-vous maintenant musulmans avant que nous n'en venions aux mains. » Quand son messager arriva aux gens de Djân-Zalâq, ils se réunirent et se dirent : « Si nous repoussons les propositions de Khâled el-Ouarrâdi, il le mandera à son maître qui enverra contre nous une armée d'ici et de là. La plupart des Abyssins ont embrassé l'islâm et les Musulmans se sont répandus dans tout le pays. Quand ils sauront que nous résistons, personne de nous n'échappera. Notre seigneur Ouasan-Sagad a été tué; embrassons l'islâm à présent. » Ils envoyèrent dire à Khâled el-Ouarrâdi : « Accorde-nous l'*amân*, nous nous ferons musulmans : nous irons trouver l'imâm, il nous donnera la paix, nous nous joindrons tous à lui ainsi que les gens du Qaouat. » Khâled el-Ouarrâdi leur donna l'*amân* et rejoignit l'imâm qui était à Anṭiṭah[2] où se trouvait l'église. Il lui dit : « Pourquoi êtes-vous montés à Anṭiṭah et avez-vous abandonné Djân-Zalâq dont les habitants m'ont demandé d'obtenir de toi l'*amân* pour eux? Moi, je leur ai donné cette assurance de paix. » — « Mon intention était d'aller à Berârah où est notre

1. Il est difficile de décider si c'est Anṭiṭ, plutôt qu'Andoṭnah, (cf. p. 215, note 1), qui est représenté par l'Anṭoṭo actuel.

2. Cette ville est appelée plus haut *Anṭiṭ*.

camp, lui répondit l'imâm, et d'envoyer de la cavalerie dans l provinces. » — Khâled reprit : « Si vous partez pour Berâra les habitants de Djân-Zalaq et du Qaouat ne se feront pas musu mans. Revenons à présent à Djân-Zalaq, restons-y, et tous l gens viendront à nous; eux et leurs patrices embrasseront l'i lâm. » L'imâm accepta ce conseil, répéta cet avis à l'ém Moḥammed Zaḥarboui, au Garâd Aḥmouchouh, et les inforn de ce que lui avait dit Khâled el-Ouarrâdi. Ils lui répondirent « C'est un excellent conseil. » Aḥmed manda à l'émir Abou Bekı « Nous revenons à Djân-Zalaq, reste à Berârah jusqu'à Bâdeqé n'en sors pas pour aller au Faṭagâr jusqu'à ce que notre messag te soit arrivé. » Ils prirent ensemble tout l'or qui était daı l'église d'Anṭiṭ et la brûlèrent.

L'imâm se rendit à Djân-Zalaq et manda à Khâled el-Ouarrâ et au Garâd 'Othmân ben Djaouher : « Marchez vers le Qaouat prêchez l'islâm aux habitants ». Ils partirent et arrivèrent dans (pays. Les habitants de Djân-Zalaq et du Qaouat vinrent tous l(trouver. Ils s'en retournèrent près de l'imâm qui était dans territoire de Djân-Zalaq dont la population s'était faite musu mane. Un des patrices qui se convertirent se nommait Ḥizou un autre, Dalou; un autre, Daballa; ils étaient au nombre d trois qui embrassèrent sincèrement l'islâm, ils assistèrent au combats pour la foi qui eurent lieu dans la suite. Il y eut ensui deux patrices : l'un d'eux se nommait Aïbes-Laḥaṭi, apparenté pa sa mère au roi d'Abyssinie : c'était un démon maudit qui haïssa l'islâm et les Musulmans; personne n'était plus opiniâtre que lı dans son infidélité. Il s'était dit : « Si je n'ai pas le moyen (m'échapper, j'irai avec ces trois-là. » Quand il se trouva en pr(sence de l'imâm avec les gens du Qaouat, au nombre de 100 cav liers et 4.000 fantassins, Aḥmed les invita à embrasser l'islâm, (qu'ils firent à l'exception de ce patrice. Il dit alors : « Je ne m

1. A.-P. : *Jananarat*; Nerazzini : *Issu.*

ferai pas musulman; je ne suis pas venu pour cela; je ne quitterai pas la religion dans laquelle sont morts mes pères et mes aïeux. » L'imâm lui dit : « Tu es meilleur que ceux-là qui se sont convertis et tu es plus entêté qu'eux dans ta foi ! » — « Quant à ces gens-là, répondit-il, ce sont des sauvages; ils ne connaissent ni leur religion ni la vôtre; s'ils se convertissent, il n'y a pas de déshonneur pour eux. Mais si moi, je me faisais musulman, je serais déshonoré près du roi et des moines, et l'on dirait : Aïbes-Laḥaṭi a embrassé l'islâm ! Ce serait une grande honte pour moi; je ne quitterai pas la religion de Marie. » L'imâm reprit : « Ne le fais pas; tu es un grand personnage parmi les chrétiens et il y a entre nous des liens de parenté. » En effet, une des femmes de l'imâm, Hâdjirah, était apparentée à lui en qualité de cousine paternelle. L'imâm ajouta : « Tu seras pour nous un aide dans l'islâm. » Il s'y refusa et répliqua : « Je suis ton parent, je serai ton auxiliaire, mais je resterai dans ma religion; si tu as quelque lutte à soutenir contre les Musulmans ou les Chrétiens, je combattrai avec toi. » L'imâm lui répondit : « Tais-toi, je ne veux pas du secours des polythéistes; tu ne peux ni nous servir, ni nous nuire; livre ton cheval et tes armes, paie la capitation et reste dans ta religion. » Les patrices qui avaient embrassé l'islâm dirent à leur compagnon : « L'imâm seul t'a garanti la vie, mais tu n'as pas d'assurance du reste de l'armée; nous allons te tendre un piège et nous e tuerons, sinon, fais-toi musulman; est-ce que tu vaux mieux que nous ? » Alors il eut peur, embrassa l'islâm et demeura trois mois avec l'imâm. Puis, quand celui-ci fit une expédition à Bèt-Amḥarâ, il s'enfuit, revint au christianisme et alla trouver le roi. L'autre patrice prit la fuite quelques jours après lui.

L'imâm nomma 'Othmân ben Djaouher gouverneur de Djân-Zalaq et Khâled el-Ouarrâdi chef des gens du Qaouat. Celui-ci partit avec eux dans cette contrée et fit embrasser l'islâm aux femmes et aux enfants par une conversion sincère. Khâled tira du Qaouat les richesses et les trésors des polythéistes, en fait d'or, de chevaux,

de mulets, de sabres et d'armes et les envoya à l'imâm avec les biens et les chevaux.

Aḥmed voulait séjourner dans le Faṭagâr jusqu'à ce que les eaux de l''Aouâch eussent baissé pour passer dans le Daouâro, afin d'y convertir les habitants. Mais les gens dirent : « Les eaux de l''Aouâch ne baisseront que dans deux mois à partir de maintenant. » En entendant leurs paroles, Aḥmed dit : « Pourquoi attendre ici inutilement pendant deux mois ; nous irons par le pays de Chodjârah vers Dabra-Bërhân. » Il dit à l'émir 'Ali, gouverneur de l'Angot : « Marche sur Dabra-Bërhân par la route de Sarmât[1] et de Dardjah [f° 56] ; il lui confia 100 cavaliers, parmi lesquels Bechârah, Solṭân ben 'Ali, 'Ali el-Ouarrâdi, le Garâd 'Abid qui avait tué Ouasan-Sagad; Our'aï 'Omar dîn, Our'aï Qât 'Omar et le Garâd 'Othmân avec les gens de Djân-Zalaq. Il leur dit : « Partez par le chemin d'en haut : je passerai par celui d'en bas et nous nous rencontrerons près de l'église de Dabra-Bërhân, s'il plaît à Dieu très-haut. » Ils partirent ce jour-là. L'imâm suivit la route de Chodjârah; quand il y arriva, il fut reçu par le Garâd Naṣr qui lui dit : « Notre pays, nos enfants et nos familles ont tous embrassé l'islâm par la bénédiction de Dieu très-haut et la tienne. » Aḥmed répondit : « Je te donne, dans ton pays, le commandement de ceux qui se sont faits Musulmans; quant à ceux qui ne sont pas convertis, marche contre eux, prends-les et amène-les-moi. » Il lui adjoignit un homme appelé Fendj Sabbar avec des fantassins. Ils partirent pendant la nuit, fondirent sur les infidèles, les tuèrent, firent prisonniers deux

1. Ce pays était situé entre Dabra-Bërhân et Zango (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'ëqob*, p. 154). Qaousṭos et Sagâ de Sarmât sont mentionnés parmi les fils spirituels de Takla-Hâïmânot (R. Basset, *Les règles attribuées à S. Pakhôme*, p. 18; Perruchon, *Deux notes éthiopiennes*, p. 407). Au temps de 'Amda-Ṣyon I, Sarmât formait une province dont s'empara Ṣabr ed-din, roi d'Adal, et où il nomma un vice-roi (Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Ṣyon*, p. 10, 118 ; Dillmann, *Die Kriegsthaten des Königs Amda-Syon*, p. 6). Sous le règne de Sousnyos, Sarmât et Tẹgoulet étaient gouvernés par le même choum (Pereira, *Chronica de Sousenyos*, p. 18-19).

patrices et revinrent trouver l'imâm à qui ils présentèrent leurs prisonniers. Celui-ci leur dit : « Pourquoi ne vous êtes-vous pas faits Musulmans quand tout le pays s'est converti ? » Ils répondirent : « Nous ne croyions pas en venir où nous sommes. » — « Nous avons décidé de vous faire couper la tête. » — « C'est bien. » L'imâm fut surpris de leurs paroles : il ordonna de les mettre à mort et on les tua.

Il dit au chef de l'armée de la mer, qui se nommait Chamsou : « C'est toi qui vas marcher contre l'Ifât et tu t'en empareras ; je t'en donne le gouvernement. » Chamsou partit. Arrivé dans ce pays qui était resserré et n'offrait pas de chemins aux chevaux, il combattit les habitants à pied, les vainquit et s'empara de force de l'Ifât dont les gens se firent Musulmans après qu'il les eut assiégés dans les montagnes.

Il y avait là une église bâtie par le roi précédent, Eskëndër; elle contenait de l'or en quantité. Ce prince y avait consacré des objets d'or et d'argent; il y avait entre autres un grand livre dont les feuilles étaient d'or, ainsi que la reliure; on y avait écrit l'Évangile; il fallait deux hommes solides pour le porter. Chamsou entra dans l'église, la brûla, prit toutes les richesses qu'elle contenait, parmi lesquelles un burnous ayant appartenu au roi Eskëndër et dont le pan contenait cinquante onces d'or. L'imâm vint retrouver Chamsou et le rencontra à Abounah, à l'extrémité de l'Ifât. Chamsou lui remit toutes les richesses; Aḥmed et les Musulmans furent émerveillés des livres d'or et de leurs images[1].

Quant à l'émir ʿAli, il partit par le chemin d'en haut, entra dans le pays de Dardjah qu'il conquit et où il établit la capitation. Il se dirigea vers Dabra-Bërhân où il arriva ; il y campa en attendant l'imâm. Celui-ci s'établit à Abounah et envoya le Garâd

1. Nerazzini (p. 76) a brouillé ce récit : il oublie de dire que l'Ifât fut soumis par Chamsou et dit que l'imâm se rencontra avec lui, après l'avoir envoyé en avant, dans une localité appelée Abunno.

Aḥmouchouch dans l'Ifât en lui disant : « Combats les gens d ce pays jusqu'à ce que tu les aies soumis; je serai derrière toi. Il partit avec le Garâd Mattân, tandis que l'imâm restait ave cinq cavaliers. L'Ifât était proche : « Tu n'as cessé d'envoyer de troupes jusqu'à ce que tu sois resté avec cinq cavaliers, direr les Musulmans à leur chef; ne recommence plus. » Le lendemair le Garâd Aḥmouchouh vint le trouver. Le nombre des émirs qu l'imâm avait envoyés çà et là dans le pays, s'élevait à cinquant

Le renégat Our'aï 'Othmân était dans l'Ifât lorsque fut tué Ou san-Sagad et il alla dans son pays. Il y demeura et rassembla so armée, celle des Gâfât et celle de Ouanâg-Djarrâ[1]. Quand l'imâ arriva dans la terre d'Abounah, Our'aï 'Othmân dit à ses soldat « Je combattrai les Musulmans et ils n'entreront pas dans ma pr vince. » Il envoya dire à l'imâm en cachette de ses compagnon « J'étais autrefois Musulman et fils de Musulman; les infidèl m'ont pris et m'ont fait embrasser le christianisme; mais mc cœur est toujours resté attaché à la vraie foi : à présent, je su le client de Dieu, du Prophète et le tien, si tu acceptes mon r pentir, et si tu ne me châties pas pour ce que j'ai fait, je revie drai à Dieu. Ces troupes du roi qui sont avec moi, j'inventer une ruse pour qu'elles passent de ton côté et qu'elles embrasse l'islâm. » Il envoya cette lettre à l'imâm par des Musulmans l'Ifât en leur disant : « N'informez de cela aucun des Chrétiens. Aḥmed reçut ce message le jour même où était parti le Gar Aḥmouchouh. Il le lut, prit connaissance du contenu et envo dire au Garâd : « Reviens, il y a du nouveau. » Aḥmoucho s'en retourna près de lui et il l'informa de l'affaire d'Our'aï 'Ot mân. Ils restèrent à Abounah; les habitants vinrent avec le patrice Eslâmo et embrassèrent tous l'islamisme. Quant à E lâmo, il abjura après le départ de l'imâm pour Bèt-Amḥarâ et a rejoindre le roi. Ses soldats restèrent fidèles Musulmans et co

1. A.-P. : *Wanajhara.* Ce nom manque dans Nerazzini.

battirent avec Chamsou dans toutes les batailles de la conquête de l'Abyssinie.

Après avoir vu ce que contenait le message d'Our'aï 'Othmân, l'imâm lui répondit : « Si tu fais cela, Dieu a dit dans son *Livre : Dis à ceux qui ont été infidèles que s'ils mettent fin aux impiétés il leur pardonnera ce qui s'est passé*, etc.[1]; ne crains pas, ne t'afflige pas; nous nous rencontrerons dans la terre de Ṭobyâ[2]; je m'y rends et nous nous y verrons, toi et moi ». Il lui envoya son chapelet en signe de garantie et de sécurité. La lettre et le chapelet furent remis en secret à Our'aï 'Othmân; il brisa le cachet, lut ce que contenait le message et fut très soucieux : « Je suis seul, se disait-il, et ces nombreux soldats sont tous Chrétiens : comment faire avec eux? Si je pars seul chez l'imâm, après ce que j'ai fait aux Musulmans, j'ai tout à craindre ; si je dis à ces polythéistes d'embrasser l'islâm avec moi, ils me tueront ou ils me feront prisonnier. » Il avait auprès de lui deux individus qui avaient été Musulmans et pages de l'imâm : l'un se nommait Chokr[3], l'autre, Ya'qim[4]. Le premier avait tué un des compagnons d'Aḥmed : il s'était jeté sur lui pendant la nuit et l'avait assassiné. L'imâm l'avait fait arrêter et jeter dans les fers, attendant de le punir suivant la loi de Dieu. Mais il avait brisé ses chaînes, s'était enfui dans son pays et était allé trouver le roi

1. *Qorân*, sourate VIII, verset 39.

2. Il s'agit sans doute de l'endroit de l'Ifât appelé Ṭobyâ, où avait autrefois habité le roi Dâouit, père de Zarëa-Ya'qob qui y avait fait de nombreuses constructions. Baëda-Mâryâm, son petit-fils, y passa en descendant à Dabra-Bërhân (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'ëqob*, p. 153).

3. Chokr est appelé *Xakra* par A.-P. et *Sciaccar* par Nerazzini. Il eut plus tard le titre de choum et commanda les cavaliers Balaou donnés à Abou Bekr Qaṭin, gouverneur du Ouafila et du Kanfat.

4. A.-P. : *Yahaqim* : Nerazzini : *Iakim*. Il fut bientôt considéré comme un des principaux chefs musulmans. Il était de ceux qui, avec l'imâm, faillirent s'emparer du roi d'Éthiopie à Ouaṣël. Il fut envoyé ensuite pour conquérir le Ouarabba qu'il soumit à un tribut et repoussa le patrice Râs-Banyat envoyé par Lëbna-Dëngël pour reprendre cette province; puis il rejoignit l'imâm à Gabargé (cf. *Fotouḥ*, passim).

d'Abyssinie ; il avait embrassé le christianisme et avait reçu de lui une ville de l'Ifât, où il s'était établi [f° 57] avec Our'aï 'Othmân, patrice de l'Ifât. Quant à Ya'qim, il avait contracté une dette en pays musulman. Ses créanciers lui réclamèrent leur dû : comme il n'avait pas de quoi s'acquitter, il partit à l'insu de l'imâm chez le roi d'Abyssinie, abjura l'islâm, et ce prince lui donna un territoire dans l'Ifât. [F°57]

Our'aï 'Othmân manda ces deux hommes et les prit à part : « Avez-vous un conseil à me donner? leur dit-il. Cet imâm est près de nous ; demain ou après, il nous aura rejoints, entrera dans notre pays et le ravagera. Quel est votre avis? Fuirons-nous maintenant vers le roi avec nos troupes ou combattrons-nous pour notre pays et mourrons-nous pour lui ? Qu'en pensez-vous ? » Ils lui répondirent : « Nous sommes tes serviteurs ; nous n'avons pas d'avis à donner : si tu nous ordonnes de fuir, nous fuirons ; de combattre, nous combattrons ; de nous faire musulmans, nous nous convertirons [1]. » Il reprit : « Pour ce que vous dites d'embrasser l'islâm, cela vaut mieux que les projets de fuite ou de combat que je vous ai mentionnés. Nous irons trouver l'imâm et nous nous repentirons des fautes commises dans notre impiété. Je lui ai écrit une lettre et je lui ai mentionné ce que vous venez de me dire. Il m'a envoyé une réponse et son chapelet en signe d'assurance et de sécurité pour vous et pour moi. A présent, que ferons-nous avec cette armée considérable? Comment nous suivra-t-elle puisqu'elle n'est composée que de chrétiens? » Ils lui répondirent : « Puisque tu nous donnes l'assurance, nous te suffirons : appelle ton serviteur 'Anânyâ [2]. » Celui-ci commandait les soldats sous Our'aï 'Othmân ;

1. Tout ce discours est très abrégé dans Nerazzini (p. 77). En revanche, il ajoute une phrase qui n'est pas dans le texte : *Essi risposero che avrebbero fatto tutto quello che Osman loro ordinava*; ma Osman replicò che dicessero francamente la loro opinione, *ed essi insisterono nel dire che avrebbero fatta la guerra...*

2. 'Anânyâ, comme les deux autres confidents d'Our'aï 'Othmân, reçut le prix de sa trahison : il obtint le titre de Garâd. Il accompagnait l'imâm

il était chrétien. Son maître reprit : « Si nous disons à ʿAnânyâ de nous suivre dans ce que nous méditons, le fera-t-il? » — « Oui, répondirent-ils, il te suivra ; si tu entrais dans le feu, il y entrerait avec toi. » — « Appelez-le et amenez-le moi. » Ils allèrent chercher ʿAnânyâ et le conduisirent à Ourʿaï ʿOthmân. Celui-ci lui dit : « Tu es mon enfant, mon lieutenant; ne vois-tu pas ce qui nous arrive? Comment faire? » L'autre reprit : « Je te suivrai où tu iras, comme un captif entre tes mains; si tu dis : Je combattrai; c'est bien; si tu dis, nous fuirons vers le roi; c'est bien. Je suis ton serviteur; tout ce que tu m'ordonneras, je le ferai. » Ourʿaï ʿOthmân lui dit : « Jure-le devant moi. » Il jura de ne pas désobéir à l'ordre qu'il lui donnerait. Alors son maître lui apprit qu'il se ferait musulman. ʿAnânyâ reprit : « Depuis longtemps, je voulais aussi embrasser l'islâm, quand j'étais dans la terre de Merdjâï ; à l'époque où tu m'en avais donné le gouvernement, j'avais envoyé un message à l'imâm avec des intermédiaires [1]; je ne suis resté qu'à cause de toi. » En entendant ces paroles, Ourʿaï ʿOthmân ressentit une grande joie et dit : « A présent, comment parlerons-nous à l'armée? Quel langage lui tiendrons-nous? » ʿAnânyâ reprit : « Je m'en charge : je parlerai à tes familiers, à ceux qui s'approchent de toi et au reste des soldats. S'ils nous obéissent, c'est bien; s'ils refusent, nous les combattrons. Ils ne pourront pas lutter contre nous, si je parle à nos familiers et à nos soldats ». Il informa les serviteurs particuliers d'Ourʿaï ʿOthmân qui étaient au nombre de 50 cavaliers et 2.000 fantassins, tous armés de boucliers. Ils lui dirent : « Si

lors de la surprise de Ouaṣël et servait de guide à la troupe d'Aḥmed (938). Il le détourna ensuite d'assiéger l'ambâ royal après la défaite de son ancien maître qui y fut tué et sut se faire livrer sans combat les richesses de l'église de Dabra-Azhir. Après la conquête, il reçut le gouvernement de Merdjâï (cf. *Fotouḥ*, passim).

1. La traduction de A.-P. diffère : *Lorsque j'étais dans le pays Murjay, lorsque vous m'aviez envoyé près de l'imâm avec d'autres messagers* (p. 216). Nerazzini (p. 78) supprime tous ces détails.

notre maître entre dans le feu, nous y entrerons avec lui; notre affaire est de suivre ses ordres. » 'Anânyâ rapporta à Our'aï 'Othmân les promesses d'obéissance de ses gens. Il en fut joyeux et, deux nuits passées, il dit à ses compagnons : « Nous sommes sur une montagne qui n'est pas favorable au combat; allons sur un terrain spacieux et propre aux évolutions de la cavalerie. » Ensuite il s'adressa au reste des soldats (en se disant) : « S'ils nous obéissent, c'est que Dieu très-haut aura facilité la chose; s'ils résistent, nous les combattrons! » — « Quel excellent avis! » dirent ses partisans. Il ordonna d'abandonner la montagne et fut suivi par ses familiers et ses amis, par les huit patrices de l'Ifât avec leurs gens ainsi que par l'armée du Gâfât.

Quant aux troupes de Ouanâg-Djarrâ, composées de 1.000 hommes à pied armés de boucliers blancs, formant comme une colline blanche; il n'y en avait pas de pareilles dans l'armée de Baḥr 'Ambâ[1]. Quand elles apprirent qu'Our'aï 'Othmân avait l'intention de se faire musulman, elles restèrent en arrière dans la montagne. Lorsqu'Our'aï 'Othmân fut descendu dans la plaine et rangea ses soldats, il demanda : « Pourquoi ne vois-je pas les troupes de Ouanâg-Djarrâ? Que leur est-il arrivé? » — « Elles ne sont pas descendues », lui dit-on. En regardant vers la montagne, on les vit disposées au combat. Il leur envoya demander par un messager : « Que vous est-il arrivé? Qu'avez-vous éprouvé de moi? » — « Nous connaissons ton projet et ta trahison contre le roi dont nous sommes les partisans et les serviteurs : nous mourrons devant lui, mais nous n'irons pas chez toi. A présent, si tu veux nous combattre, monte jusqu'à nous. » Ils renvoyèrent

1. Baḥr 'Ambâ a été traduit par A.-P. : *Les troupes maritimes d'Amba* (p. 217). Nerazzini (p. 78) a supprimé, comme d'ordinaire, tous ces détails. C'était une forteresse du Samèn dont les troupes sont déjà citées du temps de Zarëa-Ya'qob (cf. Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 47). Sous Lëbna-Dëngël cet endroit avait pour gouverneur l'azmâtch Tasfa-Iyasous qui fut tué dans la tentative faite par l'imâm contre l'ambâ royal.

son messager, mirent leurs boucliers sur leurs têtes et partirent pour Bèt-Aḥmarâ. Our'aï 'Othmân, de son côté, se mit en route pour Ṭobyâ dans l'Ifât, avec tous les Musulmans du pays qui partirent avec lui, et il s'y établit en attendant l'imâm.

Quant à Aḥmed, il était dans sa résidence d'Abounah : il partit pour Ṭobyâ pour se rencontrer avec Our'aï 'Othmân dont il vit les tentes en arrivant; il s'établit tout près. Our'aï 'Othmân quitta l'endroit où il était, rangea sa cavalerie et ses soldats et s'avança près de l'imâm, précédé des cheikhs et des docteurs qui devaient intercéder pour lui[1]. Quand il arriva près d'Aḥmed, ayant avec lui les deux anciens serviteurs de celui-ci qui s'étaient faits chrétiens, le chef de l'Ifât (*Ifât Râs*), son oncle maternel, et le Garâd Adam, il entra chez l'imâm et lui baisa la main. Aḥmed lui fit un excellent accueil et lui dit : « Ne crains pas. » Puis, s'adressant aux soldats : « Faites-vous Musulmans. » Ils se convertirent tous depuis le milieu de la journée jusqu'au coucher du soleil; ils étaient au nombre d'environ 20.000 avec leurs femmes et leurs enfants. Aḥmed remercia Dieu, loua Our'aï 'Othmân, le félicita, et ils demeurèrent à Ṭobyâ. Puis il écrivit au vizir 'Addolé qui était isolé dans le pays de Zeqâlah à douze journées de marche et l'informa de l'affaire d'Our'aï 'Othmân, de la manière dont il s'était fait musulman, ainsi que tous les gens de son pays. « Quant à toi, ajouta-t-il, tu réuniras près de toi tous les émirs et les soldats qui sont dispersés, je t'en donne le commandement. Avertis l'émir Abou Bekr à Berârah et tous les Musulmans de venir te rejoindre; ne les sépare pas et demeure dans le Faṭagâr; nos femmes et nos enfants resteront près de toi. »

Le narrateur ajoute : L'imâm ne le mettait à la tête de tous les émirs que parce que ceux-ci voulaient descendre dans leur
8] pays. C'est pourquoi il leur donna pour chef 'Addolé [f° 58].

1. Ce passage est ainsi traduit par Nerazzini : *Tutti i kadi* (!) *ei capi dell' Iman* (sic) *pregavano leggendo il Corano* (p. 78).

Celui-ci avait été esclave du père de l'imâm et avait élevé Aḥmed et ses frères[1]. L'imâm ne faisait rien sans son avis.

Quand il reçut la lettre dans la terre de Zeqâlah, il en partit et se dirigea vers Masin, près du Faṭagâr. Il manda à tous les émirs qui étaient dispersés de le rallier et ils vinrent le rejoindre : parmi eux, l'émir Abou Bekr arriva de Berârah avec la famille et la concubine de l'imâm. Lorsqu'ils furent réunis, il leur lut la lettre d'Aḥmed qui l'établissait leur chef. Tous l'assurèrent de leur soumission et de leur obéissance. Quant au Farachaḥam 'Ali, il s'établit à Dabra-Bërhân et envoya dire à Aḥmed : « J'attends ta lettre ou ton messager ; j'ai fait ce que tu m'as ordonné, irai-je vers toi, ou viendras-tu me rejoindre ? » L'envoyé arriva près de l'imâm et lui redit ces paroles. Il lui manda cette réponse : « Je suis entré dans le pays d'Ifât : ton beau-frère Our'aï 'Othmân s'est fait musulman ainsi que tous les habitants ; je suis établi dans cette contrée ; » — or, le Farachaḥam 'Ali avait épousé en pays musulman[2] la sœur d'Our'aï 'Othmân : c'est pourquoi Aḥmed lui disait : Ton beau-frère s'est fait musulman. — « Ne reste pas inutilement à Dabra-Bërhân ; marche sur Tegoulet[3], sur

1. Nerazzini n'a rien compris à ce passage : *Questo vizir Addili era schiavo del padre dell' Iman* (sic), *ed erano perciò cresciuti insieme come due fratelli* (p. 79). Il a en outre supprimé les deux phrases qui suivent.

2. La traduction de A.-P. porte à tort : *Lorsque celui-ci* (Our'aï 'Othmân) était *encore parmi les musulmans* (p. 219).

3. Tegoulet (A.-P. *Taflat*), dont la forme la plus ancienne est Teḥaguëlat (Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Ṣyon*, p. 14 ; Dillmann, *Dei Kriegsthaten des Königs 'Amda-Sion*, p. 8), était bâti à peu de distance de Dabra-Bërhân, sur une montagne au pied de laquelle passe une rivière appelée Solatcha. Un village du nom d'Etake s'est élevé sur ses ruines (Harris, *The highlands of Ethiopia*, t. II, p. 52-53 ; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 112-113). Elle fut pendant quelque temps la capitale de l'Abyssinie méridionale, puis du Choa : c'est aussi le nom d'une province dont s'empara Ṣabr ed-din qui y nomma un vice-roi au temps de 'Amda-Ṣyon I (Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Syon*, p. 11, 118 ; Dillmann, *Die Kriegsthaten des Königs Amda-Sion*, p. 6). Zarëa-Ya'qob construisit sur son territoire, dans le district de 'Egouba, l'église de Dabra-Mëṭmâq (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'ëqob*, p. 55-57, 88 ; Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 21-29).

Ouagdâ[1] et sur Mougar[2]; entre dans cette province; combats les habitants jusqu'à ce qu'ils se fassent musulmans ou qu'ils paient la capitation. » Quand il eut reçu la lettre, il partit conformément aux ordres de l'imâm. Ce dernier resta dans ses campements d'Ifât environ dix jours, puis il tint conseil avec ses compagnons et leur dit : « Nous allons monter à Dabra-Bërhân et nous y prendrons les nôtres qui sont commandés par le Farachaḥam ʿAli, puis nous reviendrons dans le Faṭagâr; nous irons combattre là où nous entendrons parler d'armée. » Alors deux hommes lui parlèrent; l'un était Ourʿaï ʿOthmân qui avait embrassé l'islâm, l'autre, l'Azmâtch Ḥaïbi qui s'était converti auparavant. Ils lui dirent : « Ne montons pas à Dabra-Bërhân. » — « Que me conseillez-vous de faire? » — « Si vous revenez en arrière, ce n'est pas bien; cette province a embrassé l'islâm : mais, marchons contre les pays qui sont devant nous jusqu'à Gëdëm[3] et aux en-

1. Ouagda ou Ouagdâ (A.-P. *Qada*; N. *Uoeda*) est une ancienne province d'où était originaire un supérieur de monastère, Anoréouos (*Honorius*), disciple de Takla-Hâïmânot (Perruchon, *Deux notes éthiopiennes*, p. 405-407). Elle fut conquise, à l'époque de ʿAmda-Ṣyon I par Ṣabr ed-din, roi d'Adal, qui y nomma un vice-roi (Perruchon, *Histoire des guerres d'ʿAmda-Syon*, p. 10, 118; Dillmann, *Die Kriegsthaten des Königs Amda Syon*, p. 6). C'est sur son territoire que Sousnyos défit Za-Sëlâsé à Mantâ-Dafar (Pereira, *Chronica de Susenyos*, p. 79) ; ses troupes y remportèrent plus tard une autre victoire sur le rebelle Sartsa-Krëstos (Pereira, *Chronica de Susenyos*, p. 275).

2. Mougar, entre Ganz et Alamalé, près de la Djimma, est une province où Ṣabr ed-din, roi d'Adal, nomma un vice-roi à l'époque de ʿAmda-Ṣyon I (cf. Perruchon, *Histoire des guerres d'ʿAmda-Syon*, p. 10, 118; Dillmann, *Die Kriegsthaten des Königs Amda-Syon*, p. 6).

3. Gëdëm est situé sur la rive gauche de l'ʿAouâch, entre l'Ifât, l'Argoubba et l'Efrata, au nord de la rivière Rabi; le pays est fertile et bien arrosé (Harris, *The highlands of Ethiopia*, t. II, p. 316-317; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 288). Cette province est déjà signalée dans des chants en l'honneur de ʿAmda-Ṣyon I (Guidi, *Le canzoni geez-amariñña*, VIII, v. 16, p. 62) et de Zarëa-Yaʿqob (Guidi, *op. laud.*, X, v. 26, p. 64). Ce dernier prince en donna le gouvernement à sa sœur Safyâ (Perruchon, *Les Chroniques de Zarʿa-Yaʿeqob* p. 13, 95; Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 12, 31), puis l'en dépossséda pour y installer un *Raq-Mâsarâ* (Perruchon, *op. laud.*, p. 10; Dillmann, *op. laud.*, p. 13); il y établit aussi des Thiaouas (Perruchon, *op. laud.*, p. 47; Dillmann

virons. » Alors l'imâm fit venir le Garâd Abdjad, fils d'Aboun, et lui donna les soldats d'Our'aï 'Othmân avec Ya'qim, Goïta-Nour et Chokr[1]. Il marcha sur Gëdëm dont tous les habitants se convertirent.

Quant au roi d'Abyssinie Ouanâg-Sagad, il était dans le pays de Ouâdj, attendant la fin de la saison des pluies et il s'y était arrêté. Après avoir reçu la nouvelle de la mort de Ouasan-Sagad et de la déroute de son armée, il ressentit un grand chagrin, rassembla ses patrices, ses familiers et ses chambellans et leur dit : « A présent, que ferons-nous? Que me conseillez-vous? Quel pays nous recevra? » Ils délibérèrent entre eux, puis le roi reprit : « Je veux que nous allions dans la demeure de nos pères et de nos ancêtres, dans le berceau de la monarchie et que nous nous y établissions. Nous tiendrons les portes, nous combattrons les Musulmans, nous leur laisserons le territoire qu'ils ont conquis et nous mourrons à Bèt-Amḥarâ. » Tous les patrices répondirent : « Quel excellent avis tu as là, ô roi! Nous mourrons devant toi. » Ils partirent de Ouâdj pour Bèt-Amḥarâ ; la marche eut lieu sans arrêt pendant la saison des pluies et ils arrivèrent au bout d'un mois.

C'est un vaste territoire, abondant en ressources et entouré de montagnes au milieu desquelles il est situé : on y arrive par des chemins et des portes dans la montagne : c'est le siège de la royauté ; aucune route n'y conduit qu'elle ne soit munie de portes et de gardiens ; depuis le pays d'Abâouain (*le Nil Bleu*) jusqu'à la province d'Angot et au lac de Ḥaïq[2], il est entouré de montagnes sur

op. laud., p. 17). Sous Baëda-Mâryâm, le gouverneur de Gëdëm prit le titre d'*Aqanṣan* (Perruchon, *op. laud.*, p. 112). Le Garâd Chim'oun en eut quelque temps le commandement lors de la conquête de Grâñ.

1. La plupart de ces noms sont altérés par A.-P. qui transforme Ya'qim au *Jadkim* et Chokr en *Sakrona* (p. 220). Nerazzini, comme d'ordinaire, a supprimé ces détails (p. 79) ; il n'a pas reconnu Gëdëm qu'il appelle Godam et, dans une note (p. 79, note 1) en fait un fleuve provenant du pays des Gallâs et affluent de l'Abbâouï.

2. Le lac de Ḥaïq est situé dans la province de Tchouladéré, au sud de

un espace de vingt jours de marche : il possède cinq portes, l'une sur la route de Oualaqaï, la seconde, sur celle d'Akhi-Afadji[1], la troisième, sur celle de Manzi[2], la quatrième sur celle de Miât, de

l'Angot, à l'est de Magdala : il a environ quarante-cinq milles anglais de circonférence ; sa plus grande largeur va de l'est à l'ouest. Du côté du nord, le pays est plat, mais les bords de l'ouest et du sud sont entourés de hautes montagnes. On y trouve un grand nombre d'oiseaux d'eau aux plumages variés et diverses espèces de poissons. Alvares y signale des hippopotames et une sorte de congre. On s'embarque au village de Madgabata pour l'île où les femmes ne peuvent pénétrer et où est situé un célèbre couvent dont il sera question plus loin (Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. LXII, p. 71 ; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 150-151 ; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 404-409).

1. La porte d'Akhi Afadji paraît être le passage décrit ainsi par Alvares qui traversa le pays plusieurs années auparavant et qui signifie, dit-il, *la mort des âmes* ». « On traverse une ouverture large de quatre empans ; d'un bout à l'autre, ces fentes ne sont que des brèches, et si je n'avais vu nos mules et nos gens y passer, je n'aurais jamais cru que des chèvres pussent y passer en sécurité. Nous poussions par là nos mules comme si nous les envoyions à la mort, et nous, derrière elles, nous nous tenions des pieds et des mains au bas de la roche, car il n'y avait pas d'autre chemin » (Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. XXV, p. 75 ; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 159 ; Conde de Ficalho, *Viagem de Pedro da Covilham*, p. 249-250).

2. Manzi est la province appelée Mans par Krapf (*Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 114-115) qui est située au nord du Morabitié et séparée par la rivière Mofér de la province de Tégoulet et du Yëché par la Katchiné. C'est une région montagneuse et assez froide : les habitants sont braves, mais grossiers et peu hospitaliers : leur ignorance est passée en proverbe dans le Choa (Harris, *The highlands of Ethiopia*, t. II, p. 341-343 ; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 298-308). La liste des districts de cette province, donnée par Soleillet (*Voyages en Éthiopie*, p. 271), est aussi inexacte qu'incorrecte. On trouve une forme allongée de ce nom. *Manzëḥêl* dans l'histoire des guerres de 'Amda-Ṣyon I, mais la leçon de M. Dillmann porte Manzëḥ, ainsi que la Chronique de Sousnyos (éd. Pereira, p. 44, 76, etc.) ; on rencontre aussi Manzëh (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'ëqob*, p. 151). Elle fut conquise par Ṣabr ed-din qui y nomma un vice-roi au temps de 'Amda-Ṣyon I (Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Syon*, p. 11, 118 ; Dillmann, *Die Kriegsthaten des Königs 'Amda-Syon*, p. 6) ; les habitants de ce pays, coalisés avec ceux de Zëga et commandés par Daràdër, le neveu de Ṣabr ed-din, furent vaincus par 'Amda-Ṣyon I (Perruchon, *Histoire des guerres*, p. 14, 122 ; Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 8).

la terre de Gëdëm, et la dernière, du côté du pays de Ouâșël[1] : c'est là que le roi campa. Son beau-frère, le patrice Dégalḥân, occupa le poste de Miât; Ouanâg-Sagad lui dit : « Garde ta porte : personne auparavant n'est venu par là. » Il fit creuser au-dessus de la montagne un fossé effrayant entre la porte et la route qui y aboutissait et y rassembla les troupes de Gëdëm et la moitié de celles du Tigré. La porte de Manzi fut confiée au patrice Râs-Banyât; il y établit des soldats et creusa un fossé en haut de la montagne. Quant à la porte d'Akhi-Afadji, elle n'avait pas besoin

Elle est aussi mentionnée dans la Chronique de Baëda-Mâryâm qui la nomme Manzëḥël (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 116) et Mënzëḥ, dans un autre passage rappelant la fondation de l'église de Mësḥala-Mâryâm par ce prince (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 126). Au milieu du XIX[e] siècle, les habitants payaient encore un tribut très faible au Choa; ils y avaient été assujettis par le roi de ce pays dans les circonstances suivantes : Quand Nagassé, mort en 1705, rendit le Choa indépendant de l'Abyssinie, le Manzi était gouverné par Ghera qui eut pour successeur Kedami, puis Hizkiâs, puis Golê. Celui-ci fut vaincu et soumis au tribut par Abie, roi du Choa. La fille de Golê, Wolansa, fut la mère de Zemama-Ouarq, mère de Saha-Sahlassié, aïeul du nëgouch actuel, Menilek. Le Manzi se divisait alors en trois parties : Mamma, Lalo et Gera (Harris, *The highlands of Ethiopia*, t. II, p. 341-343; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 293-388). C'est dans cette province que se trouve le lac Alobar, résidence du roi des Génies; il aurait été formé sur l'emplacement d'un village englouti à la suite de la malédiction de la Vierge Marie (cf. R. Basset, *Les villes englouties*, § 93, *Revue des traditions populaires*, t. VIII, p. 565-566).

1. Ouâșël, qu'on trouve quelquefois écrit Ouachël, était un endroit important au temps de Zarëa-Ya'qob qui y fit exposer un des membres d'Aroué Badlâï, roi d'Adal (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 69; Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 23). Elle avait pour capitale une ville du même nom qu'Alvares appelle Acel, située sur une petite colline entre deux rivières, dans un territoire très fertile où poussent le millet et d'autres graines. Non loin de la ville était un quartier considérable, habité par des Musulmans qui faisaient un grand commerce et payaient tribut au roi d'Abyssinie (Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. LXII, p. 72; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 152). C'est l'Ambassel (Amba Asel) dont il est question dans le voyage de Krapf qui raconte à l'aide de quelle ruse un chef galla de ce siècle s'empara de ce point considéré comme inexpugnable (Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 331-332).

de garde, mais six hommes suffisaient pour la défendre et empêcher de pénétrer par là tant elle était peu accessible. A la porte de Oualaqaï s'établit le patrice Dâragot[1] avec ses troupes. Chaque porte était garnie de soldats pour combattre les Musulmans.

Il existait à Bèt-Amḥarâ une église qui n'avait pas sa pareille en Abyssinie; elle avait été bâtie par le roi Nâ'od, père du roi Ouanâg-Sagad, qui s'était occupé du plan, de la construction, de l'ornementation en or et y avait passé treize ans, sans la terminer, car il mourut au bout de ce temps. Son fils Ouanâg-Sagad y consacra ses soins après lui et travailla à faire mieux que son père. Il y demeura occupé pendant vingt-cinq ans jusqu'à ce qu'elle fut terminée; elle était tout entière revêtue de plaques d'or qui brillaient comme un feu ardent; il y mit des vases d'or et d'argent. Sa largeur était de 100 coudées; sa longueur de 100 et sa hauteur dépassait 150 coudées; elle était toute en or et revêtue d'incrustations, de mosaïques[2] (?), de perles et de corail. Le roi l'appela, dans la langue des infidèles, *Makâna eth-Thalathi*, ce qui veut dire : *la demeure des trois dieux*[3]. Que Dieu très-haut soit glorifié, qu'il soit exalté; *il est infiniment élevé au-*

1. Dâragot (Daḥar-Djoïta); son fils fut pris à la journée de Bâli par le Farachaḥam Adal; quant au père, il s'enfuit plus tard du Dâmot, où il commandait à cinq patrices, sur le bruit de l'arrivé de Ya'qim et des Musulmans, et échoua dans sa tentative de se réfugier chez les Gâfât. Il fut tué avec un grand nombre de personnages importants et l'azâdj Takla-Giyorgis la 31e année du règne de Lëbna-Dëngël (cf. *Fotouḥ*, passim; R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 15, 106).

2. Le texte porte فصوص que j'ai traduit par analogie avec مفصص. Nerazzini a rendu ce mot par *brillanti* (p. 81) : il est supprimé dans A.-P.

3. La forme exacte est *Makdna-Sëlâsé* (Siège de la Trinité). Les renseignements donnés ici sont confirmés par Alvares qui la vit avant qu'elle ne fût saccagée par les Musulmans. Il rapporte que Na'od mourut avant de l'avoir terminée et que ce fut Lëbna-Dëngël qui l'acheva. Des revenus si considérables lui furent assignés qu'on pouvait voyager pendant quinze jours à travers le pays qui lui appartenait (Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. LXIV, p. 74-75; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 156-154).

dessus de cela[1]. Louange à lui; *il est seul et unique, il n'engendre pas et n'a pas été engendré; il n'a jamais eu d'égal*[2]. Le tombeau du roi Na'od, fils d'Admâs (*Baëda-Mâryâm*), fils de Zarẹa-Ya'qob est dans cette église. Il y en a là aussi d'autres bâties par les anciens rois d'Abyssinie, mais on n'en trouva pas une construite comme celle-là. Quand le roi eut réparti ses troupes à la garde des portes, il entra dans l'église de son père, regarda à droite et à gauche [fº 59] et dit : « Les Musulmans voudraient brûler cette [Fº59] église qui est le siège de la royauté et la demeure des anciens rois! » Chaque roi qui gouvernait, dit le narrateur, construisait une église à Bèt-Amḥarâ. Quand il était mort, on l'y transportait et on l'y ensevelissait dans un cercueil. Lorsque Ouanâg-Sagad eut prononcé ces paroles, ceux qui étaient avec lui lui dirent : « Prince, ne t'afflige pas et ne te tourmente pas : les Musulmans n'arriveront jamais à ce que tu viens de mentionner, ou nous mourrons en combattant pour elle. » Il reprit : « Puisque tel est votre langage, que chacun de vous garde sa porte. » — « Nous entendons et nous obéissons », répondirent-ils et chacun d'eux partit de son côté. Le roi se rendit à la porte de Ouâṣël et s'y établit.

De son côté, l'imâm, après le départ d'Abdjad, se remit en route derrière lui, et ordonna à Goïta-Nour de partir pour Kesâyah, dans le Gëdëm. Il s'y rendit. Là était une grande église construite par les rois précédents; il s'y trouvait 1.000 moines. A son arrivée, Goïta la brûla et prit tout l'or et les richesses qu'elle renfermait. L'imâm partit après lui pour Kesâyah, avec une faible troupe. Il y arriva, y campa et envoya un messager dans le pays de Gañ pour appeler les habitants à l'islâm. Quant à Abdjad, il rejoignit l'imâm à Kesâyah. Du côté des chrétiens arriva aussi Ouasan-Jân[3]; il avait avec lui 500 fantassins, de ceux qui portent

1. *Qorân*, sourate XVII, v. 45.
2. *Qorân*, sourate CXII, v. 3-4.
3. Ce Ouasan-Jân se fit remarquer par son courage lors de l'échec du Garâd Aḥmouchouh devant l'ambâ royal.

des boucliers blancs; ils se firent musulmans grâce à lui. — Les Abyssins sont encore plus fiers des boucliers blancs que des chevaux[1].

Il y avait un Musulman du pays d'Archounah au service du roi qui l'honorait. Quand l'imâm arriva à Kesâyah, l'homme en question envoya dire au jurisconsulte Abou Bekr el-Archouni : « Prends pour moi, de l'imâm, une garantie de sécurité, car je crains qu'il ne me punisse d'avoir servi le roi, moi qui suis musulman. » Le jurisconsulte entra chez Aḥmed et reçut sa promesse. L'imâm envoya son mueddin Kebir Nour à cet homme d'Archounah qui se nommait Chaf'ou, compatriote du jurisconsulte El-Archouni. Le mueddin alla le trouver et cet homme vint chez l'imâm avec des cadeaux et les beaux mulets réservés au roi. Aḥmed lui demanda où était celui-ci. — « A Bèt-Amḥarâ. Il a réparti ses troupes à la garde des portes ; son beau-frère Dégalḥan est près de vous, à la porte de Miât; le roi est à celle de Ouâṣël; le patrice Dégalḥân m'avait envoyé l'ordre de venir le rejoindre; mais quand j'ai appris que vous étiez arrivés à Kesâyah, je l'ai abandonné et je suis venu près de vous. » L'imâm demanda : « Quelle distance y a-t-il entre nous et le roi? » — Il reprit : « Six jours de marche, et Dégalḥân est à quatre jours. Entre vous et Râs-Banyat, il n'y a que cette montagne effrayante : c'est la distance d'un jour. »

Après avoir entendu ces renseignements, l'imâm envoya un messager dire à l'émir 'Ali : « Laisse le pays où tu es et viens me rejoindre en toute hâte; j'ai besoin de toi. » Le messager partit et fut tué en route avant d'arriver près de l'émir 'Ali; Aḥmed ignora sa mort. Il écrivit aussi au vizir 'Addolé le jour où il l'avait mis à la tête des émirs et lui dit : « Envoie-moi Absamâ-Nour avec une troupe. » Il le fit partir avec 60 cavaliers et beaucoup de fantassins; celui-ci rejoignit l'imâm qui était à Kesâyah

1. Cette dernière remarque est supprimée par Nerazzini, p. 82.

et apporta une lettre du vizir ʿAddolé disant : « Nous avons fait ce que tu nous as ordonné; nous sommes établis maintenant à Lâlibalâ dans le pays de Faṭagâr. Quand Absamâ-Nour fut arrivé, l'imâm lui fit bon accueil et lui demanda où était l'émir ʿAli : « Je lui ai envoyé, dit-il, un messager pour qu'il vienne ici, mais je n'ai pas reçu de réponse de lui. » Il ne savait pas ce qui était arrivé à l'envoyé. Il en fit partir un second et un troisième qui furent tués en route. Alors il dit à Absamâ-Nour : « Comment ferons-nous? Nous ne savons où il est; mais nous enverrons un messager au vizir ʿAddolé qui a avec lui des soldats nombreux comme les grains de poussière; il nous en donnera une partie et l'autre restera avec lui. » Alors il lui écrivit une lettre ainsi conçue :

« Au nom de Dieu le clément, le miséricordieux. Louange à Dieu le maître des mondes; que Dieu sauve et salue notre seigneur Moḥammed et sa famille. De la part de l'imâm des Musulmans, Aḥmed ben Ibrahim, le combattant pour la foi, au vizir ʿAddolé. Je loue Dieu; il n'y en a pas d'autre que lui et je bénis le prophète Moḥammed. Que Dieu le bénisse et le salue! Sache, ʿAddolé, que nous sommes arrivés dans le pays de Gëdëm et que nous sommes établis à Kesâyah. Le roi Ouanâg-Sagad est entré à Bèt-Amḥarâ; il a réparti ses troupes à la garde de tous les chemins et elles occupent les portes contre nous. J'ai envoyé une lettre à l'émir ʿAli pour lui ordonner de venir me retrouver; je n'ai de lui ni nouvelles, ni réponse et je ne sais où il est allé. Je n'ai que peu de soldats avec moi; il faut que tu m'envoies quelques troupes avec l'émir Abou Bekr, l'émir Modjâhid à la tête de 200 cavaliers et comme fantassins, l'armée de la mer. Salut sur toi et sur tous les Musulmans qui sont avec toi. »

Le messager se mit en route, pressant sa marche nuit et jour jusqu'à ce qu'il arriva, au bout de dix jours, près du vizir ʿAddolé qui était à Zeqâla et à qui il remit la lettre. Celui-ci rassembla les Musulmans, leur lut la missive de l'imâm, compta 200 cavaliers, 500 fantassins parmi les Musulmans de l'armée de la mer, por-

teurs de boucliers et une foule d'autres. Il leur dit : « Prenez vos armes et allez retrouver l'imâm comme il vous l'a ordonné. » Il mit à leur tête l'émir Abou Bekr Qaṭin, l'émir Modjâhid et d'autres semblables.

L'imâm resta à Kesâyah un mois et dix jours à les attendre, réunissant les soldats dispersés aux environs les plus proches, Le premier de ceux qui arrivèrent fut Chamsou avec ses troupes et le mueddin de l'imâm ; il avait avec lui 15 cavaliers et 1.000 fantassins. Quant à l'émir Farachaḥam ʿAli, il n'arriva pas à ce
[F°60] moment [f° 60], car il était dans le pays de Tegoulet, de Ouagdâ et la province de Modjour (*Mougar*), à environ deux mois de marche. Il revint à Dabra-Bërhân, s'y établit et envoya dans l'Ifât des gens pour avoir des nouvelles de l'imâm. Quand ils furent arrivés, ils entrèrent à Ṭobyâ où était le lieutenant du Garâd Aḥmouchouh. Ils allèrent le trouver et lui donnèrent des renseignements sur le Farachaḥam ʿAli. Il leur demanda : « Dans quel pays est-il ? L'imâm a envoyé trois fois vers lui. » Les infidèles tuaient les messagers en route sans qu'Aḥmed en sût rien. Ils répondirent : « Le Farachaḥam ʿAli était dans un pays éloigné ; à présent, il est arrivé à Dabra-Bërhân où il attend notre réponse. » Il reprit : « Retournez vers lui et dites-lui : L'imâm a envoyé trois fois vers toi ; les messagers ont été tués en route ; il attend que tu viennes le rejoindre ; ne t'arrête pas et ne te repose pas pour partir aussitôt à l'arrivée de ton messager ; l'imâm est à Kesâyah [1]. » Ce messager revint trouver le Farachaḥam ʿAli et lui apprit ces nouvelles, ce qui lui causa de la crainte : « Nous n'avons pas bien agi, dit-il ; nous avons laissé l'imâm avec une faible troupe. » Il partir sur-le-champ de Dabra-Bërhân pour le rejoindre.

Quant à Aḥmed, il avait conçu une mauvaise opinion du Fara-

1. Tout ce qui précède manque dans Nerazzini qui dit seulement : *Venne poi a sapersi che Emir Farsciaham Ali era ritornato a Dabra Berhan da un' escursione in un paese molto lontano. Quivi egli conobbe che l'Iman* (sic) *lo cercava, e che tutti i corrieri mandati a lui erano stati uccisi per strada dai Cristiani* (p. 83).

chaḥam 'Ali et ses sentiments avaient changé à son égard. Celui-ci arriva après six jours de marche pendant qu'il était à Kesâyah. L'imâm lui demanda : « Tu as emmené mon armée; tu as fait ce que tu as fait; quels pays as-tu conquis? » — « Seigneur, j'ai péché, » dit le Farachaḥam 'Ali et il ne fit pas d'autre réponse. Le Garâd Bechârah, le Garâd Aḥmadouch et le Garâd 'Abid prirent la parole et dirent : « Nous avons mal agi; nous t'avons laissé sans troupes : nous sommes allés là où tu nous avais envoyés; nous sommes sans excuse. » L'imâm leur dit ainsi qu'à leurs soldats : « Retournez à votre campement. » Les Musulmans se rencontrèrent les uns les autres et bénirent Dieu très-haut.

Ensuite l'émir Abou Bekr arriva deux jours après. Quand ils furent près du camp d'Aḥmed, ils montèrent à cheval, rangèrent les soldats de la mer en avant de leurs chevaux et arrivèrent en tenue de guerre auprès de l'imâm. Il les félicita de leurs exploits et leur ordonna de mettre pied à terre. Ils obéirent et s'entretinrent. Aḥmed leur demanda : « Dans quel pays avez-vous laissé le vizir 'Addolé ? » — « A Zeqâla. » — « Quelle distance il y a-t-il d'ici là? » — « Nous avons mis douze jours pour arriver jusqu'à toi; chaque jour, nous partions le matin sur nos mulets et nous ne descendions que près du coucher du soleil afin de te rejoindre rapidement. » Il fit des vœux pour eux[1], les honora, les reçut comme des hôtes et s'entretint avec eux des affaires du roi.

Puis il réunit ses familiers et leur dit : « Nos troupes et nos cavaliers sont maintenant rassemblés, unissez vos avis au sujet de Bèt-Amḥarâ, car je suis décidé à en exécuter ce projet; nous attaquerons le roi d'Abyssinie. » Alors son mueddin Kebir Moḥammed se leva et dit aux Musulmans : « Vous avez réuni tous vos efforts pour marcher contre Bèt-Amḥarâ, mais ce pays de Chodjârah qui est derrière nous, ses habitants se sont convertis; il ne faut pas que nous partions tous, les laissant sans personne;

1. Nerazzini (p. 84) traduit ainsi : l'*Iman* (sic) *fece leggere il Corano.*

nous sommes venus te trouver, Chamsou et moi, et aucun de nous n'est resté là-bas; il faudrait que l'un de nous y retournât, car si le pays demeure abandonné, ses habitants apostasieront. » — « Tu as bien parlé, répondit l'imâm; retourne là-bas avec ceux de tes soldats dont la conversion à l'islâm est récente, mais qu'aucun de nos Musulmans d'origine et de ceux qui sont montés avec nous de la terre musulmane ne te suive. Sois sur tes gardes. » Il ajouta : « Pars avec la bénédiction de Dieu et que Dieu t'assiste. »

Kebir Moḥammed s'en retourna dans le pays de Chodjârah: il pénétra dans celui de Ouarabba et y demeura un seul jour. Des gens de la contrée lui dirent : « Près de l'église que Chamsou a brûlée, il y a une quantité d'or que le roi Eskëndër lui a consacrée. Ceux-là qui sont près de toi — et le révélateur montrait une troupe de soldats du mueddin — savent la route du trésor et ils te le livreront. » En entendant ces paroles, il les fit attacher et les maltraita. Ils lui remirent douze plateaux d'or. Il demanda aux dénonciateurs : « Y a-t-il encore autre chose dans le trésor? » — « Oui, un grand plateau du poids de 700 onces; il a deux anses du poids de 100 onces. » Il s'emporta contre ses gens et leur dit : « Apportez-moi le plateau qui est resté. » — « Volontiers, » répondirent-ils. Ils tinrent conseil entre eux et se dirent : « Si nous lui donnons ce plateau que le roi Eskëndër a consacré à l'église, et si les Musulmans retournent dans leur pays ou sont exterminés ici, le roi nous dira : Pourquoi avez-vous livré le trésor? et il nous châtiera pour cela. Organisons une ruse pour tuer cet homme et envoyons avertir nos compagnons de nous aider. » L'un d'eux reprit : « Je connais des Chrétiens qui sont cachés dans la forêt; envoyez-leur dire : Rejoignez-nous au commencement du jour : quand vous serez arrivés, nous nous retournerons tous contre lui, car il n'a avec lui que nos compagnons et pas d'autres soldats que nous. »

Ils envoyèrent secrètement vers ces Chrétiens et les mirent au

courant de l'affaire. Les autres partirent dans la nuit et arrivèrent dans la ville à l'insu de Kebir Moḥammed qui les vit descendre de la montagne. Il demanda à ses soldats : « Qui sont-ils? » — « Ce sont des polythéistes qui viennent te combattre. » Alors il sella sa monture, revêtit sa cuirasse, monta à cheval et dit à ses soldats : « Rangez-vous en ordre de bataille. » — « Volontiers, » dirent-ils, et ils se tinrent devant lui. Quand les Chrétiens furent proches, ils se lancèrent pendant un instant des pierres avec des frondes, comme s'ils combattaient; puis ils laissèrent seul Kebir Moḥammed et se réunirent à leurs amis. Il chargea contre eux et pénétra dans leurs rangs, mais l'étroitesse du chemin ne permettait pas d'évoluer à cheval. Tous les infidèles étaient à pied; ils les combattit vigoureusement jusqu'à ce qu'ils l'eurent accablé à coups de pierres : il tomba mort de son cheval. Que Dieu très-haut ait pitié de lui!

Marche des Musulmans contre le roi d'Abyssinie à la montagne de Ouâṣël.

L'imâm partit de Kesâyah et entra deux jours après sur le territoire de Ganbourah[1] où il campa. Là, il fut rejoint par Khâled El-Ouarrâdi qui lui amenait les soldats d'El-'Idjdjou du pays de Qaouat[2]. Il quitta Ganbourah et arriva deux jours après à Miât, puis à la porte où était Dégalḥân. A la vue des Musulmans, celui-ci équipa ses chevaux, rangea ses troupes sur la montagne, fit

1. Ganbourah (var. Ḥanbourah, Djânbourah) faisait partie de la province de Gëdëm.

2. Faut-il entendre par 'Idjdjou les Agaous? On aurait à objecter que le pays de Qaouat paraît avoir été voisin du Manzi et du Gëdëm où les Agaous n'étaient pas établis. Plus loin l'imâm recommande à ses compagnons de ne s'exprimer qu'en 'idjdjou pour se faire passer pour chrétiens et surprendre le roi au milieu de son armée, il semblerait que ce mot désigne l'amhariña. Ce renseignement nous empêche aussi de voir dans les 'Idjdjou une tribu des Danâkil qui sont voisins du Qaouat, mais ne paraissent pas avoir joué de rôle dans la guerre de Grân.

battre les timbales et envoya des archers armés de flèches empoisonnées. « Descendez vers les Musulmans et combattez-les, »
[F°61] dit-il. Ils descendirent [f° 61] du sommet de la montagne comme ils en avaient reçu l'ordre. Quand l'imâm les vit, il marcha contre eux si bien qu'il se trouva près de la montagne. Il s'arrêta sous un arbre, étonné de ce qu'il voyait ; il n'y avait qu'un seul chemin, difficile, accessible seulement aux piétons. Le sommet de la montagne était couvert de cultures et de moissons et arrosé par des cours d'eau.

A ce moment, une troupe de fantassins musulmans commença l'escalade à l'insu de l'imâm; parmi eux se trouvaient des archers arabes, entre autres ʻAbd es-Selâm er-Rifi[1] et son frère Ḥasb en-Nebi. Ils arrivèrent jusqu'aux archers chrétiens qui descendaient en dessous de la montagne et un combat s'engagea : des flèches furent échangées; des infidèles firent une seule décharge contre les nôtres ; leurs traits tombaient comme la pluie et la lutte fut acharnée. Quels excellents archers que les Arabes ! Ils livrèrent un combat meurtrier. Ḥasb en-Nebi atteignit un polythéiste et le tua; son frère fit de même ; les deux partis se rapprochèrent ; Musulmans et Chrétiens se mêlèrent : un des premiers, nommé ʻAbd es-Selâm er-Rifi, chargea contre un infidèle, le frappa au pied et le lui trancha. Son compagnon El-Ḥâdj ʻAli vint à son aide et tua le Chrétien. Un des Musulmans périt : Aboun[2], gardien des chevaux de l'imâm. Il fut atteint par une des pierres que les polythéistes lançaient de la montagne ; elle tomba sur son crâne de façon à faire voler sa cervelle. « A présent, dit-il, mon rêve s'est réalisé, » et il mourut martyr, que Dieu très-haut lui fasse miséricorde ! En effet, cet homme avait eu un songe tandis qu'il cheminait avec le secours amené à l'imâm par l'émir Abou Bekr. « J'ai vu, dit-il, comme un oiseau vert qui s'abattait sur ma tête

1. A.-P. : *Abdun, sallam du Rif* (p. 231). Nerazzini (p. 85) n'a donné aucun nom.

2. Il est appelé *Yaʻequb* dans A.-P.

et m'enlevait la vie : alors je tombai mort. » Il raconta ce rêve à ses compagnons qui lui dirent : « C'est une belle vision. » Il ajouta : « Je mourrai martyr dans cette expédition. » Son rêve se trouva réalisé[1]. En regardant la montagne, l'imâm vit les Musulmans aux prises avec les polythéistes sur un plateau. Il se mit en colère et dit : « Qui leur a ordonné de combattre? » Il envoya des gens pour les ramener : on rapporta le cadavre d'Aboun le martyr et on l'enterra.

L'imâm campa ainsi que les Musulmans : il les convoqua et demanda Our'aï 'Othmân ainsi que les guides qui devaient indiquer la route : c'étaient 'Anânyâ, Ḥaïbi et Aïbes Laḥaṭi le rénégat. Ils se présentèrent et ce dernier prit la parole : « A présent, dit-il, voilà la montagne et le chemin difficile; il n'y a pas de route pour la cavalerie. Si vous dites : Nous monterons sans nos chevaux, cela n'est pas possible, car si vous combattez ce patrice et si Dieu vous donne la victoire, vous ne pourrez atteindre le roi[2], ni Bèt-Amḥarâ; on rencontre encore au pied de cette montagne des fossés, des rivières et des passages difficiles en deçà de Bèt-Amḥarâ où ils vous combattront. Mon avis, c'est que vous laissiez ce patrice, que vous renonciez à l'attaquer, que vous marchiez contre le roi à la porte de Ouâṣël et que là vous livriez bataille. Si Dieu vous donne la victoire, personne ne pourra vous barrer la route de Bèt-'Amḥarâ : ce patrice n'aura aucune utilité et ne restera pas dans sa position après que le roi aura été vaincu[3]. Le plus sage est de faire ce que je vous dis. » 'Anânyâ reprit : « Aïbes Laḥaṭi a dit vrai en vous donnant ce conseil; je connais tout ce pays. Dans la montagne où nous sommes, il n'y

1. Tous les détails qui précèdent, et en particulier l'épisode d'Aboun, sont supprimés par Nerazzini (p. 85).

2. La traduction de A.-P. renferme un contre-sens : *Si vous continuez à combattre* et si ce patricien a le dessus, *vous ne pourrez jamais arriver jusqu'au roi* (p. 233). Tout ce passage est supprimé dans Nerazzini (p. 86).

3. La traduction de A.-P. est encore inexacte : *il ne bougera pas d'ici lorsque le roi aura été mis en déroute.*

a pas de route pour les chevaux. Quant au chemin que défend le roi, celui de Ouâṣël, la cavalerie peut s'y engager et arriver jusqu'à lui. » L'imâm en informa ses émirs et ses commensaux : c'étaient le Garâd Aḥmouchouch, l'émir Zaḥarbouï Moḥammed, l'émir Abou Bekr Qaṭin. Il leur fit connaître le projet d'Aïbes Laḥaṭi et de 'Anânyâ. « C'est un excellent conseil, répondirent-ils; c'est ce qu'il y a de plus sage : nous n'attaquerons pas trois des quatre portes; nous livrerons bataille à une seule. » Tous se rangèrent à cet avis et passèrent la nuit au pied de la montagne.

Un quart de la nuit s'était écoulé quand les polythéistes qui avaient tiré sur les Musulmans, sur le plateau de la montagne, fondirent sur les extrémités du camp et firent une décharge de flèches : c'était à l'endroit où se tenait Mattân le Ṣomâli; il monta à cheval, les repoussa dans la nuit et leur fit regagner la montagne, puis il revint à sa place. Leurs flèches n'avaient atteint aucun Musulman; au matin, elles étaient fichées à terre et dans les tentes. Quand les archers furent revenus pendant la nuit près de Dégalḥân, il écrivit sur-le-champ une lettre au roi. Elle était ainsi conçue : « L'imâm est arrivé contre moi avec ses troupes; j'ai défendu la porte contre eux; je leur ai livré bataille; j'ai tué environ 150 fantassins de l'imâm, je leur ai pris 30 chevaux et tué ceux qui les montaient. Les Musulmans ont battu en retraite et campé dans un endroit spacieux. La nuit, j'ai envoyé contre eux des archers du Tigré; ils se sont précipités sur eux, ont accompli de hauts faits et ont tué beaucoup d'ennemis. Désormais, ceux-ci ne pourront résister; ils veulent fuir vers le Faṭagâr. » Il envoya cette lettre par deux piétons qui marchèrent toute la nuit; arrivés auprès du roi, ils lui remirent la lettre. Quand ce prince en eut pris connaissance, il ressentit une grande joie, se montra impie et orgueilleux. Il mit la couronne sur sa tête, s'assit sur son trône, rassembla son armée et lui fit connaître cette nouvelle. Les soldats frappèrent les timbales et dirent : « La Croix et Marie

vous ont fait triompher de votre ennemi. » Ils passèrent deux jours dans le contentement et la joie, et le roi dit : « Mon beau-frère Dégalḥân a rempli mon attente[1]. » Or, tout cela était faux.

L'imâm, après avoir passé la nuit avec son armée, partit le lendemain et divisa ses troupes en deux corps, il donna le commandement de l'un au vizir Nour et lui adjoignit des fantassins et des cavaliers, parmi lesquels l'émir Zaḥarbouï Moḥammed, cousin paternel de l'imâm, le Farachaḥam 'Ali, Our'aï Chihâb [f° 62] ed-din Gedâyâh Djiri, neveu du sulṭân 'Omar din, Our'aï 'Omar din, fils du sulṭân Moḥammed, le Garâd Aḥmouchouh et leurs hommes, environ 200 cavaliers. Il leur dit : « Occupez l'arrière-garde; si Dégalḥân descend contre vous, combattez-le; je vais marcher en tête de l'armée et nous nous dirigerons vers le roi d'Abyssinie. » — « Nous avons entendu et nous obéissons », répondirent-ils. [F°62]

Aḥmed partit à l'avant-garde dans un chemin étroit : 'Anânyâ marchait devant, montrant la route. Quant à Our'aï 'Othmân, il était avec l'imâm sans le quitter; ils marchèrent ensemble avec ardeur. Tandis que les Musulmans s'avançaient par la route de Godjmah, se dirigeant vers le roi d'Abyssinie, le patrice Dégalḥân partit, lui aussi, dans la montagne pour aller trouver ce prince, par des descentes et des montées, par un chemin abrupt. Les gens que l'imâm avait placés en queue de l'armée défendaient l'arrière-garde, tout prêts à la guerre et au combat, ils cheminèrent ainsi. L'imâm était en route, à l'avant-garde, avec son guide 'Anânyâ, lorsque arriva le frère de Dégalḥân, nommé Ḥanṭâs[2], qui venait rejoindre ce patrice avec de la cavalerie et des soldats : il

1. La traduction de A.-P. renferme encore un contre-sens compliqué d'une faute de français : *Mon beau-frère* m'est plus utile *que je ne* m'en *attendais* (p. 234). La traduction de Nerazzini est aussi inexacte : *Già mi basta che ha fatto mio cognato* (p. 87).

2. Il est appelé *Anyas* par Nerazzini, p. 87.

ignorait que les Musulmans avaient quitté la montagne. Il se rencontra avec ʿAnânyâ qui avait avec lui de la cavalerie et des soldats : ceux-ci entourèrent les Chrétiens et se saisirent des hommes, des chevaux et des mulets. Ḥanṭâs se cacha dans les arbres et descendit de son cheval qui fut pris par les Musulmans. Le guide revint avec le butin que l'imâm abandonna tout entier à Ourʿaï ʿOthmân parce que ʿAnânyâ était son serviteur. Ourʿaï ʿOthmân donna tout à ʿAnânyâ et fut très joyeux. Aḥmed campa ensuite dans un endroit appelé Abchelouzaraf[1] dans le pays de Godjmah et on passa la nuit là; l'arrière-garde arriva au camp après le coucher du soleil. L'imâm fit appeler le guide. Quand il fut arrivé, il lui dit : « Qu'est-ce que ce chemin étroit par où nous sommes passés aujourd'hui? » — ʿAnânyâ répondit : « La route de demain sera encore plus étroite. « — « Comment faire à présent? » Le guide reprit : « Nous partagerons l'armée en trois corps, l'un avec toi, un en tête et un en queue; toi, tu marcheras à l'avant-garde, et il y aura un corps au centre. » En entendant ces paroles, l'imâm dit au Garâd Aḥmouchouh : « Tu seras au centre de l'armée », et il lui donna des hommes, parmi lesquels Bechârah, ʿAli el-Ouarrâdi, le Garâd ʿAbid et d'autres semblables; en tout 50 cavaliers. Puis il ordonna le départ; lui-même partit en tête, précédé du guide ʿAnânyâ.

Ils marchaient avec ardeur dans un chemin étroit, depuis le lever du soleil jusqu'au milieu de la journée, l'un derrière l'autre, à cause des difficultés de la route et des arbres. A la fin, ils aperçurent les montagnes de Ouâṣël. Aḥmed demanda au guide : « Qu'est-ce que c'est que ces montagnes que nous voyons? dans quel pays sont-elles? » ʿAnânyâ répondit : « C'est la terre de Ouâṣël : on prétend que le roi est sur ces hauteurs. » L'imâm

1. La traduction de A.-P. n'a pas reconnu le mot يسمى « il est appelé » et l'a ajouté, avec une faute de lecture, au nom du fleuve : *Seyyama abxalewazaf* (p. 235). Nerazzini : *Acciló-zar-uf* (p. 87).

reprit : « Est-ce qu'il y est maintenant? » — « Je ne sais que ce que j'ai appris avec vous, mais je vais monter à cheval et j'irai vous chercher des nouvelles. » Il partit à cheval avec quatre cavaliers et ils n'allèrent pas loin sans rencontrer un des bergers des infidèles. Ceux-ci demandèrent au guide : « D'où êtes-vous? » — « De l'armée de Dégalḥân qui nous a envoyés vers le roi avec une lettre de lui. Savez-vous en quel endroit il est? » — « Oui, dirent les chrétiens; le roi est sur ces montagnes, dans le pays de Ḥaguâ. » Alors les nôtres les firent prisonniers sans leur apprendre qu'ils étaient Musulmans et leur dirent : « Vous nous montrerez le chemin pour arriver au roi. » Ils les amenèrent à l'imâm à qui 'Anânyâ dit : « Voici des bergers infidèles que nous avons arrêtés; ils nous ont appris que le roi est sur les montagnes. » — « Qu'on les tue à présent, dit Aḥmed, pour qu'ils n'avertissent pas les polythéistes. » 'Anânyâ reprit : « Ceux-ci ne nous connaissent pas, non plus que les gens du pays; si nous les tuons, tous les habitants sauront que nous sommes Musulmans et ils en porteront la nouvelle au roi; laissons-les libres, puisqu'ils ne nous connaissent pas. » — « Tu as raison, dit l'imâm, relâchez-les. » Puis l'armée et lui suivirent la route indiquée par les bergers. — Aḥmed dit à ses troupes : « Si vous rencontrez quelque Chrétien, ne lui parlez que dans sa langue; et ne dites à personne que vous êtes Musulmans. Si vous rencontrez quelqu'un, dites : Nous sommes de l'armée de Dégalḥân; nous allons trouver le roi. » Ils marchèrent avec ardeur et n'étaient pas très éloignés quand ils aperçurent de loin quelque chose de blanc au sommet de la montagne. C'était la tente du roi [1], dressée en cet endroit;

1. Alvares nous apprend que la tente du roi était blanche; on y exécutait quand elle était tendue des concerts de chants et d'instruments; elle était dressée au milieu d'un espace assez large par crainte du feu; il n'était pas permis de passer à cheval devant elle (Alvares, *Verdadeira Informação*, chap. LXXXVII, p. 104; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 219; Ludolf, *Historia aethiopica*, l. II, chap. XIII, § 1-7; chap. XVIII, § 16).

on la voyait de deux jours de distance à cause de sa grandeur; elle avait soixante coudées de long et plus de cinquante de hauteur; tel était l'usage des rois d'Abyssinie. Lorsque les Musulmans eurent reconnu que ce qu'ils voyaient était la tente royale et qu'ils ne pourraient marcher comme avant, ils avancèrent doucement de façon à être rejoints par ceux qui les suivaient; ils avaient des vêtements chrétiens et l'imâm leur disait : « Par Dieu, ne leur parlez qu'en langue *'idjdjou* (barbare ?). » Ils cheminaient à côté des chrétiens qui étaient à leurs occupations et qui ne soupçonnaient pas en eux des Musulmans.

Tandis qu'ils étaient en route, une femme chrétienne vint se plaindre à l'imâm qu'elle prenait pour le patrice Dégalḥân. Elle s'approcha de lui et celui-ci voulut lui parler en langue d'El-'Idjdjou, mais il se servit du langage musulman en disant : « Rendez-lui ce qui est à elle ». — Elle reconnut cet idiome, recula et s'assit en se disant : « Ce sont des Musulmans. » Aucun d'eux ne fit attention à elle. Les nôtres suivaient leur route ; les chrétiens étaient occupés qui à labourer, qui à laver ses vêtements, qui à porter de la farine à la montagne chez le roi, qui à monter sur la montagne pour plaider devant lui. Aucun d'eux n'avait connaissance des Musulmans jusqu'à ce qu'ils arrivèrent dans la ville de Ouâṣël; ils la laissèrent à leur droite, marchèrent vers la monta-
[F°63] gne sur laquelle était [f° 63] le roi d'Abyssinie et se tinrent au pied. Les Chrétiens n'en avaient nulle connaissance et étaient tous livrés à la joie et au contentement que leur causait le message envoyé par Dégalḥân leur disant : « J'ai été vainqueur des Musulmans; ils sont descendus dans le Faṭagâr. »

Le guide 'Anânyâ alla trouver l'imâm et lui dit : « Voici l'endroit, nous sommes arrivés. » — « Donne ton avis, demanda Aḥmed; quel est ton projet? » — L'autre dit : « Je propose de rester ici jusqu'à ce que votre armée soit au complet; nous passerons la nuit et, au matin, nous dirigerons contre eux les canons que nous avons avec nous : les gens de l'arrière-garde nous auront rejoints ;

nous mettrons l'infanterie devant la cavalerie; nous escaladerons la montagne et Dieu nous donnera la victoire. » L'imâm reprit : « Les Chrétiens ont-ils reconnu que nous sommes Musulmans ou croient-ils que nous sommes de (l'armée de) Dégalḥân ou non? » Le guide répondit : « Les polythéistes ne savent pas que vous êtes Musulmans; ils ne vous croient pas autre chose que des soldats de Dégalḥân. » — « Puisqu'ils ne nous ont pas reconnus, dit Aḥmed; pourquoi attendre? Escaladons la montagne dès maintenant. » 'Anânyâ reprit : « Où sont les troupes qui nous suivent, cavalerie et infanterie? Ne les attendrons-nous pas? » L'imâm continua : « Nous ne sommes que trente cavaliers et cinquante fantassins environ; ceux-ci marcheront devant les premiers; nous monterons et nous placerons notre confiance en Dieu; l'arrière-garde nous rejoindra pendant que nous ferons l'escalade. Si nous passons la nuit, les ennemis connaîtront qui nous sommes, prendront leurs dispositions et occuperont le chemin contre nous. Qu'un seul homme se lève et fasse rouler un rocher sur nous, ce serait pire que nos canons que tu mentionnes, mais montons à présent. » Quand le guide le vit déterminé à donner l'assaut, il reprit : « Pour moi, je n'ai plus d'avis, c'est à vous d'ordonner. » L'émir Abou Bekr et Balaou 'Abdoh se levèrent et dirent : « Maître, 'Anânyâ a raison. » Aḥmed ne leur répondit pas, mais il s'adressa à Absamâ-Nour : « Ne me disais-tu pas : Montons par la route occupée par Dégalḥân? et moi je te disais : Je connais une entrée plus facile que celle où se trouve Dégalḥân, la voici. » — « Tu as raison, répondit Absamâ-Nour; c'est comme cela; maintenant nous monterons ou[1] nous mourrons. »

L'imâm monta à cheval et dit à ses compagnons : « Prenez vos armes et que Dieu vous bénisse! » Ils endossèrent leurs cottes de mailles; parmi eux se trouvaient Absamâ-Nour, l'émir Modjâhid, l'émir Abou Bekr Qaṭin, Aḥmed Goïtâ, Ademouch,

1. Il faut lire dans le texte او, au lieu de و.

Qur'aï Abou Bekr, 'Ali Goïtâ, Balaou 'Abdoh, 'Ali Ṭâi Idjir, Our'aï 'Othmân ben Dar 'Ali, Ya'qim, l'Azmâtch Ḥaïbi, le Farachaḥam Solṭân, le gardien de nuit de l'imâm, qui se nommait 'Isa, c'était un soufi[1]. L'imâm monta sur son cheval Sakb, manda Chamsou, le chef des fantassins et lui dit : « Séparez-vous en deux bandes; montez par le flanc de la montagne en marchant au milieu des arbres; nous prendrons par la route. Si quelques Chrétiens nous la barrent et nous arrêtent, vous serez au-dessus d'eux, attaquez-les. » — Il dit à l'autre bande commandée par Fendj Sabbâr : « Marchez devant nos chevaux. » Alors ils tirèrent leurs épées, placèrent leurs boucliers sur leurs têtes et partirent. Après qu'ils se furent mis en route, l'imâm se tourna vers Absamâ-Nour, le chevalier des Musulmans, et lui dit : « Va devant ainsi que l'émir Modjâhid, Ademouch et Aḥmed Goïtâ avec l'infanterie. » Lui-même resta avec l'émir Abou Bekr, le Farachaḥam Solṭân, 'Ali Goïtâ, 'Ali Ṭâï Idjir, Balaou 'Abdoh qui le suivirent ainsi que ses cavaliers qui étaient en arrière. Ils commencèrent l'ascension de la montagne sans que les polythéistes eussent la moindre connaissance des Musulmans.

Quand l'imâm et ses compagnons furent arrivés à mi-chemin, il y eut un fantassin trop adonné au *qât* et au *tamaraqaḥ*[2], au pied de la montagne, qui mit le feu à une grande église qui se trouvait là. Les polythéistes virent l'incendie du haut de la montagne et furent agités. Les Musulmans se tournèrent vers le feu et Aḥmed s'écria : « Que Dieu ne bénisse pas celui qui a fait

1. Tout cette énumération manque dans Nerazzini (p. 89).

2. Le *tamaraqaḥ* (?) me paraît être une boisson ou une substance enivrante que je n'ai pu identifier, mais on ne peut y voir comme A.-P. qui a lu مرغ une onomatopée qui signifierait « se remuer » (p. 241). Nerazzini a traduit, d'après le sens de la première partie du mot : *i datteri*. Serait-ce une sorte d'eau-de-vie de dattes ou d'hydromel? Je ne crois pas qu'il s'agisse du tabac (en ṣomâli *berri kâk*). Cf. sur les boissons et les narcotiques dont aucun nom ne répond à celui-ci, Paulitschke, *Ethnographie Nord-Ost Afrika*, t. I, p. 163-167.

cela! » Puis il dit à ses compagnons : « Frappez vos chevaux à coups de fouet et montez, car les ennemis ont reconnu l'incendie. » Des chrétiens, les uns sellaient les chevaux, les autres prenaient leurs boucliers.

Sur ces entrefaites, les cavaliers musulmans qui étaient en avant avec Absamâ-Nour, pénétrèrent au milieu d'eux en criant : « Dieu est le plus grand! » et lâchèrent les rênes de leurs chevaux. Le premier qui chargea fut Ademouch; il frappa d'un coup de lance un ennemi et le renversa mort. Absamâ-Nour était au milieu d'eux et répétait : « Il n'y a de Dieu que Dieu, Moḥammed est l'apôtre de Dieu! » Les polythéistes s'enfuirent près de la tente du roi et se réfugièrent près d'elle ; d'autres prirent la fuite droit devant eux. Ensuite le roi sortit de sa tente, monta à cheval avec ses gardes au nombre de quatre cents cavaliers; il était au centre et ils empêchaient de l'approcher. Le reste de l'armée, portant des boucliers, formait une masse considérable. Quand les ennemis se furent rassemblés autour de la tente du roi, les Musulmans restèrent à leur place jusqu'à l'arrivée de l'imâm. Celui-ci était en train d'examiner l'armée des infidèles réunis autour de la tente royale, quand il fut rejoint par quinze cavaliers musulmans pareils à des lions terribles : c'étaient ʿAbd en-Nâṣer, Ṣabr ed-din, le chevalier de l'islâm, et le plus brave de tous; le Garâd Mattân, Abdjad et d'autres semblables.

Tandis que les nôtres étaient debout à leurs places, de même que les polythéistes, un cavalier sortit des rangs des infidèles et lança son cheval à toute bride vers les Musulmans : Ṣabr ed-din se précipita à sa rencontre et dressa sa lance pour l'en percer; à ce moment, l'autre dit : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Moḥammed est l'apôtre de Dieu. » Il se détourna de lui et fut surpris de ces paroles. L'imâm qui les avait entendues lui demanda : « Qui es-tu? » — « Je suis Djouchou, je crois en Dieu et au Prophète; mon fils Bechârah est parmi vous; je suis son père. » — Aḥmed reprit : « Dieu est le plus grand! laissez-le, c'est un Musulman. » Puis

Our'aï Abou Bekr lui dit : « Pourquoi restons-nous ici? Dieu est avec nous. — Chargez, dit l'imâm, et je serai à votre tête. »

Lorsqu'ils furent sur le point de charger, ils consacrèrent leur première préoccupation à satisfaire le Très-Saint, comme le Très-Haut l'a dit : *Il y a, parmi les croyants, des hommes qui tiennent fidèlement ce qu'ils ont promis à Dieu*[1]. Ils chargèrent comme un seul homme, se pressant les uns les autres, cherchant à se devancer pour arriver aux polythéistes, ils pénétrèrent au milieu d'eux, rompirent leur masse et combattirent. Une heure s'était à peine écoulée que Dieu jeta l'effroi dans le cœur des infidèles; ils tournèrent le dos, poursuivis par les Musulmans qui en tuèrent jusqu'à ce qu'ils se furent réfugiés près d'une montagne élevée nommée Ḥaguâ. Quand les polythéistes y furent arrivés, les Musulmans s'avancèrent résolument vers eux pour les combattre
[F°64] [f° 64]. Un d'eux, appelé Aou Abou Bekr Faqir ech-Cheïkh el-Barkhalli[2] — que Dieu nous favorise par lui — chargea un des infidèles parmi les favoris du roi. Il le renversa de sa selle en disant : « C'est toi le roi d'Abyssinie? » — « Non, ce n'est pas moi; ne me tue pas; c'est celui-là, » et il le lui indiquait du doigt. — « Tu veux me tromper, » reprit Abou Bekr. Tandis qu'ils parlaient ainsi, des gens voyant leur maître pris par un Musulman se précipitèrent contre celui-ci; les uns saisirent son cheval; d'autres le frappèrent. Ils l'avaient fait prisonnier quand arriva l'imâm qui le vit entre leurs mains; il chargea et le délivra. Le roi d'Abyssinie, voyant Aḥmed, le sabre dans la main gauche, car il était gaucher, le reconnut aux insignes de son cheval et à sa façon de tenir son arme de la main gauche[3]; il dit à ses compagnons : « Voilà Satan qui arrive en personne. » Ses soldats se mirent à crier : « Tu nous as ensorcelés! tu nous as ensorcelés! », disant

1. *Qorân*, sourate XXXIII, v. 23.
2. Nerazzini (p. 91) en fait deux personnages : *Un certo Abu Bekr con sceik Barcally inseguirono*. — Aou est supprimé dans A.-P. (p. 242).
3. C'est cette particularité qui avait valu à Aḥmed le surnom de Grâñ.

dans leur langage que c'était un sorcier connaissant les arbres et les coupant pour en faire des sortilèges; or ils mentaient. L'imâm pénétra au milieu d'eux et les dispersa après un vigoureux combat. Ils s'enfuirent vers la montagne où ils ne trouvèrent pas de chemin. Ils descendirent de leurs chevaux, prirent les brides à la main et se mirent à chercher une route pour escalader, quand l'imâm cria : « Laissez les chevaux et sauvez-vous car nous vous rejoignons. » En entendant ces cris et ces paroles, les polythéistes se mirent à trembler et furent pris de peur; ils abandonnèrent leurs chevaux et escaladèrent la montagne en s'aidant de leurs genoux; l'un saisissait un arbre pour grimper et la branche se cassait; il tombait en dessous et les Musulmans le tuaient; un autre montait à grand'peine. L'imâm envoya à l'endroit où les chevaux avaient été abandonnés; il y en avait soixante-dix avec leur harnachement en drap cramoisi. Quant au reste des Musulmans, chacun de son côté tuait ou faisait des prisonniers[1]. Dans la troupe de l'imâm se trouvaient Absamâ-Nour, Yaʿqim, Ademouch, l'émir Modjâhid, le Garâd Ahmadouch fils de l'émir Maḥfouzh, le Farachaḥam Saṭout; ʿAbd Allah ben Moḥarrem du Mahra[2].

Quant au roi d'Abyssinie, il descendit de cheval et s'en alla droit devant lui avec cinq chevaux qu'il poussait devant lui avec leurs brides et leur harnachement à cause des difficultés de la route. L'imâm était parti avec les siens par un autre chemin. Ils descendirent de cheval et marchèrent. Les autres Musulmans, à savoir le Garâd ʿOthmân ben Djaouher et Ourʿai ʿOthmân, devancèrent le roi sur la route. Quand il les vit, il se cacha dans un arbre qui était là, sans qu'ils en eussent connaissance. A ce

1. La traduction de A.-P. présente ici un contre-sens : « *Tout le reste des musulmans répandus sur la plage* (?) où l'Imam pouvait les voir » (p. 243). Nerazzini a mieux compris : *Gli altri Mussulmani andavano per conto loro* (p. 92).

2. Nerazzini ne nomme que *Assamen Nur, Gherad Amosc, Farsciakam* (p. 92). La traduction de A.-P. altère les derniers noms en *Abd Allah Mahr al Mahry*. Comme on le voit par la note 1 de la page 243 de cet ouvrage, le manuscrit de A.-P. portait bien clairement *Moḥarrem*.

moment arrivèrent l'imâm et ses compagnons qui attendaient au-dessous que le roi vînt à eux, mais ils le devancèrent en haut. Un cavalier accourut à eux; Our'aï 'Othmân chargea contre lui et le prit comme dans la main : c'était un grand patrice, d'un rang élevé auprès du roi. En le voyant, Aḥmed ordonna de le tuer, et Dieu précipita son âme en enfer. Ils s'étaient arrêtés là quand le soleil se coucha : les nuages se déchaînèrent et la pluie tomba; le froid était vif. Les Musulmans s'en retournèrent sur leurs pas pour se joindre à leurs compagnons. Quand ils furent partis, le roi sortit de l'endroit où il était, prit par la route de l'ambâ[1] et

1. Par l'ambâ, il s'agit de la montagne sur laquelle on enfermait, jusqu'au siècle dernier, les princes de la famille royale pour éviter les compétitions. Comme on le verra plus loin, dans le récit du premier siège où les Musulmans échouèrent, c'était un mont-fort presque inexpugnable. On l'appelait *Gĕché-Ambâ-Nagast* (l'ambâ royal de Gĕché). Une tradition, rapportée par Alvares, prétend que ce fut sur une révélation divine, que le roi Abraham, à qui les anges apportèrent pendant plus de quarante ans du pain et du vin, résolut de faire garder tous ses fils sur une montagne, en ne conservant avec lui que son héritier. Comme il ne savait où trouver une montagne de ce genre, il lui fut encore révélé que ce serait celle sur les rochers de laquelle il verrait des chèvres sauvages regarder d'en haut comme si elles allaient se précipiter dans l'abîme. Grâce à ces indications, on trouva la montagne en question dont la base demande deux jours pour qu'on en fasse le tour. C'est un rocher taillé comme un mur à pic depuis le haut jusqu'au bas. Si quelqu'un se promenant en bas regarde vers le haut, il lui semble que le ciel repose sur cette montagne. Il y a trois enceintes, et les Musulmans, dans leur première tentative, réussirent à en forcer une. Il était interdit sous peine de mort d'essayer d'y atteindre et Alvares raconte la mésaventure qui lui arriva à cet endroit. Les gardiens étaient responsables sur leur vie du maintien de l'isolement des prisonniers de l'ambâ; toutefois, il arrivait quelquefois qu'un prince s'évadait; Alvares et les annales éthiopiennes citent de rares exemples de ce fait (cf. Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. LVIII-LXI, p. 66-71; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 140-147). Suivant Tellez, d'après d'Almeida, cité par Ludolf, ce serait sous Yĕkouno-Amlâk que cette coutume se serait établie; il voulut que ses cinq fils, qu'il aimait également, régnassent alternativement une année chacun. Le dernier d'entre eux songea, quand son tour serait venu, à y faire déporter ses frères pour rester seul au pouvoir, mais son projet fut dénoncé par un de ses confidents et c'est lui qui en fut la victime (*Historia aethiopica*, l. II, ch. VIII, § 23-44). Il

marcha toute la nuit. Les nôtres revinrent trouver leurs compagnons qui avaient allumé des feux; ils entrèrent dans les tentes des infidèles avec joie et satisfaction : elles étaient remplies de richesses; or, argent, chevaux, mulets, soie, vêtements royaux en quantité innombrable. En fait de tentures de brocart, il y avait la part du roi et celle de ses familiers; on prit des milliers de femmes magnifiques, des filles de patrices, des fils de patrices, etc. La tente du roi était restée dressée à sa place : elle renfermait son trône et ses armes.

Quand l'imâm rejoignit les siens, il loua Dieu de la victoire qu'il lui avait fait remporter et dit à ses compagnons : « Qu'avez-vous fait de ce qui était dans la tente royale? » — « Pour les armes, les Musulmans les ont prises toutes : pour le trône et les tentures, ils sont à leur place. » L'imâm reprit : « La tente, je n'en ai pas besoin; prenez-la et coupez-la; le trône et les tentures, apportez-les-moi. » Les soldats coururent vers la grande tente réservée au roi; ils la découpèrent pièce à pièce avec leurs sabres; les Musulmans passèrent la nuit dans la joie et le contentement. Un peu après, arriva la fraction du centre, commandée par le Garâd Aḥmouchouh; les soldats escaladèrent la montagne. Le cheval du Garâd Aḥmouchouh, que l'imâm avait nommé Dzou 'l-djenâḥ, avait glissé; il était tombé, s'était

est superflu de faire remarquer que l'anecdote citée par le P. Tellez n'est pas plus authentique que le miracle raconté naïvement par Alvares (cf. aussi sur l'ambâ, *Histoire de l'Éthiopie depuis le mois de juin 1624*, dans l'*Histoire de ce qui s'est passé au royaume d'Éthiopie*, p. 37-38, où l'ambâ est appelé Queren ; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. III, p. 299-300; Conde de Ficalho, *Viagem de Pedro da Covilham*, p. 248-249). Une seconde tentative des Musulmans conduits par Modjâhid et 'Amdouch, la dernière année du règne de Lëbna-Dëngël, fut plus heureuse. L'ambâ fut surpris, probablement par trahison; les richesses incalculables amassées là depuis Yëkouno-Amlâk et celles qu'on y avait déposées depuis le commencement de la guerre, furent pillées et les membres de la famille royale qui y habitaient furent massacrés (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 17-18, 109 et notes 169-171, p. 247; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, p. 182-183).

brisé et était mort sur-le-champ. Aḥmouchouh le pleura, mais l'imâm lui en donna un beau pris parmi ceux du roi. Le corps de l'arrière-garde n'assista pas au combat et passa la nuit en route. Il arriva le lendemain. Les Musulmans se saluèrent réciproquement et se réjouirent beaucoup de la victoire que Dieu leur avait accordée. L'imâm leur donna un cheval à chacun en disant : « Vous n'étiez pas avec nous au combat et vous n'avez rien eu. »

La bataille de Ouâṣël eut lieu le vendredi 16 de rebiʿ I 938 de l'hégire prophétique[1]. Que le plus excellent des saluts soit sur son maître !

Entrée des Musulmans à Bèt-Amḥarâ.

C'est un pays de cultures et de moissons, arrosé par les rivières et la pluie, où poussent le blé et l'orge. Là sont les docteurs, les prêtres et les moines chrétiens, c'est la demeure du roi mais il n'y réside pas en tout temps. Aucun de ceux qui gouvernent l'Éthiopie n'est reconnu comme roi qu'il n'ait reçu l'investiture à Bèt-Amḥarâ. Ses habitants sont des gens d'église qu'on appelle *Debtéra*[2], ce qui dans leur langue désigne les clercs, les orateurs chrétiens.

1. Le 28 octobre 1531. La chronique éthiopienne (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 104) dit que le roi s'établit à Haguâ (Haqqouh) et en fut chassé le 22 de ṭëqëmt.

2. Le mot *dabtarâ* en éthopien signifie tente, et suivant Ludolf (*Historia aethiopica*, l. III, ch. VI, § 88) qui cite Tellez (I, 39), ce nom est donné aux chanoines qui descendent des lévites et dont l'occupation est de chanter et de jouer des instruments les jours de fête. Mais l'étymologie la plus vraisemblable est fournie par Dillmann (*Lexicon linguae aethiop.*, col. 1106), qui dérive ce mot, sous la forme *defterâ* ou *debterâ*, comme le persan دفتر du grec διφθέραι, latin *litterae*). L'explication de *Dofter* ou *Doughter* (sic) par une altération du latin *Doctor*, proposée par Salt (*Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 84), n'a aucune valeur. « Les *defteras* sont des clercs qui ne reçoivent pas l'ordination. Ils sont plus particulièrement sous la domination de l'*étchéquié* (lisez *éthiagé*, chef des moines) en ce sens qu'ils ont permission d'administrer les fiefs du clergé. En outre de ces fonctions, ils chantent au lutrin et exécutent les danses sacrées pendant les processions et autres cérémonies reli-

Ils ont du crédit et du respect auprès du prince dont ils deviennent parfois les guides et les parents.

Le troisième jour, l'imâm partit pour Bèt-Amḥarâ et passa la nuit dans un endroit appelé Lalibalâ. L'eau y était congelée par le froid qui fit périr beaucoup de Musulmans. Quand quelqu'un voulait boire, il portait un coup de pique contre la glace [fº 65] [Fº65]
et la brisait. Puis ils partirent de Lalibalâ; alors leur apparut l'église royale qui est à Bèt-Amḥara. En la voyant, le guide s'arrêta et dit à l'imâm : « C'est cette église que vous voyez; vous êtes arrivés ». Aḥmed lui demanda : « Resterons-nous jusqu'à ce que nos soldats nous aient rejoints ici ou non? » Il répondit : « Nous attendrons pour y entrer tous ensemble et nous nous tiendrons sur le pied de guerre. » L'imâm s'arrêta jusqu'à ce que l'armée musulmane fût au complet, puis il dit au guide : « Combien y a-t-il d'églises ici? » Il lui en énuméra un grand nombre, parmi lesquelles celle qu'on appelle Makâna-Sëlâsé; celle d'Atronsa-Maryâm[1], bâtie par le roi Zarëa-Ya'qob, fils du roi

gieuses. Recrutés dans toutes les classes de la société, ils se rassemblent dans les églises à l'instar des étudiants des grandes mosquées du monde musulman, et là, ils apprennent les lois du plain-chant, les règles de leur langue, les racines de la langue sacrée, et surtout l'art de composer des hymnes pour chaque solennité religieuse. Ils étudient l'Ancien et le Nouveau Testament, les Pères de l'Église, le droit civil et canonique. Mais toute leur science ne les met guère à l'abri de la pauvreté et ils se voient obligés de battre monnaie avec leur plume en transcrivant des prières qui, renfermées dans des sachets de cuir, sont achetées par les fidèles et suspendues, en guise d'amulettes, soit à leur coude, soit autour du cou. Beaucoup même en ornent les colliers de leurs mules ou de leurs chevaux » (G. Simon, *L'Éthiopie*, p. 252-253). Cf. aussi Rochet d'Héricourt, *Second voyage sur les deux rives de la mer Rouge*, p. 219, 223; Antoine d'Abbadie, *L'Abyssinie et le roi Théodore*, p. 17-18; Raffray, *Abyssinie*, p. 308-309.

1. L'église d'Atronsa-Mâryâm (*Trône de Marie*), dans le district d'Amara, sur la rive gauche de l'Abâouï, était située sur le territoire de Kelanta. Déjà Saïfa-Ar'âd avait acheté cet emplacement et conçu le projet d'y bâtir une église. Zarëa-Ya'qob y envoya un autel et voulut faire construire un temple à cet endroit auquel il donna le nom de Dabra-Paraqlitos (*le Couvent du Saint-Esprit*), mais il mourut avant d'avoir réalisé son projet, et ce fut son fils Baëda-Mâ-

ryâm qui exécuta ce dessein. Il fit des présents magnifiques à cette église, lui donna tous les biens qu'il possédait dès sa jeunesse et ceux qu'il avait acquis depuis son avènement, depuis l'Abâouï jusqu'au Djama (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 119-124, 169). Il affectionna toujours cet endroit, vint y célébrer la fête du Baptême (Perruchon, *op. laud.*, p. 126), lui fit de grands présents (Perruchon, *op. laud.*, p. 144). « Il augmenta le nombre de ses prêtres qui devaient chanter les louanges de Dieu et les choisit dans toutes les provinces. Il donna aux chefs de cette église les noms de *Makbĕba-Bĕta-Krĕstyân*, de *Qayĕḥsa-Gabaz*, de *Rabâna-Dabr*, de *Qâñ-Gĕta*, de *Gĕrâ-Gĕtâ*, de *Bĕt-Ṭabaqi-Gĕtâ* et il les revêtit de beaux habits, mais il n'y en avait pas un qui égalât en beauté celui du *Makbĕb*, car le roi voulut lui donner un éclat que n'avait jamais eu aucun pontife avant lui. Il combla aussi d'honneurs tous les choums placés sous les ordres du *Makbĕb*, en qualité de catéchistes, et tous les clercs suivant leur grade. Il leur ordonna de célébrer un anniversaire de Marie qu'il fonda, ainsi que celui de tous les martyrs et de tous les justes le jour de leur fête et leur fit à cet effet donation de pain, de vin, de bœufs et de brebis pour qu'ils se réjouissent ce jour-là et obtinssent par la célébration de ses fêtes une récompense dans le ciel » (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 169-170). Ce prince fit présent au couvent du tableau représentant Marie et Jésus, peint par un Franc du nom de Brancaleone, et qui causa des troubles en Éthiopie (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 12, 102 et note 108, p. 246; Bruce, *Voyage sur l'histoire d'Éthiopie*, t. II, p. 92-93). Il y fit transporter les cercueils de plusieurs rois : ceux de Yĕkouno-Amlâk, le fondateur de la dynastie, de Gĕrma-Asfaré et de Téouodros, ainsi que celui de son ancien maître Takla-Iyasous (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 171, 173). Il y passa deux ans avant sa campagne contre les Dob'a. Après sa mort, son corps fut déposé à Atronsa-Mâryâm, où il fut rejoint par celui de son fils et successeur Eskĕndĕr (Perruchon, *Histoire d'Eskĕndĕr*, p. 27, 42). Ses ossements y reposèrent jusqu'à la 3e année du règne de Téouoflos (1709). Le 19 de naḥasé, les Gallas s'emparèrent du couvent, tuèrent les prêtres, emmenèrent en captivité le reste des habitants et précipitèrent dans l'abîme le cercueil de Baĕda-Mâryâm (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 12, 102). Ce passage n'a pas été compris par Rüppel (*Reise in Abysinien*, t. II, p. 257). Les annales éthiopiennes disent simplement que Grâñ brûla Atronsa-Mâryâm le 7 de ḥĕdâr (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 104; Conti-Rossini, *Storia di Lebna-Dengel*, p. 13, 23; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, p. 175). Le couvent se releva de ses ruines, et nous voyons que Minâs s'y arrêta quelque temps, la quatrième année de son règne (Pereira, *Historia de Minas*, p. 33-50). Ce couvent est encore mentionné au temps de Sousnyos (Pereira, *Chronica de Sousenyos*, p. 171) qui donna à son neveu Sartsa-Krĕstos la dignité de *Makbĕba-Atronsa-Mâryâm* (Pereira, *Chronica de Sousenyos*, p. 262).

Dâouit [1]; celle de Dabra-Naguadguâd [2], celle de Bèta-Samâyât.

1. Dâouit I, fils de Saïfa-Ar'âd et père de Zarëa-Ya'qob, succéda à son frère Nëouayâ-Mâryâm, et règna 29 ans (de 1380 à 1409). Sous son règne, on apporta en Abyssinie le bois de la croix du Christ et il y eut de grandes réjouissances à ce sujet (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 11, 101; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, p. 67). Le Synaxare mentionne la commémoration de cet événement le 10 de maskaram (Bibliothèque nationale, fonds éthiopien, ms. n° 126, f° 12). Dâouit continua la lutte de son père Saïfa-Ar'âd, contre les Égyptiens. En 783 (1381-1382) il envoya une armée qui pénétra dans le territoire d'Asouan et commit les plus affreux ravages. Le grand émir obligea Matthieu qui résidait à Fostat, dans l'église de Mo'allaqah, d'écrire au roi d'Abyssinie pour arrêter les hostilités contre les Musulmans. La lettre fut portée par Ibrahim de Damiette, et l'ambassade réussit, car, cinq ans après, en 788 (1386-87), un ambassadeur de Dâouit apporta à Barqouq, avec une lettre de son maître, des présents qui formaient la charge de vingt-un chameaux, entre autres des chaudières renfermant des grains d'or gros comme des pois (Maqrizi, *Kitâb es-Solouk*, *ap.* Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 276-277). Dâouit fit aussi avec succès la guerre contre les Musulmans d'Adal : leur roi Sa'ad ed-din, maître de l'Ifât, fut vaincu et pris à Ahbazah, mais, délivré par un de ses soldats, il recommença la guerre, battit Aman Morfa, général du nëgouch, prit Zalân où il trouva un butin considérable; mais un de ses gendres, Selim ben 'Ayad, fut tué peu après. Zamdouah et Bâli furent conquis par les Musulmans; une armée éthiopienne commandée par Zân-Ḥach fut vaincue par un chef du nom d'Asad. Alors les revers commencèrent. Un autre émir, du nom de Moḥammed, fut battu et périt avec presque toute son armée; les troupes chrétiennes, commandées par Bârouâ, vainquirent Sa'ad ed-din et l'assiégèrent dans Zeïla'; le manque d'eau leur en facilita la prise, et en 805 de l'hégire (1402-1403), Sa'ad ed-din, réfugié dans un petite île où l'on voit encore son tombeau, fut massacré avec tous ses soldats. Pendant vingt ans, l'islâm resta sous le coup de ce désastre qui livra l'Adal à la domination éthiopienne (cf. Maqrizi, *Historia reg. islam.*, p. 21-25; R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, note 93, p. 239; Burton, *First Footsteps*, p. 72-73; Paulitschke, *Harar*, p. 42, 62, 68); Dâouit, qui était surnommé le *Van des impies* et le *Mur de Diamant*, mourut le 9 de ṭëqëmt d'un coup de pied de cheval. Le monument commémoratif de cet événement subsistait encore au siècle dernier à Gëmbarou dans l'île de Dâgâ (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 11, 181 et note 91, p. 239; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, p. 67). Son corps fut d'abord déposé à Nëououâ'âl, puis, malgré la résistance des habitants encouragés par trois *Sasërguê*, ou juges suprêmes, Ab Radâ'i, Gabrou et Mëṭous, il fut transporté à Dabra-Naguadguâd par ordre de Zarëa-Ya'qob qui venait de fonder

L'imâm envoya des Musulmans contre chacune d'elles, à l'exception de celle de Makâna-Sëlasé où il alla en personne. Il fit partir le vizir Nour ben Ibrahim contre celle de d'Atronsa-Mâryâm, Sidi Moḥammed avec son armée contre celle Dabra-Naguadguâd; Bechârah ben Djouchou contre Béta-Samâyât. Lui-même arriva à Makâna-Sëlâsé, s'arrêta près de son enceinte avec ses soldats et y pénétra avec admiration. Il y entra avec ses familiers : peu s'en fallut qu'en la contemplant, ils ne perdissent la vue : elle était ornée de plaques d'or et d'argent, où l'on avait placé des incrustations de perles : le battant d'une porte en bois avait dix coudées de long et quatre de large; on l'avait revêtu de plaques d'or et d'argent et par dessus l'or on avait placé des incrustations de diverses couleurs. La longueur de l'église était de 100 coudées; sa largeur de même et sa hauteur dépas-

ce couvent (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 83, 86; Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 27).

2. D'après la Chronique de Zarëa-Ya'qob (éd. Perruchon, p. 53-54, 83), cette église aurait été bâtie par ce prince, non par son fils, sur une montagne agréable d'aspect, dans le pays de Ṣabayâ; il y attacha un certain nombre de prêtres et de chanoines à qui il donna des terres. Après la défaite d'Aroué-Badlaï, roi d'Adal, il y envoya ses parures, sa lance, son coutelas, son parasol, son cheval et les bijoux de sa femme (Perruchon, *op. laud.*, p. 65-66, 89). Il y fit transporter le cercueil de son père Dâouit (Perruchon, *op. laud.*, p. 83) et plus tard il y fit enterrer sa mère et voulut y reposer lui-même (Perruchon, *op. laud.*, p. 87). Cet ordre fut exécuté par son fils, Baëda-Mâryâm (Perruchon, *op. laud.*, p. 109, 126). Le supérieur se nommait Abbâ Andryâs (Perruchon, *op. laud.*, p. 117, 130). Baëda-Mâryâm, à l'exemple de son père, favorisa beaucoup ce monastère; il y fit placer le corps de son ancien maître, Takla-Iyasous, puis il le transporta à Atronsa-Mâryâm. La Chronique d'Eskĕndĕr (Perruchon, *Histoire d'Eskender*, p. 42) dit que Baëda-Mâryâm fut enterré à Atronsa-Mâryâm. Il est probable que Na'od qui fit exhumer le corps de Zarëa-Ya'qob, pour le transporter de Dabra-Naguadguâd dans l'île de Dâgâ, fit de même enterrer à Dabra-Naguadguâd, Baëda-Mâryâm, déposé d'abord à Atronsa-Mâryâm (Perruchon, *Histoire d'Eskender*, p. 51). Il aurait toutefois été reporté dans cette dernière après sa construction. Cette église fut incendiée le 7 de ḥëdâr (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 104).

sait 150 coudées; ses toits et ses cours intérieures étaient revêtus de plaques d'or et garnis de statues d'or. Les Musulmans furent stupéfaits de ce travail ; ceux qui n'étaient pas entrés se mirent à crier à l'imâm : « Ouvre-nous la porte que nous entrions et que nous la visitions. » Il leur ouvrit, ils s'y précipitèrent et il leur dit : « Ce que chacun prendra sera pour lui, à l'exception des plaques. » Ils se mirent à l'œuvre avec un millier de haches, arrachant l'or et les incrustations qui étaient dans l'église, depuis le milieu de l'après-midi jusqu'au soir : chacun d'eux prit autant d'or qu'il lui fallait et s'enrichit à tout jamais ; plus du tiers de son or fut brûlé dans l'église.

L'imâm passa la nuit dans le voisinage; il demanda aux Arabes qui étaient avec lui : « Avez-vous vu dans le pays de Roum, dans l'Inde ou ailleurs une église comme celle-ci avec ses statues et son or? » — « Ni dans le pays de Roum, ni dans l'Inde, dirent-ils, nous n'avons rien vu ni rien entendu mentionner de semblable : il n'en existe nulle part au monde. » Il y avait près de l'église trois habitations pour le roi qui y résidait : elles étaient remplies de merveilles pour les yeux. L'imâm entra dans l'une et s'y établit; il donna la seconde à l'émir Aḥmouchouh et à l'émir Abou Bekr Qaṭin; tous deux entrèrent avec leurs troupes et elle suffit à les contenir; de la troisième, l'imâm fit une mosquée.

Le vizir Nour arriva avec ses gens à Atronsa-Mâryâm; ils y entrèrent et furent émerveillés de son travail, mais ils ne trouvèrent pas d'or; les polythéistes avaient enlevé tout ce qu'elle contenait. Ils rencontrèrent quatre moines et le vizir leur dit : « Où est le trésor de l'église? » Ils répondirent : « Nous ne vous l'indiquerons pas, dussions-nous mourir pour la religion de Marie. » Les Musulmans les tuèrent. Alors un des nôtres, nommé le Farachaḥam 'Ali, aperçut une maison fermée avec des barres de fer aux environs de l'église; il en brisa une et introduisit la tête pour voir ce qu'il y avait là : il aperçut des coffres empilés les uns sur les autres, depuis le sol de la maison jusqu'auprès du

toit. Il revint trouver le vizir et lui en donna connaissance. Nour alla avec lui, s'arrêta près de la porte et compta environ cent soldats à qui il dit : « Entrez et tirez les richesses de là. » Chacun d'eux se mit à prendre une charge de brocart et en fit sortir à plusieurs reprises; mais la maison conservait son aspect; ils s'étaient fatigués d'en porter et ils s'assirent. Le vizir leur dit : « Pourquoi vous asseyez-vous, est-ce qu'il ne reste plus rien dans la maison? » Ils répondirent : « Malgré ce que nous en avons tiré, elle a toujours la même apparence et nous sommes fatigués. » Il reprit : « Vous n'avez fait sortir que du brocart...[1], du velours, des étoffes à franges et de la soie; n'y a-t-il pas d'or? » — « L'or est dans un coin de la demeure et nous avons commencé par celui où sont les caisses contenant le brocart. » Il dit à d'autres : « Vous, sortez l'or et laissez les étoffes précieuses. » Ils entrèrent et emportèrent de l'or, de l'argent, des ustensiles d'or tels que des encensoirs, des tasses, le tout en or; il y en avait la charge de dix hommes vigoureux; ils les lui apportèrent. Le vizir manda ses compagnons qui étaient au nombre de mille et leur dit : « Voici ma part et celle de l'imâm; entrez dans cette maison et prenez pour vous ce qu'elle renferme; ce que chacun enlèvera sera pour lui. Ils y pénétrèrent, et chacun d'eux emporta de l'or rouge, de l'argent et de la soie; il y en eut qui enlevèrent trois charges; d'autres quatre; ils ne cessèrent de piller depuis le milieu de la journée jusqu'au coucher du soleil et depuis ce moment jusqu'au matin. — Le vizir leur dit : « A présent, vous êtes satisfaits; vous n'avez pas de chameaux que vous puissiez charger de votre butin; vous l'avez transporté sur vos cous et sur vos mulets; la maison est encore pleine de richesses et de soie; ne laissons pas cette abondance de

1. من التمساح. On ne peut songer à traduire ici par « crocodile ». A.-P. dit *tamasuh*, mais il n'explique pas ce mot (p. 249). Nerazzini (p. 95) a abrégé ce récit et supprimé ce mot. Faut-il supposer qu'il s'agit ici d'une sorte de « chagrin » ?

soie aux polythéistes, mais brûlons-la. » — Puis il ajouta : « Mettez le feu à la maison. » On l'incendia avec le brocart qu'elle contenait, et aussi l'église qui fut réduite en cendres. Ils s'en retournèrent vers l'imâm et quand ils arrivèrent, il était dans la demeure du roi. Il reçut sa part d'or et de brocart; il y avait une quantité d'or incroyable, entre autres, un veau ayant quatre pieds et appelé dans leur langue *tâbot*[1]; son poids était de mille onces et plus; un livre d'or avec une image humaine; des figures d'oiseaux et de bêtes féroces; des plats d'or où pouvaient manger quatre personnes. L'imâm en donna quatre au Sid ech-Cherif, combattant pour la foi, Djemâl ed-din Moḥammed Marzouq — que Dieu nous favorise par lui! — et un au Sid Moḥammed Handoul [f° 66]; il fit entrer le reste dans le trésor [F°66]
des Musulmans.

Quant à Sidi Moḥammed et à Bechârah, ils partirent pour l'église de Béta-Samâyât, bâtie par la mère du roi Ouanâg-Sagad; ils y entrèrent et y virent des merveilles, mais ils n'y trouvèrent pas de richesses. Ils y rencontrèrent quatre moines qu'ils interrogèrent sur les trésors et sur l'or. Ils répondirent : « La mère du roi était enterrée dans un cercueil dans l'église. Quand on a appris votre arrivée, on a enlevé la mère du roi et l'or qui était avec elle et on a tout emporté à l'ambâ. » Les Musulmans mirent le feu à l'église; les moines pleurèrent, y entrèrent et furent brûlés, que Dieu les combatte!

Bechârah, de concert avec Sidi Moḥammed, partit pour l'église

1. L'auteur désigne l'autel en forme d'arche où l'on dépose les vases sacrés de la communion. Il est placé au centre de l'église dans la partie qu'on appelle le Saint des saints et où le prêtre seul peut pénétrer. C'est sans doute à cause des quatre pieds de cet arche, semblable à celle que Menilek ou Ibn al-Hakim, fils de Salomon et de Makëda (ou Bilqis), reine de Saba, aurait rapportée de Jérusalem, que les Musulmans l'ont comparé à un veau (cf. Ludolf, *Historia aethiopica*, t. I, ch. vi, § 62; *Commentarius*, p. 375; Isenberg, *Dictionary of the amharic language*, p. 97, col. 2; Mansfield Parkyns, *Life in Abyssinia*, t. II, p. 91; Rüppel, *Reise in Abyssinien*, t. I, p. 333; Soleillet, *Voyages en Éthiopie*, p. 146; Vignéras, *Une mission française en Abyssinie*, p. 149).

de Dabra-Naguadguâd. C'était une grande église bâtie par le roi Admâs (Baëda-Mâryâm), fils de Zarëa-Ya'qob; ils y arrivèrent, y entrèrent et y trouvèrent des richesses considérables. Le roi Admâs y était enterré dans un coffre, au milieu de l'église. Les nôtres s'emparèrent des trésors, entre autres d'un veau en or, long de la taille d'un homme, et emportèrent toutes les richesses, en or.....[1] par charges dont ils ne connaissaient pas le poids; ils brûlèrent l'église et s'en retournèrent près de l'imâm qui était au même endroit. Il donna à chacun d'eux sa part d'or et de soie et fit entrer le reste dans le trésor des Musulmans.

De son côté, 'Abd en-Nâṣer arriva à une église appelé Ganata-Giyorgis[2], bâtie par le roi Eskëndër. L'imâm avait été informé par deux prisonniers, trésoriers du roi, qui lui avaient dit, le jour où celui-ci avait été mis en fuite : « Ne nous tue pas; nous te guiderons là où sont les richesses du roi, en or, en argent et en soie ; il y a la charge de 500 hommes. » — « Dans quel pays? » — « Dans celui de Oualaqah; elles sont dans une église au-dessus d'une montagne. » Aussi l'imâm envoya 'Abd en-Nâṣer avec les deux prisonniers pour le guider. Arrivés à l'église, les Musulmans ne trouvèrent rien et la brûlèrent. Ils allèrent à l'endroit du trésor dans le pays de Oualaqah, précédés du guide. A tous les Chrétiens qu'ils rencontraient, ils disaient[3] : « Nous sommes

1. من الصمبرة ; peut-être un nom propre (?). A-.P. *de xanbarah* (p. 215); Nerazzini a supprimé ce détail.

2. Ganata-Giyorgis (*le Jardin de Georges*) est un couvent de la province de Gëché, à l'est de l'église de Makâna-Sëlâsé. La Chronique d'Eskëndër dit simplement que ce prince visita Ganata-Giyorgis (Perruchon, *Histoire d'Eskender*, p. 41). Cette église fut incendiée le 12 de ḫëdar (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 104 ; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, 174). Le couvent se releva de sa ruine, car Sousnyos s'y arrêta après la mort de Za-Dëngël (Pereira, *Chronica de Susenyos*, p. 63) et Iyâsou I passa par Ganata-Giyorgis après une visite pieuse à Tadbâba-Mâryâm (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 47, 155).

3. La traduction de A.-P. renferme ici un contre-sens : *Tous ceux qu'ils rencontraient en route leur disaient* (p. 251).

chrétiens, de l'armée du roi; nous allons dans le Godjâm. » Le prince, en effet, s'était dirigé de ce côté le jour de sa défaite. Ils arrivèrent ainsi à l'endroit désigné. Le guide alla dire à 'Abd en-Nâṣer : « Nous sommes arrivés au trésor; tu vois cette montagne et l'église qui est dessus; c'est là que sont les richesses du roi et ce qui appartenait à ses pères et à ses ancêtres. »

Ceux qui étaient chargés de garder le chemin de la montagne étaient au nombre de 50 esclaves du roi avec un chef[1]. Il arriva ce jour-là que la mère de ce chef mourut dans un bourg au pied de la montagne. Il partit avec ses compagnons pour enterrer sa mère; les Musulmans les avaient déjà remplacés sur la montagne. Il n'y avait dans l'église que quatre moines et trois eunuques. Lorsque les nôtres arrivèrent au pied, 'Abd en-Nâṣer prit son bouclier et son sabre, ses compagnons en firent autant et ils montèrent. Quand ils furent près de l'église, ils s'arrêtèrent au-dessus de la porte où se tenaient aussi les eunuques et les moines et leur dirent : « Apportez dehors les trésors », et ils tuèrent les moines. Les eunuques sortirent les richesses : environ 500 charges de brocart brodé d'or, de l'or rouge avec des vases, et, parmi les richesses de l'église, de nombreuses couronnes[2] appartenant au roi ou à ses prédécesseurs; les manteaux (?) dont se revêtent les rois, et, sur la partie antérieure, des plaques d'or incrustées de joyaux; des ceintures d'or, des bracelets d'or, des poignards d'or, dont le manche et la gaine étaient en or; des massues d'or, des veaux en or avec des pieds incrustés de joyaux; le cou du veau était de deux coudées; il y avait des brides d'or, des plats et des tasses tout en or. 'Abd en-Nâṣer rassembla tout cela, car il était

1. Nerazzini ajoute ici cette phrase : *col quale in quello stesso giorno si erano messi d'accordo per compiere qualche grande atto di valore o morire* (p. 96).

2. « La couronne d'Abyssinie ressemble à une mitre d'évêque. C'est une espèce de casque qui couvre le front, les joues et le cou. Elle est doublée de taffetas bleu, et le dessus est d'or et d'argent, à filagrame (filigrane), d'une manière supérieure » (Bruce, *Voyages en Nubie et en Abyssinie*, t. III, p. 300).

trésorier de l'imâm, et l'inscrivit sur le registre : il répartit le butin entre ses compagnons pour le porter ; ils étaient au nombre de 3.000 ; chaque troupe avait un chef ; il manda les chefs et leur partagea les richesses ; il y en eut qui portèrent 2.000 onces, d'autres 1.500, d'autres 1.000 et d'autres 500. Ils revinrent près de l'imâm qu'ils trouvèrent dans son premier campement. Il s'étonna, lui et ses compagnons, d'une chose comme ils n'en avaient jamais vu. Il partagea le brocart en trois parts ; il en prit une, la fit entrer dans le trésor des Musulmans et donna les deux autres à ʿAbd en-Nâṣer. Quant à l'or, tout ce qui était parure et objet d'art, il le prit pour des cadeaux. Le reste de l'or, qui était en abondance et qu'on appelle *sambarah* (?), qu'on ne pouvait pas peser, il le partagea entre les Musulmans et ils demeurèrent à Bèt-Amḥarâ.

Ensuite l'imâm entendit parler des chrétiens qui avaient cherché un asile dans un pays au-dessus du Nil qu'on appelle Abâouin. Le nom de ce pays est Ouâlah ; il est situé entre l'Abâouin et l'Amḥarâ. Il apprit qu'il s'y trouvait des églises bâties par les ancêtres du roi. A cette nouvelle, il y envoya Ourʿaï Aboun qui avait le drapeau blanc et lui adjoignit des braves tels que Zaḥarboui Moḥammed, l'émir Abou Bekr Qaṭin, l'émir Modjâhid, Absamâ-Nour, Aḥmed Goïta, le cheïkh Dâouâ, Ourʿaï Aḥmed din. Ils avaient pour guide l'Azmâtch Ḥaibi. Ils étaient au nombre de 200 cavaliers et 1.500 fantassins. Il confia l'étendard à Ourʿaï Aboun et envoya avec lui quelqu'un pour le renseigner sur l'église. Ils marchèrent tous jusqu'au pays de Ouâlah où ils trouvèrent quatre églises ; deux revêtues de plaques d'or et les deux autres sans or, mais décorées de peintures et soigneusement travaillées. Ils entrèrent dans les églises garnies d'or qu'ils se mirent à arracher avec des haches ; ils enlevèrent tout l'or qu'elles renfermaient : puis ils pénétrèrent dans celles de bois où ils trouvèrent une quantité de veaux (d'arches) en or, chacun d'eux monté sur quatre pieds ; chacun des chefs en prit

un; il y en avait du poids de 1.000 onces, de 1.500; de 1.000, suivant cette forme et ce poids; ils enlevèrent ce que contenaient les églises et ce qu'ils trouvèrent, outre l'or, en fait de soie, puis les brûlèrent.

Après que l'imâm eut envoyé en expédition Our'aï Aboun, au bout d'une marche de six jours, un chrétien vint trouver le vizir Nour et lui dit : « Je connais l'endroit où se tient [f° 67] le roi; il [F°67] est caché dans la plaine et les arbres et il a avec lui 15 cavaliers. Je vous guiderai vers lui, mais que me donnerez-vous si je vous conduis? » Le vizir lui répondit : « Nous te donnerons autant de richesses que tu en voudras et nous t'exempterons de la capitation. » — « Je vous guiderai vers lui. » Nour informa le Garâd Aḥmouchouh de ce qu'avait dit le chrétien et ils entrèrent chez l'imâm pour lui faire connaître ce récit. » Le vizir demanda : « Marcherai-je contre le roi, ou sera-ce Aḥmouchouh? » Aḥmed répondit : « Ce sera le Garâd Aḥmouchouh. » Il lui adjoignit Our'aï 'Othmân avec ses troupes; le Farachaḥam 'Ali ; 'Ali Ouarrâdi; le Farachaḥam 'Othmân; le Farachaḥam Saṭout; Chamsou, le chef des soldats de la mer; 'Abbâs[1], neveu de l'imâm. Le

1. Le Garâd 'Abbâs était fils d'Aboun, frère d'Aḥmed Grâñ. Son père, comme nous l'avons vu, avait été tué par Ouasan-Sagad. 'Abbâs fut envoyé plus tard avec 50 cavaliers au secours d'Our'aï Aboun qui guerroyait dans l'Ifât contre Râs-Banyât; celui-ci fut vaincu grâce à ce renfort. 'Abbâs était également avec Our'aï Aboun lorsque celui-ci fit évacuer ce pays par les nouveaux convertis pour les emmener dans le Daouâro. Il accompagna ensuite le vizir 'Addolé lors de son expédition dans le Bâli contre le patrice 'Addâlou : il avait à cette époque le titre de Baḥar-Nagâch, et était à l'extrême gauche de l'armée lors de la bataille de Zaré où les chrétiens furent défaits. Puis il fut chargé d'occuper Gëdëmgé pendant la marche de l'armée musulmane contre l'Angot, mais le patrice Takla-Hâïmânot, fils de Dégalḥân, avec des troupes chrétiennes, coupa ses communications et faillit l'écraser. L'imâm dut aller en personne le dégager. Il demeura ensuite dans Gëdëm et amena à l'imâm qui assiégeait inutilement l'amba de Gëché les canons que celui-ci avait fait acheter à Zeila'. Lors de la conquête du Tigré, le Baḥar-Nagâch 'Abbâs fut envoyé par le vizir 'Addolé pour conquérir le Saraoué et reçut la soumission de Tédrous, neveu du patrice Tasfa-Lë'oul.

guide marcha devant eux; ils arrivèrent à l'endroit où était le roi, mais ne le trouvèrent pas. « Où est le roi? » demandèrent-ils au guide? » — « Il était ici et voilà la place de ses feux. » Alors Aḥmouchouh envoya ses cavaliers dans la campagne; ils prirent deux paysans et les interrogèrent. Ceux-ci leur dirent: « Le roi a été ici, puis il a vu vos feux dans la nuit et il est parti; il a passé le fleuve de Bachëlo[1] et il est entré dans le Bégamdër. » Le Garâd Aḥmouchouh marcha pendant deux jours à sa poursuite; les Musulmans arrivèrent au fleuve Bachëlo et ne le trouvèrent pas. Alors ils s'arrêtèrent et dirent: « Nous n'atteindrons plus le roi; revenons vers l'imâm. »

Ils s'en retournèrent, marchèrent deux jours et campèrent en un endroit. Aḥmouchouh réunit les soldats et leur dit : « Voici

Mais ce dernier souleva le pays, surprit et tua 'Addolé que 'Abbâs remplaça près de l'imâm avec le titre de vizir. Il vainquit Tasfa-Lë'oul dans un combat où périt ce patrice et occupa désormais le premier rang après l'imâm ; il reçut le commendement de la seconde moitié de l'armée destinée à opérer dans le Bégamdër, pendant qu'Aḥmed commandait la première partie ; après la soumission de cette région, il obtint le gouvernement de la frontière de Taka, vers la Nubie. Il remporta encore une victoire sur Galâoudéouos, successeur de Lëbna-Dëngël, puis après la mort de Grâñ, se constitua un État avec les trois royaumes de Bâli, de Faṭagâr et du Daouâro. Il attaqua Galâoudéouos qui, avec l'aide des Portugais, avait reconquis les provinces septentrionales et centrales. Le roi d'Éthiopie marcha contre lui : la bataille se livra dans le pays de Ouâdj en octobre 1544; 'Abbâs fut vaincu et tué la quatrième année du règne de ce prince (cf. *Fotouḥ el-Ḥabachah,* passim ; R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 20, 105, 113 et note 147, p. 254 ; Conzelmann, *Chronique de Galawdéwos*, p. 11, 28-30, 127, 138-139; Castanhoso, *Dos feitos de D. Christovam de Gama*, ch. XXVII, p. 69; Perruchon, *Notes sur l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 162, 266).

1. Le Bachëlo, affluent de gauche de l'Abâoui, prend sa source dans les montagnes des Gallas 'Idjou, près de Magdala et se jette dans l'Abbâouï près de Sertakal (cf. Legrand, *Relation d'Abissinie*, p. 212 ; Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. I. p. 125; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 350-351; Plowden, *Travels in Abyssinia*, p. 167; Rohfs, *Im Auftrage*, p. 155 ; le P. des Avanchers, *ap.* D'Abbadie, *Géographie de l'Ethiopie*, p. 299 ; Dufey, *ap.* D'Abbadie, *op. laud.*, p. 322).

l'ambâ qui est près de nous, allons-y et assiégeons-le jusqu'à ce que nous le prenions. » Le chérif Nour — que Dieu très-haut lui fasse miséricorde — se leva, d'accord avec la réunion, et dit : « L'ambâ est un endroit difficile ; ce sont des montagnes élevées, des ravins, des forteresses bien défendues ; on n'y monte que par des échelles. » Il ajouta : « L'imâm ne nous a pas ordonné de marcher contre l'ambâ; revenons près de lui. » Le Garâd Aḥmouchouh dit au chérif Nour : « Est-ce toi le chef ou moi ? » — « C'est toi. » — « Si je suis le chef, obéissez-moi ; vous n'avez pas à parler ici. »

Puis ils partirent par un chemin difficile, à travers les montagnes et les rivières, et ils arrivèrent à l'ambâ en question. Ils virent que c'était une montagne élevée et abrupte, où l'on ne montait qu'à l'aide d'échelles ; en haut se trouvaient plus de mille maisons où habitaient les fils des rois ; au sommet, il y avait des fleuves, des dépôts et les princes. En effet, quand un roi avait des enfants mâles, il les transportait sur cette montagne de l'ambâ pour qu'ils ne fussent pas un sujet de discorde dans le royaume. Quand le roi mourait, on faisait descendre un des princes et on l'investissait de la royauté ; telle était leur coutume et celle de leurs pères et de leurs aïeux. Il y avait 2.300 princes et princesses sur l'ambâ ; le roi leur fournissait de la nourriture et des vêtements.

Quand Aḥmouchouh arriva à l'ambâ, il livra l'assaut aux portes et on combattit pendant la nuit : les Musulmans tournèrent autour des portes et prirent des échelles pour escalader la montagne ; mais les Chrétiens allumèrent des feux, fortifièrent la garde des passages et firent des rondes avec des flambeaux pour surveiller les Musulmans. Ceux-ci voulaient tenter l'escalade, appliquant parfois leurs échelles contre les parois de la montagne et se préparant à monter ; les infidèles le savaient et leur lançaient des pierres en bas. Les nôtres revenaient en arrière.

Une nuit, sur ces entrefaites, quelques-uns se concertèrent et

se préparèrent à donner l'assaut; c'étaient sept braves parmi les Musulmans : 'Abdallah ben Nâṣer ed-din El-Ḥamaoui; Naṣr ben Dalan; le chérif Nour; Adech qui avait tué Takla-Iyasous; Sa'ïd, page du Garâd Aḥmouchouh; Anas, un des pages de l'imâm[1]; 'Abdallah le Ṣomâli. Ils allèrent la nuit jusqu'à une des portes et dirent : « Il faut absolument que nous montions aujourd'hui s'il plaît à Dieu. » Ils grimpèrent en se cachant et se dirent entre eux : « Que personne de vous ne parle. » Ils s'arrêtèrent au-dessous de la montagne et virent le gardien assis près de la porte. Il y en avait trois par où l'on montait; chacune d'elles avait des gardiens. En les voyant allumer leurs feux, les nôtres se dirent à voix basse : « Celui-là est assis; demeurons jusqu'à ce qu'il s'endorme, car leur feu est allumé et ils le font brûler. Attendons qu'il s'éteigne; alors nous saurons qu'il est endormi. » Ils patientèrent jusqu'à ce qu'il céda au sommeil; son feu s'éteignit. Alors Naṣr ben Dalan s'avança et ses compagnons derrière lui; ils grimpèrent en s'aidant des mains et des pieds et s'approchèrent de la porte; Naṣr, qui était en avant, monta, tira son poignard et voulut égorger le gardien; mais étant fatigué, il trébucha deux ou trois fois; le Chrétien s'éveilla, les autres crièrent : « Au voleur! au voleur! » et lancèrent des pierres et des rochers. Les Musulmans descendirent en se culbutant tous les uns sur les autres. Le chérif Nour, voyant dégringoler ses compagnons et ne pouvant les suivre, s'assit jusqu'à l'aurore sous une roche qui était là, puis il descendit et se réunit aux siens; ils se félicitèrent mutuellement.

Our'aï Othmân alla à une des portes de l'ambâ et s'y tint avec ses troupes; le Garâd Aḥmouchouh était à une autre. Our'aï 'Othmân combattait les ennemis toute la nuit, et ils lui livrèrent un combat acharné. Les polythéistes prirent la fuite, et quelques-uns des nôtres escaladèrent la montagne, entre autres Fendj

1. Il n'est pas nommé dans A.-P. (p. 256). Nerazzini (p. 89) ne mentionne que Naṣr.

Sabbâr, Bâl Sour Ibrahim; le Garâd Amis, Berberi, ʿAli Ouardâi le martyr et ʿAli Tây Idjir[1]. C'étaient des braves renommés. Ils montèrent et arrivèrent jusqu'à la première porte qu'ils brisèrent; ils pénétrèrent jusqu'à la seconde qui était élevée et fermée de barres de fer; ils la frappèrent pour la briser, mais elle était surmontée d'une tour où se tinrent les polythéistes qui lancèrent aux Musulmans d'énormes pierres placées dans des peaux; les pierres étaient de la grosseur d'une marmite [fº 68] : les nôtres descendirent de la montagne après de grands efforts. [Fº68]

Le Garâd Aḥmouchouh envoya dire à l'imâm : « J'ai mis le siège devant l'ambâ; tu me rejoindras. » Le messager vint trouver Aḥmed qui était à son premier campement. Quand il eut vu la lettre d'Aḥmouchouh, il demanda : « Qui vous a ordonné d'aller à l'ambâ? » Le messager répondit : « Après avoir marché contre le roi et l'avoir poursuivi deux jours sans l'atteindre, nous sommes revenus sur nos pas à deux journées de là. Alors le Garâd Aḥmouchouh dit aux soldats : « Je vais entrer dans l'ambâ. » Les Musulmans ne goûtaient pas cet avis, mais il leur a dit : « Ne suis-je pas votre émir? » — « Oui. » — « Alors obéissez-moi. » Il a marché avec eux contre l'ambâ et y a passé une nuit, puis il m'a envoyé vers toi. L'imâm lui dit : « Y a-t-il moyen de faire évoluer la cavalerie ou non? » — « Ce n'est un terrain favorable ni à la cavalerie, ni à l'infanterie; on n'y monte qu'avec des échelles. » Aḥmed reprit : « Va en avant, je te suivrai, et dis aux nôtres ainsi qu'au Garâd Aḥmouchouh de quitter l'endroit où ils sont et de s'établir dans un terrain spacieux jusqu'à ce que je les rejoigne. » Le messager partit et pressa sa course jusqu'à ce qu'il arriva près du Garâd Aḥmouchouh et informa les Musulmans des paroles de l'imâm. Quant à celui-ci, il resta deux jours à attendre Ourʿaï Aboun qui arriva le troisième jour avec l'or dont il a été parlé. Aḥmed en prit sa part et en donna une part à chacun. Puis

1. Il est appelé Ali-Tay le rouge (?) dans A.-P. p. 257; Nerazzini (p. 99) a supprimé toute cette énumération.

il se mit en route pour l'ambâ le quatrième jour, depuis le départ du messager de Bèt-Amḥarâ vers le Garâd Aḥmouchouh. Il marcha pendant trois journées et, arrivé à la distance d'un jour de marche, il s'arrêta.

Les princes qui habitaient l'ambâ, se voyant assiégés et serrés de près par les Musulmans, envoyèrent un messager dire au roi : « Les ennemis nous cernent dans notre ville et nous assiégent : envoie-nous ton armée avant que nous leur livrions le pays, car si elle tarde, nous leur remettrons la contrée malgré nous. » Leur messager partit et arriva près du roi. Quand celui-ci l'eut entendu, il envoya trois patrices avec leurs troupes : c'était le patrice Sërṭé, Bèt-Ouadâd, fils de 'Amdou, le patrice Yonâ'êl et le troisième, l'Azmâtch Yësḥaq. Ils se mirent en route, arrivèrent la nuit même où les portes furent brisées lors de l'attaque d'Our'aï 'Othmân, et le matin, ils se trouvèrent près d'eux. Ils fondirent sur les nôtres par le chemin de l'Angot; les Musulmans ne se doutaient pas de leur présence et ne s'occupaient que d'attaquer la forteresse; ils ne connurent leur approche que lorsque les infidèles arrivèrent à la porte que menaçait Our'aï 'Othemân. Celui-ci et ses compagnons n'avaient pas leurs chevaux avec eux, car ils les avaient laissés près du Garâd Aḥmouchouch. En se voyant atteint par le parti ennemi, Our'aï 'Othmân encouragea ses compagnons, se prépara au combat et prit son bouclier et son épée. Chacun des siens en fit autant : le terrain était peu favorable aux évolutions de la cavalerie; les polythéistes laissèrent leurs chevaux; chacun d'eux prit sa javeline et son bouclier, et ils se livrèrent le combat le plus acharné. Les Chrétiens avaient avec eux de nombreux archers des gens du Tigré nommés Simt, et d'autres de l'Agâmé. Les Musulmans chargèrent ayant à leur tête 'Ali el-Ouarrâdi, leur chevalier; Fendj Sabbar, des troupes de la mer. Ils s'élancèrent comme un seul homme. Parmi eux se trouvait l'émir Djâfât, un guerrier, Berberi, 'Ali Ṭâï Idjir. Quel excellent combattant d'entre les troupes

de la mer était Sanbâtai qui chargea avec eux[1] ! Quatre infidèles furent tués dans cette attaque. Un combat meurtrier fut livré devant Our'aï 'Othmân : les ennemis prirent la fuite vers un endroit éloigné, poursuivis par les Musulmans. Ils revinrent ensuite à la charge et s'avancèrent contre les nôtres qu'ils trouvèrent à leur place; ils combattirent, et les infidèles s'enfuirent une seconde fois comme la première, puis revinrent encore. Les Musulmans tinrent ferme et un troisième combat eut lieu. Les Chrétiens furent mis en fuite comme avant, puis ils livrèrent une quatrième bataille plus acharnée. Les guerriers se mêlèrent; 'Ali el-Ouarrâdi pénétra au milieu des ennemis et fut atteint à la poitrine par la javeline d'un homme du Tigré. « Par le maître de la Ka'abah, dit-il, j'ai obtenu le paradis ; ne craignez pas, chargez l'ennemi ; je n'ai point de mal. » L'émir Djâfât se jeta sur celui qui avait frappé 'Ali et lui porta un coup de lance qui le renversa mort. Les soldats des polythéistes se multiplièrent contre les Musulmans et firent contre eux une décharge de flèches empoisonnées. Comme elles étaient nombreuses, les nôtres prirent la fuite, à l'exception d'un seul homme, Fendj Sabbar, qui était furieux comme un chameau. Quel brave c'était ! Quand ses compagnons furent mis en déroute, il resta ferme, tout seul, prit son épée et livra un combat meurtrier. Les sabres des polythéistes portaient des coups nombreux sur son bouclier. Ils le taillèrent en pièces si bien qu'il ne lui resta plus que la poignée dans la main. Alors il en frappa le visage d'un chrétien qu'il étourdit; Fendj Sabbar s'élança et d'un coup de sabre le partagea en deux, puis il suivit ses compagnons qui fuyaient et les rejoignit ; tous se retirèrent également : Our'aï 'Othman, que Dieu lui fasse miséricorde, mourut martyr : 'Ali Ouardâi fut tué à sa place ; les autres prirent la fuite, descendirent de la montagne et pénétrèrent dans les vallons et les arbres.

1. Tous ces noms et les détails qui précèdent manquent dans Nerazzini (p. 100).

Quant au Garâd Aḥmouchouch et aux siens, quand ils virent les soldats d'Our'aï 'Othmân en déroute, ils s'enfuirent sans combattre et descendirent en se précipitant à l'envi au bas de la montagne. Quels excellents hommes furent en ce jour-là Chamsou, chef des troupes de la mer, Choutalâï, Ouasân-Jân. Au milieu de la déroute des Musulmans, ils occupèrent l'arrière-garde et combattirent derrière eux, relevant tous les fuyards qui tombaient. Ils continuèrent ainsi jusqu'à ce que leurs compagnons respirèrent. Puis ils occupèrent le chemin de Bèt-Amḥarâ. Le Garâd Aḥmouchouh fut pris; le Garâd Mattân le Ṣomâli fut tué ainsi que 'Abd Allah ben Nâṣer ed-din el-Ḥamaoui, Ṣaliḥ, 'Omar, Sa'ïd, 'Ali Douqalâï le Ṣomâli. Les Chrétiens prirent onze chevaux aux Musulmans. Cette déroute eut lieu le mercredi 14 de rebi' II 938 de l'hégire du Prophète[1], sur qui soit la meilleure des salutations et des bénédictions; date calculée par El-Djezâni. Quant au Garâd Aḥmouchouh, on le présenta enchaîné au roi
[F°70] d'Abyssinie. Les ennemis coupèrent les têtes des morts [f° 70][2] et les lui présentèrent avec les chevaux. Les princes et les Chrétiens ressentirent une joie considérable. Pour le Garâd Aḥmouchouch, il le garda en prison pendant quelques jours et le fit tuer ensuite.

Quant à ses compagnons qui avaient pris la fuite, ils arrivèrent près de l'imâm le jour même où il marchait contre l'ambâ et lui apprirent ce qui s'était passé. Il s'affligea sur le sort de son beau-frère Mattân, prononça la formule de résignation[3] et pleura. Puis il rassembla les fuyards, les fit asseoir et dit : « Que tous ceux qui ont assisté au combat se présentent. » Quand ils furent

1. 25 novembre 1531.

2. Par suite d'une erreur de pagination du manuscrit, le chiffre 69 a été sauté et on passe de 68 à 70.

3. L'expression استرجع qui signifie : *Dire : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui*, n'a pas été comprise par la traduction de A.-P. : *il le regretta* (p. 263). La traduction de Nerazzini (p. 101) est encore plus fautive : *Si è battuto la testa in terra* (!).

là, il reprit : « Nous avons appris que seuls Our'aï 'Othmân et ses compagnons ont combattu ; leur chef a été tué, ainsi que 'Ali Ouardâi et d'autres ; vous, les compagnons du Garâd Aḥmouchouh, pourquoi avez-vous pris la fuite sans combat, abandonnant votre émir alors que vous aviez des chevaux et des armes? » Ils se turent et baissèrent la tête sans répondre. L'imâm ordonna de lier les principaux d'entre eux ; on les attacha : c'était le Farachaḥam 'Ali, gouverneur de l'Angot après la conquête ; le Garâd Aḥmadouch ; ils étaient environ cent cavaliers. Aḥmed voulait les faire périr, mais les clercs et les émirs intercédèrent pour eux et délièrent leurs cordes. Alors il leur dit : « Je ne vous laisserai pas ainsi, mais je marcherai avec vous contre l'ambâ, et là vous combattrez. » Les chefs répondirent à l'imâm : « Tu veux nous exposer tous dans cet endroit resserré ; si tu veux que nous périssions tous, marche ; sinon[1] tu sais (ce qu'il y a à faire). Si Dieu te donne de vaincre et de conquérir l'ambâ, tu n'y trouveras que des princes ; il n'y a là ni chevaux, ni soldats. Pour les richesses, Dieu merci, nous en avons comme de la terre, et les gens sont fatigués de les porter. L'Abyssinie n'est pas encore conquise ; le Daouâro, le Bâli, le Charkhah, le Hadyâ, le Ouâdj, le Ganz et le Dâmot, toutes ces provinces n'ont pas été soumises et restent dans leur ancien état d'infidélité. Dans chacun de ces pays il y a des soldats, des chevaux, leurs patrices et leurs cavaliers. A présent, revenons sur nos pas ; réunissons-nous au vizir 'Addolé et à l'armée que nous avons laissée derrière nous dans le Faṭagâr. » Ces paroles firent réfléchir l'imâm qui leur dit : « Vous avez raison », et il renonça à entrer dans l'ambâ.

Il dit à 'Anânyâ, gouverneur de Merdjâï après la conquête : « Tu connais le chemin de ces provinces et tu nous as dit : Abandonnez l'ambâ. Nous le laissons et nous allons marcher contre

1. La traduction de A.-P. a négligé la particule restrictive إلا, ce qu change le sens de la proposition.

les pays que tu as mentionnés; guide-nous vers eux et vers l'église de Dabra-Azhir[1]. » — « Avec obéissance et soumission, répondit-il; je connais son emplacement et sa route. » L'imâm passa la nuit là où il s'était arrêté, et le lendemain, il voulut se mettre en chemin, mais ce jour-là moururent Our'aï Chihâb ed-din, fils de l'oncle paternel du sultan 'Omar din, et Khâled el-Ouarrâdi : c'est pourquoi l''imâm resta ce jour-là. Le troisième jour, l'armée partit pour l'Angot, à quatre journées de là, et campa au lac Ḥaïq; c'est une masse d'eau douce dans laquelle est une île qui renferme une église et des vergers[2]; on y trouve

1. Le nom de Dabra-Azhir ne se rencontre pas en Éthiopie (A.-P. *Dabar Zahir*) et on ne saurait placer avec Nerazzini (p. 103) cette église qu'il appelle Debra-Arreis, dans le Bégamëdër, près du Tabor, car les Musulmans, en marchant sur Ḥaïq, tournaient précisément le dos à cette province où ils ne pénétrèrent que bien plus tard. On peut proposer deux explications : en premier lieu, comme nous voyons que Dabra-Azhir fut construit par Saïfa-Ar'ad, nous pouvons supposer qu'il s'agit ici du couvent de Dabra-Darèt où la fille de ce prince se fit religieuse en prenant le nom de Barbara, et qui était dirigé par Aron le Thaumaturge (cf. Wright, *Catalogue of the Aethiopic mss.*, n° 269). La seconde hypothèse, et la plus probable, c'est que دبر ازهير est une altération pour دبر اكزبيهر (mis pour دبر اكزيبحر), Dabra-Egziabḥèr (Couvent du Seigneur). Nous trouvons précisément dans les annales éthiopiennes que Grâñ brûla le couvent de Dabra-Egziabḥèr, le 7 de taḥsâs, après celui de Ganata-Giyorgis (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 318; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, p. 175, qui fait concorder le 7 de taḥsâs avec le 2 décembre). Il est peu vraisemblable que notre texte qui suit si exactement les annales éthiopiennes ait passé sous silence un fait rappelé par celles-ci.

2. L'île de Ḥaiq portait le même nom que le lac où elle se trouve; elle servait de prison, comme on le voit par les aventures d'Our'aï Ḥarb Ar'ad, et aussi de lieu de déportation. D'après la légende, les habitants de l'île adorèrent un serpent jusqu'au jour où Abbâ Salama les convertit au christianisme et apporta de Jérusalem une arche (*tâbot*) et diverses reliques telles que des morceaux de la Croix et l'éponge mentionnée par les Évangiles, Mais Zarëa-Ya'qob enleva ces trésors et les emporta à l'ambâ de Gëché. La même légende prétend que ce fut là, ou dans la colline de Dabra-Egziё, que se réfugia Dël-Na'âd lorsqu'il perdit le Tigré (Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 409-410). Le couvent est déjà mentionné au temps des Zagué : la tradition rapporte que ce fut grâce aux prières de son supérieur Abbâ Iyasous-Moa (*Jésus a vaincu*),

des fruits tels que les grenades douces, des pêches, d'excellents

jointes à celles du patriarche Abbâ Qërlos et du supérieur de Dabra-Libânos, que la royauté revint à Yëkouno-Amlâk, chef de la dynastie Salomonienne, en 1268 (cf. Conti-Rossini, *Appunti ed osservazioni sui re Zâgue e Takla Hâymânot*, Une généalogie spirituelle faisait remonter Iyasous-Moa à S. Antoine par S. Pakhôme (R. Basset, *Les règles attribuées a S. Pakhôme*, p. 15, 17). Suivant la version de la Vie de Takla-Hâymânot, traduite par le P. d'Almeida, un ange avertit Abbâ Iyâsous-(Moa) qui vivait à Ḥaïq, île du Dambya (!), de recevoir Takla-Hâïmânot parmi ses disciples (Manuel d'Almeida, *Vida de Takla Haymanot*, p. 19). D'après la rédaction du Oualdebba, Takla-Hâïmânot se rendit au couvent de S. Stefanos où Abbâ Iyasous-Moa le garda quelque temps et le revêtit de l'habit monastique (Conti-Rossini, *Il Gadla Takla Hâymânot*, p. 13, 39 et note 1). Le Synaxare passe sous silence le rôle d'Abbâ Iyasous-Moa (Dillmann, *Chrestomathia aethiopica*, p. 38), et dans les chaînes monastiques, comme dans la Vie d'Abbâ Aragâoui (I. Guidi, *Il Gadla Aragâwi*, p. 34, 42), Abbâ Iyasous-Moa renvoie Takla-Hâïmânot à son maître Abbâ Yoḥanni à Dabra-Dâmo (R. Basset, *Les règles attribuées à S. Pakhôme*, p. 16, 17). Dans la généalogie monastique publiée et traduite par M. Perruchon (*Deux notes éthiopiennes*, p. 405, 407), les rôles sont entièrement confondus. Le souvenir des miracles de Iyasous-Moa et de Takla-Hâïmânot existe encore dans la population de moines, de prêtres, de diacres et d'écoliers au nombre de 350 environ qui habitent l'île. On raconte que le premier chassa tous les mauvais esprits qu'il envoya dans le lac Ardibbo ; que le second marchait sous les flots du lac Ḥaïq et qu'à terre, des buissons de roses poussaient là où il avait mis le pied. On montre encore la grande cruche où il buvait; l'endroit où il faisait son pain; il aurait apporté les palmiers de Jérusalem. L'île a environ deux milles de circonférence; les femmes n'y peuvent pénétrer : cette proscription est due à Yëkouno-Amlâk. Les moines qui l'habitent appartiennent à l'ordre d'Abbâ Aragâoui du couvent de Dabra-Dâmo ; ils sont séparés des novateurs sur la question des trois naissances du Christ. Le couvent se compose de 100 maisons, habitées chacune par un moine et quelques enfants possédant un petit jardin. L'église de S. Stefanos, qui serait, suivant Krapf, non pas le premier martyr, mais un ancien chef de l'église d'Abyssinie, dont on montre encore le tombeau, est assez large et renferme beaucoup de tableaux représentant divers saints : S. Georges sur son cheval, tuant le dragon; la Vierge Marie portant le Christ dans ses bras. S. Michel, etc. (Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 137-138; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 406-416). Sous le règne de Yësḥaq (1412-1427), le 'Aqâbé-Sa'ât de Ḥaïq, nommé Yosèf, fut envoyé avec deux autres prêtres pour examiner la foi de l'abouna Bartoloméos (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 43) ; un autre 'Aqabé-Sa'ât de Ḥaïq, Amḥa-la-Ṣyon, assista à l'interrogatoire des deux métropolitains, Abba Mikâèl et Abba Gabrëèl, dirigé par le roi lui-même (Dill-

coings et du raisin ; il y a aussi des cannes à sucre, des bananes, du gingembre, des parfums et toutes sortes de fruits; dans l'église sont des moines du pays[1].

L'imâm envoya contre elle l'émir Zaḥarbouï Moḥammed, fils de son oncle paternel, le vizir Modjâhid, 'Abd en-Nâṣer avec leurs soldats; le Garâd Ṣiddiq, Our'aï Aḥmed et d'autres semblables; il donna à Zaḥarbouï 300 cavaliers et lui dit : « Marche avec tes troupes contre l'église de Dabra-Azhir avec 'Anânyâ pour guide; escalade sa montagne. Si vous rencontrez des ennemis, ne les combattez pas avant d'envoyer vers moi; j'irai vous retrouver et et je verrai quel est l'endroit favorable à la cavalerie et à l'infanterie. » Zaḥarbouï lui répondit : « Avec soumission et obéissance. » L'armée partit sur le champ avec son chef et arriva au moment de la prière du coucher du soleil à Dabra-Azhir, où elle vit les soldats de l'Angot et ceux de Badël-Naṣr qui s'étaient retranchés au sommet de la montagne près de l'église; celle-ci était protégée par un fossé qui l'entourait. A cette vue, l'émir passa la nuit en cet endroit jusqu'au moment du lever du soleil et envoya trois cavaliers à l'imâm pour lui apprendre la présence d'une armée. Les messagers partirent et l'en informèrent.

Quand le soleil se leva, les soldats et les chefs dirent à Zaḥarbouï : « Comment resterons-nous ici? » — « Que faire? » leur demanda-t-il. — « Escalader la montagne. » — « L'imâm ne m'a pas ordonné de combattre; mais rangez-vous en bataille à vos places et attendons sa réponse. » Ils lui obéirent, équipèrent leurs che-

mann, *Ueber die Regierung*, p. 44). C'est dans ce couvent que fut envoyé le dénonciateur Zarëa-Ṣyon sous Zarëa-Ya'qob (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 7 ; Dillmann, *Ueber die Regierung* p. 11). Baëda-Mâryâm fut bien accueilli par les moines de Ḥaïq (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 135). Alvares qui visita rapidement le monastère de Saint-Stefanos, dont il est question ici, nous apprend qu'on y trouvait beaucoup d'oranges, de limons et de citrons (*Verdadeira Informação*, ch. LXII, p. 71 : Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 150).

1. Il y a ici une lacune ou une transposition, car ce qui suit a trait à l'église de Dabra-Azhir et non à celle de Ḥaïq.

vaux, se mirent en rang et demeurèrent là. Ensuite le guide s'en alla gravir la montagne et parla ainsi aux Chrétiens : « Ne croyez pas, dit-il, que notre inaction provienne de la terreur ou de la crainte ; mais l'imâm nous a dit : Si vous rencontrez une troupe « si faible qu'elle soit, ne la combattez pas avant de m'avoir in- « formé; j'irai vous rejoindre. Nous l'attendons. Pour vous, sauvez-vous, car il a avec lui des canons dont les décharges détruiront votre montagne et vos églises. » La crainte pénétra dans le cœur des polythéistes à cause de ce qu'il leur avait dit. Puis 'Anânyâ revint auprès des Musulmans et demeura avec eux.

Lorsque Aḥmed reçut le message de Zaḥarbouï Moḥammed, il partit sur-le-champ. Lorsqu'il fut près de la montagne, les Chrétiens virent un nuage de poussière qui remplissait l'air. Alors ils prirent la fuite, poursuivis par les Musulmans qui en tuèrent et en prirent. Le reste se dispersa dans la montagne. Les nôtres montèrent vers l'église et y entrèrent; ils y virent des merveilles. Elle resplendissait d'or; il s'y trouvait quatre veaux d'or dont chacun n'eût pu être porté par cinq hommes. Zaḥarbouï dit aux siens : « Pour l'église, faites-en votre profit la bénédiction de Dieu; tout ce que chacun prendra lui appartiendra. Quant aux veaux d'or, n'en approchez pas. » Il ordonna à des hommes de les emporter et on les déposa devant lui. Ensuite les soldats entrèrent dans l'église et s'y précipitèrent à l'envi. Les uns enlevaient les plaques avec leurs sabres; d'autres avec leurs poignards; chacun détachait les plaques d'or qui couvraient entièrement le toit et l'intérieur de l'église. Celle-ci avait été bâtie par l'ancien roi Saïfa-Ar'ad. Quand on l'incendia, elle portait la date de 720 qui était inscrite depuis le jour où ce roi la construisit [1]. On y avait écrit aussi le poids de l'or qu'elle contenait et qui

1. L'auteur veut dire qu'elle portait une date chrétienne correspondant à l'an 720 de l'hégire, c'est-à-dire 1342 de J.-C.; en effet, Saïfa-Ar'ad régna de 1342 à 1370. Ce détail montre qu'on ne saurait adopter pour le règne de ce prince les dates de 1344-1371, proposées par Gutschmid et adoptées par Wright (*Catalogue of the ethiopic manuscripts*, p. VII). La traduction de A.-

[F°71] était de [f° 71] 909.990 onces, sans compter les veaux, les vase

P. est absolument fautive (p. 266) : *Cette église avait 720 ans d'existenc* Comme on était en 1531, elle aurait donc dû être fondée en 811 de notı ère (!). La même erreur se retrouve dans Nerazzini (p. 104).

Saïfa-Ar'ad, qui portait le nom de Nëouaya-Krĕstos (*Vase du Christ*), étai fils de 'Amda-Ṣyon I. Son règne fut un des plus importants de l'Éthiopie e nous pouvons le juger tel malgré la pénurie des documents qui nous son parvenus. Il semble, d'après un passage obscur des chroniques, que ce fu lui qui rattacha à l'empire éthiopien du sud le Tigré où n'auraient pa régné ses prédécesseurs, à partir de Yĕkouno-Amlâk considéré comme le restaurateur de la dynastie Salomonienne. Comme presque tous les princes d cette époque, il eut à lutter contre les Musulmans d'Adal. Leur roi 'Ali ben Ṣabr ed-din fut vaincu et fait prisonnier; son royaume fut donné à son fil Aḥmed Ḥarba Ar'ad. Après être resté captif pendant huit ans en Abyssinie, il obtint sa liberté, rentra dans son pays et chassa son fils qui se réfugia à la cour de Saïfa-Ar'ad. Celui-ci lui fit donner en fief une partie de Djabarta. Aḥmed ayant été tué dans une émeute, son père le remplaça par un autre de ses fils, Abou Bekr ben 'Ali dépossédant Ḥaqq ed-din, fils d'Aḥmed. Celui-ci, chassé par son aïeul, obtint des secours avec lesquels il attaqua son oncle Maoula Asfaḥ qui s'adressa au roi d'Éthiopie. Saëfa-Ar'ad lui envoya 30.000 hommes qui furent vaincus par Ḥaqq ed-din; une seconde armée éthiopienne fut également battue et Asfaḥ fut tué. Alors le prétendant s'empara de l'Aoufât (*Ifat*), fit prisonnier 'Ali qu'il traita généreusement et transporta toute la population dans le Chaoua où il bâtit Ouaḥal. La guerre continua avec l'Abyssinie (cf. Maqrizi, *Historia reg. islam.*, p. 17-20). Ce fut aussi avec les Musulmans du nord que Saïfa-Ar'ad eut des difficultés. Les historiens égyptiens racontent que le luxe et l'insolence des chrétiens d'Égypte leur attirèrent en 1352 une persécution de la part de l'émir Cheïkhoun, tuteur du sultan El-Melik eṣ-Ṣâliḥ, qui fit revivre contre eux les lois somptuaires et même emprisonner le patriarche. Par représailles, Saïfa-Ar'ad fit arrêter les Musulmans qui étaient dans ses États; les uns furent mis à mort, les autres furent obligés d'embrasser le christianisme. Les Éthiopiens attaquèrent la Haute-Égypte. Le souverain égyptien obligea le patriarche chrétien Marqos à intervenir; ce dernier envoya une ambassade composée d'Abbâ Qèrloṣ, évêque d'Ahnâs, et d'Abbâ Mâëmër, sous la direction d'Abbâ Yoḥanni, patriarche jacobite de Jérusalem. Cette ambassade arriva en Éthiopie où elle fut bien accueillie; la paix fut conclue, mais Abbâ Yoḥanni fut retenu en Abyssinie où il demeura jusqu'à sa mort, vers 1389 (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 11, 100-101, et notes 87-89, p. 237-238; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, avril 1893, p. 177-182; Renaudot, *Historia patriarcharum alexandrinorum*, p. 607-610 ; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, p. 65). Saïfa-Ar'ad paraît avoir été un

les plateaux et les aiguières qui étaient à l'intérieur. Les Musulmans les prirent tous et brûlèrent l'église; puis ils rejoignirent l'imâm qui était au pied de la montagne et se réunirent à lui; ils lui donnèrent les veaux; quant à l'or de l'église, les soldats le prirent.

Aḥmed revint au lac de Ḥaïq près duquel il campa et envoya aux habitants de l'île un messager chargé de leur dire : « Obéissez-moi et renvoyez le prisonnier qui est chez vous, nommé Our'aï Ḥarba Ar'ad ben Ṣabr ed-din El-Modjâhid. » Ce prisonnier avait pris part à l'expédition du sulṭân Moḥammed, que Dieu très-haut lui fasse miséricorde. Quand les Musulmans avaient été mis en déroute à Dël-Maïda, les Chrétiens le firent prisonnier. Lorsque le roi sut qu'il était de la famille du sultan, il l'envoya dans l'île du lac de Ḥaïq avec des moines et leur ordonna de le convertir au christianisme et de lui enseigner l'Évangile. Il étudia jusqu'à ce qu'il sut leur livre par cœur. Il demeura chez eux dans

prince pieux; il alla visiter à Dabra-Bankual Madḥanina-Egzië, le fils spirituel de Takla-Hâïmânot, et reçut sa bénédiction (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 11, 100). Il fonda, comme on l'a vu, le couvent de Dabra-Azhir , peut-être le même que celui de Daret (?) et avait résolu de construire celui d'Atronsa-Mâryâm, mais ce projet ne se réalisa que sous Baëda-Mâryâm (Perruchon, *Les Chroniques de Za'ra-Ya'eqob*, p. 121). L'an 25 de son règne (1367) eut lieu la translation des ossements d'Abbâ Takla-Hâïmânot, fête dont la commémoration est célébrée le 12 de gënbot (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 11, 101; *Synaxare*, mss. de la Bibliothèque nationale, fonds éthiopien, nº 128, fº 12). Sous ce prince, outre l'Abouna Ya'qob qui est mentionné dans la Vie d'Aron le Thaumaturge, les fonctions d'Abouna furent remplies par Bartoloméos qui les exerça pendant plus de trois quarts de siècle et fut enterré à Alat (cf. Guidi, *Le liste dei Metropoliti d'Abissinia*, p. 3, 10 et note 7). Saïfa-Ar'ad est le héros d'une singulière légende tigriña où on le montre enterrant près du cadavre de son fils un esclave vivant qui résiste sept jours, correspondant à sept générations qui doivent succéder à ce prince, après quoi, sa race sera privée du trône (Conti-Rossini, *Note etiopiche*, p. 9-10). C'est sans doute au souvenir de ses luttes contre l'Égypte qu'il doit d'être mentionné, sous la forme très correcte de سيف ارعد, parmi les rois abyssins, dans la troisième partie du roman chevaleresque arabe de Seïf Dzou Yezen (*Sirat... Dzou Yezen*, t. III).

l'île pendant seize ans, mais son cœur resta attaché à la foi. Quand l'imâm fut arrivé à cet endroit, il envoya à cause de lui un messager qui entra dans le lac à la nage jusqu'à ce qu'il arriva à proximité des habitants. Ceux-ci lui jetèrent des pierres. Il leur dit : « Je suis envoyé vers vous; ne me jetez rien. » Les gens répliquèrent : « Si tu es un messager, ne t'approche pas de nous, car c'est ce magicien qui t'a envoyé, — c'est ainsi qu'ils désignaient Aḥmed, — parle-nous de loin. » Il leur répéta ce que l'imâm lui avait dit. Ils lui répondirent : « Dis à ton maître : Il n'obtiendra de nous ni capitation ni obéissance; nous ne délivrerons pas le prisonnier; qu'il fasse contre nous ce qu'il pourra. Nous savons qu'il escalade les montagnes avec de la cavalerie et de l'infanterie, mais il s'agit d'un lac, qu'il pénètre chez nous s'il le peut. »

Le messager s'en retourna vers l'imâm et lui rapporta leurs paroles. Il rassembla les chérifs, les Arabes, les Maghrebins et les Mahrites[1] et leur dit : « Nous ne connaissons que la terre et les montagnes : la mer, c'est votre affaire, vous savez ce qui en est. A présent, donnez-nous votre avis, que ferez-vous ? » Ils répondirent : « Nous demandons des poutres; regarde ce que nous ferons. » L'imâm ordonna aux soldats d'apporter toutes les poutres. Ils en rassemblèrent un grand nombre, puis les déposèrent sur le rivage du lac. Ensuite ils dirent : « Apportez-nous des cordes. » L'imâm donna l'ordre d'en fournir sur-le-champ en abondance. En une heure, on leur en apporta plus de dix mille. Aḥmed leur dit : « A présent, faites ce que vous avez dit : nous vous avons fourni des poutres et des cordes. » Les Arabes se rassemblèrent et dirent à l'imâm : « Très bien, nous allons faire ce que tu nous as ordonné, mais accorde-nous un délai de trois ou quatre jours pour que nous nous en occupions. » — « Soit, » répondit-il. Alors

1. A.-P. (p. 267) : « *l'Imam rassembla les xarifs, les Arabes et les Moghrebins ainsi que* les ingénieurs. » Nerazzini (p. 104) ne nomme que les Arabes.

ils se mirent à construire trois grands radeaux et deux petits. Leur ouvrage habilement terminé, ils le firent transporter. L'imâm leur dit : « Essayez un des radeaux sur le lac pour que je l'examine. » Ils firent avancer un des petits jusqu'au milieu du lac. Aḥmed vit qu'il avait une faible marche. « Quand vous y serez montés, leur dit-il, vous n'arriverez pas jusqu'aux chrétiens qu'ils ne vous aient fait périr en vous lançant des pierres et des flèches : cela ne peut servir qu'avec autre chose : faites-le et apprenez-nous-le. » Ils se turent.

Alors un homme nommé Djouchou, père de Bechârah, se leva et dit : « J'ai un projet. » — « Donne ton avis », répondit l'imâm. — « Égorgez une vache, écorchez-la, faites des outres de sa peau et gonflez-les. Faites beaucoup d'autres outres et exécutez mes avis, je vous montrerai ce que vous aurez à faire. » Ils fabriquèrent les outres demandées. Il leur ordonna d'attacher sous chaque radeau des outres gonflées et liées par dessous. On en mit neuf sous chaque radeau, trois à l'avant, trois au milieu et trois à l'arrière. L'imâm dit alors : « Faites l'essai d'un radeau sur le lac. » On en mit un à l'eau; des gens montèrent dessus et il marcha avec la rapidité de la flèche. L'imâm fut réjoui à cette vue et leur dit : « Voilà ce que je voulais. » — Cet homme avait vu faire par les gens d'un lac qui est en Abyssinie, l'embarcation appelée dans leur langue *lakha*, sur laquelle ils le traversent. Ensuite, s'adressant au chef des Mahris, Aḥmed ben Solaïmân el-Mahri de Beit-Ziâd[1] il ajouta : « Prépare-toi ainsi que les tiens. » Il exhorta ses compagnons et leur dit : « Qui s'embarquera maintenant avec les Arabes? » et leur rappela le ḥadith

1. Il s'agit de la tribu de Beit-Ziâd ou Zouédi dans le Mahrah, qui est encore aujourd'hui maîtresse des environs de Sehout, sur le golfe d'Aden, et dont les forces sont d'environ 600 à 700 hommes (Hirsch, *Reisen in Süd-Arabien*, p. 50). Dans la traduction de A.-P., ce passage est ainsi travesti : « *l'Imam dit au chef* des artisans, *Ahmed bin Saliman*, l'artisan de bayt Zabad » (p. 268). Nerazzini a altéré le texte : « *l'Iman* (sic) *ordinò al capo degli Arabi Akmed bin Suliman* » (p. 105).

de la récompense de ceux qui s'embarquent au service de Dieu[1]. Un d'eux se leva et dit : « Nous avons vendu nos vies dans la voie de Dieu. » Ils donnèrent la main à l'imâm pour confirmer le marché — que Dieu les récompense bien. — Alors les Musulmans se préparèrent tous; chacun d'eux mit ses armes en état : qui son sabre, qui son arc, qui sa javeline. Aḥmed ben Solaïman el-Mahri lui dit alors : « Nous sommes au milieu de l'après-midi; si nous nous embarquons maintenant, les ténèbres nous surprendront; il n'y aura pas de combat pendant la nuit quand nous serons au milieu du lac. Du reste, c'est mercredi, et les marins disent : Le mercredi ne vaut rien; il est pour eux de mauvais augure. Demain c'est jeudi, nous nous présenterons au combat pour satisfaire Dieu et son Prophète. » En entendant ces paroles, l'imâm dit : « Ce sera pour demain, s'il plaît à Dieu très-haut. » Alors il revint dans sa tente et les Musulmans passèrent cette nuit à invoquer le Seigneur.

Quant aux Chrétiens qui habitaient l'île, quand ils virent que le radeau dont on avait fait l'expérience allait comme un oiseau, ils furent pénétrés de terreur et délibérèrent entre eux. « Les Musulmans, se dirent-ils, ont fabriqué contre nous une chose comme nous n'en avons jamais vu auparavant; c'est l'œuvre des Arabes; ils ont des canons; si nous leur résistons, ils entreront de force chez nous, nous tueront et brûleront notre église; nous ne pouvons rien contre eux. La paix est ce qui vaut le mieux pour nous. » Alors leur père, le patriarche, leur dit : « Envoyons-leur ce prisonnier que nous avons : il obtiendra d'eux pour nous et notre église des garanties et ils prendront tout l'argent. » Alors ils mandèrent le prisonnier et lui parlèrent : « Très volontiers », dit-il. Ils le firent monter sur une barque pendant la nuit, et avec lui deux d'entre eux à qui ils dirent : « Débarquez-le sur le rivage et revenez; que les Musulmans ne sachent pas que

1. Nerazzini a résumé tout ce qui précède dans une phrase qui est une erreur : *e faceva corraggio leggendo loro il Corano* (p. 105).

vous êtes là. » Ils exécutèrent cet ordre, le débarquèrent sur le rivage pendant la nuit, puis ils revinrent dans l'île avec leur barque.

[f° 72] Le matin, l'imâm sortit pour faire la prière au milieu des fidèles; ils s'en acquittèrent, puis il revint à sa tente et manda Absamâ-Nour pour déjeûner avec lui. Celui-ci était en chemin quand il rencontra le prisonnier que les Chrétiens avaient envoyé. « Qui es-tu? » lui demanda-t-il? » — « Je suis Ḥarb Arʿad ben Ourʿaï Ṣabr ed-din. » — « Où étais-tu? » — « Prisonnier dans l'île. Les habitants m'ont envoyé vers l'imâm. » Absamâ-Nour entra chez Aḥmed et lui raconta l'aventure. « Où est-il? demanda l'imâm; c'est à cause de lui que j'ai envoyé quelqu'un. » — « Il est à la porte. » — « Fais-le entrer. » Il l'introduisit. Quand Aḥmed le vit changé par la captivité, il pleura de pitié ainsi que le prisonnier et lui demanda : « Combien de temps as-tu été dans cette île? » — « Seize ans; puis quand ils ont vu l'œuvre des Arabes, ces gens ont eu peur et m'ont envoyé pour intercéder près de toi afin que tu leur donnes l'assurance que tu ne les tueras pas et que tu ne brûleras pas leur église; tu prendras toutes leurs richesses. » — L'imâm s'adressa à ceux de ses compagnons qui étaient avec lui : c'était Abou Bekr Qaṭin, le vizir Modjâhid et Absamâ-Nour. « Vous avez entendu ce qu'il dit de la paix; qu'en dites-vous maintenant? » Ils parlèrent ainsi : « Ces gens-là veulent se jouer de nous; ils ne nous livreront pas toutes leurs richesses. » — « Laissez ce discours, répliqua l'imâm : ce prisonnier qu'ils ont relâché vaut mieux pour nous qu'une montagne d'or. » Puis, il dit à Ḥarb Arʿad : « Retourne vers eux et dis-leur que cela sera ainsi. » [F°72]

Il s'embarqua sur un radeau et partit. En arrivant, il les appela et leur dit : « J'ai reçu pour vous l'assurance de la vie, et votre église n'éprouvera aucun dommage si vous êtes fidèles à vos promesses : que votre Abouna le patriarche[1] s'embarque et fasse

1. Il s'agit non du patriarche métropolitain d'Abyssinie, mais du supérieur du couvent de Ḥaïq.

la paix. » Puis il revint trouver l'imâm. Celui-ci alla vers le rivage et s'y tint debout. Les fantassins arabes, mahrites[1] et maghrébins, les chérifs, le chérif Nour ben Aḥmed, le chérif Moḥammed Handoul, ainsi que les troupes de la mer se rangèrent en ligne et s'assirent. A ce moment, leur Abouna, le patriarche, sortit de l'église, monta dans une barque et arriva près de l'imâm. Il se leva et voulut baiser la terre devant lui, mais Aḥmed l'en empêcha et lui dit : « Misérable, ne te prosterne pas devant les gens. » Il leva la tête et l'imâm ajouta : « Dis ce pour quoi tu es venu. » Il répondit : « Tous les prêtres désirent que tu leur donnes l'assurance que vous ne les tuerez pas et que vous n'incendierez pas leur église. » — « A condition que vous ne cacherez rien des trésors de l'église ni d'autres. » — « Avec obéissance et soumission ; si vous nous donnez l'assurance, c'est bien ; je retournerai dans l'île et je vous apporterai les trésors. » Les gens dirent[2] : « Chien, nous n'avons pas confiance en toi, mais nos compagnons iront avec toi dans l'île et prendront ce qu'ils trouveront. » — « Puisqu'il faut absolument que tes compagnons entrent dans l'île, répondit le patriarche, ordonne-leur de ne pas faire de dégâts à l'église et de ne pas manquer à ta promesse. » L'imâm répliqua : « Du moment que je t'ai donné l'assurance, personne ne pourra violer ma promesse. » Le patriarche se réjouit, puis Aḥmed dit à Zaḥarbouï Moḥammed, que Dieu lui fasse miséricorde : « Va, à présent. » Il lui donna des hommes parmi les Arabes, les Mahrites, les Maghrébins et les chérifs[3], une troupe de soldats de la mer et il ajouta : « Entre toi-même dans l'île avec le patriarche ; ne brûle pas l'église, ne

1. A.-P. « *les Arabes*, les artisans, *les Moghrebins* » (p. 271). Tous ces détails manquent dans Nerazzini (p. 107).

2. Dans la traduction de A.-P., c'est l'imâm qui prononce la phrase qui suit (p. 271). Nerazzini est d'accord avec notre texte.

3. A.-P. : « *il lui adjoignit plusieurs hommes, les Arabes, les artisans, les Moghrebins et les xarifs* » (p. 272). Nerazzini (p. 107) ne mentionne que les Arabes.

tue pas les moines; emporte toutes les richesses qui sont dans l'île et ne laisse ni dirhem, ni dinâr. » — « Très bien », répondit Zaḥarbouï Moḥammed et il monta sur les radeaux. Il entra dans l'église; on emporta l'or qui était dans les caveaux et les chambres; il y avait des crucifix en or et en argent pour la charge de cent hommes, des chandeliers d'or avec leurs chaînes en or, en quantité innombrable; des livres en or ainsi que les feuillets et la reliure; des idoles innombrables en or; chaque Musulman en prit une du poids de 300 onces; des plats en or dont chacun suffisait pour rassasier trois hommes. On enleva une grande masse d'étoffe et de soie. Zaḥarbouï passa la nuit dans l'île, à rassembler ces richesses. Le lendemain matin, il envoya à l'imâm trois radeaux remplis d'or, d'argent et de soie, et montés seulement par deux hommes et trois autres à l'avant : le reste était couvert de richesses. Or chaque radeau pouvait contenir 150 personnes. On déposa tout cela devant l'imâm qui s'émerveilla et oublia les trésors qu'il avait vus précédemment. Les radeaux revinrent à l'île et furent une seconde fois chargés de richesses. Ils retournèrent trois fois, toujours chargés; ils revinrent enfin à l'île; les hommes s'embarquèrent. Zaḥarbouï arriva le second jour, se rencontra avec l'imâm au coucher du soleil[1] et revint à son poste. Le lendemain, Aḥmed le manda et fit le partage des richesses; il en donna une part aux Arabes, une à Zaḥarbouï Moḥammed et aux troupes de la mer; il répartit le reste entre les soldats musulmans.

Le quatrième jour, Aḥmed partit avec l'armée pour rejoindre le vizir 'Addolé qu'il avait laissé en arrière dans le Faṭagâr. Ils marchèrent jusqu'au pays de Ouâṣël où ils s'arrêtèrent. Le matin venu, l'imâm rassembla les Musulmans et leur dit : « Apportez

1. Le pillage de Ḥaïq est mentionné par les annales éthiopiennes le 10 de taḥsâs (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 104; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Abyssinie*, *Revue sémitique*, p. 276, 281; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, p. 175, qui fait correspondre cette date au 6 décembre).

le cinquième du butin et gardez-vous de la fraude. » Les fidèles dirent unanimement : « Nous t'apporterons nos richesses ; tu en prendras le cinquième et tu nous rendras le reste. » Il répondit : « Dieu témoignera pour vous ; que chacun de vos chefs prenne le cinquième dans sa troupe. » Alors ils se partagèrent ; chaque émir reçut le cinquième, et on l'apporta à l'imâm qui le fit peser en livres ; il y en avait une quantité incalculable. Il le confia à Kebir Aboun qui savait écrire et compter, que Dieu lui fasse miséricorde.

On resta à Ouâṣël pendant six jours à percevoir le cinquième. Puis l'armée partit, entra dans la terre de Godjmah et campa à Abchelọu Zaraf. L'imâm se mit ensuite en route avec les soldats
[F°73] de la mer pour Bèt-Amḥarâ [f° 73] parce qu'il y était resté deux églises : c'est pourquoi il y retourna. De ces deux églises, l'une était Makâna-Mâryâm [1], l'autre, Dabtarâ-Mâryâm [2]. Il laissa dans le camp le vizir Nour, arriva à Bèt-Amḥarâ et brûla les deux églises, puis il revint à son campement. Au milieu de l'après-midi Aïbes Laḥaṭi qui avait embrassé de force l'islâm, s'enfuit ainsi que le patrice Eslâmo ; ils partirent vers Bèt-Amḥarâ pour rejoindre le roi.

L'imâm et son armée quittèrent Godjmah pour Ganbourah, du pays de Gëdëm et s'y arrêtèrent ; les habitants étaient leurs alliés

1. L'église de Makâna-Mâryâm (*Demeure de Marie*) fut fondée dans le pays de Dago par Zarëa-Ya'qob, séduit par le site pittoresque de la montagne sur laquelle il bâtit cet édifice. Il en fit présent à la reine Geré-Ba'altëhât, qui se nommait aussi Fëré-Mâryâm, pour qu'elle y plaçât son tombeau (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 54-55, 87 ; Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 21, 29). Baëda-Mâryâm y fit un séjour (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 132). C'est à Makâna-Mâryâm que Zarëa-Ya'qob fit procéder à l'examen de l'orthodoxie des métropolitains venus d'Égypte, Abbâ Mikâèl et Abbâ Gâbrëël (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 44).

2. L'église de Dabtarâ-Mâryâm (*Tente de Marie*) fut construite par Baëda-Mâryâm, non loin de celle de Makâna-Mâryâm ; il lui donna pour ses clercs et pour son entretien la terre de Ṣalam, large de mille mesures (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 132, 177).

et accueillirent les Musulmans. Des gens du pays de Saʿad ed-din arrivèrent en cet endroit : c'était Ourdjâi Aboun, seigneur de Zeïlaʿ, et ses compagnons avec des présents. Le messager que l'imâm avait envoyé porter au sulṭân ʿOmar-dîn la nouvelle de la mort de Ouasan-Sagad, arriva aussi. Ils s'arrêtèrent tous chez les habitants jusqu'à la venue d'Aḥmed. Celui-ci leur demanda des nouvelles du pays de Saʿad ed-din, s'ils avaient entendu dire dans quelle contrée se trouvait le vizir ʿAddolé. Ils lui répondirent : « Pour celui-ci, nous avons appris en route qu'il était établi dans le Faṭagâr, et quant aux nouvelles du pays de Saʿad ed-din, les gens sont en bon état.

L'imâm envoya le Garâd ʿOthmân, seigneur de Djân-Zalaq et lui confia des hommes parmi lesquels Dël-Sagad et Ourʿaï ʿOmar, pour aller rejoindre le vizir ʿAddolé ; il avait une escorte de cinquante cavaliers. « Va où il est, lui dit-il, et annonce-lui le succès et la victoire que nous a donnés Dieu très-haut. Dis-leur : Nous revenons vers vous ; qu'il vienne nous retrouver avec nos enfants et nos femmes à Dabra-Bërhân ; là, nous nous rencontrerons. » Ils partirent sur-le-champ pour le Faṭagâr, se dirigeant vers le vizir ʿAddolé.

Quant à l'imâm, il demeura à Ganbourah pendant dix jours ; son séjour fut motivé par la maladie du chérif Aḥmed el-Qadimi, que Dieu lui fasse miséricorde. Lorsqu'il fut mort et qu'il fut enterré, l'imâm pria sur lui ainsi que le clerc Abou Bekr el-Archouni et tous les Musulmans. Puis l'armée partit de Gânbourah pour Kesâyah dans le pays de Gëdëm. Les gens de l'Ifât arrivèrent là avec leur chef l'Azmâtch Fësḥa ; l'imâm les interrogea sur le pays et les polythéistes. Ils lui répondirent : « Après que tu nous eus quittés, nous éprouvâmes de grandes fatigues ; mais à présent, Dieu merci, tu es arrivé dans notre pays avec la victoire et la gloire ; les souffrances passées causées par les infidèles n'existent plus pour nous. » En effet, Kesâyah était voisin de leur pays. L'imâm envoya Ourʿai Aboun avec

des hommes et lui dit : « Je t'ai donné le gouvernement de l'Ifât : pars avec les gens de ce pays et établissez-vous là. » — « Volontiers », dit Our'aï Aboun, et il partit avec sa troupe pour l'Ifât. L'imâm alla au dessus de Manzi, s'y arrêta, fit partir Absamâ-Nour à qui il donna trente cavaliers et leur dit : « Allez chercher des nouvelles de 'Addolé ; voyez s'il est venu à l'endroit que nous lui avons indiqué pour rendez-vous. » Ils partirent pour Dabra-Bërhân.

De son côté 'Addolé, quand l'imâm se dirigea vers Bèt-Amḥarâ, rassembla ses émirs dispersés comme nous l'avons mentionné précédemment et s'établit dans le Faṭagâr, dans la ville de Ganbourah ; il fit partir Our'aï Nour et lui donna soixante-dix cavaliers, parmi lesquels le Garâd Cham'oun, le Garâd Aḥmed ben Lâd-'Othmân, le Garâd Zinâï[1] le Garâd Ṣiddiq et d'autres pareils, et leur dit : « Allez au Daouâro. » Ils partirent et arrivèrent sur les bords de l''Aouâch qu'ils trouvèrent rempli d'eau. Sur l'autre rive était une armée d'infidèles composée d'El-Mâyâ avec des patrices chrétiens, parmi lesquels l'Azmâtch Fan'il, gouverneur du Ouâdj, Arkyah, gouverneur de Ledjâbah[2]. Ils avaient aligné leurs rangs en amont du fleuve et l'eau empêchait les Musulmans d'arriver à eux. Ils demeurèrent là pendant trois jours, et la nuit, les infidèles leur décochaient des flèches. Ensuite les nôtres

1. A.-P. : « *le jarrad Dhú Nay* » (p. 275). Tous ces noms manquent dans Nerazzini (p. 109).

2. Ledjâbah est peut-être Lâouâ-Gabayâ, entre le pays de Gëdëm et l'Ifât, mentionné dans la Chronique de Bâëda-Mâryâm (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 151). La carte des *Routes in Abyssinia*, publiée par le War-Office de Londres en 1867 et celle de Cecchi (*Da Zeila*, t. II) indiquent un pays de Laggambo au sud du Bachëlo et près d'Ambâ-Farèt, par conséquent dans le Bèt-Amḥarâ. La province de Legambo est aussi mentionnée par Plowden (*Travels in Abyssinia*, p. 172) comme occupée par les Gallâs Ouallo. Si l'on admet l'identification probable de Ledjâbah (ou Ledjâboh, Lagâboh) avec Legambo, il faut supposer que le gouverneur Arkyah, fuyant devant les Musulmans maîtres de Bèt-Amḥarâ, avait rejoint Fan'il. Ces détails sur les patrices de l'armée chrétienne manquent dans Nerazzini (p. 109).

envoyèrent dire à ʿAddolé : « Nous sommes arrivés à l'ʿAouâch que nous avons trouvé rempli d'eau ; sur l'autre rive, il y a deux patrices avec leurs troupes et l'eau nous empêche d'arriver jusqu'à eux. » Le messager rejoignit ʿAddolé qui était à son poste et lui répéta leurs paroles. Le vizir répondit : « S'il n'y a que l'eau qui les arrête, que puis-je faire pour eux? Si c'est une parti ennemi, je leur enverrai un secours de troupes. » — « C'est l'eau seule qui les arrête. » — « Alors ils savent ce qu'ils ont à faire. S'ils veulent revenir, qu'ils reviennent ; s'ils veulent se battre, qu'ils attaquent les infidèles. » Le messager revint les informer de ce qu'avait dit le vizir ʿAddolé. Quand ils l'eurent entendu, ils se transportèrent à un autre endroit et y campèrent. Les Chrétiens quittèrent aussi leurs positions précédentes et s'établirent en face des Musulmans, de l'autre côté du fleuve, leurs cavaliers et leurs fantassins rangés en bataille.

Les Musulmans en firent autant et tinrent conseil entre eux. « Que ferons-nous dans cette eau? » se dirent-ils. Parmi eux se leva le Garâd Chamʿoun qui était un cavalier renommé et un lion terrible. Il leur dit : « Précipitons-nous dans l'eau, nos chevaux nageront ; elle n'est pas comme la veille ; elle a baissé un peu ; marchons contre eux et combattons-les. Dieu nous aidera contre eux. » Il se jeta dans l'eau avec son cheval ; les Musulmans chargèrent derrière lui, tandis que les infidèles leur lançaient des flèches quand ils étaient au milieu du fleuve. Ils montèrent sur l'autre rive ; le Garâd Chamʿoun pénétra au milieu des rangs ennemis, renversant leurs héros et leurs géants. Ils atteignirent avec trente-cinq flèches le cou de son cheval, mais il échappa. Avec lui chargèrent ses compagnons : les polythéistes prirent la fuite et perdirent trois cent cinquante hommes : on leur prit six chevaux. Trois Musulmans furent tués : Dalouch, le Farachaḥam Abou Bekr et un autre[1]. Les nôtres campèrent là et dessellèrent leurs chevaux.

1. Les détails sur les Musulmans tués sont supprimés dans Nerazzini.

Sur ces entrefaites, un parti d'El-Mâyâ pénétra dans le camp; les Musulmans montèrent à cheval et un combat acharné s'engagea. Les Chrétiens furent mis en déroute, après avoir perdu cent cinquante hommes et plus. Les nôtres passèrent la nuit en cet endroit et le lendemain ils se mirent en route avec le guide et arrivèrent à Djinah; ils campèrent sur le bord du fleuve, dessellèrent leurs chevaux et les firent boire : à ce moment une troupe d'infidèles se jeta sur eux. Le Garâd Zinâï n'avait pas enlevé la selle de son cheval. Il le monta en voyant les ennemis et les combattit seul jusqu'à ce que les nôtres se fussent préparés
[F°74] [f° 74]; ils montèrent à cheval, et il ne cessa de combattre seul. Les Chrétiens prirent la fuite ; cinquante et plus d'entre eux furent tués; quatre de leurs chevaux furent pris. Les Musulmans passèrent la nuit en cet endroit; puis ils se mirent en route et arrivèrent à une ville appelée Khattârah où ils attendirent le retour de leur espion. Celui-ci arriva trois jours après et leur dit: « Il y a devant vous quatre patrices; l'un est l'Azmâtch 'Addalou[1], le second Sâfou[2], fils de Ouasan-Sagad; le troisième Maḥouh et le quatrième, l'Azmâtch Amḥâ[3], fils de Maḥa-Tënté. Derrière vous sont l'Azmâtch Yonadâb, parent du roi qui avait épousé sa nièce, fille du patrice Yoḥannës[4], et le patrice Tasfou.

1. Le patrice 'Addalou, gouverneur du Bâli, remporta à Zari un avantage sur les Musulmans, mais l'imâm envoya contre lui, dans le Bâli, une armée considérable commandée par le vizir 'Addolé. Il vainquit à Zenbabtân 'Addalou qui fut tué par le Farachaḥam 'Ali (cf. *Fotouḥ*, passim).

2. Le patrice Sâfou tient quelque temps dans le Daouâro, amusant les Musulmans par des promesses de conversion; il put de la sorte réunir tous les siens et rejoindre le roi dans l'Angot (cf. *Fotouḥ*, passim).

3. Le patrice Amḥâ accompagna Sâfou jusqu'au moment où il quitta le Daouâro pour aller rejoindre le roi. Il parvint plus tard, avec le patrice Fan'il, à gagner le Tambèn où il organisa la défense contre l'imâm. La 28e année du règne de Lëbna-Dëngël, il tua un Farachaḥam (*Fotouḥ el-Ḥabachah*, passim; R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 15, 106; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 277, 282).

4. Peut-être s'agit-il de l'Azmâtch Yoḥannës qui fut tué le 12 de miyâzyâ de la 25e année du règne de Lëbna-Dëngël, lors de la défaite de Sâoul, fils de

A cette nouvelle, ils partirent de l'endroit où ils étaient vers le pays d'Aïfars, qui est une vaste contrée, favorable à l'évolution de la cavalerie et s'y établirent.

Quant au patrice chrétien appelé ʿAddalou, chef du Bâli, lorsqu'il apprit que les Musulmans étaient arrivés au fleuve ʿAouâch et que les Chrétiens avaient pris la fuite, il envoya des éclaireurs vers les nôtres avec le patrice Amḥâ. Ils allèrent jusqu'à Aïfars, ne sachant pas que les Musulmans s'y trouvaient. Ceux-ci les virent de loin; en un instant, ils furent à cheval et se précipitèrent contre les Chrétiens. Quand ces derniers les virent s'avancer vers eux, cherchant à se précéder les uns les autres, ils prirent la fuite de loin. Les nôtres revinrent à leur campement et y passèrent la nuit. Quant aux ennemis, ils arrivèrent près de leur patrice ʿAddalou qui était à Zari et lui apprirent leur déroute. A cette nouvelle, il eut peur et entra dans le pays de Ouaṭmât où ils campèrent.

Tandis que les Musulmans étaient à Aïfars, arriva le Farachaḥam ʿAli avec 6 cavaliers et 200 fantassins. Il embrassa l'islâm et sa conversion fut sincère. Il avait été musulman et était parti de Djalbi, contrée musulmane, lorsque les Ṣomâlis s'en emparèrent, après la mort du sulṭân Moḥammed, que Dieu très-haut lui fasse miséricorde. Il était monté en Abyssinie ayant avec lui Aḥmed Goïta et des soldats du pays de Nogob. Le roi ayant appris que des Musulmans étaient établis dans le Bâli, le manda, lui fit embrasser le christianisme malgré lui, après deux ans de séjour et lui donna pour vivre une terre dans le canton d'Aïfars. Quand il entendit parler des Musulmans, il retourna à l'islâm et vint les retrouver. Sa conversion leur causa de la joie et il les informa de la situation des infidèles.

Tasfa-Iyasous (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 15, 105; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 277, 282). La traduction de A.-P. est incompréhensible : « *Wina Adab, beau-frère du roi, marié à la fille de son frère, fils du patrice Yahnas* » (p. 278). Tous ces détails manquent dans Nerazzini (p. 110).

Après l'avoir entendu, ils marchèrent de nuit contre le patrice 'Addalou et ne cessèrent de cheminer pendant la nuit entière jusqu'au lever du soleil. Ils envoyèrent des éclaireurs pour avoir des nouvelles des polythéistes; ils prirent des paysans chrétiens et les interrogèrent sur les patrices. Les infidèles leur dirent : « Quand ils ont entendu parler de vous, ils sont partis la nuit et ils sont devant vous. » Les nôtres pressèrent leur marche et allèrent sur leurs traces. Au milieu du jour, ils virent leurs tentes dressées à 'Andourah. Les polythéistes, de leur côté, aperçurent un nuage de poussière derrière eux. Ils envoyèrent soixante cavaliers en éclaireurs pour leur apporter des nouvelles des Musulmans. Ils s'approchèrent d'eux, les reconnurent et revinrent sur leurs pas, poursuivis par les nôtres. Les éclaireurs des infidèles arrivèrent près de leurs compagnons et les mirent au courant; ils furent saisis de crainte et s'enfuirent en abandonnant leurs tentes. Les nôtres les poursuivirent jusqu'à ce que les ténèbres les séparèrent avant qu'ils eussent pu les joindre. Un des nôtres fut tué; il se nommait Khâled. Il périt sous les coups du patrice Abib. Un des principaux patrices du Bâli fut fait prisonnier; les infidèles prirent deux Musulmans qu'ils renvoyèrent en échange de ce patrice. Les nôtres prirent toutes les tentes des Chrétiens, douze chevaux, une grande quantité de mulets et passèrent deux nuits dans les tentes des polythéistes. Puis ils marchèrent contre le pays d'Amora-Gadal[1] où ils passèrent la nuit. Le troisième jour, ils se rendirent à Charkhah; ils furent rejoints par un renégat qui était revenu ensuite à l'islâm ; il se nommait 'Ali, ses compagnons vinrent ensuite[2]. Le patrice Abib attaqua leur

1. Amora-Gadal est un ambâ de l'Amḫarâ (Pereira, *Chronica de Susenyos*, p. 170, 264). Sa forte position en faisait, au milieu de ce siècle, une protection pour les habitants des environs contre les attaques des Gallas (Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 364).

2. Le passage est obscur et pourrait signifier, par analogie avec une phrase précédente : « Puis ils (les Musulmans) entrèrent à Aqrânah ». Je dois remarquer que comme nom propre Aqrânah ne se rencontre pas ailleurs dans

arrière-garde avec ses troupes, mais celles de l'avant-garde revinrent contre lui et il prit la fuite. Il fut atteint d'un coup de lance, mais il s'échappa. Les nôtres prirent deux chevaux. Ils partirent pour rejoindre le vizir 'Addolé et arrivèrent près de lui quand il était à 'Adjamdji. Le vizir dit à Our'aï Nour : « Qui t'a ordonné d'aller à 'Andourah avec si peu de monde? Tu voulais faire périr les Musulmans ! » Et il le fit lier, mais les nôtres intercédèrent pour lui et il lui pardonna.

Le vizir 'Addolé envoya ensuite Dël-Sagad, cavalier du Sim. avec des hommes tels que Zaḥarbouï 'Othmân et le chérif Aḥmed avec 50 cavaliers et leur dit : « Allez dans le pays de Gabargé pour ramasser des vivres. Ils partirent, ravagèrent la contrée, entrèrent dans le Gabargé où ils trouvèrent des marchands chrétiens du roi. Ils fondirent sur eux, s'emparèrent de leurs bagages et de leurs enfants et revinrent près du vizir 'Addolé; tous les prisonniers furent réduits en esclavage.

Puis il envoya dans le pays des El-Mâyâ un parti d'environ cent cavaliers à la tête desquels il plaça Zaḥarbouï 'Othmân. Ils se mirent en route, pénétrèrent dans la terre d'Ar'an qu'ils ravagèrent; ils prirent des chevaux et d'autre butin. En revenant près du vizir, ils entrèrent dans la terre d'Aram (var. *Azam*[1]) et ils passèrent la nuit en route. Au matin, arriva près d'eux le patrice du Ouâdj qui se nommait Yonadâb ayant avec lui des archers des El-Mâyâ. Le roi l'avait envoyé pour combattre le vizir 'Addolé. En chemin, on l'informa qu'il y avait à Aram un parti de Musulmans. A cette nouvelle, il dit aux siens : « Marchons contre eux et combattons-les, puis nous irons contre 'Addolé. »

le *Fotouḥ*, pas plus que dans les diverses chroniques éthiopiennes, mais ce n'est pas un argument absolument décisif. La traduction de A.-P. s'accorde avec le sens que j'ai adopté (p. 280). Ce passage a été l'objet d'un contresens de Nerazzini : *e mentre Ali parlava* (p. 111).

1. Le ms. C porte la vocalisation *Oromo*, ce qui se rapproche de la lecture de Nerazzini : *Usum*. Je n'ai pas besoin de faire observer que ce nom n'a de commun que l'apparence avec celui d'Oromo que portent les Gallas.

— « Très bien », répondirent-ils. Et ils se dirigèrent vers les Musulmans qui se trouvaient à Aram, qui est une localité. Quand les deux troupes furent en présence l'une de l'autre en marche sur le chemin, les polythéistes se précipitèrent sur l'arrière-garde dont les soldats résistèrent et montèrent à cheval. Parmi eux se trouvaient Zaḥarbouï 'Othmân, le chérif Aḥmed, Hégano 'Abdallah, le Farachaḥam 'Ali, le cḥeïkh Khalil de la descendance d'Aouboubah — que Dieu nous favorise par lui. — Amen. Ils étaient dix cavaliers et les ennemis environ deux cents ; les Musulmans chargèrent contre les polythéistes et engagèrent un combat acharné jusqu'à ce que leurs bras fussent fatigués. Zaḥarbouï 'Othmân se précipita sur le patrice et lui porta dans la poitrine un coup avec sa lance qui brilla par derrière ; elle se brisa dans le corps du chrétien. Zaharbouï continua de le frapper avec le manche jusqu'à ce que celui-ci fut détruit ; alors ils s'étreignirent sur leurs chevaux et luttèrent ; le Musulman prit le patrice par le bras, l'enleva de dessus sa selle et le jeta à terre ; il
[F°75] mourut sur-le-champ ; Dieu précipita son âme en enfer [f° 75] et *quel triste séjour*[1] ! Alors les polythéistes prirent la fuite. On en tua beaucoup. Le cheval de Zaḥarbouï broncha, atteint d'une flèche et mourut. Les nôtres revinrent sur leurs pas et descendirent du pays d'Aram ; pas un seul musulman ne périt. Le lendemain, l'émir Dîn revint près de 'Addolé avec le butin ; il avait vingt cavaliers. Quant à l'émir Zaḥarbouï 'Othmân, il chemina par une autre route, arriva à Djinah, fit du butin et parvint au fleuve 'Aouâch qu'il passa. Il était debout sur le bord, attendant qu'on eût transporté le butin, quand un homme de la tribu des El-Mâyâ qui était caché dans un arbre, tendit son arc, ajusta une flèche et la décocha à Zaḥarbouï qui fut atteint et mourut martyr. — Que Dieu très-haut lui fasse miséricorde ! — Our'aï Nasraoui l'enterra, puis les soldats, voyant leur chef tué, abandonnèrent leur butin et s'enfuirent ; ils rejoignirent le vizir 'Ad-

1. *Qorân*, sour. xiv, v. 34.

dolé. Quant aux prises qui étaient avec l'émir Dîn, il les fit parvenir au vizir qui était à Modjou.

ʿAddolé partit ensuite avec son armée pour se diriger vers le Daouâro avec les bagages, les femmes, les enfants et les tentes des Musulmans. Ils arrivèrent près du fleuve ʿAouâch et ils tinrent conseil. Les uns disaient : « Ce chemin-ci a peu d'eau ; nous craignons que les Musulmans ne périssent de soif. » Comme ils avaient réuni beaucoup de troupeaux, pris une grande quantité de femmes, d'enfants et d'esclaves, ils craignaient la soif. « Revenons dans le Faṭagâr où il y a beaucoup d'eau, » dit le vizir. Ils se mirent en route et arrivèrent dans ce pays. Là où ils étaient, c'est-à-dire à Modjou, moururent le Garâd Kâmil, fils de Ḥaoumal, et ʿAllouch, le cavalier du Sîm, qui valait cent cavaliers, et Goïta Dâkhel. C'étaient des braves, que Dieu leur fasse miséricorde[1].

Puis le vizir reçut la nouvelle que l'imâm avait rencontré le roi d'Abyssinie, que les Musulmans avaient été mis en fuite et exterminés jusqu'au dernier. C'était un mensonge et une imposture : il n'en était rien. En apprenant cela, ʿAddolé et les nôtres ressentirent un violent chagrin, mais ceux qui étaient avec eux et qui avaient embrassé l'islâm par crainte de la mort se réjouirent. Ce mensonge et cette fausseté venaient d'eux et ils disaient quand ʿAddolé les interrogeait : « Nous l'avons appris des Chrétiens ; l'armée de l'imâm a été exterminée par les polythéistes. Aḥmed s'est sauvé et a pris la fuite avec un petit nombre de soldats. » Quand ils quittaient le vizir, ils disaient : « L'imâm est mort, personne n'a échappé. » — Ces gens-là, en effet, n'avaient embrassé l'islâm que par crainte de la mort. Quant à ceux qui s'étaient faits musulmans par goût, ils étaient

1. Nerazzini dit simplement : *Intanto molti capi mussulmani de' più bravi morirono nella terra di Moggio* (p. 112). La traduction de A.-P. défigure ainsi ces deux noms : « *Kamil bin* Hammad *et* Jutia hakal » Modjou est tantôt appelé Maja et Maya (p. 283).

très affligés de cette nouvelle. La plus grande partie des soldats qui étaient dans le camp près du vizir, se composait de nouveaux convertis; il n'avait avec lui qu'un petit nombre de Musulmans venus de leur pays pour prendre part à l'expédition. Il rassembla les émirs, parmi lesquels l'émir Ḥosaïn, le Garâd Fandjânat, l'émir Din, le Garad Aḥmed ben Lâd'Othmân, l'émir Cham'oun[1]; il réunit toute l'armée, les tribus des Ṣomâlis et dit : « Si l'imâm est mort, ce n'est qu'un homme de moins; nous ne sommes sortis de notre pays que pour faire la guerre sainte ; quiconque est chez nous un espion des infidèles ou un hypocrite, qu'il parle ou qu'il s'en aille vers le roi. Nous resterons dans son pays en vue de la guerre sainte ; nous ne partirons pas d'ici jusqu'au retour de l'imâm, et s'il lui est arrivé quelque chose, ce n'est qu'un homme de moins ; nous suffirons à la lutte. »

Ensuite ils se dispersèrent, et 'Addolé dit à l'émir Ḥosaïn : « Nous ne savons maintenant en quel endroit est l'imâm ; tu vas partir pour les pays de Ouiz et de Ouarabba et tu nous rapporteras des nouvelles. » — « Très bien », répondit-il et il se mit en route avec cinquante cavaliers. Ils arrivèrent à Ouiz et à Ouarabbah, saisirent deux paysans de cet endroit et firent prisonnier un Chrétien gigantestesque[2]. Ils amenèrent les deux hommes au vizir pour l'informer et les lui présentèrent. Il leur demanda où était l'imâm et ce que faisait le roi d'Abyssinie. Ils lui répondirent : « Quant à l'imâm, il s'est rendu à Ouâṣël, où il a rencontré le patrice Dégalḥân ; il a marché avec son armée contre le roi d'Abyssinie; celui-ci et ses troupes n'en ont eu connaissance que quand les Musulmans se sont précipités contre eux et les ont mis en fuite; beaucoup de polythéistes ont été tués. » Le vizir et les Musulmans se réjouirent de la déroute du roi et 'Addolé dit : Je veux aller à Dabra-Bërhân pour avoir des nou-

1. Nerazzini a encore supprimé cette énumération : *Vizir Addili chiamò tutti i capi e tutti i soldati* (p. 113).

2. A.-P. : *un médecin* (p. 284). Ce détail manque dans Nerazzini (p. 113).

velles certaines de l'imâm; vous, demeurez dans le camp à veiller sur les femmes, les enfants et les bagages. » Il s'adressait à l'émir Ḥosaïn et au Garâd Fandjânat qui étaient partis auparavant. « Très bien », répondirent-ils. Le vizir se mit en route et dit au Garâd Cham'oun qui avait avec lui cent cinquante cavaliers : « Prends par le chemin d'en bas, nous nous rencontrerons à Dabra-Bërhân. » — « Très bien », répondit-il, et il partit. Le vizir le devança à Dabra-Bërhân et n'y rencontra pas de troupes, bien qu'il eût entendu dire qu'il y en avait. Le Garâd Cham'oun fut retardé ; il avait ordonné aux Musulmans de faire des incursions dans le pays. Dans une de leurs courses, ils rencontrèrent un patrice nommé Abraham, gouverneur du Bâli, sous les ordres de Dégalḥân, car celui-ci était auprès du roi. Lorsque l'imâm avait fondu sur eux, ils s'étaient dispersés : Abraham regagnait le Bâli quand il rencontra les Musulmans ; il s'enfuit, mais ils prirent une troupe de ses serviteurs et les présentèrent à 'Addolé. Celui-ci les interrogea sur l'imâm et les troupes mulsumanes. Ils lui dirent : « L'imâm a mis le roi en fuite, tué une foule de Chrétiens et pris leurs chevaux ; aucun des Musulmans n'a péri. » Les nôtres se réjouirent de la victoire et passèrent la nuit dans leur campement.

Auparavant, le roi avait mandé aux patrices du Daouâro d'avoir à rejoindre celui du Bâli, de se réunir à lui et de fondre sur le vizir 'Addolé : « Sans quoi, disait-il, je vous ferai tous périr ». 'Addolé revint dans son établissement du Faṭagâr où l'on se rendit et il informa les émirs et les Musulmans de ce que l'imâm avait fait, ce qui causa une grande joie aux nôtres.

Quant au Garâd Cham'oun, il continua sa route et arriva à Dabra-Bërhân où il ne trouva plus les compagnons du vizir, mais le patrice Giyorgis était là avec une armée considérable déjà rangée en bataille. Les Musulmans se préparèrent de même; le Garâd Cham'oun chargea avec les siens ; un combat acharné s'engagea; les polythéistes prirent la fuite; des milliers d'entre eux furent tués ; pas un seul des nôtres ne succomba et ils revinrent

[F°76] trouver le vizir ʿAddolé [f° 76] tandis qu'il était dans le Faṭagâr.

Pendant qu'ils y séjournaient, il leur arriva un messager du Garâd ʿOthmân, Dël-Sagad et Ourʿaï Qâṭ qui avaient été envoyés par l'imâm au vizir et à ses compagnons pour leur annoncer la victoire remportée sur le roi. Les envoyés étaient arrivés à Djân-Zalaq et s'y étaient établis, car ils ne pouvaient plus marcher ce jour-là à cause de la fatigue de la route; ils avaient fait diligence dans le voyage. Ils avaient mandé au vizir ʿAddolé : « Demain, nous arriverons chez toi; nos mulets et nous-mêmes nous sommes fatigués. » Quand les Musulmans apprirent que les messagers étaient restés en route et avaient envoyé d'autres qu'eux, ils s'affligèrent à cause des bruits défavorables qu'ils avaient entendus précédemment et dirent : « Si l'imâm les avait chargés d'une bonne nouvelle, ils seraient arrivés et n'auraient pas envoyé un autre qu'eux; mais ils ne l'ont fait que parce que les nouvelles sont différentes. » Ils passèrent cette nuit dans l'inquiétude. Le vizir envoya à ce moment au Garâd ʿOthmân des gens chargés de lui dire : « L'imâm vous a envoyés vers nous; vous vous êtes arrêtés en route et vous nous avez adressé un autre messager : si c'était une bonne nouvelle, vous ne vous seriez pas arrêtés et vous n'auriez envoyé personne. » Le messager les rejoignit.

Alors ils marchèrent la nuit, car ceci se passait avant l'aube; ils arrivèrent chez le vizir au milieu de la matinée et lui apprirent les nouvelles suivantes : « L'imâm est maître du royaume d'Abyssinie; il a mis en fuite le roi et les patrices; le roi n'a sauvé que sa personne après bien des peines; les Musulmans se sont emparés des femmes qui étaient avec les ennemis, et d'une quantité incalculable de richesses, or, argent et soie. L'imâm vous fait dire : Nous nous rencontrerons, vous et moi, à Dabra-Bërhân. » Alors les Musulmans se réjouirent : on frappa les tambours et les timbales. Quelques-uns de ceux qui étaient avec le vizir avaient voulu descendre dans leur pays,

mais quand ils apprirent les exploits de l'imâm ils se réjouirent et dirent : « Nous ne descendrons pas dans la contrée de Saʿad ed-din avant d'avoir vu Aḥmed. » Toute l'armée se prépara pour le départ ; les gens du pays qui avaient embrassé l'islâm vinrent trouver ʿAddolé et lui dirent : « Maintenant vous nous quittez pour vous rendre près de l'imâm et notre pays sera dévasté. » Il leur répondit : « Ne craignez pas, nous allons voir l'imâm à Dabra-Bërhân et nous reviendrons ; n'ayez pas peur et ne vous affligez pas. » Ils se réjouirent en entendant ces paroles et leurs craintes se calmèrent.

Puis le vizir ordonna le départ et l'armée se mit en route pour Dabra-Bërhân. Elle arriva dans le pays de Ouâdj où elle rencontra Absamâ-Nour et le Garâd ʿAnânyâ. L'imâm les avait envoyés avec une robe d'honneur pour le vizir ʿAddolé à qui ils la remirent. Celui-ci donna à Absamâ-Nour une tunique dorée et un cheval, à cause de la bonne nouvelle, et au Garâd ʿAnânyâ un vêtement. Puis ʿAddolé envoya à l'imâm un messager porteur d'une lettre avec vingt cavaliers ; il lui disait : « L'armée des Musulmans a ressenti de la joie et de la satisfaction après qu'elle a reçu de vos nouvelles. » Le messager partit et derrière lui ʿAddolé qui arriva à Dabra-Bërhân où il s'établit en attendant l'imâm.

Quant à celui-ci, lorsqu'il reçut le message du vizir, il était dans le pays de Manzi où il apprit les nouvelles des Musulmans. Il se réjouit de leur conservation et de leur arrivée à Dabra-Bërhân, puis il ordonna le départ. Son armée se mit en route, entra à Tegoulet, passa la nuit dans la ville de Qëdousgé[1] qui est un endroit abondant en ressources. Elle partit de là et arriva dans la terre de Ṭarimma[2] qui est un pays très froid : les gens y

1. Qëdousgé est aussi mentionné dans les annales de Sousnyos (Pereira *Chronica de Susenysos*, p. 264).

2. Ṭarimma pourrait être le Ṣarma des annales de Sousnyos (Pereira, *Chronica de Susenyos*, p. 9) en raison de la permutation du ጸ et du ጠ en amhariña.

mouraient de froid. De là on parvint à la distance d'un parasange de Dabra-Bërhân. Pendant la nuit, l'imâm envoya un messager dire à 'Addolé : « Nous sommes arrivés près de vous. » Le vizir fit répondre à l'imâm : « Donne-moi l'ordre de te rejoindre avec l'attirail de guerre, de ranger en ligne les soldats, les tribus, les cavaliers et les fantassins ; faites-en de même, car nous sommes dans le pays des infidèles et il y a chez nous de leurs espions. »

Le messager du vizir vint chez l'imâm qui trouva le conseil excellent, l'admira et ordonna de le mettre à exécution. Aḥmed se rendit près de l'autre armée et s'arrêta : « A présent, dit-il à ses compagnons, le vizir va venir au devant de vous. » Il ne resta dans le camp personne qui ne fît ses préparatifs ; les cavaliers revêtirent leurs chevaux de leurs armures et étalèrent leurs ornements. L'imâm prit les trésors qu'il avait enlevés aux infidèles, armes en or, parures et couronnes d'or ; il prit aussi les tuniques incrustées d'or, chacune d'elles pesait cent onces, et il en revêtit ses pages qui semblaient des rayons flamboyants[1] ; en avant de la cavalerie, il rangea les troupes de la mer dont le chef était Chamsou. Le vizir arriva avec son armée au milieu de 50 bataillons, chacun commandé par un Garâd ou un des émirs qui étaient avec lui, et il aligna ses troupes sur trois rangs dont on ne voyait pas l'extrémité à cause du grand nombre d'hommes.

Ce jour-là, le nombre des cavaliers du vizir était de 3.000 hommes revêtus d'armures et 3.000 sans armures ; les soldats armés de boucliers blancs étaient 20.000 ; il y avait autant d'archers, etc. La cavalerie de l'imâm comprenait 5.000 cavaliers vêtus de brocart et de couvertures chargées d'or ; leurs armures ne laissaient voir que leurs yeux ; leurs casques étaient comme des miroirs. Les compagnons de 'Addolé entrèrent avec leurs chefs dans la première ligne des Ṣomâlis ; leurs cavaliers se rencontrèrent avec l'imâm, le saluèrent et tournèrent sur le côté du camp. La seconde

1. Tous ces détails sont singulièrement abrégés dans Nerazzini (p. 116).

ligne, composée des gens du Faṭagâr, des El-Mâyâ, de ceux du Choa et des convertis à l'islâm, se présenta devant l'imâm, le salua et tourna sur le flanc de la première ligne. Dans le troisième corps se trouvaient le vizir et les émirs, parmi lesquels l'émir Ḥosaïn, l'émir Cham'oun, Our'aï Nour, l'émir Din, en tout cinquante chefs de bannière, en nombre considérable avec des cottes de mailles à plusieurs rangs. Il les rangea ligne par ligne à cause de la multitude des soldats; quand ils entraient tous à la fois, l'emplacement était trop étroit [f° 77]; ils se rencontrèrent avec [F° 77]
l'imâm, le saluèrent, s'assirent et se mirent à causer. Aḥmed se réjouit et versa des larmes de joie. Depuis le jour où il les avait quittés jusqu'à celui où il les revit, il s'était écoulé sept mois. Il s'était séparé d'eux en dzou 'l-ḥidjdjah (937) et les retrouva en djoumada II 938 de l'hégire du Prophète[1], que la meilleure des salutations et des bénédictions soit sur son auteur.

L'imâm prit les trésors d'or, d'argent et de soie et les partagea entre les troupes musulmanes qui étaient avec 'Addolé. Il donna à chacun des cinquante chefs, compagnons du vizir, un plat en or et au reste des soldats chacun sa part d'or, d'argent et de soie. Il y avait chez eux une grande quantité d'or; les ventes ne se faisaient qu'avec de l'or; quand l'un d'eux voulait quelque chose, il prenait une poignée d'or, allait au marché et faisait son emplette; les poids étaient laissés de côté; le prix d'une mule s'éleva à 40 onces d'or. Quand quelqu'un allait voir un ami et lui demandait de l'argent provenant du butin, si l'ami était un chef et ne donnait que de l'argent, l'autre ne l'acceptait pas, y eût-il 100 ou 200 onces[2]. Un homme donna à son compagnon 50 onces; l'autre refusa de les prendre et se fâcha contre lui. Tout cela provenait du bu-

1. C'est-à-dire de juillet-août 1531 à janvier-février 1532. Le texte de Nerazzini porte par erreur 934, corrigé en 939 par une autre erreur (p. 116).

2. Nerazzini (p. 117) n'a pas compris qu'il s'agissait d'une différence d'appréciation entre l'argent et l'or et traduit comme s'il n'était question que de ce dernier : *Qualunque cosa gli amici chiedavano ai capi, non si contentavano nè di cento, nè di* 200 *grammi d'oro, ma volevano* 50 *okie d'oro.*

tin fait à Bèt-Amḥarâ; nulle part dans toute l'Abyssinie, on ne trouva plus d'or ni plus d'argent que là.

Tandis que l'imâm séjournait à Dabra-Bërhân, il reçut un message d'Our'aï Aboun qui lui faisait dire : « Ton écuyer Simou, à qui tu avais donné le gouvernement d'Abounah, s'est fait renégat et a embrassé le christianisme. Je vais marcher contre lui pour le combattre, mais il occupe une forte position dans la montagne; il a avec lui les soldats chrétiens d'Abounah et je ne puis arriver à lui. Envoie-moi des troupes par le chemin de Dabra-Bërhân pour qu'elles descendent au-dessus de lui. » Ce messager arriva près de l'imâm qu'il informa de ces nouvelles. Après l'avoir entendu, Aḥmed envoya Chamsou, le chef des troupes de la mer, avec son armée, qui partit contre Simou le renégat par la route de Dabra-Bërhân et descendit des hauteurs contre lui. A la vue des Musulmans, le renégat prit la fuite. Les Chrétiens abandonnèrent leurs tentes à leur place ainsi que leurs chevaux et descendirent de la montagne en fuyant d'un autre côté. Chamsou rassembla leurs chevaux, leurs mulets et leurs bagages et on s'arrêta là. Il envoya dire à l'imâm par un messager : « Quant à Simou, il s'est enfui; ses chevaux, ses mulets et ses bagages, nous avons tout pris. » Le messager vint informer Aḥmed de ce qui s'était passé. L'imâm lui demanda : « Par quelle route s'est-il enfui? » — « Par la route de Kassam pour gagner le Choa[1]. » Aḥmed dit au vizir 'Addolé : « Reste dans ton camp,

1. La version de A.-P. porte : « *Il a pris la fuite du côté d'*Aksum (!) *pour se rendre dans le pays de* Xiwa » (p. 291). Or le pays occupé par Simou était entre ces deux points. Nerazzini : *Gossam* (p. 117). Il a été question antérieurement de Kassam (p. 96, note 1). Plus loin (p. 292), la traduction de A.-P. rend encore Kassam par *Aksum* (Aksoum) et ajoute en note : « *Ce Aksum paraît être différent de Aksum, siège des plus anciens rois d'Éthiopie. On paraît avoir d'abord nommé Akuisum, cette ville du Tigray,* où l'imam Grâñ n'est pas parvenu » (!). L'erreur commise ici est d'autant plus singulière qu'on verra plus loin l'entrée de Grâñ à Aksoum et la contribution dont il frappa cette ville, renseignements confirmés par les annales éthiopiennes et donnés par la traduction de A.-P. elle-même à la page 356.

je vais marcher sur Kassam. » Il partit pour cet endroit, sans avoir de renseignements sur le renégat; celui-ci n'en avait pas non plus sur lui, mais il pressait sa marche. Ils se rencontrèrent en route, au milieu de l'après-midi. L'imâm envoya ses cavaliers de tous côtés; ils fondirent sur lui à l'improviste et tuèrent tous ses soldats. Simou échappa seul, on prit sa femme et ses chevaux, il y en avait cinq; puis les cavaliers de l'imâm s'en retournèrent près d'Aḥmed, au coucher du soleil, ayant avec eux les prisonniers, le butin, les mulets et les femmes : l'imâm ordonna de leur trancher la tête; il passa la nuit avec son armée au-dessus de Kassam.

Ceux des gens du Qaouat, qui sont de population ʿidjdjou et qui avaient embrassé l'islâm, vinrent lui dire : « Nous suivons la religion musulmane et nous gardons le pays; quand un chrétien vient sur notre territoire, nous le tuons en attendant que tu viennes nous visiter. » L'imâm se réjouit et donna des vêtements d'honneur à leurs chefs. La terre du Qaouat était sous l'autorité de Khâled el-Ouarrâdi; l'imâm lui en avait confié le gouvernement parce qu'ils avaient embrassé l'islâm par ses soins. Après qu'il fut mort de la peste, Bechârah en fut nommé gouverneur. C'est un pays excellent que les habitants de l'Abyssinie appellent le petit Godjâm à cause de l'abondance de ses ressources. Bechârah, avec les soldats de ʿIdjdjou, partit pour cette province et s'y établit.

Quant à l'imâm, il revint au camp des Musulmans à Dabra-Bërhân et y resta quelques jours. Il envoya un messager annoncer à Chamsou la victoire remportée sur Simou : « Nous avons exterminé son armée, tandis que tu étais dans le pays de Chodjarah à te divertir. Viens me trouver; il est inutile que tu restes là-bas sans combattre. » Quand le messager l'eut informé des paroles de l'imâm, Chamsou eut peur et rejoignit Aḥmed qui le réprimanda. Puis il envoya Absamâ-Nour et l'émir Chamʿoun dans le pays de Chodjarah, et avec eux 5.000 hommes, tous à pied, excepté l'émir Chamʿoun et Absamâ-Nour, parce que ce pays

n'était pas favorable aux combats de cavalerie, mais à ceux d'infanterie. Il leur dit : « Je vous donne le gouvernement du pays de Chodjarah, mais si vous ne m'apportez pas la tête de celui qui a tué Kebir Moḥammed, je ne vous compterai plus parmi les héros. » Ils lui répondirent : « Demande à Dieu de nous faciliter la chose. » Il pria Dieu pour eux et leur dit adieu. Ils partirent et entrèrent dans le pays de Chodjarah. Ensuite l'imâm dit à Chamsou : « Tu as négligé de combattre le meurtrier de Kebir Moḥammed ; je t'ai repris ta province et l'ai donnée au Garâd Cham'oun et à Absamâ-Nour ; à présent, va avec tes troupes par une autre route ; change ton chemin et occupe une des portes du pays. Si le patrice, meurtrier de Kebir Moḥammed, vient à toi, — il se nommait Takla-Giyorgis — combats-le et Dieu te donnera la victoire sur lui. » Le patrice Takla-Giyorgis était des plus braves parmi les polythéistes ; il était bon cavalier et descendait combattre en champ clos contre dix hommes. Chamsou[1] alla à Chodjarah et occupa une des portes. Quant au Garâd Cham'oun et à Absamâ-Nour, ils arrivèrent à leur poste au-dessus de la montagne, combattirent le patrice qui prit la fuite du côté de la porte où se trouvait Chamsou, sans connaître la présence de celui-ci qui l'y avait devancé. Il fut pris et tué ; on lui coupa la tête que Chamsou fit porter à l'imâm. Quand il la reçut, il ressentit une grande joie, loua Dieu très-haut, et donna à celui qui la lui avait apportée un bracelet en or et un vêtement.

Quant à Our'aï Aboun, il avait écrit à l'imâm pour lui dire : « Nous n'avons avec nous en fait de troupes que des gens de l'Ifât, récemment convertis ; envoie-nous donc à présent des sol-
[F°78] dats d'auprès de toi. » Le messager apporta la lettre [f° 78]. Alors Aḥmed manda le vizir 'Abbâs, qui à cette époque n'avait pas le titre de vizir[2] et lui ordonna de marcher vers Our'aï Aboun avec

1. La traduction de A.-P. (p. 293) a cru que ce qui suit s'appliquait encore à Takla-Giyorgis : il est évident qu'il est question de Chamsou qui exécute le plan tracé par l'imâm.

2. Comme on le verra plus loin, il ne l'obtint qu'après la mort d''Addolé.

50 cavaliers, desquels Ṣabr ed-din, le chevalier des Musulmans, ʿAli Goïta ben ʿAdrouḥ, le Farachaḥam Moḥammed et d'autres pareils. Puis il dit à ʿAbbâs : « Guerroyez de concert avec Ourʿaï Aboun, car il nous a demandé une troupe pour le secourir. » ʿAbbâs se mit en route et descendit dans le pays d'Ifât. Il se rencontra avec Ourʿaï Aboun dans un endroit de cette province, nommé Ṭobyâ où ils s'établirent ensemble.

Deux jours après le départ de ʿAbbâs, les gens d'El-Mâyâ vinrent avec Ouazari-Faqih et Nour el-Achram el-Mâyaoui[1]. Ils dirent à l'imâm : « Tu as ruiné notre pays, et au-dessus de nous, il y a les gens du Ouâdj et du Ganz qui descendent et nous pillent nuit et jour. » — « Que voulez-vous à présent? » leur demanda-t-il. — « Nous voulons que tu nous donnes de tes soldats avec un de tes émirs; ils s'avanceront avec nous; tu resteras ici en arrière jusqu'au Faṭagâr. » Alors il leur envoya le Garâd ʿOthmân, seigneur de Djân-Zalâq, et avec lui 100 cavaliers parmi lesquels Ourʿaï Qaṭ ʿOmar et Djâsâ ʿAli. « Descends à Djân-Zalaq, lui dit-il, et défends le pays; qu'il n'arrive par ton fait rien qui puisse nuire aux Musulmans; protège les gens de Zari. » Le Garâd ʿOthmân se mit en route, arriva à cet endroit et s'établit au-dessus de Souq Amâdjah.

Lorsque l'imâm revint à Dabra-Bërhan, le roi d'Abyssinie, Ouanâg-Sagad, partit pour le territoire de Ḥiffin dans un pays appelé Bâhr-Dabba qui est un lac d'eau douce[2]. Il manda son patrice Râs-Banyât qu'il honorait beaucoup et qui était le plus

1. La traduction de A.-P. (p. 294) a confondu les noms de pays et de personnes : « *les gens de Maya, ainsi que ceux de Zari et de Faqya et de Nur Al esram(Asram), vinrent chez l'Imam.* » — La traduction de Nerazzini est également fautive (p. 119): « *Tutta la gente di Maja, sotto il capo Zeri e Fechem Nur andarono dall' Iman* » (sic). Ce Nour el-Achram combattit vaillamment ceux de ses compatriotes qui étaient restés partisans du roi d'Abyssinie et venaient de tuer Bechârah, gouverneur du Qaouat. Il prit part à la campagne de ʿAddolé contre les patrices Safou, Fanʿil et Amḥâ dans le Daouâro (cf. *Fotouḥ* passim).

2. Il est difficile d'identifier ce lac de « Dabba qui est une mer d'eau douce ». Je ne crois pas qu'il s'agisse du Dambyâ qui est nommé par son vrai nom

brave des Chrétiens et très estimé d'eux; il avait avec lui de nombreux soldats. Le prince lui dit : « Les Musulmans sont remontés à Dabra-Bërhân et s'y sont établis. Quant à 'Ouraï Aboun, il est resté en arrière dans l'Ifât; marche contre lui et saisis-le avec ses soldats comme avec la main. » Il ignorait que l'imâm avait envoyé à Our'aï Aboun une troupe considérable de renfort avec le vizir 'Abbâs.

Le patrice Râs-Benyât partit avec le patrice Fëqra-Iyasous et leurs troupes; ils arrivèrent dans la terre de Kesâyah où les Musulmans s'étaient arrêtés. Le patrice vint pour les saisir comme lui avait dit le roi. Quand les nôtres le virent, ils rangèrent leurs lignes et les polythéistes firent de même en face d'eux : leur chef s'avança avec ses soldats contre les nôtres. Ṣabr ed-din chargea le premier et les Musulmans derrière lui; les armées se mêlèrent et le combat s'engagea là. 'Abbâs se précipita sur le patrice Râs-Banyât, le frappa d'un coup de sabre sur son casque, dont il coupa le tiers avec l'oreille du cheval. Alors le patrice prit la fuite et tous les Chrétiens furent mis en déroute; les Musulmans les poursuivirent depuis le milieu du

à la fin de l'ouvrage. D'ailleurs, il s'agit de surprendre 'Abbâs resté dans l'Ifât, en arrière de l'imâm établi à Dabra-Bërhân, et Dabra-Bërhân se trouve précisément entre le Dambyâ et l'Ifât. Peut-être s'agit-il du lac Ardibbo, voisin du Ḥaïq, ou peut-être même du lac Achangi, ou Tsada Bahri, à l'est de l'Abyssinie, au sud du Lastâ, dans la province de Ouafila. De là, par une course rapide, le long de la frontière d'Éthiopie, on pouvait se jeter sur l'Ifât. Ce lac mesure 6 kilomètres sur 8 dans sa plus grande largeur et est situé à à 2.516 mètres d'altitude. Le territoire qui l'entoure est d'une grande fertilité; le gibier d'eau est particulièrement abondant (cf. Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 469-470; Rohlfs, *Der Ashangi-See* ap. *Land und Volk in Afrika*, p. 168-174; Smith, *Through Abyssinia*, p. 175; Markham, *The Abyssinian expedition*, p. 247-248; Stumm, *Meine Erlebnisse bis der englischen Expedition in Abyssinia*, p. 84-85; Portal, *My mission in Abyssinia*, p. 145; Simon, *L'Éthiopie*, p. 196-198). Suivant une légende, ce lac occupait l'emplacement d'une grande ville engloutie en punition de ses crimes (Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 16-17; D'Abbadie, *Géographie d'Éthiopie*, p. 50; René Basset, *Les villes englouties*, § LXXI, *Revue des Traditions populaires*, t. VII, p. 306).

jour jusqu'au coucher du soleil; ils firent un grand carnage des ennemis, prirent leurs chevaux et leurs mulets et revinrent à leur campement. Ils envoyèrent un messager annoncer à l'imâm leur victoire sur le patrice et son armée. Il vint trouver Aḥmed à Dabra-Bërhan; celui-ci ressentit une grande joie.

Puis il tint conseil avec ses émirs et leur dit : « Que pensez-vous du Daouâro? nous y enverrons des troupes et nous resterons à Dabra-Bërhân. » Le Farachaḥam Din leur dit : « Cela ne peut pas être : le pays n'est pas encore devenu musulman du fleuve ʿAouâch au fleuve Ouébi; de même les pays de Bâli, de Ganz et de Ouâdj; marche en personne; nous resterons à Gabargé ou à Zeqâlah, ce pays sera près de toi; tu enverras des troupes dans toutes les directions. » L'imâm reprit : « Ton langage est exact, mais comment ferons-nous avec ces pays qui ont embrassé l'islâm : Ifât, Gëdëm, Chodjarah? Si nous partons et si nous les laissons sans garnisons, les habitants apostasieront ». Le Farachaḥam Din répliqua : « Si tu dis cela, les pays qui ont embrassé l'islâm n'en ont que l'apparence[1]; si tu vas dans le Daouâro et si tu t'y établis un seul jour, mille cavaliers du Bâli et du Hadyâ viendront te trouver; mais quant à ces provinces, il n'y a pas d'avantage pour nous à nous y établir. » — « Tu as raison, répondit l'imâm; nous enverrons avertir Ourʿaï Aboun et ʿAbbâs de venir vous rejoindre. Nous leur donnerons un renfort d'environ 400 cavaliers et ils s'établiront dans les pays qui viennent d'adopter l'islâm. Si les armées du roi

1. اذا قلت ذلك البلاد التى اسلمت ما فيها الا ثياب عَرجَبَّه, mot à mot : « Si tu dis cela, les pays qui ont embrassé l'islâm n'ont que des vêtements de ʿArgobba ». Je crois qu'il fait allusion ici à une expression proverbiale: en tout cas, la traduction de Nerazzini est inadmissible : « *Questi paesi sono poveri; gli abitanti non possiedono altro che i loro abit* (p. 120). Le texte de A.-H. paraît altéré, car d'après une note, il porterait *thiab arqu* » (ثياب عرقو) et la traduction ne me paraît pas plus exacte : « *Si vous parlez de pays qui ont embrassé l'islamisme, il n'y a rien à en craindre* » (p. 296).

d'Abyssinie ou lui-même marchent contre eux, ils les combattront. » Sur-le-champ, il leur écrivit une lettre où il leur disait : « Rejoignez-nous rapidement. » Le messager partit vers eux et leur remit la lettre.

Quand ils en eurent pris connaissance, ils quittèrent l'Ifât le jour même et vinrent trouver l'imâm qui était dans son campement. » Il dit à Our'aï Aboun : « Nous allons partir pour le Daouâro; pour 'Abbâs et toi, nous vous donnerons des troupes de renfort : vous demeurerez dans l'Ifât. » Il répliqua : « Je ne puis y rester, car lorsque tu seras parti pour le Daouâro, la saison des pluies arrivera, le fleuve 'Aouâch sera rempli; l'eau nous séparera toi et moi ; alors le roi marchera contre nous avec ses troupes et je ne pourrai le combattre. » L'imâm reprit : « Cela n'arrivera pas : je t'ai donné un ordre, pars avec ton armée ; tu as mangé l'impôt de cette province et tu la laisses et tu l'abandonnes maintenant ! Si les habitants te disent : Conduis-nous avec l'imâm, soit; s'ils te disent : Reste dans notre pays, tu resteras avec eux. » Puis il dit à l'émir Abou Bekr et à 'Abbâs à qui il donna environ 300 cavaliers : « Partez avec Our'aï Aboun ; faites ce que je vous ai dit. Si les contingents de l'Ifât veulent rester dans leur pays, demeurez-y : sinon, amenez-les nous tous avec votre émir Our'aï Aboun. »

Lorsque l'imâm eut décidé qu'il partirait pour l'Ifât, Our'aï Aboun se mit en route avec ses troupes. En arrivant, ils campèrent à Ṭobyâ. Les gens de l'Ifât et ceux de Ṭobyâ qui avaient embrassé l'islâm, ceux de Gëndëbëlo et leurs négociants se réunirent auprès d'Our'aï Aboun et lui dirent : « Quelles nouvelles ? » Il répondit : « L'imâm veut marcher contre le Daouâro ; rassemblez-vous afin que nous vous emmenions dans cette province. » Ils répliquèrent : « Nous ne laisserons pas notre pays pour nous mettre en route; tu as une armée considérable, et le roi ne pourra rien contre toi. » Il leur dit : « Je n'ai pas à demeurer ici et je ne m'y établirai pas, mais je vais aller retrouver l'imâm. » — « S'il en

est ainsi, répondirent-ils, nous nous arrangerons dans notre pays. » Our'aï Aboun alla rejoindre l'imâm avec les gens de l'Ifât et leur cavalerie : en tout 50 cavaliers et 2.000 fantassins avec leurs femmes et leurs enfants. Ils se mirent en route et trouvèrent Aḥmed qui était en marche vers le Daouâro ; il avait campé près du fleuve Modjou ; c'est là qu'ils se réunirent. Puis l'armée alla à Gabargé.

Avant de se rencontrer avec Our'aï Aboun à Dabra-Bërhân, Aḥmed avait envoyé Farachaḥam Din dans le pays d'El-Mâyâ pour combattre ses habitants [f° 79] et avec lui Bechârah, le Garâd Cham'oun, le champion des Musulmans, le Garâd 'Othmân [F°79] ben Djaouher à la tête de 200 cavaliers. Ils se mirent en route et pénétrèrent dans le pays des El-Mâyâ, ayant pour guide Nour el-Achram. Les ennemis s'étaient retranchés dans les montagnes, dans des vallons boisés, dans un endroit resserré. Les Musulmans campèrent près du fleuve 'Aram, au centre du pays des El-Mâyâ. Les troupes de Bechârah sortirent de leur campement et arrivèrent au milieu des forêts ; là, elles rencontrèrent un détachement d'El-Mâyâ armés de flèches empoisonnées. La bataille s'engagea en un instant : le crieur public prononça l'appel, Bechârah reconnut que ses gens combattaient. Il monta à cheval et se dirigea vers eux. Le Farachaḥam Din lui envoya dire : « Ne va pas au milieu des arbres, cet endroit ne vaut rien pour les combats de cavalerie, mais seulement pour l'infanterie. » Mais Bechârah n'y fit pas attention : c'était un brave ; quand il vit la lutte, il ne put se maîtriser ; il négligea les paroles du Farachaḥam, pénétra en plein fourré avec ses soldats et livra bataille en cet endroit. Les ennemis étaient 5.000 ; il avait avec lui 300 hommes des 'Idjdjou et 20 cavaliers ; il se livra un combat acharné.

Le Farachaḥam Din fut irrité contre Bechârah qui n'avait pas écouté ses avis et il resta dans sa position où il s'établit. Après avoir combattu la plus grande partie du jour jusqu'au milieu de l'après-midi, Bechârah fut atteint d'une flèche empoisonnée dans une décharge des El-Mâyâ ; elle le frappa au visage et il mourut

martyr : que Dieu lui fasse miséricorde. Ses compagnons prirent la fuite tandis que les El-Mâyâ tiraient sur eux par derrière. Le Farachaḥam Din apprit cette nouvelle ; le Garâd Cham'oun et le Garâd 'Othmân se levèrent en disant : « Puisque Bechârah est tué, à quoi bon rester ici ? demeure, toi, nous combattrons ; n'abandonne pas la position. » — « Très bien, » répondit le Farachaḥam Din et il s'établit là en prenant des dispositions pour le combat. Les compagnons du Garâd Cham'oun partirent avec lui et rencontrèrent le cadavre de Bechârah porté par les siens, tandis que les El-Mâyâ tirèrent derrière eux. Ils chargèrent les ennemis, pénétrant au milieu d'eux en les tuant. Par Dieu les braves guerriers que le Garâd Cham'oun et le Garâd 'Othmân ! Ils repoussèrent l'armée ennemie, la mirent en déroute et la poursuivirent jusqu'au milieu des fourrés et des rochers. Nour el-Achram tirait sur les polythéistes, car c'était un archer. Chaque fois qu'il atteignait un ennemi, il disait : « Vengeance de Bechârah ! » il en tua ainsi un grand nombre jusqu'à ce qu'il eut épuisé les flèches de son carquois. Au coucher du soleil, les Chrétiens s'enfuirent ; 40 des principaux d'entre eux furent tués. On enterra Bechârah et les Musulmans revinrent près du Farachaḥam Din. On trouva cinquante flèches dans la cuirasse du Garâd Cham'oun : Dieu très-haut le sauva : parmi les cavaliers musulmans, les uns avaient trente flèches, d'autres quinze et ils échappèrent à la mort.

Le lendemain matin, les Musulmans se préparèrent au combat. Le Farachaḥam Din monta à cheval et exhorta ses compagnons ; l'infanterie marcha en avant de la cavalerie et on arriva à l'endroit où avait été tué Bechârah, sans trouver un seul El-Mâyâ. En voyant la multitude de leurs morts, ceux-ci avaient pris chacun sa femme et ses enfants et s'étaient enfuis en désordre pendant la nuit jusque dans le Faṭagâr. Quand les Musulmans connurent leur fuite désordonnée, ils envoyèrent la cavalerie dans le pays des El-Mâyâ pour piller leurs richesses et faire des prisonniers ; plusieurs jours se passèrent ainsi jusqu'à

ce qu'ils se soumirent et se firent musulmans à l'exception de leur chef qui se nommait Zardji. Il refusa et dit : « Je n'embrasserai l'islâm qu'en présence de l'imâm. » En effet, quand celui-ci entra dans le pays de Ouâdj, Zardji se convertit en sa présence. Quant aux autres, ils devinrent musulmans par les soins du Farachaḥam Din, ainsi que les gens de Zeqâlah avec leur chef Tasfou, bien qu'auparavant ils eussent creusé un fossé et se fussent préparés à la guerre. Plus tard, quand ils apprirent que ce serait inutile, ils embrassèrent tous l'islâm. Ensuite le Farachaḥam Din envoya à l'imâm une lettre où il lui disait : « Les habitants du pays d'El-Mâyâ se sont faits musulmans, de même ceux de Zeqâlah, de Djitou [1], d'Arakhatlou, de Chidjin : tous se sont convertis. » Le messager trouva l'imâm à Souq-Ouizdjiba et lui remit la lettre. Quand il eut pris connaissance du contenu, il se réjouit de la conquête de plusieurs provinces, mais il s'affligea de la mort de Bechârah qu'il aimait.

Il envoya de même 'Abd en-Nâṣer au pays de Ganz qui avait précédemment un autre gouverneur et lui dit : « Va dans le pays de Ganz et combats ses habitants jusqu'à ce qu'ils se fassent musulmans ou qu'ils paient la capitation. » Après lui il fit partir aussi le vizir Modjâhid et lui dit : « Va dans le pays de Ouâdj et à Gabargé; combats les habitants jusqu'à ce que Dieu t'accorde de conquérir cette contrée. Je partirai après toi ». Modjâhid se mit en route, entra dans le Ouâdj et à Gabargé dont les habitants ne firent pas de résistance et accordèrent l'obéissance. Il établit l'impôt. Quant à leur patrice Eslâm-Daḥâr, fils de Kem-Daḥâr, et au patrice Yonadâb, beau-frère du roi, ils refusèrent d'embrasser l'islâm et passèrent dans le haut Gouragué. L'imâm se rendit dans le Ouâdj après Modjâhid et s'établit dans un endroit appelé Doudj. Quand Aḥmed eut campé là, les deux

1. Peut-être est-ce le Gito, dont les cinq gouverneurs sont comptés parmi les chefs ligués contre 'Amda-Ṣyon (Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda Syon*, p. 49; Dillmann, *Die Kriegsthaten des Königs Amda Syon*, p. 19).

patrices se séparèrent : Yonadâb prit ses femmes, ses enfants, ses richesses avec 150 cavaliers, se dirigea vers le Dâmot pour rejoindre le roi et prit le chemin de l'Angot. Eslâm-Daḥar, craignant le ravage de son pays et l'incendie de ses églises, envoya à l'imâm son fils avec 30 cavaliers et le patrice 'Asëbo[1]. Ils vinrent le trouver quand il était à Doudj et il les interrogea sur leur situation. 'Asëbo lui répondit — c'était un homme éloquent et intelligent; il dit à Aḥmed : « Voici le fils du patrice Eslâm-Daḥar; je suis son gendre; nous sommes venus te trouver pour que tu ne brûles pas nos églises et que tu ne ravages pas notre pays; nous te paierons la capitation et nous conserverons notre religion. » L'imâm lui demanda : « Pourquoi votre grand patrice ne vous a-t-il pas accompagnés? » 'Asëbo répondit : « Il ne viendra pas chez vous, car il serait déshonoré auprès du roi, mais voici son fils et son père vous fait dire : Prenez-le et si vous voulez qu'il soit musulman, il le deviendra et restera avec vous. Quant à son père, il vous paiera la capitation. »

L'imâm tint conseil avec ses compagnons qui lui dirent tous : « Nous ne voulons pas du patrice, qu'il paie la capitation et conserve sa religion. Pour son fils, il vaut mieux qu'il embrasse l'islâm et qu'il demeure avec nous. » L'imâm approuva leur avis et dit aux Chrétiens : « Répétez : Nous témoignons que Dieu est Dieu et que Moḥammed est l'apôtre de Dieu. » Le patrice 'Asëbo répéta cette formule et devint bon musulman. Le fils du patrice répliqua : « Pour moi, je ne me convertirai pas jusqu'à ce que tu me jures que tu me prendras pour ton fils. » L'imâm rit de ces paroles et lui dit : « Embrasse l'islâm, je ferai tout ce que tu veux; répète : Il n'y a de Dieu que Dieu et Moḥammed est l'apôtre
[F•80] de Dieu [f• 80], que Dieu le bénisse et le sauve. » Il répéta cette formule; les trente cavaliers qui l'accompagnaient firent de même et Aḥmed leur donna un vêtement et leur dit : « Ne craignez pas. » Ils restèrent avec lui.

1. Il est constamment appelé *Abasò* par Nerazzini.

Tasfou, chef des El-Mâyâ, envoya dire à l'imâm : « Ne ravage pas mon pays, car j'ai embrassé l'islâm par l'intermédiaire du Farachaḥam Din; je veux aller te trouver; envoie-moi demander des troupes; je réunirai mes cavaliers et mes fantassins et j'irai te rejoindre. » L'imâm lui envoya Ya'qim; celui-ci se mit en route et arriva chez Tasfou qui l'accueillit, lui témoigna du respect et lui donna l'hospitalité. Puis il réunit ses cavaliers au nombre de 30 et 2.000 hommes de pied, des archers qui, dans une décharge, ne manquaient jamais leur coup. Ils vinrent trouver l'imâm ; leur chef se présenta devant lui et lui fit un grand cadeau. Aḥmed le reçut et le donna à Ya'qim, puis il dit à Tasfou : « Sois sous ses ordres; il sera ton chef. » — « Volontiers », répondit-il. Aḥmed reprit : « Prends ces troupes et va trouver 'Abd en-Nâṣer dans le pays de Ganz pour lui porter secours. » Ya'qim se mit en route et rejoignit 'Abd en-Nâṣer.

L'imâm partit de Doudj et campa au pied de la montagne de Djorâdji. Le vizir Modjâhid vint à lui avec les gens du Ouâdj qui avaient embrassé l'islâm, ainsi que ceux de leurs patrices qui s'étaient convertis et qui s'étaient retranchés dans la montagne avec leur chef Eslâm-Daḥar. Le Farachaḥam Din arriva ensuite avec ceux qui avaient adopté l'islâm par son intermédiaire : c'étaient les habitants de six grandes provinces; il y avait là leurs cavaliers, leurs patrices et leurs gens de pied, au nombre de plusieurs milliers d'hommes alignés. En voyant leur multitude, l'imâm remercia Dieu et pria en faveur de Farachaḥam Din.

Quant à 'Abd en-Nâṣer, les habitants du pays firent la paix avec lui et il établit sur eux la capitation. Une partie refusa, abandonna son territoire et se retrancha dans les montagnes. 'Abd en-Nâṣer marcha contre le pays de Kambât[1] à l'extrémité du Ganz,

1. Le Kanbât ou Kambât est un pays montagneux, situé entre le territoire des Alaba et du Ḥadyâ au nord, du Ḥadyâ et du Ouallâmo à l'ouest, et borné à l'est par la Billaté qui la sépare des Aroussi. La langue est différente de celle du Gouragué; c'est le tambaro, comme dans le Denta, le Corbo et

dont les habitants se joignirent à ceux du Gâfât; il les combattit, les mit en déroute, en tua une grande quantité jusqu'à ce qu'il leur eût imposé la capitation. Il revint alors dans la province de Djiṭou du côté du Ḥadyâ; les habitants s'étaient retranchés dans des ravins et dans des endroits boisés; ʿAbd en-Naṣer les y attaqua et leur livra bataille; deux Musulmans furent tués; l'un El-Ḥâdj Ibrahim du Tigré et l'autre Abyat Khon[1]. La plus grande partie de l'armée prit la fuite, mais dix (douze) cavaliers restèrent avec ʿAbd en-Nâṣer, parmi lesquels Ṣabr ed-din, Azer Moḥammed et ses dix compagnons, jusqu'à ce que les fugitifs revinrent. Les polythéistes furent ensuite mis en déroute; la plupart d'entre eux périt et ʿAbd en-Nâṣer s'établit dans leur pays.

L'imâm était dans la province de Ouâdj où il jeûna le mois de ramadhân[2]; il termina le jeûne dans le Gouragué, fit la prière (de la rupture du jeûne) et y demeura pendant deux jours. Il confia ensuite une bannière à l'émir Ḥosaïn avec douze émirs parmi lesquels le vizir ʿAddolé, l'émir Abou Bekr Qaṭin, le Garâd

l'Amzoulla; la principale ville est Karemsa (Krapf, *Reise in Ost-Afrika*, t. I, p. 72-73; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 248; Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 93; Ant. d'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 89, 156, 157; Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 333, 359-360). Le fond de la population serait Sidama-Amara; les habitants sont de couleur très rouge et portent la barbe très longue, ils sont continuellement en guerre avec les Gallas Arousi. Ils conservent les jeûnes et les anciennes traditions de l'Église d'Éthiopie : on voit chez eux de vieilles églises dont quelques-unes creusées dans le roc, où l'on conserve des *tâbot* (Le P. des Avanchers, *ap.* d'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 255, 333). Le Kambât est déjà mentionné dans un chant en l'honneur de Yĕsḥaq, à côté du Zĕndjiro (Guidi, *Le canzoni geez-amariñña*, II, v. 43, p. 561). Le premier roi du Kambât serait venu de l'est par la mer et se rattachait à la lignée de Salomon; il se nommait Ayato. Ses successeurs sont inconnus, ensuite vinrent Ouako, Oyato, Dagoya qui au milieu de ce siècle gouvernait 1003 villages, Dilbatto (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 167, 186-187; Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 438).

1. A.-P. : *Bayta-Kun* (p. 304). Ces détails manquent dans Nerazzini (p. 124).

2. Avril-mai 1532.

'Othmân ben Djaouher, Absamâ-Nour; tous possédant un drapeau; ils avaient avec eux 600 cavaliers et beaucoup de fantassins. Il les fit partir pour le Daouâro sous le commandement de l'émir Ḥosaïn. Ils se mirent en route, bien équipés, avec des armures à plusieurs rangs de mailles, entrèrent dans le pays des El-Mâyâ dont le contingent se réunit à eux avec son chef, Nour el-Achram, et partit avec eux. Ils pénétrèrent dans la contrée de Zari, puis dans celle de Ouaṭmât et apprirent la nouvelle que le patrice Sâfou, fils de Ouasan-Sagad, Fan'il et Amḥâ étaient réunis dans le Daouâro. Ils partirent de Ouaṭmât pendant la nuit et pressèrent leur marche; au matin, ils entrèrent dans les confins du Daouâro. La nouvelle arriva aux patrices de ce pays que l'émir Ḥosaïn et le vizir 'Addolé avaient pénétré avec leurs troupes dans le Daouâro et qu'ils marchaient contre eux. Ils prirent peur, partirent et arrivèrent à la porte de Sari; puis ils envoyèrent des éclaireurs du côté des Musulmans. Ceux-ci arrivèrent au campement qu'avaient quitté les polythéistes et interrogèrent les gens du pays sur les patrices. On leur répondit : « Quand ils ont appris de vos nouvelles, ils sont montés d'abord à la porte de Sari et à présent nous ne savons ce qu'ils sont devenus. »

Les Chrétiens avaient envoyé des éclaireurs avec le patrice Amḥâ, en tout treize cavaliers; ceux-ci arrivèrent près de l'endroit où étaient les Musulmans, rencontrèrent quelques gens qui coupaient de l'herbe pour les chevaux des nôtres; ils pénétrèrent au milieu d'eux et en tuèrent trois. Dans le voisinage, il y avait cinq cavaliers musulmans, à savoir Takyah qui était mutilé de la main et du pied, Ṭalilâ[1], Garimâ, 'Omar Qomâch et Goïta 'Omar. Quand les Chrétiens arrivèrent contre leurs compagnons, les nôtres lancèrent leurs chevaux à toute bride et dressèrent leurs

1. Ṭalilâ fut tué avec Garâd 'Othmân et Sidi Moḥammed à la bataille de Ouagarâ gagnée sur les Musulmans par les Portugais et Galâoudéouos, sous le règne de ce dernier, quelque temps avant la défaite et la mort de Grâñ, (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 19-111; Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*, t. II, p. 204).

lances. A cette vue, l'ennemi de Dieu, le patrice Amḥâ, prit la fuite en revenant sur ses pas : trois cavaliers des siens furent tués. Amḥâ était poursuivi par Takyah : quand celui-ci fut près, le patrice avait deux javelines à la main droite et un sabre dans la main gauche. Il n'échappa qu'à grand'peine, vint rejoindre les patrices et leur apprit que les Musulmans étaient au dessus de Souq-Daouâro.

Les nôtres ne furent pas d'accord entre eux. « Marchons maintenant contre les Chrétiens, dit l'émir Ḥosaïn, et combattons-les. » Le vizir ʿAddolé reprit : « L'imâm m'a dit : Le patrice Sâfou incline vers l'islâm; et il a ajouté : S'il va dans le pays de Gâtour, ne le poursuivez pas, mais attendez que j'arrive et il se fera musulman par mon intermédiaire; s'il descend par la route de l'ʿAouâch pour gagner l'Ifât, poursuivez-le et combattez-le. A présent, termina ʿAddolé, attendons et voyons le chemin qu'il prendra. » L'émir Ḥosaïn répliqua : « Il ne t'appartient pas de parler ainsi; partons maintenant et combattons-le. » ʿAddolé lui dit : « Ce n'est pas ce que m'a ordonné l'imâm; je n'irai pas avec toi. » Et il planta sa tente en disant : « Je ne partirai pas d'ici. » Alors les Musulmans dressèrent aussi leurs tentes et l'émir Ḥosaïn stupéfait s'écria : « Si j'avais su que tu agirais ainsi, je ne serais pas parti avec toi. » Ensuite il dit à Absamâ-Nour : « Va dans le pays de Zamit; j'ai appris que les femmes et les enfants des patrices s'y trouvaient; fais-y du butin et reviens rapidement ici au bout de deux jours. » Il lui donna 100 cavaliers et beaucoup de fantassins, porteurs de boucliers. Absamâ-Nour partit pour le territoire de Zamit, enleva les femmes, les enfants et les richesses, ravagea le pays et s'en retourna près de l'émir Ḥosaïn.

Puis tous les Musulmans se mirent en route et campèrent à Djorâdji, au dessus de Souq-Daouâro. Les habitants du pays vinrent les trouver, les renseignèrent sur les polythéistes et leur dirent : « Pour Sâfou, fils de Ouasan-Sagad, il est parti par la porte de Sari
[F°81] et est entré [f° 81] dans le territoire de Djân-Zadjora. » Il y avait là

une église construite par Ouasan-Sagad, où il égorgea en un jour 500 bœufs. Son fils s'était arrêté là. A cette nouvelle l'émir Ḥosaïn donna cet ordre à l'émir Abou Bekr Qaṭin: « Pars par le chemin d'en bas et entre dans le territoire de Djân-Zadjora car le patrice Sâfou s'y trouve; nous partirons par le chemin d'en haut et nous nous réunirons près de l'église de Ouasan-Sagad. » L'émir Abou Bekr se remit en route.

Quant au patrice Sâfou, dès qu'il apprit que les Musulmans se dirigeaient vers lui, il rassembla les moines, ses frères, sa famille, ses femmes et ses enfants, et partit par la route de Zaghbah pour gagner l'Ifât; il arriva à Zaghbah dont il se tint à l'écart, traversa l''Aouâch et parvint dans l'Ifât afin de rejoindre le roi Ouanâg-Sagad. Après avoir marché un mois, il vint le retrouver quand il était dans l'Angot; il lui raconta ce qu'avaient fait les Musulmans et ce qui lui était arrivé, ce qui affligea le roi.

L'émir Abou Bekr pénétra dans la terre de Djân-Zadjora, la dévasta et brûla les églises. Le vizir 'Addoḷé et l'émir Ḥosaïn partirent par la route qu'ils avaient dite et rejoignirent l'émir Abou Bekr à Djân-Zadjora; il les informa de l'aventure du patrice Sâfou et ils lui dirent : « Il est allé rejoindre le roi par la route de Zaghbah. » Alors l'émir Ḥosaïn manda l'émir Abou Bekr et lui confia des braves parmi lesquels Absamâ-Nour, le Garâd 'Othmân ben Djaouher, Our'aï Qaṭ 'Omar, le Garâd 'Anânyâ et d'autres semblables, au nombre de 100 cavaliers avec 1000 fantassins et lui dit : « Prends par la route d'en bas; avance-toi en arrière de Zaghbah et devance Sâfou sur le chemin; si tu l'atteins, tu trouveras du butin. » L'émir Abou Bekr chemina jour et nuit, hâtant sa marche jusqu'à ce qu'il arriva à Zaghbah; les habitants l'informèrent que le patrice Sâfou, fils de Ouasan-Sagad, avait sur lui une avance de trois jours. « Il a traversé beaucoup de pays, dirent-ils, et tu ne pourras l'atteindre. »

A cette nouvelle, Abou Bekr s'affligea de l'avoir manqué et se remit en route avec ses compagnons. Ceux-ci lui dirent : « En-

trons dans le pays de Djiraourâri ; nous y combattrons jusqu'à ce que les habitants se fassent musulmans ou paient la capitation. » Leur conseil lui plut ; il partit pour cette province et campa au-dessus du fleuve Bouro. Le premier qui vint le trouver fut le patrice Djiraourâri qui embrassa l'islâm et ensuite le patrice Roubèl, le patrice Ouasan-Djach[1] et Tidrous ; tous se firent musulmans et leur conversion fut sincère. Mais cinq patrices, à savoir Balaoudjas, Sërṭé, Qarṭ Këflou qui se convertit dans la suite, Sim et Aouḥâchah[2] se retranchèrent. Le Garâd Hanou se fit aussi musulman. L'émir Abou Bekr marcha contre les cinq patrices susmentionnés qui s'étaient retranchés et les combattit sur la montagne. Dieu donna la victoire aux croyants ; les cinq patrices furent pris avec leurs chevaux, leurs femmes et leurs enfants. L'émir Abou Bekr revint victorieux dans le pays d'Arʿan[3] et envoya à l'émir Ḥosaïn et au vizir ʿAddolé un messager pour leur annoncer la conversion de Djiraourâri et des environs : c'était une foule dont Dieu seul connaissait le nombre. Quand le messager arriva, ils étaient à Djedârah et ressentirent une joie très grande. Ils étaient partis de Djân-Zadjora, entrés par la porte de Sari et campés à Djedârah.

Lorsque Sâfou s'était séparé des patrices Amḥâ et Fanʿil, il leur avait dit : « Ne viendrez-vous pas avec moi auprès du roi. » Mais ils avaient répondu : « De quel visage le roi nous accueillera-t-il, puisque nous n'avons pas exécuté ses ordres ? Nous irons dans le pays de Gâtour ; peut-être rencontrerons-nous un faible détachement de Musulmans ou une troupe dispersée de manière à nous présenter devant le roi et à le contenter. » Il les laissa, et ils pénétrèrent dans le Gâtour.

1. Nerazzini : « Ussanabese ».

2. A.-P. confond ces deux noms en un seul : « *Samujaxa* » (p. 309). Ils manquent tous dans Nerazzini.

3. A.-P. *Azin* (p. 309). Nerazzini : *Arain*. Il ajoute (p. 126, note 1) que c'est un village aux environs du lac Zouâï.

Comme nous l'avons dit, les Musulmans étaient campés dans le territoire de Djedârah. Les gens d'Adal-Mabraq se présentèrent à l'émir Ḥosaïn et embassèrent tous l'islâm, de même ceux d'Aouaoualdah, de Ouatan, d'Adjyat, d'Arqouï[1]; tous étaient du Daouâro où il y avait alors 50 patrices, gouvernant tous de nombreux districts. Ils se firent ensuite tous musulmans.

L'imâm partit à deux jours de Djorâdji et campa au-dessus du lac Zouâï[2], dont l'eau est douce. Les barques le parcourent en trois jours. Il s'y trouve trois îles, chacune séparée de l'autre; dans chacune existent trois églises. L'imâm voulut faire construire des barques pour y aborder. Mais les Musulmans se plaignirent de leur peu d'approvisionnements et lui dirent : « Laisse le lac

1. A.-P. : *les gens de Waldah et de Waban et de Ajit et de Arkawi* (p. 309). Nerazzini : *la gente di Aua Uolde, di Attan Uaggas, di Arkava* (p. 126).

2. Le lac Zouâï, appelé en gouraguech Djilalou et en galla Lagi, porte aussi le nom de Dambël (Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 208). Il est situé dans le Gouragué et, suivant la légende, occupe l'emplacement d'un territoire qui s'étendait, il y a si longtemps qu'on n'en a pas idée, sur une surface de cinquante milles de diamètre et était possédé par sept chefs. En une nuit, il fut submergé avec des bruits extraordinaires et le lendemain matin, on voyait à sa place le lac et les îles qu'il renferme. L'eau est considérée comme sainte (Johnston, *Travels in Southern Abyssinia*, t. II, p. 361 ; R. Basset, *Les villes englouties*, § 94, *Revue des traditions populaires*, t. VII, p. 594). Une des îles du lac contient une tour qui renferme des trésors et, suivant d'autres, des livres. Le souvenir de la tentative inutile de Grâñ s'est conservé dans le pays (cf. Isenberg, *Dictionary of the amharic language*, p. 208; Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 72; D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 60-61, 285, 309). Les relations modernes comptent cinq îles, et non trois, appelées par les Gallas Chananamba ou Chanadaba, dont deux sont rapprochées de la rive nord (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 285, 290, 304). Elles servaient de lieu de déportation; ainsi, au temps de Baëda-Mâryâm, on y exila Abbâ Mikâël, chef des moines de Dabra-Malago, qui avait prédit la défaite de l'armée éthiopienne commandée par Mahari-Krëstos et Gabra-Iyasous, par les Musulmans d'Adal (Perruchon, *Histoire d'Eskender*, p. 31, 47). Sartsa-Dëngël fit éprouver près du lac Zouâï une grave défaite au chef galla Rabale qui avait commencé à envahir le Godjâm (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 23, 117; Schleicher, *Geschichte der Galla*, p. 22). Cf. une vue du lac (Cecchi, *Da Zeïla*, t. II, p. 457).

et monte dans le pays de Ḥadyâ[1]; les gens de ce pays qui ont embrassé l'islâm suffiront à combattre les chrétiens des îles. »

L'imâm quitta le lac et partit pour le Ḥadyâ. Le chef de cette contrée arriva; il était musulman et payait tribut au roi d'Abyssinie, à qui tous les ans il remettait une jeune fille que l'on baptisait : c'était une coutume du pays. Le chef en question vint avec son armée trouver l'imâm et lui dit : « Je suis musulman, vous aussi; j'obéirai à tes ordres. » Aḥmed lui fit bon accueil; ce chef donna l'hospitalité aux nôtres; l'imâm le revêtit d'un habit magnifique et fit présent d'un vêtement à tous les grands du pays. Les habitants étaient nombreux. Il les interrogea sur le cadeau annuel qu'ils faisaient au roi d'Abyssinie d'une de leurs filles choisie pour sa beauté, sa grâce et sa noblesse, alors qu'eux-mêmes étaient musulmans. Ils répondirent : « Il l'a imposé à nos pères; il était plus fort qu'eux; il nous a interdit de porter des armes défensives, de prendre un sabre, de monter des chevaux sellés, mais (nous permettant) seulement de monter sur leur dos (à poil); il nous a imposé l'obligation de lui donner chaque année une jeune fille, ce que nous faisons par crainte qu'il ne nous tue et qu'il ne ruine nos mosquées. Quand il a envoyé celui qui doit recevoir la jeune fille et l'argent, nous la faisons sortir sur un brancard, nous la lavons, nous l'enveloppons d'une pièce d'étoffe et nous faisons sur elle la prière en la considérant comme morte; puis nous la remettons à l'envoyé; nos pères et nos ancêtres ont agi ainsi; mais à présent, Dieu très-haut a amené chez nous des Musulmans; vous avez mis en fuite notre maître, vous avez ex-

1. Ce passage de la chronique est cité d'une façon inexacte par D'Abbadie (*Géographie de l'Éthiopie*, p. 67) : « *Sans y entrer, Grañ dit :* « *Quittons ce pays et allons à Hadya* ». Ce n'est pas Grâñ, ce sont les soldats qui refusent de rester sur la rive du lac, sans doute à la suite d'un échec et au danger qu'on avait d'être coupé. Par suite d'une méprise ridicule, M. D'Abbadie continue sa citation par l'énumération de villes et de pays du Soudan occidental, comme Tonbouktou (*Tinbukt*), Sasadi (*Sansandig*), Tichit (*Tixit*), le Touat! (*Tawat*), citation qu'il place dans la bouche de Grâñ!

terminé ses troupes ; nous ferons la guerre avec vous dans la voie de Dieu [f° 82]. Après cela ils ne nous tourmenteront plus, traités comme ils l'ont été par vous qui avez affaibli leur puissance. » L'imâm leur dit : « Ne craignez pas et joignez vos efforts aux miens. » « Volontiers », répondirent-ils. Il demeura cinq jours dans leur pays, puis il partit, ayant avec lui le chef du Ḥadyâ ; il entra dans le territoire d'Aïfars où il campa. Puis il envoya Aḥmed Goïta dans le canton de Charkhah avec le frère du chef du Ḥadyâ et lui dit : « Demeure à Charkhah jusqu'à ce que le Garâd Ṣiddïq vienne te retrouver, car il en est le chef. » Aḥmed Goïtâ partit avec 50 cavaliers ; les habitants l'accueillirent, et tous les polythéistes qui étaient là embrassèrent l'islâm. Il envoya de même Goïta Allah Madjen avec 20 cavaliers[1] vers l'émir Ḥosaïn et 'Addolé dans la terre de Djedârah pour leur apprendre l'arrivée du chef du Ḥadyâ et de ses compagnons près de l'imâm. [F°82]

Allah Madjen ben Aḥmed se mit en route et entra dans le territoire de Gânbourah. Tandis qu'il se rendait près de l'émir Ḥosaïn et de 'Addolé, le patrice 'Addalou arriva près des deux patrices Amḥâ et Fan'il qui se trouvaient dans le Gâtour et leur dit : « Quelles nouvelles des Musulmans ? Où sont-ils parvenus ? Comment demeurez-vous ici sans utilité ? » Ils répondirent : « Pour ce qui est des Musulmans, ils sont à Djedârah où campent l'émir Ḥosaïn et 'Addolé. Quant à l'émir Abou Bekr Qaṭin, il est parti vers Djiraourâri ; l'imâm n'est pas encore venu, mais on raconte qu'il est dans le pays de Ḥadyâ. » Le patrice 'Addalou reprit : « Si cette nouvelle est exacte, partons d'ici pendant la nuit, entrons par la porte de Sari et précipitons-nous de bon matin sur l'émir Ḥosaïn. Quand l'imâm sera venu et qu'ils auront fait leur jonction, nous ne trouverons plus de moyen de les attaquer ; marchons maintenant contre eux pendant qu'ils sont dispersés et combattons-les, cela vaudra mieux pour nous que d'attendre

1. Nerazzini s'est trompé (p. 128) en faisant envoyer Goïta Allah Madjen par Ahmed Goïta (appelé à tort *Jutia* par A.-P.) et non par l'imâm.

qu'ils soient réunis. » Ils se mirent en route pendant la nuit et cheminèrent avec 300 cavaliers et 6.000 fantassins.

Pour Allah Madjen ben Aḥmed, il quitta Ganbourah et passa la nuit sur la route de la porte de Sari. Ses compagnons virent une armée considérable; en s'avançant, ils aperçurent Amḥâ à la droite, Fan'il à la gauche et le patrice 'Addalou au centre. A cette vue, ils allèrent trouver leur chef qui marchait en arrière et lui dirent : « L'armée ennemie est derrière nous et il n'y a pas moyen de résister à cette troupe; nous sommes 20 cavaliers. Retournons près de l'imâm et nous l'en informerons. » Allah Madjen leur répliqua : « Je n'ai quitté le pays des Musulmans que pour la guerre sainte et le martyre; l'imâm m'a donné son étendard, et je fuirais avec lui sans combattre! Si vous voulez fuir, fuyez; si vous voulez le paradis et les houris aux yeux noirs, suivez-moi : c'est moi qui pénétrerai le premier au milieu d'eux. » Puis il revêtit sa cuirasse et sa cotte de mailles, ceignit son épée et monta à cheval; le nom de sa monture était Lezâz[1]. Il s'avança vers les chrétiens en exhortant ses compagnons; c'était Zaḥarbouï 'Ali, Abou Bekr ben Arsâ, Khâled ben 'Adrouḥ d'entre les compagnons du Garâd Aḥmadouch[2] et Chodjarah des gens de Kouachëm[3]. Le reste des siens marchait

1. Nerazzini (p. 129) le nomme *Lasam*. On a pu remarquer que, plus d'une fois, l'historien prend soin de mentionner les chevaux des personnages célèbres; il est probable que l'importance accordée aux chevaux, par exemple pour la fixation du nom pendant la période de la vie (pour les sujets, jusqu'à la naissance d'un enfant mâle, et pour les chefs jusqu'à la mort), est antérieure à l'arrivée des Gallâs qui ont emprunté cette coutume au pays conquis par eux (cf. Beke, *An inquiry into M. Antoine d'Abbadie's Journey to Kaffa*, p. 42 : Massaja, *Lectiones grammaticales*, p. 246-247; Arn. d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 261, note; Soleillet, *Voyages en Éthiopie*, p. 117, note, p. 264; Paulitschke, *Ethnographie Nord-Ost Afrikas*, t. I, p. 192).

2. La traduction de A.-P. travestit Aḥmadouch en *Hamuxa* et Chodjarah des gens de Kouachëm en *Jaktabarho Ahlukum* (p. 313). Elle reconnaît du reste (note 1) que la véritable orthographe est douteuse. Tous ces noms sont supprimés par Nerazzini (p. 129).

3. Il s'agit ici d'un canton de l'Adal gouverné par un Garâd; l'un d'eux fut

avec Our'aï Nour[1]. Allah Madjen n'avait avec lui que cinq cavaliers, pas plus. Ils partirent, ne rencontrant à droite et à gauche que des ennemis marchant à leur rencontre. Quand ils aperçurent les polythéistes, Allah Madjen dit trois fois à Zaḥarbouï 'Ali : « Je suis fils d'Aḥmed[2] ; voilà ce que je voulais » ; puis il frappa avec son fouet sa jument qui fit un bond de vingt coudées; il pénétra au milieu des ennemis, rompit leur ensemble, dispersa leur masse et poussa jusqu'à l'endroit où était 'Addalou. Le patrice, qui se trouvait au centre, se présenta à lui après qu'Allah Madjen eut tué six Chrétiens. Ils se portèrent tous deux des coups de lance, mais le Musulman prévint l'infidèle et le frappa à la poitrine. Le patrice avait une forte armure; la pointe de la lance s'embarrassa dans sa cotte de mailles ; Allah Madjen voulut la retirer, mais l'arme se cassa. Alors il tira son sabre du fourreau, revint sur ses pas, laissa son adversaire, pénétra dans le centre de l'armée, tuant les guerriers et cherchant 'Addalou. Des fantassins armés de boucliers s'avancèrent contre lui par derrière et lancèrent des javelines contre sa monture : l'une l'atteignit au ventre et sortit par l'autre côté; elle tomba ainsi qu'Allah Madjen : celui-ci voulut se relever le sabre à la main, mais le patrice 'Addalou fondit sur lui et lui porta un coup de lance. Il mourut martyr, que Dieu très-haut lui fasse miséricorde. Quant à ses quatre compagnons, ils chargèrent avec lui. Khâled ben Adrouḥ en vint aux mains avec le patrice Fan'il; ils se battirent à l'épée, si bien que l'armée était émerveillée de leur combat. Puis les polythéistes se réunirent contre lui et le tuèrent, que Dieu lui fasse miséricorde :

pris dans une campagne de Baëda-Mâryâm (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 166).

1. Ce passage n'a pas été compris par la traduction de A.-P. : *et d'autres compagnons et... Awr'ay Nur* » (p. 313).

2. Comme on l'a vu plus haut, Allah Madjen était fils d'un Musulman nommé Aḥmed. L'explication donnée dans la version de A.-P. (p. 313, note 2) est donc inexacte : « *C'est-à-dire de l'iman* (sic) *Ahmed, nom donné à Grâñ par les Somali* ».

il en fut de même d'Abou Bekr ben Arsâ. Pour Zaḥarbouï 'Ali, ils tranchèrent les jarrets de sa monture, criblèrent le cavalier de blessures et l'abandonnèrent, croyant qu'il était mort, mais il guérit et assista à la conquête de Djinah. Il en fut de même de Chodjarah que les Chrétiens criblèrent de blessures et qu'ils laissèrent pour mort; il guérit et assista à la conquête du Tigré[1]. Quant à Our'aï Nour et à ses compagnons, lorsque Allah Madjen pénétra dans les rangs chrétiens, ils s'enfuirent sans combattre. Les ennemis les poursuivirent, leur tuèrent quatre cavaliers et plus de 60 fantassins : ils prirent les armes et les chevaux des Musulmans qu'ils trouvèrent et revinrent à Gâtour. L'émir Ḥosaïn et le vizir 'Addolé, ayant appris cette nouvelle, envoyèrent de nombreux cavaliers sur le champ de bataille; ils enterrèrent Allah Madjen et revinrent près de l'émir Ḥosaïn.

Quand l'imâm campa à Aïfars, il appris que les polythéistes s'étaient réunis; il partit de là, laissant en arrière dans le camp le vizir Nour; lui-même se mit en route avec son armée et s'arrêta au milieu de l'après-midi dans le territoire de Ṣadqah. On prit quelques laboureurs du pays et il leur demanda : « Avez-vous quelques renseignements sur les Chrétiens? » — « Oui, répondirent-ils; les patrices qui étaient à Gâtour sont partis la porte de Sari, marchant contre un de tes émirs, soit l'émir Abou Bekr, soit l'émir Ḥosaïn. Ils ont rencontré les soldats que tu envoyais avec Allah Madjen et ses compagnons à la porte de Sari : un combat s'est livré entre eux; les Chrétiens ont tué Allah Madjen et les siens et sont revenus dans leur résidence de Gâtour. » L'imâm ressentit une violent chagrin de la mort d'Allah Madjen; le lendemain, il partit de Ṣadqah pour le territoire de Dâneq et y passa la nuit. Les polythéistes apprirent qu'Aḥmed était à Dâneq; ils s'enfuirent, informés par les gens du pays qui leur dirent : « L'imâm en personne marche contre vous, ne croyez

1. A propos de ce pays, la traduction de A.-P. renouvelle en note (p. 314) l'erreur déjà commise en prétendant que Grâñ ne conquit pas le Tigré.

pas que ce soient ses émirs [f° 83] que vous connaissez; non, c'est l'imâm avec son armée. » A cette nouvelle ils furent pénétrés de crainte et d'effroi; ils partirent de Gâtour pour un autre pays. [F°83]

L'imâm quitta Dâneq et on s'approcha de Gâtour, mais quand on voulut y entrer, on trouva un chemin et une montagne impraticables aux chevaux. Les Musulmans mirent pied à terre et défirent les selles de leurs montures. Sur ces entrefaites, ils apprirent la nouvelle que les polythéistes étaient dans le pays de Gâtour. Quand l'imâm se fut établi au dessus de cette contrée, tous les habitants embrassèrent l'islâm ainsi que ceux de Djân-Djaï[1]; ils étaient très nombreux. 'Othmân, fils de Takhla, se convertit; son père avait été musulman, puis avait apostasié au temps du sulṭân Moḥammed; son frère Khâled ben Takhla fit de même, et avec eux une foule considérable de cavaliers et de fantassins[2]. L'imâm et son armée partirent pour 'Andourah et l'église de Ouasan-Sagad qu'ils avaient brûlée précédemment comme nous l'avons mentionné. Il donna au Garâd Chihâb le gouvernement du pays de Gâtour, et après la conquête, à l'émir 'Omar, celui du territoire d'Astargâtour. Il manda le Garâd Djouchou, père de Bechârah, et lui dit : « Descends vers le Daouâro, je t'en donne le gouvernement. » Il envoya le Garâd Ṣiddiq à Charkhah comme gouverneur : celui-ci se mit en route. En un seul jour, il répartit ainsi ses émirs dans divers pays : il en envoya cinquante, chacun à la tête d'une province. Lui-même demeura à 'Andourah; puis le Garâd Ṣiddiq partit pour Charkhah dont les habitants l'acueillirent et se soumirent à son autorité. Le chef du Ḥadyâ donna à l'imâm sa fille appelée Mourias[3], elle resta trois mois avec lui, puis mourut.

1. A.-P. *Dhat Jut* (p. 315). Ce nom manque dans Nerazzini.

2. Tout ce passage manque dans Nerazzini (p. 130).

3. Le nom de la fille du chef du Hadyâ manque dans les manuscrits A et C, et dans ceux qui ont servi à la traduction de A.-P. Seul, Nerazzini la nomme *Murias* ?). La traduction de A.-P. présente encore ici un contre-sens :

ʿAbd en-Naṣer s'établit dans le pays de Ganz dont les habitants lui obéirent. Le chef du Ḥadyâ dit à l'imâm : « Puisque tu as ordonné à ʿAbd en-Naṣer de demeurer dans le pays de Ganz, dont mon territoire est voisin, fais-le venir près de toi, mon seigneur, et établis une alliance entre lui et moi. Quand nous serons unis, personne ne pourra rien contre nous. » Aḥmed envoya un messager à ʿAbd en-Nâṣer pour le faire venir. L'envoyé arriva quand le gouverneur était dans le Ganz; à cette nouvelle, il se prépara à partir. Il rassembla pour l'imâm des présents consistant en beaux mulets et en cadeaux du Ganz, ainsi qu'une quantité considérable de bœufs dont l'espèce est pareille à celle des buffles. Il trouva Aḥmed à ʿAndourah, à douze jours de marche, fut bien accueilli et offrit ses présents. L'imâm le questionna sur ce qui se passait dans le Ganz et dans le pays de Bâtër-Amorâ[1]. Il lui donna tous les détails dont l'imâm fut étonné : « Pourquoi as-tu pénétré dans ces pays, dit-il, et as-tu gravi la montagne de Kambât? » Il répondit : « Lorsque je suis entré dans le Ganz, j'ai entendu parler des trésors du roi Ouanâg-Sagad; lorsque le roi d'Abyssinie est venu dans ce pays, il a laissé derrière lui ses richesses en se dirigeant vers Bèt-Amḥarâ; j'ai marché contre les Chrétiens, je les ai combattus sur la montagne, j'ai pris les trésors et les voici; je te les ai apportés. » Il les présenta et les remit à l'imâm : c'étaient des richesses et des merveilles comme des images et des vases d'or; il y avait aussi une quantité considérable de brocart et de tapis de Roum. ʿAbd en-Nâṣer demeura trois jours avec l'imâm qui établit une alliance entre lui et le chef du

« *L'Imam* donna au *gouverneur de Hadiya* une fille *en mariage* » (p. 316). C'est le contraire de ce que dit le texte.

1. Cet endroit que A.-P. appelle *Batrara* était limitrophe du Ouâdj ; nous le trouvons mentionné dans un chant en l'honneur de ʿAmda-Syon I (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, IX, v. 2, p. 63). L'armée éthiopienne y fut vaincue au temps de Galâoudéouos par les Daoué, branche des Gallas Borân, sous le cinquième Louba, appele Mesale (cf. Schleicher, *Geschichte der Galla*, p. 12, 13, 18 et 11, note 1 où Jân-Amorâ est donné comme synonyme de Bâtër-Amorâ et semble même pris pour un nom d'homme).

Ḥadyâ dont il lui fit épouser la sœur. Ensuite Aḥmed lui dit : « Pars pour le pays de Djinah, ne t'occupe que de lui seul, car tu as une armée considérable; j'irai te rejoindre dans deux jours. » 'Abd en-Nâṣer, ayant avec lui son beau-frère, partit pour Djinah et s'y établit.

L'imâm quitta 'Andourah et arriva au campement, c'est-à-dire au marché du pays de Djinah; il reçut alors des messagers de la part de deux patrices qui étaient dans le Bâli; ils lui dirent : « Les deux patrices Simou, fils de Ouanâg-Jân, combattant pour la foi, et le patrice Ṣabbarou, du Bali, nous ont envoyés vers vous avec ces paroles : « Nous ne sommes pas avec les gens du Bâli, « mais avec toi; envoie-nous une armée; c'est nous qui les pre- « miers combattrons de ton côté. » Simou, fils de Ouanâg-Jân, le combattant pour la foi, ajouta : « Je traiterai les gens du Bâli « comme mon père les a traités du temps du sulṭân Moḥammed et « plus mal encore[1]. » L'imâm se réjouit, interrogea les messagers et s'enquit auprès d'eux de tout ce qui s'était passé. Dans sa joie, il envoya aux patrices un émissaire pour leur dire : « Ne craignez pas et ne vous affligez pas; toi, patrice Simou, demeure dans le pays jusqu'à ce que mes compagnons aillent te rejoindre. Pour ton ami et compagnon, le patrice Ṣabbarou, qu'il vienne près de moi. » Les messagers partirent après qu'il leur eut fait présent de vêtements. Ils informèrent leurs maîtres de tout ce que l'imâm leur avait dit.

Aḥmed écrivit ensuite à l'émir Ḥosaïn, gouverneur du Daouâro, et à 'Addolé pour leur dire : « Les deux patrices du Bâli, Simou et Ṣabbarou, et les gens du Bâli m'ont adressé un messager pour me dire : Nous sommes avec toi, non avec notre peuple : envoie-nous ton armée, nous combattrons avec elle et nous viendrons à bout de te rendre maître de notre pays. A présent, venez me re-

1. Voir plus haut, p. 165-166. A.-P. lit continuellement *Simon* pour Simou N. *Semo*.

joindre, si vous avez fini votre tâche dans le Daouâro; sinon que le vizir ʿAddolé vienne me retrouver. » Il donna la lettre à Ourʿaï Abou Bekr et lui dit : « Pars les rejoindre. » Il se mit en route, rejoignit l'émir Hosaïn et le vizir ʿ Addolé et leur remit la lettre.

Quand ils en eurent pris connaissance, l'émir Ḥosaïn dit à Ourʿaï Abou Bekr : « L'affaire du Daouâro est terminée; tous les habitants se sont faits musulmans. Mais l'émir Abou Bekr est dans le pays de Djirâourâri; il a rassemblé la masse des gens du Daouâro qui sont devenus croyants et sont entrés dans la religion de l'islâm; ils sont des milliers avec un grand nombre de patrices, de cavaliers et de fantassins; je ne puis partir jusqu'à ce qu'il soit revenu avec eux. » Ourʿaï Abou Bekr dit au vizir ʿAddolé : « Tu partiras avec moi; l'émir Ḥosaïn restera ici jusqu'au retour de l'émir Abou Bekr. » Le vizir ʿAddolé se mit en route avec ses soldats et le messager pour aller retrouver l'imâm. Celui-ci était dans son campement de Djinah, lorsque le vizir se présenta avec la moitié de son armée; l'autre était avec l'émir Abou Bekr. Il était en présence de l'imâm et de ses compagnons lorsque arrivèrent ʿAbd en-Nâṣer et son beau-frère, tandis qu'Aḥmed causait avec ʿAddolé. Les deux chefs dirent à l'imâm : « Nous avons appris que les polythéistes ont ravagé les pays de Ḥadyâ et de
[F°84] Ganz; à présent que ferons-nous? [f° 84]. Tu sais ce que tu as à faire; nous avons reçu la nouvelle que ces contrées avaient été dévastées. » L'imâm leur dit : « Partez pour vos provinces avant qu'elles ne soient ravagées; toi, ʿAbd en-Nâṣer, reste dans le Ganz avec tes troupes et ton beau-frère demeurera dans son pays de Ḥadyâ. » Il récita sur eux la première sourate du Qorân et prit congé d'eux; ils partirent et allèrent à Charkhah.

Ensuite le patrice Ṣabbarou arriva près de l'imâm à Djinah et lui donna des nouvelles de 'Addalou, patrice du Bâli. Il ajouta : « Je suis venu vers vous à son insu. » Il embrassa l'islâm par l'intermédiaire de l'imâm et prononça la profession de foi orthodoxe en disant : « Je témoigne qu'il n'y a de Dieu que Dieu et que Mo-

ḥammed est le prophète de Dieu; sur lui soient le salut et la bénédiction de Dieu. » Puis l'imâm envoya le vizir 'Addolé dans le Bâli et lui dit : « Je te donne le gouvernement de ce pays. » Il partit avec ses soldats renommés, desquels 'Absamâ-Nour, le vizir 'Abbâs, neveu de l'imâm; le Garâd Aḥmed Goïtâ ; Our'aï Qaṭ 'Omar, le Garâd Aḥmadouch ben Maḥfouzh, le Farachaḥam Saṭout, le Farachaḥam 'Ali, mort depuis[1]; 'Our'aï Aḥmed ben Herdjâï Moḥammed, Ḥâmed ben Souḥah. Ils se mirent en route et arrivèrent à un endroit appelé Zenbâbtan.

L'imâm apprit ensuite que le chef du Bâli avait des forces et des troupes considérables. Il envoya dire au vizir 'Addolé : « Le gouverneur du Bâli est en force; je t'envoie comme renforts 'Abd en-Nâṣer, gouverneur du Ganz, son beau-frère, le chef du Hadyâ et le Garâd Ṣiddiq, gouverneur de Charkhah. » Il leur écrivit d'aller rejoindre le vizir et de le secourir contre les polythéistes. Le messager les trouva tous et ils se rassemblèrent à Zenbâbtan; leur guide était le patrice Ṣabbarou qui s'était converti : c'était un cavalier renommé. Ils partirent par la route du Hadyâ et traversèrent le fleuve Ouébi. Ils furent rejoints en cet endroit par le patrice Simou, fils de Ouanâg-Jân, le combattant pour la foi : c'était lui qui avait envoyé dire à l'imâm : « Je serai le premier à venir vers les tiens et je combattrai avec eux. » Il fit comme il avait dit, il embrassa l'islâm et le vizir 'Addolé l'interrogea : « En quel endroit est le patrice du Bâli 'Addalou? ou dans quel pays est-il? » Il lui répondit : « Il est dans le territoire de Zallah. » Ils se mirent en marche, les escadrons se suivant les uns les autres : en tête étaient les patrices Simou et Ṣabbarou. Ils arrivèrent près de Zallah et campèrent là.

Puis le patrice Simou alla trouver le vizir 'Addolé et lui dit :

1. Le mot arabe المرحوم, défunt (objet de la miséricorde de Dieu), a été lu par A.-P. « *Al Marjuk* (*Marhuh*) » (p. 320). Toute cette énumération manque dans Nerazzini.

« Je vais envoyer dire à 'Addalou : Tu ne peux lutter contre les Musulmans : tu as entendu parler de leurs combats, ils sont maîtres de nombreuses provinces et ont assuré la sécurité à leurs habitants pour prix de leur obéissance; une partie des gens de l'Abyssinie s'est faite musulmane; le roi et son armée ont été mis en fuite. A présent, si tu veux te convertir, embrasse l'islâm; si tu refuses et si tu veux conserver ta religion, paie la capitation et fournis des provisions et des chevaux; si tu repousses ces deux propositions, alors prépare-toi au combat. » — « Agis ainsi », dit le vizir et Simou envoya un de ses pages auprès du patrice pour lui répéter ces paroles. 'Addalou dit au messager : « Tu me rapportes dans ton discours des choses que je crois fausses. Quant à ce que tu me dis que je ne puis lutter contre les Musulmans, combien sont-ils à présent? » L'envoyé répondit : « Le nombre des Musulmans d'origine en qui on a confiance est de 500 cavaliers; mais celui des convertis parmi les gens des 'Idjdjou, du Daouâro et du Ouâdj, est immense. » Le patrice reprit : « Dis à ton maître Simou : Ce que tu me mentionnes du nombre des Musulmans est peu de chose à mes yeux; pour la capitation, je ne la paierai pas; quant à me faire musulman, cela ne sera pas; je mourrai plutôt en combattant pour mon pays. » L'envoyé vient informer Simou de la réponse d''Addalou; il le fit entrer chez le vizir qu'il mit au courant. Ils passèrent la nuit à cet endroit.

Le lendemain, après avoir fait la prière, les Musulmans se préparèrent au combat, arborèrent leurs drapeaux et se mirent en marche. Quant au patrice du Bâli, il rassembla ses troupes et fit proclamer par un crieur public : « Faites sortir du pays vos femmes et vos enfants, et marchez avec eux au combat contre les Musulmans. » Les patrices se réunirent et lui dirent : « Pourquoi nous ordonnes-tu de faire sortir nos femmes et nos enfants pour combattre? Nous les ferons monter dans les montagnes et nous combattrons en ta présence. » Il leur répondit : « Cela ne peut être; emmenez avec vous vos femmes et

vos enfants; j'emmènerai les miens; chacun de vous placera sa famille derrière lui et combattra devant elle; s'il veut fuir, il verra ses femmes derrière lui et il ne pourra le faire. Mais si vous laissez vos femmes et vos enfants dans un endroit et que vous preniez la fuite, elle ne vous servira pas, et vous n'aurez pas d'autre moyen de salut. A présent, vous voulez autre chose[1], mais cela ne sera pas. Mourez pour votre pays, pour vos femmes et vos enfants. » Après avoir entendu ces paroles et ces exhortations, ils emmenèrent leurs familles et se préparèrent à combattre contre les Musulmans. De même les nôtres marchèrent contre eux.

Quand les deux armées furent en présence aux environs de Zallah, chacun se tint immobile à sa place; les soldats furent rangés à droite, à gauche et au centre. Le vizir 'Addolé se tint au centre avec ses compagnons pareils à des lions redoutables, parmi eux étaient Our'aï Aḥmed din, Aḥmed Goïtâ, le Farachaḥam 'Ali, le Farachaḥam Saṭout, fils de Daouârou. A gauche étaient 'Abd en-Naṣer, gouverneur du Ganz, et ses compagnons; à droite, le Garâd 'Abbâs, neveu de l'imâm, Baḥar-Nagâch[2] et le Garâd 'Othmân. A l'avant-garde se tenaient 'Absamâ-Nour, Ṣabr ed-din; un chevalier illustre parmi les héros, l'émir Abou Bekr ben Yemâdj Aḥmed qui avait tué Eslâmo à la bataille de Zari et d'autres semblables. Les Musulmans s'exhortèrent les uns les autres; chacun mentionnait à son compagnon les mérites de la guerre sainte et les jouissances que Dieu réserve dans le paradis aux combattants pour la foi. Alors les nôtres prirent en dégoût la vie de ce monde et aspirèrent à aller retrouver leur Seigneur, qu'il soit loué et exalté. Tous furent persuadés d'obtenir un des deux résultats favorables.

1. La traduction de A.-P. est le contraire du texte : « *Vous le voulez maintenant* » (p. 322).
2. Ce mot bien connue a été pris pour un nom propre par A.-P. : « *Bahr Maj Jach* (p. 323). Tous les détails qui précèdent manquent dans Nerazzini.

Quand les Musulmans s'avancèrent, le patrice 'Addalou, seigneur du Bâli, rangea les hommes armés de boucliers devant la cavalerie; lui-même monta à cheval et se tint au centre comme une tour de fer; il manda ses femmes et ses enfants, les plaça derrière lui et leur dit: « Prenez vos parures et revêtez-les; c'est aujourd'hui une journée célèbre dont on entendra parler jusqu'au [F°85] jour de la résurrection [f° 85]. Les femmes du patrice obéirent à son ordre. Quand les autres virent ce qu'avait fait leur chef, ils l'imitèrent tous et placèrent leurs femmes en arrière comme il le leur avait d'abord ordonné. Puis les Musulmans marchèrent contre eux avec calme et gravité, espérant ce que Dieu a promis dans son *Livre* clair, — or c'est le plus sincère de ceux qui parlent — : *Ne prenez pas pour des morts ceux qui ont été tués dans la voie de Dieu; ils sont auprès de leur Seigneur qui pourvoit à leurs besoins, joyeux*, etc.[1]. Un des Musulmans, nommé Adech, chargea le premier : les autres se précipitèrent à sa suite avec des cœurs musulmans et un esprit mahométan. Les Chrétiens chargèrent aussi; le combat devint acharné et la lutte vive; les héros s'attaquèrent aux héros. Le patrice 'Addalou s'élança au milieu des Musulmans; la bataille fut plus terrible que jamais; les deux armées se mêlèrent; les nôtres proclamèrent à haute voix l'unité et la grandeur de Dieu ainsi que la bénédiction sur l'Avertisseur par excellence. Le Farachaḥam 'Ali chargea contre le patrice du Bâli, le jeta hors de la selle et le renversa à terre; tous deux tombèrent, mais le Musulman tira un poignard qu'il avait lui et trancha la tête de son ennemi, dont Dieu précipita l'âme en enfer, et *quel triste séjour*[2]!

Lorsque les Chrétiens virent leur chef abattu, ils tournèrent le dos, poursuivis par les Musulmans qui en tuèrent et firent des prisonniers. Combien admirables furent les femmes musulmanes

1. *Qorân*, sour. III, v. 163-164.
2. *Qorân*, sour. XIV, v. 34.

ı la bataille de Bâli! Quand leurs maris chargèrent les poly-héistes, elles se précipitèrent à leur suite, sur leurs mulets, et ıprès que les ennemis furent mis en déroute, chacune d'elles lisait : « J'ai pris quatre femmes chrétiennes! » d'autres : « cinq ›u six ou sept. » Ce jour-là des milliers de polythéistes et une 'oule innombrable de patrices furent tués; parmi eux le patrice Yĕsḥaq qui périt de la main d'Absamâ-Nour; Abib, le gouver-aeur de Gâtour : c'était un démon vaillant; il fut tué par le pa-.rice Simou, fils de Ouanâg-Jân, le combattant pour la foi; le ›atrice Limou, gouverneur de Charkhah, tomba sous les coups lu Garâd Aḥmadouch ben Maḥfouzh; Ghafâni[1] fut abattu par ın des nouveaux convertis; Zamankir, fils du patrice 'Adda-ou, gouverneur du Bâli, périt de la main de Tamâch-Aboun, ›age du sulṭân; le patrice Madjen fut tué par Ṣabbarou qui avait ›mbrassé l'islâm avec Simou. Le nombre des principaux patrices ıui périrent s'éleva à cent. Quant aux prisonniers, il y en eut ›eaucoup : l'Azâdj[2] Zokhirah, un des familiers du roi et un des

1. Il est appelé *Ogabi* dans la traduction de A.-P. Toute cette énumération :st supprimée dans Nerazzini.

2. De nom d'Azâdj ou Azâj, dérivé de la racine AZZ, signifiant « com-nander » désignait d'abord quatre des huit assesseurs (les autres étaient les *;ikaontes*) qui composaient le tribunal suprême : ces fonctions étaient héré-litaires, mais le titulaire devait être confirmé par le nĕgouch. Leur costume :tait celui du clergé : ils veillaient aussi à la perception des impôts et à l'ad-ninistration des biens impériaux, aussi les regarde-t-on parfois comme des ntendants. Cf. Isenberg, *Dictionary of the amharic language*, p. 132, col. 1;)'Abbadie, *Dictionnaire de la langue amariñña*, col. 556; Massaja, *Lectiones rammaticales*, p. 257; Arn. d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-:thiopie*, p. 121). Les annales éthiopiennes nous donnent les détails suivants ur les Azâdj de la cour de Zarĕa-Ya'qob : « Quand ils entraient dans l'appar-ement où se trouvait le roi et qu'ils lui parlaient, ils se mettaient à genoux t baisaient la terre avec crainte et respect, ainsi que chaque fois qu'ils en-endaient sa voix. Ils ne portaient pas la tunique blanche, mais le qalâmi, le uâfri et le choquĕté » (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 33). .e *Sĕrâta Mangĕst* cite comme Azâdj : le *Grâ Ouĕst Azâj* (l'Azâj de l'intérieur le gauche) le *Qâñ Ouĕst Azâj* (l'Azâj de l'intérieur de droite), le *Qâñ Dara-›otch Azâj*. Sous Zarĕa-Ya'qob, le Faṭagâr avait pour gouverneur un Azâj

chefs des patrices, Naqdyah le renégat; Giyorgis, le fils de Daragot[1], qui fut pris par le Farachaḥam Adel; Khâredj par Manṣour. Il y eut environ 200 patrices prisonniers. Des fantassins et des cavaliers tués dont on ignore les noms, il y en eut 3.000. La terre était couverte de cadavres; le sang coulait comme de l'eau courante. Dieu mit les Musulmans en possession des chevaux, des femmes, des enfants, des tentes et de tous les biens des Chrétiens. Louange à Dieu le puissant, qui donne la victoire et le nécessaire, le sage ! Les Musulmans ne perdirent que deux des leurs que Dieu avait marqués pour le martyre. L'un était Bâli-Nour et l'autre Ah Aouamih.

Le vizir ʿAddolé campa à Zallah, dans la tente du patrice ʿAddalou : il réunit les prisonniers, les femmes et les enfants des patrices et demanda s'il restait encore quelqu'un des patrices du Bâli. On lui dit : « Oui, il y a le patrice de Qâqmah, Aidabis; Badlou[2], patrice du Daouâro et cinq pareils. » — « Où sont-ils à présent? » Simou lui répondit : « Ils ne peuvent se diriger que vers le district de Qâqmah chez le patrice Aïdabis. » Quand il eut entendu ces paroles, ʿAddolé réunit quarante cavaliers musulmans et dit au patrice Simou : « Pars avec cette troupe et poursuis les fugitifs partout où ils seront; car tu connais leur pays; c'est le tien. » — « Volontiers », répondit-il. Puis il se mit en route avec ses soldats pour le pays de Qâqmah. Il trouva les patrices cachés dans les forêts et employa la ruse pour se saisir d'eux; il en tua un qui se nommait Dël-Sabbar, du Daouâro, frère de Fanʿil le maudit qui n'a pas encore embrassé l'islâm jusqu'à ce jour, ni n'est tombé au pouvoir des Musulmans, bien que fréquemment il ait livré des combats. Quant à son frère, Simou le tua. Il prit les chevaux des autres patrices — il y avait environ cinquante ca-

Perruchon, *Les Chroniques de Zarʿa-Yaʿeqob*, p. 15; Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 12).

1. A.-P. « *Naqal bah* » (p. 325). Toute cette liste marque dans Nerazzini.

2. Il est appelé « *Beder* » dans la traduction de A.-P. (p. 325).

valiers — revint victorieux vers le vizir 'Addolé qui était dans le pays de Zallah et lui remit les chevaux et les prisonniers.

Le patrice Ḥadjah passa le Ouébi et se dirigea vers la route du Daouâro. Là se trouvait le Garâd Djouchou, père de Bechârah, à qui l'imâm en avait donné le commandement. Quand 'Addolé était parti pour le Bâli, l'imâm avait dit au Garâd Djouchou : « Va par la route d'en bas vers le Bâli, et occupe la porte de Dârah; quiconque sortira du Bâli, qu'il ne t'échappe pas. » Tandis qu'il était en route pour Darâh, arriva le patrice qui s'avançait en suivant le chemin du Bâli, après avoir passé le Ouébi. Il fut aperçu par les gardes que Djouchou avait établis sur un endroit élevé pour surveiller la route de loin; ils en informèrent le Garâd et dirent : « Nous avons aperçu une troupe descendant des montagnes du côté du Ouébi. » Il leur demanda : « Est-elle nombreuse ou non ? » Ils répondirent : « Nous ne le savons pas maintenant, mais quand elle sera près de nous, nous connaîtrons sa force avec certitude et nous viendrons te l'apprendre. » — « Partez sur-le-champ à votre poste, dit Djouchou, et vous verrez exactement ce que c'est. »

Ils se mirent en route et revinrent aussitôt en disant : « Elle est près de nous; occupe un point avec tes soldats, car nous l'avons vue descendre non loin de nous. » Le Garâd disposa ses hommes dans un passage étroit et s'y établit. Les polythéistes ignoraient qu'il occupait ce point qui était la porte, et il n'y avait pas d'autre entrée. Quand ils arrivèrent, ils l'y virent avec ses soldats, mais il n'y eut pas pour eux possibilité de combattre, à cause de l'étroitesse du chemin. Djouchou fondit sur eux avec les siens; les Chrétiens crièrent : « Merci! merci! », mais il n'écouta pas leurs paroles et dit : « Jetez vos armes. » Ils lancèrent leurs armes à terre. Il les fit prisonniers; il y avait cinq patrices et soixante cavaliers, et avec eux le fils du patrice 'Addalou qui avait été tué. Djouchou prit leurs chevaux, leurs armes et leur équipement, puis il ordonna de leur trancher la tête. On les tua tous, excepté un patrice du nom de Fâres. Quand on voulut le lier, un Musulman s'avança vers lui,

mais il avait un poignard, et quand l'autre voulut le saisir, le [F°86] Chrétien prit son poignard dans sa main et le lui planta [f° 86] dans la gorge : le Musulman tomba mort; que Dieu très-haut lui fasse miséricorde. Le patrice s'enfuit, pendant que les nôtres étaient occupés à massacrer les prisonniers. Quand ils eurent fini, ils virent cet homme mort ainsi que son page. Le nom de celui que le polythéiste avait tué était Alḥamaï Solṭân[1]; il était joueur de flûte dans le pays de Sa'ad ed-din ; l'imâm l'aimait ; c'était un brave champion ; il avait abandonné sa flûte et était devenu un des cavaliers : on l'enterra.

Le Garâd Djouchou coupa la tête du patrice Ḥadjah et l'envoya à l'imâm qui était à Djinah. Aḥmed était irrité contre ce patrice, car il lui avait fait dire par un envoyé : « Je veux embrasser l'islâm. » L'imâm lui envoya un messager qu'il fit tuer à son arrivée et il partit pour le Bâli. C'est pourquoi Djouchou lui coupa la tête à lui seul pour réjouir Aḥmed. Quand le messager arriva près de lui avec la tête du patrice, l'imâm célébra la grandeur et la gloire de Dieu. Il n'avait nulle connaissance des exploits du vizir 'Addolé au combat du Bâli et de la victoire remportée sur les polythéistes. En voyant cette tête, il dit au messager : « Où avez-vous atteint cet homme? » L'autre répondit : « N'avez-vous pas reçu un envoyé de la part du vizir, ni de nouvelle de ce qu'il a fait? » — « Qu'a-t-il fait? » Alors le messager lui apprit la mort du patrice 'Addalou, sa déroute, celle de son armée et l'arrivée du patrice à qui le Garâd Djouchou coupa la tête. A cette nouvelle, Aḥmed fit une prière de deux génuflexions pour remercier Dieu et donna au messager et à ses compagnons un vêtement d'honneur et deux bracelets d'or. Puis il sortit et s'assit joyeusement dans la campagne; il ordonna de frapper les timbales, les tambours et la timbale d'Abyssinie[2]; les soldats musulmans se ras-

1. La traduction de A.-P. le nomme « *El Jemi Sultan* » (p. 328) ; celle de Nerazzini : *Ali Air i Sultan* (p. 136).

2. La traduction de A.-P. rend ainsi cette phrase (p. 328) ; « *Il ordonna de faire*

semblèrent près de lui et lui dirent : « Quelle nouvelle y a-t-il ? » Alors il fit mettre devant eux sur un pieu la tête du patrice et leur apprit la victoire; ils ressentirent une grande joie.

Quant au vizir ʿAddolé, après qu'il se fut rendu maître du pays de Bâli, il écrivit une lettre pour annoncer la mort du patrice dans ce pays et l'envoya par un homme appelé Ibrahim. Celui-ci se présenta à Djinah, deux jours après l'arrivée du messager du Garâd Djouchou; il entra chez l'imâm, lui remit la lettre et lui baisa la main. Aḥmed lui demanda : « Qu'est-ce qui t'a retardé en route? Nous avons appris cette nouvelle deux jours avant que tu n'arrives. » Il répondit : « Une crue du fleuve Ouébi. » L'imâm lut la lettre et prit connaissance du contenu où il était dit : « Que ferons-nous des prisonniers, des femmes, des enfants et des chevaux des patrices ? » Il lui écrivit cette réponse : « Après la mention du nom de Dieu, quant aux patrices, à leurs femmes, à leurs enfants et aux chevaux que vous avez pris, retire le cinquième et répartis le reste entre les combattants pour la foi. Pour la femme du patrice ʿAddalou, prends-la pour concubine; pour les patrices prisonniers, ceux qui embrasseront l'islâm demeureront avec toi : quiconque refusera, tue-le. Pour Naqdyah[1], le renégat, fais-le étrangler près de la porte de la ville de Zallah. Quant à Khâredj, à Azâdj Zokhirah le manchot, à Giyorgis, le fils de Dâragot (Daḥar-Goïtâ), envoie-les moi ainsi que quatre chevaux. Pour ʿAbd en-Nâṣer, le roi du Ḥadyâ et le Garâd Ṣiddiq, gouverneur de Charkhah, donne-leur leur part des chevaux qu'ils ont pris et des femmes des patrices, et renvoie-les dans leur pays. Envoie à Simou une épée dont la poignée sera recouverte de vingt onces d'or rouge pour avoir agi comme il l'a fait envers les Musulmans et n'avoir pas trahi. »

jouer toutes sortes d'instruments et d'exécuter de beaux airs de musique » (!).

1. A.-P. « *Fafdieh* » (p. 329) quoique plus bas (p. 338) on trouve « Naqdieh ». Djouchou (p. 328) est défiguré en « *Juchuch* ».

Le messager revint trouver le vizir ʿAddolé qui était dans le Bâli et lui remit la lettre. Après qu'il en eut pris connaissance, il fit venir Naqdyah et le fit étrangler, comme l'avait ordonné l'imâm, à la porte de Zallah. Il mit à part le cinquième du butin, répartit les chevaux et les femmes des patrices entre les soldats musulmans et prit pour concubine la veuve d'ʿAddalou. Il envoya les prisonniers qu'Aḥmed lui avait désignés avec les chevaux demandés, sous la conduite de son serviteur : celui-ci rejoignit l'imâm à Djorâdji dans le Daouâro, où il s'était établi jusqu'à la fin de l'automne et de la saison des pluies. Le serviteur présenta les chevaux, les prisonniers, les mulets, l'or, le trésor du patrice Ouasan-Sagad qui était dans le Bâli et qu'il avait pris. Il l'offrit à l'imâm ainsi que la soie, le brocart et les richesses qu'il avait trouvés. Aḥmed ordonna de trancher la tête aux prisonniers. Quant à Khâredj le renégat, les Musulmans intercédèrent pour lui et lui dirent : « Tout enfant, il a été élevé dans ta maison ; il s'est repenti ; pardonne-lui l'infidélité qu'il a commise. » L'imâm lui pardonna et le joignit aux autres soldats.

Tous les habitants du Bâli, grands et petits, embrassèrent l'islâm par les soins du vizir ʿAddolé, que Dieu lui fasse miséricorde. ʿAbd en-Nâṣer, le chef du Ḥadyâ et le Garâd Ṣiddiq, gouverneur de Charkhah, s'en retournèrent dans les pays dont l'imâm leur avait donné le gouvernement.

Le combat du Bâli eut lieu un vendredi de dzou-'lḥidjdjah, le jour du grand pèlerinage, le dernier des mois de l'année 938[1] de l'hégire du Prophète, sur qui soit la meilleure des bénédictions et des salutations.

Lorsque l'imâm se fut établi fermement dans le Daouâro, il envoya le vizir Modjâhid dans le pays de Ouâdj. Il envoya aussi le Farachaḥam Din dans le pays d'El-Mâyâ qu'il avait conquis : le reste des habitants s'y trouvait ; il se mit en route avec

1. Juillet-août 1532.

ses soldats, entra dans le pays où les gens le reçurent et s'y établit. Le vizir Modjâhid pénétra dans la terre de Ouâdj: la moitié des habitants l'accueillit; l'autre moitié était avec les patrices du Ouâdj dont le chef était Eslâm-Daḥar, gendre du roi Eskëndër, comme nous l'avons dit. Ils s'étaient retranchés dans la montagne au nombre de trente patrices. Le vizir Modjâhid alla les combattre. Quand le patrice vit les Musulmans s'avancer vers lui, il cria aux siens : « A présent, laissons nos chevaux, mettons pied à terre et combattons les Musulmans à pied: cet endroit n'est pas favorable à la cavalerie; voici les ennemis qui s'avancent vers nous. » Il saisit son sabre et son bouclier, tous les patrices et leurs soldats firent de même et laissèrent leurs chevaux dans la montagne. Alors le vizir Modjâhid s'élança avec les fantassins [fo 87] en avant des chevaux et courut vers la montagne : les fantassins musulmans combattirent contre les fantassins infidèles; tous étaient à pied; la cavalerie musulmane arriva derrière l'infanterie, mais ne trouva pas de route pour gravir la montagne, car les infidèles l'en empêchaient. Alors un des cavaliers musulmans nommé Our'aï Aboun Alqâoudah partit avec quatre cavaliers; sans être vu, il se glissa sur le flanc de la montagne et trouva un chemin qui y conduisait. Quand il le vit, il monta avec quatre de ses compagnons et les Chrétiens ne s'en aperçurent que lorsque les nôtres poussèrent des cris au dessus d'eux. En les entendant, les infidèles prirent la fuite poursuivis par les Musulmans. Les compagnons du vizir qui étaient en bas de la montagne en tuèrent : ils prirent le patrice Eslâm-Daḥar, puis le mirent à mort; ils tuèrent les patrices et les soldats chrétiens qui étaient avec lui; aucun d'eux n'échappa. Quant aux gens d'Eslâm-Daḥar, un seul patrice se sauva sur trente qu'ils étaient : les nôtres prirent tous leurs chevaux et égorgèrent leurs cavaliers. Pour les soldats armés de boucliers, les uns furent tués, les autres s'échappèrent. Pas un Musulman ne périt, Dieu donna la conquête du pays de Ouâdj, plaines et montagnes, et tous les habitants [Fo 87]

firent leur soumission. Le vizir fit annoncer à l'imâm le succès, la victoire, la conquête et la mort du patrice. Son envoyé trouva Aḥmed à Djorâdji et il loua Dieu très-haut.

Lorsque ʿAbd en-Nâṣer fut arrivé dans le pays de Ḥadyâ, il reçut la nouvelle que le roi d'Abyssinie avait envoyé un patrice du nom d'Aiker[1] avec des troupes et qu'il avait pénétré jusque dans le pays de Ganz. « Combien y a-t-il de temps qu'il est arrivé? » demanda ʿAbd en-Nâṣer. — « Un mois », lui dit-on. Alors il partit du Ḥadyâ pour le Ganz, marchant jour et nuit pendant cinq journées. Le sixième, à l'aurore, il fondit sur le patrice qui monta à cheval et s'enfuit seul. Le reste de ses soldats et de sa cavalerie fut pris comme dans la main par ʿAbd en-Nâṣer qui leur proposa d'embrasser l'islâm; tous se convertirent, leur foi fut sincère et ils assistèrent avec lui à tous les combats livrés en Abyssinie. Il demeura dans le Ganz, réduisit les habitants sous son obéissance et envoya annoncer à l'imâm la victoire remportée et la conquête du pays. Le messager rejoignit Aḥmed quand il était dans le Daouâro; il l'informa de ce qui s'était passé dans les combats; l'imâm rendit grâces à Dieu très-haut et le loua.

Aḥmed envoya ensuite dire à Yaʿqim qui était avec le vizir Modjâhid : « Pars avec tes soldats pour le pays de Ouarabba et combats les habitants jusqu'à ce que Dieu fasse la conquête de cette province par ta main. » La lettre arriva à Yaʿqim quand il était dans le Ouâdj. Lorsqu'il en eut pris connaissance, il fit sur-le-champ ses préparatifs de départ avec trente hommes et marcha vers le Ouarabba où il pénétra. Les habitants se rassemblèrent. Il y avait dans le voisinage des gens du Soudan, parmi lesquels étaient des Arabes, des marchands forains et des voyageurs; ils apportèrent des présents à Yaʿqim et lui firent bon accueil. Non loin d'eux vivait un patrice appelé Aklil; c'était un démon rebelle. Quelques infidèles allèrent le trouver et lui di-

1. Il est appelé « *Abḥékah* » par A.-P. (p. 332). N. : « *Aikar* »,

rent : « Nous te prenons pour chef; tu combattras avec nous pour la défense de notre pays. » En entendant leurs paroles, il se réjouit, car le roi ne lui avait pas donné auparavant de gouvernement; il habitait le pays de Ouarabba sans en avoir le commandement. Les habitants qui étaient polythéistes le mirent à leur tête pour combattre Yaʿqim et le séduisirent par leurs paroles. Il s'avança pour attaquer les Musulmans dont le chef ne savait rien de cela. Tandis que les nôtres étaient dans leurs tentes, la cavalerie des Chrétiens s'élança de loin sur eux; des cris s'élevèrent dans le camp : « L'armée ennemie nous a atteints ! » Ils s'élancèrent en toute hâte sur leurs chevaux qu'ils montèrent et équipèrent, coururent vers la tente de Yaʿqim, leur chef, qui monta à cheval, et se rangèrent en bataille devant elle. Les infidèles arrivèrent; les Musulmans chargèrent comme un seul homme; le combat s'engagea, et en moins d'une heure, les ennemis tournèrent le dos, poursuivis par les nôtres qui en tuèrent jusqu'à ce qu'ils les eurent épurés par la mort. Ce jour-là, mille fantassins chrétiens et plus périrent. Le patrice que les gens de Ouarabba avaient séduit s'enfuit seul. Yaʿqim envoya un messager à l'imâm pour lui annoncer la victoire et la conquête. Il lui disait dans sa lettre : « Tous les gens de Ouarabba m'ont dit : Établis sur nous la capitation. A présent que ferons-nous? Nous attendons ta réponse. » Quand le messager eut apporté la lettre à Aḥmed et quand celui-ci en eut pris connaissance, il lui dit : « Retourne vers Yaʿqim et dis-lui : « Accepte la capitation. » L'envoyé revint rapporter les paroles de l'imâm à son maître qui était alors dans le Ouarabba. Il ordonna aux habitants de payer annuellement la capitation suivante : quinze mille charges de froment, mille onces d'or et mille *kadoudjah* de miel et de graisse. Ils acceptèrent et Yaʿqim demeura dans le pays.

Quand le roi d'Abyssinie apprit la conquête du Ouarabba, il se trouvait dans l'Angot. Il fut très affligé et dit au patrice de cette province qui se nommait Râs-Banyât : « Va vers le Oua-

rabba et repousse les Musulmans, car si cette terre nous est enlevée, c'est la perte de notre puissance ainsi que de notre couronne; c'est le paradis de notre pays. » Le patrice partit avec son armée et arriva sur les confins de la province. Les habitants vinrent informer Ya'qim de l'approche des troupes polythéistes avec leur patrice. « Qu'en dites-vous? » leur demanda-t-il? Ils répondirent : « Nous vous aimons plus que les Chrétiens; nous n'avons de repos qu'avec vous : notre peuple est un peuple injuste qui s'empare de force de nos richesses, outre ce que nous lui donnons; nous combattrons avec vous, car nous les détestons encore plus que vous ne le faites; ne nous suspectez pas. » Sur ces entrefaites, arriva aux habitants un message du patrice leur disant
[F°88] [f° 88] : « Je suis venu à cause de vous pour chasser les Musulmans de votre pays : le roi m'a envoyé pour combattre pour vous. » Ils le couvrirent d'insultes et de malédictions. Le messager revint trouver son maître et lui rapporta ces paroles. Il fut stupéfait du langage des habitants et leur entente avec les Musulmans. Sur ces entrefaites, Ya'qim partit en expédition contre Râs-Banyât. A cette nouvelle, celui-ci se rendit dans un autre endroit, abandonnant à leur place des tentes que Ya'qim prit en arrivant; il le poursuivit et ne put l'atteindre après avoir marché deux jours. Puis il revint dans sa province et s'y établit. Le patrice croyait que les habitants l'aideraient à combattre les Musulmans, mais cela ne fut pas.

Après avoir conquis tous les pays, le Daouâro, le Bâli, le Ḥadyâ, le Ganz, le Ouâdj, le Ouarabba, le Faṭagâr, l'Ifât et tous les environs, de manière à ce qu'il ne restait plus à soumettre que le quart ou le tiers de l'Abyssinie, l'imâm convoqua les émirs, les chefs et tous les Musulmans et leur dit : « Louange à Dieu qui m'a fait conquérir le pays d'Abyssinie tout entier. Envoyons maintenant chercher dans la contrée de Sa'ad ed-din nos femmes et nos enfants et établissons nos demeures en Abyssinie, car il ne nous est plus possible de redescendre dans notre pays et de

laisser cette terre. Qu'en dites-vous? Que conseillez-vous? » Ils répondirent : « C'est à toi d'ordonner; quoi que tu commandes, nous obéirons. » Alors il envoya un messager porteur d'une lettre pour le pays de Sa'ad ed-din et pour le sulṭân 'Omar din et son frère Moḥammed ben Ibrahim. Après le commencement habituel, cette lettre disait au milieu : « Lorsque notre messager vous aura apporté cette lettre, envoyez-nous nos femmes et nos enfants. » Chacun, émir ou humble personnage, écrivit à sa femme de venir le rejoindre avec celle de l'imâm. Celui-ci envoya la lettre et les présents d'objets précieux d'Abyssinie pour le sulṭân et tous les chefs. De même, chaque Musulman envoya à sa femme pour subvenir aux dépenses du voyage et pour ceux qu'elle laisserait à sa place, les uns trente onces d'or, d'autres vingt, d'autres dix, chacun dans la proportion de ses moyens. Ils envoyèrent aussi de nombreux mulets pour transporter voyageurs et bagages.

Le messager partit pour le pays de Sa'ad ed-din et remit les présents et la lettre au sultân 'Omar din. Celui-ci accorda aux femmes des combattants pour la foi un sauf-conduit pour aller retrouver leurs époux. Celle de l'imâm fit ses préparatifs de départ; elle se nommait Ba'tia[1] Dël-Ouanbara, fille du Garâd Maḥfouzh. Une partie des femmes des combattants pour la foi l'imitèrent; d'autres refusèrent. Ensuite elles arrivèrent au territoire d'Aïfars où elles se rencontrèrent avec l'imâm. Celui-ci se dirigea avec ses compagnons vers le Tigré; il ordonna aux émirs qui étaient dispersés de se réunir à lui. Le vizir 'Addolé était dans le Bâli; il vint retrouver l'imâm avec ses troupes. Aḥmed quitta Aïfars et s'arrêta dans le Ouâdj, dans une ville appelée Ouizdjebyah[2], laissant dans le Daouâro l'émir Ḥosaïn et à Charkhah le Garâd Ṣid-

1. A.-P. : « *Balia* » (p. 336). Nerazzini : « *Bohotia* » (p. 141). On a vu plus haut que Ba'tia était le titre donné aux femmes qui descendaient de Balaou 'Abdallah.

2. Nerazzini : *Uasigina* (p. 141).

diq ; dans le Daouâro le Garâd Djouchou et dans le Bâli 'Omar, frère du vizir 'Addolé.

Quant au vizir Modjâhid, il était dans le Ouâdj et ne put se trouver au rendez-vous donné par l'imâm. En effet, avant l'arrivée de ce dernier, il était parti pour un pays appelé Souf-Gâmo[1] et de Baḥr-Gâmo[2], endroit éloigné; le roi d'Abyssinie ne le possédait que par convention; les habitants sont des brutes sans religion, ni livre révélé. Modjâhid entra dans leur pays et en tua. Alors ils se soumirent à condition de payer la capitation. « Envoie-nous ton agent, lui dirent-ils, nous lui remettrons l'impôt. » Il envoya avec eux son écuyer Ṣâliḥ qui était brave et hardi, lui confia dix cavaliers et environ cent fantassins : parmi eux était un chérif descendant de Ḥosaïn, nommé 'Ali. Ils marchèrent une journée, ayant avec eux les gens du pays qui les firent entrer dans un terrain boueux[3] et mouvant qu'on appelait Ouallâmo[4]. Ils

1. Le Souf-Gâmo est mentionné dans un chant en l'honneur de Yĕsḥaq (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, II, v. 57, p. 56). Il a pour limites à l'orient le pays des Aroussi et à l'occident le Koutcha et le Zalla; au nord sont les pays de Tchollo et de Borodda; au sud, des territoires indéterminés : le sol est aride. Les principales subdivisions sont : Ezo, Dorzé, Zéghité, Bouké. La langue est dérivée du koullo (Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 438). Les habitants seraient d'origine sidama (Cf. Bottego, *Il Giuba esplorato*, p. 526, note).

2. Le Baḥr-Gâmo est mentionné par le P. Léon des Avanchers (cf. D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 261. Cf. aussi Cecchi, *Da Zeila alle frontiere del Caffa*, t. II, p. 462-463, note). Il en est question dans un chant en l'honneur de Yĕsḥaq (Guidi, *Le canzoni geez-amariña*, II, v. 56, p. 56). On peut se demander si ces mots Souf-Gâmo et Baḥr-Gâmo ne désignent pas les deux lacs Pagadè et Gangiulè (Basso Narok et Basso Naebor), aujourd'hui lac de la Reine-Marguerite et lac Ciamò (Tchamo). Dans la traduction de A.-P., les deux endroits sont confondus : « *Sejf Djema Bahar* » (p. 337).

3. Ce mot a été pris pour un nom propre par Nerazzini : *entrarono nella terra di Zaatitin* (*terra fangosa*) (p. 141).

4. Le Ouallâmo est entouré à l'ouest par le Zĕndjero dont il est séparé par l'Omo; au nord, par le Tambaro; à l'est, par la rivière Billaté qui le sépare des Aroussi, au sud, par le lac Abbala, ou lac de la Reine-Marguerite et le Koutcha (Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 74 ; Borelli, *L'Éthiopie méridionale* p. 437). Il est déjà mentionné dans un chant en l'honneur de Yĕsḥaq (Guidi,

leur dirent : « Demeurez ici jusqu'à ce que nous ayons rassemblé l'impôt. » Ce discours n'était qu'une ruse. Ṣâliḥ et ses compagnons restèrent là, attendant que l'argent fût réuni. Mais les gens du pays se rassemblèrent et marchèrent contre les Musulmans. Quand ceux-ci furent attaqués, ils voulurent monter à cheval, mais il leur fut impossible de reculer ni de revenir à la charge, car les pieds des chevaux s'enlisaient dans l'argile de ces terrains. Les ennemis les tuèrent tous, y compris le chérif et Ṣâliḥ, que Dieu leur fasse miséricorde.

Le vizir Modjâhid apprit la mort de ses compagnons; il s'irrita et dit : « Je ne partirai pas d'ici sans les avoir vengés. » Tous les Musulmans qui étaient avec lui objectèrent : « Cette terre n'est pas favorable aux combats de cavalerie et il ne servira de rien de la bloquer à cause de son peu de ressources en vivres. Revenons dans notre pays avant que les ennemis se soient saisis du passage que nous avons laissé derrière nous, car c'est un endroit étroit : si les polythéistes nous y devancent, nous ne pourrons plus sor-

Le canzoni geez-amariña, II, v. 55, p. 56). Les habitants se prétendent issus de colons tigraï, bien que leur langue, qui est le koullo, ressemble à celle du Kaffa ; ils sont vifs, agiles et de petite taille (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 89). Le fond de la population est Sidama Amara (Le P. des Avanchers, *ap.* d'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 255). Leur conversion à l'islâm est récente et, jusqu'à ces derniers temps, ils paraissent avoir conservé des traditions chrétiennes et avoir célébré leurs cérémonies dans des temples creusés dans le roc comme les églises de Lalibala (Cecchi, *Da Zeila alle frontiere del Caffa*, t. II, p. 462, note). Suivant leurs traditions, six rois s'étaient succédé dans le Ouallâmo depuis Hatib, premier émigré du Tigré; au milieu de ce siècle le Ouallâmo était gouverné par Amado dont le fils se nommait Damote. Les noms de ses prédécesseur étaient Ogato, San, Toub,..... Haita ou Hatib. Ce dernier aurait apporté des livres qui ne sont communiqués à personne. Une liste différente, mais descendant également d'un chef venu du Tigré, est donnée par Borelli : Kotté (= Haïta?); Libani, Sahona (= San?), Oghatto (= Ogato) règne 40 ans ; Amado, règne 35 ans ; Damotta règne 9 ans ; et Gobbé, le dernier roi (Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 436). Tout ce pays a été soumis par Menilek qui a pu le soustraire par là aux intrigues étrangères (cf. Vannutelli et Citerni, *L'Omo*, p. 253-254, 259).

ṭir et ils nous feront subir le même traitement qu'à Ṣâliḥ et ses compagnons. » Modjâhid refusa de les écouter et persista à demeurer là. Il y resta un mois pendant que les gens du pays s'étaient retranchés sur une montagne. Les Musulmans furent éprouvés par le manque de nourriture et la faim. Alors le vizir voulut revenir sur ses pas. Il envoya vers la porte des cavaliers pour l'examiner; ils trouvèrent que les polythéistes les avaient devancés et revinrent l'en informer. Les nôtres étaient épuisés et consternés : s'ils restaient dans leurs positions, ils n'en pourraient plus de faim, car leurs provisions étaient épuisées et il n'y avait pas d'autre chemin où ils pussent passer. ʿAbd en-Nâṣer était dans le Ganz; il apprit que Modjâhid était bloqué par les gens du pays. Il marcha nuit et jour et arriva en huit journées à la porte; il tua les polythéistes qui se trouvaient là et qui étaient venus derrière les nôtres par la route du Ganz. Il s'établit à la porte et envoya avertir le vizir de venir le rejoindre. Les Musulmans joyeux se mirent en route, se rencontrèrent avec lui et lui rendirent grâce.

L'imâm était impatient d'avoir des nouvelles de Modjâhid et de ʿAbd en-Nâṣer; il fit partir l'émir Chamʿoun et Absamâ-Nour et leur dit : « Allez rejoindre Modjâhid et ʿAbd en-Nâṣer partout où ils seront; ils viendront près de moi avec vous. » Ils se mirent en route avec leurs troupes pour le Ganz et trouvèrent les deux chefs qui se dirigeaient vers l'imâm. Ils revinrent tous ensemble près
[F°89] d'Aḥmed qui était alors à Ouiz-Dejbyâ. Il leur demanda : [f° 89].
« Où vous êtes-vous attardés? » Ils lui racontèrent ce qui était arrivé et ce qu'avait fait ʿAbd en-Nâṣer. L'imâm et les Musulmans le félicitèrent. Puis Aḥmed se mit en route et entra dans le pays de Gabargé; l'émir Abou Bekr arriva du Faṭagâr et Yâʿqim du Ouarabba. Les troupes musulmanes se réunirent dans le Gabargé.

Ensuite Aḥmed envoya le vizir ʿAddolé dans le Dâmot et lui dit : « Conquiers cette province et combats les habitants. » Il par-

tit à la tête de ses soldats renommés, ayant avec lui Sidi Moḥammed à qui l'imâm avait donné le gouvernement du Dâmot. 'Abden-Nâṣer et ses troupes se mirent en route avec eux. Ils arrivèrent dans ce pays : il s'y trouvait un patrice du roi, nommé Dahragot (Daḥar-Goïta) avec son armée. Quand il apprit que les Musulmans marchaient contre le Dâmot, il s'enfuit de peur dans la province de Gâfât, qui en fait partie; le Gâfât est peuplé de nomades qui ne connaissent pas le livre révélé et qui n'ont pas de religion. Ils dirent au patrice : « N'entre pas dans notre pays » ; mais il ne les écouta pas et y pénétra de force. Alors ils se rassemblèrent pour le combattre; ils occupèrent contre lui un terrain argileux et boueux : les pieds des chevaux devaient s'y enliser quand ils s'avanceraient. Le patrice vint les combattre avec son armée ; il y avait là des arbres dans lesquels les gens du Gâfât se cachèrent. Quand Dâragot y arriva, il ne connut leur présence que lorsqu'ils fondirent sur lui tous à pied, car l'équitation leur est inconnue. Le patrice avait avec lui 200 cavaliers qui combattirent dans la boue; leurs chevaux ne pouvaient remuer les jambes dans les bourbiers, que déjà les gens du pays les avaient tués à coups de javelines. Le patrice s'enfuit et il n'échappa qu'un petit nombre de cavaliers ; beaucoup de soldats furent tués : trois fils de Dâragot périrent, ainsi que les quinze patrices du Dâmot qui étaient sous ses ordres.

Le vizir 'Addolé étant dans le Dâmot, divisa ses émirs et leur dit : « Faites des prisonniers et du butin. » Il y avait dans cette province un autre patrice appelé Balaou-Sagad, frère du patrice Eslâmo qui avait été tué à la bataille de Zari. Quand les Musulmans pénétrèrent dans le Dâmot, il s'enfuit du pays à la tête de 30 cavaliers, passa le fleuve de Baḥr Zibi[1] et demanda

1. Le grand fleuve Zibi est le Gibié ou le Ghibié des modernes. Il prend sa source au mont Boré, point d'intersection de la chaîne du Botor et des monts d'Enâryâ, ligne de partage des eaux entre les vallées du Ghibié de l'Enâryâ, tributaire du lac Rodolphe et de la Didesa, affluent du Nil Bleu. Il enveloppe

protection à un esclave originaire du Dâmot, dans le pays appelé Enâryâ[1], pour qu'il le sauvât des Musulmans. L'esclave l'accueillit bien, lui souhaita la bienvenue et lui indiqua un endroit pour séjourner, lui et ses compagnons. Le patrice et les siens étaient descendus de cheval et campaient quand leur hôte fondit sur eux; on les garrotta, on prit leurs chevaux et l'esclave manda au vizir ʿAddolé : « J'ai fait prisonniers le patrice et tous ses compagnons; je les ai liés; envoie-moi plusieurs des tiens pour que j'aille te rejoindre. » Dès que le messager de l'esclave fut arrivé, ʿAddolé envoya vers celui-ci qui sur-le-champ remit le tribut, les présents, les captifs, leurs chevaux et beaucoup d'or, car son pays est une mine d'or. Lui-même alla trouver le vizir à qui il remit le patrice et ses trente compagnons enchaînés, leurs chevaux et la capitation; elle consistait en 1.000 onces d'or, sans compter les présents. Le vizir lui fit bon accueil, lui donna un vêtement d'honneur, régla le tribut, et l'esclave revint dans son pays.

ʿAddolé ayant appris ce qui s'était passé dans le Gâfât et comment ses habitants avaient traité Dâragot, envoya vers eux ceux de ses compagnons originaires de ce pays et convertis à l'islâm.

presque complètement l'Enâryâ à l'ouest, au nord et, au nord-est, et réuni au Gibbé, forme l'Omo. « Au milieu de bambous, d'arbustes et de plantes aux larges feuilles, jaillit une eau limpide de la fissure d'un rocher : c'est la source du Ghibié, de l'Omo, qui s'appelle ici Fintirre » (Borelli, *Éthiopie méridionale*, p. 277-280). Ce Ghibié est appelé quelquefois Ghibié de Limmou (cf. Cecchi, *Da Zeila alle frontiere del Caffa*, t. II, p. 459). Le nom de Zebee, qu'on trouve dans la relation du P. Antonio Fernandez (D'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 371, 373, 374), s'applique à l'Omo, formé du Ghibié de l'Enâryâ et du bé du Djimma. C'est du reste par erreur, ou du moins par confusion avec le Ouébi, que le P. Fernandez dit que ce fleuve débouche à Mélinde ou à Brava (*ibid.*, p. 374). Ce nom paraît avoir aussi désigné les tribus qui habitaient sur ses bords, car on voit que Iyâsou ravagea les cantons gallas du Ghibé avant de parvenir dans l'Enâryâ (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 55, 56, 165, 166).

1. La traduction de A.-P. n'a pas reconnu l'Enâryâ : « *et se réfugia chez un esclave du Damut dans la ville appelée* Anarieh » (p. 340).

Ils vinrent trouver leurs compatriotes polythéistes pour les exhorter à se rendre avec eux auprès du vizir. Ils obéirent et arrivèrent chez 'Addolé avec les chevaux qu'ils avaient pris au patrice et à ses cavaliers, leur équipement et leurs timbales. Sa joie fut excessive. Il donna un vêtement aux principaux d'entre eux et ils s'en retournèrent dans leur pays. Il envoya à l'imâm le Farachaḥam Din pour lui annoncer cette nouvelle : « Les gens du Gâfât ont mis en déroute le patrice Dâragot, gouverneur du Dâmot; quand il s'est enfui loin de nous, il est entré dans leur pays où ils l'ont traité comme nous voulions. » Son messager, le Farachaḥam Din, arriva près de l'imâm qui était alors dans le pays de Ouarabba, lui remit le billet et lui apprit ce qui s'était passé. Aḥmed s'en réjouit beaucoup. Il envoya le vizir Modjâhid près du vizir 'Addolé pour que celui-ci vînt le rejoindre, car il voulait faire l'expédition d'Abyssinie. Modjâhid trouva 'Addolé à l'endroit appelé Toqor-Ouakha[1], dans le Dâmot. Le vizir partit sur-le-champ et vint rejoindre l'imâm qui était aux environs de Dabra-Bërhân[2]; il lui présenta Balaou-Sagad et les chevaux; Aḥmed ordonna de trancher la tête du patrice.

Puis les armées musulmanes et leurs émirs se réunirent à Dabra-Bërhân. « Louange à Dieu! dit l'imâm, l'Abyssinie est conquise; il ne reste plus que le Tigré, le Bégamëdër[3], le Godjâm; marcherons-nous contre ces provinces ou resterons-nous

1. Il ne peut s'agir ici d'un Teqour Ouakha qui se trouve dans le Samèn (Pereira, *Chronica de Susenyos*, p. 64, 151, 152, 282). Dans un itinéraire entre Gondar et Baso (Godjâm) Teqour-Ouaḥa (Tèqur-waha) est placé à sept milles de l'Abbaï, entre ce fleuve et Inqoqo, à neuf journées de Gondar (D'Abbadie, *Géographie de l'Abyssinie*, p. 53). Si l'on admet cette identification, il faut supposer qu''Addolé avait passé l'Abaï sur les deux rives duquel s'étendait autrefois le Dâmot.

2. Le texte porte : وهو جالس جنب دبر برهان que la traduction de A.-P. rend ainsi : « *qui était alors* à Thalis *près de* Dabar Borhan (*Dabra Birhan*) », (p. 341).

3. A.-P. *Beji-Madar* (p. 342),

une année dans celles-ci pour les organiser? Que me conseillez-vous? Dieu vous bénisse! » Les uns dirent : « Restons maintenant dans ces provinces pendant une année entière ou plus pour les organiser. Ensuite, nous irons où tu l'ordonneras. » Les autres, parmi lesquels Zaḥarbouï Moḥammed, le vizir 'Addolé, le vizir Modjâhid et 'Abd en-Nâṣer répliquèrent : « A présent, nous sommes en force, nous avons des soldats ; marchons contre le Tigré, cherchons à atteindre le roi partout où il sera. » L'imâm approuva leurs paroles et leur dit : « Quel excellent conseil vous me donnez-là! » Puis il envoya un homme nommé Fësḥâ[1], originaire de l'Ifât, qui avait embrassé l'islâm et lui dit : « Va dans l'Ifât, nous te rejoindrons à Amâdjah. » Il fit ensuite partir le vizir 'Abbâs ben Aboun qui était alors Baḥar-Nagâch[2] et lui dit : « Va à Gëdëmgé[3] et demeure là. » Il fit partir aussi l'émir Ḥosaïn avec ses troupes et lui confia l'armée du Faṭagâr en lui disant : « Pars pour le pays de Manzi. » Il se mit en route avec Ya'qim pour Bèt-Amḥarâ ; ils arrivèrent à Manzi où il ne trouvèrent pas d'armée ennemie. L'imâm partit après eux et arriva à Manzi où il se rencontra avec l'émir Ḥosaïn.

Quant au Garâd 'Abbas, quand il fut entré à Gëdëmgé, les polythéistes se retranchèrent dans les montagnes avec leurs femmes, leurs richesses, leurs enfants, leurs chevaux et leurs approvisionnements. Ils le combattirent nuit et jour et le fatiguèrent par leurs attaques; ils étaient rusés et interceptèrent la route entre 'Abbâs et l'imâm, de façon à empêcher celui-ci

1. A.-P. *Testi*; Nerazzini : *Fassaki*. Le nom complet doit avoir été Fësḥâ-Iyasous (*Joie de Jésus*) ou un composé semblable.

2. Nerazzini n'a pas compris ce mot et il a traduit (p. 145) : « *Abbas che stava* presso il lago di Neggasc » (!) et il ajoute sérieusement en note : « *Neggasc, Najasc o Najaca, fiume affluente dell' Uebi* ».

3. Probablement la ville de Gëdëm. Cf. sur cette formation Conti-Rossini, *Catalogo dei nomi propri di luogo dell' Etiopia* (p. 55, note 1). Suivant A.-P., il faudrait lire *Djamdjam* et cet endroit serait un pays situé au nord des Gallas Arousi (p. 342, note 1). Nerazzini : « *Gudanghei* ».

de recevoir des nouvelles, car ils le séparaient du vizir. Aḥmed partit vers le lac [f° 90] de Ḥaïq, à l'extrémité de l'Angot, [F°90]
au dessus de Ouâṣël. Ensuite 'Abbâs envoya une lettre dans laquelle il racontait ce qui était arrivé aux polythéistes. « Ils se sont établis par ruse entre vous et nous; ils nous ont fait éprouver du dommage; nous avons voulu les combattre, mais il n'y a pas de route pour arriver jusqu'à eux. Quand vous aurez reçu cette lettre, marchez contre eux de votre côté; moi, j'irai du mien[1]. » Le message parvint à l'imâm, quand il était dans le pays voisin du lac de Ḥaïq. Lorsqu'il l'eut reçu, il demanda sur quelle montagne s'étaient fortifiés les polythéistes. Le messager qui lui avait apporté la lettre lui dit : « Ils sont sur la montagne où s'était retranché le patriarche Dégalḥân, dans le territoire de Gëdëm, le jour où vous avez combattu l'empereur à Ouaṣël. » L'imâm reprit : « Quel est le principal patrice? » — « Ils sont environ cinq avec leurs troupes et deux sur une autre montagne; avec eux se trouve le fils du patrice Dégalḥân qui se nomme Takla-Hâïmânot. » L'imâm reprit : « Nous attendrons ici aujourd'hui ; demain nous ferons nos préparatifs de guerre contre l'Angot et, s'il plaît à Dieu, nous partirons après-demain. » Puis il envoya le Farachaḥam Emir 'Ali, (plus tard) gouverneur de cette province; il lui adjoignit 'Abd en-Nâṣer et leur dit : « Partez pour l'Angot et le pays de Badël-Naṣr, car j'ai appris qu'il y a là des cavaliers, des fantassins et des patrices; marchez contre eux et combattez-les; Dieu vous donnera la victoire, s'il lui plaît. »

Ensuite l'imâm tint conseil avec les émirs et leur demanda : « Que dites-vous de ce patrice? il s'est fortifié dans la montagne. » Le vizir 'Addolé répondit : « Je marcherai contre lui et je le combattrai. » — « Toi, reprit l'imâm, demeure dans le camp. » — L'émir Ḥosaïn lui dit : « Je marcherai contre eux et je les

1. Tout ce message est résumé en une ligne par Nerazzini (p. 146).

attaquerai, car ils ne sont ni assez forts ni assez puissants pour que tu y ailles en personne[1]. » — « Je connais cette montagne, répondit l'imâm ; quand vous marcheriez tous, vous ne réussiriez pas ; demain, je me mettrai en route ; toi, ʿAddolé, reste ici. »

L'imâm partit le 14 du mois vénéré de ramadhân de l'année 939 de l'hégire prophétique[2], que la meilleure des bénédictions et des salutations soient sur son auteur ! Il pressa sa marche, s'arrêta au dessous de Ouâṣël et il y campa. Ensuite, il envoya Ademouch avec quinze cavaliers vers ʿAbbâs et lui fit dire : « Nous sommes arrivés ici par le chemin qui était en face d'eux ; toi, avance-toi par la route qui est derrière eux. » Ademouch partit. L'imâm envoya l'émir Ḥosaïn et lui dit : « Monte vers Bèt-Amḥarâ et arrête-toi sur le chemin supérieur ; tiens-toi au dessus des ennemis jusqu'à ce que nous arrivions par en dessous et que Dieu nous donne la victoire ; en s'enfuyant, ils ne trouveront pas de chemin pour se sauver. » L'émir Ḥosaïn partit. L'imâm se mit en route et campa au coucher du soleil dans un endroit appelé Bachëlou-Azaf dans le territoire de Godjmah[3]. Le lendemain, il dit à ses soldats : « Rompez le jeûne, aujourd'hui. » Il rompirent le jeûne, puis se dirigèrent vers la montagne où étaient les polythéistes ; ils y arrivèrent dans la matinée.

Quand l'armée de l'imâm fut aperçue des ennemis, le patrice descendit du sommet et rangea ses soldats au dessus de la porte. La montagne en avait deux : alors l'imâm divisa les siens en

1. Dans la traduction de A.-P. on remarque cette phrase singulière : « *Ils ne sont pas* tellement *forts* pour que *vous soyez obligé de marcher en personne* » (p. 343-344).

2. 9 avril 1533. A.-P. : « *le* dix *du mois de Ramadhan* » (p. 344). Nerazzini donne aussi le 14 de ramadhân, mais il dit vaguement que ce mois correspond à mars 1533 (p. 146, note 1).

3. C'est le même endroit qui est appelé plus haut (p. 296, 338) Abchëlou-Zaraf. Il faut donc lire ici dans le texte قجمة, au lieu de سجمة.

deux troupes : il donna le commandement de l'une à l'émir Cham'oun et lui dit : « Saisis-toi de la porte qui est du côté gauche et attaque l'ennemi. » Lui-même marcha contre la porte de droite et fit avancer l'infanterie devant la cavalerie. On combattit là ; en une heure, Dieu mit en fuite les polythéistes aux deux portes. Les fantassins musulmans escaladèrent la montagne ; les Chrétiens montèrent jusqu'au sommet et voulurent redescendre de l'autre côté, mais ils rencontrèrent l'émir Ḥosaïn qui les avait devancés par l'autre chemin. A cette vue, ils revinrent en désordre à la porte où était l'imâm qui les fit prisonniers avec ses soldats. Ils étaient au nombre de 4.000 combattants à pied : leur chef était le fils de Dégalḥân. Aḥmed leur offrit de se convertir ; ils embrassèrent l'islâm ainsi que leur patrice et demeurèrent avec l'imâm. Le fils de Dégalḥân s'enfuit après être resté quatre mois à Qëdâ dans le pays de Zoubil[1].

Cette rencontre eut lieu quand nous étions avec la caravane qui venait du pays de Sa'ad ed-din, nous dirigeant vers le campement de l'imâm. Nous fûmes accueillis par le gouverneur du Dâmot, Sidi Moḥammed, qui se trouvait à ce moment dans l'Ifât, sur le territoire de Bahyah[2]. Nous marchâmes, en quittant l'Ifât pendant tout le reste de la campagne et nous arrivâmes à un parasange de la montagne, sans avoir de nouvelles de l'imâm. Nous dressâmes nos tentes dans le milieu de la journée en ramadhân et nous vîmes, sur la montagne un feu qui brûlait toutes les habitations. Nous nous dîmes : « C'est un feu des polythéistes ; il faut absolument combattre. » Quand le milieu de l'après-midi fut proche, des gens vinrent nous dire : « Ne craignez pas ; c'est le feu de l'imâm qui a remporté la victoire sur les Chrétiens et qui a escaladé la montagne. » Nous leur répli-

1. Suivant A.-P (p. 345, note 1), *Zabel ou Zabul est près du territoire des Gallas Wollo.* Narazzini a altéré ce nom en *Dovil* (p. 147).

2. Ce nom manque dans la traduction de A.-P. (p. 345). Nerazzini (p. 147) : *in una terra chiamata di Kuda-Abat.*

quâmes : « Si l'imâm est là, pourquoi Sidi Moḥammed ne nous en a-t-il pas informé dans l'Ifât ? » Nous envoyâmes dans la montagne deux hommes de la caravane et nous leur dîmes : « Prenez des renseignements sur ce feu et sachez qui l'a allumé. » Ils partirent sans s'éloigner beaucoup. Sur le flanc de la montagne, il y avait des arbres et des buissons sortant des vallons, où s'étaient cachés plusieurs des fuyards, en attendant le coucher du soleil. Ils sortirent du milieu des arbres contre les nôtres qui revinrent vers nous en fuyant. Nous crûmes que ce feu était celui des Chrétiens ; nous passâmes la nuit sous les armes, chacun de nous tenant prêts son sabre et ses armes. Lorsque arriva le lendemain et que le matin brilla avec son astre, nous rejoignîmes l'imâm ; les Musulmans étaient joyeux et contents de la victoire. Nous baisâmes sa main ; il nous fit bon accueil, nous témoigna des égards et nous demanda des nouvelles du pays. Puis il rapporta le butin dans la terre de Ḥaïq. Les émirs qu'il avait répartis sur la montagne revinrent aussi ; il marcha jusqu'à ce qu'il eut regagné son camp et rejoint le vizir ʿAddolé. Les Musulmans se réjouirent de la victoire de l'imâm.

Puis il leva le camp et s'arrêta près de l'ambà dont il a été question plus haut, à propos d'Ourʿaï ʿOthmân, quand le Gàrad Aḥmouchouh l'avait assiégé et quand Ourʿaï ʿOthmân avait été tué. C'était cet ambâ sur lequel étaient les fils des rois ; on y portait ce dont ils avaient besoin en fait d'or, de soie, etc. A la naissance de chaque prince, on le transportait sur cette montagne pour n'en descendre qu'à la mort du roi ; alors on faisait venir l'un d'eux et on lui donnait le pouvoir ; on ne montait sur cette montagne qu'à l'aide d'échelles. L'imâm assiégea l'ambâ et les châteaux pendant deux mois [1] et l'on combattit. Le roi d'Abyssinie ordonna à toutes les troupes du Tigré, à leurs cavaliers, à leurs braves et à leurs patrices de marcher contre l'imâm

1. C'est-à-dire de la fin d'avril à la fin de juin 1533.

[f° 91] et de le combattre pour défendre ce château. L'imâm ba- [F°91]
tailla pendant deux mois. Puis le château fut pris, alors que les rochers et les pierres qui dominaient les Musulmans tombaient sur eux comme la grêle au moment où ils y pénétraient, jusqu'à ce qu'ils s'en furent emparés. Les polythéistes montèrent en désordre dans le second château[1], car les Musulmans n'avaient conquis que le premier. Parmi les patrices du Tigré étaient l'Azmâtch 'Amir et Tasfa-Iyasous; il était Azmâtch de Baḥr Ambâ[2]. Tous prirent la fuite. L'Azmâtch 'Amir fut atteint d'une poutre qui lui creva l'œil, pendant qu'il fuyait, que Dieu le maudisse! Pour Tasfa-Iyasous, il fut frappé au ventre par une poutre pendant qu'il fuyait, et il mourut, que Dieu ne lui fasse pas miséricorde. L'imâm passa la nuit au dessus de ce château.

Les Chrétiens et les gens du Tigré avaient des canons et des mousquets que tiraient deux Arabes contre les Musulmans; l'un se nommait Ḥasan el-Baṣri, l'autre 'Abd Aṣfar Turki; il récitait le Qorân, puis il apostasia et se fit chrétien; que Dieu le maudisse! il faisait partie de l'armée.

Le lendemain les polythéistes s'enfuirent du second château et furent poursuivis par l'imâm depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil. Il avait envoyé à Zeïla 'Ourdjâï Aboun afin d'acheter pour lui des canons pour le siège du château. Il lui acheta un seul grand canon en bronze et deux petits en fer et les amena à dos de chameau jusqu'à la ville de Gëndëbëlo. Là, il se rencontra avec le neveu de l'imâm, 'Abbâs, qu'Aḥmed avait laissé dans

1. Nerazzini a pris ce mot pour un nom propre : « *I cristiani scapparono in una seconda montagna* chiamata anche quella Ussena », et il ajoute cette glose : « *fortezza con grotte e nascondigli scavati nella roccia* » (p. 148).

2. Ce mot n'a pas été compris par A.-P. dont la traduction porte : « *Tasfissus* (un peu plus loin, il est appelé *Asfissus*, *Asfa Jasus*) *qui était l'Azmatj* du lac d'Amba ». Une note peu intelligible est ajoutée : « *Dans le texte n'est pas indiqué le nom* de cette ville dans l'Amba » (?) (p. 347, note 1). On a vu plus haut (p. 277, note) que Baḥr-Ambâ est une forteresse du Samèn. Nerazzini a fait le même contre-sens : *Tasfaiesus, che era azmac* del lago di Amba » (p. 148).

le pays de Gëdëm. ʿAbbâs transporta les canons à dos d'homme, car les chameaux ne suivaient pas cette route et les amena avec les soldats de Gëdëm à l'imâm qui assiégeait le château. Les canons avaient deux servants qui les accompagnaient : c'étaient des Indiens. L'imâm leur donna 100 onces d'or et leur dit : « Tirez sur ces gens entassés pour nous défendre la route, afin que notre infanterie puisse passer; nous monterons contre eux avec des échelles », — car il en avait fait préparer. Puis il réunit les soldats et les gens de pied, renommés dans les combats de montagne, leur donna des bracelets d'or et mit à leur tête son cousin Zaḥarbouï Moḥammed; le reste fut commandé par le Garâd Chamʿoun. L'imâm leur dit : « Assiégez ce château et combattez l'ennemi. » Le château avait deux portes : une moitié de l'armée était avec Zaḥarbouï Mohammed; l'autre moitié avec le Garâd Chamʿoun. L'imâm resta en dessus, dans un endroit spacieux propre aux évolutions de la cavalerie, afin que les assiégés ne pussent recevoir de secours du roi d'Abyssinie. C'était cette forteresse que l'imâm avait précédemment ordonné à Ourʿaï ʿOthman de conquérir, mais celui-ci n'avait mis personne en cet endroit pour défendre les derrières de son armée, si l'ennemi venait pendant qu'il combattait les gens de la forteresse. Les troupes chrétiennes avancèrent, cavalerie et infanterie, à cette place, et tuèrent Ourʿaï ʿOthmân, que Dieu très-haut lui fasse miséricorde! Mais l'imâm était habile et instruit dans les choses de la guerre : c'est pourquoi il s'établit en cet endroit.

Quant à Zaḥarbouï Mohammed et à ses compagnons, ils descendirent vers ce château et combattirent. Les Chrétiens tiraient leurs canons contre les Musulmans, c'était Ḥasan el-Baṣri qui les déchargeait. Il fut pris dans la guerre du Godjâm et l'imâm lui pardonna comme il sera dit plus loin à la fin du livre[1]. On ne cessa de combattre depuis le matin jusqu'à la fin de la journée;

1. Cette partie de l'ouvrage, si elle a été écrite, ne nous est point parvenue.

les pierres et les rochers tombaient d'en haut sur les Musulmans dont aucun ne fut atteint. L'imâm descendit ensuite et dit : « Il ne convient pas de combattre dans cette montagne. » Il ordonna de quitter la forteresse; on se mit en route et on revint au camp. Puis on repartit et on entra dans l'Angot.

L'imâm fit un drapeau pour l'émir Cham'oun et le lui confia avec 60 cavaliers revêtus de cottes de mailles, en lui disant : « Marche vers Gëdëmgé; je t'en donne le gouvernement. » Ensuite lui-même partit et entra à Qedâ, ville de la frontière du Tigré; là s'enfuit le fils du patrice Dégalḥân que l'imâm avait pris dans la montagne.

Aḥmed fit ensuite ses préparatifs pour s'avancer vers le Tigré. Il laissa son camp et ses approvisionnements dans le pays de Qëdâ, avec des soldats et le vizir 'Addolé, et il partit pour le Tigré. Ensuite, ayant appris que les chrétiens étaient réunis près d'une église appelée Lalibalâ [1], il marcha contre eux dans les montagnes et par un chemin difficile ; la pluie tombait; il fit route pendant la nuit, pressant sa marche ; l'excès du froid fit périr beaucoup de gens. On arriva à l'église ; les moines étaient là, réunis, voulant mourir pour elle. L'imâm aperçut une église comme il n'en avait jamais vu [2] ; elle était creusée dans la mon-

1. *Lalibalâ* est appelé *Lalibeli* par A.-P., p. 349.

2. On a vu plus haut (p. 249, note 1) la mention de la construction d'églises monolithes dans le Lastâ. Il en existe ailleurs que dans cette province : cf. la description de celle d'Equa-Mikâel, aujourd'hui abandonnée, près d'Antoto, et visitée par M. Vignéras (*Une mission française en Abyssinie*, p. 163-166). Quoique la tradition moderne (Simon, *L'Éthiopie*, p. 313-314) place dans l'église de Béta-Maryâm le tombeau de Lalibalâ, elle est formellement contredite par Alvares qui visita ces monuments avant la conquête musulmane et nous dit expressément que ce prince fut enterré dans celle de Golgotâ (cf. aussi Rohlfs, *Land und Volk in Afrika*, p. 143). C'est donc probablement de celle-ci qu'il est question ici. Elle fait partie avec Béta-Mâryam, Béta-Danagël, Béta-Madḥanina-'Alam, Béta-Masqal et Béta-Qëdous Mikâel, du premier groupe des églises monolithes de Lalibalâ. « Lorsqu'il commença à construire ces églises, les anges vinrent l'aider dans chacun de ses travaux; il y avait

tagne ; ses piliers y étaient également taillés ; il n'y avait en bois

alors une troupe d'anges et une troupe d'hommes, car les anges venaient se joindre aux ouvriers, aux carriers, aux tailleurs de pierre et aux terrassiers. Les anges travaillaient avec eux pendant le jour et seuls pendant la nuit. Lorsque les ouvriers faisaient une coudée pendant le jour, le lendemain, il y avait trois coudées et plus parce que les anges travaillaient toute la nuit. En voyant cela, les ouvriers s'écrièrent : « Quel est ce prodige ? Nous avons fait hier une coudée et aujourd'hui nous en avons quatre ! » Ils ne se doutaient pas que les anges faisaient ce travail, parce qu'ils ne les voyaient pas, mais Lalibalâ savait cela parce que les anges qui connaissaient sa vertu ne se cachaient pas de lui Les anges de feu étaient pour lui des compagnons : c'est pour cela qu'ils ne se cachaient pas ; c'est ainsi que furent élevées ces dix églises faites d'une seule pierre » (Perruchon, *Vie de Lalibalâ*, p. 59 du texte, 124-125 de la trad.). Alvares nous en donne la description suivante : « Cette église est creusée dans une seule roche, comprenant 120 palmes de long et 72 de large. Le toit de cette église repose sur cinq piliers ; deux de chaque côté et un au milieu comme un quinconce ; le ciel, ou toit, est plat comme le sol de l'église ; les côtés sont délicatement ornés ainsi que les fenêtres et les portes ; il y a surtout un fleuron dont on peut dire que ni un orfèvre ni un cirier ne pourraient faire le pareil en argent ni en cire. Le tombeau de ce roi est de la même sorte que celui de saint Jacques de Galice à Compostelle. Il est ainsi disposé : la galerie qui fait le tour de l'église est comme un cloître et plus basse que le corps même de l'édifice. On descend de l'église dans cette galerie ; il y a trois fenêtres de chaque côté, c'est-à-dire à la hauteur de l'église et au-dessus (du sol) de cette galerie dont la profondeur est égale à la hauteur au-dessus du sol de l'église. Si l'on regarde par l'une de ces fenêtres du côté opposé au soleil, on voit le tombeau du roi à droite du maître-autel. Au milieu du corps de l'église, il y a la marque d'une porte pareille à celle d'une trappe ; elle est recouverte d'une grande pierre, semblable à une pierre d'autel qui s'emboîte exactement dans cette porte. On dit que c'est l'entrée d'un caveau et que personne n'y pénètre, car il ne semble pas que cette pierre ou cette porte puisse être tirée. Elle est traversée au centre par un trou d'une largeur de trois palmes. Tous les pèlerins mettent leurs mains après cette pierre et y trouvent difficilement place : on dit qu'il s'y fait beaucoup de miracles. Du côté gauche, en allant de la grande porte à la principale chapelle, il y a une tombe taillée dans le même rocher que l'église. On dit qu'elle est faite sur le modèle du sépulcre du Christ à Jérusalem. Aussi on la tient en honneur, respect et vénération comme celle qu'elle rappelle. De l'autre côté, il y a deux grandes statues taillées dans la même paroi dont elles paraissent détachées. On me les montra comme des choses qui devaient m'émerveiller. L'une de ces images représente saint Pierre, l'autre saint Jean ; on a pour elles un grand respect. Cette

que leurs idoles et leurs châsses[1]. On y voyait un bassin creusé dans la montagne.

L'imâm réunit les prêtres et fit entasser du bois auquel on mit

église a aussi une chapelle en haut; elle a des nefs qui reposent sur six piliers alignés par trois. Elle est ornée avec beaucoup d'élégance : la nef du milieu est bien élevée et arquée; ses fenêtres et ses portes sont bien travaillées, c'est-à-dire la porte principale, et une de côté, car une autre sert pour la grande église. Cette chapelle est aussi large que longue ; elle a 52 palmes de largeur et autant de longueur. Il y a une autre chapelle très élevée, mais très petite, pareille à un campanile avec beaucoup de fenêtres de la même hauteur; elles sont aussi larges que longues et ont douze palmes. Ces églises et ces chapelles ont leurs autels, leurs voûtes et leurs piliers (taillés) dans la même pierre. Il y a dans le même rocher une grande enceinte de la hauteur de l'église; elle est en carré. Les murs sont percés de trous de la largeur de l'ouverture d'un tonneau. Tous ces trous sont bouchés de pierres massives : on dit que ce sont des sépultures et c'est ce qu'il semble, car les unes sont fermées depuis longtemps et les autres depuis peu. L'entrée de cette enceinte est au bas du rocher, à une grande hauteur et mesure 13 palmes : le tout est artificiellement taillé au pic, car on ne peut creuser la pierre qui est dure et ressemble à de grandes murailles comme celles de Porto en Portugal « (Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. LIII, p. 58-59; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 122-124). Il n'est pas inutile de rapprocher de la description d'Alvares celle d'un voyageur moderne : — « Biet-Golgotha (*Béta-Golgotâ*) est cette église monolithe dont le toit formant terrasse ne dépasse pas le niveau de la cour de Biet Mâryâm (*Béta-Mâryâm*). Comme on l'a vue plus haut, cette église est double : Biet Qodos Michel (*Béta-Qĕdous-Mikâel*) et Biet Golgotha. Leurs fenêtres offrent un mélange de grec et d'arabe que nous avons remarqué dans Biet Gorghuis (*Béta-Giyorgis*). Les unes sont de simples croix percées dans le mur; les autres, des carrés divisés en quatre parties par des morceaux en forme de croix latine. Il y en a qui affectent le plein cintre avec des moulures plates, et dont le corbeau et les chambranles verticaux sont ornées de courbes entrelacées et en saillie. Enfin quelques-unes, comme à Biet-Gorghuis sont découpées en ogive avec une colonette-boudin faisant le tour complet de la baie et placée sur un méplat extérieur; elle est terminée à la partie supérieure par un fleuron avec la croix grecque et le croissant. Tous ces ornements sont en saillies, ainsi que les fleurs et les feuilles des » corbeaux (G. Simon, *L'Éthiopie*, p. 314 et planche XII).

1. Ce passage est ainsi défiguré dans N. : « *Questa chiesa era lavorata dentro una montagna in una roccia dove non si vedevano alberi, ma soltanto molte croci* » (p. 150).

le feu. Quand le bûcher fut chaud, Aḥmed leur dit : « L'un des vôtres et l'un des nôtres y entreront[1] » ; voulant voir ce qu'ils

1. Cf. R. Basset, *Les Ordalies*, X, *Revue des Traditions populaires*. L'épreuve par le feu pour vérifier la supériorité d'une croyance religieuse sur une autre était très répandue. Une tradition arabe rapporte un fait semblable d'un roi fabuleux du Yemen, Ḥassân ben Tobba'. Au retour d'expéditions dans lesquels il aurait vaincu la Perse, le Turkistân, la Chine, Constantinople et Rome, il embrassa le judaïsme à Yathrib et voulut l'imposer à ses sujets. Ceux-ci résistèrent ; puis ils le citèrent devant le feu auquel ils déféraient ; il consumerait le coupable et épargnerait l'innocent. Ils apportèrent leurs idoles, tandis que les docteurs juifs s'avançaient tenaient leurs livres attachés. Ils entrèrent dans le feu qui consuma les Himyarites et leurs divinités, tandis que les Juifs en sortirent, le visage couvert de sueur et le front moite (Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. II, p. 54 ; Ibn Hichâm, *Sirât er-Rasoul*, t. I, p. 17 ; Ibn Badroun, *Commentaire du poème d'Ibn 'Abdoun*, p. 73 ; De Sacy, *Mémoires sur les antiquités de la Perse et sur l'histoire des Arabes avant Mahomet*, p. 587, 589, 655-657, 662 ; Rühle von Lilienstern, *Zur Geschichte der Araber vor Muhammed*, p. 148 ; Nikbi ben Mas'oud, *Histoire des rois de Perse*, p. 362 ; Desvergers, *L'Arabie*, p. 67 ; Playfair, *History of Arabia felix*, p. 53 : Weil, *Das Leben Muhammeds*, t. I, p. 11-12). Suivant une autre légende, un Juif disputait sur la religion avec Ibrahim el-Adjiri ; pour l'éprouver, celui-ci jette dans un four allumé son manteau et celui de son adversaire puis va les chercher ; le manteau du Juif est brûlé ; celui d'Ibrahim reste intact (Aḥmed el-Qalyoubi, *Naouâdir*, p. 104). En Occident, nous voyons que Poppo, envoyé par l'empereur d'Allemagne et l'évêque de Hambourg auprès de Heric roi païen des Danois et des Suédois (fin du xe et commencement du xie siècle) voulut prouver par un miracle l'excellence du christianisme. Il se plaça couvert d'une tunique enduite de cire, au milieu de l'assemblée du peuple, et après avoir invoqué le nom de Dieu, il fit mettre le feu à son vêtement. Pendant qu'il brûlait, l'envoyé tenait les bras et les yeux levé vers le ciel ; la tunique réduite en cendres, il affirma n'avoir pas même senti la fumée du feu (Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis ecclesiæ pontificum*, l. II, ch. xxxiii, p. 65). Lorsque saint Patrice vint convertir l'Irlande, le roi païen devant qui avait lieu une discussion entre le saint et le druide, proposa d'éprouver par l'eau, puis par le feu, les livres renfermant ces deux doctrines. Le druide refusa. A la fin, le roi lui ordonna de subir l'épreuve lui-même en même temps qu'un disciple de saint Patrice : le champion du paganisme fut consumé (La Villemarqué, *La légende celtique*, p. 84-86). En 1497, un frère mineur observantin, Francesco de Puglia, prêchant à Prato contre les doctrines de Savonarole, défia un des partisans de ce dernier, le P. Buonvicini et lui proposa d'entrer avec lui dans le feu pour décider par cette or-

feraient et les mettre à l'épreuve [1]. Leur chef répondit : « Soit, j'y entrerai ». Mais une femme qui avait embrassé la vie religieuse se leva et répliqua : [2] « C'est lui qui nous enseigne l'Évangile et il mourrait sous mes yeux ! » et elle se précipita dans le feu. — « Retirez-la, dit l'imâm ; on la retira ; elle avait une partie du visage brûlé. Puis il mit le feu à leurs châsses [3], brisa leurs idoles de pierre et prit ce qu'il trouva en fait de plateaux d'or et de tapis de soie.

L'infanterie musulmane partit avec son chef Chamsou à deux journées de marche pour avoir des nouvelles. Ils arrivèrent au

dalie, qui des deux avait raison. Le P. Buonvicini accepta, mais, la veille même de l'épreuve, le frère mineur fit défaut et disparut. Ce défi fut suivi d'un autre l'année suivante (1497); le même Francesco de Puglia, qui prêchait à Sainte-Croix de Florence, appela directement Savonarole au jugement de Dieu. Cette fois, ce fut du réformateur que vinrent les difficultés; enfin l'épreuve devait avoir lieu entre un partisan de Savonarole et son adversaire, quand de nouvelles contestations s'élevèrent; le réformateur voulant que son champion gardât le saint Sacrement pour traverser le bûcher long de quarante brasses et ses ennemis s'y opposant. A la fin, une forte pluie survint, mit fin aux débats et dispersa la foule; les deux partis s'attribuèrent la victoire (Perrens, *Savonarole*, l. III, ch. IV, p. 219-280, les lettres de Léonard Strozzi, *ibid* , app. n° XV, p. 415; Zeller, *Entretiens sur l'histoire, Italie et Renaissance*, p. 287-288 ; Guichardin, *Histoire d'Italie*, tr. franç. l. III, ch. VI, p. 161). Odoric de Pordenone raconte que trois frères mineurs furent soumis à une pareille épreuve dans le pays de Cana situé dans la Haute-Inde. « Ils (les Sarrasins) vinrent aux frères et leur dirent ainsi : Nous ferons alumer un grand feu et nous vous y getterons par telle condicion que se vous en issés sans mal sentir, nous verrons bien que votre loy est vraie et si elle n'est point vraie, vous y serés ars et mors de male mort ». L'épreuve tourna à l'avantage des moines (Odoric de Pordenone, *Les voyages en Asie*, p. 74 et suivantes).

1. Ce passage a été l'objet d'un contre-sens dans la version de A.-P. où la dernière phrase est mise dans la bouche de Grâñ, tandis que ce n'est qu'une réflexion de l'auteur. « *Maintenant que l'un d'entre vous et l'un d'entre nous y entre pour voir ce qu'ils y font* » (p. 349).

2. A.-P. ajoute : « *Celui-ci* (*l'ancien*) *est notre maître* » (p. 349).

3. On a vu plus haut ce qu'est le *Tabot*. A.-P. traduit par « *cercueil* » (p. 350) et N. explique ce mot par « *libro grande* » ! (p. 151).

fleuve Ḥarâr[1] ; les polythéistes venaient de le passer, mais sur les bords étaient restés leurs effets. leur gros bagages, leurs provisions avec la fille de la sœur du roi d'Abyssinie. Les Musulmans s'emparèrent des bagages et de la nièce du roi et revinrent trouver l'imâm. Celui-ci prit la jeune fille pour sa concubine; elle lui donna un fils. Il se mit en route pour son camp, donnant à Chamsou le commandement de l'avant-garde ; il partit deux jours avant l'imâm et campa. Sur ces entrefaites, il fut attaqué par les Chrétiens à pied ; avec eux étaient des archers et des gens de guerre. Ils avaient apporté des cordes pour lier les nôtres, mais Dieu les lia avec elles. Chamsou leur livra bataille et leur tua 3.000 fantassins, le reste s'enfuit ; des ennemis furent liés avec leurs cordes. Quand l'imâm arriva le quatrième jour, il fit trancher la tête aux prisonniers. On marcha jusqu'à ce qu'on parvînt au quartier général, dans le territoire de Qëdâ.

Le vizir ʿAddolé avait appris que les chrétiens s'étaient réunis en grand nombre et qu'il marchaient contre le Garâd Chamʿoun que l'imâm avait laissé dans le pays de Gëdëm. Il se mit en route pour lui porter secours, évacua le quartier général et l'abandonna. Quelques soldats lui dirent : Ne le laisse pas sans
[F°92] troupes; (f° 92) il y laissa un petit nombre de soldats et s'éloigna. L'émir Abou Bekr et Absamâ Nour revinrent au quartier général avec leurs troupes et ʿAddolé alla rejoindre Chamʿoun. Il n'eut pas à combattre, car ce qu'on lui avait annoncé était faux. Il s'en retourna à son campement et trouva l'imâm établi sur les montagnes de Maḥqouah[2].

La nouvelle arriva au roi Ouanag Sagad que les Musulmans se dirigeaient vers le Tigré. Alors il manda le patrice Dégalḥan qui arriva, et lui confia les troupes du Tigré en lui disant : « Oc-

1. Peut être s'agit-il de la rivière nommée Arri qui coule au nord de Lalibalâ et se jette dans le Takazzé dont elle est un affluent de droite.

2. Maḥqouah (N. *Makut*) désigne sans doute une des passes des montagnes du Lastâ que Grâñ dut franchir en quittant Lalibalâ.

cupe la route de Maḥqouah, qu'aucun Musulman ne pénètre dans le Tigré malgré toi. De l'Abyssinie, il ne reste plus que cette contrée et le Bégamdër. Si les ennemis y entrent, nous n'aurons plus d'asile où nous réfugier. » Le patrice se mit en route et occupa les montagnes qui donnaient accès dans le Tigré. L'imâm partit de Qëdâ et campa dans un endroit montagneux sur le territoire de Maḥqouah. Chaque jour, il allait vers la montagne et examinait le théâtre de la guerre. Un jour, il sortit suivant son ancienne coutume, avec six cavaliers; l'un était son cousin[1] Zaḥarbouï-Moḥammed. Les infidèles leur étaient cachés dans les arbres, au pied de la montagne. L'imâm arriva jusque-là, examinant la route et combattant ceux qui étaient près de la montagne, lorsqu'il fut attaqué par les ennemis qui étaient dans les arbres. Les cavaliers musulmans les chargèrent; ils s'enfuirent et gravirent la montagne. Quant à Zaḥarbouï-Moḥammed, il fut atteint au sein droit[2] d'une flèche empoisonnée et mourut martyr, que Dieu lui fasse miséricorde. L'imâm ressentit le plus vif chagrin de sa mort et les gens parlèrent beaucoup sur son tombeau. « Si cela, disaient-ils, arrive même avant notre entrée dans le Tigré... ! » L'émir Ḥosaïn répliqua : « Jamais nous ne sommes sortis de notre pays sans tuer; combien de fois avons-nous ravagé les provinces des Chrétiens et combien en avons-nous tué ! C'est le premier d'entre nous atteint par le destin qui lui était assigné[3]; Dieu lui a accordé ce qu'il voulait et ce qu'il désirait : puisse-t-il être glorifié et exalté ! Il est mort martyr. »

Le lendemain, l'imâm sortit avec son armée pour faire la guerre sainte et venger son cousin; il s'avança vers la montagne;

1. Par erreur A.-P. l'appelle son neveu.

2. Une erreur de lecture fait traduire par A.-P. « à la *main* droite » (p. 351).

3. Ce passage est délayé dans A.-P. dans le singulier français que voici : « *Il n'en meurt de notre côté qu'un seul* dont parce que *le terme de sa vie* est *arrivé et parce que cet événement* était *écrit là-haut* » (p. 352). Au lieu de « *il est mort martyr* » N. traduit : « *Egli è morto* con la fortuna » (p. 152).

les polythéistes rangèrent leurs troupes contre lui, mais des fantassins musulmans pénétrèrent jusqu'à eux, recevant leurs pierres sur leurs boucliers, et Dieu mit en fuite les infidèles. Les autres montèrent et campèrent près de l'église de Mârya[1]. Là, la femme de l'imâm, Ba'tya (Dël Ouanbarâ), fille de Maḥfouzh accoucha d'un fils qu'on appela Aḥmed en-Nedjâchi. Ce fut le premier qui naquit dans le Tigré; il mourut dans le Sarâoué comme cela sera mentionné.

L'imâm partit et s'arrêta à Qarqârâ[2] qui fait partie du Ti-

1. Il s'agit de l'église de Manbara Mâryâm (*siège de Marie*) qui est encore appelée aujourd'hui l'église de Mâryâm-Gargara (Harrison Smith, *Through Abyssinia*, p. 165). Elle fut fondée par Zarëa Ya'qob sur une haute montagne près de Quârquârâ (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob et de Baeda Maryam*, p. 165). C'est là que Baëda Mâryâm installa les reines près du Ṣaṣergué Marqos pendant sa campagne contre les Dob'a (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob et de Baeda-Maryam*, p. 177).

2. Le pays de Qârqârâ est encore représenté aujourd'hui par le village de Gargara au S.-E. de Tchelicoṭ, près du Saḥarta; il est situé sur un plateau, à l'entrée de la plaine de Womberat, près de la passe escarpée de Gargara (Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 124-126, 166; Harrison Smith, *Through Abyssinia*, p. 165). C'est le Quârquârâ où se rendit Zarëa Ya'qob en quittant l'Angot (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob et de Baeda-Maryam*, p. 136). Cet endroit est déjà mentionné par Alvares, quelque temps avant la conquête de Grâñ comme une ville importante avec de bonnes maisons et une très belle église. Non loin de là, s'élevait un grand monastère, du nom de Nazaret peuplé de moines nombreux et jouissant de grands revenus. Les environs produisaient en quantité des raisins, des pêches et de petites noix. Au milieu de la vallée était l'église de Notre-Dame, entourée de petites maisons habitées par des prêtres; on y voyait alentour de beaux arbres et en particulier douze cyprès. Devant la porte principale était une agréable fontaine et l'église était entourée de champs parfaitement irrigués. En tête de cette vallée se dressait une haute montagne avec une église où n'habitaient que des prêtres, mais Alvares n'en donne pas le nom. Peut-être est-ce cette dernière qui fut fondée par Zarëa-Ya'qob; cependant le voyageur portugais dit bien nettement que la « demeure de Marie » (*casa de nossa senhora* = Manbara Mâryâm) était dans une vallée (Alvares, *Verdadeira Informação*, p. 48; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 101-102; Conde de Ficalho, *Viagens de Pedro de Covilhan*, p. 242 et note 1).

gné ; c'est un pays vaste, abondant en blé et en miel. Au siège de la montagne, les Musulmans avaient été en proie à la disette ; Dieu les soulagea à Qarqârâ. L'imâm y séjourna et envoya le vizir Modjâhid rassembler des provisions dans les pays du Saḥarta[1] et d'Abargâlé et aux environs. 'Addolé se mit en route, entra dans l'Abargâlé, le ravagea complètement et pilla ses troupeaux. Quelques Musulmans y trouvèrent de l'or : ce fut le premier qu'on rencontra dans le Tigré. Là mourut martyr un Musulman du nom d'Aboun Dâouah[2] à qui les Chrétiens fermèrent la route entre deux montagnes où ils le tuèrent : que Dieu très haut ait pitié de lui.

Le vizir 'Addolé et l'imâm revinrent à Qarqârâ et Aḥmed y

1. Ces deux noms sont ainsi altérés par A.-P. « *Dans le pays de* Sayra, *dans* Abardjedi » (p. 352). Il faut lire dans le texte السحرت (السحرة) ; il s'agit du Saḥarta, province du Tigré, à l'ouest de l'Enderta, à l'est de l'Abargâlé et au sud du Tembien dont il est séparé par le Guebah, affluent de droite du Takazzé. Le principal village est celui de Dukwani ; cette province est très montagneuse (cf. Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 120-124 ; Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 103 ; Harrison Smith, *Through Abyssinia*, p. 163-165 ; Gérard Portal, *My mission to Abyssinia*, p. 131 ; Rohlfs, *Meine Mission nach Abessinien*, p. 173-174). Nous voyons déjà au temps de 'Amda Ṣyon, un choum du Saḥart ou Saḥarta marcher avec d'autres gouverneurs contre un païen du nom de Nĕdhan (Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda Syon*, p. 23, 129 ; Dillmann, *Die Kriegsthaten des Königs Amda-Sion*, p. 11). Le Saḥarta est mentionné par Abou'l-féda (*Géographie*, p. 158-159) et par Maqrizi (*Historia reg. isḷam.*, p. 2) qui en fait une ville, jadis la capitale du royaume, la même qu'Aksoum (lire اخشوم au lieu de اخشرم et Zarafrata (زرفرتا). Ce dernier nom paraît être une altération de Zaraftâ (au lieu de زرفرتا lire زرفتا = ዘረፍታ :: dont il est question à propos d'Aksoum dans la liste des donations publiées par M. Conti-Rossini (*Donazioni reali alla cattedrale di Aksum*, p. 6, 13 et note 2). Sous le règne de Sousnyos, cette province avait encore un choum pour gouverneur (cf. Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 242, 272 ; t. II, p. 186, 209). A cette époque, les gens du Saḥarta prirent parti pour un imposteur qui se donnait pour Ya'qob tué à Bartcho ; ils furent vaincus et mis en fuite (cf. Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 128, 129, t. II, p. 99-100).

2. Il est appelé par A.-P. « *Abui Demah* » (p. 352) et par N. « *Abun Daui* » (p. 153).

laissa son camp à la garde du premier [1]. Il se mit en route pour l'Endartâ [2] qu'il ravagea; il tua les habitants, pilla leurs richesses et revint à son camp. Puis il partit pour le Tambèn et

1. Ce passage n'a pas été compris par A.-P. « *L'imâm et le vizir Adli* quittèrent *le camp de Qarqara et* marchèrent *dans le pays de Andarta* » (p. 352).

2. L'Endartâ (ou Enderta) est une province du Tigré, à l'est du Saḥarta, à l'ouest de l'Abargalé. Elle a pour villes principales Antalo, bien déchue de son ancienne importance, où se trouvait une église de Saint-Georges, bâtie par Râs Oualda Selâsé et qui fut une des principales étapes de l'armée anglaise dans la guerre contre Théodoros ; Tchelicot, aujourd'hui la principale ville ; Mekelle où le negouch Yoḥannes avait établi quelque temps sa résidence et s'était fait bâtir un palais. Au milieu de ce siècle, cette province avait pour gouverneur presque indépendant Balgada Arĕa qui, resté fidèle à Kasaï, fils de Sabagadis, se souleva lorsqu'il reprit les armes et tint longtemps la campagne contre Oubié (Valentia, *Voyages and travels*, t. III, p. 31-61 : Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 102-103; 119-123, 290 ; Lefebvre, *Voyage en Abyssinie*, II[e] partie, t. III, p. 43-44 ; Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 126-166; Rohlfs, *Im Auftrage*, p. 73-104 ; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 485, 489-504 ; Stumme, *Meine Erlebnisse bei der englischen Expedition in Abyssinia*, p. 55-70; Von Seckendorff, *Meine Erlebnisse mit dem englischen Expeditions corps in Abessinien*, p. 131-135; Shepherd, *The campaign in Abyssinia*, p. 130-131 ; 136-140, 309 ; Hozier, *The british Expedition to Abyssinia*, p. 138-145 ; Markham, *History of the abyssinian expedition*, p. 259-268 ; Harrison Smith, *Through Abyssinia*, p. 163-170, 227-232, avec une vue du palais du nĕgouch : G. Simon, *L'Éthiopie*, p. 341-352 avec une vue de Mekelle ; *Routes in Abyssinia*, p. 87 ; Portal, *My mission to Abyssinia*, p. 185-187. Cette province fournissait du sel qu'on transportait en plaques ou *amolé* et dont la taxe fut réglée par Iyâsou I (cf. R. Basset, *Étude sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 50, 159 ; d'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 67). C'est dans l'Endartâ que Yĕsḥaq, le Baḥr-Nagâch, appuyé par le pacha Zĕmour son allié se rencontra avec Minâs : tous deux furent vaincus dans la troisième année du règne de ce prince (F. M. Esteves Pereira, *Histoire de Minas*, p. 32, 50). Sous le règne de Sousnyos, c'était le patrimoine de Takla Giyorgis qui se révolta contre ce roi (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 296 ; t. II, p. 229). Plus tard, un autre révolté fut vaincu dans cette province par Asma Giyorgis gouverneur du Tigré (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 309 ; t. II, p. 238). L'Endartâ est mentionné sous le règne de Fasiladas par l'ambassadeur Ḥasan-ben-Aḥmed (*Relation*, p. 29), comme un pays uni, extrêmement fertile où le miel blanc particulièrement était à bon marché.

y pénétra. Le choum de ce pays marcha contre lui avec une troupe que chargèrent les Musulmans, cavaliers et fantassins au-dessus de la montagne et qu'ils mirent en déroute ; ils en tuèrent trois mille et plus ; sept chevaux furent enlevés à leurs cavaliers ; tous étaient à pied sauf ceux-là.

L'imâm apprit que le patrice, choum de l'Agâmé[1], nommé Râqât avait rassemblé ses cavaliers et ses fantassins et occupait la route de son pays pour empêcher les Musulmans d'y arriver. L'imâm partit du Tambèn avec ses compagnons, empressés comme l'eau courante ; le second jour, il arriva près du tombeau d'Aḥmed en-Nedjâchi qui vivait au temps du Prophète (que Dieu le bénisse et le sauve !). Les Musulmans se dirent: Nous visiterons aujourd'hui Asḥamat en-Nedjâchi[2] et

1. Ce nom n'a pas été reconnu par A.-P., où l'on trouve « *'Akamia* » (p. 353) ni par N. qui porte « *Oggiamia* » (p. 153). — Cf. p. 129, note 2.

2. « Le roi d'Abyssinie qui, du temps du Prophète se fit musulman et qui, un peu avant l'hégire, accorda sa protection aux réfugiés qui professaient la vraie religion fut le même sur lequel le Prophète, ayant appris sa mort, invoqua la protection divine. Il s'appelait *Nedjâchi*, nom qui est dans leur langue *Angâch* et que les Arabes ont altéré suivant leur habitude » (Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 199 ; *Histoire des Berbères*, trad. franç., t. II, p. 107-108). On connaît la tradition d'après laquelle dès le début de l'islâm, une partie des sectateurs de Mohammed, fuyant les persécutions des Qoraïchites, se réfugièrent à deux reprises en Abyssinie où ils trouvèrent un asile (cf. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Moḥammad*, t. II, p. 1-6 ; 41-56 ; 147-153 ; 156-179). Il est probable qu'ils dissimulèrent ce que leurs croyances avaient d'opposé au christianisme éthiopien ; d'ailleurs les dogmes de l'islâm étaient loin d'être définitivement arrêtés à cette époque où Moḥammed subissait une influence chrétienne (616-619 J.-C. (cf. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Moḥammad*, t. II, p. 180 et suivantes). Tabari (*Annales*, t. I, V^e partie, p. 15-69) cite une correspondance entre le Prophète et et le nëgouch qui y est appelé El-Aṣḥam, fils d'Abdjar الاصحم بن ابجر M. Hartmann (*Der Naǵaši Asḥama und sein Sohn Arma, Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XLIX, p. 299-300) a démontré d'une façon péremptoire que c'est le personnage appelé *Ela-Ṣaḥam* dans la liste A. de Dillmann (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. VII, p. 338 et suivantes ; Drouin, *Les listes royales éthiopiennes*, p. 53), qu'*Abdjar*

demain, nous irons combattre. » L'imâm reprit : « Aujourd'hui, nous avons une affaire sérieuse ; demain, nous visiterons le tombeau. » Il marcha contre le choum de l'Agâmé et le rencontra comme il occupait une montagne sur la route de son pays. Les fantassins musulmans s'avancèrent contre cette montagne ; les pierres et les flèches tombaient sur leurs boucliers comme des gouttes de pluie ; ils pénètrèrent au milieu des ennemis qui prirent la fuite, poursuivis par la cavalerie musulmane jusqu'à ce qu'ils se furent réfugiés dans une montagne qui se trouvait là et au pied de laquelle était un précipice. Quant au choum de l'Agâmé [1], quand il fut rejoint par la cavalerie musulmane, il se jeta dans le précipice, se cassa le bras et s'échappa. Huit des chevaux des ennemis furent pris ; le reste se dispersa.

L'imâm revint pour marcher contre la ville d'Aksoum qui est, dit-on, une ville ancienne ; on ne sait qui la bâtit : quelques-uns disent que c'est Dżou'l-Qarnaïn. Dieu sait le mieux ce qui en est. Il y a là des colonnes de pierre dont la longueur est de quatre-vingts coudées ; la largeur est de dix coudées ; elles sont debout [2]. L'imâm campa à Ar'adah et s'y établit. Quelques habitants du pays vinrent l'y trouver ; ils étaient de la tribu des Balaou qui

(var. El-Badjar) représente *Ela Gabaz* (ابجر, أبجر pour ابجز et الجبز = እለ ፡ ገበዝ ፡) et qu'*Arha* ben El-Aṣḥam pour lequel on trouve la variante *Arma* (Tabari, *op. laud.*, p. 1570, note *b*) est *Armakh* (ارمى = እርማኅ ፡) dont on retrouve le nom sur une monnaie éthiopienne (cf. A. de Longpérier *Monnaies des rois d'Éthiopie*, p. 15-16 ; pl. II, nos 7-8 ; Halévy, *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitiques*, p. 144 ; Drouin, *Les listes royales éthiopiennes*, pl. XX, nos 15, 16, 17). Ela-Ṣaḥam mourut, d'après Tabari (I, 1720) en l'an 9 de l'hégire (630). Je n'ai pu trouver qui détermina l'armée de Grâñ à reconnaître en cet endroit le tombeau d'Ela Ṣaḥam qui fut sans doute enterré à Aksoum. Peut-être y eut-il une confusion amenée par quelque ressemblance de nom.

1. Dans la version de A.-P. il y a encore une confusion « *Akamia se voyant près d'être atteint* (!) *par les Musulmans et* (sic) *se cassa un bras, mais il parvint à se sauver* » (p. 353).

2. Il s'agit probablement des obélisques de pierre dont il a été question plus haut, voir p. 232, note.

habitent le Tigré et sont musulmans[1]. Ils lui dirent: Les gens du Tigré sont rassemblés avec leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses dans cette montagne qui est près de vous; vous n'arriverez à eux que par la ruse. L'imâm passa la nuit dans le campement jusqu'à l'aube, puis il divisa l'armée en deux corps: 'Abd en-Nâṣer partit avec l'un et reçut l'ordre d'escalader le côté droit de la montagne. Lui-même, avec sa troupe et le reste de l'armée s'avança vers le côté gauche. Le soleil n'était pas levé

1. Il a déjà été question plus haut des Balaou (p. 10, 255). Suivant une tradition (Lejean, *Voyage au Taka*, p. 119-120). Belaù (Balaou), Kelaù et Hafara étaient trois frères et venaient du Saraoué où l'on montre encore les tombeaux dits des Belaù. Les Kelaù s'amoindrirent et finirent par disparaître : il en reste cependant à Zaga et à Heikota où ils parlent le tigré. Ils furent vaincus dans le Barka par les Bilin ou Bogos, avec lesquels ils furent souvent en guerre, représentés par les chefs légendaires Gebré-Tarqé et Sagrina (Reinisch, *Die Bilin-Sprache*, t. I, p. 17-18); ou par un Bogos établi chez les Hedareb (Reinisch, *Die Bilin-Sprache*, t. I, p. 25-26); par les Ibtoy de Kéren et les Soquina-Gebrou de Magarah (Reinisch, *Die Bilin-Sprache*, t. I, p. 22-23). Les Balaou se fractionnèrent de bonne heure. Le gros de la nation resta vers le confluent du Barka et du Khor el-Ardeb, dont les Basé formaient la population antérieure. Mais les Balaù, d'abord seuls maîtres du pays, furent, dans les temps récents, dépossédés en partie par les Nebtab des Beni Amer (Münzinger, *Ostafrikanische Studien*, p. 279-281), que d'Abbadie prend à tort pour des Balaou (*Géographie de l'Éthiopie*, p. 45). Au XVIe siècle, il existait, d'après Lobo, un royaume des Balou (Balaou) musulmans; il était situé vis-à-vis de Saouakim et après de longues guerres contre les Turks, il les avaient obligés à partager avec eux le revenu des douanes de cette île, et leur roi y avait des officiers et des receveurs (Legrand, *Relation historique d'Abissinie*, p. 38). Les Balaou ont été confondus avec les Fougn, par le P. d'Almeida (*Historia de Etiopia a alta*, ap. Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. II, p. 479). Une famille des Balaou, établie chez les Beni 'Amer, émigra vers le Sud et vint fonder la dynastie des naïbs d'Arkiko ou Dakhono. Le premier, Hömmed, aurait vécu il y a deux siècles : les Turks lui auraient tué son fils Moḥammed ; la dignité de naïb passa à un autre de ses fils, Amer, et ses descendants qui, moyennant une pension annuelle, se reconnurent les vassaux du sultan (cf. Th. von Heuglin, *Reise nach Abessinien*, p. 81; Münzinger, *Ostafrikanische Studien*, p. 162-176, qui fait remonter leur établissement dans le Samhar à cinq siècles, mais dont les conclusions sur leur origine sont peu sûres, p. 276-287).

que déjà Aḥmed était arrivé près de la montagne ; les deux corps escaladèrent chacun de leur côté. Les polythéistes s'étaient retranchés au sommet dans leurs forts ; les nôtres y pénétrèrent, les mirent en déroute et les prirent. L'imâm fit trancher la tête aux prisonniers et ils n'eurent plus d'endroit où fuir; il n'en échappa aucun; les Musulmans les tuèrent dans les forts, dans les ravins, dans les arbres ; la terre fut couverte de leurs cadavres; il y en avait tant que l'on ne pouvait marcher ; on dit que quelques personnes comptèrent les polythéistes avec qui elles étaient au dessus de la montagne et calculèrent leur nombre avec leur patrice : ils étaient dix mille cinq cent cinquante ; il n'en
[F°93] échappa pas un. Les Musulmans pillèrent (f° 93) leurs troupeaux et leurs moutons : il y en avait une quantité innombrable.

L'imâm et ses compagnons revinrent à Ambâ-Sanèt [1]; il envoya le butin à son camp où était le vizir ʿAddolé. Tandis qu'Aḥmed était arrêté à Ambâ-Sanèt, il apprit que le patrice Amḥâ et l'Azmâtch Fânʿil s'étaient réunis dans le Tambèn avec le gouverneur de cette province : il partit contre eux au milieu de l'après midi et marcha toute la nuit. Au lever du soleil, les Musulmans lâchèrent les rênes de leurs chevaux, luttant ensemble de vitesse jusqu'à ce qu'ils arrivèrent dans la ville de Ḥasarou [2]; ils ne rencontrèrent aucun polythéiste et s'arrêtèrent là.

La nouvelle parvint au roi d'Abyssinie qui se trouvait dans

1. Ambà Sanèt est appelé *Amba Tasenit* par N. (p. 154). Sous Baëda-Mâryâm, cet endroit servit de lieu de déportation pour les juges ecclésiastiques qui avaient critiqué la conduite de ce prince (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a-Ya'eqob et de Baeda Mâryâm*, p. 129). Auprès d'Amba Sanit, s'étendaient de vastes pâturages où l'on gardait les chevaux de Baëda-Mâryâm (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob et de Baeda Maryâm*, p. 142). C'est sans doute le Saneytê du Tambèn mentionné par Harrisson Smith (*Through Abyssinia*, p. 141.).

2. N. *Assero* (p. 154). A.-P. Hassarowa (p. 355).

le pays de Ouagadâ, dans le Bégamdër [1] que les Musulmans

1. Quoique tous les manuscrits portent Ouagadâ (N. *Godda*), je crois qu'il y a lieu de lire Ouagarâ. La Chronique éthiopienne nous apprend que Lëbna Dëngël était dans cette dernière province depuis le mois de ṭëqëmt : il en partit au moins de taḫsâs pour Aksoum où il célébra la fête de l'Épiphanie (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 104-105). Il en est de même de la Chronique contenue dans le ms. 141, fonds éthiopien de la Bibl. nationale (Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, p. 276, 281). La confusion du د et du ر (وقدة pour وقرة) est facile en arabe, mais non en éthiopien (ወገዳ ፡ var. ወጋዳ; pour ወገራ ፡) Ouagadâ ou Ouagdâ est le nom d'un désert au sud de l'Éthiopie où se retirèrent quelque temps Takla-Haymânot et son cousin Mârqos (Dillmann, *Chrestomathia æthiopica*, p. 38). Au temps de 'Amda-Ṣyon c'était une province conquise par Ṣabr eddin qui y avait établi un gouverneur (Dillmann, *Die Kriegsthaten des Königs Amda-Syon*, p. 6; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Syon*, p. 10, 118).

Quant au Ouagarâ, c'est une province montagneuse de l'Abyssinie à l'ouest du Samèn et au nord de Gondar. Le sol est fertile, mais peu cultivé ; on y trouve des prairies où on élève de nombreux troupeaux de bœufs; le blé qu'on y récolte est de qualité médiocre. Le climat est froid et a donné naissance au proverbe :

Dieu a créé le Ouagarâ de telle sorte
Que si on entre dans la maison, on a de la fumée,
Si on sort de la maison, on a du vent.
Quand on mange du grain, on a des flatuosités;
C'est ainsi que Dieu a créé le Ouagarâ.

Une des principales villes de cette province, Doqna, renferme une église bâtie par Iyâsou (cf. Ponce, *Relation* dans les *Lettres édifiantes*, t. I, p. 620; *Description de l'Empire du Prete-Jean*, p. 28; Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 225-230; 487-490; Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. II, p. 345-347; Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 215-221; Rüppel, *Reise in Abyssinien*, t. II, p. 67-71; Lefebvre, *Voyage en Abyssinie*, IIe partie, t. III, p. 58-60; Von Heuglin, *Reise nach Abyssinien*, p. 202-209; Plowden, *Abyssinia and the Galla country*, p. 396; Raffray, *Abyssinie*, p. 319-322, 344-345; Matteucci, *In Abissinia*, p. 151-153; A. de Cosson, *The Cradle of the Blue Nile*, t. I, p. 296-298). Il semblerait d'après un passage de la Chronique de 'Amda-Ṣyon I que le Ouagarâ avait été habité par des Falachas, qu'il désigne sous le nom de « Juifs sacrificateurs », ou du moins par des renégats qui avaient abjuré le christianisme, soit pour retourner au paganisme, soit pour passer au judaïsme ou à l'islamisme, et qu'il leur fit la guerre (Dillmann, *Die Kriegsthaten des Amda Ṣyon*, p. 11, 16); Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Ṣyon*, p. 23, 39, 129, 141). Yësḥaq, qui règna de 1412 à 1427, fit une expédi-

étaient arrivés dans le Tigré et l'avaient ravagé. A cette nouvelle, il ressentit un violent chagrin, rassembla tous ses soldats, ses patrices et ses troupes et marcha vers Aksoum. Leur foule était innombrable. Il tira la grande idole de l'église d'Aksoum : c'était une pierre blanche, incrustée d'or[1], si grande qu'elle ne pouvait sortir par la porte : on fut obligé de percer l'église à cause de sa masse ; on l'enleva et elle fut transportée par quatre cents hommes dans la forteresse du pays de Siré, appelée Tâbr[2] où on la laissa.

L'imâm occupait toujours ses positions dans le pays de Tambèn, lorsqu'un homme de la tribu des Balaou, de la ville d'Aksoum, nommé 'Abd el-Ouahhâb[3] vint le trouver et lui dit : Le roi d'Abyssinie est arrivé à Aksoum. Alors l'imâm ordonna

tion dans le Ouagarâ qui paraît avoir été à cette époque entre les mains des Falachâs (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 11, 101; Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 70); il y construisit beaucoup d'églises (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 12, 101). C'est dans cette province que, sous Galaoudéouos, l'armée musulmane éprouva une grave défaite où périrent Sidi Moḥammed, Esmân (Othman) et Ṭalilâ (Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 204; Conzelmann, *Chronique de Galawdéwos*, p. 21-133; R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 19, 111 et note 182, p. 261: Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 159, 265; Castanhoso, *Dos feitos de D. Christovam de Gama*, éd. F. M. Esteves Pereira, p. 56-59; Correa, *Lendas de India*, t. IV, 1re partie, p. 385-386). Le gouverneur de cette province se lia avec d'autres pour se révolter contre le roi Za-Dëngël (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 52; t. II, p. 42). Peut-être était-ce le même que Za-Yasous, choum du Ouagarâ sous le règne de Sousnyos, et qui périt avec d'autres dans une bataille où les Gallas furent vainqueurs (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 118; t. II, p. 93).

1. Il s'agit sans doute de la pierre d'autel qui se trouvait dans la principale église d'Aksoum, celle de Sainte-Marie de Sion. Cette pierre, qui était très vénérée, avait été, suivant la tradition, envoyée du mont Sion par les apôtres au temps de la reine Candace à qui la légende attribuait la construction de cette église (Alvares, *Verdadeira Informação*, p. 38; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 81).

2. Ce fut dans l'ambâ de Ṭabr que Lëbna-Dëngël passa l'hiver de la 31e année de son règne (René Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 16, 107).

3. A.-P. « *Abd ul-Wathab* » (p. 355); N. « *Abdullakab* » (p. 155).

de partir sur le champ. On se mit en route, et le second jour, on arriva à Abbâ Garimâ[1], à deux parasanges d'Aksoum et on s'y arrêta. Quelques gens du pays dirent à l'imâm: Les polythéistes se sont retranchés dans trois forteresses, car ils ne peuvent te combattre. A cette nouvelle, l'imâm campa en cet endroit et marcha contre eux. Les défenseurs de deux des châteaux en descendirent à sa sommation: il leur imposa le tribut. Quant à ceux du troisième, ils refusèrent; alors il leur

1. N. l'appelle « *Abbagiurema* » (p. 155). Béta-Abbâ Garimâ est situé à environ neuf milles au nord-est d'Adoua ; il a aussi donné son nom à un village non loin duquel existe une église dont la fondation remonterait à Takla Hâïmânot (Portal, *My mission to Abyssinia*, p. 114). Ce monastère était déjà célèbre au XIIIe siècle, car un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris (fonds éthiopien, n° 121), renfermant une collection de vies de Saints et dont l'écriture est de cette époque, y fut exécuté par l'ordre de Siméon, administrateur du couvent (cf. Zotenberg, *Catalogue des manuscrits éthiopiens*, p. 198, col. 1). Ce monastère tire son nom d'Abbà Garimâ, appelé aussi Yĕsḥaq, un des neuf saints venus de Rome au temps d'Ela Amida ; Abba Yoḥannĕs, évêque d'Aksoum composa sur lui un panégyrique qui a été publié par M. Conti-Rossini. Il établit la règle de saint Antoine dans le couvent de Madara qu'il fonda (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 223, note 38). Sa commémoration a lieu le 17 de sané (Bibliothèque Nationale, fonds éthiopien, ms. n° 128, f° 126) cf. sur les neufs saints, Ludolf, *Historia aethiopica*, l. III, ch. III ; *Commentar. ad historiam aethiopicam*, p. 282-286 ; Dillmann, *Zur Geschichte der axumitischen Reiches*, p. 24-27 ; R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 97 et note 33, p. 221-222, et sur une légende relative à Abbâ Garimâ, Conti-Rossini, *Note etiopiche*, p. 6-9). C'est sans doute le couvent qui est mentionné sous le nom de Gârmâ au temps de Zarĕa-Ya'qob (Dillmann, *Zur Regierung des Königs Zarea-Jacob*, p. 72; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob et de Baĕda Mâryâm*, p. 28) et de Baĕda-Mâryâm (Perruchon, *ibid.*, p. 156). Une tradition rapportée par Alvares qui vit le couvent avant qu'il ne fût ravagé par Grâñ, rapporte qu'Abâ Garimâ était un roi de Grèce qui avait abandonné la royauté pour vivre dans la pénitence et finit ses jours dans la sainteté. Derrière la chapelle du monastère, peu considérable, peu riche et peu peuplé, à deux lieues d'Aksoum, était une excavation où avait habité le saint. Le jour de sa fête, l'envoyé portugais vit affluer plus de trois mille infirmes, aveugles ou lépreux, dont quelques-uns, dit-on, recouvrèrent la santé (Alvares, *Verdadeira Informação*, p. 42, Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy*, p. 88-89).

livra bataille. Dieu les mit en déroute, et ils furent exterminés jusqu'au dernier.

Les Musulmans marchèrent sur Aksoum en appareil de guerre; ils y arrivèrent sans rencontrer d'ennemis. L'imâm envoya des soldats pour lui amener des gens du pays; on en saisit quelques-uns qu'on lui présenta; il leur demanda des nouvelles du roi. Il était ici, dit-il; à présent, où est-il parti? — Il s'est mis en route six jours avant vous, répondirent-ils, pour gagner le pays de Mazagâ[1] chez le roi Maḳattĕr[2].

1. La Chronique éthiopienne (cf. Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p, 176; R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 105) nous apprend que Lĕbna-Dĕngĕl quitta le Siré et traversa le Ṣagadé pour se rendre chez les Mazagâ dont le nom a été altéré en *Maraq* par A.-P. (p. 356). Ce pays est situé à l'ouest de l'Éthiopie, du côté du Sennaar et il est connu aussi sous le nom de Râs el-Fil; il était soumis au roi d'Éthiopie et le choum qui le gouvernait avait droit aux timbales (*nagarit*). Bruce en fut quelque temps gouverneur: il est peuplé de musulmans. C'est une région chaude et malsaine qui paraît répondre au Gallabat actuel, situé sur les deux rives de 'Atbara. La capitale est actuellement Metemma, bâtie postérieurement au XVIe siècle par les pèlerins venus du Darfour et portant le nom de Takrouri qui s'y fixèrent après avoir chassé, dit Rassam, les Arabes (?) qui y étaient établis. Le pays resta longtemps gouverné par un cheïkh tributaire à la fois de l'Abyssinie et de l'Égypte et pris parmi les Takrouri : aujourd'hui il est aux mains de l'Égypte et par conséquent sous le protectorat anglais, à l'ombre duquel prospère un marché d'esclaves, sur lequel un officier anglais, A. de Cosson, donne de grands détails. C'est le *Mazaga* de Barros et d'Almeida et c'est par une singulière erreur que Cooley dans son mémoire sur le *Tacuy de Barros* (p. 213) prétend que la lecture *Mazaga* donnée dans le manuscrit de Barros et par Telles est erronée. Le témoignage d'un contemporain, comme Chihâb eddin Aḥmed est décisif. Pour compléter son erreur, Desborough Cooley semble admettre que cette (fausse) leçon de Magada provient de Makëda, la première reine d'Abyssinie, la Bilqis des Arabes (!) Le Mazaga était abondant en or (Barros, *Asia*, déc. III, l. IV, ch. I, p. 372); cf. sur cette région, Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 407-415; t. IV, p. 374-400; Fenzl, *Bericht über die von Herrn Constantin Reitz auf seiner Reise von Chartum nach Gondar gesammelten geographisch-statistischen Notizen*, p. 4-5, 11-12; Krockow von Wickerode, *Reisen und Jagden in Nord-Ost Afrika*, t. II, p. 31-67; Baker, *Die Nilzuflüssen in Abyssinien*, t. II, p. 186-206; Th. von Heuglin, *Reisen in Nord-Ost Afrika*, p. 26-32, 128-132; Apel, *Drei Monate in Abyssinien*,

p. 4-10 ; Stern, *Wanderings among the Falashas*, p. 34-40 ; Dufton, *A journey throw Abyssinia*, p. 40-50 ; Dimothéos, *Deux ans en Abyssinie*, t. I, p. 18-22 ; Rassam, *Narrative of the British mission to Theodore*, t. I, p. 157-184 ; Blanc, *Ma captivité en Abyssinie*, p. 114-125 ; A. de Casson, *The Cradle of the Blue Nile*, t. II, p. 156-172 ; Winstanley, *A visit to Abyssinia*, t. I, p. 147-162. — Ce fut dans ce pays qu'après la mort de Grâñ, sa veuve Dël Ouanbarâ se réfugia avant de pouvoir regagner le Harar. Sous Galaoudéouos, successeur de Lëbna-Dëngël, le pacha turk Ezdëmir, tenta une expédition contre cette région qu'il supposait pleine de richesses. Il y était excité par Ga'ëoua, la Gahoua des Portuguais, reine musulmane de Salaoua (?), sœur de Makattër récemment vaincue par un chef éthiopien qui avait tué plusieurs de ses frères. L'expédition eut lieu en 1558, mais la chaleur et les fièvres firent périr la plupart des soldats qui la composaient. Les Turks évacuèrent Dobaroua et se retirèrent vers la côte. Ezdëmir trouvant fermée la route de Massaoun battit en retraite vers Saouakim ; Ga'ëoua tomba au pouvoir des Éthiopiens (cf. Conzelmann, *Chronique de Galaoudéouos*, p. 77, 166-167 ; Diogo de Couto, *Asia*, décade VII, partie II, l. VII, ch. v, p. 94-97). Sous le règne de Sousnyos, Aleb, choum de Mazagâ, s'enfuit auprès de Bady, roi des Fougn du Sennaar en emmenant de nombreux cavaliers et en emportant les timbales ; ce fut une des causes qui excitèrent l'inimitié du nëgouch contre Bady, puis contre son fils Ombe (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 162 ; t. II, p. 125 et notes, p. 450-451). Ce savant place le Mazagâ entre le Setit (ou Takazzé), l'Atbarah et le Mareb ; toutefois l'indication de Bruce me paraît devoir reculer ce passage vers le sud et modifier la note 139 de mes *Études sur l'histoire d'Éthiopie*.

2. Makattër est le nom du prince qui régnait sur le Mazagâ. La note 140 de mes *Études sur l'histoire d'Éthiopie* (p. 254) doit donc être supprimée et la traduction de A.-P. « *le sultan de Maktar* » (p. 356) est à rectifier. Il est à remarquer toutefois, que dans un chant en l'honneur de Galâoudéouos, Makattër semble être donné comme un nom de pays où se réfugia Dël Ouanbarâ après que Grâñ eut été tué à Ouaïna-Dega (Guidi, *Le Canzone geez-amariña*, n. XI, v. 30-31 ; Pereira, *Canção de Galavdevos*, p. 9 et 14). Mais c'est sans doute une erreur. Du reste le même chant dit que Makattër était le pays du père de Dël Ouanbarâ, or, nous savons qu'elle était fille de Maḥfouzh, un chef de l'Adal, issu de Balaou, l'ancêtre d'une fraction émigrée dans ce dernier pays. On ne pourrait accepter la donnée du chant abyssin qu'en supposant que « le pays de *son père* » est mis pour « le pays de *ses pères* », il faudrait alors voir dans le Mazagâ une contrée habitée par les Balaou, différents de ceux qui étaient établis dans le Samhar. Du reste la tradition musulmane fait venir du Tigré, et non des régions de l'Atbara, les Balaou de l'Adal. Je dois cependant, pour ne rien négliger, rappeler qu'Alvares, au commencement du XVIe siècle mentionne un pays des Balloôs (Balaou ?) entre le Bégamdër et la Nubie, ce qui semblerait indiquer l'emplace-

Aḥmed campa à Aksoum. Au milieu de l'après-midi, arriva un homme de Mazagâ, porteur d'une lettre du sultan Makattër à l'imâm, elle était ainsi conçue : Viens me rejoindre avant que les Chrétiens ne me tuent. Aḥmed partit le lendemain. Les moines de la ville d'Aksoum lui dirent : Reste ici aujourd'hui pour que nous te payions le tribut en or. Il ne voulut rien entendre et fit une marche précipitée, se dirigeant vers le Mazagâ pour secourir les Musulmans. Les nôtres étaient partis sans provision.

On campa au coucher du soleil dans l'église d'Abba Samouèl, dans le pays de Siré[1] : c'était une construction magnifique, ornée de toutes les couleurs ; les moines s'y étaient rassemblés ; ils furent tous massacrés dans l'intérieur de l'église, si bien que le sang coulait par la porte. Ils étaient au nombre de 500.

Le lendemain, l'imâm chemina par la route de Oualâh[2] pour gagner le Mazagâ par le désert et la solitude. Il marcha nuit et jour ; les Musulmans n'avaient que peu de provisions ; la faim poussa quelques-uns à se nourrir en route des fruits des tamarins, appelés *homar*[3] ; il y en avait en abondance. Ils campèrent au

ment du pays actuel de Gallabat, en supposant le Dambyâ compris dans l'appellation de Begamdër. Ces Balloôs étaient tributaires du nëgouch à qui ils fournissaient des chevaux (Alvares, *Verdadeira Informação*, p. 168 ; Stanley of Alderney, *Narrative of the Portuguese embassy*, p. 351-352). Le frère João dos Santos (*Ethiopia oriental*, t. I, p. 363) cite aussi comme voisins des Agaous païens les Belloos Mouros qui paient au nëgouch un tribut de chevaux, mais ce renseignement, comme ceux qu'il donne sur l'Abyssinie, paraît emprunté à Alvares. Si l'on accorde quelque crédit aux assertions de ce dernier, il faudrait admettre que les Makattër étaient une fraction des Balaou, qui fut dépossédée au temps de Sousnyos, par les Takrouri.

1. Le sanctuaire d'Abbâ Samouèl fut brûlé par Grâñ le 23 de ṭër (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 105), date que Bruce assimile au 2 janvier (*Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 277).

2. A.-P. « *la route de Waldebbeh* » (p. 356). N. « *Ual* », p. 156).

3. C'est le *tamarindus indica*, nommé en amariña *homar* (cf. Guidi, *Vocabulario amarico-italiano*, col. 6) ; en tigriña, *hommar* (Schweinfurth, *Abyssinische Pflanzennamen*, p. 81, col. 2).

bord d'un fleuve de là. Tandis qu'ils étaient arrêtés, des soldats chrétiens des gens de Ṭalamt[1] vinrent en renfort pour le roi ; ils prirent les Musulmans pour des polythéistes et s'avancèrent vers eux. L'imâm était assis quand un des siens vint lui dire : Les infidèles ont pénétré par une extrémité du camp. En s'approchant, ils reconnurent que c'étaient des Musulmans, à leur extérieur différent de celui des Chrétiens ; ils se détournèrent à droite et à gauche. Saisissez-les, dit l'imâm. Ils voulurent fuir et se dispersèrent en portant des coups de poignard aux mulets des nôtres qui les tuèrent jusqu'au dernier.

Aḥmed se remit en route ; les mulets et les chevaux étaient fatigués de la marche ; on était au commencement de l'après-midi par une journée très chaude. Les Musulmans voulurent gravir une montagne, mais ils ne connaissaient pas le chemin ; ils marchèrent au milieu des arbres entrelacés, perdirent leur route et revinrent en arrière. Le roi Makattër vit un nuage de poussière qui remplissait l'air et se dirigeait de son côté ; il envoya des cavaliers faire une reconnaissance. Ils marchèrent dans cette direction jusqu'à ce qu'ils atteignirent l'arrière-garde de l'armée, composée de soldats fatigués qui s'étaient arrêtés ; ils enlevèrent des mulets et des ânes et s'en retournèrent[2]. Les nôtres s'emparèrent de l'un d'eux et l'amenèrent à l'imâm qui l'interrogea. Qui es-tu ? lui demanda-t-il. — Je suis Musulman comme mes compagnons : nous sommes venus de Mazagâ quand nous avons vu votre poussière qui remplissait l'air, croyant que c'était le roi d'Abyssinie ; alors nous avons pénétré dans l'arrière-garde pour voler les mulets des traînards. — Où est Mazagâ ? dit l'imâm. — Tout près, à une distance de deux parasanges. Alors Aḥmed campa et dit à cet homme : Va dans ton pays et dis à

1. A.-P. « *Thallamat* » (p. 357); N. « *Talamat* », p. 156.
2. Ce passage est abrégé dans N., p. 157. Dans ce qui suit, A.-P. transcrit continuellement *Mazagâ* par *Maraqa*.

ton maître, le roi Makattër : Nous arrivons vers toi ; ne crains pas, nous voici. L'homme partit.

Les polythéistes le serraient de près et occupaient la route contre les gens du pays : ceux-ci les combattirent, mais les soldats de Makattër furent vaincus ; trois des fils de la sœur du roi furent tués. A ce moment, le prince était malade, il ne pouvait combattre ; quant à ses troupes, elles furent mises en déroute.

Sur ces entrefaites, le messager de l'imâm arriva près du roi et lui annonça l'heureuse nouvelle de l'approche d'Aḥmed. Makattër se réjouit extrêmement ; tout malade qu'il était, il monta à cheval et revêtit sa cotte de mailles ; il marcha au devant d'Aḥmed avec 15.000 Nubiens et 500 hommes de pied, en partie Ach'âris[1] et il donna l'hospitalité à l'imâm et à son armée pendant dix jours.

Le roi d'Abyssinie ne savait pas que l'imâm était arrivé à Mazagâ, lorsqu'un moine vint à lui et tomba devant sa tante. Quelles nouvelles ? demanda le roi. — Sauve-toi ; les Musulmans vous ont atteints ; ils sont des milliers. Le roi envoya des cavaliers et leur dit : Apportez-moi des renseignements sur les Musulmans pour savoir si ce que dit ce moine est vrai. Ils se précipitèrent sur la route du Siré et virent un nuage de pous-
[F°94] sière qui remplissait l'air. Ils en informèrent le roi (f° 94) qui fut saisi de crainte et partit sur le champ par la route du Gojjâm avec son armée.

Quant à l'imâm, il arriva un jour après le départ du roi et campa près des moissons du pays de Mazagâ. Il épousa la fille du sulṭân Makattër, et, après s'être arrêté dix jours, il dit : Je vais partir à la poursuite du roi et je ne cesserai pas de le suivre. Il se mit en route, accompagné de Ḥasan, fils de la sœur du sulṭân Makattër, avec vingt chevaux ; il indiquait la route à l'imâm. Ils

1. *A'chari* est rendu par N. « *e 500 appartenenti alla sua tribù* » (p. 157)

marchèrent par le chemin de Takhzi[1], montagne du pays de Mazagâ, au pied de laquelle ils campèrent.

Trois jours après le départ de l'imâm, mourut le sulṭân Makattër, que Dieu très haut lui fasse miséricorde. Sa sœur Ga'ëouah[2] cacha pendant trois jours sa mort aux soldats et envoya vers Aḥmed pour l'en informer. Le messager arriva et lui apprit la nouvelle de la mort du sulṭân alors qu'il était campé au pied du Takhzi au moment de la sieste. Il fit battre les timbales; les Musulmans se réunirent autour de lui; il leur apprit cette nouvelle et il proclama le fils du roi Makattër, appelé Nâfi'. Ce dernier était tout jeune, auprès de sa tante, sœur du roi, qui administrait le pays pendant la vie de celui-ci; c'était une femme de bon conseil, intelligente et sage. L'imâm dit à Ḥasan, neveu du roi (défunt): Retourne à Mazagâ, tu seras comme un père pour les enfants[3] de Makattër. — Volontiers, dit-il; et il revint dans son pays.

Quant à l'imâm, il ordonna le départ après que Ḥasan s'en fut retourné chez lui. Il fit une marche rapide jusqu'à ce qu'il entra dans le pays de Dambyâ[4] qui abonde en biens de toute

1. N. « *Tokoseya* », p. 158.

2. Ce nom manque dans N. (p. 158). D'après les *Annales* du règne de Galaoudéouos, elle était reine de Salaouâ, qui ne peut être assimilé à la province tigréenne du même nom, située au sud du Saḥarta et à l'est de l'Abergalé. Au contraire, João de Barros (*Asia*, décade III, l. IV, ch. I, p. 371) qui l'appelle Gaüa, dit qu'elle était reine des Nubiens (*Rainha dos Nobijs*). Elle continua la guerre contre les Éthiopiens même après la défaite et la mort de Grâñ, car on voit que son neveu Habem Diledo, fut vaincu et tué par le Baḥr Nagâch Yëshaq, sous le règne de Galaoudéouos. Ga'ëouâ elle-même fut battue et s'enfuit à Dobarouâ implorer le secours des Turks qui venaient de s'emparer de cette ville (Diogo de Couto, *De Asia*, déc. VII, l. VII, ch. IV, p. 91-93). On a vu plus haut qu'elle fut prise par les Éthiopiens après l'échec d'Ezdemir.

3. A.-P. a lu ولد au lieu de اولاد (p. 359); il en est de même de N. qui a abrégé ce passage.

4. La province de Dambyâ, la plus peuplée de l'Abyssinie, s'étend, au sud de Gondar, le long du lac Tsana qui porte aussi ce nom et paraît l'avoir re-

sorte; il contient des fleuves qui coulent constamment et des jardins verdoyants; jamais il n'est desséché. C'est un pays où l'air et la terre sont excellents; il ne renferme pas de montagnes ni de forêts; c'est un pays de plaines; ses céréales et ses fruits n'ont pas leurs pareils en Abyssinie. L'imâm s'y arrêta et demanda après le roi. Les habitants lui dirent : Il est passé il y a huit jours; si tu marches derrière lui, tu ne le rejoindras que dans deux mois, dans le pays de Dâmot.

couverte autrefois tout entière. On y trouve les débris d'une ancienne population, les Qamantes qui parlent la langue des Falachas avec qui ils sont apparentés (cf. Flad, *A short description of the Falashas' and Kamants in Abyssinia*, p. 15; Guidi, *Vocabulario amarico-italiano*, col. 250, et sur leur dialecte : (Halévy, *Essai sur la langue agaou*, p. 157-160). Les revenus de cette province étaient autrefois affectés à l'entretien de la maison du nëgouch et son gouverneur avait le titre de Kantiba. Le pays est peu accidenté, presque sans arbres, fertile en moisson, mais malsain (cf. *Description de l'Empire du Prete-Jean*, p. 20-22; le P. d'Almeida, *Historia de Ethiopia a alta*, ap. Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. II, p. 376; Poncet, *Relation* dans les *Lettres édifiantes*, t. I, p. 605, 611; Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 295; Rüppel, *Reise in Abyssinien*, p. 50-74; Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 255-256; Th. v. Heuglin, *Reise nach Abyssinien*, p. 257-288; 293-300; 388-403. Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute Éthiopie*, p. 222; Fenzl, *Bericht*, p. 13-14 : Stern, *Wanderings among the Falashas in Abyssinia*, p. 40-51; Apel, *Drei Monate in Abyssinien*, p. 10-18; Dufton, *Narrative of a journey through Abyssinia*, p. 50-74; Blanc, *Ma captivité en Abyssinie*, p. 126-131; Rassam, *Narrative of the British Mission to Theodore*, t. I, p. 185-219; Dimothéos, *Deux ans de séjour en Abyssinie*, t. I, p. 23-77; Rohlfs, *Meine Mission nach Abessinien*, p. 249; Raffray, *Abyssinie*, p. 295-316; A. de Cosson, *The Cradle of the Blue Nile*, t. II, p. 1-23, 109-155; Winstanley, *A visit to Abyssinia*, t. I, p. 213-286; t. II, p. 1-47, 90-152, 264-305). Au temps du patriarche Alfonse Mendes, les rois d'Éthiopie se tenaient ordinairement dans cette province (Legrand, *Relation historique d'Abissinie*, p. 203). Aujourd'hui, la ville principale est Tchelga; c'est dans le Dambyâ que s'élevait il y a quatre siècles, Gorgora, une des principales résidences des Jésuites au temps de Sousnyos (*Histoire de ce qui s'est passé au Royaume d'Éthiopie*, p. 92-95). Ludolf (*Historia aethiopica*, l. I, ch. III, § 17, nous donne les divisions suivantes de cette province : 'Arabya, Dekoul Arouâ, Dëḥânâ, Edn, Gabâ, Gondar, Quârâ, Nârâ, Sarâqo, Sëra-Qarn, Ṭâquësâ, Tankal, Thiëlga (Tchelga), Ouâlouâdj.

Un homme alla trouver 'Abd en-Nâṣer et Sidi Moḥammed[1] et leur dit : « Il y a ici, tout près, le trésor du roi ». 'Abd en-Nâṣer se rendit chez l'imâm et l'en informa. Aḥmed lui dit : « Pars la nuit avec ta troupe ; je me mettrai en route derrière toi soit demain, soit après ». Il partit pendant la nuit, éclairant la route avec des torches. La nuit était obscure et Dieu leur abrégea le chemin. L'imâm les suivit le même jour et les compagnons de 'Abd en-Nâṣer finirent par atteindre le lendemain l'arrière-garde des infidèles. Ils virent des cavaliers chrétiens qui étaient restés en arrière du roi d'Abyssinie, dans l'arrière-garde. A cette vue, les Musulmans s'arrêtèrent et envoyèrent à l'imâm des cavaliers pour lui donner avis de la présence des polythéistes. Ils le rejoignirent au moment où il voulait camper à cause de la fatigue considérable de la marche. Dès qu'il fut averti, il partit en toute hâte le soir même, s'arrêta à une église à Enfëràz[2] et la

1. Le texte est incorrect, ce qui a causé une confusion de A.-P : « *Un homme se présenta chez Abd un-Nasir,* il s'appelait Sidi Muhammad *et* lui *dit* » (p. 360). Le même contre sens existe dans Nerazzini « *Giunse un informatore presso Abdu Nasar* (sic), certo Said Mohamed, *e raccontò...* » (p. 158). Ces deux personnages sont suffisamment connus. Il faut lire dans le texte لهما et منكما au lieu de له et منك.

2. Enfëràz est le nom d'un district et aussi d'une ville située sur une haute montagne dominant le lac Tsana. Elle fut quelque temps la résidence des rois d'Abyssinie, mais ce n'est plus aujourd'hui qu'un endroit insignifiant (Bruce, *Voyage*, t. III, p. 437. Cf. Rüppel, *Reise in Abyssinien*, t. II, p. 200-202 ; Th. von Heuglin, *Reise nach Abessinien*, p. 298-299). Cette ville servit de résidence d'hiver à Minâs, la première année de son règne (Pereira, *Historia de Minas*, p. 28, 46 ; le P. d'Almeida, *Vida e morte do Emperador Adamas Sagad*, extr. de l'*Historia de Etiopia a alta*, ibid., p. 85). Sousnyos, qui, à son avènement avait été accueilli en grande pompe par les moines d'Enfârâz (Pereira, *Chronica de Sousenyos*, t. I, p. 95 ; t. II, p. 74-75) érigea cette région en fief pour Sël'a Krëstos (Pereira, *Chronica de Sousenyos*, t. I, p. 287 ; t. II, p. 221 et note p. 561) qui semble en avoir fait donation au patriarche Alfonse Mendes (d'après un passage assez peu clair de Legrand (*Relation d'Abissinie*, p. 203) : le patriarche portugais s'établit à Depsan, à une lieue du lac Tsana et également du Danqaz où résidait Sousnyos. A la fin du XVII[e] siècle, Poncet fait encore l'éloge d'Enferâz. « Elle n'est pas si grande

matin, il partit par la route sur laquelle ʿAbd en-Nâṣer l'avait devancé : il était à quatre journées du roi d'Abyssinie. Il marcha pendant un jour et une nuit jusqu'à ce que les montures fussent fatiguées.

On était dans la matinée lorsque les Musulmans lâchèrent la bride à leurs chevaux, cherchant à se dépasser pour avoir des renseignements; parmi eux était ʿAli Goïta. Il arriva jusqu'à un cavalier polythéiste, l'atteignit et le fit prisonnier : c'était le frère du vizir Modjâhid, nommé Aboun[1] qui avait apostasié précédemment. Il l'amena à l'imâm qui lui dit : Où étais-tu? — J'étais avec le roi; je l'ai quitté hier pour venir vous rejoindre. — L'imâm reprit : Ne l'atteindrons-nous pas si nous le poursuivons à présent? — Non, car il a traversé beaucoup de pays. Alors l'imâm frappa cet homme et lui pardonna ensuite. Ses paroles étaient un mensonge inspiré par la peur.

Puis les Musulmans marchèrent pendant une heure et rencon-

que Gondar, mais elle est plus agréable et dans une plus belle situation. Les maisons même y sont mieux bâties. Elles sont toutes séparées les unes des autres par des haies vives, toujours vertes et couvertes de fleurs et de fruits et entremêlées d'arbres plantés à une distance égale..... Le palais de l'Empereur est situé sur une éminence qui commande toute la ville » (Poncet, *Relation*, p. 616, 619-620). Au XVIe siècle, Enfërâz faisait un grand commerce d'esclaves et de civette. C'est dans cette ville qu'après l'assassinat du roi Takla Hâïmânot, le Badjërond Yosṭos fit proclamer Téouoflos en 1706 (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 63, 175). Le district d'Enfërâz renfermait aussi Qogâ qui servit de capitale au roi Yâʿqob (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 111; t. II, p. 87; Poncet, *Relation*, p. 620; Conti-Rossini, *Di un nuovo codice*, p. 19, 24; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 358, 361), et fut brûlée dans une incursion des Gallas sous le règne de Sousnyos (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 157; t. II, p. 121). Yaʿqob y avait aussi une autre résidence du nom de Dobit (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 157; t. II, p. 121).

1. Il n'a pas été question plus haut de l'apostasie de ce personnage dont le nom complet est Aboun Dâouah, et qu'il ne faut pas confondre avec un autre Aboun Dâouah qui fut tué dans l'Abergalé (voir plus haut, p. 417). Celui-ci avait pris part, dans les rangs des Musulmans, à la bataille de Chëmbra-Kouré (cf. p. 95).

trèrent la literie du roi et sa cuisine qu'on avait jetées : il y avait encore de la nourriture. Ils s'arrêtèrent une heure, mangèrent leur déjeûner et repartirent au milieu de la journée; alors ils virent les tentes des polythéistes qu'on avait jetées; il marchèrent sans y faire attention. Puis ce furent les coffres des ennemis qu'ils laissèrent. Ils continuèrent leur route avec rapidité; ʿAbd en-Nâṣer était le premier de la troupe; il marcha jusqu'au milieu de l'après-midi. Alors il envoya des cavaliers musulmans pour avoir des nouvelles; ils s'avancèrent jusqu'à ce qu'ils rejoignirent l'arrière-garde du roi, puis ils revinrent informer ʿAbd en-Naṣer. Celui-ci envoya avertir l'imâm et voulut camper à cause de l'extrême fatigue; l'épuisement avait retenu en arrière les compagnons d'Aḥmed. Celui-ci demanda au messager : Avez-vous vu de vos propres yeux l'arrière-garde du roi? — Nos compagnons l'ont vue, y ont pénétré et nous en ont informés. Sans descendre de sa mule, l'imâm se mit en route et marcha jusqu'au coucher du soleil. Il arriva au fleuve de Goumarâ[1]; c'est un fleuve d'eau courante. Les Musulmans descendirent de mulets, montèrent leurs chevaux, revêtirent leurs cottes de mailles, puis ils se remirent en route. Quelques-uns arrivèrent auprès du roi à l'arrière-garde; avec lui étaient deux renégats; l'un nommé Taki, l'autre Ourʿaï Aḥmed din. Le premier dit au prince : Donne-moi un bon cheval; je combattrai les Musulmans et je chargerai contre eux. Le roi lui donna un de ses chevaux menés en

1. La rivière de Goumarâ prend sa source à l'ouest du mont Goura, coule parallèlement à celle de Reb, traverse le territoire de Zangaj et se jette dans la partie orientale du lac Tsana. Un de ses affluents passe près de Makhdara Maryam (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 116; t. II, p. 90 et note p. 397; Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 456-459; Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute Éthiopie*, p. 204; Rüppel, *Reise in Abessinien*, t. II, p. 206; Raffray, *Abyssinie*, p. 285; Rohlfs, *Meine Mission nach Abissinien*, p. 249). Sousnyos y célébra la fête du Baptême (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 157; t. II, p. 122). — Nerazzini a ainsi travesti ce passage : « *Alle acque dell'Imarye o Gomarie* » (p. 159).

laisse, appelé Zabil[1]. Il chargea du côté des Musulmans, et quand il fut près d'eux, il leur dit : Je viens me repentir envers Dieu très haut. Our'aï Aḥmed din chargea avec lui et ils rejoignirent l'imâm qui leur pardonna.

Aḥmed marcha jusqu'à ce qu'il vît la poussière d'une troupe au moment du coucher du soleil. Alors il dit aux siens : Parlez la langue des Chrétiens quand vous aurez pénétré parmi eux[2] et ne frappez ni avec le sabre, ni avec la lance tant que vous ne serez pas près du roi ; vous le ferez prisonnier à l'improviste, s'il plaît à Dieu ; arrangez vos cheveux...[3]. Ils marchèrent ainsi jusqu'à ce que la nuit fut obscure.

Le soir arrivé, les Musulmans se mêlèrent aux femmes des polythéistes et cheminèrent une heure ; puis ils se mêlèrent aux cavaliers et aux fantassins sans être reconnus. Quand ils les frappaient et les tuaient, les Chrétiens ne savaient pas qu'ils étaient Musulmans et ils criaient parfois dans leur langue : O roi, au secours ! ou encore : Patrice, au secours ! — L'imâm criait dans leur langue : Laissez-les, laissez-les ; ne les frappez pas. Ils

1. A.-P. *Zemil* (p. 362).

2. Ce passage n'a pas été compris de A.-P. : « *Parlez* comme parlent les Chrétiens quand vous entrez dans *les maisons des gens du pays* » (p. 362). Il s'agit d'une recommandation comme nous en avons déjà vu.

3. Ce passage est resté obscur pour moi ; il doit s'entendre d'une coiffure particulière aux Éthiopiens. Nerazzini qui n'a pas compris le mot اشعار traduit avec un point d'interrogation (p. 160) : « *durante la notte cantate il Benidoi* » ; A.-P. : « *Mettez-vous à la mode des Benu Daua* » (p. 362). Il faut en rapprocher ce que dit un voyageur moderne : « Presque tous les hommes de guerre portent les cheveux longs et tressés ; leur coiffure exige un travail de plusieurs heures.... Elle consiste tantôt en nattes ou tresses coniques, larges comme des côtes de melon, partant du front et des tempes pour aboutir à la nuque où elles se terminent en tire-bouchons tombant sur les épaules, tantôt en tresses fines et plates suivant la même direction, ou bien en une seule tresse décrivant une spirale jusqu'au sommet de la tête ; quelquefois aussi, elles consistent en boucles étagées pareilles au tortillement d'une grosse frange, ou à la vrille de la vigne » (Arnaud d'Abaddie, *Douze ans de séjour dans la Haute Éthiopie*, p. 65).

cheminèrent ainsi jusqu'à la nuit noire et aux épaisses ténèbres (f° 95) : les Musulmans marchèrent vers l'avant-garde pour atteindre le roi d'Abyssinie. Quand un polythéiste était fatigué, il s'arrêtait, allumait son feu et mangeait son pain. Les nôtres cheminaient sans que personne les vît à côté de lui, tant les ténèbres étaient épaisses; ils ne parlaient que dans la langue des Chrétiens. [F°95]

Sur ces entrefaites, on alluma les torches et les alentours furent éclairés; ces lumières étaient mouvantes. Les nôtres tirèrent leurs épées, s'avancèrent vers l'endroit illuminé et chargèrent. Les Chrétiens éteignirent les torches à l'approche des Musulmans : ce n'était pas le roi, mais une de ses sœurs. On repartit. A l'aube, le roi descendit dans un chemin étroit, au-dessus de la source du fleuve Abbâoui dont les eaux se réunissent au Nil d'Égypte [1] : les polythéistes s'écrasaient les uns les autres, à cause de l'étroitesse du chemin ; l'imâm était au milieu d'eux, tenant ses armes dans sa main, mais ne pouvant en faire usage, faute de place. Les Chrétiens serraient son cheval, et quand l'un d'eux l'interrogeait, il répondait : Je suis le patrice un tel ; et ses compagnons disaient de même : Nous sommes tels et tels venus avec nos soldats au secours du roi d'Abyssinie. En entendant cela, les infidèles poussèrent des cris et dirent : Allumez les torches, voici le patrice un tel qui nous a rejoints. On alluma des torches et l'imâm n'avait pas encore pu parler qu'un Chrétien dit dans sa langue : Que tout chef de troupe revienne sur ses pas et combatte derrière le roi. Il ne savait pas que celui-ci était devant lui. L'imâm revint en arrière et quelques Musulmans le rejoignirent. Il leur dit : Le roi est retourné derrière vous [2].

1. La poursuite dont il est question est mentionnée dans les annales éthiopiennes qui la placent dans le Darâ, canton de l'Amharâ, à l'endroit où l'Abbâoui sort du lac (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 105 et note 141, p. 254).

2. La phrase qui précède manque dans N. (p. 162).

Aḥmed s'arrêta sur la route avec ses compagnons jusqu'au lever de l'aurore. Absamâ-Nour lui dit: Je vais descendre en avant et je prendrai des renseignements. Il partit avec cinq cavaliers, traversa le fleuve de l'Abbâoui ; les cavaliers chrétiens avaient lâché la bride à leurs chevaux en fuyant; Absamâ-Nour et les siens se mirent à leur poursuite ; il atteignirent un d'entre eux et le prirent. C'était Anâs le renégat qui avait précédemment apostasié dans le pays de Qëdâ[1] ; il était parti avec le fils du patrice Dégalḥân: c'était un des pages de l'imâm qui lui coupa à la fois les deux mains. Anâs dit à Absamâ-Nour : Tu vois ce cavalier qui fuit ; c'est le roi d'Abyssinie. Absamâ-Nour courut à lui pour le poursuivre, mais le cheval du prince était rapide et de bonne race. On n'atteignit aucun de ses compagnons, sinon un patrice nommé le 'Aqabé-Sâ'ât[2] qui était le qâdhi des Chrétiens. C'est le patriarche en second[3], car les poly-

1. En parlant de l'invasion du fils de Dégalḥân, qui se nommait Takla Hâïmânot, l'historien n'a pas dit qu'il était accompagné d'Anâs (voir p. 405). Ce renégat avait pris part au siège de l'Ambâ.

2. La Chronique éthiopienne qui mentionne cette rencontre comme ayant eu lieu le 22 de yakâtit près de l'Abbâoui, ne cite parmi les morts qu'elle dit avoir été nombreux, que le 'Aqàbé-Sa'ât Nagada-Iyasous, son fils Bëësé-Egziabḥèr et le Qâñ Gétâ Ouasangé (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 109).

3. Il y a dans le texte arabe une confusion entre les fonctions d'ëthiagé et celles de 'Aqâbé Sa'ât. C'est le premier qu'on peut regarder comme le second patriarche d'Abyssinie (voir plus haut, p. 247, note 1). Le 'Aqâbé Sâ'ât est mentionné dans le code du cérémonial intitulé *Sër'ata Mangëst* (Bibliothèque Nationale, fonds éthiopien, n° 142, f° 127); il avait le rang de Liq et venait après le *Béḥt Ouadad* et le *Blatèn Gétá* (cf. Guidi, *Vocabulario amarico italiano*, col. 449 et 683; Dillmann, *Ueber die Regierung und die Kirchenordnung des Königs Zar'a Jacob*, p. 11, note 1). D'après Bruce (*Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 227), cette dignité était la troisième de l'Église et la première place ecclésiastique de la cour; elle donnait de grands revenus et beaucoup de crédit. Sous Zarëa-Yâ'qob, le 'Aqabé-Sâ'ât jouissait de prérogatives particulières ; ainsi, seul avec les pages et le service de la table, il avait le droit de pénétrer dans le palais par la porte Ṣaroua-djât : tout autre était percé de la lance (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'ë-*

théistes en ont deux; l'un d'Égypte, d'où ils l'amènent pour 1.000 onces d'or; on l'appelle Abouna; l'autre, Abyssin, pris parmi eux; leur religion ne subsiste que par lui; il possède le quart du royaume. Quand Absamâ-Nour eut reconnu que ce n'était pas le roi, il le tua; Dieu précipita son âme en enfer, *et quel triste séjour*[1] *!* La sœur du roi, nommée Amata Dëngël[2] fut prise, et l'imâm séjourna dans le Gojjâm pendant un mois.

qob, p. 25), de même dans l'allée qui faisait communiquer le palais avec l'église de Dabra Bërhân et qui était réservée au roi (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'ëqob*, p. 27, 36). Sous Zarëa-Ya'qob, ces fonctions étaient remplies par Amḥa-Ṣyon qui assista à la bataille où fut vaincu le roi d'Adal, Badlâï (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 22; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'ëqob*, p. 62) et qui exerça aussi cet office sous Baëda-Mâryâm (Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'ëqob et de Baëda Mâryâm*, p. 167-168). Il eut pour successeur, sous Baëda-Mâryâm et Eskëndër, Tasfa-Giyorgis (*Espoir de Georges*) qui forma avec la régente Romnâ et le Bëḥt Ouadad 'Amdou, une association qui se rendit maîtresse du pouvoir pendant la minorité du prince (Perruchon, *Histoire d'Eskëndër*, p. 25, 39). Le successeur de Nagada-Iyasous périt avec Galaoudéouos (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 22, 115). A l'avènement de Sousnyos, les fonctions de 'Aqâbé-Sâ'ât étaient remplies par Abbâ Egualé (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 59, t. II, p. 47) qui mourut à Gorgora pendant une épidémie (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. II, p. 51). Sous Iyâsou I, le moine Abbâ Gamtch, de l'île de Këbran, fut nommé 'Aqâbé-Sâ'ât (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 52, 162). Ludolf (*Historia aethiopica*, l. II, ch. XII, § 40) a confondu le *'Aqabé Sâ'ât* avec le *'Aqâbé Esât* et donne cette singulière explication : « Principes agunt, ceu juxta ignem calescere, sed, nisi prudentiâ utantur, graviter aduri possunt ». La même erreur existe dans Bruce (*Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 305-306) : « *L'acab Saat* c'est-à-dire *le gardien du feu* venait dans les conseils du roi après le gouverneur du Tigré ». En réalité, le titre de *'Aqâbé Esât* (gardien du feu) bien différent de celui de *'Aqâbé Sâ'ât* désignait un fonctionnaire ecclésiastique (cf. Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 11, note 1 et p. 56).

1. *Qorân*, Sour. XIV, vers. 34.

2. La traduction de A.-P. n'a pas reconnu ce mot qui signifie *servante de la Vierge* et l'a transcrit par *Auret den Qal* (p. 364). N. (p. 161) l'a également altéré en *Ummete Dunqua*.

L'auteur de ce livre, que Dieu lui fasse miséricorde, dit : J'ai composé une pièce de vers sur cette bataille [1].

Fils d'Ibrahim, lion de la mêlée, Dieu t'a accordé tout ce que tu voulais, et complètement.

Tu as traversé les pays avec ta cavalerie ; tu les as possédés depuis la terre de Sa'ad eddin jusqu'à Nabilâ [2].

Puis tu es revenu sur tes pas avec tes soldats, et tu as établi ton camp au milieu du Gojjâm,

Après avoir traversé la totalité des déserts, le Dambyâ, Enfëräz et Egalâ [3].

L'Empereur a passé la nuit à fuir avec ses soldats ; vous vous êtes précipités à sa poursuite depuis le matin

Par une course rapide comme celle de l'eau courante, jusqu'à ce que vous vous mêlâtes à eux dans la nuit obscure.

Les coups portés aux infidèles leur tranchaient la tête jusqu'à ce qu'ils se trouvèrent en désordre au milieu du Nil.

Les Musulmans étaient armés sur leurs chevaux [4], sans se soucier du sommeil ni de la nourriture.

1. Nerazzini n'a pas compris qu'il s'agissait de l'auteur et a traduit « *Un cantatore cantò queste parole* » (p. 162).

2. Ce dernier passage n'est pas traduit par A.-P (p. 364). N. : « *fino alla terra di Babila* » (p. 162) ; c'est probablement la vraie leçon : بابلا à lire au lieu de نابلا représente l'Égypte (Babylone d'Égypte).

3. Ce dernier nom est supprimé dans A.-P. Nerazzini (p. 162) a cru que la conjonction ف faisait partie du mot et traduit « *Faggella* ». Il est fait allusion à la marche d'Aḥmed depuis Aksoum jusqu'au pays de Mazagâ, à la poursuite du roi d'Abyssinie. D'après Conti-Rossini (*Catalogo dei nomi*, p. 24), Egalâ serait une localité des Kounama au Nord du Setit ou Takazzé, à l'Est du district d'Omrâni (Homran ?). Toutefois d'Abbadie (*Géographie de l'Éthiopie*, p. 229) compte les Egalâ parmi les tribus Saho. La première opinion est plus vraisemblable, car nous voyons qu'au temps de 'Amda-Ṣyon I, ce pays était gouverné par trois chefs qui prirent part à la ligue formée par Ṣaliḥ et Djemâl eddin contre le roi d'Abyssinie (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 19 ; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Syon*, p. 52-150).

4. La traduction de A.-P. renferme ici une erreur : « *Les Musulmans montés sur des chevaux bardés* » (p. 365). L'épithète لوابس se rapporte au sujet.

Ils marchèrent deux jours, une nuit et un troisième jour et le butin s'offrait à eux (?)

L'imâm partit du Gojjâm avec la moitié de l'armée pour regagner le Tigré et rejoindre le vizir ʿAddolé par la route de l'Amḥarâ et passa le fleuve Abbâoui. Craignant pour le Garâd Ṣiddiq qu'il avait laissé à la tête du Daouâro[1] une attaque des Chrétiens que lui-même avait mis en fuite[2], il envoya Sidi Moḥammed et l'émir Ḥosaïn el-Gâtouri, gouverneur du Daouâro, le Farachaḥam Din, gouverneur des El-Mâyâ[3] à la tête de ses troupes et leur dit: Allez dans le Daouâro, et soyez en aide au Garâd Ṣiddiq, si quelque chose survient à l'improviste.

L'imâm chemina jusqu'à ce qu'il arriva au lac de Ḥaïq et s'y rencontra avec l'émir Chamʿoun. Celui-ci resta dans son pays. Aḥmed parvint dans le Tigré et se rencontra à Aksoum avec le vizir ʿAddolé. Les Musulmans étaient épuisés de fatigue. La cherté et la disette sévissaient dans le Tigré à cause du manque de vivres. Le prix de tout *asaʿ*[4] de nourriture était de deux mithqals d'or, et on n'en trouvait pas. Les gens du pays fatiguaient les nôtres par leurs vols de mulets: le jour où les Musulmans étaient entrés dans le Tigré, chacun d'eux avait 50 ou 100 de ces animaux; quand ils en sortirent, ils n'avaient plus qu'un mulet ou deux chacun. La plupart des combats du Tigré avaient les vivres pour objet[5].

1. Ou plus exactement à Charkhah, dans le Daouâro (cf. p. 396).

2. Ce passage n'a pas été compris par N.: « *Lasciò nel posto Gherad Seddik, che altra volta aveva lasciato nel Dauaro, coll'ordine di combattere ancora quei Cristiani* » (p. 163).

3. On a vu plus haut (p. 361 et suivantes) que le Farachaḥam Din avait conquis et converti les Elmâyâ, et (p. 390) qu'il fut de nouveau envoyé chez eux par Aḥmed. J'ai donc adopté la leçon de C. au lieu de لجابة, lecture suivie par A.-P. (*Lejabah*). Nerazzini a supprimé les noms des gouvernements (p. 163).

4. N. « *Tre sugud (piatti)* » (p. 163). A.-P. « *tjaʿ* » expliqué en note par « mesure de grains = 300 l ». (p. 365).

5. La version de Nerazzini renferme ici un singulier contresens : « *I combattimenti nel Tigre avvenivano quasi sempre di notte* » (p. 163).

Avant l'arrivée de l'imâm, le vizir ʿAddolé avait envoyé l vizir ʿAbbâs dans le pays de Sarâoué; il était à ce momen Baḥar-Nagâch[1] ; il y pénétra et donna l'aman aux habitants Quand l'imâm arriva du Gojjâm avec ses troupes, il manda l vizir ʿAddolé et lui dit : Va avec ton armée dans le Sarâoué e sois en aide au vizir ʿAbbâs. Il partit avec le Farachaḥâm ʿAli e ses soldats, le Garâd ʿOthmân ben Djaouher et les siens c'étaient des Musulmans d'origine et aussi des convertis à l'islâm; ils partirent.

[F°96] (f° 96) Il y avait dans le Sarâoué un patrice du nom de Tasfa Lëʿoul. Quand le vizir Abbâs marcha contre lui dans le pays du Sarâoué, il se cacha dans les forêts. Un de ses cousins, nommé Tidrous, qui était un des principaux patrices de la province alla trouver le vizir ʿAbbâs : ʿAddolé lui confia le gouvernement du Sarâoué sous l'autorité de ʿAbbâs. Celui-ci resta dans le pays et Tidrous rassura ses concitoyens. Sur ces entrefaites, Tasfa-Lëʿoul se rendit chez son cousin qui n'en savait rien. Tandis qu'il était dans son camp, il fondit sur lui, ils combattirent et Tidrous fut tué. Le vizir ʿAddolé arriva dans le Sarâoué ; Tasfa Lëʿoul en fut informé; il se cacha dans les fourrés qui étaient entre le vizir ʿAddolé et ʿAbbâs: personne ne le savait. Il y avait là des arbres entrelacés au milieu desquels il rangea ses hommes. Le chemin était étroit ; les cavaliers n'y pouvaient passer que l'un après l'autre pour parvenir à un vaste terrain[2]. Quand le vizir ʿAddolé fut arrivé à l'entrée du chemin resserré, il dit à ses compagnons : Que personne de vous ne marche en avant, de crainte de confusion ; je passerai le premier. Les soldats s'arrêtèrent : il s'avança, accompagné de Kebir Moḥammed et du Garâd Haïdjou : les Musulmans cheminèrent derrière eux.

1. Cette phrase n'a pas été comprise par Nerazzini : « *egli trovavasi al* lago Neggasc » (p. 163), ni par A.-P. : « *A cette époque*, il y avait là Bahr Mejach » (p. 366).

2. La fin de cette phrase manque dans N.

Quand ils eurent atteint le milieu du chemin, sans qu'il eût le temps de se reconnaître, des gens à pied fondirent sur lui et lui lancèrent des javelines et des dards jusqu'à ce qu'il fût couvert de blessures ; alors il tomba, que Dieu lui fasse miséricorde ! Amen. Combien furent excellents deux Musulmans, dont l'un était nommé Berberi ! Lorsque le vizir ʿAddolé fut couvert de blessures, il s'avança vers lui [1], le prit sur son dos tandis qu'il respirait encore, pour fuir avec lui. ʿAddolé était sur son dos comme un petit enfant, alors que les flèches tombaient comme la pluie. Le vizir lui dit : Jette-moi de dessus ton dos, car je n'ai plus de souffle [2], et sauve-toi. Alors il le déposa à terre, tandis que les soldats attendaient sur la route sans pouvoir les rejoindre à cause de l'étroitesse du passage. Un cavalier, des pages du vizir, nommé Kebir Moḥammed s'avança vers eux : il fut tué ; que Dieu lui fasse miséricorde ! Amen. Un autre guerrier, le Garâd Haïdjou se présenta ; il mourut martyr. Il était du Bâli.

Quand les Musulmans eurent vu que tous ceux qui s'avançaient étaient tués, à cause de l'étroitesse du chemin, ils revinrent sur leurs pas, dans un endroit large, dominant la route et campèrent là, sur un vaste plateau. Les polythéistes coupèrent la tête du vizir et l'envoyèrent le lendemain au roi d'Abyssinie [3]. Les Chrétiens s'enfuirent ; les nôtres recueillirent le cadavre de

1. Dans Nerazzini ce sont les deux Musulmans, et non Berberi seul, qui emportent ʿAddolé sur leurs épaules (p. 164).

2. A.-P. : « *car il ne me reste plus d'instants à vivre* » (p. 367). La suite de la traduction est légèrement inexacte.

3. D'après la Chronique éthiopienne (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 105), ʿAddolé fut tué le 27 de Sané : c'est ce que dit aussi la Chronique abrégée du ms. nº 141, fonds éthiopien, de la Bibliothèque Nationale (cf. Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 274, 282). Cette dernière ajoute que Tasfa-Lëʿoul était Aqâtsna (አቃፅን ፡) du Saràoué. Bruce a rapporté le fait avec quelques altérations : « *Tesfo l'Oul qui commandait pour le Roi dans cette dernière province, surprit, il est vrai,* un parti Turc *qu'il vainquit, et il laissa sur le champ de bataille Adlé, chef de ce parti* » (*Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 177.

'Addolé et l'enterrèrent ainsi que ses compagnons qui avai péri martyrs avec lui. Puis ils se rendirent près de 'Abbâs ; l chef était Farachaham 'Ali ; il écrivit à l'imâm pour l'infor de la mort de 'Addolé et lui dire : Nous sommes en route p rejoindre 'Abbâs comme tu nous l'as ordonné. Cette lettre arr le troisième jour à Aḥmed ; il était dans le pays d'Abbâ Gari Quand il en eut pris connaissance, il cacha cette nouvelle j qu'au milieu de l'après-midi parce que les soldats étaient d persés pour fourrager avec le vizir Modjâhid. Celui-ci arriva même jour au milieu de l'après-midi. 'Abd en-Nâṣer vint aussi Ouadlâ[1], poursuivi par les polythéistes sur la route qu'il av suivie[2]. Quand ils se furent réunis, l'imâm fit battre les ta bours ; tous les Musulmans se rassemblèrent ; la plus gran partie se composait de convertis à l'islâm. Il ordonna de proc mer qu'un des serviteurs de l'imâm était mort, qu'un autre remplacerait : c'était le vizir 'Addolé[3]. Alors le camp retentit pleurs et de gémissements à cause du vizir : on ressentit violent chagrin. Il eut pour successeur dans sa charge le vi 'Abbâs.

Quant au patrice Tasfa-Lë'oul, quand il eut coupé la tê de 'Addolé, il l'envoya au roi d'Abyssinie qui la reçut alors qu

1. Le Ouadlâ est une province de l'Amḥarâ, au sud du Lastâ, entre Takazzé, la Djidda et le Tchetcheo. C'est un pays accidenté dont le cen est occupé par une large plaine. La plus grande ville est Santara qui une des principales étapes de l'armée anglaise dans l'expédition con Théodosos (Th. von Heuglin, *Reise nach Abyssinien*, p. 312-319 ; Shephe *The campaign in Abyssinia*, p. 226-227 ; Hozier, *The british Expedition Abyssinia*, p. 168-179 ; Stumm, *Meine Erlebnisse bei der englischen Expe tion in Abyssinien*, p. 98-104 ; Von Seckendorff, *Meine Erlebnisse mit d englischen Expeditionscorps in Abessinien*, p. 149-151 ; Markham, *History the Abyssinian Expedition*, p. 282-284, avec une carte des plateaux Ouadlâ, p. 301-305).

2. Les détails sur la retraite de 'Abd en-Nâser manquent dans N. (p. 16

3. Ce passage n'a pas été compris par A.-P. : « *Un des serviteurs de l'Im vient de mourir. Chacun se disait : C'est le visir Adli* » (p. 368).

était dans le pays de Ouafilâ[1] ; alors il fit battre les tambours et jouer les flûtes et les timbales ; il fit dresser une estrade en fer et dit au patrice Dégalḥân : Monte là et parle. Il monta et étala son langage d'infidèle — que Dieu le maudisse : « O vous moines, diacres[2], patrices et prêtres, dit-il, sachez que 'Addolé a été tué ainsi qu'un tel et un tel — et il mentionna faussement des émirs comme ayant péri. — Notre fortune commence à prospérer : celle des Musulmans décline. » Mais Dieu n'y donna pas son assentiment. Ils ressentirent une grande joie et demeurèrent huit jours à battre les timbales et les tambours, à étaler leur luxe et leurs ornements et à boire du vin. Le patrice Tasfa-Lë'oul qui avait tué le vizir 'Addolé, fut rempli d'orgueil et d'arrogance et dit : « J'ai tué le vizir 'Addolé et Tidrous qui avait embrassé l'islâm ; j'exterminerai tout ce qui reste ».

Il rassembla ses troupes et ses soldats et se dirigea du côté du vizir 'Abbâs. L'imâm apprit sa marche et se mit en route avec toute son armée ; il s'arrêta à la limite du Sarâoué, près de l'église d'Abbâ Hallélo[3] ; les habitants et ceux des environs vi-

1. Le Ouâfila ou Ouafila est situé au sud de l'Achangi, entre deux chaînes de montagnes, dont l'une le sépare du Bougena. La ville principale est Addi-Galo (Cf. Lefebvre, *Voyage en Abyssinie*, Ire partie, t. II, p. 125-128 ; IIe partie, t. III, p. 50-51 ; Isenberg et Krapf, *Journals*, p. 463-469 ; Rohlfs, *Im Auftrage*, p. 130-131 ; Henty, *The march to Magdala*, p. 327-328 ; Stumm, *Meine Erlebnisse bei der englischen Expedition in Abyssinien*, p. 87-88 ; Hozier, *The british Expedition to Abyssinia*, p. 157-159.

2. Le mot *Chamâmisah* n'a pas été compris par A.-P. qui l'ont pris pour un nom propre : « *O assemblées* de moines Chemâmit » (p. 369). Le discours de Dégalḥân a été très sommairement résumé par Nerazzini (p. 165).

3. Ce couvent est celui dont l'incendie est mentionné par la Chronique éthiopienne, mais après celui d'Aksoum, la mort de Tasfa-Lë'oul et la défaite de Lëbna-Dëngël par Chëm'oun (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 15, 105 et 255, note 150). Hallélo est situé au Nord d'Aksoum et au Sud du Mareb. Il est mentionné sous le nom de Dabra Halolé au temps de Zarëa-Ya'qob (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 72 ; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya 'eqob et de Baeda-Mâryâm*, p. 28). Alvares qui le visita avant sa destruction par Grâñ nous le décrit comme situé dans une plaine,

vaient en sécurité et payaient la capitation. Ils allèrent trouver l'imâm et lui dirent : « Le patrice Tasfa-Lĕ'oul et son armée ont marché contre le vizir 'Abbâs ; ils ont rangé leurs troupes en bataille dans un terrain spacieux et là, ils en sont venus aux mains ; les Musulmans ont été battus ; il n'en est pas échappé un seul ». C'était un mensonge de leur part pour que l'imâm ne séjournât pas dans leur pays.

Aḥmed ressentit un plus grand chagrin que de la mort de 'Addolé. Il envoya un Musulman à une église qui était là afin d'avoir la confirmation de la nouvelle. Il lui amena un moine en disant : « Celui-ci a été témoin du combat[1] ; il est venu trouver les gens de l'église et les en a informés ». L'envoyé l'amena à l'imâm qui l'interrogea. « La vérité, dit-il, c'est que les Musulmans ont été écrasés » et il raconta l'affaire à Aḥmed. Celui-ci la cacha à tout le monde, excepté à cinq personnes de ses compagnons, desquels l'émir 'Omar, gouverneur de Qĕdâ après la conquête, [F°97] Absamâ-Nour et le vizir Modjâhid[2]. L'émir 'Omar dit : (f° 97) à l'imâm : « Pourquoi t'affliges-tu ? Voilà six ans que nous sommes dans leur pays à les massacrer, à les faire prisonniers et à les piller »[3]. Aḥmed se tut et quitta cette contrée. Il mit à la tête de l'avant-garde 'Abd en-Nâṣer. Celui-ci, arrivé non loin de là, rencontra des cavaliers musulmans envoyés par 'Abbâs à l'imâm

faisant partie d'une contrée montagneuse du nom de Torate ; il était entouré de grands arbres, contenait beaucoup de moines et avait des revenus considérables. La tradition faisait remonter sa construction jusqu'au temps de celle de Sainte-Marie d'Aksoum ; il avait été ainsi nommé à cause d'un saint religieux qui prétendait entendre les anges chanter *Alleluia*. Toutefois, remarque amèrement Alvares, si dans ce temps-là ce moine était bon et dévot, les religieux qui le remplaçaient au XVIe siècle avaient la réputation d'être de grands voleurs (Alvares, *Verdadeira Informaçâo*, p. 41-42 ; Stanley of Alderney, *Narrative of the portuguese embassy to Abyssinia*, p. 87-88).

1. Ce passage est inexactement rendu par N. (p. 166).

2. Ces noms sont supprimés dans N.

3. Dans Nerazzini (p. 166) ce discours, d'ailleurs abrégé, est mis dans la bouche des cinq émirs.

pour lui donner des nouvelles et lui dire : « Nous sommes en bon état ; le pays est excellent ». Parmi eux étaient Aḥmed Goïtâ et le frère de Tidrous, tué par Tasfa-Lë'oul ; il se nommait Tasfâoui[1]. Ils se rencontrèrent pendant la nuit avec 'Abd en-Nâṣer sans se reconnaître et voulurent combattre sur la route. Ensuite ils s'adressèrent la parole dans leur langue et se reconnurent. La nuit était obscure ; on les interrogea et on leur donna la main. « Le pays est bon », dirent-ils. Les Musulmans passèrent la nuit à cet endroit. A l'aurore, l'imâm arriva avec toute l'armée et campa ; il interrogea les gens de l'église qui l'avaient trompé. « Pourquoi nous avez-vous menti ? » Ils lui répondirent : « Nous avons commis une faute ; pardonne-nous. » Il leur pardonna.

Lorsque le patrice Tasfa-Lë'oul apprit que l'imâm se dirigeait vers le Sarâoué, près du vizir 'Abbâs, il rassembla ses troupes, les gens du Sarâoué armés d'arcs, de javelines et de boucliers et se hâta de marcher contre 'Abbâs. En tête de ses soldats était un moine monté sur un âne et qui disait aux polythéistes : « Aujourd'hui vous aurez la victoire si vous combattez le vizir 'Abbâs ». Il les trompa par ces paroles[2]. Le patrice marchait en avant avec treize cavaliers, tirant un heureux présage du langage du moine. Son armée de pied était innombrable, composée de gens du Simt. Les Musulmans avaient environ 100 cavaliers et 500 hommes armés de boucliers. Le patrice fit battre les tambours ; les nôtres l'entendirent, sortirent au devant de lui et rangèrent leurs troupes. Les Chrétiens en firent autant.

Quand les deux armées se furent rapprochées, les fils du patrice descendirent de cheval : c'étaient Aron et Balaou Sagad[3], plus jeune qu'Aron ; ils prirent leurs boucliers, revêtirent

1. Nerazzini supprime les noms de ces personnages et a considérablement écourté ce qui suit.

2. Cette phrase n'a pas été comprise par Nerazzi : « *e questo diceva per far coraggio ai soldati* » (p. 167).

3. N. « *Balaval Sakkat* » (p. 167).

leurs cottes de mailles et dirent : « Chacun de nous vaut cinq de leurs cavaliers ». Ils s'avancèrent la javeline haute; ils lançaient habilement des traits et étaient renommés pour leur bravoure. Les Musulmans, montés sur leurs chevaux, résistèrent à leur attaque. Des cavaliers d'entre les nôtres chargèrent; le premier des chefs fut l'émir Abou Bekr Qaṭen; on lui lança une javeline dans la cuisse; puis Berberi; son cheval eut le jarret coupé; ensuite le Garâd 'Othmân ben Djaouher; il plongea dans les rangs des Chrétiens et les rompit; les javelines tombaient sur lui comme la pluie. Après lui, Sidi ech-Chérif 'Abd er-Raḥmân chargea ainsi que les gens du Dambyâ, le jurisconsulte Houbata[1], le Garâd Aḥmadouch et le Farachaḥam Ṣatout. Le Farachaḥam 'Othmân s'élança contre le patrice ennemi Tasfa-Lë'oul qu'un Musulman frappa à l'épaule et étendit mort[2]. Quand les infidèles virent leur patrice tomber sur le sol, ils tournèrent le dos. Les Musulmans, cavalerie et infanterie, les poursuivirent dans un vaste terrain où il n'y avait ni arbre ni rocher : c'était un sol uni; ils les tuèrent jusqu'au dernier; il n'en échappa pas un seul. Tous leurs chevaux furent pris ; le moine fut tué sur son âne[3]. 'Abbâs vengea ainsi la mort du vizir 'Addolé et conquit le pays de Sarâoué. Les habitants se soumirent et payèrent la capitation. Quant au patrice, on lui coupa la tête ainsi qu'à ses fils et on les envoya à l'imâm : cette victoire causa de la joie aux Musulmans.

L'imâm donna au frère de Tidrous le gouvernement du Sarâoué, sous l'autorité du vizir 'Abbâs. Quant à celui-ci, il reçut

1. Ce nom manque dans N. qui appelle Aḥmadouch. « *Gherad Ambosc* » p. (167). A.-P. *le Docteur Hubet et le jarrad Hamduih* (p. 371).

2. La Chronique éthiopienne place la mort de Tasfa-Lë'oul au mois de ḥamlé, et elle ajoute que beaucoup de gens du Sarâoué périrent (R. Basset), *Études sur l'histoire d'Ethiopie*, p. 14, 105). Ces détails sont confirmés par la Chronique du ms. éthiopien n° 141 de la Bibliothèque Nationale (Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 276, 282).

3. On trouve ici un singulier contresens dans A.-P. : « leur principal archer *qui montait un âne fut tué* » (p. 371).

le vizirat à la place de 'Addolé. Le patrice 'Afrâ fut fait Baḥr Nagâch[1] le port de Dokhono fut donné au chérif Nour; le vizir 'Abbâs avait l'autorité sur eux tous.

Les Musulmans demeurèrent un an dans le Tigré jusqu'à ce que leurs provisions furent épuisées. Ce séjour leur fut funeste; beaucoup de gens périrent de la peste dans le Sarâoué : Our'aï Abou Bekr mourut ainsi que le fils de l'imâm Aḥmed en-Nedjâchi[2]; on l'enterrra à côté du vizir 'Addolé. La veuve de celui-ci, Ṭâousi, mourut également ainsi que le Garâd Simou, fils de Ouanâg-Jân. Le choum du Simt périt martyr, frappé d'un coup de javeline en allant aux provisions. Le Garâd 'Abd en-Nâṣer et sa femme Bilqisah moururent. Plusieurs Musulmans, de ceux qui étaient destinés à l'infamie, apostasièrent — que Dieu nous en préserve ! — Ce fut le frère du Farachaḥam Solṭân avec beaucoup de ceux qui avaient embrassé l'islâm ; ils y furent décidés par l'infortune qui s'abattait sur les Musulmans. Dans le Tigré, il se passa un fait extraordinaire dont les nôtres furent témoins à propos des vivres pour la nourriture ; il ne leur restait plus de mulets ni d'ânes pour les charger ; la plus grande partie des nôtres portait ses bagages sur le dos et cheminait à pied.

L'imâm rassembla les Musulmans et leur dit : « Vous voyez ce que nous éprouvons par suite de la fatigue et de la disette ; à présent, quittons ce pays ; n'y demeurons pas et allons dans un autre. Quel est votre avis? Où faut-il nous diriger? » Ils répondirent : « C'est à toi de décider et d'ordonner; nous te suivrons ». Il ajouta : « Allons dans le Bégamdër; c'est une région abondante en biens ; nous la prendrons pour notre capitale et pour notre résidence ; nous y bâtirons des mosquées ; quand nous ferons une expédition contre un autre pays, nous y laisserons nos richessses, nos femmes et nos mulets et nous

1. La version de A.-P. présente encore ici une expression incorrecte : « *Il donna Bahr Nedjdjach au patricien 'Afra* » (p. 372).

2. N. *Mohamed el-Negasc* (p. 167-168).

irons où nous voudrons ». — « Très bien », répondirent-ils.

Quand il se décida à partir, l'imâm nomma des gouverneurs, parmi lesquels Tasfâoui dans le Sarâoué ; 'Afra qui eut le titre de Baḥr-Nagâch ; Zer-Senai eut le gouvernement du Hamasèn[1]. En partant pour le Bégamdër il destitua le chérif Nour de son gouvernement de Dokhono et le donna au sulṭan Aḥmed ben Isma'ïl[2] de Dahlak[3].

1. La version de A.-P. reproduit la même faute que plus haut : « *Il donna Bahr Nedjdjach à Afra* » et de plus, confond un nom de pays avec un nom d'homme » : (il donna) » *le Zersenaj à El-Hamasin* » (p. 373). N. a commis ici une confusion *e al Barnagasc dette il Wararsenai : e ad Ali dette l'Amazen l'Iman* (sic) *si prese il Beghemeder* (p. 168).

2. Le sultan Aḥmed ben Isma'ïl de Dahlak est sans doute celui qui fit sa soumission à João Silveira lorsque le 1er mai 1517 (9 de rebi' II, 923) ce chef d'un détachement de la flotte d'Albuquerque débarqua 400 Portugais dans l'île ». C'était, dit Matthieu, l'ambassadeur éthiopien, un très méchant homme en qui l'on ne pouvait avoir confiance ». En effet, il fit assassiner plusieurs Portugais qui s'étaient laissé tromper par la confiance exagérée de l'interprète El-Hâdj Aḥmed, Maure de Grenade, qui fut sa première victime. Cette trahison amena en 1520 une expédition dirigée par le vice-roi des Indes, Diogo Lopes de Sequeyra. Mais quand elle arriva à Dahlak, elle trouva la ville abandonnée et dut se contenter de détruire quelques maisons et de brûler quelques huttes. Le 1er avril 1526, Aḥmed fit de nouveau sa soumission à Hector de Silveira, envoyé pour ramener d'Abyssinie l'ambassadeur D. Rodrigo de Lima et s'engagea à payer annuellement un tribut de 6.000 *pardaos* (6.000 l.). Il entra ensuite, mais nous ne savons à quelle date, dans l'alliance de Grâñ qui lui confia le gouvernement de Dokhono et mourut la nuit du vendredi 16 de chaouâl 946 (24 février 1540), comme l'indique son épitaphe aujourd'hui au musée de Bar-le-Duc (cf. Damião de Goez, *Chronica do Rei Emanuel*, IVe partie, ch. XIII, t. II, p. 145 ; ch. XLV, t. II, p. 519-527 : Alvares, *Verdadeira Informação*, ch. CXL, p. 170-177 ; Osorius, *De rebus Emanuelis regis Lusitaniæ*, l. XI, fo 344 ; Andrea Corsale, *Lettera* ap. Ramusio, *Primo volume*, fo 183-185 ; João de Barros, *Asia*, déc. 121, l. I, ch. IV, p. 47-51 ; Castanheda, *Historia do descobrimento*, t. IV, p. 26-29 ; t. V, p. 165-180 ; Correa, *Lendas de India, Lenda de Lopo Soarez*, ch. X, t. II, 2e partie, p. 499, *Lenda de Diogo Lopes de Sequeira*, ch. VI, t. II, p. 582-588 ; t. III, 1re partie, *Lenda de Lopo Vaz de Sampaio*, ch. II, Diogo de Couto, *Asia*, décade IV, l. I, ch. IV-V, t. X, p. 24-36 ; Maffei, *Historiarum indicarum libri XVI*, l. VIII, p. 362-363 ; R. Basset, *Les Inscriptions de l'île de Dahlak* p. 29-37.

3. L'archipel de Dahlak est situé à l'est de Massaoua, et la principale île

De toutes les provinces, les Musulmans vinrent rejoindre l'imâm et il se mit en route du Tigré pour le Bégamdër. Il y avait dans le Siré un patrice qu'il y avait établi; il se nommait Didjnah. Il avait obtenu la paix[1] pour son pays, à condition de payer le tribut en chevaux[2] et il conservait sa province. Avec lui étaient des compagnons de l'imâm, au nombre de cinquante ca-

de ce groupe, qui porte aussi ce nom est une des plus arides et des moins abordables de la Mer Rouge. Autrefois, le commerce de perles et d'écailles de tortue y était très florissant ; il est presque entièrement tombé aujourd'hui et les habitants vivent misérablement du produit de leur pêche et de quelques troupeaux de chameaux et de chèvres. La langue parlée par les indigènes est le khassi ou tigré, mais plus altéré que sur le continent. L'étymologie de Dahlak est inconnue ; peut-être faut-il tenir compte de l'observation de Bruce et le rattacher au mot *dahal* qui signifie, dit-il, *île* en bedja. L'île de Dahlak est sans doute le port d'*Elæa* mentionné par Artémidore, Strabon et le Périple de la mer Erythrée et l'*Aliæu* de Pline l'Ancien. L'islâm y fut probablement introduit à la même époque que chez les Danâkils et les Ṣomalis ; sous les Omayades et les Abbasides, cet endroit devint un lieu de déportation. L'île parvint à conquérir son autonomie, probablement à la fin du IIe siècle de l'hégire ; les chefs qui la gouvernaient payaient un tribut au souverain de Zebid et furent mêlés aux guerres intestines de cette ville. De cette époque date pour Dahlak une ère de prospérité ; on en trouve la preuve dans quelques renseignements épars chez les historiens arabes, et aussi dans les inscriptions tombales dont quelques-unes seulement ont été recueillies. Cf. Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 399, 400, 401 ; Valentia, *Voyages and Travels*, t. II, p. 24-39 ; A. von Katte, *Reise durch Abyssinien*, p. 7-8 ; Rüppel, *Reise in Abyssinien*, t. I, p. 243-248 ; Lefebvre, *Voyage en Abyssinie*, Ire partie, t. I, p. 32-33 ; Th. von Heuglin, *Reise nach Abessinien*, p. 65-72 ; Raffray, *Abyssinie*, p. 183-184, Issel, *Viaggio nel mar Rosso e tra i Bogos*, p. 84-107. Cf. pour l'histoire et les antiquités de Dahlak : Houghton, *Account of an ancient Arabic stone* ; R. Basset, *Les inscriptions de l'île de Dahlak* et les auteurs cités ; Malmusi, *Lapidi della necropoli musulmana di Dahlak* ; Conti-Rossini, *Di alcune recenti publicazioni sull' Etiopia*, p. 3-5.

1. Le verbe صالح a été pris pour un nom propre par A.-P. : « *il y avait un patricien nommé Deijeneh Sulih* » (p. 373), et par N. : « *che si chiamava Danakuba Sale* » (p. 168).

2. Il faut corriger dans le texte en من الخيل, leçon de A.-P., la leçon du ms. الجبل. Ce détail manque dans Nerazzini.

valiers, pour l'aider dans ses combats contre les polythéistes, f° 98] les gens de Ṭalamt (f° 98), lutter contre les infidèles et conseiller les Musulmans.

.... [1] Quant il fut pressé par les ennemis, l'imâm se mit en route avec son armée pour la montagne où s'était retranché Yoḥannës[2]; il y arriva un matin. Après le lever du soleil, comme la montagne avait deux portes, il partagea son armée en deux parties : chaque cheval fut revêtu de deux housses; les compagnons de l'imâm mirent chacun deux cottes de mailles garnies de basques; il donna aux gens de pied et aux soldats armés de boucliers des bracelets d'or. L'infanterie, précédant la cavalerie, s'avança vers la montagne et combattit là. Les polythéistes, du haut de la montagne lançaient leurs javelines et leurs pierres, tandis que les Musulmans s'avançaient. Les Hamadj [3] et les Nubiens étaient avec les infidèles; on ne cessa de combattre depuis

1. Il est évident qu'il y a une lacune entre ce qui suit et ce qui précède, car il n'a pas été question de ce Yoḥannës contre lequel marche Grâñ. Cette lacune existe dans tous les manuscrits, comme on le voit par les traductions de D'Abbadie-Paulitschke et Nerazzini. Elle devait renfermer les détails de l'expédition sommairement résumée par la Chronique éthiopienne : « La 27e année du règne de Lĕbna Dĕngĕl, ce prince livra bataille à Sĕm'on (Cham-'oun) dans l'Amhara, le 19 de ḥĕdâr; là succombèrent Ma'ĕqa Egziĕ (*colère du Seigneur*), le Sĕrâg Mâsaré Takla-Sĕlous et Abéto-Téouodros; Aksoum fut brûlé ainsi que Hallélo, Bankâl, Lagâso, Dabra-Karbé (*le couvent des larmes*) et beaucoup d'autres endroits » (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 14, 15, 105 et notes 148-151, p. 254-255). Cependant comme on trouvera plus loin une allusion à cette expédition, on peut conclure que nous n'avons plus affaire ici à un récit coordonné, mais simplement aux notes que l'auteur juxtaposait en attendant l'occasion de les rédiger d'une façon définitive.

2. Comme nous le voyons par la Chronique éthiopienne, ce Yoḥannës avait le titre d'Azmâtch (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 15, 105).

3. Il est probable que ce mot, comme celui de Homdjân, employé plus loin, désigne les tribus connues sous le nom de Barea ou Changalla et de Bazèn (cf. Lejean, *Voyage au Taka, Tour du monde*, t. XI, p. 126). Il est vrai qu'on trouve de nos jours une population Hamadj sur la rive gauche du Nil bleu, entre la frontière d'Abyssinie et le Fazoql, mais il est peu probable qu'elle ait pris part à une guerre dans le Siré.

le matin jusqu'au coucher du soleil; il y eut de nombreux blessés, car les gens du Siré étaient renommés en Abyssinie pour leur habileté à lancer des javelines et leur bravoure. Au coucher du soleil, l'imâm voyant la multitude des blessés, ordonna de partir pour le camp, proche d'une ville du Bégamdër, près de la montagne.

Le lendemain matin, le frère de Didjnah, nommé Takla-Ab (*Plante du Père*) vint trouver Aḥmed avec sa femme et son fils; il embrassa l'islâm et donna son fils à l'imâm pour qu'il apprît le Qorân. Ensuite le patrice s'enfuit et se rendit auprès du roi, laissant son fils chez Aḥmed[1]. Celui-ci partit pour le Bégamdër, entra chez les Mazagâ; il y jeûna le mois de ramadhân de l'année 941[2]. Les Mazagâ donnèrent l'hospitalité aux Musulmans et l'imâm célébra chez eux la fête de la rupture du jeûne; il se remit en route pour le Bégamdër.

Tandis qu'il était en chemin, il apprit que les polythéistes s'étaient rassemblés à l'endroit par où on arrive dans cette province : il y avait quatre patrices : Yoḥannës, le patrice du Ṭalamt, celui du Ouagarâ et celui du Bégamdër; ils étaient sous l'autorité du patrice Sâoul fils de Takla-Iyasous (*Espoir de Jésus*) et occupaient la route.

A cette nouvelle, l'imâm divisa son armée en deux corps; l'un marcha avec lui; l'autre, avec le vizir 'Abbâs, devait le suivre. Lui-même atteignit avec ses troupes les polythéistes. Ceux-ci rangèrent leurs soldats à la porte qui était étroite. Ils s'avancèrent, combattant depuis l'aurore jusqu'au milieu du jour sans

1. Nerazzini a commis ici un contresens : « *e l'Iman passando per la terra di Masseggia,* lasciò suo figlio presso quel sultano » (p. 169).

2. La Chronique éthiopienne mentionne aussi la marche des Musulmans dans le Ouagarâ (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 15, 105). Le mois de ramadhan 941 va du 6 mars au 4 avril 1535. A cette époque, le Samèn n'étant pas soumis, l'imâm devait faire un détour pour se rendre dans le Bégamdër.

réussir. Un Musulman, nommé Azmâtch Takhlou, vint trouver l'imâm et lui dit : « Je connais dans la montagne une route étroite autre que celle-ci ». Après l'avoir entendu, Aḥmed choisit environ vingt cavaliers parmi les combattants pour la foi, et un petit nombre de fantassins, laissa l'armée avec le vizir Modjâhid et lui dit : « Reste à ta place ; j'irai examiner ce chemin ». Il partit ensuite en se cachant avec ses compagnons. Quand il fut arrivé à la porte, il trouva les défenseurs des polythéistes, parmi lesquels le patrice Sâoul et Yoḥannĕs avec des chevaux pareils à une flamme. L'imâm fit passer en avant les fantassins de l'armée de la mer ; les Musulmans chargèrent contre les ennemis ; la cavalerie monta ensuite. Les Chrétiens prirent la fuite, mais ils furent devancés sur la route par les cavaliers musulmans, tandis que le vizir Modjâhid les combattait sur le premier chemin. Les nôtres les mirent en désordre et les poursuivirent en tuant et en faisant des prisonniers. Yoḥannĕs saisit un arbre et s'y suspendit, mais l'arbre tomba[1] et il mourut — que Dieu ne lui fasse pas miséricorde. L'imâm revint vers la montagne où était tombé Yoḥannĕs et envoya des fantassins de ce côté ; ils y rencontrèrent tous les patrices qui étaient là et les firent prisonniers[2] ; ils prirent le frère du patrice Sâoul, Ganzaï, plus jeune que lui ; ils s'emparèrent aussi de Bâmân[3], patrice du Bégamdĕr, du choum du Sarâoué et d'environ vingt autres patrices. De tous les chefs, il ne s'échappa

1. La version de A.-P. a commis une erreur en rapportant à Yoḥannĕs ce qui dans le texte est expressément dit de l'arbre.

2. La Chronique éthiopienne mentionne cette défaite de Sâoul le 12 de miyâzyâ ; elle nomme parmi les morts Azmât Yoḥannĕs, Ganzaï et Boula (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 15, 105) ; de même la Chronique abrégée du ms. 141, fonds éthiopien de la Bibliothèque Nationale (Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*, *Revue sémitique*, p. 276, 277, 282), mais elle dit par erreur que Ganzaï périt dans ce combat, car nous voyons plus loin qu'il entra au service des Musulmans, fut gouverneur du Samèn, puis retourna près de Lĕbna-Dĕngĕl.

3. Peut-être est-ce le personnage que la Chronique éthiopienne nomme Boula.

que Sâoul[1] qui s'enfuit dans le Samèn[2] : c'est un pays difficile, garni de châteaux forts et de montagnes élevées ; il n'y a pas de route pour la cavalerie, et dans toute l'Abyssinie, il n'existe pas

1. L'expression لم يسلم n'a pas été comprise par A.-P. : « *le patricien Saul fut le seul* qui se fit musulman : *il s'enfuit* cependant *quelque temps après* de Samine » (p. 376).

2. Le Samèn est situé sur la rive gauche du Takazzé qui le limite à l'Est et au Nord. A l'Ouest, il touche au Oualdoubba et au Ouagarâ, au Sud, au Bégamdër. Il est traversé par de hautes chaînes de montagne dont les pics les plus élevés sont avec Amba Hai, le Tchellem, le Detjern, le Boaït et dont les Ambâs ont permis à la population indigène de se maintenir à peu près indépendante jusqu'à nos jours. Le nom de Samèn ou Sëmèn qui primitivement signifiait *sud*, a pris le sens de *nord*, ce qui est un indice du déplacement du centre du royaume (cf. Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 180-215, 287-288 ; Gobat, *Journal d'un séjour en Abyssinie*, p. 143-155 ; Ferr et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 190-221 ; Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 105-108 : Rüppel, *Reise in Abyssinien*, t. I, p. 417-434 ; t. II, p. 1-67 ; Th. von Heuglin, *Reise in Nord-Ost Afrika*, p. 72-79 ; id., *Reise nach Abisssinien*, p. 184-202 ; Ḥasan ben Aḥmed, *Die Gesandschaftsbericht*, texte arabe, p. 34, tr. all., p. 34 ; Plowden, *Travels in Abyssinia*, p. 394-396 ; Rohls, *Meine Mission nach Abissinien*, p. 165-166 ; Raffray, *Abyssinie*, p. 345-349 ; Matteucci, *In Abissinia*, p. 138-139 ; Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. II, p. 331). On trouve déjà ce nom mentionné dans l'inscription d'Adoulis sous la forme Σαμινέ (variante Σεμηνέ), « peuple qui habite de l'autre côté du Nil (le Takazzé) dans des montagnes neigeuses d'un accès difficile, toujours remplies de frimas, de glace et de neiges profondes où l'on entre jusqu'aux genoux ». — « C'était, dit Cosmas Indicopleustès, un lieu d'exil pour les criminels » (cf. Mac Crindle, *The Christian Topography of Cosmas Indicopleustès*, p. 61-62, 67 ; Dillmann, *Lexicon linguae aethiopicae*, s. h. v° ; id., *Ueber die Anfänge des axumitischen Reiches*, p. 196-197 ; Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité*, p. 227, 233 ; id., *Éclaircissements géographiques et historiques sur l'inscription d'Adulis*, p. 29 ; Bent, *The sacred city of Ethiopians*, p. 144 ; Glaser, *Die Abyssinien in Arabien und Afrika*, p. 22, 145, qui prétend y voir un nom arabe). Le gouverneur du Samèn avait le titre d'*Açâfari* (Ludolf, *Historia aethiopica*, l. II, ch. XVII, § 58). D'après le *Sërâta Mangëst*, le Samèn devait offrir au couronnement du roi des antilopes appelées en gheez *ḥayal* (Dillmann, *Ueber die Regierung des Königs Zar'a Jacob*, p. 18, note 1, col. 2, p. 75). La tradition prétend que S. Yâred à qui on attribue l'invention de la musique en Éthiopie, au temps du roi Yabra-Masqal, se retira à la fin de ses jours dans le désert de Samèn pour y mener la vie ascétique (*Synaxare* ap. Dillmann, *Chrestomathia aethiopica*, p. 34).

de pays plus difficile. Lorsque l'imâm dit : « Nous poursuivrons les fuyards », des gens des Balaou, à savoir le choum Moḥammed[1] et ses compagnons vinrent lui dire : « N'entre pas dans le Samèn, car tu ne pourras rien contre lui, même si tu y restes longtemps ». Aḥmed leur répondit : « Nous n'abandonnerons pas le Samèn jusqu'à ce que nous l'ayions converti, car c'est la tête de tout le pays ; s'il croit, toute la contrée croira ». Il nomma gouverneur de cette province, jusqu'à son entrée, Ganzaï, frère du patrice Sâoul, qui laissa sa femme en ôtage près de l'imâm. Aḥmed lui rendit la liberté. Il partit et se mit à convertir le pays[2], puis il trahit et s'enfuit seul, abandonnant sa femme.

Il y avait dans le Samèn une grande quantité de châteaux et de forteresses, une montagne à pic[3] et fortifiée dont le sommet avait une demi-journée de marche ; on y trouvait des moissons et des cultures. Un seul homme, occupant la route, pouvait, à cause de l'étroitesse du chemin empêcher une armée considérable de monter. L'imâm y envoya Absamâ-Nour. Celui-ci partit et l'escalada, en profitant de la négligence des ennemis, s'en empara et revint. Puis il fit venir les captifs de Baḥr Ambâ, au nombre de quarante, et leur trancha la tête.

Le Samèn était possédé par les Juifs d'Abyssinie qui s'appellent en leur langue Falachâ[4]. Ils reconnaissent un Dieu unique,

1. Le choum n'est pas mentionné dans Nerazzini (p. 170).

2. Les mots وجلس يومن ont été lus وجلس يومين par Nerazzini : « *Ma Cabraui era stato con lui due giorni* » (p. 170).

3. C'est à tort que la traduction de A.-P. voit dans منجور un nom propre et qu'elle ajoute en note (p. 376, note 1) : « *le mot mandjaur* (sic) = *coupe, taille ne donnerait pas un sens satisfaisant appliqué comme un adjectif à une montagne* ».

4. C'est dans le Samèn que les Falachâs se sont maintenus en un groupe compact comme les Agaous dans le Lastâ, de l'autre côté du Takazzé. On sait qu'ils ont conservé, jusqu'à nos jours, un judaïsme particulier, offrant entre autres cette particularité que l'hébreu y est absolument inconnu (cf. sur les Falachâs et leur religion, Stern *Wanderings among the Falashas*, p. 184-199, 241-255; Stein, *Die Juden in Abessinien*; Gobat, *Journal d'un*

mais c'est tout ce qu'ils ont en fait de foi ; ils n'ont ni prophètes,

séjour en Abyssinie, p. 144, 259-262; Arnaud d'Abbadie, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, p. 118; Halévy, *Excursion chez les Falachas en Abyssinie, Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1869, p. 283-294; Antoine d'Abbadie, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, août 1845; Luzzato, *Mémoire sur les Juifs d'Abyssinie*; Marcus, *Notice sur l'époque de l'établissement des Juifs en Abyssinie*; Flad, *A short description of the Falashas and Kamants in Abyssinia*; Veitch, *Notes from the Journal of F. M. Flad*, p. 31-33, 42-45; Flad, *Kurze Schilderung der abessinischen Juden*; Lefebvre, *Voyage en Abyssinie*, Ire partie, t. I, p. 165-168; Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 214 : Krapf, *Reisen in Ost Afrika*, t. II, p. 362-363; Rohlfs, *Meine mission nach Abessinien*, p. 275-277; Zotenberg, *Lettre des Falachas, Journal Asiatique*, 1867, t. I, p. 265-268). Le dialecte des Falâchâs du Samèn n'a encore fait l'objet d'aucune étude, mais il se rapproche beaucoup de celui des Qamants du Dambyâ (cf. Flad, *A short description of the Falashas*; Halévy, *Essai sur la langue agaou*; cf. aussi Waldmeyer, *Wörtersammlung der Agau-Sprache*) et des Quârâ (cf. Lefebvre, *Voyage en Abyssinie*, IIe partie, t. III, p. 405-409; Reinisch, *Die Quara-Sprache in Abessinien*). Des prières des Falâchâs, en ghëëz ont été publiées avec une traduction en hébreu par M. Halévy (*Prière des Falashas*). D'après la tradition, ce serait une reine des Falâchâs du Samèn, nommée Judith, ou Esther, ou Tërdâë-Gobaz et mariée au gouverneur du Bougënâ, qui aurait, sous Dël Nâ'âd, anéanti le royaume chrétien d'Aksoum, forcé le représentant de la dynastie salomonienne à fuir dans le Choa et aurait régné pendant 40 ans. Toutefois la Chronique éthiopienne (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 98) ne fait pas mention d'elle ni des Falâchâs et dit simplement que sous Dël-Na'âd « le trône lui fut enlevé et donné à d'autres qui n'étaient pas Israélites (c'est-à-dire descendants de Salomon et de Makëdâ); ce sont les Zagués ». (Cf. sur cette question Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 605-607; R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, note 60, p. 227; Guidi, *Note miscellane, III, Due notizie istoriche sull' Abissinia*; Halévy, *Revue des Études juives*, 1889, p. 497; Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie, Revue sémitique*, p. 1-6, 359-372; Conti-Rossini, *Appunti ed osservazioni sui Rè Zaguè*, p. 6-15; id., *Sulla dinastia Zague*, p. 1-9). Les Juifs du Samèn, c'est-à-dire les Falâchâs, sont mentionnés au temps de 'Amda-Şyon I (Dillmann, *Die Kriegsthaten* p. 11; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Şyon*, p. 23, 129) et plus d'une fois l'apostasie, ou plutôt le retour au judaïsme des nouveaux convertis, se produisit dans le Samèn. Nous savons, par les annales d'Éthiopie, que Yëshaq (1412-1427) fit dans le Ouagarâ une expédition contre Béta-Achour des Falâchâs de Marabâ, qui doivent être les mêmes que les Falâchâs du Samèn (Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 70; R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 11, 101). Sous Zarëa-Ya'qob, le choum de cette province,

ni saints. Les gens de Baḥr Ambâ les avaient réduits en servitude depuis quarante ans, les obligeant à les servir et à labourer pour eux[1]. Après la victoire de l'imâm sur le patrice Sâoul, ils

Ṣagâï, et ses sujets abjurèrent le christianisme, embrassèrent la religion juive et se révoltèrent. Alliés aux gens du Ṣalamt et, semble-t-il, du Dambyâ, ils battirent les troupes royales envoyées contre eux, les chassèrent et brûlèrent toutes les églises du pays. C'étaient les exactions des Gad-Yestân (intendants royaux?) qui les avaient poussés à la révolte (Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 31; Perruchon, *Les chroniques de Zar'a-Ya'eqob*, p. 96-97). Au temps de Lëbna Dëngël, les Falâchâs avaient pour roi Gédéon (*Gédéouon*) qui, fait prisonnier après une grave défaite la trentième année du règne de Lëbna-Dëngël, embrassa le parti des Musulmans. Toutefois ses sujets firent bon accueil à Galâoudéouos quand celui-ci eut succédé à son père (Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 178; R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 15, 18, 106, 110). Mais pendant longtemps les hostilités existèrent entre les rois d'Éthiopie et les chefs du Samèn qui gardaient leur indépendance et n'étaient que nominalement soumis aux nëgouch. Ainsi, dès la première année de son règne, Minâs dût combattre Radeët le Falâchâ (Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 222-223; R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 23, 116; Pereira, *Historia de Minâs*, p. 28, 46). Cette guerre contre le même chef du Samèn et ses successeurs, Kalèf son frère, et Gouchn, frère de Gédéon, occupa une partie du règne de Sartsa-Dëngël (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 26, 27, 117, 118; Saineanu, *L'Abyssinie dans la 2e moitié du* XVIe *siècle*, p. 40-49). En Occident, les Falâchâs furent connus pour la première fois par la relation d'Elyah de Ferrare, datée de 1438, et intitulée *l'Amour de Sion*; il rencontra un jeune Falâchâ qui lui donna des renseignements exacts sur son peuple qui vivait au milieu d'une nation hostile appelée Khabach (*Ḥabach, Abyssins*), possédait une langue à part qui n'était ni l'hébreu, ni l'arabe, ne connaissait pas le Talmud et faisait extérieurement profession de christianisme (Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 334-335). Il semble croire d'après un passage « *et dans leur pays est le fleuve de Gozan* », que les Falâchâs descendaient des dix tribus d'Israël (cf. Carmoly, *op. laud.*, note 67, p. 350).

1. Les versions de A.-P. et de N. ont ici un contre sens contre lequel elles auraient dû être mises en garde par la suite du récit. *Ils* (les Falâchâs) avaient soumis *depuis quarante ans les habitants de Baḥr-Amba* et les avaient réduits en esclavage » (p. 377); « *Fino da 40 anni* la gente di Bahar Amba era entrata sotto il loro dominio » (p. 171). Cet événement, si la date est exacte, serait arrivé sous la première année de Na'od ou la dernière d'Eskëndër plutôt que sous le règne éphémère de 'Amda-Syon II. Par « *les gens de Baḥr-Ambâ* », il faut entendre les Éthiopiens ennemis des Falâchâs.

vinrent tous le trouver, arrivant par des défilés profonds, du fond des grottes, car ils n'habitent pas la plaine, mais les montagnes et les cavernes. Ils lui dirent : « Il y a entre nous et les gens de Baḥr Ambâ une inimitié qui date de quarante ans ; maintenant, nous allons tuer ceux qui restent et nous prendrons leurs forteresses après que tu les auras vaincus ; nous suffirons contre eux. Quant à toi, demeure dans ta résidence ; nous les traiterons d'une manière qui te plaira. »

L'imâm leur donna des soldats pour les soutenir et ils se dirigèrent vers cette montagne. Ils la gravirent, attachèrent avec des chaînes les habitants de Baḥr Ambâ et les amenèrent à Aḥmed. Celui-ci resta dans le Samèn jusqu'à ce qu'il l'eut conquis. Il fit sortir tous les habitants de Baḥr Ambâ et les tua. Les gens du Samèn firent la paix avec les Falâchâ (f° 99) ; *ils payèrent la capitation sans exception et humiliés* [1]. L'imâm nomma pour gouverneur de ce pays 'Othmân ben Djaouher et avec lui le Farachaham 'Othmân; les habitants cultivèrent la terre pour les Musulmans. [F°9

Quand le vizir 'Abbâs apprit que les nôtres avaient remporté la victoire, il gravit les montagnes du Ouagarâ [2] et s'y établit. Puis il envoya le vizir Modjâhid dans le Bégamdër ; il y pénétra et en fit la conquête [3]. Les habitants demandèrent la paix, cultivèrent pour les Musulmans et payèrent la capitation.

L'imâm partit du Samèn pour le Ouagarâ qui passa de la même façon aux Musulmans ; il y installa pour gouverneur le Garâd Ṣabr eddin et y bâtit des villes et des mosquées qui existent encore aujourd'hui. Il donna le gouvernement de

1. *Qorân*, sour. IX, verset 29.

2. La version de A.-P. renferme ici une erreur : « *Dès que les Musulmans eurent obtenu la victoire et escaladé la montagne de Waqara* » (p. 377-378).

3. La conquête du Bégamdër est mentionnée par la Chronique éthiopienne la vingt-septième années du règne de Lëbna Dëngël (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 15, 105).

Darḥâ[1] qui s'étend du Bégamdër au Gojjâm, au Farachaḥam 'Ali ; avec lui étaient le Farachaḥam Solṭân, 'Adil, Chamsou et Takhlâï. Il y bâtit des villes et des mosquées, et les habitants restèrent cultivateurs pour le compte des Musulmans. De même il confia le gouvernement des pays de Ouafilâ et de Kanfât, depuis le Bégamdër jusqu'au pays de Ouâg[2] à Abou Bekr Qaṭin et son armée ; avec lui campaient 40 cavaliers Balaou commandés par le choum Chokr et le choum Moḥammed ; il purifia cette contrée dont les habitants restèrent cultivateurs pour le compte des Musulmans ; il y bâtit des villes et des mosquées.

L'imâm partit du Ouagarâ pour le pays du Dambyâ où il pé-

1. Il faut lire *Darḥa* (درحة) au lieu de *Dardjah* (درجة) d'après la leçon du ms. d'A.-P. Nerazzini porte *Derega*. Il s'agit de Darḥâ du Nil bleu qui est mentionné dans la Chronique de Sousnyos (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 55; t. II, p. 44), c'est jusque-là que le roi Za-Dëngël poursuivit le Râs rebelle Atanâtéouos : c'est sur un point de son territoire, appelé Ouarab, que s'étaient réunis les Qouërbân en révolte avec Za-Sëlâsé contre Sousnyos (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 64, 69; t. II, p. 50, 54). La mère de Za-Sëlâsé était originaire de ce pays (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 110; t. II, p. 86). C'est là que fut arrêté l'imposteur Arzo et son complice Za-Krëstos (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 127; t. II, p. 99). Grâce à l'intervention de sa fille Malakotâouit, Sousnyos en donna le gouvernement à son gendre Yolyos : celui-ci s'y révolta contre son beau-père (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 132; t. II, p. 102). Cette province fut ravagée par les Gâllâs (Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 233; t. II, p. 179).

2. Le pays de Ouâg est situé au sud d'Abargalé et au nord du Lâstâ sur la rive droite du Takazzé; on y parle agaou; sa principale ville est Sokota (cf. Lefebvre, *Voyage en Abyssinie*, IIe partie, t. III, p 48; Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. II, p. 438; Raffray, *Abyssinie*, p. 173-178; Krapf, *Reisen in Ost-Afrika*, t. I, p. 145-146; G. Simon, *L'Éthiopie*, p. 334-338; G. Portal, *My mission to Abyssinia*, p. 136-138). Au temps de 'Amda-Syon I, il était gouverné par un choum qui prit part à la campagne contre le rebelle Nëdhân (Dillmann, *Die Kriegsthaten*, p. 11; Perruchon, *Histoire des guerres d''Amda-Ṣyon*, p. 23, 129). Baëda Mâryâm rendit au gouverneur de cette province le titre de Qâṣ (Perruchon, *Les chroniques de Zar'a Ya'eqob et de Baeda-Maryam*, p. 112). Ce fut à Zâtâ, dans le Ouâg, que fut pris Minâs, fils de Lëbna Dëngël, par 'Omar (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 16, 107).

nétra : c'est une contrée abondante en biens ; elle n'a pas sa pareille en Abyssinie ; jamais elle n'éprouve de sécheresse ; il s'y tient un marché où l'on trouve des chevaux gros comme des bœufs à cause de sa fertilité[1] : c'est le marché de l'or ; elle est entourée de nombreux pays, parmi lesquels ceux des Nubiens d'où l'on apporte de l'or. L'imâm la choisit pour résidence, la purifia complètement et les habitants restèrent cultivateurs pour le compte des Musulmans. Il y bâtit des mosquées et partagea la province entre tous ses compagnons jusqu'à chaque cavalier ; il donna la marche du pays de Tâkâ[2] qui est limi-

1. Cette dernière phrase manque dans A.-P. (p. 378).

2. Le Tâkâ est situé sur la limite nord-est de l'Abyssinie, à l'Est du Takazzé ou Atbara. Il relevait autrefois du Sennaar dont la domination presque nominale se manifestait par le bonnet d'investiture donné au *deglel* (prince indigène). Ce pays est arrosé par la rivière Gach ou Mareb qui fertilise l'oasis et dans les années exceptionnelles va se jeter dans l'Atbara. Sa capitale est aujourd'hui Kassala qui se divise en deux villes distinctes : Taka, la ville indigène, construite en nattes, pourvue de poils et habitée par les Halangas, apparentés aux Hadendoas ; l'autre ville est toute moderne, bâtie par les Égyptiens qui s'emparèrent de cette région en 1820 sous Méhémet-Ali et en firent un poste avancé contre l'Abyssinie ; elle était occupée par des troupes nègres qui se révoltèrent parfois contre leurs chefs. Kassala resta le chef-lieu d'un moudiryah dépendant de Khartoum jusqu'à ce que les Italiens l'occupèrent et la défendirent pour le compte de l'Angleterre contre les Derviches. La domination égyptienne fut là comme partout ailleurs, une plaie pour le pays qui devint rapidement le centre de razzias d'esclaves. (F. Werne, *Feldzug von Sennaar nach Taka*, p. 250 ; Beke, *The Sources of the Nile*, p. 21 ; Didier, *Cinquante jours au désert*, p. 152-155, 154-190 ; Lejean, *Voyage dans l'Afrique orientale*, *Tour du monde*, t. III, p. 143-144 ; t. V, p. 177-181 ; id., *Voyage au Taka*, avec une carte de la région et une vue de Kassala, *Tour du monde*, t. XV, p. 395-400 ; Krockow von Wickerode, *Reisen und Jagden in Nord-Ost Afrika*, t. I, p. 91-114, avec un plan de Kassala ; t. II, p. 104-139 ; Blanc, *Ma captivité en Abyssinie*, p. 103-106 ; Rassam. *Narrative of the British Mission to Theodore*, t. I, p. 134-146 ; Dimothéos, *Deux ans en Abyssinie*, t. I, p. 14-15 ; Beke, *Die Nilzuflüsse in Abyssinien*, t. I, p. 64, 66 ; James, *Wild Tribes of the Soudan*, p. 41-60). On a retrouvé le nom de Tâkâ dans les Tangaïtes de l'inscription d'Adoulis (Dillmann, *Ueber die Anfänge des Axumitischen Reiches*, p. 197-198 ; Mac Crindle, *The Christian Topography of Cosmas Indicopleustès*, p. 62 et note 4 ; Vivien de Saint-Martin, *Éclaircissements histori-*

trophe du pays des Homdjân[1] au vizir 'Abbâs, et les Musulmans y goûtèrent du repos.

0] (F° 100)[2] Il y avait dans le Dambyâ un lac d'eau douce[3] d'une étendue de quatre journées de bateau. Au milieu, il y a trente

ques et géographiques sur l'inscription d'Adulis, p. 31; Deramey, *Les inscriptions d'Adoulis et d'Axoum*, p. 20). Mais c'est à tort que Glaser (*Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens*, t. II, p. 487), a prétendu y reconnaître la fabuleuse Tandjâ (طنجا) du vers de Somaïda' ben Allâf où serait parvenu le légendaire héros yéménite Ifriqis (A. von Kremer, *Ueber die Südarabische Sage*, p. 64).

1. Cette dernière phrase manque dans A.-P. (p. 378). Nerazzini a mal lu le mot ثغر et traduit inexactement ce qui suit : « *e concesse Sakara e il paese di Taka, territori dove la popolazione è numerosissima* » (p. 173).

2. Je place ici, comme dans le texte arabe, la description du lac de Dambyâ qui est plus complète au f° 100 qu'au f° 99.

3. Le lac de Dambyâ (Dembea) ou Tsana est le plus grand lac d'Abyssinie; il est entouré par les provinces de Dambyâ, Bégamdĕr, Mætcha et Atchafar. Il est assimilé au lac Koloé dont parle Ptolémée et d'où sort l'Astapus, l'Abbâoui actuel (cf. Vivien de S. Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité*, p. 474, 475, 478). Les eaux du Nil bleu qui le traversent se distinguent de celles du lac (cf. Lobo, ap. Legrand, *Relation historique d'Abyssinie*, p. 108, 210; Lejean, *Voyage en Abyssinie*, *Tour du monde*, t. XII, p. 267; Blanc, *Ma captivité en Abyssinie*, p. 146-147; Telles, *Extrait de l'histoire d'Éthiopie* dans le *Recueil de Voyages*, p. 257-258 : *Description de l'Empire du Prete-Jean*, ibid., p. 22-23; le P. d'Almeida ap. d'Abbadie, *Géographie de l'Éthiopie*, p. 360; Ludolf, *Historia æthiopica*. L. I. ch. viii, p. 111-113; Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 437-438; Poncet, *Relation*, p. 615; Plowden, *Travels in Abyssinia*, p. 193-194; Dufton, *A journey through Abyssinia*, p. 74-75; Th. von Heuglin, *Reise nach Abessinien*, p. 291-292; Rassam, *Narrative of the British Mission*, t. I, p. 314, 316; Vigoni. *Abyssinia*, p. 192-193; Bianchi, *Alla terra dei Galla*, p. 105; Raffray, *Abyssinie*, p. 278-279; A. de Cosson, *The Cradle of the Blue Nile*, t. II, p. 66, 95; Winstanley, *A visit to Abyssinia*, t. II, p. 113-114; Münzenberger, *Abessinien*, p. 19-20). Il compte treize lieues de l'Est à l'Ouest et vingt lieues du Nord au Sud. « Rien n'est plus admirable que le lac Tzana et le paysage qui l'environne. La surface est parsemée d'îles verdoyantes; ses eaux calmes et limpides reflètent l'azur des cieux comme une glace sans défaut... La plaine magnifique qui entoure le lac est bornée à l'horizon par des montagnes pittoresques formées presque en entier de trachyte, de basalte et d'autres roches volcaniques. Du pied de ces montagnes jaillissent un grand nombre de sources thermales; de leurs flancs s'échappent plus de trente rivières qui portent

îles[1] qui produisent des parfums et des fruits en abondance.

toutes au lac le tribut de leurs eaux et le font déborder dans la saison pluvieuse. » (Ferret et Galinier, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 257-258).

1. « Un trait particulier du Tana, ce sont les dix ou douze îles microscopiques comme Bèt Manso, Kibran, Metraha qui, aperçues de la terre ferme semblent des corbeilles flottantes, pleines d'une vive et sombre verdure. Vus de près, ces bouquets sont de belles futaies qui cachent dans leurs massifs des monastères ou des églises vénérées » (Lejean, *Voyage en Abyssinie*, *Tour du monde*, t. XII, p. 267). Une tradition prétendait que le lac contenait quarante-cinq îles habitées; Ludolf (*Historia æthiopica*. l. I, ch. VIII, § 114) cite les suivants : Ṣanâ qui a donné son nom au lac; Bërgidâ près de Gorgorâ; Dabra Anṭons, Dabra Mâryâm, Dagâ, Daq, Galilâ, Meṣraḥa, Mësli Këbrân, Rémâ. Bruce (*Voyage en Abyssinie*, t. III, p. 438-439), n'en compte que onze. Elles attirèrent aisément les moines : c'est là que se réfugièrent plusieurs des docteurs persécutés par 'Amda Ṣyon I (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 10, 100) ; elles servirent aussi de lieu de déportation (cf. Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob et de Baeda Mâryâm*, p. 129, 165; Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. I, p. 132, 150, 267; t. II, p. 102, 145, 205). — Les principales sont : outre Galilâ, Dabra Mâryâm où eut lieu sous Iyâsou I une réunion de docteurs pour y discuter sur la foi (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 37, 39, 142, 145), — Thiaqla-Manzo, où fut assassiné Iyâsou I (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 59, 170, 171). — Mëṣraḥa où furent enterrés Yoḥannës I, sa femme, l'impératrice Sabla-Ouangèl et leurs fils Abèto Qëladj Isayyâs et Iyâsou I (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 38, 49, 60, 143, 151, 171); — Këbrân d'où était Abbâ Za-Yoḥannës à qui l'Ethiagé Filpos fit embrasser la vie monastique sous 'Amda-Ṣyon I (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 10, 100); c'est là que fut enterré le nëgouch Takla-Hâimânot I (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 63, 72, 175, 198); — Nârgâ au S. de Daq, contenant une église de la Sainte-Trinité construite par Iyâsou II (cf. Bachmann, *Aethiopische Lesestücke*, p. 13 et suiv., et les corrections de Guidi (*Sopra due degli Aethiopische Lesestücke del Dr. Bachmann*, p. 401-411); — Dâgâ, où l'on trouvait à Gënbarou le monument commémoratif de la mort de Dâouit I (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 11, 101) : c'est dans cette île que Na'od fit transporter le corps de Zarëa-Ya'qob (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 12, 102; Perruchon, *Histoire d'Eskender*, p. 36, 51); — Daq ou Dek, la plus importante de toutes, où l'on pénètre encore avec difficulté en raison de l'hostilité des prêtres dont elle est le domaine. « C'est un grand rocher plat et volcanique, entouré de petites collines formant plusieurs îles et faisant l'effet d'une couronne de perles. L'île entière est bien boisée, couverte d'une végétation puissante, peuplée de

Tous ceux des Chrétiens, soldats et patrices, qui ne voulaient pas obéir aux Musulmans, se rendaient dans l'île. L'imâm leur envoya réclamer la capitation. Ils refusèrent et se fortifièrent dans leurs îles. Ils avaient des barques qu'ils fabriquaient avec des herbes semblables aux tiges des bananiers[1] qu'ils appliquaient ensemble[2]. Ils construisent des embarcations qui volent comme des oiseaux et que ne peuvent devancer celles qui sont en bois; elles dépassent celles qui sont de construction semblable[3]. Ils s'étaient fortifiés dans leurs îles, faisaient des passages et du côté de chacun d'eux, plaçaient une petite barque près d'une grande. Les moines et les soldats qui étaient avec eux dirent :

villages nombreux et prospères, et fiers de posséder quatre vieilles églises, visitées par les pèlerins et but de leur dévotion » (Blanc, *Ma Captivité en Abyssinie*, p. 147; cf. aussi Bianchi, *Alla terra dei Galla*, p. 107-108; Pereira, *Chronica de Susenyos*, t. II, p. 418; Rassam, *Narrative of the British Mission*, t. I, p. 315-316). Elle servit particulièrement, ainsi que Mĕṣraḥa, de lieu de déportation (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 43, 79, 150, 195), on y relégua entre autres Za-Dĕngĕl, neveu et successeur de Sartsa Dĕngĕl (cf. R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 123).

1. Cette dernière comparaison manque dans A.-P. et N.

2. Ces bateaux portent le nom de *tankoua* ou *tankueña* et on appelle *demghel* les herbes dont on les fabrique. « Ils sont faits d'une espèce de jonc, le papyrus des anciens. Les joncs sont liés ensemble, de manière à former une surface d'environ six pieds de largeur et de dix à vingt de longueur. Les deux extrémités sont alors pliées en rouleaux et serrées ensemble. Les passagers et le batelier sont assis sur un grand carré de joncs en faisceau, formant la partie essentielle du bateau, lequel est tenu en place par la cage extérieure dont les extrémités pointues servent à avancer.... Leur flottaison est simplement une question de gravité spécifique... Deux hommes sont assis en avant et un autre en arrière. Ils se servent de longs bâtons au lieu de rames, frappant l'eau alternativement de droite et de gauche; à chaque coup, ils font jaillir l'écume par devant et par derrière. » (Blanc, *Ma captivité en Abyssinie*, p. 145; cf. aussi sur ces embarcations, Poncet, *Relation*, p. 615; Rüppel, *Reise in Abyssinien*, t. II, p. 221-222; Plowden, *Travels in Abyssinia*, p. 192-193; Rassam, *Narrative of the British Mission*, t. I, p 309-310; Raffray, *Abyssinie*, p. 283-284; Bianchi, *Alla terra dei Galla*, p. 111.)

3. Tout ce qui suit jusqu'à la fin du récit de l'expédition sur le Dambyâ manque dans A.-P. et N.

« Qui pourrait quelque chose contre nous? Nous sommes au milieu du lac; personne d'autre que nous ne construit de bateaux, sinon ceux qui agissent comme nous ». Les polythéistes et les moines s'enorgueillissaient et devenaient fiers. Le roi d'Abyssinie leur donna pour chef un moine nommé Nabrazoun[1], car il connaissait l'entêtement des moines dans leur religion et leur mépris du monde.

Quand l'imâm et les Musulmans se furent établis dans le pays de Dambyâ, il ordonna de couper de grands arbres, de les creuser en forme de barques, car celles des Arabes ont besoin de poix liquide et de....[2] et on en manquait. On coupa des arbres de façon à ce que chaque barque pût porter 30 hommes; il préposa à cette construction un Arabe nommé Aḥmed ben Solaïmân el-Mahri; le nombre des arbres qu'on coupa était de huit. L'imâm trouva cette construction lente et la fit abandonner. Il partit avec les Musulmans dans le pays des Nubiens et le Gojjâm qu'ils ravagèrent et dont ils emmenèrent les habitants en captivité.

Aḥmed se rencontra dans le Gojjâm avec l'émir Cham'oun et

1. Peut-être doit-on voir dans ce mot une altération de *Nabred* ou *Nabrit* (*Nêboura-Ed*)porté par divers personnages entre autres le Kasmati (*Qâñ Azmâtch*) du Tigré comme étant gouverneur d'Aksoum et gardien de la loi, (cf. l'extrait du *Sĕr'âta mangĕst* dans Conti-Rossini, *Donazioni reali*, p. 9, note 10; Bruce, *Voyage en Abyssinie*, t. II; Guidi, *Vocabulario amarico-italiano*, col. 386; Dillmann, *Ueber die Regierung*, p. 17; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob et de Bae'la-Mâryâm*, p. 49); cf. sur le *nebrid* (*nevraid*) actuel d'Aksoum, Conti-Rossini, *Ricerche e studi sull'Etiopia*, p. 10-11. Sous le règne de Zarĕa-Ya'qob, Nob, l'administrateur de Dabra-Dâmo qui fut tué à coups de flèches comme complice de 'Amda-Masqal, ou plutôt 'Amda-Saïṭân, avait aussi le titre de Nĕboura-ĕd (Dillman, *Ueber die Regierung*, p. 12; Perruchon, *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob*, p. 11-12). On ne doit pas confondre le Nĕboura-ĕd d'Aksoum qui est laïque, avec les *mamhĕr* ecclésiastiques qui portent aussi ce titre, dépendent de l'Ethiagé et ne doivent pas manger de chair ni boire d'hydromel (Guidi, *Vocabulario amarico-italiano*, col. 561). C'est sans doute d'un de ces derniers qu'il s'agit ici.

2. (?) والقمبار.

son armée ; il l'avait laissé à Gëdëm ; il y était venu, comme nous l'avons mentionné précédemment, quand l'imâm l'avait quitté. Le roi d'Abyssinie marcha contre lui avec des forces considérables. Il partit à sa rencontre à la tête de quarante cavaliers et le mit en fuite. Il prit toutes ses richesses et ses troupes[1]. Le pays de Gëdëm ne pouvant suffire à la multitude de ses soldats, il se transporta dans le Gojjâm où il établit sa résidence, comme cela sera dit dans l'exposé détaillé de la bataille et de la seconde guerre où le Très Haut le favorisa.

Quand l'imâm fut de retour de son expédition, il campa près du lac de Dambyâ ; les barques était finies ; il ordonna aux siens de s'y embarquer pour combattre. Les soldats lui répondirent : « Naviguer et combattre sur ce lac ne peuvent réussir que par toi ; si tu t'embarques avec nous, les soldats combattront ». Il fit de chaque couple de barques un radeau (?) ; il y en eut trois. L'imâm s'embarqua sur l'un d'eux et les Arabes naviguèrent sur les autres. Auparavant, les Malasâï ne s'étaient jamais embarqués et ne savaient combattre sur mer. Les barques arrivèrent à une île appelée Galilâ[2]. Quant on fut au milieu du lac, les Chrétiens sortirent de leur île dans cinquante barques environ, rapides comme des oiseaux. Les Musulmans les rencontrèrent sur l'eau et les combatirent avec des frondes et des pierres. Les embarcations des Chrétiens, à l'intérieur de

1. La rencontre de Cham'oun avec Lëbna-Dëngël eut lieu, d'après la Chronique éthiopienne, le 19 de ḫëdar, dans la 27e année du règne de ce prince, avant la défaite de Sâoul. Ce jour-là succombèrent Ma'ëqa Egzië, le Sërâg-Mâsaré Takla-Sëlous et Abéto Téouodros (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Ethiopie*, p. 14-15, 105). La Chronique abrégée du ms. 141 place cette rencontre dans l'Amharâ et ajoute Taouâde'a Esraël au nombre des morts (Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie*. *Revue sémitique*, p. 276, 282).

2. Galilâ est cité par Ludolf (*Historia aethiopica*, t. I. chap. VIII, § 114) comme une propriété des moines. Pendant la persécution de 'Amda-Ṣyon I, Abbâ Zakâryâs se réfugia dans cette île (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 11, 100).

l'île, étaient plus petites, faites d'herbes, et ne pouvaient s'approcher de celles des Musulmans qui les dominaient. Quand les nôtres s'approchèrent de l'île où étaient les passages, ils trouvèrent une mer profonde de deux hauteurs d'homme. Ils se crurent arrivés et pensèrent que la terre était proche derrière les passages (?). Alors ils débarquèrent et combattirent auprès; les Chrétiens furent mis en fuite ; les Musulmans furent vainqueurs et triomphèrent des polythéistes[1]. Rendons à Dieu la louange que méritent ses bienfaits et qui équivaut à sa générosité. Nous ne pouvons compter te glorifier comme tu te glorifies toi-même.

Quarante cavaliers, tous nobles, des gens du Dambyâ, vinrent trouver l'imâm avec leur(s) chef(s) : Cheref eddin ben ʿAli, le chérif Maḥmoud et le chérif ʿAbd er-Raḥmân. Aḥmed les accueillit et leur donna des terres sur les frontières jusqu'à celle de Nubie. Tout le Dambyâ jusqu'à la Nubie fut pacifié.

Louange à Dieu pour la religion musulmane qu'il a placée en évidence au-dessus de toutes les religions ; il a fait des vertueux combattants pour la foi un de ses piliers. Que Dieu bénisse et salue notre Seigneur Moḥammed, l'élu parmi les enfants de ʿAdnân, ainsi que sa famille et ses compagnons, tant que se succéderont le jour et la nuit, leurs successeurs et les successeurs de leurs successeurs[2]. Louange à Dieu le maître des

1. Le récit de l'expédition contre les îles du lac Tsana est plus complet dans le f° 100 que dans le précédent. C'est celle qui est mentionnée par la Chronique éthiopienne (R. Basset, *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, p. 15, 106) comme ayant eu lieu la 28e année du règne de Lĕbna Dĕngĕl : Galilâ fut brûlé. La chronique abrégée du ms. 141 place cet événement le 23 de gĕnbot (Perruchon, *Notes pour l'histoire d'Éthiopie. Revue sémitique*, p. 277, 282). Le procédé de Grâñ faisant construire des bateaux en bois pour s'emparer des îles dont les habitants se croyaient à l'abri parce qu'ils possédaient seuls des radeaux d'herbe, fut renouvelé par Théodoros II avec les gens de Mĕsraḥa (cf. A. de Cosson, *The Cradle of the Blue Nile*, t. II, p. 68-69).

2. A.-P. intercale ici une longue prière qui paraît être une interpolation.

mondes! que sa glorification soit multiple, bonne et bénie, comme il convient au Seigneur Très Haut et qu'il soit satisfait.

Fin du premier volume de la *Tohfat ez-Zemân elladzi* (sic) *manna 'llaho bihi* (sic) *oua tafadhdhala 'aleinâ el-Kerim el-Mannân*, ouvrage du serviteur de Dieu, l'humble Chihâb eddin, le Cheïkh Aḥmed ben 'Abd el-Qâder ben Sâlem ben 'Othmân, habitant à Djizân[1]. Que Dieu lui pardonne ainsi qu'à ses parents, à tous les Musulmans et Musulmânes, à tous les croyants et croyantes.

1. Il est appelé par A.-P. (p. 381) Xahab (*sic* au lieu de Xihab) ad Din Ahmed ben Abd ul (*sic*) Qatir (*sic*) ben Salim ben Othman demeurant à Djirân. Sur ce dernier nom qu'il faut remplacer par Djizân cf. l'introduction du tome I.

I

INDEX DES NOMS PROPRES

A

1. L'astérisque indique que le nom dont il est question a été l'objet d'une note à la page qui est mentionnée.

B

C

D

E

I

P

T

II

INDEX DES MOTS SPÉCIAUX

EXPLIQUÉS DANS LES NOTES

III

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

DES OUVRAGES CITÉS DANS LES NOTES DES DEUX VOLUMES

ABBADIE (Antoine d'), *Catalogue des manuscrits éthiopiens*, Paris, 1859, in-4.

I., *L'Abyssinie et le roi Théodoros*, Paris, 1868, in-8.

Dictionnaire de la langue Amariñña, Paris, 1881, in-8.

I., *Géographie de l'Éthiopie*, Paris, 1890, in-8.

BBADIE (Arnaud d'), *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie*, Paris, 1867, in-8.

BOU'L FÉDA, *Géographie*, texte arabe, éd. Reinaud et de Slane, Paris, 1840, in-4.

BOU MIḤDJAN, *Carmina*, éd. Abel, Leiden, 1887, in-8.

BOU ṢALIḤ, *The Churches and Monasteries of Egypt*, éd. Evetts, Oxford, 1895, in-4.

BOU TAMMAM, *Ḥamasa*, texte arabe, éd. Freytag, Bonn, 1828, in-4.

DAM DE BRÊME, *Gesta Hammaburgensis ecclesiæ pontificum*, éd. Lappenberg, Hanovre, 1876, in-8.

HLWARDT, *The Diwans of six ancient arabic poets*, Londres, 1870, in-8.

AHMED EL-QALYOUBI, *Naouâdir*, Le Qaire, 1302 hég., in-8.

ALAMANNI, *La Colonia Eritrea*, Turin, 1891, in-8.

D'ALBUQUERQUE, *Commentarios do grande Afonso d'Alboquerque*, Lisbonne, 1774-1787, 4 v. pet. in-8.

Id. *Cartas de Affonso de Albuquerque*, t. I, éd. Bulhâo Pato, Lisbonne, 1886, in-4.

D'ALMEIDA, *Victorias de Amda Sion, roi de Ethiopia*, éd. Pereira et Perruchon, Lisbonne, 1891, in-8.

Id., *Vida de Takla Haymanot*, éd. F. M. Esteves Pereira, Lisbonne, 1899, in-8.

ALVARES, *Verdadeira Informação*, Lisbõa, 1889, in-4.

F. D'ANDRADA, *Chronica d'El Rei Dom Joaõ III*, Coïmbra, 1726, 4 v. in-8.

ANTINORI (O.), *Viaggio nei Bogos*, Rome, 1887, in-8.

APEL, *Drei Monate in Abyssinien*, Zurich, 1866, in-8.

APULÉE, *Œuvres*, éd. et trad. Bétolaud, Paris, 1862, 2 v. in-18 jés.

AURÉLIUS VICTOR, *Œuvres*, édit. et traduct. N. Dubois, Paris, 1846, in-8.

BACHMANN, *Aethiopische Lesestücke*, Leipzig, 1893, in-8.

BAKER, *Die Nilzuflüsse in Abyssinien*,

trad. Steger, Braunschweig, 1868, 2 v., in-8.

BARBIER DE MEYNARD, *Notice sur l'Arabie méridionale*, Paris, s. d., (1883), in-8.

BARROS (João de), *Da Asia*, Lisbonne, 1777-1778, 9 vol. pet. in-4.

BASSET (René), *Études sur l'histoire d'Éthiopie*, Paris, 1882, in-8.

Id., *Loqmân berbère*, Paris, 1890, in-12.

Id., *Rapport sur les études berbères, éthiopiennes et arabes* (1887-1891), Woking, 1892, in-8.

Id., *Les inscriptions de l'île de Dahlak*, Paris, 1893, in-8.

Id., *La Bordah du Cheïkh El-Bousiri*, Paris, 1894, in-18.

Id., *Les Apocryphes éthiopiens*, t. VI; *Les règles attribuées à S. Pakhôme*, Paris, 1896, in-8.

BEKE, *On the languages and Dialects of Abyssinia*, *Proceedings of the philological Society*, t. II, n° 33, p. 89-107; Londres, 1845, in-8.

Id., *An inquiry into M. Antoine d'Abbadie's Journey to Kaffa*. Londres, 1850, in-8.

Id., *The sources of the Nile*, Londres, 1860, in-8.

EL-BEKRI, *Mo'djem*, éd. Wüstenfeld, Göttingen, 1876, 2 v. in-8.

BENT, *The sacred city of Ethiopians*, Londres, 1893, in-8.

BERMUDEZ, *Breve relação da embaixada que o patriarcha D. João Bermudez trouxe da Emperador da Ethiopia, vulgarmente chamado Preste João, dirigida a El-Rei D. Sebastião*, Lisbonne, 1855, in-4.

BIANCHI. *Alla terra dei Galla*, Milan, 1884, in-4.

BLANC, *Ma captivité en Abyssinie*, trad. Arbousset-Bastide. Paris, 1870, in-12.

EL-BOKHARI, *Ṣaḥiḥ*, Le Qaire, 1306 hég. 4 v. in-4.

BONCHAMPS (G. de), *Une mission vers le Nil blanc*, *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1898, 4e trim.

BORELLI, *Éthiopie méridionale*, Paris, 1890, in-4.

BOTTA, *Relation d'un voyage dans l'Yémen*, Paris, 1841, in-8.

BOTTEGO (V.), *Il Giuba esplorato*, Rome, 1885, in-8.

BRICCHETTI-ROBECCHI, *Testi Somali*, Rome, 1889, in-8.

Id., *Lingue parlate, Somali, Galla e Harari*, Rome, 1890, in-8.

Id., *Nell' Harrar*, Milan, 1896, in-8.

BRUCE, *Voyages en Abyssinie*, trad. Castéra, Paris, 1791, 5 v. in-4.

Bulletin de la Société de Géographie de Paris, 1845, 1849, 1869, 1888, 1898.

BURTON, *First Footsteps in East Africa*, Londres, 1856, in-8.

CARMOLY, *Itinéraires de la Terre-Sainte*, Bruxelles, 1847, in-8.

CASTANHEDA, *Historia do descobrimento e conquista da India*, Lisbonne, 1833, 7 vol. in-4.

CASTANHOSO, *Dos feitos de D. Christovam de Gama*, éd. F. M. Esteves Pereira, Lisbonne, 1898, in-8.

CECCHI, *Da Zeila alle frontiere del Caffa*, Rome, 1886, 3 v. in-8.

CHEIKHO, *Les poètes arabes chrétiens*, Beyrout, 1890, 3 v. in-8.

CHAHAB (sic), ad Din Ahmad, *Futûḥ el-Habacha*, trad. d'Abbadie et Paulitschke, Paris, 1898, in-8.

CICÉRON, *De Divinatione*, éd. et trad. Golbery et Deltour, t. XIX des *Œuvres complètes de Cicéron*, Paris, 1874, in-18, jés.

COLIZZA, *Lingua afar*, Vienne, 1887, in-8.

Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions, Paris, 1890, in-8.

CONDE DE FICALHO, *Viagem de Pedro da Covilham*, Lisbonne, 1898, in-8.

CONTI ROSSINI, *Storia di Lebna-Dengel*, Rome, 1894, in-8.

Id., *Catalogo dei nomi di luogo dell' Etiopia*, Gênes, 1894, in-8.

Id., *Di un nuove codice*, Rome, 1893, in-8.

ONTI ROSSINI, *Donazioni reali alla cattedrale di Aksum*, Rome, 1895, in-8.
Appunti ed Osservazioni sui Re Zague, Rome, 1895, in-8.
, *Il Gadla Takla Haymanot*, Rome, 1896, in-4.
Sulla dinastia Zague, Rome, 1897, in-8.
, *Di alcune recenti publicazioni sull' Etiopia*, Rome, 1897, in-8.
Note etiopiche, Rome, 1897, in-8.
Rapport sur le progrès des études éthiopiennes (1894-97), Paris, s. d., in-8.
L'omelia di Abba Yohannes, vescovo d'Aksum, Paris, s. d., in-8.
Ricerche e studi sull' Etiopia, Rome, 1900, in-8.
CONZELMANN. *Chronique de Galawdéwos*, Paris, 1895, in-8.
COOK), *Routes in Abyssinia*, Londres, 1867, in-8.
RREA (G.), *Lendas da India*, Lisbonne, 1858-1866, 4 vol. en 8 parties, in-4.
OSSON (A. de), *The Cradle of the Blue Nile*, Londres, 1877, 2 v., in-8.

DIOGO DO COUTO, *Da Asia*, Lisbonne, 1778, 16 vol. pet. in-8.
DANVERS, *The Portuguese in India*, Londres, 1894, 2 v. in-8.
DECKEN (Von der), *Reisen in Ost Africa*, Leipzig, 1869-71, 2 v., in-4.
DEFLERS, *Voyage au Yemen*, Paris, 1889, in-8.
DEMIRI (Ed.), *Ḥaïat el-Ḥaïouân*, Boulaq, 1292 hég., 2 v., in-4.
DENYS D'HALICARNASSE, *Antiquités romaines*, éd. Kiessling, Leipzig, 1867, in-12, t. II.
DERAMEY, *Les Inscriptions d'Adoulis et d'Aksoum*, Paris, 1892, in-8.
DESBOROUGH COOLEY, *Mémoire sur le Tacuy de Barros*, trad. Ant. d'Abbadie, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, septembre 1869.
Description de l'Empire du Prete-Jean, ap. *Recueil de divers voyages*, (voir s. h. v°).
DESVERGERS, *L'Arabie*, Paris, 1847, in-8.
DEVIC, *Les Merveilles de l'Inde*, trad. fr., Paris, 1878, in-16.
Id., *Le pays des Zendjs*, Paris, 1883, in-8.
DIDIER (Ch.), *Cinquante jours au désert*, Paris, 1857, in-16.
DILLMANN, *Codices aethiopici Bibliothecae Bodleianae*, Oxford, 1844, in-4
Id., *Lexicon linguae aethiopicae*, Leipzig, 1865, in-8.
Id., *Chrestomathia aethiopica*, Leipzig, 1866, in-8.
Id., *Ueber die Anfänge des axumitischen Reiches*, Berlin, 1879, in-4.
Id., *Die Kriegsthaten des Königs Amda-Sion gegen die Muslim*, Berlin, 1884, in-8.
Id., *Ueber die Regierung, insbesondere die Kirchenordnung des Königs Zar'a-Jacob*, 1884, in-8.
Id., *Ueber die Geschichtlichen Ergebnisse der Th. Bent'schen Reisen in Ost Afrika*, Berlin, 1894, in-8.
DIMOTHEOS, *Deux ans de séjour en Abyssinie*, trad. fr., Jérusalem, 1871, 2 v., in-8.
DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, éd. Dindorf, t. IV, Leipzig, 1867, in-12.
DIOGÈNE-LAERCE, *De clarorum philosophorum vitis*, éd. Cobet, Paris, 1850, in-8.
DRESSER, *De statu Ecclesiae et religionis in aethiopia*, Leipzig, 1584, in-12.
DROUIN, *Les listes royales éthiopiennes*, Paris, 1882, in-8.
DUFTON, *A journey through Abyssinia*, Londres, 1867, in-8.

EL-EDRISI, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. et trad. Dozy et de Goeje, Leiden, 1866, in-8.
ELIEN, *Histoires variées*, éd. Herscher, Paris, 1858, in-8.

ETIENNE DE BYZANCE, *Ethnikôn quae supersunt*, Leipzig, 1836, in-8.

FENZL, *Bericht über die von Herrn Constantin Reitz auf seiner Reise von Chartum nach Gondar gesammelten geographisch-statistischen Notizen*, Vienne, 1855, in-4.

FERRAND (G.), *Le Çomal*, Alger, 1884, in-8.

Id., *Notes de grammaire çomalie*, Alger, 1886, in-8.

Id., *Les Musulmans à Madagascar et aux iles Comores*, fasc. II, Paris, 1893, in-8.

FERRET et GALINIER, *Voyage en Abyssinie*, Paris, 1847, 2 v. in-8.

FLAD, *Kurze Schilderung der abessinischen Juden*, Kornthal, 1869, in-16.

Id., *A short Description of the Falashas and Kamants in Abyssinia*, Londres, 1869, in-18.

Folk-lore Journal, t. V, 1887; t. VI, 1888, Londres, in-8.

FRESNEL, *Quatrième lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, Paris, s. d., in-8.

Id., *Lettre sur la géographie de l'Arabie*, Paris, 1840, in-8.

Id., *L'Arabie vue en 1837-38*, Paris, 1871, in-8.

FREYTAG, *Arabum proverbia*, Bonn, 1838-43, 3 vol. in-8.

Id., *Einleitung in das Studium der arabischen Sprache*, Bonn, 1861, in-8.

GARCIN DE TASSY, *Rhétorique et prosodie des langues de l'Orient musulman*, Paris, 1873, in-8.

Geographici graeci minores, éd. Müller, t. I, Paris, 1855, in-8.

GHIKA, *Cinq mois au pays des Somalis*, Bâle et Genève, 1897, in-8.

GIRARD, *Souvenirs d'un voyage en Abyssinie*, Le Caire, 1873, in-8.

GLASER, *Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens*, t. II, Berlin, 1890, in-8.

GLASER, *Die Abessinien in Arabien und Afrika*, Munich, 1895, in-8.

GOBAT, *Journal d'un séjour en Abyssinie*, Paris, s. d., in-8.

GODINHO, *De Abassinorum rebus*, Lyon, 1615, in-16.

GOLDZIHER, *Zur Charakteristik Gelal eddin us Sujuti's*, Vienne, 1871, in-8.

GUICHARDIN. *Histoire d'Italie*, trad. franç., Paris, 1838, gr. in-8.

GUIDI, *Due Notizie istoriche sull' Abissinia*, *Giornale della Societa Asiatica italiana*, 1889, p. 176-179.

Id., *Le Canzoni Geez-Amariña*, Rome, 1889, in-8.

Id., *Documenti amariña*, Rome, 1891, in-8.

Id., *Di due frammenti relativi alla storia d'Abissinia*, Rome, 1893, in-8.

Id., *Lo studio dell' amarico in Europa*, Paris, 1898, in-8.

Id., *Le liste dei Metropoliti d'Abissinia*. Rome, 1899, in-8

Id., *Sopra due degli Aethiopische Lesestücke del Dr. Bachmann*, in-8, s. l. n. d.

Id. *Vocabulario amarico italiano*, Rome, 1901, in-8.

GUILHAIN, *Documents relatifs à l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*, Paris, s. d., 3 v. in-8.

HADJI-KHALIFAH, *Tohfat ul-Kibar*, Constantinople, 1141 hég., in-4.

HAGGENMACHER, *Reise in Somali-Lande*, Gotha, 1876, in-4.

HALÉVY, *Excursion chez les Falachas d'Abyssinie*. *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, t. XVII, 1869.

Id., *Essai sur la langue agaou*, Paris, 1873, in-8.

Id., *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitiques*, Paris, 1874, in-8.

Id., *Prières des Falashas*, Paris, 1877, in-8.

HARRIS, *The Highlands of Aethiopia*, Londres, 1844, 3 v. in-8.

HARRISON SMITH, *Through Abyssinia*, Londres, 1890, in-8.

HARTMANN, *Edrisii Africa*, Leipzig, 1796, in-8.

ḤASAN BEN AḤMED, *Die Gesandschaftsbericht*, texte arabe, éd. Peiser, Berlin, 1894, in-8 ; tr. allemande par Peiser, Berlin, 1898, in-8.

HENTY, *The march to Magdala*, Londres, 1868, in-8.

HEUGLIN (Th. von), *Reise nach Abessinien*, Jena, 1868, in-8.

Id. *Reise in Nord-Ost Afrika*, Gotha, 1877, in-8.

HIERONYMI (Lobo), *Neue Beschreibung und Bericht von der wahren Beschaffenheit*, Nuremberg, 1670, in-18.

HIRSCH, *Reisen in Süd-Arabien*, Leiden, 1897, in-8.

Histoire de ce qvi s'est passé av Royavme d'Ethiopie ès années 1624, 1625 *et* 1626, Paris, 1629, In-12.

HOUGHTON, *An account of an ancient arabic gravestone found at Dhalac el-Kibeer*, Londres, 1830, in-4.

HOYOS, *Zu den Aulihan*, Vienne, 1895, in-4.

HOZIER, *The british Expedition to Abyssinia*, Londres, 1869, in-8.

HUNTER, *Grammar of the Somali language*, Bombay, 1880, in-8.

IBN BADROUN, *Commentaire du poème d'Ibn Abdoun*, éd. Dozy, Leiden, 1846, in-8.

IBN BAṬOUṬAH, *Voyages*, éd. et trad. Defrémery et Sanguinetti, Paris, 1874-79, 4 v. in-8.

IBN EL-BEIṬAR, *Kitâb el-Djâmi' limofradât el-Adaouyât*, Boulaq, 1291 hég., 4 vol. in-4.

Id., *Traité des simples*, trad. Leclerc, Paris, 1877-1883, 3 v. in-4.

IBN HAOUQAL, *Viae et regna*, éd. De Goeje, Leiden, 1873, in-8.

IBN HICHAM, *Sirât er-resoul*, éd. Wüstenfeld, Gœttingen, 1858-59, 2 v. in-8.

IBN KHALDOUN, *Kitab el-'Iber*, Le Qaire, 1284 hég., 7 vol. in-8.

Id., *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, Alger, 1854, 4 vol. in-8.

IBN KHALLIKAN, *Ouefayât el-A'yân*, Boulaq, 1299 hég., 2 v. in-4.

Id., *Biographical Dictionary*, trad. de Slane, Paris, 1843-1871, 4 v. in-4.

IBN KHORDADBEH, *Kitâb al-Masâlik wa 'l-Mamâlik*, éd. De Goeje, Leiden, 1889, in-8.

IBN ES-SIKKIT, *La critique du langage*, éd. Cheikho, Beyrouth, 1896-98, in-8.

ISENBERG, *Dictionary of the amharic language*, Londres, 1841, in-4.

Id. et KRAPF, *Journals*, Londres, 1843, pet. in-8.

ISSEL, *Viaggio nel mar Rosso e tra i Bogos*, Milan, 1885, in-8.

(EL) ISTAKHRI, *Viae et regna*, éd. de Goeje, Leiden, 1870, in-8.

JACOB (G.), *Studien in Arabischen Geographen*, fasc. IV, Berlin, 1892, in-8.

Id., *Das Leben der vorislamichen Beduinen*, Berlin, 1895, in-8.

JAMES, *The unknown Horn of Africa*, Londres, 1888, in-8.

JOHNSTON, *Travels in Southern Abyssinia*, Londres, 1844, 2 vol. in-8.

JORNANDÈS, *Œuvres*, éd. et trad. Savagner, Paris, 1842, in-8.

Journal Asiatique, 1865, Paris, 2 v. in-8.

Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society, Bombay, 1847, in-8.

KA'AB BEN ZOHAIR, *Bânat So'ad* (avec le commentaire d'Ibn-Hichâm) éd. Guidi, Leipzig, 1871, in-4.

KATTE (A. von), *Reise durch Abyssinien*, Stuttgard, 1838, in-8.

KAY, *Omara's History of Yaman*, Londres, 1892, in-8.

(EL-) KHOUAREZMI, le pseudo-), *Mo-*

fid el-'Oloum. Le Qaire, 1310 hég., in-4.

Kitâb Fotouḥ el-Yemen, Le Qaire, 1282 hég., pet. in-4.

KLODEN (F. von). *Beitrage zur neueren Geographie von Abissinien*, Berlin, 1855, in-8.

KRAMER (A. von), *Ueber die Süd-Arabische Sage*, Leipzig, 1866, in-8.

KRAPF, *Reisen in Ost-Afrika*, Kornthal, 1858, 2 v. pet. in-8.

KROCKOV VON WICKERODE, *Reisen und Jagden in Nord Ost]Afrika*, Berlin, 1867, 2 v. in-8.

KURT BERGHOLD, *Somali 'Studien*, Leipzig, 1897, in-4.

LAFITAU, *Histoire des découvertes et conquestes des Portugais dans le Nouveau Monde*, [Paris, 1734, 4 v. in-12.

LANDBERG (C. De), *Primeurs arabes*, t. II, Leiden, 1889, pet. in-8.

Id., *Arabica*, fasc. IV, Leiden, 1897, in-8.

LANGLÈS ET REINAUD, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, Paris, 1845, 2 v. in-18.

LA VILLEMARQUÉ, *La légende celtique*, Paris, 1864, in-12.

LEBID, *Der Diwân*, éd. Jusuf Dija addin al-Chalidi, Vienne, 1880, in-8.

Id., *Die Gedichte des Lebid*, éd. Huber et Brockelmann, Leiden, 1891, in-8.

LE CHATELIER, *Les sectes musulmanes du Hedjaz*, Paris, 1887, in-18.

LEFEBVRE, *Voyage en Abyssinie*, 1re partie, 2 v. in-8, IIe partie, 1 v. in-8, Paris, s. d.

LEGRAND, *Relation historique d'Abyssinie*, Paris, 1728, in-4.

LEJEAN, *Théodore II, le nouvel empire d'Abyssinie*, Paris, s. d., in-12.

Lettres édifiantes et curieuses, éd. Aimé-Martin, Orléans et Paris, 4 v. gr. in-8, 1875-76.

LONGPÉRIER (A. de), *Monnaie rois d'Éthiopie*, Paris, 1868, in-8

Id., *Œuvres*, t. I, *Archéologie orien* Paris, 1883, in-8.

LUDOLF, *Historia aethiopica*, Fran sur-le Main, 1681, in-f°.

Id., *Commentarius ad historiam ae picam*, Francfort-sur-le-Main, in-f°.

Id., *Appendix ad historiam aethiopi* Francfort, 1693, in-f°.

LUZZATO, *Mémoires sur les Juifs byssinie*, Paris, s. d., in-8.

MAC CRINDLE, *The Christian graphy of Cosmas Indicopleu* Londres, 1897, in-8.

MAFFEI, *Historiarum indicarum*, XVI, Lyon, 1637, in-8.

MALMUSI, *Lapidi della necropoli sulmana di Dahlak*, Modène, in-8.

MALTZAN, *Reise nach Süd-Aral* Braunschweig, 1873, in-8.

MANSFIELD PARKYNS, *Life in A sinia*, Londres, 1853, 2 v. in-8.

MARCIEN D'HÉRACLÉE, *Périple*, Miller, Paris, 1839, in-8.

MAQRIZI, *Historia regum islamitico in Abyssinia*, éd. Rinck, Leiden, pet. in-4.

Une nouvelle édition a paru Qaire en 1895, in-8, mais c'est simple réimpression de celle Rinck, dont toutes les fautes ont conservées. Il n'y manque que traduction latine.

Id. *De valle Hadhramaut libellus*, Noskowiy. Bonn, 1866, in-8.

MARCUS, *Notice sur l'époque de l' blissement des Juifs en Abyssinie*, ris, 1829, in-8.

MARKHAM, *History of the abyssin expedition*, Londres, 1869, in-8.

MAS'OUDI, *Prairies d'or*, éd. et t Barbier de Meynard et Pavet de Co teille, Paris, 1861-77, 9 vol. in-8.

MASSAJA, *Lectiones grammaticales*

missionariis qui addiscere volunt linguam amaricam, Paris, 1867, in-8.
MASSAJA, *Mes trente-cinq années de mission dans la Haute-Éthiopie*, trad. franç., t. I, Lille, s. d. in-8.
MATTEUCCI, *In Abissinia*, Milan, 1880, in-12.
MATTHEOS (Debtera), *Evangelia sacra in linguam tigricam*, Bâle, 1866, in-12.
MAYER, *Kurze Wörtersammlung in englisch deutsch, amharisch, gallanisch, guraguesch*, éd. Krapf, Bâle, 1878, in-8.
MAYO, *Sport in Abissinia*, Londres, 1876, in-8.
MEIDANI, *Proverbes*, Boulaq, 1284 hég., 2 v. in-4.
MEURSINGE, *Sojutii liber de interpretibus Korani*, Leiden, 1839, in-4.
MIGNE, *Patrologia latina*, t. XIV, Paris, 1882, grand in-8.
MONDON VIDAILHET, *Les dialectes éthiopiens du Gouraghé* (*Revue sémitique*).
EL-MOQADDESI, *Descriptio imperii moslemici*, éd. de Goeje, Leiden, 1876, in-8.
MORELET (A.), *Journal du voyage de Vasco de Gama*, tr. fr. Lyon, 1864, in-4.
MULLER (F.), *Ueber die Harari-Sprache im oestlichen Afrika*, Vienne, 1864, in-8.
MULLER, *Siebenbürgische Sagen*, Vienne, 1885, in-8.
MULLER (D. H.), *Epigraphische Denkmäler aus Abessinien*, Vienne, 1894, in-8.
MUNZENBERGER, *Abessinien*, Fribourg en-Brisgau, 1892, in-8.
MUNZINGER, *Sitten und Recht der Bogos*, Winterthur, 1859, in-8.
Id. *Ost-Afrikanische Studien*, Schaffouse, 1864, in-8.

NERAZZINI, *La conquista musulmana d'Abissinia*, Rome, 1888, in-8.
NIEBUHR, *Description de l'Arabie*, Paris, 1779, 2 v. in-4.
NIKBI BEN MAS'OUD, *Histoire des rois de Perse, Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, t. II, Paris, 1789, in-4.
NISARD, *Études sur les poètes latins de la décadence*, Paris, 1888, 2 v., in-16.
NUNEZ DE CARVALHO (A.), *Roteiro de D. Joam de Castro*, Paris, 1833, in-8.

ODORIC DE PORDENONE, *Les voyages en Asie*, éd. Cordier, Paris, 1891, in-8.
EL-OFRANI, *Nozhat el-Hâdi*, éd. et trad. Houdas, Paris, 1888-1889, 2 v. in-8.
EL-'OKBARI, *Commentaire du Diwân de Motanabbi*, Le Qaire, 1308 hég., 2 v. in-4.
OSORIUS, *De rebus Emmanuelis*, Cologne, 1574, pet. in-8.
EL-OUAHIDI, *Commentaire du Diwân de Motanabbi*, éd. Dieterici, Berlin, 1858-62, in-4.
OVIDE, *Fastes*, éd. et trad. Burette et Pessonneaux, Paris, 1861, in-18 jés.

PAULITSCHKE, *Die geographische Erforschung der Adâl-Länder*, Leipzig, 1884, in-8.
Id. *Beiträge zur Ethnographie und anthropologie der Somal, Galla und Harari*, Leipzig, 1888, in-f°.
Id. *Harar*, Leipzig, 1888, in-8.
Id. *Ethnographie Nord-Ost Afrika*; t. I, *Die materiellen Cultur der Danâkil, Galla und Somal*, Berlin, 1893, in-8; t. II, *Die geistliche Cultur der Danâkil, Galla und Somal*, Berlin, 1896, in-8.
PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, éd. et trad. Clavier, Paris 1814-31, 6 v. in-8.
PEARCE, *The life and adventures*. Londres, 1839, 2 v. in-8.
PEREIRA (F.-M. Esteves), *Historia de Minas*, Lisbonne, 1888, in-8.

PEREIRA (F.-M. Est.), *Canção de Galavdevos*, in-8, s. l. (Lisbonne) n. d.

Id. *Chronica de Susenyos, rei de Ethiopia*; t. I, texte éthiopien, Lisbonne, 1892, in-8; t. II, trad. portugaise et notes, 1900, in-8.

Id. *O Elephante em Ethiopia*, Lisbonne, 1898, in-8.

PERINI, *Manuale teorico-pratico della lingua tigre*, Rome, 1893, in-8.

PERRENS, *Savonarole*, Paris, 1859, in-12.

PERRUCHON, *Histoire des guerres d'Amda Syon*, Paris, 1890, in-8.

Id. *Vie de Lalibala*. Paris, 1892, in-8.

Id. *Les Chroniques de Zar'a Ya'eqob et de Baeda Mâryâm*, Paris, 1893, in-8.

Id. *Histoire d'Eskender, d''Amda-Syon II et de Na'od*, Paris, 1894, in-8.

Id. *Notes pour l'histoire d'Ethiopie*, *Revue sémitique*, t. I et suiv.

Id. *Deux notes éthiopiennes. Zeitschrift für Assyriologie*, s. d.

PHILOSTRATE, *Les images*, dans les *Œuvres*, éd. Dubner, Paris, 1849 in-8.

PLAYFAIR. *History of the Arabia Felix*, Bombay, 1859, in-8.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, éd. et trad. Littré, Paris, 1865, 2 v. gd in-8.

PLOWDEN, *Travels in Abyssinia and the Galla country*, Londres, 1868, in-8.

PLUTARQUE, *De la fortune des Romains* dans ses *Moralia*, éd. Bernardakis, t. II, Leipzig, 1889, in-8.

PONCINS (E. de), *Voyage au Choa*, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1888, 4e trimestre.

PORTAL (Gérard), *My mission to Abyssinia*, Londres, 1892, in-8.

PRÆTORIUS, *Grammatik der Tigriña-Sprache*, Halle, 1872, in-8.

Id. *Die amharische Sprache*, Halle, 1879, in-4.

PRIDEAUX, *The coins of the axumite dynasty*, Londres, 1884, in-8.

QUATREMÈRE, *Mémoires sur l'Égypte*, Paris, 1811, 2 vol. in-8.

QAZOUINI, *'Adjâïb el-Makhlouqât*, éd. Wüstenfeld, Gœttingen, 1849, in-8.

Qorân, éd. Flügel, Leipzig, 1834, in-4.

RAFFRAY, *Abyssinie*, Paris, 1876, in-18 jés.

RAMUSIO, *Primo volume e terza editione delle navigationi et Viaggi*, Venise, 1563, in-f°.

Id. *Secondo volume delle Navigation et Viaggi*, Venise, 1559, in-f°.

RASSAM, *Narration of the Britisl Mission to Theodore*, Londres, 1869 2 v. in-8.

REINAUD, *Description des monumen musulmans du cabinet du duc d Blacas*, Paris, 1828, 2 v. in-8.

REINISCH, *Die Bilin-Sprache*, t. I Leipzig, 1883, in-8.

Id. *Die Chamir-Sprache in Abessinien* Vienne, 1884, in-8.

Id. *Die Afar-Sprache*, Vienne, 1885-87 in-8.

Id. *Die Quara-Sprache in Abessinien* Vienne, 1885-87, in-8.

RENAUDOT, *Historia patriarcharun jacobitarum Ecclesiae Alexandrina* Paris, 1713, in-4.

REVOIL, *La vallée du Darror*, Paris 1882, in-8.

Revue des traditions populaires, t. VII 1893; t. VIII, 1894, Paris, in-8.

RIGBY, *An outline of the Somali lan guage*, Bombay, 1859, in-8.

RIVOYRE (De), *Aux pays du Souda* Paris, 1885, in-18 jés.

ROCHET D'HÉRICOURT, *Voyage sur l côte orientale de la mer Rouge, da le pays d'Adel et le royaume de Cho* Paris, 1841, in-8.

Id. *Second voyage sur les deux rives la Mer Rouge*, Paris, 1846, in-8.

ROHLFS, *Im Auftrage Sr. Majestät d Königs von Preussen mit dem engli chen Expeditionscorps in Abessinie* Bremen, 1869, pet. in-8.

Id. *Land und Volk in Afrika*, Breme 1870, in-8.

ROHLFS. *Meine Mission nach Abessinien*, Leipzig, 1883, in-8.
ROSENMULLER, *Analecta arabica*, fasc. I, Leipzig, 1826, pet. in-4.
ROWLANDSON, *Tohfut ul Mujahideen*, Londres, 1833, in-8.
RUHLE VON LILIENSTERN, *Zur Geschichte der Araber vor Muhammed*, Berlin, 1836, in-8.
RUPPEL, *Reise in Abyssinien*, Francfort-sur-le-Main, 1840, 2 v. in-8.
RUSSEL, *Une mission en Abyssinie*, Paris, 1884, in-18 jés.

SACY (S. de), *Mémoires sur les antiquités de la Perse et sur l'histoire des Arabes avant Mahomet*, Paris, s. d., in-4.
SAINEANU, *L'Abyssinie dans la seconde moitié du* XVIe *siècle*, Leipzig, 1892, in-8.
SALT, *Voyage en Abyssinie*, trad. Henry, Paris, 1816, 2 vol. in-8.
SANTOS (J. dos), *Ethiopia oriental*, Lisbonne, 1891, 2 v. in-12.
Id. *Histoire de l'Éthiopie orientale*, trad. par le P. Gaetan Charpy, Paris, 1688, in-12.
SCHLEICHER, *Die Somali Sprache*, Berlin, 1892, in-8.
Id. *Geschichte der Galla*, Berlin, 1893, in-8.
SCHREIBER, *Manuel de langue tigraï*, Vienne, 1887-1892.
SCHWARZLOSE, *Die Waffen der alten Araber*, Leipzig, 1886, in-8.
SCHWEINFURTH, *Abessinische Pflanzennamen*, Berlin, 1893, in-4.
SECKENDORFF (Von), *Meine Erlebnisse mit den englischen Expeditionscorps in Abessinien*, Postdam, 1869, in-8.
SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE, *Œuvres*, Paris, 1885, 4 vol. in-18 jés.
Sĕr'âta Mangĕst, Bibliothèque Nationale de Paris, fonds éthiopien, n°s 142, 143.
SHEPHERD, *The Campaign in Abyssinia*, Bombay, 1868, in-8.
SILIUS ITALICUS, *Les Puniques*, éd. et trad. Corpet et Dubois, Paris, 1838, 3 v. in-8.
SIMON (G.), *L Éthiopie*, Paris, 1885, in-8.
Sirat... Seïf Dzou Yezen, Le Qaire, 17 vol. in-8.
SMITH (Donaldson), *Through unknown African countries*, Londres et New-York, 1897, in-8.
SOLEILLET, *Explorations éthiopiennes*, Rouen, 1880, in-4.
SOUPÉ, *Études sur la littérature sanscrite*, Paris, 1877, in-8.
ES-SOYOUTI, *Ḥosn el-Moḥâdharah*, Le Qaire, s. d. in-4.
SPRENGER, *Das Leben und die Lehre des Muḥammad*, Berlin, 1869, 3 v. in-8.
Id. *Die alte Geographie Arabiens*, Berne, 1875, in-8.
STANLEY OF ALDERNEY, *Narrative of the portuguese embassy to Abyssinia*, Londres, 1881, in-8.
STEIN, *Die Juden in Abessinien*, Amsterdam, 1880, in-8.
STERN, *Wanderings among the Falashas in Abyssinia*, Londres, 1862, in-8.
STRONG, *The history of Kilwa*, Londres, 1895, in-8.
STUMM, *Meine Erlebneisse bei der englischen Expedition in Abyssinien*, Francfort-sur-le-Main, 1868, in-8.
SWAYN, *Seventeen trips through Somaliland*, Londres, 1895, in-8.

TABARI, *Annales*, t. I, 5e partie, Leiden, 1885, in-8.
TELEKI et VON HÖHNEL, *Discovery of lakes Rudolf and Stephanies* (trad. angl.), Londres, 1894, 2 v. in-8.
TELLEZ, *Historia geral de Ethiopia a alta*, Coïmbra, 1660, in-4.
TITE-LIVE, *Histoire romaine*, éd. Weissenborn, t. II, Leipzig, 1892, in-12.
TOUR DU MONDE, t. III, 1861; t. V, 1862; t. XII, 1865; t. XV, 1867, Paris, in-4.

VALENTIA, *Voyages and travels to India, Ceylon, the Red Sex, Abyssinia and Egypt.*, Londres, 3 v. in-8, 1811.
VALÈRE MAXIME, *Œuvres*, éd. et trad. Frémion et Charpentier, Paris, 1864, 2 v. in-18 jés.
VAN DEN BERG, *Le Hadhramaout et les colonies arabes dans l'Archipel indien*, Batavia, 1886, in-8.
Id. *Fatḥ al-Qarib*, Leiden, 1895, in-8.
VANUTELLI et CITERNI, *L'Omo*, Rome, 1899, in-8.
VARTHÉMA, *Les Voyages*, éd. Schefer, Paris, 1888, in-8.
VASCO DE GAMA, *Roteiro da Viagem*, éd. Kopke et Paiva, Porto, 1838, in-8.
VEITCH, *Notes from the Journal of F. M. Flad*, Londres, 1860, in-16.
VELLÉIUS PATERCULUS, *Histoire romaine*, éd. et trad. Després et Gréard, Paris, s. d., in-18 jés.
VIGNÉRAS, *Une mission française en Abyssinie*, Paris, 1897, in-18 jés.
VIGONI, *Abissinia, Giornale di un viaggio*, Milan, 1881, in-8,
VIRGILE, *Œuvres*, éd. Ribbeck, Leipzig, 1885, in-12.
VITO (L. de), *Grammatica elementare della lingua tigrigna*, Rome, 1895, in-8.
Id. *Eserçizi di lettura tigrigna*, Rome, 1894, in-8.
Id. *Vocabulario della lingua tigrigna*, Rome, 1896, in-8.
VIVIEN de S. MARTIN, *Éclaircissements géographiques et historiques sur l'inscription d'Adulis*, Paris, 1864, in-8.
Id. *Le nord de l'Afrique dans l'antiquité*, Paris, 1863, in-8.

WALDMEYER, *Wörtersammlung der Agau-Sprache*, s. Crischona, 1868 in-8.
WEIL, *Biblische Legenden der Muselmänner*, Francfort-sur-le-Main, 1845 in-12.
Id. *Das Leben Mohammed's*, Stüttgard 1864, 2 v. in-8.
WILKINS, *Reconnoitring in Abyssinia* Londres, 1870, in-8.
WINSTANLEY, *A Visit to Abyssinia* Londres, 1881, 2 v. in-8.
WOLVERTON, *Five month's sport i Somali-Land*, Londres, 1894, in-8.
WRIGHT, *Catalogue of the Ethiop mss. in the British Museum*, Londres 1877, in-4.
WUSTENFELD, *Die Çufiten in Sü Arabien*, Goettingen, 1883, in-4.

EL-YA'QOUBI, *Kitâb el-Boldân*, é Juynboll, Leiden, 1861, in-8.
YAQOUT, *Mo'djem el-Boldân*, éd. Wü tenfeld, Leipzig, 1866-1870, 6 v. in-
YULE, *Travels of Marco Polo*, Londre 1871, in-8.

ZAMAKHCHARI, *Asâs el-belâghah*, I Qaire, 1299 hég., 2 v. in-8.
Zeitschrift der deutschen morgenländi chen Gesellschaft, t. VII, 185 t. XXIII, 1869; t. XXIV, 1870; t. XXXV 1883, t. XXXVIII, 1884; t. XXXI 1885, t. XLII, 1888; t. XLIX, 189 Leipzig, in-8.
ZEIN EDDIN (*Tohfat el-Modjâhidi Historia dos Portuguezes no Malaba* éd. D. Lopes, Lisbonne, 1898, in-
ZOTENBERG, *Catalogue des manuscri éthiopiens de la Bilbiothèque Nati nale*, Paris, 1877, in-4.

ADDITIONS ET CORRECTIONS[1]

AU TOME II

P. 1, l. 7. A.-P. n'a pas reconnu que ces mots : *qui nous prodigue les bienfaits*, sont empruntés au Qorân.

— l. 14-15. Au lieu de « *comme un messager sûr et intelligible, un prophète* », lire « *comme un messager sûr, un démonstrateur évident* ».

— — « Moḥammed l'élu ». A.-P. traduit : l'élu dans la famille Tah-Yas et ajoute cette note singulière provenant d'une explication mal comprise : « Par la famille Tah-yas qui sont les chiffres mystiques d'un chapitre du Qur-an, on entend la famille de Mahomet » (p. 2 et note 2).

P. 2, l. 15. A.-P. (p. 2) n'a pas reconnu que ces mots : « *Ils se sont répandus sur la surface de la terre* » sont imités du Qorân.

— l. 16. Lire « *et les ont fait resplendir comme s'ils étaient blanchis à la chaux* » en maintenant dans le texte وشيدوها et en faisant rapporter ها à أوتاده. A.-P. (p. 3) traduit inexactement « qu'ils ont ensuite élevé comme un édifice solide ».

— l. 23-24. Au lieu de « *dissipe l'orgueil de leurs ennemis* », lire « *apporte le son de la trompette* (d'Israfil) ».

P. 3, l. 4. Au lieu de العشائر, *familles*, ou de la correction العشار, il paraît préférable de lire المُعاشر, *le contemporain*, dans le sens de المعاصر.

— l. 8-9. Les mots « *dans la persuasion où ils sont que l'heure est proche* » se rapportent au Qorân, sour. XLVII, vers. 20.

— l. 14-15. Au lieu de « *je ne prends pas mon habitude sur terre* », il vaut mieux traduire : « *je ne multiplie pas sur terre* ». Cette phrase obscure s'explique par le passage d'Es-Soyouti qui suit.

P. 4, l. 7. « *Si quelqu'un dit...* » A.-P. (p. 4) intervertit l'ordre des personnes.

— Les lignes 23-25. « *Depuis ce jour, c'est à celui qui s'instruit par ces exem-*

1. L'impression de ce second volume était commencée quand a paru la traduction de M. d'Abbadie, continuée par M. Paulitschke, et que je désigne par A.-P. J'ai noté à partir de la p. 97 les divergences et les principales erreurs que j'y ai rencontrées : je complète ici cette revue à partir de la page 1.

ples qu'on a recours dans tous les événements que Dieu envoie » sont traduites d'une façon bizarre par A.-P. « *Il y aura pour celui qui voudra observer tout un sujet de lamentation dans ce que Dieu produira et qu'il accomplira en fait des affaires humaines* » (p. 5).

P. 5, l. 15. Lire : *Il* (Dieu) *est le maître* (ou l'ami) *de celle-ci et le tout-puissant dans celle-là* ». A.-P. rapporte à tort ces qualificatifs à l'imâm : « *car il en est digne et peut l'obtenir* » (p. 6).

— l. 21. Lire *El-Qorachi.*

— l. 23. Le mot ملحمة a été considéré par A.-P. (p. 6) comme le titre d'un livre d'El-Mas'oudi : *Les pronostics.*

P. 6, l. 2-3. Au lieu de « *mon maître, le cheikh* », A.-P. traduit « le *Sidi Xayk, ami de Dieu* (p. 7).

— l. 5. Lire *El-Qorachi.*

— l. 7. Au lieu de « *une des poignées de sabre de Dieu* », A.-P. porte à tort « *C'est une des colonnes de Dieu* » (p. 7).

P. 8, l. 3. A.-P. n'a pas compris que la phrase : « *C'est de 'Ali que descendent les enfants de 'Omar-Din..,* » n'est qu'une parenthèse et que le second fils d'Abou Bekr était Azer : aussi rencontre-t-on cette surprenante traduction : « *Abu Bakr avait deux fils, savoir* (1°) *'Ali, grand-père du sultan Birikit* (sic) *al Habib* (El-Habib qui manque dans le manuscrit d'Alger est donné par C. comme frère d'El-Barakat), *et* (2°) *Ali, fils de 'Omar dîn... le second fils* (3°) d'*Abu Bakr était Azr bin Abu Bakr* (p. 7).

P. 9, l. 12. L'expression على البلاد, *pour s'emparer du pays* a été prise pour un nom propre par A.-P. (p. 8) : *Mahfudh 'Alalbalad.*

P. 10, l. 3. Au lieu du *Garâd Maḥfouzh* », A.-P. porte « Jarrael *Mahfudh* Alalbelad » (p. 8).

— l. 10. La même expression est encore appliquée par A.-P. comme un surnom à la tribu des Balaou (p. 8).

— l. 32 (note 2). Au lieu de « *la grande tribu des Bilin ou Balaou* », lire « *la grande tribu des Balaou* ».

P. 12, l. 1. Au lieu de « *un des esclaves de* Yafi », A.-P. porte « *un des jeunes esclaves de* Zayla' » (p. 8).

P. 13, l. 10. L'expression « *tant dans sa jeunesse que dans son âge mûr* » n'a pas été comprise par A.-P. qui traduit « *dans les petites comme dans les grandes affaires* » (p. 9).

P. 19, l. 23. La phrase « *une foule de patrices furent tués là, ainsi que des milliers de soldats* n'est pas traduite dans A.-P. (p. 11).

P. 20, l. 10. Le nombre des chevaux enlevés à Kidad par Aḥmed et les siens n'est pas donné par A.-P. (p. 11).

P. 21, l. 3. Au lieu de « dix *jours de blocus* », A.-P. (p. 12) en mentionne vingt.

P. 22, l. 4. Au lieu de *Chiḥ*, A.-P. (p. 13) comme C. (f° 8) donne *Ṣiḥ.*

P. 22, l. 8. La phrase « *l'émir Ḥosain el Gâtouri se joignit à lui comme auxiliaire* » n'a pas été comprise par A.-P. : « *Il fut rejoint par l'émir Hussiayn* (sic) *al Jawatiri*, suivi d'un certain nombre d'auxiliaires » (p. 13).

P. 23, l. 11. *Chanbarâ* est appelé *Sanbari* par A.-P. (p. 14).

— l. 17. La retraite d'Abou Bekr dans le pays des Somâlis où il allait chercher des renforts, est donnée par erreur dans A.-P. comme une expédition dirigée contre Aḥmed (p. 15).

P. 24, l. 7. *El-Gerir* est appelé *Al-Qarir* par A.-P. (p. 15) et *Qorqor* par C. (fº 9).

— l. 11-12. « *Ils étaient neuf cent trente et quelques hommes* ». A.-P. a cru qu'il s'agissait d'une date « *de l'année 930* » (p. 15).

— l. 17. *Chamandjoud* est appelé *Sâmanjuwd* par A.-P. (p. 16) qui cite aussi comme possible la lecture *Samanjuwb* (note 2).

P. 25, l. 17. La phrase « *que chacun vivrait à sa guise* » est rendue d'une manière inexacte par A.-P. (p. 17) : « *Que les deux* (le sulṭan et l'imâm) reprendraient leur position respective ancienne ». Dans ce cas Aḥmed n'aurait pas eu le titre d'émir.

P. 28, l. 4. Lire *El-Qorachi* au lieu d'*El-Qarchi*.

P. 29, l. 10. Lire *Sa'ad ben Younès el-'Ardji*.

P. 32, l. 8-9. Au lieu de « *ses liens furent tranchés* », A.-P. (p. 21) traduit : *les cordes dont il était garrotté se cassent*, ce qui diminue le merveilleux de l'aventure ; le coup qui devait tuer Ḥosaïn avait au contraire tranché ses liens.

P. 33, l. 10. C'est à tort que la phrase « *les dissensions cessèrent* est rendue dans A.-P. par « *le schisme fut abattu* » (p. 22). Il n'a jamais été question de querelles religieuses dans les guerres civiles du Harar.

— l. 12-13. A.-P. n'a pas reconnu que la phrase « *la volonté de Dieu.....* » est empruntée au Qorân (p. 22).

P. 33. l. 20. La phrase « *Il fréquentait les pauvres et se montrait bienveillant pour eux* » manque dans A.-P. (p. 23) qui commet un contre-sens dans la suivante « *il se* montra *bienveillant et* savait (*sic*) *honorer les grands*, au lieu de « *il était compatissant pour les petits et rude pour les grands* ». A son insu, Chihâb eddin a reproduit le vers célèbre de Virgile :

Parcere subjectis et debellare superbos ;

— l. 23. L'expression « *Il rendait justice à l'opprimé contre son oppresseur*, n'a pas été exactement rendue par A.-P. « *Il faisait rendre la justice aux opprimés par ceux-là mêmes qui les opprimaient* » (p. 23).

P. 38, l. 4-5. La phrase : « *Ils* (les Musulmans) *lancèrent en avant des partis de cavalerie* » est singulièrement traduite par A.-P. : « *ils se partagèrent en partis de pillage* » (p. 24).

— l. 15. Ajouter : *Les Musulmans campèrent là.*

P. 40, l. 10. A.-P. qui ne traduit pas le second vers, dit par erreur (p. 25, note 2) que ce distique n'offre pas un sens satisfaisant.

— l. 13. L'expression اوتاد البلاد qui désigne par métaphore *les montagnes* a été traduite servilement par A.-P. : « *Comme les pilotis du pays* » (p. 25).

P. 42, l. 1. *Yamli* est appelé *Yamal* par A.-P. Les voyelles ne sont pas données par C.

— l. 2. L'expression فكبّر « *il prononça le tekbir* » (la formule : Allah Akbar) n'a pas été comprise par A.-P. qui traduit en dépit de la syntaxe : « *il était déjà très âgé* » (p. 25).

— l. 5 *Ṣabbarou, fils de Takhla* est appelé *Çabruwah, fils de Takhle*, par A.-P. (p. 25).

P. 43, l. 3. L'émir de Zebid, *Solaïmân* est appelé à tort *Salmân* par A.-P. (p. 27).

P. 45, l. 13. Les *Girris* ne sont pas nommés dans A.-P. qui semble avoir pris جرّي pour un verbe : *Ces Somalis* vinrent *donc* chez l'Imâm se plaindre... (p. 28).

P. 46, l. 1. « *L'imâm prit la chose à cœur* ». Ce passage manque dans A.-P. (p. 29).

— l. 4. La phrase « *il les vainquit* » est mal traduite par A.-P. (p. 29) : « *L'Imâm les rencontra enfin* ».

— l. 11. A.-P. n'a pas traduit la phrase « *il réunit des troupes* » (p. 29).

— l. 15. *Ouadouh-Mechek* est appelé *Wadud-Maxak* (Machak) par A.-P. (p. 29).

P. 47, l. 1. Au lieu de : « *il y avait entre eux et le roi d'Abyssinie*, A.-P. donne : *Entre ce pays (lieu) et l'Abyssinie* (p. 29).

— l. 4. Au lieu de *ses*, lire *ces*.

— l. 18. *Qaï-gé* est appelé « *Qay (Qi ?)* » dans A.-P. (p. 30).

P. 48, l. 3. Le Daouâro est appelé Dowarwa par A.-P. (p. 30) chez qui cette erreur est constante.

— l. 16. Le nom de *'Abd Allah Ṣouha* est altéré par A.-P. : *Abd Allah adh Dhoha Suha* (p. 31).

P. 49, l. 4. Les mots « (un cavalier musulman) *appelé Nour chargea contre un des patrices* » ont été ainsi altérés par A.-P. : *Un cavalier musulman nommé Abisma Nuwr Ali* » (p. 31). La préposition على a été prise pour un nom propre. C. donne : *Absamâ Nour*. Voir sur ce personnage p. 75, note 1.

P. 50, l. 14. Au lieu de *cent* infidélèles, A.-P. porte *mille* infidèles (p. 32).

P. 52, l. 1-2. La phrase « *elle* (Dël Ouanbarâ) *ne viendra pas avec nous dans la contrée des infidèles* » n'a pas été comprise par A.-P. : « *Autrement, tu ne nous mèneras pas dans le pays des infidèles* » (p. 33).

P. 52, l. 4-5. Au lieu de « *et son mari la mena jusqu'à l'Ifât* » (c'est-à-dire qu'elle eut gain de cause et accompagna son mari et l'expédition), A.-P.

traduit : « *L'Imâm la* renvoya *donc dans le pays des infidèles, dans le pays d'Ayfat* » (p. 33).

P. 52, l. 1. C'est par erreur que A.-P. dit que l'Aouâch se déverse « *dans la mer salée qui est du côté de Zayl'a* » (p. 33). Le mot arabe بحر s'entend aussi bien d'un lac, et ici, c'est celui d'Abhabbad.

P. 56, l. 15. Le nom de *Ouandg-Jân* est expliqué par l'auteur arabe par « *le Lion du roi* » (ou plus exactement *Le lion est roi*) et non par « *le Lion du Royaume* » comme le traduit A.-P. (p. 34). La note où il est dit qu'en agaou Jân signifie éléphant n'a aucune raison d'être. Il s'agit ici du mot amariña signifiant *roi*.

— l. 19. *Farachaḥam Saṭout du Daoudro* est appelé par A.-P. *Farxaḥm Satwat originaire du pays de Dowarwa* (p. 35).

P. 58-59. « *L'imâm la donna au vizir 'Addolé qui l'emmena dans le pays des Musulmans; le roi d'Abyssinie la lui racheta pour 50 onces d'or rouge* ». Cette phrase est ainsi mutilée dans A.-P. : « *L'Imam Ahmad la donna au vizir 'Adli pour cinquante onces d'or rouge* » (p. 35).

P. 59, l. 4. *Anṭoukyah* est appelée *Anṭakyah* par A.-P. (p. 35).

— l. 9. Lire « *le* patrice » au lieu de « *la* patrice ».

P. 60, l. 1. Le Garâd *Aḥmouchou* est appelé *Hamuwxah* par A.-P. (p. 36).

P. 61, l. 1. La note de A.-P. (p. 36) à propos de Dël Ouanbarâ prouve qu'il n'a pas compris ce qui précède. « *C'était sans doute,* dit cette note, *une autre femme de ce nom que celle qui désirait être plutôt* renvoyée *en Abyssinie que de retourner parmi les Musulmans* ». La femme de l'imâm qui était musulmane, voulait accompagner son mari dans son expédition contre l'Abyssinie chrétienne, plutôt que de rester tranquillement à Harar.

P. 62, l. 20. Le nom de *Gëndëbëlo* est altéré en *Jandablah* par A.-P. (p. 37).

P. 64, l. 1. La traduction « *quand tu seras fatigué* » est peu certaine, mais le texte donné par les mss. d'Alger et C. لا أعيشم n'est pas clair.

P. 65, l. 17. Au lieu de « *et je le dépenserai* », on peut traduire aussi « *et il le dépensa* ».

P. 65, l. 21. *Chëmbra-Kouré* est appelé par A.-P. *Sanbari Kuri* (p. 39).

— l. 28. La phrase : *Ils passèrent la nuit près de l''Aouâch* manque dans A.-P. (p. 39).

P. 66, l. 9-10. Le passage : « *La route eût été longue; on n'y trouve pas d'eau et vous n'y seriez arrivés que l'autre jour* » est ainsi altérée par A.-P. : « *Il* (le chemin) *est long et vous n'auriez de l'eau que demain* » (p. 39).

— l. 26-27. Au lieu de « *l'armée marcha deux jours après l'avoir quitté* (l'Aouâch), A.-P. traduit à tort : « *elle employa deux jours à passer ce fleuve* » (p. 40).

P. 67, l. 3-4. A.-P. a commis encore un contre-sens (p. 40). Au lieu de « *Pourquoi ne monterai-je pas? demanda l'imâm, je suis un ascète comme les autres* », on lit : « *Non, je ne monte pas à cheval, je suis un moine et je ferai*

comme les moines. » Le traducteur n'a pas compris لَمِ, qu'il a lu لَمّ (! لا لم.)

P. 68, l. 2-3. Au lieu de « *Celui qui s'en désintéressera, Dieu se désintéressera de lui* », A.-P. traduit à tort (p. 41-42) « *Celui qui s'en dispensera, certes Dieu est assez riche pour se passer de lui* ».

— l. 4. *'Ali Goïtâ, fils de 'Adrouḥ* est appelé par A.-P. *'Ali Juwta bin 'Addruwh* (p. 42).

P. 69, l. 1-2. Les *Yibberi* sont nommés *Biri* par A.-P. (p. 42).

— l. 3. Au lieu de *Mattân*, A.-P. appelle *Mathnan* le chef des Ṣomâlis Girri; ailleurs (p. 49), c'est *Matnun*.

— l. 4-5. A.-P. dit par erreur qu'un frère de Mattân périt au siège de l'ambâ (p. 42) : c'est Mattân lui-même qui y fut tué.

P. 70, l. 1. Le nom des *Merraiḥân* est fréquemment altéré en *Riḥan* par A.-P. (p. 42 et *passim*).

— — A.-P. a pris à tort le nom du père de Ḥirabou pour celui du messager qui fut envoyé à ce dernier.

P. 71, l. 1. Le nom de *Chiḥr* est altéré en *Xahr* (Chaḥr) par A.-P. (p. 42).

— l. 2. Lire « *l'imâm* » au lieu de « *l'émir* ».

P. 72, l. 1. A.-P. ajoute (p. 42) : « Deux messagers *venant du pays de Tamar*. Le ms. d'Alger et A. portent من الطريق; le ms. الى الطريق. Ce *Tamar* m'est inconnu : peut-être est-ce une fausse lecture.

— l. 9. Le nom d'*Ahmed Gouraï* est altéré en *Ahmad Jari* par A.-P. (p. 43).

— l. 10. Au lieu de *Qacha*, A.-P. porte *Faxah* (*Fachah*) de même que C. (f° 23).

P. 73, l. 5. Au lieu de « *mille soixante vaillants* fantassins » A.-P. traduit : « *Il était accompagné de* chefs de famille *au nombre de mille soixante* » (p. 43).

— l. 6. Au lieu « *il résidait à Harar* » il faut traduire : « *il s'établit à Harar* ».

— l. 29. La phrase « *Puis il* annonça le départ *pour l'Abyssinie* » est singulièrement rendue par A.-P. : « *Ensuite l'Imam* fit un détour de sa marche *vers l'Abyssinie* » (p. 44).

P. 74, l. 2-3. Le nom de Dēl-Ouanbarâ est altéré ici en *Dalumbarah* (p. 45) par A.-P. qui un peu plus haut (p. 36) transcrivait *Dalwanbarah*.

— l. 4. Après Zifah, A.-P. (p. 45) et C. ajoutent « *en pays musulman* ».

— l. 9. Le *Garâd Cham'oun* est appelé le *jarrad Ximbun* (Chimboun) par A.-P. (p. 45).

P. 75, l. 1. Le nom d'*Absamâ Nour* est altéré en *Basmah* Nuwr par A.-P. (p. 45).

P. 76, l. 4. *Badeqê* est appelé par A.-P. *Baduwqi* (p. 45) et plus loin *Baduwji* (p. 47).

P. 77, l. 9. Le nom des *Agaous* a été travesti en *Olaqo* par A.-P. (p. 46).

P. 79, l. 1. Le nom de *Gâñ* est altéré en *Qi* par A.-P. (p. 46); un peu plus bas, on trouve *Kin*.

P. 81, l. 32. Au lieu de « *un de ses neveux* », lire « *une de ses nièces* ».
P. 83, l. 1. *Ar'an* est appelé *Ar'a* par A.-P. (p. 47).
P. 84, l. 4. Le texte incomplet d'A.-P. l'a conduit à une conjecture fausse (p. 48) : « *Ceux-ci s'étant réunis à Addayr* (sic), *sur l'étendue de deux jours de marche* »; au lieu de « *ils s'éloignèrent à une distance de deux jours de marche.* »
— l. 5. *Baqoulzar* est appelé à tort *Baqalzar* par A.-P. (p. 48).
— l. 11. Comme on le voit par la note 2 de la page 48, le mot Malasâi n'a pas été compris par A.-P.
— l. 12. Les deux chefs Modjâhid Souḥa et Absamâ Nour ont été confondus par A.-P. (p. 48) en un seul personnage : *Mujahid Soha* (*Mjahd Swhh*) *Basmah Nuwr*.
— l. 13 et p. 85, l. 1. Il en est de même d'*El-Haïdjen*, *Ayoub* et *Khâled el-Ouarrâdi*, qui sont devenus dans A.-P. (Alwx fils) *du hayjan Ayub Kalad al-Waradi* (p. 48).
P. 85, l. 2. La phrase « *Il* (Khâled) *avait réuni des cavaliers* » pourrait être traduite aussi « *Ensuite Dhaman* (A.-P. Dhamm) *Khâled qui était des cavaliers renommés pour leur bravoure* ».
— l. 4. *El-Our'aï Nour Qalṭa, fils de 'Omar* est rendu dans A.-P. (p. 48) par *Awr'ay Nuwr, Falax bin Omar*.
— l. 5. *Amadjed Ahmed* est appelé par A.-P. *Amajah bin Ahmed* (p. 48).
— l. 6. *Mouminât Abou Bekr* est nommé *Matnan abubakr* dans A.-P. (p. 48).
P. 86, l. 4. Les noms des tribus ṣomâlies : *Ḥarti*, *Girân* et *Mazrâ* sont altérés par A.-P. (p. 49) en *Zajarti*, *Haran* et *Marzi*.
P. 87, l. 2. A.-P. (p. 49) appelle à tort le vizir Nour ben Ibrahim, *Nuwr bin Mujahid Ibrahim*.
— l. 3. Le nom de *Hargaï* a été altéré en *Maqay* par A.-P. (p. 49).
— l. 9. *Daoud et Zemâlah* sont appelés *Dawah* et *Zamaqah* par A.-P. (p. 49).
P. 88, l. 1. A.-P. fait deux personnages (*Farxahm* et *Sanji*) du *Farachaham Ouasangé* (p. 49).
P. 88-89. La phrase « *Seigneur, accorde-nous la constance, fortifie nos pas et aide-nous contre les Infidèles* » manque dans A.-P. (p. 50).
P. 90, l. 25. Au lieu de *cousin paternel*, A.-P. traduit à tort *neveu* de l'imâm (p. 52).
P. 91, l. 23. Ajoutez : *Il était l'un de ceux que l'imâm consultait en toute chose.*
P. 92, l. 3. Charkhah est appelé Xirkah par A.-P. (p. 54).
— l. 4-5. La phrase : *Il demeura près du Ḥaṭi, après la mort de l'imâm, tout en restant musulman et en gardant sa religion* » est traduite à contre-sens par A.-P. (p. 54) : « *Il était près du Haté*, se fit musulman *après la mort de l'Imam* ». (Le moment était bien choisi!)
P. 93, l. 3. *Hargâya* est appelé *Markayah* par A.-P. (p. 54).
P. 95, l. 11-12. *Djemma 'Ali* est nommé *Qami 'Ali* dans A.-P. (p. 55).

P. 95, l. 16-17. L'expression « *Aboun Daouah, frère de l'émir Modjâhid* » est ainsi altérée par A.-P. : « Ali *Abuy Dawah,* frère de l'Imam et champion de la foi » (p. 55).

P. 96, l. 1. *Kassam* est appele à tort *Akçum* par A.-P. (p. 56).

— l. 10. Au lieu de « l'*émir Maḥfouzh, ton beau-père* » A.-P. porte « *l'émir Mahfuzh Abuy* » (p. 56).

— l. 19. Le reste du discours, à partir de « *Notre seule intention* » est mis par erreur par A.-P. dans la bouche de l'imâm.

P. 100, l. 13. Au lieu de *Madjou* lire *Modjou.*

P. 255, l. 17. Effacer la parenthèse et les mots qu'elle contient (*Bedja, Bilen ou Bogos*).

P. 308, l. 34. Lire *Abyssinien* au lieu de *Abysinien.*

P. 322, l. 19-20. Lire *'Othmân,* au lieu de *Otheman.*

P. 363, l. 26. Lire *Kom Dahar* au lieu de *Kem Dahar.*

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II

Pages.

ANGERS. IMP. A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE L'ABYSSINIE

(XVI[e] SIÈCLE)

PAR

CHIHAB ED-DIN AHMED BEN 'ABD EL-QÂDER

SURNOMMÉ ARAB-FAQIH

TRADUCTION FRANÇAISE ET NOTES

PAR

RENÉ BASSET

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
MEMBRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, FLORENCE ET LEIPZIG, ETC.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1901

FASCICULE VI